



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 28 – juillet 2016

*Epistémologies et histoire des idées
sociolinguistiques*

Numéro dirigé par Didier de Robillard

À la mémoire de T. Bulot

SOMMAIRE

- P. Blanchet et G. Ledegen : *Hommage à la mémoire de Thierry Bulot*
Didier de Robillard : *Introduction - Épistémologie, action, intervention sociolinguistique*
Rada Tirvassen : *Recherches sociolinguistiques et militantisme : et si la théorisation n'était qu'un autre point de vue ?*
Clémentine Rubio : *Vers une sociolinguistique historique*
Véronique Castellotti : *Idées sociolinguistiques et orientations didactiques. Histoires croisées, projets à repenser*
Dominique Pichard Doustin : *La comparaison selon une approche sociolinguistique herméneutique qualitative : ébauches de réflexion*
Gilbert Daouaga Samari : *La notion de langue maternelle en débat au Cameroun : flou terminologique, usages stratégiques et tergiversations critiques*
Shameem Oozeerally : *De la pensée écologisée à la systémisation dissipative : quelques pistes et enjeux épistémologiques-théoriques émergeant d'un regard rétro-anticipateur sur le bhojpuri de Maurice*
Didier de Robillard : *Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort*
Marc Debono : *Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone)*
Isabelle Pierozak : *Pourquoi une sociolinguistique (de la /) en réception ? Citation et conception de la recherche / professionnalité du chercheur*
Valentin Feussi : *« Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ?*
Ali Becetti : *Quelques réflexions critiques autour des orientations phénoménologiques-herméneutiques en sociolinguistique : épistémologies, différence, compréhension, relectures éthiques*

Comptes rendus

- Joanna Lorilleux : William Marx, 2015, *La haine de la littérature*, éditions de Minuit, 224 pages, ISBN : 9782707329165.
Véronique Castellotti : *Le plurilinguisme est-il responsable de tous les maux de la (recherche en) sociolinguistique et didactique des langues ?* Compte rendu de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.
Clara Mortamet : Michel Arrivé, 2015 [1993], *Réformer l'orthographe ?*, Lambert-Lucas, Limoges, 240 pages, ISBN : 978-2-35935-162-0.

*Ce numéro est consacré à la mémoire de Thierry Bulot, qui nous a
brutalement quitté(e)s au début de cette année.*

THIERRY BULOT (1959-2016)



Thierry Bulot est décédé le 25 janvier 2016 à Montfort, près de Rennes, d'un cancer très grave contre lequel il s'est battu avec courage et volonté pendant neuf mois, refusant même de se mettre en arrêt maladie. Ses proches, ses amis, ses collègues, ses étudiants, lui ont rendu un premier hommage ému et vibrant le 28 janvier. Il aurait eu 57 ans cette année.

Né le 30 août 1959 au Havre, Thierry Bulot était très attaché à la Normandie et plus encore à son Pays de Caux et à sa langue cauchoise dont il parsemait ses discours et à laquelle il a consacré l'un de ses rares livres comme auteur unique, au titre évocateur : *La langue vivante*. Il avait fait toutes ses études à Rouen et commencé sa carrière en 1985 comme professeur titulaire de lycée professionnel en Lettres-Histoire au Tréport, ensuite à Dieppe, puis comme Professeur de lettres au Lycée Camille Saint Saëns de Rouen en 1988 et 1989 pour un BTS « Communication et action publicitaires », avant de rejoindre définitivement l'Université.

Il était Professeur des Universités de classe exceptionnelle en Sciences du Langage (sociolinguistique) à l'université Rennes 2. Il y a enseigné depuis 2000, d'abord en échange de service avec l'université de Rouen où il était Maître de Conférences en sciences du langage au département SDL-Communication depuis 1990, puis comme Maître de Conférences à Rennes 2 à partir de 2001, d'abord au département Lettres puis au département Communication. Il y a été promu Professeur en 2008 après avoir soutenu en 2001 à Rouen, sous la direction de Claude Caitucoli et devant un jury présidé par Jean-Baptiste Marcellesi, une Habilitation à Diriger des Recherches intitulée *Espaces de discours (pratiques langagières et représentations sociolinguistiques)*. Il avait soutenu en 1986 à Rouen une thèse spécialisée en analyse des discours politiques sous la direction de Louis Guespin, après un DEA dirigé par Jean-Baptiste Marcellesi et une maîtrise dirigée par Louis Guespin. Il était clairement un héritier intellectuel de l'école sociolinguistique et d'analyse de discours de Rouen, pour laquelle il avait trouvé un terrain très favorable à Rennes 2 et qu'il toujours enseignées et pratiquées.

Depuis 2001, il a occupé de nombreuses responsabilités à Rennes 2 : notamment membre du Conseil Scientifique puis de la Commission Recherche et du Conseil de l'école doctorale SHS, ainsi que directeur de l'unité de recherche PREFICS (EA 4246) depuis 2012. Il a aussi été membre élu du CNU (section Sciences du Langage), membre du Conseil Scientifique de

l'Université Ouverte des Humanités, et des CS de nombreux colloques, revues, organismes de recherches, etc.

Spécialiste de renommée internationale de sociolinguistique urbaine dont il avait fait un secteur spécifique et dynamique de recherche, il a élaboré et dirigé de nombreux programmes de recherche tant locaux qu'internationaux, dans le domaine francophone, notamment au Maghreb. Il était depuis 2012 au sein du PREFics responsable du programme de recherche transversal *Discrimination langagière et communication dans l'espace public*. Thierry Bulot était également co-responsable, avec Gudrun Ledegen, du projet en cours « L'encyclopédie des migrants » conduit en partenariat avec l'association l'Age de la Tortue (2014-2017) et de nombreux autres projets questionnant, explorant et mettant en débat les relations entre migrations, langages et espaces urbains. Ouvert à l'interdisciplinarité et notamment sur les questions d'espace, Thierry Bulot a créé des collaborations approfondies entre sociolinguistique et géographie sociale (thèses, publications, documentaires...).

Soucieux des implications sociales de la recherche, Thierry Bulot a été à l'origine de nombreux projets innovants de large diffusion des connaissances, notamment la valorisation par le documentaire filmé (le webdocumentaire *Les Murs de la Casbah*, dont il a été le responsable scientifique, est considéré comme un modèle et a été plusieurs fois primé) et par la diffusion en ligne, par exemple de conférences et d'entretiens sur l'Aire Du (la web TV de Rennes 2, dont celui avec Jean-Baptiste Marcellesi en 2002 a été pionnier), la Grande Leçon de l'Université Ouverte des Humanités intitulée « Dynamiques de la langue française au XXI^e siècle : une introduction à la sociolinguistique », la *Bibliographie Sociolinguistique Francophone* en ligne. Il a également créé et dirigé la collection « Espaces Discursifs » chez l'Harmattan qui a publié près de 200 volumes, y compris de jeunes chercheurs, dont de nombreux ouvrages de références. Il codirigeait avec Philippe Blanchet les *Cahiers de Sociolinguistique* devenu sous son élan *Cahiers Internationaux de Sociolinguistique* chez L'Harmattan et mis en ligne sur le CAIRN.

Ses propres publications scientifiques sont extrêmement nombreuses, pour la plupart insérées dans des volumes collectifs dont il a piloté un grand nombre, toujours dans cet esprit de travail commun et de partage. Il n'hésitait pas à publier dans des pays du sud, plus soucieux de partenariats équitables et de valorisation des dominés que de valoriser sa propre carrière au regard des critères dominants. Car Thierry Bulot revendiquait clairement d'être un enseignant-chercheur impliqué qui menait une *sociolinguistique de crise* là où des tensions sociales, des inégalités, des discriminations et des ségrégations pouvaient être mises en lumière, dénoncées, et si possible contestées ou renversées, avec l'appui des intellectuels engagés, par celles et ceux qui les subissent. Il avait accompli son service national au titre de la coopération entre 1982 et 1984 comme enseignant de français au lycée technique de Nouakchott en Mauritanie et en avait ramené une sensibilité particulière pour la collaboration avec nos collègues du Maghreb et d'Afrique subsaharienne.

Thierry Bulot était très attentif aux étudiant-e-s, auprès desquels il mettait en œuvre sa gentillesse, sa bienveillance, son humour joyeux et ses convictions humanistes exigeantes. Il en était très apprécié, et même aimé, comme l'ont montré une fois de plus les hommages reçus au moment de sa disparition. Il avait notamment beaucoup œuvré au Maroc et en Algérie (là dans le cadre du programme de formation doctorale EDAF depuis 2004) ainsi que par des projets de recherches partagés AUF et PHC (ex-CMEP). Il y a dirigé de nombreux magistères et de nombreuses thèses et il y jouit d'une très haute estime de la part de ses anciens étudiants et étudiantes devenu-e-s collègues pour la plupart. Sa grande pudeur et sa grande modestie l'empêchaient de percevoir pleinement toute l'affection personnelle et professionnelle que lui vouaient et lui voueront toujours beaucoup de ses collègues et étudiant-e-s.

Un hommage universitaire sera organisé à Rennes 2 dans les mois qui viennent et des publications mettront en valeur, s'il en était encore besoin, les travaux de Thierry Bulot. Des hommages ont déjà eu lieu spontanément lors de manifestations scientifiques dans divers pays et sont en cours d'organisation notamment en Algérie, et probablement déjà ailleurs sans que nous le sachions pour l'instant.

L'émotion a été immense à l'annonce de son décès prématuré et les réactions à la hauteur de cette émotion. Pour nous, qui l'avons côtoyé quotidiennement depuis des années et accompagné jusqu'à sa fin, qui avons pu apprécier davantage encore la personne exceptionnelle qu'il était, la perte est indicible. Nous pensons aussi beaucoup à sa femme et à son fils. Nous savons désormais à coup sûr qu'il y a des gens irremplaçables.

Philippe Blanchet et Gudrun Ledegen

Rennes, le 6 février 2016

ÉPISTÉMOLOGIE, ACTION, INTERVENTION SOCIOLINGUISTIQUE

Didier de Robillard

EA 4246 PREFics-DYNADIV, Université François-Rabelais de Tours

Vingt ans après...

Il y a une vingtaine d'années, en introduction à son ouvrage intitulé *Les épistémologies constructivistes*, Jean-Louis Le Moigne, dans un chapitre d'ouverture à portée très générale, réfléchissait à la situation des disciplines scientifiques (en général) face à leurs composantes épistémologiques.

Il y condensait bien ce qui me semble toujours actuellement être la situation de nombreuses sciences humaines, parmi lesquelles la sociolinguistique, et cela depuis assez longtemps. M'y référer dans cette introduction permet d'argumenter que le déficit épistémologique qui caractérise la sociolinguistique est un phénomène bien plus général et pérenne, fondateur peut-être des sciences humaines et sociales, si on en croit J.-L. Le Moigne, tout en fournissant quelques éléments synthétiques de réflexion au seuil de ce numéro.

Puisque J.-L. Le Moigne écrit très bien ce qu'il me semble important de dire en préambule ici, il m'a paru pertinent de reprendre des éléments de son argumentaire¹, d'abord par simple honnêteté intellectuelle. Mais, raison plus importante, pour qu'on mesure bien les résistances que les disciplines scientifiques, notamment celles des SHS, opposent à l'épistémologie, au regard du fait que, vingt ans après, son analyse est encore pertinente, et peut-être plus pertinente encore qu'en 1995. Il faut surtout que l'on s'interroge sur les raisons de cette résistance en précisant qu'il est bien clair que les SHS, et donc la sociolinguistique, se posent, à l'évidence, ne serait-ce que de façon implicite, des questions épistémologiques, mais en exerçant cependant une forme de tri dans les références sur lesquelles elles pourraient s'appuyer, et en évitant celles qui risquent de trop perturber par leurs questions l'état actuel des SHS, et par conséquent des dominations² intellectuelles à l'œuvre, notamment celles en provenance de courants originellement états-uniens, avec des ancrages britanniques plus

¹ Même si, pour ce qui me concerne, cette préoccupation est plus ancienne que ma lecture de J.-L. Le Moigne, et procède plus de mon expérience socio-biographique et interculturelle (Robillard, 2008, I, Chapitres 2 et 3).

² Ce terme convient bien, dès lors qu'existent des travaux illustres et publiés, argumentant contre certaines caractéristiques des SHS, et que celles-ci n'en tiennent pas compte, comptant sur la brutale force politique, institutionnelle, là, où, dans le milieu intellectuel ou tout simplement dans une démocratie, la règle serait l'ouverture d'un débat.

anciens en arrière-plan³, qui ont pris le relais d'influences de gauche et / ou marxistes comme le montre très bien J. Boutet (2010)⁴.

Epistémologie ?

J.-L. Le Moigne commençait donc par problématiser⁵ l'épistémologie, dans un premier temps, en s'appuyant sur J. Piaget (ce qui est cohérent avec son propre positionnement constructiviste, assez éloigné du mien, voir dans ce numéro) « en première approximation comme l'étude de la constitution des connaissances valables » (Le Moigne, 1995 : 3). Il faut pluraliser et élargir cet embryon de problématisation en ouvrant plus largement l'éventail des possibilités, par exemple avec deux façons très différentes de comprendre le terme « science », puisque « science » et « épistémologie » sont interdépendantes. La « démarche rationnelle et analytique, de décomposition des idées complexes en idées simples » (Dortier, 2004 : 553-554) en serait une définition de type traditionnel, héritée du cartésianisme dominant.

Déjà plus ouverte est la conception de la science conçue comme « organisation des apparences par un système de lois », proposée par R. Lenoble dans *L'Histoire de la science*, Gallimard, pp. 501-503. (Lemoigne : 1994, 39), ou encore celle risquée par J.-L. Le Moigne lui-même : « un mode de connaissance critique, à la fois réflexif et prospectif » (Lemoigne, 1994 : 40).

Avec un auteur comme E. Morin⁶, on touche l'autre pôle :

La conscience de l'inachèvement du savoir est certes bien répandue, mais nous n'en avons pas tiré les conséquences. Ainsi, nous construisons nos œuvres de connaissance comme des maisons avec leur toit, comme si la connaissance n'était pas à ciel ouvert ; nous continuons à faire des œuvres closes, fermées au futur qui fera surgir le nouveau et l'inconnu, et nos conclusions apportent la réponse assurée à l'interrogation initiale, avec seulement in extremis, dans les œuvres universitaires, quelques interrogations nouvelles.
(Morin, 1986 : 30)

Cette « conscience de l'inachèvement » signifie, entre autres, qu'il devrait, en bonne logique, être impossible d'aborder des « autres » s'ils sont véritablement « autres », en sachant d'avance quelles méthodologies on va mettre en œuvre, puisque cela suppose que nous savons déjà comment ils sont ou pire encore, que nous ne considérons pas qu'ils existent autant que nous, puisqu'ils n'apparaissent dans les recherches qu'en tant qu'objets. Cela relève soit d'une forme de surplomb du chercheur, soit d'une forme d'universalisme et / ou d'anhistoricisme (les êtres humains seraient toujours semblables, quelle que soit la période historique). On pourrait dire cela autrement : faire le choix, *a priori* et préalablement à toute recherche, de miser prioritairement sur le rationnel comme principe méthodologique implique

³ Il va de soi que le problème n'est pas celui de l'origine nationale de ces courants, mais leur domination croissante, l'origine fournissant simplement une manière commode de les catégoriser.

⁴ Il conviendrait d'ailleurs de s'interroger sur comment une sociolinguistique fortement influencée par le marxisme a pu sans trop se poser de questions s'acclimater à des démarches marquées du sceau de l'individualisme méthodologique, dont un lointain inspirateur est l'Adam Smith de la « main invisible » des marchés.

⁵ J'utilise volontiers « problématiser » là où on mobilise plus souvent « définir », justement en raison d'une conception créative de la science : on ne peut définir qu'*a posteriori*, si on ne veut pas, comme l'écrit E. Morin, pratiquer des sciences toujours déjà bornées d'avance, sans qu'on sache bien pourquoi, puisque, en bonne logique, on ne peut pas définir l'objet d'une recherche avant de l'avoir terminée, sauf si l'on a décidé d'avance de s'interdire certaines orientations.

⁶ Notons au passage que l'on peut classer E. Morin, dans une grande catégorie « constructiviste », avec J.-L. Le Moigne.

une conception de l'homme dont il faut expliciter les raisons, et les conséquences attendues. On sait d'avance cependant qu'il sera impossible de démontrer cela avec les démarches des sciences humaines, puisque cette décision est antérieure à toute recherche, ne relève pas du scientifique, mais du philosophique, de l'épistémologique et du politique au sens large.

On peut se poser, de manière plus embrassante, cette question :

On s'aperçoit que l'unité de la méthode scientifique, dont avait rêvé Descartes, ne correspond plus au progrès réel du savoir. Il faut adapter à chaque domaine la méthode qui lui convient, même si on souhaite toujours parvenir, partout où c'est possible, à la certitude que confère une démonstration mathématique. Ce qu'on demande alors à l'épistémologie, c'est de compenser cette diversification du champ scientifique par la mise en valeur de ses méthodes les plus générales et de ses résultats les plus importants. Mais en même temps l'industrie prend un tel essor que les conditions économiques et sociales en sont transformées et les institutions politiques affectées. Les sciences et les techniques se trouvent de plus en plus dépendre les unes des autres et prennent une importance croissante dans la marche de la civilisation. La transformation du paysage humain qui en résulte laisse les sciences dites morales ou humaines incertaines quant aux critères qui sont, pour elles, les plus pertinents, les unes privilégiant les méthodes quantitatives, les autres s'attachant davantage aux traits qualitatifs qui sont caractéristiques d'une culture. (Folsheid, 1990 : 18)

Pour les sciences humaines, et même si les influences industrielles et commerciales n'en sont pas absentes, il faut rappeler que les influences proviennent plutôt des décideurs politiques, parfois grands consommateurs d'expertises et de recherches. On peut donc élargir encore l'horizon de ce questionnement en interrogeant deux allants-de-soi qui sous-tendent les propos de J.-L. Le Moigne et ceux de D. Folsheid. Le premier affirme (et cela est un leitmotiv dans son ouvrage) qu'une des préoccupations de l'épistémologie doit être celle de la *valeur* des connaissances, et D. Folsheid y répond partiellement en imposant, comme une évidence, un critère, qui est celui de la démarche *mathématique*. Dans les deux cas il semblerait à les lire, d'une part que les sciences et les épistémologies ne seraient donc pas tributaires des cultures et sociétés au sein desquelles elles émergent pourtant, et d'autre part qu'il serait donc sans aucun doute possible d'en situer la valeur, y compris dans les recherches concernant les SHS, ce qui n'est peut-être pas aussi facile à démontrer qu'ils ne l'affirment⁷. Il est clair que, dans l'idéal, une des fonctions de l'épistémologie serait de hiérarchiser les connaissances, méthodes, méthodologies. Cette fonction est souhaitable, nécessaire, mais ce n'est pas parce qu'on le souhaite ardemment ou qu'on en a un besoin impératif que cela devient donc possible facilement : il y a loin de la coupe aux lèvres. Cela supposerait en effet que la composante culturelle et politique soit absente des sciences, ou que les épistémologues aient la capacité de s'arracher à la condition historique qui est celle des humains, pour en juger dans une sorte de surplomb, ou dans une sorte d'extraterritorialité où ces influences seraient neutralisées. Cela suppose ensuite que l'on puisse juger des influences d'une recherche dans un horizon temporel assez étroit : si on avait évalué le travail d'Aristote, aurait-il été jugé assez « produisant » ou assez « rayonnant » par l'ancêtre d'une de nos modernes agences de notation des chercheurs, lui qui n'a jamais publié dans une revue de rang A, ce qui n'a pas empêché son « impact factor » d'exploser par la suite ?

Les tenants et aboutissants de cette question fondamentale seront discutés dans ce numéro de *Glottopol* par plusieurs textes, et cela est logique dans une perspective sociolinguistique. En effet, 1) si un être humain est influencé par les langues et cultures qui sont les siennes à

⁷ D. Folsheid fait allusion, dans son ouvrage, aux *épistèmes* de M. Foucault, qui, dans une certaine mesure argumentent contre des universaux puisqu'elles se succèdent dans le temps, si ce n'est que, en prétendant être capable de mettre à plat les grandes *épistèmes* occidentales, M. Foucault postule donc implicitement que sa démarche à lui est anhistorique ou transhistorique, potentiellement peut-être transculturelle, universelle.

des titres divers, 2) si ces langues et cultures sont l'aboutissement de processus historiques, et 3) si les sciences se pratiquent en mettant en œuvre des langues, langages, paroles et discours dans des environnements culturels, alors comment les questions épistémologiques pourraient-elles ne pas être imprégnées de questions socio- anthropo- / linguistiques, politiques et culturelles ? Dans une certaine mesure, la problématisation de certaines questions socio- / anthropo- linguistiques, en arrière-plan rend certains enjeux épistémologiques tributaires de questions socio-linguistiques, tel celui-ci : si les sciences veulent être aussi ambitieuses que dans certaines définitions ci-dessus (les rationalistes), alors il faudrait être capable d'inventer des langages échappant aux influences linguistiques et culturelles⁸. Sociolinguistique et épistémologie ont peut-être partie liée plus qu'on ne le soupçonnait, et sont peut-être plus intimement interdépendantes qu'on ne le pensait ?

Ainsi, H. Barreau reconnaît que « les schémas de la connaissance commune ne cessent pas d'habiter l'esprit des scientifiques, non seulement dans leur vie privée, ce qui est bien évident, mais dans leur travail de recherche lui-même » et « qu'un esprit inventif ne doit pas sans cesse faire la police de son esprit ; ce serait la meilleure façon de ne rien inventer du tout ». Il n'en pense pas moins qu'il faut, selon lui exiger du chercheur qu'

[I]l doit dans l'exposé des résultats auxquels il est parvenu respecter les canons scientifiques, qui ne sont pas exactement les mêmes selon les époques, mais qui se caractérisent toujours par la rigueur dans le raisonnement et, s'il s'agit de science expérimentale, par la reproductibilité des faits observés. La science, par principe, doit être communicable à tout esprit suffisamment instruit pour en prendre connaissance et capable d'en juger sans prévention. Quand on sait cela, on n'oublie pas pour autant que pour trouver de nouveaux résultats il faut se fier à de tout autres critères, qu'on aura l'occasion d'examiner par la suite. (Barreau, 1990 : 12-13)

Pour H. Barreau, et il se fait l'écho de l'avis majoritaire et dominant, il va donc de soi que le chercheur doit à la fois ne pas respecter les règles méthodiques et méthodologiques pour ne pas stériliser sa recherche, et afin de préserver des facultés créatives, tout en coulant ensuite et néanmoins la présentation de ces recherches dans des formes évoquant la rigueur et l'objectivité, dans une forme d'auto-censure : Archimède n'aurait jamais dû avouer qu'il avait jailli tout nu de son bain en criant « Eurêka ! », et Newton aurait mieux fait de ne pas parler de sa pomme. En somme, l'exigence ainsi formulée revient à dissimuler, occulter comment on a cherché et trouvé, pour, comme les médecins de Molière, l'exprimer dans des règles apparemment intangibles afin de sauvegarder des institutions. En dernière analyse, les chercheurs se comportent comme tout cuisinier jaloux de ses recettes : ils ne livrent que les éléments de leur recherche qui sont galvaudés, dissimulant soigneusement l'essentiel, l'ingrédient qui fait que le plat est irrésistible : tous les chercheurs qui ont marqué l'histoire de leur discipline ont, à un moment ou un autre « dérangé » leurs pairs, les ont « choqués » par leurs avis, et ces derniers en ont dit pis que pendre (ce qui ne signifie évidemment pas que tout chercheur choquant ses pairs est voué à marquer l'histoire). L'exigence institutionnelle de conformisme à une certaine écriture de la recherche procède sans aucun doute de motifs nobles, mais il faudrait expliciter pourquoi les institutions exigent une forme d'incohérence des chercheurs, et pourquoi ceux-ci l'acceptent, apparemment sans même en discuter. Il en sera question dans ce numéro, car c'est une vraie question à la fois éthique et politique.

⁸ Les tentatives en ce sens n'ont pas manqué : outre les essais d'emprunt aux mathématiques et à la logique formelle de langages considérés comme échappant aux cultures pour usage dans les sciences humaines, en linguistique notamment (A. Culioli par exemple), on se souvient que, à l'époque classique, ceux-là même qui ont définitivement imposé le rationalisme dans les sciences (R. Descartes, G.W. Leibniz) ont tenté d'inventer de tels langages qui visaient, précisément, à « échapper » aux dimensions sociolinguistiques.

Epistémologie, éthique, politique

J.-L. Le Moigne aborde également dans son ouvrage de 1995 une question vitale, en considérant que « le statut de la connaissance vaut contrat social fondamental, rendant possibles les rapports mutuels des citoyens et des scientifiques. » (Le Moigne, 1995 : 5).

Cette affirmation a des conséquences importantes, puisqu'elle signifie que pratiquer la recherche c'est mettre en œuvre un contrat socio-épistémologique, qui confère aux sciences un statut significatif dans l'instauration et l'évolution des sociétés, ce qui ne peut qu'interpeller tout(e) sociolinguiste, toujours sensible aux questions sociales. La conséquence est que, contrairement à certaines traditions très empiristes de la sociolinguistique, notamment les courants influencés par la tradition empiriste britannique puis nord-américaine, qui considèrent le travail intellectuel comme secondaire par rapport au travail de « corpus »⁹, ou de « terrain », on peut aisément argumenter que le *travail épistémologique est action, intervention*. Certes, de manière, apparemment en tout cas, moins directe qu'une recherche-action, certes, avec moins le sentiment (l'illusion, peut-être, parfois ?) de « toucher du doigt » la réalité (mais qui peut se vanter de l'avoir touchée ?).

Il demeure cependant incontestable que certaines façons au moins de faire de l'épistémologie des SHS, et donc de la sociolinguistique, sont des actions, au sens fort du terme (à moins d'enfermer l'action et l'intervention dans une définition immédiatiste et court-termiste, ce que personne ne souhaite ni ne propose). Comme on le verra dans plusieurs textes de ce numéro, on peut en effet argumenter que les questions éthiques et politiques se nichent jusque dans les choix épistémologiques. Ainsi par exemple, dans le tableau intitulé « L'Ecole d'Athènes » de Raphaël, Platon est représenté la main droite pointant du doigt vers le ciel (celui des idées abstraites, dont le modèle est mathématique), alors qu'Aristote tend la main droite à l'horizontale, doigts écartés pour figurer son intérêt pour le concret et la pluralité. Ce sont deux épistémologies qui sont ainsi incarnées, mais ce sont aussi deux visions politiques, puisque, pour Aristote, l'être humain se trouve à mi-chemin entre les divinités et les animaux, ce qui lui permettrait de « comprendre » l'ensemble de ce qui existe, alors que Platon préconise une épistémologie plus verticale, tendue vers le haut, ce qui va facilement être « récupéré » par la tradition chrétienne, même si elle a également fini par intégrer Aristote aussi à sa pensée. Autre exemple : un des arguments en faveur des démarches pragmatistes (Ch.S. Peirce, G.-H. Mead, J. Dewey, qui vont influencer l'école de Palo Alto, etc.) est que la conception de la société comme étant fondée sur l'interaction de tous avec tous à parité est foncièrement démocratique, ce qui s'argumente en effet bien : dans cette conception, les normes sociales ne pré-existent pas, et se construisent au fil des échanges. Cette conception s'oppose à celle des épistémologies européennes, traditionnellement plus « holistes » dans la mesure où elles considèrent qu'une société est irréductible à la simple addition des comportements individuels. Ces épistémologies majorent par ailleurs le rôle des normes héritées et transmises, et seraient donc en ce sens moins démocratiques. Les choses sont plus complexes que cela¹⁰, ces exemples visant simplement à illustrer comment des choix que l'on pouvait penser uniquement « rationnels », « techniques », « méthodologiques », au fond, charrient des conséquences politiques et éthiques. Choisir une épistémologie consiste donc

⁹ Et qui sont, au moins depuis Ch.S. Peirce et L. Wittgenstein, très réticents à l'évocation de tout ce qui ne s'énonce pas clairement dans un style clair, ce qui exclut nombre de problèmes complexes, notamment ce qui sera appelé plus bas « métaphysique ».

¹⁰ En effet, la démocratie n'est pas nécessairement le simple résultat arithmétique résultant d'un vote : le vote doit lui-même être éclairé par un débat préalable, visant à diffuser largement les éléments de réflexion et d'appréciation relatifs à l'objet du vote, ce qui suppose donc que tous les citoyens ne sont pas égaux sur ce point précis, ce qui réintroduit du platonisme, et l'addition de ce dernier élément de réflexion est loin d'épuiser la question.

souvent à opérer des choix politiques, et c'est le rôle des recherches épistémologiques d'éclairer cet aspect des choses, en les repolitisant en permanence, là où certains épistémologues et politiques essaient souvent de réduire ces choix à des termes purement techniques (efficacité de la méthodologie, coûts, temps nécessaire, etc.).

Préjugés, préventions

Une certaine lecture de P. Bourdieu, dans ses *Méditations pascaliennes*, semble fortement se démarquer de la réflexion de chercheurs censément enfermés « dans leur tour d'ivoire¹¹ », lorsqu'il fait la critique virulente de ce qu'il appelle la *Skholè*, qui catégoriserait ceux qui ont du temps libéré des contraintes du quotidien, ceux qui sont donc enfermés dans leurs préoccupations, éloignées du « terrain », bref les épistémologues de la sociolinguistique par exemple. P. Bourdieu a ainsi souvent été lu de manière un peu simpliste comme considérant que le fait même d'être libéré des urgences du quotidien rend suspect ce travail intellectuel, qui risquerait d'être déconnecté du « réel ». Il a ainsi pu célébrer le sociologue comme héros intellectuel adepte d'un « sport de combat ».

On peut, pour donner une idée du ton de sa critique, rappeler qu'il cite L. Wittgenstein passant au lance-flamme les philosophes, ce qui est pertinent pour mon propos puisque l'épistémologie est souvent pratiquée par ces derniers, et souvent repoussée hors du domaine des SHS pour des raisons jamais bien explicitées :

Quel intérêt y a-t-il à étudier la philosophie, si tout ce qu'elle fait pour vous est de vous rendre capable de vous exprimer de façon relativement plausible sur certaines questions de logique abstruses, etc., et si cela n'améliore pas votre façon de penser sur les questions importantes de la vie de tous les jours, si cela ne vous rend pas plus conscient qu'un quelconque journaliste dans l'utilisation des expressions dangereuses que les gens de cette espèce utilisent pour leurs propres fins ? [passage de la Correspondance de Wittgenstein, cité par Bourdieu en toute conclusion de son Post scriptum 1, pour dire « assez bien une part de mes [ceux de Bourdieu] sentiments à propos de la philosophie »] (Bourdieu, 1997 : 53)

Dans un texte très éclairant¹², J. Bouveresse, lui-même éminent philosophe, prend le temps de comprendre le point de vue de P. Bourdieu dans les *Méditations pascaliennes* à propos des philosophes, et de le situer dans une époque, dans sa propre trajectoire bio-socio-professionnelle, et d'extirper de ses propos certains aspects un peu caricaturaux, pour, généreusement, en extraire l'essentiel.

Il propose donc une autre lecture de ce texte de P. Bourdieu, moins « littéraliste » que ce qu'on a en souvent fait. Ce qu'il en dégage est intéressant pour notre propos à plus d'un titre, puisqu'il résume l'essentiel des objections de P. Bourdieu à la philosophie au reproche suivant : la philosophie est critiquable lorsqu'elle se pense capable de s'extraire des conditions historiques, sociales, et se croit donc capable de penser libre de toute entrave, ce qui lui permettrait de trouver ce qu'on pourrait essayer de faire passer pour des vérités absolues. Malgré sa rupture de principe avec la philosophie (son domaine initial de formation) et son enracinement ultérieur dans la sociologie, P. Bourdieu conserve, toute sa carrière

¹¹ L'origine de cette expression, dans ce sens, est intéressante (source : Wikipedia) : Sainte-Beuve opposerait V. Hugo « le militant » dirions-nous aujourd'hui, à A. de Vigny, qui cisèlerait son œuvre dans sa tour, tel un artisan ivoirier.

¹² J. Bouveresse, « Bourdieu, Pascal, la philosophie et la critique de l'« illusion scolastique » », <http://books.openedition.org/cdf/2040>. Ce texte a été publié dans Fabrice Clément, Marta Roca i Escoda, Franz Schultheis & Michel Berclaz (dir.), 2006, L'Inconscient académique, Zürich, Seismo Verlag (pagination non indiquée sur le site). Consulté le 1^{er} juin 2016.

durant, des liens avec sa discipline de formation, à la fois parce qu'il produit, de temps en temps des textes dans ce champ, comme son ouvrage contre M. Heidegger, mais aussi, et c'est beaucoup plus fort, parce que, de son propre aveu, il lui reste « quelque chose de la philosophie » qu'il réinvestit dans sa sociologie, ce que ne manque pas de souligner J. Bouveresse :

Ce sont sans doute les dispositions antagonistes d'un habitus clivé qui m'ont encouragé à entreprendre et m'ont permis de réussir la transition périlleuse d'une discipline souveraine, la philosophie, à une discipline stigmatisée, comme la sociologie, mais en important dans cette discipline inférieure les ambitions associées à la hauteur de la discipline d'origine en même temps que les vertus scientifiques capables de les accomplir. (Bourdieu, P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'Agir, p. 218, cité par J. Bouveresse, *op. cit.*, n. p.)

En un sens, ma démarche dans ce numéro de *Glottopol* est analogue, tout en procédant en sens inverse. Je suppose que certains des auteurs qui m'accompagnent ici (mais également d'autres sociolinguistes qui ont aussi fait ce pas à leur façon, comme F. Gadet, P. Blanchet, ou H. Boyer) ne nieraient pas que, lorsque, à l'inverse de P. Bourdieu, on n'est pas de formation philosophique, et lorsqu'on est habitué au travail dans une discipline des sciences humaines, on peut ressentir le besoin légitime d'aller chercher du renouvellement et un approfondissement dans les travaux épistémologiques et philosophiques (dont J. Boutet (2010 : 59) souligne l'importance pour replacer les disciplines dans le temps long), qui ont imprégné le travail de P. Bourdieu comme l'ensemble des sciences humaines. On peut retenir de P. Bourdieu, une fois mises de côté certaines outrances, un enseignement central : ce qu'il reproche, pour l'essentiel, aux philosophes, c'est de se croire capables de se « déshistoriciser » pour toucher des vérités indiscutables. On verra que ce numéro, dans de nombreux textes, opère le mouvement inverse, en essayant de montrer comment la sociolinguistique est plus ancrée, peut-être même plus ancrée qu'elle ne veut bien le reconnaître, dans des bio-socio-histoires.

« Terrain », « corpus », « idées »

Il s'agit donc dans ce numéro de proposer de mettre les choses en perspective : la sociolinguistique française et francophone est passée par une étape d'affirmation « identitaire » qui était certainement indispensable pour prendre position institutionnellement. Cela est passé par des revendications de spécificités, notamment, si on en croit J. Boutet (2006 : 1103) 1) l'intérêt pour la variation et l'hétérogénéité linguistiques, 2) la prise en compte des « contextes sociaux d'emploi » et (donc ?) 3)¹³ l'idée selon laquelle « la recherche y est toujours liée à des terrains d'observation et de recueil de données ».

Selon le point de vue que l'on adopte, ces traits peuvent être jugés plus ou moins pertinents. En effet, s'il s'agit de circonscrire institutionnellement la sociolinguistique en lui délimitant un pré-carré, donc des ressources (financements institutionnels, postes...), ces critères peuvent être considérés opérationnels, parce que différentes disciplines ne se reconnaîtraient pas dans ces critères, s'ils sont tous pris ensemble (mais c'est surtout le dernier critère qui est discriminant). Ces critères ont cependant l'inconvénient, majeur sur le plan épistémologique *stricto sensu*, de ne pas montrer en quoi la sociolinguistique aurait une quelconque originalité, puisqu'elle emprunte à peu près tout aux autres disciplines. Comme l'écrit J. Boutet elle-même, une sociologie du langage ferait du langage un objet comme c'est

¹³ Dans son texte de 2010, en plus des trois traits ci-dessus, elle mentionne aussi une préoccupation pour « des buts de changement ou de transformation sociale » (Boutet, 2010 : 60).

le cas lorsqu'on parle de sociologie du sport ou de la ville (Boutet, 2010 : 71-72)¹⁴. Pour J. Boutet, cela semble peu important, puisqu'elle fait le pari, après tout tenable, que la sociolinguistique devrait montrer, pour assurer son développement, « ce que nous savons faire, ce que nous avons accumulé comme connaissances et ce que sont nos acquis propres » (Boutet, 2010 : 72). Si cela peut garantir le développement institutionnel de la sociolinguistique, cela ne peut guère en assurer l'essor en tant que discipline comportant une composante de « laboratoire d'idées », comme c'est le cas de toute discipline de recherche. Personnellement, ce pari me semble dangereux, parce que l'histoire des disciplines montre que la seule utilité sociale n'en a jamais assuré le dynamisme. Sans brassage d'idées, elles s'étiolent en disciplines appliquées, de type « ingénieur », focalisées sur la réalisation d'objectifs précis sans réflexion d'ensemble, et sans liberté de mettre en question ce qui leur semble pertinent. Il serait facile de montrer en effet que les périodes d'activité stimulante dans les disciplines ont toujours eu une composante épistémologique. J.-L. Austin pour la pragmatique, Ch. S. Peirce, J. Dewey et G.-H. Mead pour le pragmatisme, K. Marx pour les SHS d'inspiration marxiste, W. Dilthey, E. Husserl, M. Heidegger, H.-G. Gadamer, pour les courants phénoménologiques et herméneutiques, pour ne citer que quelques exemples, ont joué un rôle notable dans la dynamisation des SHS. Leur expérience socio-biographique ainsi que les débats intellectuels qu'ils ont animés ont souvent joué un rôle au moins aussi important dans cet essor que leurs éventuels « corpus » et « terrains ». L'argument de l'utilité sociale et institutionnelle, quoique nécessaire, n'est certainement pas suffisant à assurer le développement d'une perspective de recherche, s'il n'est alimenté par des idées, elles aussi nécessaires et pas suffisantes.

Si l'on examine donc maintenant ces mêmes critères définitoires de la sociolinguistique sur le plan épistémologique, cela en dilue considérablement l'intérêt. La linguistique formelle ou « technolinguistique » s'intéresse à la diversité linguistique (critère 1), ne serait-ce que par son projet de « linguistique générale » qui vise à montrer en quoi tous les objets « langues » diffèrent. Ces linguistiques prennent en compte des contextes et situations sociales (critère 2)¹⁵, mais n'ont pas la même problématisation de ces phénomènes que la sociolinguistique, qui ne peut prétendre être la seule compétente sur ce terrain (et par ailleurs on peut douter de la validité de certains usages récents de « contexte »¹⁶, mais ce n'est pas le lieu ici d'entamer cette discussion). Le critère (3) est transversal à toutes les sciences humaines et sociales. Cette problématisation de la sociolinguistique s'attache à des détails de second plan parce qu'elle vise un problème secondaire dans une perspective épistémologique, puisqu'il s'agit pour J. Boutet surtout de distinguer la sociolinguistique d'autres disciplines jugées dangereusement proches (sociologie, linguistique, études littéraires...) pour son existence *institutionnelle*, question qui est loin d'épuiser la réflexion indispensable pour qu'une spécialité se

¹⁴ Comme on le verra, je pense que le langage n'est pas assimilable à un objet comme les autres, et donc que ce que J. Boutet considère comme le « programme fort » de la sociolinguistique (celui porté par P. Achard) est, au fond un programme assez faible (précisément parce qu'il peut assimiler le langage au sport, et, surtout, néglige les langues, et tout leur poids historique et anthropologique : on n'a jamais parlé de « sociologie des langues »), pourvu que l'on accepte de s'extraire de l'imaginaire savant de F. de Saussure, que les sociolinguistes ont adopté, pour choisir celui de W. von Humboldt.

¹⁵ Les linguistiques formelles ne nient pas l'importance des contextes, mais cherchent à les déjouer en les neutralisant au maximum. On peut contester les conséquences de ce choix, mais pas la validité de la perspective : la perspective visant à considérer les langues, langages, discours comme des techniques n'est pas très éloignée de celle de la plupart des sociolinguistes qui, en tenant la communication pour l'essence de la linguistique, pratiquent une autre approche, mais non moins technique : elle est simplement technique différemment. Au fond, le problème n'est pas tant que cette perspective « (socio)technolinguistique » existe, mais qu'elle ait eu tendance à être hyper-dominante dans le champ de l'étude des phénomènes de langues, langages, discours, paroles.

¹⁶ Il est pertinent de noter que cette notion est absente tant du Glossaire dont M.-L. Moreau est l'éditrice, que des dictionnaires de J.-F. Dortier, ainsi que de S. Mesure et P. Savidan, alors qu'il est présent dans celui de Dubois *et alii*, y compris dans le sens de « situation »

problématise, puisque cette existence est prioritairement épistémologique. Une discipline qui ne peut se problématiser de manière originale est vouée à demeurer dans le giron d'autres, ce qui est le cas de la sociolinguistique depuis qu'elle existe, en dépit de toute l'utilité sociale qu'elle a su démontrer. M. Foucault¹⁷ argumente d'ailleurs bien que la multiplication des disciplines en sciences humaines est possible à l'infini, et, pour sa part, condense, avec raison, les sciences humaines dans trois paradigmes (Foucault, 1966 : 368) : celui du désir (économie), celui de la fonction (biologie) et celui du sens (philologie). La sociolinguistique a d'ailleurs accouché de l'ethno-socio-linguistique, et on pourrait y rajouter des rallonges à perte de vue comme dans les injures du Capitaine Haddock. Ce numéro vise donc à contribuer à un second souffle des perspectives sociolinguistiques, en continuant à développer la réflexion plus proprement épistémologique, et en la distinguant des autres réflexions proches, comme celle visant à leur procurer une existence institutionnelle, ce qui, manifestement, n'a pas suffi à son développement.

Ce numéro 28 de *Glottopol* entend donc contribuer à sa façon à ce travail de fond.

On n'a bien évidemment pas attendu ce numéro de *Glottopol* pour amorcer ce travail, et on trouverait, tant dans le volume publié par H. Boyer (2010)¹⁸ que dans quelques numéros de *Langage et société*, dans les travaux de P. Blanchet ou de M. Heller (et ailleurs, mais je ne peux tout énumérer ici) de précieux éléments de travail épistémologique. Si on remontait plus loin dans la tradition sociolinguistique, on rencontrerait les travaux de J.-B. Marcellesi et B. Gardin, qui s'approvisionnaient à des sources de réflexion épistémologique marxistes. Il faut cependant reconnaître que les travaux récents réfléchissent beaucoup les épistémologies de la sociolinguistique soit à partir des notions, concepts, traditions sociolinguistiques elles-mêmes, soit en s'appuyant sur les travaux menés dans les disciplines que la sociolinguistique considère comme tutélaires (linguistique, sociologie, anthropologie...), en allant cependant rarement à la source même des références de ces disciplines. C'est ainsi que J.L. Austin est souvent évoqué implicitement dans de nombreux travaux sociolinguistiques comme s'il s'agissait d'un (socio)linguiste, et ceci sans que soient réinsérés ses travaux dans les débats qu'il menait avec ses adversaires, et sans les mettre en perspective dans les traditions anciennes dont ils ne sont que des rejetons récents. Ainsi par exemple, les sociolinguistes évoquent souvent leur actuelle sainte-trinité (Hymes-Gumperz-Goffman), mais rares sont ceux qui sont allés chercher ce qui leur donne une certaine unité épistémologique, dans une référence convergente et implicite au pragmatisme américain, qui, au fond, en explique la cohérence et l'unité de vue, à partir d'une certaine « métaphysique » qui n'est pas celle d'auteurs d'autres traditions.

Ce n'est que lorsqu'on fait le travail de comparaison de ce mouvement avec les courants européens qui ont animé le vingtième siècle (marxisme, phénoménologie-herméneutique) que l'on s'aperçoit de la grande différence entre les arrière-plans de ces courants, d'une part européens, de l'autre nord-américains et britanniques (Babich, 2012).

J.-L. Le Moigne montre les dangers, pour une discipline quelle qu'elle soit, de ne pas connaître ces arrière-plans, en se cantonnant à des formes d'« épistémologie institutionnelle », lorsque des chercheurs considèrent que puisque les institutions soutiennent une certaine épistémologie, il n'est pas nécessaire d'aller chercher au-delà :

¹⁷ « C'est ainsi que toutes les sciences s'entrecroisent et peuvent toujours s'interpréter les unes les autres, que leurs frontières s'effacent, que les disciplines intermédiaires et mixtes se multiplient indéfiniment. » (Foucault, 1966 : 369)

¹⁸ Dans son compte-rendu de cet ouvrage F. Gadet (2011) nuance cependant la saillance de son contenu épistémologique : « De fait, certains articles sont assez discrets dans le retour réflexif sur les méthodes et la théorie, pour ne pas parler d'épistémologie (qui confine parfois à l'introuvable). »

Cette épistémologie institutionnelle se développa avec une telle assurance académique et une telle efficacité apparente que depuis un siècle, la plupart des citoyens et des scientifiques la tiennent encore pour définitivement acquise : les réponses qu'elle apporte [...] ne sont en général pas connues, mais chacun sait qu'elles existent, qu'elles ont été débattues par quelques grands esprits et qu'elles doivent être satisfaisantes puisque les autres communautés culturelles (Amérique, Asie, Afrique...) affichent des options voisines, sinon identiques. (Le Moigne, 1995 : 5)

Il souligne ainsi *le considérable déficit de responsabilisation éthique et politique* des chercheurs, puisqu'ils mettent en œuvre, pour la majorité, des méthodologies sans expliciter les conceptions de l'être humain et des sociétés dont elles procèdent, alors qu'il s'agit de problèmes éthiques et politiques importants puisque touchant aux SHS dans leur fondation. C'est ce qui explique d'ailleurs que les SHS ont pu, en Europe, recevoir les courants nord-américains en passant assez largement à côté de leur originalité et de leur intérêt, ce que ces derniers leur ont bien rendu. En sens inverse en effet, la « French theory » a pu être reçue et interprétée en Amérique du nord dans des conditions analogues, ce qui constitue un considérable déficit de réflexion en vue de l'action, puisque c'est souvent dans ces conceptions fondatrices que l'épistémologie agit et intervient, en favorisant certains types de travaux plutôt que d'autres, certaines valeurs plutôt que d'autres, etc. Que serait l'Ecole de Chicago sans le travail fondateur en arrière-plan de Ch. Sanders Peirce, G.-H. Mead et J. Dewey pour en légitimer les travaux de terrain en fondant les bases épistémologiques ? G. Gusdorf (1960) défend et illustre ainsi savamment et abondamment une conception de l'épistémologie selon laquelle les grands courants épistémologiques fondent des *epistémè* ou, mieux, des « métaphysiques » qui, en créant une problématisation de ce qu'est la réalité, ou un « fait », à partir de valeurs éthiques et politiques, autorisent un certain type d'empirie qui, loin d'être politiquement et éthiquement neutre, en est tellement saturé qu'on ne s'en aperçoit plus. Il argumente ainsi par exemple que ce ne sont pas les dissections de corps humains qui ont suscité des évolutions en anatomie, mais un changement de mentalité qui a imaginé par anticipation un certain type d'empirie compatible avec les dissections, ce qui les a rendues possibles et pertinentes¹⁹, et a permis certaines découvertes, qui tenaient leur légitimité de la définition de ce qui s'était vu conférer le statut de « fait », et qui ne s'imposaient donc nullement d'eux-mêmes en tant que « faits » comme le voudrait une certaine vulgate positive et empiriste. Il donne d'ailleurs l'exemple de L. de Vinci qui, tout en affirmant dessiner un cœur d'après dissection, le dessine comme le faisait Claude Galien (129 - vers 216) plusieurs siècles avant lui (Gusdorf, 1960 : 131).

Il est, certes, important, comme le font déjà les sociolinguistes, de réfléchir aux implications éthiques et politiques de leur activité de recherche à partir des *résultats* de ces recherches, ou des résultats que l'on anticipe. Il s'agit là d'une démarche citoyenne, qui englobe de ce fait des préoccupations de recherche, puisque le chercheur n'en est pas moins citoyen.

Mais il est tout aussi important, voire plus, que le chercheur réfléchisse à ce en quoi les choix épistémologiques et méthodologiques en apparence les plus « techniques » comportent des implicites éthiques et politiques. D'une part, sur ce terrain spécifique, il est irremplaçable, le citoyen pouvant malaisément contribuer à la réflexion. De l'autre, sur ce terrain, il agit en tant que chercheur, au cœur de sa recherche. Il y a un risque de confusion entre les rôles : il est normal, et bienvenu que le chercheur fasse intervenir, dans les préoccupations de son travail de recherche, celles qu'il partage avec les citoyens, et en tant que citoyen. Mais cela est loin d'épuiser la question, et ne doit pas pour autant occulter, comme cela se produit parfois et peut-être pas si rarement que cela, des formes de préoccupation éthiques et politiques que seul

¹⁹ Dans le climat épistémologique antérieur, médiéval, non seulement la dissection n'était pas envisageable, mais, en aurait-on pratiqué, qu'on n'aurait pas su quoi en dégager comme connaissance, ou quoi en faire d'utile.

le chercheur peut évoquer, parce qu'il faut d'une part bien connaître un domaine, et d'autre part accéder à des travaux d'épistémologie, qui ne sont pas tous accessibles au citoyen non chercheur.

Il est donc impossible de juger de la responsabilité que l'on prend en tant que chercheur en mettant en œuvre des méthodologies, une épistémologie, sans comprendre quelle est la conception de l'être humain qui a été imaginée dans cette épistémologie, ce qu'on pourrait appeler la « métaphysique » de cette épistémologie. Le travail éthique et politique approfondi doit commencer, et c'est un travail bien plus exigeant, par mettre au jour les valeurs éthiques et politiques qui ont présidé à telle ou telle « métaphysique », ou plus restrictivement, à telle *épistémé*, et c'est ce que certains articles de ce numéro tentent de faire, en contrastant les deux grands courants épistémologiques qui ont animé le siècle dernier, dont l'influence se déverse sur ce début de 21^{ème} siècle.

Lorsque cette connaissance manque, elle est souvent remplacée par les formes d'éthique et de politisation estimables, parfois efficaces, mais incomplètes et manquant de profondeur épistémologique, que sont diverses manifestations de militantisme et de déclarations protestataires que l'on peut interpréter comme des formes compensatoires.

On ne surprendra sans doute pas le citoyen contemporain en rappelant que cette méditation épistémologique ne semble pas se manifester fréquemment dans les pratiques institutionnelles de bien des chercheurs : chacun cite des exemples d'interprétations statistiques ou d'expérimentations onéreuses insensées [...], développées non pas par perfidie, mais par inculture épistémologique : puisque l'institution garantit la cohérence formelle de la méthodologie scientifique, ne peut-on s'épargner une réflexion personnelle [...] ? (Le Moigne, 1995 : 5-6)²⁰

Ce serait imprudemment faire crédit aux institutions, qui ne sont pas moins humaines. J.-L. Le Moigne attribue la responsabilité de « l'étonnante inculture épistémologique des chercheurs scientifiques » aux institutions, qui ne valorisent pas cet aspect de l'activité des chercheurs, et laissent perdurer une situation où « [l]orsque les citoyens les invitent à « produire des connaissances valables » (au prix d'un effort financier collectif non négligeable), ils présumant que ces chercheurs ont assez le sens de leurs responsabilités pour s'assurer soigneusement de la conformité de leur production avec les termes d'une convention sociale explicitant sa légitimation épistémologique. (Le Moigne, 1995 : 6), ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas.

Je laisse les lecteurs face à cet avis, pour qu'ils fassent pour eux-mêmes le travail qui consiste à le comparer avec leur propre expérience du champ sociolinguistique, en vue d'un jugement. Pour J.-L. Le Moigne, comme pour moi, et à la base de la motivation à proposer le thème de ce numéro à la revue *Glottopol* cette question est un leitmotiv. Contrairement à beaucoup de chercheurs qui considèrent que l'essentiel d'une discipline scientifique consiste en ce qui en constitue la composante empirique, d'où le thème lancinant du « terrain » ou du « corpus » chez beaucoup de sociolinguistes, ce qui marginalise l'épistémologie de la discipline comme une sorte de « supplément d'âme », une sorte de luxe onéreux et peut-être inutile²¹, il me semble que l'épistémologie, en posant un contrat social entre les chercheurs et la société est bien à la base de toute discipline, et cela sans doute encore plus lorsque les moyens de la recherche sont fournis par la société.

De surcroît, dans les sciences humaines, ce contrat lie le chercheur, ceux dont il parle et ceux qui le lisent. Dans la mesure où il parle d'autres (son bien mal nommé « objet » d'étude)

²⁰ Bien entendu, je m'inclus parmi les cibles de cette critique, jusqu'au moment où j'ai commencé un travail d'autoformation pour m'en extraire.

²¹ Combien de colloques, de formations doctorales, de numéros de revues peut-on recenser, qui mettent en évidence cette dimension ?

à d'autres encore (ses lecteurs, et / ou des décideurs), la légitimité de ce qu'il comprend des autres, et qu'il essaie de faire comprendre à d'autres encore réside autant dans la dimension épistémologique que dans le « terrain » ou le « corpus ». Une déplorable tradition ou habitude, peu mise en perspective ou critiquée, relayée par les formations mises en place dans les universités, a habitué la plupart des spécialistes des sciences humaines à ne pas se questionner à ce propos. Il n'est, dans le domaine de la sociolinguistique, que de passer en revue les argumentaires d'appels à communication à des colloques, appels à contributions pour des numéros de revues, et programmes des formations comportant une part de sociolinguistique pour s'apercevoir que l'épistémologie en est le plus souvent évincée. Le réseau francophone de sociolinguistique lui-même n'échappe pas à cette règle, qui, parmi les disciplines concernant la sociolinguistique en a exclu l'épistémologie et la philosophie²².

On s'aperçoit donc que, à l'issue de cette première étape de réflexion, le bilan en est extrêmement motivant pour quiconque se sent concerné par la place des SHS dans les sociétés, par les questions politiques, éthiques et épistémologiques, par les questions que posent l'intervention et l'action dans les sociétés, lorsqu'elles sont ainsi posées. Il existe à la fois un réel déficit dans ce domaine, donc du travail à foison, et il s'agit d'une activité ayant du sens, puisqu'elle réfléchit à ce qui permet la sociolinguistique, ses actions, interventions, et à ce qui en fait la légitimité et l'utilité sociale en explicitant les conditions à défaut desquelles le travail de « terrains » et de « corpus » ne peuvent trouver ni sens, ni pertinence, ni utilité sociale. Se dessine donc un immense champ de recherche, assez peu investi ces dernières années, qui promet d'être extrêmement significatif pour la discipline et sa valeur pour l'action et l'intervention, pour peu que l'on reconnaisse que les effets peuvent s'en faire sentir au long terme, de manière médiate et souvent difficile à « objectiver ».

Le numéro 28 de *Glottopol* : contenu

La problématisation de ces questions dans ce numéro est informée d'éléments en provenance de terrains divers, de théorisations diversifiées.

Des notions fondamentales se voient interrogées à cœur. Ainsi Rada Tirvassen s'interroge sur ce qui pourrait fonder la différence entre le discours idéologique et le discours de recherche ou scientifique. Pour effectuer ce travail, il s'appuie sur les recherches de W. Labov, l'un des fondateurs de la sociolinguistique au sens moderne du terme, pour montrer que la réponse n'est pas aussi évidente que l'on pourrait initialement le penser. Cela lui permet d'amorcer en conclusion le débat sur une question centrale, qui est celle du rapport entre sciences naturelles et sciences humaines et sociales, question qui, d'une manière ou d'une autre, fait écho au débat concernant les démarches qualitatives et quantitatives, à un moment où de nombreux chercheurs prônent la collaboration entre ces paradigmes.

Clémentine Rubio, pour sa part, s'intéresse aux échanges possibles entre histoire et sociolinguistique. On sait que le saussurisme (une certaine lecture de F. de Saussure qui a prédominé chez les linguistes) a cru nécessaire de distinguer linguistique entre historique et linguistique synchronique en pensant que ce divorce était indispensable pour instaurer une linguistique véritablement scientifique. Nombre de linguistes et sociolinguistes ont néanmoins persévéré dans la prise en compte de la dimension historique dans leurs travaux : les historiens des langues (F. Brunot), les dialectologues, mais parfois avec une certaine mauvaise conscience liée à la crainte que leurs travaux ne soient de ce fait pas vraiment scientifiques. C. Rubio s'applique dans son article à examiner de manière détaillée les différentes figures d'une sorte de ballet entre sociolinguistique et histoire, selon différentes façons pour ces deux

²² <http://rfs.socioling.org/statuts/> consulté le 29 juin 2016. Statuts du RFS, Article 2, alinéas (a) et (b).

disciplines de s'apparier, en imaginant les conséquences que cela peut avoir pour l'une et l'autre discipline ou spécialité. Cette jeune chercheuse s'appuie pour cela sur un objectif qui justifie que l'on s'attarde sur cette réflexion, puisqu'elle part de préoccupations liées à un terrain délicat, qui est celui des politiques linguistiques de la France en direction de « la Palestine ». Les multiples figures successives de « la Palestine » dans l'histoire, selon les points de vue différents, rend en effet quasi obligatoire une perspective historique dans cette recherche sociolinguistique, et donc les rapports de l'histoire avec la sociolinguistique, ce que C. Rubio a jugé nécessaire d'examiner ici de manière soigneuse.

Dans une veine comparable, Véronique Castellotti réfléchit au « compagnonnage » entre certains courants de la didactique des langues et cultures et la sociolinguistique, aux influences réciproques que ces domaines ont pu exercer l'une sur l'autre. Elle insiste ainsi sur des différences institutionnelles (les sociolinguistes constituent longtemps un groupe peu organisé et institutionnalisé, alors que les didacticiens du FLE participent à des institutions), de focalisation (la sociolinguistique s'organise d'abord comme domaine de recherche, la didactique des langues prioritairement comme pratique d'intervention). Ce qui a néanmoins rassemblé ces spécialités, à savoir la question des contacts de langues et du plurilinguisme, n'a pas empêché des différences dans la façon de traiter ces questions, les didactologues insistant sur la standardisation indispensable selon eux à l'enseignement des langues, alors que les sociolinguistes tendaient à privilégier l'hétérogénéité. Ce texte aboutit à un renversement de perspective en conclusion, l'auteure constatant que ces différences ne peuvent cacher que les deux disciplines ont constamment privilégié le versant « production » de l'activité langagière, la composante « réception » demeurant le parent pauvre, perspective que souhaite approfondir V. Castellotti.

Dans les trois articles précédemment évoqués, comme dans d'autres textes de ce numéro, la comparaison est à l'œuvre, comme souvent, au moins implicitement, dans les sciences humaines. Dominique Pichard Doustin s'interroge sur ce processus extrêmement commun, banal et donc peu problématisé car relevant d'une sorte d'impensé. Dans la mesure où elle se propose de comparer le sort fait aux langues étrangères dans l'éducation professionnelle dans trois pays (France, Espagne, Allemagne), la comparaison se trouve au cœur de sa recherche, ce qui l'a conduite à y réfléchir explicitement pour mieux agir. En tirant parti des travaux fort injustement méconnus de Guy Jucquois sur la pratique de la comparaison dans les sciences, notamment humaines, et notamment en linguistique, elle propose quelques éléments de réflexion concernant la comparaison et les conditions dans lesquelles elle peut légitimement se voir mise en œuvre.

Ce bouquet de notions de base est ouvert dans une autre direction par le travail de Gilbert Daouaga Samari concernant la notion de « langue maternelle ». Son observatoire est constitué par l'usage fait de ce terme au Cameroun. Il commence par en montrer la grande diversité d'usages un peu contradictoires, pour ensuite argumenter que cette diversité correspond à des objectifs pragmatiques poursuivis par les chercheurs, ce qui, d'une certaine façon, répond comme en écho, à la question posée par R. Tirvassen sur la spécificité du travail de recherche ou du domaine de la recherche. En conséquence, et pour éviter cette cacophonie dans les définitions, l'auteur propose, pour réfléchir à la notion de L1, de substituer au point de vue des chercheurs et à leurs objectifs, perspective qui prédomine actuellement, le point de vue des locuteurs eux-mêmes.

Enfin, pour clore ce qu'on pourrait considérer comme l'une des deux veines principales de ce numéro, Shameem Oozeerally se saisit de la question du bhojpuri mauricien pour interroger la notion même de « langue », pilier, concept emblématique pour la linguistique et la sociolinguistique. Il mise sur sa connaissance du bhojpuri, langue minoritaire et en cours de régression ou d'étiollement, en en faisant une sorte de « cas-limite » qui permet de s'interroger sur ce qu'est une langue. Il se fonde sur les travaux concernant les « systèmes dissipatifs »

pour essayer de tracer une perspective nouvelle en imaginant les langues dans ce type de modélisation.

Pour ce qui concerne les articles, le reste du numéro est consacré à cinq textes convergents, qui sont les versions écrites d'interventions à un panel organisé lors du congrès du *Réseau francophone de sociolinguistique* (en 2015, à Grenoble). Ces textes travaillent à présenter différents aspects de courants intellectuels dont l'existence en sciences humaines est assez paradoxale. En effet, ces courants ont été animés par des personnalités intellectuelles parmi les plus importantes du vingtième siècle en Europe (W. Dilthey, M. Heidegger, H.-G. Gadamer, M. Merleau-Ponty, P. Ricoeur), ont influencé plus d'un intellectuel (M. de Certeau, M. Foucault...), et, on pourrait donc s'attendre à ce qu'ils aient exercé une influence notable dans les sciences humaines et sociales. Il n'en est rien, car, de manière assez énigmatique, ces courants n'ont connu que peu de tentatives de transpositions dans les sciences humaines, peut-être parce qu'ils interrogent les sciences humaines et sociales de manière trop fondamentale.

Didier de Robillard présente les arrière-plans de ces courants afin de dresser une toile de fond pour faciliter la lecture des quatre autres textes qui en examinent chacun quelques aspects saillants.

Marc Debono, partant de l'idée que l'un des objectifs des SHS est de « comprendre » les autres, compare donc, face à cet impératif de « compréhension », deux grands ensembles, les courants pragmato-cybernétiques d'une part, et ceux se réclamant des mouvances phénoménologiques et herméneutiques de l'autre. Il en dégage en conclusion, aspect crucial de son article, des conséquences éthiques et politiques pour des sciences humaines et sociales, et donc pour la sociolinguistique, en montrant que des choix théoriques, loin d'être des décisions d'ordre technique sur lesquelles viennent se greffer des considérations éthiques et politiques sont d'abord et essentiellement, des choix éthiques et politiques qui, ensuite, et ensuite seulement, permettent des pratiques, des usages méthodologiques, etc.

Isabelle Pierozak, pour sa part, se fonde sur le phénomène saillant des « citations » de corpus, de témoignages, dans les SHS, en tant qu'élément de légitimation épistémologique des travaux de recherche. Elle se demande donc, en somme, et pour paraphraser P. Bourdieu, « ce que citer veut dire », et surtout s'interroge sur le type et la qualité de légitimation qu'apportent les citations, en mobilisant divers auteurs, pour certains rarement mobilisés par les sociolinguistes. Cet article débouche sur l'idée que du statut épistémologique de la citation dépend la conception de la professionnalité du chercheur, si, comme elle l'argumente en s'appuyant sur A. Compagnon, le chercheur est bien plus impliqué dans le travail de la citation qu'on ne l'admet le plus souvent.

L'interrogation de R. Tirvassen sur la spécificité des discours scientifiques et de recherche trouve un éclairage différent sous la plume de Valentin Feussi. Il se demande quelles sont les relations entre le « croire » et le « savoir », et si la distinction catégorique communément admise va autant de soi qu'on le prétend. En se fondant sur des travaux des courants phénoménologiques-herméneutiques, il parvient à une stimulante conclusion dont je laisse le plaisir de la découverte au lecteur.

Cette partie du numéro 28 de *Glottopol* s'achève sur le texte d'Ali Becetti. Ce dernier s'interroge sur les difficultés qui semblent s'opposer à la discussion, au sein de la communauté des sociolinguistes, des options phénoménologiques et herméneutiques. Il illustre de quelques exemples les apports que pourraient faire à la sociolinguistique ces courants, pour terminer par des points de vue critiques sur ces perspectives, qui clôturent ces quelques contributions coordonnées entre elles.

Trois compte-rendus de lectures complètent opportunément ce numéro.

Le premier concerne l'ouvrage de William Marx intitulé *La haine de la littérature*, ouvrage qui fait écho à certaines des questions évoquées dans ce numéro. Joanna Lorilleux résume en

quelques points la lecture qu'elle en a faite, et défend, pour l'essentiel, l'idée que ce qui peut justifier que l'on puisse haïr la littérature c'est qu'elle illustre, visibilise et perpétue dans l'espace public une certaine façon de comprendre le monde qui échappe aux contrôles sociaux et aux prétentions des grammairiens et linguistes à expliquer et prédictibiliser la compréhension.

V. Castellotti signe le second compte-rendu, qui concerne l'ouvrage édité par Hervé Adami et Virginie André, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue, regards disciplinaires*. Ce compte-rendu n'est pas sans rapport avec le contenu de ce numéro puisqu'il participe au débat concernant la prise en compte de la diversité des langues et cultures dans les sciences humaines. V. Castellotti propose un dynamique compte-rendu-débat de cet ouvrage.

Le troisième compte-rendu de lecture concerne la ré-édition de l'ouvrage de M. Arrivé, *Réformer l'orthographe ?*, par Clara Mortamet. Cette dernière y résume les grands débats agités dans cette ré-édition, en montrant que, un quart de siècle après sa première édition, une grande partie de son contenu, malgré les recherches menées entretemps, ont gardé de leur pertinence. Cette longévité est liée au fait que la question de l'orthographe constitue une sorte d'abcès de fixation socio-linguistique en remuant des enjeux sociaux et identitaires qui empêchent bien des intellectuels, décideurs et politiques de s'approprier l'ensemble des termes d'un débat complexe, ce qui justifie cette publication.

Générique de fin

Je m'en voudrais de conclure cette introduction sans, d'une part, chaleureusement remercier Clara Mortamet pour sa gentillesse, sa disponibilité, son efficacité et sa vigilance, qui ont contribué de manière très significative à la qualité de ce numéro. De l'autre, je voudrais également très sincèrement remercier les arbitres qui ont donné des avis concernant les articles de ce numéro. Il n'a pas toujours été facile de trouver des arbitres, puisque nombre des spécialistes des questions évoquées se trouvaient être aussi auteurs dans ce même numéro 28. Ils se sont montrés disponibles, compétents, pleins de tact et de courtoisie et, malgré de petits incidents qui ont pu retarder le processus, ont fait le maximum pour respecter le calendrier initialement proposé. Il est d'autant plus important de les remercier que nous savons tous que ce type de travail obscur est fort peu reconnu par les critères d'évaluation des carrières des enseignants-chercheurs, alors que, sans ce travail humble et indispensable, les revues scientifiques ne pourraient jouer le rôle d'animation de la vie intellectuelle qu'elles assurent.

Enfin, je voudrais remercier toutes celles et ceux qui ont contribué à ce numéro. Des treize propositions initialement reçues, onze ont été retenues, et deux écartées pour des raisons diverses qui n'ont rien à voir avec la pertinence de ces textes. Je ne doute pas que, si le calendrier l'avait permis, ce numéro aurait pu comporter l'ensemble de ces textes. Pour ce qui concerne les auteurs des textes publiés, il faut les remercier de leur ponctualité, et de l'énorme travail de refonte des textes que beaucoup ont réalisé à l'issue des arbitrages initiaux en vue d'améliorer les textes. En effet, compte tenu de la relative nouveauté du thème de ce numéro, les arbitres ont, légitimement, été très exigeants quant à la lisibilité des textes, réclamant explicitations, ré-écritures, coupes claires et notes de bas de page, ce à quoi les auteurs se sont employés de bonne grâce.

Références bibliographiques

Le lieu de publication par défaut est Paris

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, L'Harmattan.
- BARREAU H., 1990, *L'épistémologie*, PUF, « Que sais-je ? ».
- BOUTET J., 2006, Article « Sociolinguistique », dans Mesure S. et Savidan, P., *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF, pp. 1103-1106.
- BOUTET J., 2010, « Histoire de la sociolinguistique en France : quelques jalons et filiations », dans Gasquet-Cyrus M., Giacomi A., Touchard Y., Véronique D. (éds.), *Pour la (socio)linguistique. Pour Louis-Jean Calvet*, L'Harmattan, pp. 59-75.
- BOYER H. (sous la direction de), 2010, *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DORTIER J.F., 2004, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Editions Sciences Humaines.
- DUBOIS J., GIACOMO M., MARCELLESI C., MARCELLESI J.-B, MEVEL J.-P., 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse.
- FOLSHEID D., 1990, *Les grandes philosophies*, PUF.
- FOUCAULT M., 1966, *Les mots et les choses*, Gallimard.
- GADET F., 2011, Compte-rendu de « Henri BOYER (sous la direction de) *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, 2010, Limoges, Lambert-Lucas, *Langage et société*, 4/2011 (n° 138), pp. 136-139. www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2011-4-page-136a.htm.
- GUSDORF G., 1960, *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Les belles lettres.
- LE MOIGNE J.L., 1994, *Le constructivisme. Tome 1 : Les fondements*, ESF Editeur.
- LE MOIGNE J. L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, PUF.
- MOREAU M.-L., 1997, *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga.
- MORIN E., 1986, *La méthode. 3. La Connaissance de la Connaissance*, Seuil.
- ROBILLARD D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I, *Démons*, vol. II, *Ornithorynques*, L'Harmattan.

RECHERCHES SOCIOLINGUISTIQUES ET MILITANTISME : ET SI LA THÉORISATION N'ÉTAIT QU'UN AUTRE POINT DE VUE ?

Rada Tirvassen

Université de Pretoria

Introduction

Dans une réflexion conduite sur la responsabilité sociale du chercheur dans le sillage du procès Ann Arbor (voir plus loin), W. Labov estime que tout chercheur qui a conduit des enquêtes auprès d'une population et qui a bénéficié de ces enquêtes tant sur le plan professionnel que scientifique doit considérer cette population comme ses créanciers. Si le chercheur constate l'existence d'un problème au sein de cette communauté, il lui est nécessaire de contribuer à sa résolution, ce qui implique souvent un engagement dans des combats sociaux. Il établit toutefois une ligne de démarcation étanche entre le discours scientifique, orienté par les outils conceptuels qu'offre la science et celui des militants. Il affirme, en effet, que « *expert testimony is not a partisan matter* »¹ (Labov, 1982 : 172). Ce faisant, il révèle un des secrets les mieux gardés de l'univers scientifique. À cet égard, il existe, dans les formations de certaines écoles doctorales, des mises en garde contre les tentations que peuvent éprouver les jeunes chercheurs de franchir la frontière potentiellement explosive entre l'univers scientifique, garant d'objectivité, et la prise de position subjective, réservée au commun des mortels, dont évidemment ne font pas partie les scientifiques. Le fond du raisonnement de Labov se situe dans la façon dont il conçoit la théorisation en sociolinguistique. Il considère que l'engagement social du chercheur est au-dessus de tout questionnement s'il est issu d'une démarche scientifique. Implicite au point de vue que défend Labov est le postulat que le discours scientifique et en particulier la théorisation revêtent une valeur de vérité générale et ne peuvent donc être contestés. L'objectif de cet article est de questionner ce principe sur lequel repose le discours scientifique en sociolinguistique et, peut-être, dans l'ensemble des sciences sociales.

Le fil conducteur de ma réflexion est la théorisation de la dialectalisation de l'anglais. Le premier volet de cet article sera consacré à la théorisation de la dialectalisation de l'anglais-américain, qui a servi comme point de départ à la défense de la plainte des parents de l'école Ann Arbor. Le second concerne la non-théorisation de la variation sociolinguistique qui caractérise l'anglais en Grande Bretagne, du moins dans les travaux où Bernstein jette les bases de sa conceptualisation des rapports entre structure sociale, langage et école. Je

¹ Traduction : « Les témoignages d'experts ne sont pas une affaire partisane ». Sauf indication contraire, toutes les traductions ont été effectuées par mes soins.

montreraï que la production du discours scientifique et sa réception ne peuvent pas être déconnectées du contexte², c'est-à-dire des enjeux sociaux et politiques qui sont constitutifs du discours du chercheur. Enfin, les éléments dégagés dans ces deux premiers volets serviront à une réflexion sur la problématique qu'aborde cet article. Il s'agit de savoir si la théorie a une valeur de vérité générale en sciences sociales. En filigrane de cette réflexion, on peut se demander si les significations construites par le chercheur autour de phénomènes sociaux relèvent d'une simple application des outils de la science.

Le « contexte³ »

En 1977, des parents portent plainte à la Cour de District de Michigan contre des pratiques, jugées discriminatoires, dont sont victimes leurs enfants, tous noirs, âgés entre 6 et 13 ans et qui fréquentent l'école élémentaire Martin Luther King. Selon Labov, 80 % des enfants de cette école sont blancs, 13 % sont noirs et les autres 7 % sont asiatiques ou latinos. Les parents affirment que cette école ne respecte pas les droits de leurs enfants à l'instruction publique alors qu'ils sont garantis par la loi sur l'égalité des chances (*Equal Opportunities Act* de 1974). Ils ajoutent que les apprenants de la minorité noire sont confrontés à des difficultés d'apprentissage auxquelles l'école est insensible. En effet, on les catégorise comme des enfants à problèmes alors que leurs parents considèrent qu'ils sont des enfants normaux. C'est ainsi que quatre mamans prennent contact avec des cabinets d'avocats qui, en conséquence, saisissent la Cour de District de Michigan le 28 juillet 1977. La plainte porte sur des actes d'intimidation, de stigmatisation des élèves et de promotion à l'enseignement secondaire sans préparation adéquate à ce cycle. Selon les plaignants, ces actes constituent un refus de prendre en compte leur appartenance raciale et socio-économique.

Ainsi que le soutient le juge dans un jugement intérimaire, d'un point de vue strictement juridique, ni les lois, ni la Constitution des États-Unis ne prévoit une éducation spécialisée pour compenser les déficits d'apprenants dont la source serait l'appartenance sociale, économique ou culturelle :

*No law or clause of the Constitution of the United States explicitly secures the rights of plaintiff to special educational services to overcome unsatisfactory academic performance based on cultural, social or economic background.*⁴ (Labov, 1982 : 169)

Le seul handicap prévu par la loi est de nature linguistique. En effet, selon la Section 1703(f) du Titre 20 du Code des EU (*Title 20 of the U.S. Code, Section 1703(f)*), un État serait coupable de discrimination envers un apprenant sur la base de sa couleur, de son sexe ou de son appartenance à une « race » s'il ne prend pas les mesures adéquates pour l'aider à contourner les difficultés linguistiques qui l'empêchent de participer aux activités des programmes éducatifs :

No state shall deny equal educational opportunity to an individual on account of his or her race, colour, sex or national origin by the failure by an educational agency to take

² Il n'est pas possible, ici, de problématiser cette notion en détail. L'usage que j'en fais ne s'écarte pas des usages fréquents en sociolinguistique, sinon que je voudrais, dans cette réflexion, mettre en œuvre la notion de contexte par rapport aux discours des chercheurs eux-mêmes, ce qui a pour effet de les « désacraliser » et d'en montrer les enjeux.

³ Le terme a, ici, sa signification traditionnelle.

⁴ Traduction : « Aucune loi ou clause de la Constitution des États-Unis n'offre explicitement les droits aux plaignants à des services éducatifs spécialisés pour surmonter des performances scolaires insatisfaisantes qui ont pour origine l'appartenance culturelle, sociale ou économique. »

*appropriate action to overcome linguistic barriers that impede equal participation by its students in its instructional programs.*⁵ (Labov, *Ibidem*)

Le juge poursuit son argumentation en citant un message du président Nixon au Congrès en 1972 où celui-ci souligne que les autorités scolaires doivent prendre toutes les dispositions nécessaires afin que les enfants de parents mexicains, portoricains et indiens ne soient pas victimes de leurs pratiques langagières. Manifestement, alors que le président Nixon défend la cause d'enfants issus de familles où l'on parle une langue étrangère, le juge considère que cette mesure peut être étendue aux enfants des plaignants. Il ajoute néanmoins que pour que la Cour puisse prendre une décision, il faut démontrer que les pratiques linguistiques des enfants qui fréquentent l'école Martin Luther King sont issues d'une ségrégation raciale. Il conseille d'ailleurs aux plaignants d'enlever toute référence aux discriminations culturelles dont sont victimes les enfants :

*In a later opinion (December 29, 1978) he insisted that all reference to cultural characteristics of the plaintiffs be removed, and the description of the barriers be confined to linguistic matters.*⁶ (Labov, 1982 : 170)

Au moment où le procès prend une orientation linguistique, Lewis, un des hommes de loi des plaignants, prend connaissance d'une intervention de G. Smitherman à la télévision et qui portait sur le vernaculaire noir américain. Smitherman, sociolinguiste, membre de la *Black Power Generation* et qui s'est investie dans le combat pour l'éducation et le développement des jeunes noirs, est invitée à se joindre à l'équipe d'avocats pour l'aider dans sa tâche. Puis, comme la question du langage devient centrale dans la procédure, d'autres chercheurs noirs ainsi que quelques alliés blancs de la communauté noire (« *white allies of the black community* », Labov, 1982 : 172) comme R. W. Bailey et Labov lui-même – qui, lui, est contacté par Smitherman – acceptent d'aider les avocats.

Quand on analyse l'argumentation développée par les plaignants du point de vue de la théorie linguistique, on peut raisonnablement affirmer que la conceptualisation de la dialectalisation de l'anglais devient l'élément central du procès. Toute réflexion sur le rôle des linguistes dans ce procès et, de façon plus générale, toute réflexion sur l'engagement social des chercheurs qui s'appuie sur le procès Ann Arbor ne peut faire l'économie d'une analyse de la conceptualisation de la variation sociolinguistique.

La théorisation de la dialectalisation de l'anglais américain

En guise de précision terminologique et pour de rares lecteurs non-avertis, je vais commencer par signaler les nombreux termes utilisés pour désigner « la variété » de l'anglais associée aux Noirs aux États-Unis. On emploie, en effet, *Black English*, *African American English*, *Black Vernacular English* (traduit en français par *vernaculaire noir américain* (désormais VNA)) ou *Ebonics* pour désigner ce qui est considéré comme une variété de langue. Chacun des termes trahit la confusion entre des pratiques langagières et une communauté « ethno-raciale », homogénéisée dans son rapport avec « son langage ». Un des objectifs dans cette partie de l'article consistera à interroger l'acte de segmentation du

⁵ Traduction : « Aucun État ne doit refuser l'égalité des chances en matière d'éducation à un individu en raison de sa race, la couleur de sa peau, son sexe ou sa nationalité si cela implique l'incapacité d'un organisme éducatif à prendre les mesures appropriées pour surmonter les barrières linguistiques qui entravent la participation des apprenants à ses programmes d'enseignement. »

⁶ Traduction : « Dans un avis donné plus tard (29 Décembre 1978), il a insisté pour que toute référence aux pratiques culturelles des plaignants soit enlevée, et que leurs difficultés soient limitées aux seules questions linguistiques. »

continuum linguistique effectué par les linguistes entre les diverses pratiques de l'anglais. Dans une première étape de ma réflexion, je me limiterai à une analyse critique des arguments avancés pour soutenir que le VNA est une variété dialectale distincte de l'anglais américain dit standard (désormais AS). La finalité de cette réflexion consiste à interroger les fondements de cette démarche : sont-ils techniques ou fondamentalement idéologiques ? Par ailleurs, quelle est la vision du monde du sociolinguiste qui offre un statut de variété de langue au VNA ?

Le VNA : un système distinct de l'AS ?

Si l'on en croit Smitherman et Baugh (2002), les premières réflexions sérieuses sur ces pratiques langagières aux États-Unis datent des années 1940 et sont à mettre sur le compte de chercheurs comme Turner. Turner est souvent décrit comme le premier linguiste à avoir montré le caractère systématique du gullah (pour aller vite, le créole des Afro-américains qui vivent dans les plaines côtières de Caroline et de Georgie) alors que, jusque-là, il était perçu comme du *broken English*. Assez logiquement, ses travaux ont souligné le lien entre ce dialecte et les langues africaines. Ce sont toutefois les années 1970 qui marquent un tournant décisif dans l'approche adoptée pour étudier ces usages de l'anglais. Cette période est, en effet, celle où les États-Unis d'Amérique consolident leur soutien aux groupes vulnérables après avoir pris conscience du sort peu enviable des Noirs. Elle est aussi et surtout celle où les sciences du langage offrent des outils conceptuels renouvelés pour approcher de manière plus « descriptive » les pratiques qui diffèrent de la norme dite standard. Selon toute probabilité, pour compenser les condamnations viscérales des pratiques des Noirs aux États-Unis, les linguistes qui se penchent sur « cette variété » de langue vont montrer qu'elle relève de règles systématiques, identiques à celles de l'anglais standard, ce qui est une constante de nombreuses situations semblables. C'est tout le sens de la réflexion conduite par Labov dans *The Logic of Nonstandard English* (Labov, 1972 : 201-240).

Un élément significatif des travaux qui veulent montrer l'existence d'une variété de langue est la tendance quasi-générale des linguistes à se limiter à quelques traits emblématiques pour établir un rapport métonymique entre les deux. C'est d'ailleurs ce que fait Labov dans les travaux conduits sur l'aspect VNA. Il affirme qu'une étude menée avec le concours de ses étudiants noirs de l'état de Pennsylvanie lui a permis de se rendre compte qu'il avait ignoré de nombreuses caractéristiques du système aspectuel du VNA dans ses travaux précédents, menés sans la contribution des Noirs. Il prend l'exemple des marqueurs aspectuels qui sont proches, sur le plan formel, du verbe *to be* (littéralement *être*). Alors que la forme infinitive du verbe est *to be*, les formes conjuguées sont totalement différentes (*am, are, is, etc.*). Il précise qu'il existe, dans les parlers des Noirs, une variante *be* qui exprime l'habitude ou la répétition. Labov affirme qu'elle ressemble aux marqueurs préverbaux des Créoles des Caraïbes. De nombreux linguistes ont spéculé sur l'origine de cette forme, ce qui implique, pour ces linguistes « étymologistes », que toute forme présente dans le VNA doit nécessairement avoir une origine interlinguistique. C'est celle de Rickford (Labov, 1982 : 189-190) qui convainc Labov. Rickford l'attribue à la communauté des Gullah. Selon Rickford, elle a pour origine la structure verbale *does + be + V + morphème ing* qui se transforme pour devenir *be + V + morphème ing*.

Un exemple encore plus parlant, selon Labov, est la forme marquée *been*. Sur le plan sémantique, la forme pleine *been* en VNA comporte un certain nombre de traits dont « lointain », « lié au présent », « toujours vrai ». Par exemple, un énoncé comme *I BEEN know your name* (littéralement *J'ai su votre nom*) ne peut être produit que par un locuteur du VNA. C'est la raison pour laquelle les Blancs qui l'entendent ne le comprennent pas

véritablement car il signifie non seulement que *j'ai su votre nom* mais aussi *je m'en souviens toujours* ; ce n'est donc pas la peine pour vous de vous présenter à nouveau. Labov établit une correspondance étroite entre l'appartenance raciale et les pratiques langagières. Il illustre son raisonnement à partir de la manière dont les Blancs interprètent *She been married* (littéralement *Elle a été mariée* et surtout *Elle est toujours mariée*). Pour eux, il s'agit d'une forme réductrice de *She's been married* (=Elle n'est plus mariée). Pour confirmer son analyse, Labov s'appuie sur une enquête conduite auprès de 25 Noirs et 25 Blancs où on leur a demandé si elle est toujours mariée maintenant. Cette enquête donne les résultats suivants : 23 locuteurs Noirs ont répondu « oui » mais seulement 8 Blancs ont donné la bonne réponse. Par ailleurs, Labov affirme qu'on ne peut véritablement traduire ce genre d'énoncés littéralement dans un autre dialecte de l'anglais. Cela constitue un argument irréfutable pour soutenir la spécificité d'un dialecte, affirme-t-il. C'est en se fondant sur ces exemples que Labov conclut que le VNA est un sous-système distinct de l'anglais avec son ensemble de règles phonologiques et morpho-syntaxiques. Il ajoute qu'il comporte un certain nombre de traits des dialectes du Sud où l'influence des pratiques langagières des Noirs est manifeste. Enfin, soutient-il, il y a des signes qui ne trompent pas s'agissant des structures issues d'une langue créole que l'on retrouve dans les créoles de la Caraïbe.

Le VNA et son origine créole

Si tous les linguistes étaient d'accord pour mettre fin à la stigmatisation de ce qu'on nomme le VNA, il n'y avait pas de consensus non seulement sur l'origine de cette « variété » de l'anglais mais aussi sur ses rapports avec l'anglais standard (désormais AS) des États-Unis. Fidèles à leur démarche théorique, les dialectologues soutiennent que le langage des Noirs ne constituait pas un système distinct du langage des Blancs : les différences dialectales s'expliquaient par le niveau d'éducation ou la région. Contrairement aux dialectologues, Labov établit une ligne de démarcation étanche entre le langage des Noirs et l'AS. Gumperz et Cook-Gumperz (1990), plus proches des dialectologues, estiment, eux, que les Noirs sont, dans un contexte social fortement urbanisé, des bidialectaux. Poursuivant leur raisonnement, ils affirment que le problème qui se pose dans les interactions langagières où les Noirs sont confrontés à l'AS n'est pas linguistique : il est d'ordre identitaire.

Les créolistes adoptent un point de vue radicalement différent des dialectologues. En effet, Bailey et surtout Dillard (Labov, 1982 : 172) sont d'avis que le VNA s'est développé à partir d'un créole. Bailey affirme qu'il y avait des différences fondamentales entre les structures profondes de cette variété de l'anglais et l'anglais standard alors qu'au contraire, on pouvait établir des liens entre le VNA et le créole jamaïcain. Selon les créolistes, ce « système » s'est rapproché de l'AS lorsque les Noirs ont commencé à intégrer la société américaine. Dans un premier temps, Labov affirme qu'il n'était pas convaincu par l'argument des créolistes en raison de leur démarche qui consistait à s'appuyer sur des exemples du VNA qui étaient semblables à ceux des créoles de la Caraïbe et à laisser de côté les différences. Pour des raisons strictement tactiques, il changera d'avis. Les raisons de ce consensus sont en effet plus politiques que scientifiques : un conflit entre linguistes aurait été néfaste au procès :

Given the polemical character of the academic study of Black English, and a public debate of this kind, it seems very unlikely that testimony could have been given in a calm and objective spirit at the 1979 trial in Ann Arbor. It wouldn't seem hard for the

*defendants to find expert witnesses who would nullify any testimony that the linguists would bring forward.*⁷ (Labov, 1982 : 178)

Si l'on se limite à la seule question scientifique, le VNA aurait évolué à partir d'un créole qui aurait pour langue source l'anglais. Puis, par un processus de décréolisation, il se serait rapproché de l'anglais standard :

*it was assumed that a process of "decreolization" had taken place over the last century that brought the grammar and the lexicon closer to other dialects and further away from a Caribbean-type, basilectal model.*⁸ (Labov, *op.cit.* : 184)

On constatera la formulation passive et floue du début de l'argumentation de Labov : « *it was assumed that...* ». On peut aussi souligner l'absence d'une distinction entre la réflexion grammaticale et lexicale : ces deux « sous-systèmes » pour rester dans la terminologie de la linguistique structurale et qui est aussi celle de Labov, n'ont pas le même fonctionnement en situation de contact de langues puisque, par définition, le vocabulaire est plus ouvert que la morphosyntaxe, si l'on se contente d'une remarque relativement banale. Enfin, on est dans une démarche impressionniste sans aucun fondement empirique.

Pour comprendre la source de cette conceptualisation, il faut se tourner vers l'anthropologie et la sociologie. En effet, l'histoire de « cette variété » de langue peut être confondue avec l'interprétation que les sciences du langage font des pratiques linguistiques et plus largement culturelles de groupes d'immigrants qui ont un statut marginal dans les sociétés d'accueil où ils se trouvent. Les recherches consacrées aux sociétés esclavagistes signalent les diverses étapes qui marquent un processus de créolisation linguistique et qui, selon de nombreux linguistes, aboutissent à la naissance de langues créoles. La sociolinguistique pratiquée dans les sociétés créolophones évoque la naissance d'un système linguistique autonome que l'on associe avec les pratiques d'un groupe auquel il fallait donner une existence et une identité, il est vrai dans une société qui le réduisait à un statut marginal. Les termes employés pour désigner le VNA, *Black English*, *African American English*, *Black Vernacular English* et *Ebonics* procèdent de la même nécessité de singulariser un groupe de locuteurs, c'est-à-dire un groupe social et, ensuite, de l'associer étroitement à son ascendance africaine :

*By using the term « African Americans », Black Americans accent the part of their heritage that is not American. They say that they are stigmatised Americans; they are proud people descended from Africa.*⁹ (Painter, 2007 : 4)

La conceptualisation du phénomène de dialectalisation pose donc le problème de la source de la théorisation en sociolinguistique. Si la sociolinguistique est une linguistique du social, dans le cas précis des travaux autour de la dialectalisation, le point de vue adopté est plus anthropologique que linguistique. À cet égard, on peut signaler le rôle central offert aux conceptualisations de l'architecture sociale fondée sur les notions de races et d'ethnies dans

⁷ Traduction : « Étant donné le caractère polémique de la recherche sur l'anglais des Noirs et compte tenu de la nature du débat public, il semble très peu probable que le témoignage aurait pu être donné dans un climat serein dans le cadre du procès Ann Arbor en 1979. Il n'aurait pas été difficile pour les défenseurs de trouver des témoins qui auraient annulé tout témoignage que les linguistes auraient pu apporter. »

⁸ Traduction : « On a supposé qu'un processus de "décréolisation" avait eu lieu au cours du dernier siècle, ce qui a amené la grammaire et le lexique plus près des autres dialectes et en même temps l'a éloigné du basilecte des Caraïbes. »

⁹ Traduction : « En utilisant le terme « Afro-Américains », les Noirs américains mettent l'accent sur la partie de leur patrimoine qui n'est pas d'origine américaine. Ils disent qu'ils sont des Américains stigmatisés ; ce sont de fiers descendants de l'Afrique. »

les travaux sociolinguistiques conduits dans l'océan Indien et, inversement, le statut marginal des travaux qui proposent une autre vision de ces sociétés (Vaughan, 1998 et Raison-Jourde, & Randrianja, 2002).

Il me paraît inutile de développer davantage ici les réflexions autour du rôle de la philosophie essentialiste qui irrigue les travaux de la sociolinguistique traditionnelle¹⁰. On peut par exemple consulter Pierozak (2003) et de Robillard (par exemple 2007). Il convient néanmoins de signaler que ce qui apparaît aux yeux des variationnistes comme une analyse plus fine du phénomène de la variation sociolinguistique n'est en fait qu'une extension de la notion de langue. Toutefois, la notion de système de Saussure-Chomsky ne donne aucune existence symbolique à des groupes marginaux, ce que fait la variation labovienne qui, en même temps, consolide les orientations d'une discipline qui s'inspire, parfois, d'une approche ethnique ou « raciale » des communautés humaines et, en d'autres occasions, de la notion de stratification sociale, c'est-à-dire socio-économique, issue de certains courants de la sociologie. En effet, la co-variation labovienne consiste à faire coïncider des pratiques langagières associées à un système ou, dans le cas qui nous concerne, à un sous-système avec une population réputée homogène en raison de son appartenance ethnique ou « raciale » quand elle n'est pas socio-économique.

Les tentatives de réhabilitation du VNA visent en fait à promouvoir le statut symbolique d'un groupe social. Le soutien appuyé offert à ce groupe s'explique, au moins pour partie, par le racisme américain qui était à l'origine de discours virulents reléguant les pratiques de ce groupe, dans le meilleur des cas, à leurs traits exotiques et, dans des cas extrêmes, signalant leur caractère pathologique. La conceptualisation d'un phénomène sociolinguistique s'explique non seulement par l'évolution théorique d'une discipline mais aussi par le contexte socio-politique dans lequel les travaux sont conduits. La théorisation de la dialectalisation ne s'opère pas dans un *vacuum* social !

Contexte, production et interprétation du discours scientifique

Si la théorisation de la dialectalisation de l'anglais aux États-Unis ne peut être déconnectée des enjeux de la société américaine, il est possible de penser que la non-théorisation de la variation sociolinguistique qui caractérise l'anglais en Grande Bretagne, du moins dans la façon où Bernstein jette les bases de sa conceptualisation des rapports entre structure sociale, langage et école, s'explique par deux ordres de phénomènes. Le premier est social et politique et le second est plus scientifique. Je prendrai justement les travaux de Bernstein comme fil conducteur.

Il m'est possible d'affirmer que la conceptualisation des rapports entre langages et construction de connaissances dans les travaux de Bernstein est la conséquence directe des préoccupations exprimées par les décideurs britanniques lors de la période d'après-guerre. En effet, alors que les États-Unis vont découvrir la pauvreté dans les années 1960, dès les années 1930, le rapport Hadow, commandité par le ministère de l'éducation britannique, signale la différence qui existe entre d'une part la performance scolaire des enfants qui entrent à l'école avec les aptitudes nécessaires pour réussir et, d'autre part, celle des enfants issus de familles pauvres. Ce rapport précise d'ailleurs que le vocabulaire des enfants des groupes vulnérables est limité et leur connaissance générale étroite ; par ailleurs, les auteurs signalent qu'ils ne disposent que de peu de possibilités de lecture. Ces mêmes préoccupations sont reprises dans les années 1960 dans le *Plowden Report* qui consacre un chapitre au problème des enfants

¹⁰ L'appellation sociolinguistique traditionnelle, souvent contestée, renvoie à une approche de la sociolinguistique qui opère à partir des bases théoriques jetées par Labov et Fishman voire Gumperz et qui n'interroge pas ses fondements épistémologiques et ontologiques.

pauvres (intitulé d'ailleurs *Educational priority areas*) et un autre à ceux des enfants des immigrants. À ces initiatives, il faut ajouter une enquête nationale dont les résultats sont publiés en 1964 et qui porte sur les attitudes des parents envers l'école (*National Survey of Parental Attitudes and Circumstances Related to School and Pupil Characteristics*). Les travaux de Bernstein constituent un écho scientifique aux préoccupations des décideurs britanniques. C'est d'ailleurs le point de vue soutenu par Lawton quand il affirme que la sociologie de l'éducation pratiquée par Bernstein est interpellée par « la pauvreté des connaissances dans le domaine des relations entre la classe sociale et le niveau d'études » (dans Lawton, 1974 : 68).

De nombreux chercheurs insistent sur la contribution de Bernstein à « son champ » de recherche, même s'il est vrai qu'il est un peu à califourchon entre la sociolinguistique et la sociologie de l'éducation. Certains linguistes, Labov mis à part, signalent l'apport du chercheur britannique à la théorisation des rapports entre socialisation, notamment dans sa dimension linguistique, et réussite/échec scolaires. En fait, pour être précis, on peut dire que Calvet (1993) ainsi que Gumperz et Cook-Gumperz (2008 : 538) affirment, sans doute de manière un peu rapide (il est nécessaire de faire une distinction entre la naissance d'une discipline et une pratique scientifique : de Robillard, 2008), que c'est Bernstein qui, le premier, effectue des rapprochements entre langues et sociétés quand il aborde la question de l'inégalité des chances devant l'enseignement, dans sa dimension linguistique. Par ailleurs, dans des publications récentes, certains sociologues de l'éducation soulignent le rôle de pionnier que joue Bernstein dans la compréhension des liens étroits entre langages et échecs scolaires. En particulier, Frandji & Vitale (2012 : 2), soulignent « *the numerous oversimplifications and misuses of his theory of linguistic codes* »¹¹. Pour partie, disent ces deux auteurs, c'est le discours politique sous-jacent à ses travaux qui n'a pas été compris. Cette incompréhension est telle qu'ils concluent que ces études ont fait l'objet, en France, de dérision et de caricature : « *in France Bernstein's work paradoxically remained for many years an object of derision and caricature* »¹². (Frandji & Vitale, 2012 : 2). Pour comprendre la portée de la contribution de Bernstein, affirment-ils, il faut replacer ses travaux dans le cadre de son désir de mettre en exergue le rôle qu'exerce l'école sur la production et la reproduction de la culture. Il a tenté de le montrer à partir d'études sur les rapports symboliques entre l'éducation, la famille et le langage.

Si je reste dans le cadre de l'argumentation que je développe, je dirais que le discours scientifique de Bernstein est porté tout autant par les questions qui taraudent les décideurs britanniques que par certains courants scientifiques dont s'inspire le chercheur. Au plan scientifique, Bernstein se trouve dans une période de transition entre des courants disciplinaires structuralistes et déterministes et des approches qui offrent des outils de conceptualisation plus affinés et qui placent l'acteur social au centre de leurs recherches. Les choix qu'il effectue ne lui permettent pas de tirer profit des avancées théoriques des disciplines dont il s'inspire.

S'agissant des critiques faites, en Grande Bretagne, contre les recherches de Bernstein, elles portent, pour l'essentiel, sur les fondements théoriques de ses travaux. On sait qu'il s'inspire, de manière générale, de la sociologie structuraliste et, de façon plus spécifique, des travaux de Durkheim¹³ (Cause, 2010). D'ailleurs, sa théorisation majeure ne porte pas sur le

¹¹ Traduction : « les nombreuses simplifications et les usages inappropriés de sa théorie des codes linguistiques ».

¹² Traduction : « En France, l'œuvre de Bernstein est restée, paradoxalement, un objet de dérision et de caricature. »

¹³ « *Jenks (1995) claimed that Bernstein's theories drew mainly from Durkheim's analysis of complex and simple forms of social organization when describing the organization of schools and the influences this has on the individual and personal identity of the child.* » (dans Cause, 2010 : 4). Traduction : « Jenks (1995) a affirmé

social mais sur la structure sociale, l'école et le langage perçu, lui aussi, à travers le filtre du structuralisme que trahit la notion de code. Au moment où les chercheurs se penchent sur ses travaux, ils ne disposaient pas de la distinction conceptuelle entre la structure et les agents sociaux. Lawton conteste son appréhension de la stratification sociale. Il affirme que les critères sur lesquels il s'appuie pour définir les classes moyenne et ouvrière ne sont pas très nets. Les linguistes, eux, privilégient les limites qui caractérisent les deux notions de code élaboré et de code restreint. Ainsi que l'affirme Calvet (1993), la démarche de Bernstein s'explique par le fait que le chercheur britannique n'opère pas à partir d'une conceptualisation approfondie de la variation sociolinguistique. En fait, le véritable problème des travaux de Bernstein, estime Stubbs (2012 : 79), se situe dans l'absence d'une définition linguistique de la notion centrale de code. Si l'on peut être d'accord avec ces critiques, curieusement, peu de chercheurs se sont attardés sur son héritage « whorfien ». Whorf, on le sait, est à l'origine de ce que l'on a appelé le « principe de la relativité linguistique » qui pose un déterminisme de la langue sur la pensée. C'est Bernstein lui-même qui précise l'influence que l'anthropologue américain a exercé sur lui :

*Whorf, more than anyone, I think, opened up, at least for me, the question of the deep structure of linguistically related communication.*¹⁴ (Bernstein, 1972 : 133)

Sur cette question, il conviendrait d'être prudent. Ainsi que le rappelle Kaminker (1998), la conception que l'on se fait de l'influence que la langue exerce sur le sujet parlant et que l'on nomme le déterminisme linguistique ou la relativité linguistique est souvent associée à Whorf et à Sapir, d'où l'appellation hypothèse Sapir-Whorf ou Whorf-Sapir.

Les critiques que fait Labov à Bernstein sont non seulement sévères, mais aussi et peut-être surtout, sont déterminées par les débats autour de la question du langage à l'école aux États-Unis : le contexte sociolinguistique américain explique l'interprétation que Labov fait des travaux de Bernstein. La question de l'échec des enfants issus des familles pauvres surgit dans les débats aux États-Unis d'Amérique à partir des années 1960. Toutefois, compte tenu de la nature du discours politique en Amérique, la question est posée en termes de conflit racial.

*The population we are concerned with [les enfants en situation d'échec scolaire] comprises those who participate fully in the vernacular culture of the street and who have been alienated from the school system. We are obviously dealing with the caste system of American society – essentially a color making system.*¹⁵ (Labov, 1972 : 203-204).

En effet, alors que la notion de code restreint de Bernstein est associé aux enfants issus de la classe ouvrière, une association qui sera dénoncée tant elle est rapide, l'échec scolaire aux États-Unis est mis sur le compte de l'usage du vernaculaire noir américain. Des psychologues de l'éducation (Labov, 1982 : 175) établissent un lien entre les pratiques langagières et le développement cognitif des apprenants. Ils considèrent que les problèmes des enfants noirs relevaient de leur environnement familial, caractérisé par une stimulation verbale insuffisante, avec, pour effet, l'incapacité de produire des phrases complètes et de développer une pensée logique. Poussant plus loin leur raisonnement, les théoriciens du déficit culturel affirment que

que les théories de Bernstein se sont inspirées principalement de l'analyse de Durkheim consacrée aux formes complexes et simples d'organisation sociale quand il décrit l'organisation des écoles et son impact sur l'identité de l'enfant. »

¹⁴ Traduction : « Plus que tout autre, Whorf m'a ouvert les yeux sur la manière dont la langue structure la communication. »

¹⁵ Traduction : « La population qui nous concerne [les enfants en situation d'échec scolaire] comprend ceux qui participent pleinement à la culture vernaculaire de la rue et ceux qui ont été marginalisés par le système scolaire. Nous avons évidemment affaire au système des castes de la société américaine – un système essentiellement fondé sur la couleur de la peau. »

ces enfants noirs n'ont pas de langue et n'ont donc pas développé les aptitudes cognitives nécessaires pour participer aux activités scolaires. C'est la raison pour laquelle, contrairement aux enfants des classes moyennes, ils ne réussissent pas à l'école. Certains adeptes de cette théorie vont plus loin en affirmant que les enfants des ghettos souffrent d'une infériorité génétique par rapport à ceux issus de familles des classes moyennes. Dans sa version extrême, cette théorie, estime Labov, postule que les enfants des familles ouvrières n'ont pas de langue. Labov interprète les travaux de Bernstein en militant de la cause des enfants noirs. Non seulement il associe Bernstein aux théoriciens du déficit linguistique et culturel mais aussi estime que c'est lui qui a fourni à ceux-ci les repères conceptuels nécessaires pour développer leur pensée, d'où la virulence de ses critiques contre le chercheur britannique.

En critiquant de manière aussi sévère Bernstein, Labov s'appuie sur deux postulats. Il part du principe que l'on peut réduire les travaux du chercheur britannique à la façon dont il caractérise le langage des enfants de la classe ouvrière. Labov emploie d'ailleurs le terme peu précis de *writings*. Ensuite et surtout, il établit une rupture étanche entre les discours scientifiques produits par lui-même et ceux de Bernstein. Les deux, en fait, sont préoccupés par un même phénomène social conçu différemment dans deux communautés humaines où les enjeux sont totalement différents. En Grande Bretagne, c'est le combat contre l'inégalité des chances dans une société hiérarchisée à partir des revenus et des biens symboliques qui est au centre des préoccupations des décideurs et des chercheurs. La société américaine met sous les feux des projecteurs la marginalisation des Noirs que révèle d'ailleurs le statut symbolique accordé à leurs pratiques langagières. Le combat pour la justice sociale aux États-Unis, dans une société profondément inégalitaire, est indissociable des travaux de Labov. En restant dans les généralités, on peut affirmer que la production et l'interprétation du discours scientifique ne peuvent pas être déconnectées des contextes qui sont en rapport avec ces discours.

Technically, expert testimony is not a partisan matter ?

Revenons sur le point de vue que développe Labov concernant les principes qui doivent guider la recherche scientifique. Comme je l'ai affirmé au début de cet article, le point de départ de sa réflexion est la nécessité du chercheur de s'engager dans des combats majeurs quand sa recherche lui permet de prendre conscience de l'existence d'un mal profond. Cet engagement est au-dessus de tout questionnement s'il est issu d'une démarche scientifique. Il affirme, en effet, que dès le moment où le chercheur s'appuie sur l'expertise que lui offre son outillage théorique, personne ne peut remettre en question ses arguments :

Technically, expert testimony is not a partisan matter. (1982 : 172)

Ce sont les seules limitations de sa formation, de son intelligence et de son honnêteté intellectuelle qui peuvent lui valoir des critiques :

*But a witness for a given side must be prepared to be attacked for defects in his or her training, intelligence, or honesty.*¹⁶ (*Ibidem*).

Les linguistes qui ont témoigné dans le procès, souligne Labov, étaient non seulement acquis à la cause des Noirs mais aussi étaient tous d'avis que le vernaculaire noir américain avait un système grammatical structuré. La question de leur impartialité se serait posée, affirme-t-il, si on pouvait douter de leur honnêteté dans la mesure où, sur le plan théorique, personne ne peut remettre en cause leur point de vue.

¹⁶ Traduction : « Mais un témoin doit être prêt à être attaqué pour les défauts liés à sa formation, son intelligence et son honnêteté. »

Implicitement et peut-être curieusement, compte tenu de l'argumentation que j'ai développée sur les différentes interprétations à propos de la dialectalisation de l'anglais aux États-Unis, le linguiste américain insinue qu'il n'y a qu'une manière de concevoir ce phénomène. On peut alors lui renvoyer l'approche adoptée par Gumperz. Comme Labov, Gumperz est préoccupé par l'impact du langage sur l'échec scolaire. Lui aussi conteste l'idée que la langue des enfants issus des milieux défavorisés n'est pas suffisamment sophistiquée afin qu'ils puissent réussir à l'école. Toutefois, son interprétation de la question est différente de celle de Labov, en grande partie en raison de l'importance qu'il accorde à l'interaction langagière, contrairement à Labov qui s'appuie sur la variation sociolinguistique conceptualisée à partir de la notion de variétés de langues. En effet, poursuivant la voie tracée par Hymes et effectuant des rapprochements avec l'anthropologie urbaine qui se développait aux États-Unis et la sociologie interactionniste, Gumperz se fonde sur une conception de l'interaction langagière qui vise à mettre en évidence la complexité des liens entre les conventions linguistiques, culturelles et interactionnelles qui régissent les communications sociales. La notion d'inférence conversationnelle qui pose que tout message est soumis à une interprétation liée au contexte immédiat et au contexte social renvoie à ce lien. Dans cette approche de l'interaction langagière, la notion de *speech events* (événement de communication), empruntée à Roman Jakobson, joue un rôle capital dans l'émergence d'un cadre théorique et méthodologique propre à son ethnographie de la communication :

*The move from communities to events as the principal basis of analysis thus shifts the focus to actual talk and performance.*¹⁷ (Gumperz et Cook-Gumperz, *ibidem*).

L'étude du langage est alors « [a] new perspective focused on how language functioned in ethnographically documented speech events, rather than on relations between community-wide cultural norms and linguistic structures abstracted from talk. »¹⁸ (Gumperz et Cook-Gumperz, 2008 : 536).

Gumperz, contrairement à Labov, théorise autrement l'identité des locuteurs. Il prend de la distance avec les sociologies déterministes et les catégorisations sociales qui, selon la sociolinguistique variationniste, expliquent le comportement linguistique des locuteurs. Toutes les catégories constituées avant les enquêtes de terrain relèvent de l'artefact du chercheur, affirme-t-il : elles sont construites par celui-ci et ne peuvent être confirmées par la réalité empirique. Une étude conduite sur une communauté norvégienne réputée homogène et, en tout cas isolée, montre que les habitants nés et élevés dans la même localité ne partageaient pas tous les mêmes valeurs et donc ne constituaient pas une communauté homogène (Gumperz, 1989 : 15). La différence entre l'ethnographie de la communication et la sociolinguistique variationniste à propos de la dialectalisation de l'anglais se situe sur le plan théorique. D'ailleurs, compte tenu de sa théorisation du phénomène, Gumperz critique la démarche de Labov dans le procès Ann Arbor. Dans le texte qu'il co-signe avec Cook-Gumperz (1990), il affirme qu'une seule approche qu'il nomme linguistique et qui consiste à sensibiliser les enseignants à la différence dialectale entre le VNA et l'anglais standard est insuffisante pour gérer les difficultés qui surgissent dans les interactions entre les enfants noirs et les enseignants blancs en contexte scolaire. Il affirme, suivant d'ailleurs sa conception de l'interaction langagière, qu'il faut en fait mieux comprendre le rapport entre les locuteurs dans des *speech events* très spécifiques.

¹⁷ Traduction : « Le passage des communautés à des événements comme la principale base de l'analyse entraîne un nouveau focus sur l'interaction langagière. »

¹⁸ Traduction : « une nouvelle perspective fondée sur la façon dont la langue fonctionne dans les événements de la parole qui font l'objet d'une étude ethnographique, plutôt que sur les relations entre les normes culturelles de communautés et les structures linguistiques déconnectées de la parole. »

La théorisation en sciences sociales est trop complexe pour que l'on puisse, comme Labov, faire une distinction nette entre deux approches (la sienne et celle de Bernstein) d'un même phénomène de société de deux chercheurs dont les travaux s'inscrivent dans un cadre théorique proche et ont pour objectif un même combat social. Si la finalité ultime de ses études tout comme celles de Bernstein vise à théoriser le rapport entre le social et le langage (il faut ajouter l'école pour les travaux de Bernstein), leurs théorisations sont, pour partie opposées et donc pour partie aussi identiques. On peut faire la même remarque à propos des travaux de Gumperz et de Labov. Les similitudes et les différences entre les postures de ces chercheurs s'expliquent par la nature complexe du phénomène étudié, le combat social dans lequel ils sont engagés et les sources théoriques dont ils s'inspirent et qui se recouvrent d'ailleurs, au moins partiellement.

Pour soutenir mon point de vue, je peux revenir sur les fondements théoriques des travaux de Bernstein et de Labov. Labov estime que sa théorisation du rapport entre le social et le linguistique s'oppose, de manière radicale, à celle de Bernstein qu'il réduit à la caractérisation du langage des enfants de la classe ouvrière. On peut admettre après Calvet (1993) et Stubbs (2012) que Bernstein ne dispose pas des outils conceptuels nécessaires pour une compréhension affinée de la variation sociolinguistique. Bernstein n'est pas linguiste mais, en même temps, le phénomène linguistique est au centre de ses travaux. Toutefois, dans l'orientation plus sociologique de leurs travaux, la recherche de Bernstein et celle de Labov se rejoignent puisqu'elles se fondent, toutes les deux sur les principes théoriques de la sociologie structuraliste-fonctionnaliste. En effet, tout comme Bernstein, Labov se constitue des catégories sociales rigides. Son approche consiste d'abord à figer tous les apprenants dans un groupe réputé homogène pour ensuite leur attribuer un mode de communication fondé sur des régularités stylistiques à partir d'une observation sans doute plus impressionniste que celle de Bernstein :

*In high school and college, middle-class children spontaneously complicate their syntax to the point that instructors despair of getting them to make their language simpler and clearer.*¹⁹ (Labov, 1972 : 213)

Ou encore :

*Our work in the speech community makes it painfully obvious that in many ways working class speakers are more effective narrators, reasoners, and debaters than many middle-class speakers who temporize, qualify and lose their argument in a mass of irrelevant detail.*²⁰ (Labov, 1972 : 213-214)

Le social est réduit, dans les recherches des deux chercheurs, à la structure sociale conceptualisée par la sociologie structuraliste. Il est, sur le papier tout au moins car, dans leurs écrits, il est difficile de les distinguer, plus durkheimien pour Bernstein et plus fonctionnaliste pour Labov. Toutefois, en fin de compte, dans les deux cas, ce ne sont pas des acteurs sociaux qui sont au centre de leurs préoccupations, mais des catégories d'acteurs. Labov pousse d'ailleurs très loin la corrélation entre la structure sociale et la variation sociolinguistique. C'est la raison pour laquelle il arrive à des formulations sociolinguistiquement discutables du type : « *The social stratification of /r/ in New York City Stores Department* » ou encore *The*

¹⁹ Traduction : « Au lycée et au collège, les enfants de la classe moyenne compliquent spontanément leur syntaxe au point où les instructeurs désespèrent de les amener à rendre leur langage plus simple et plus clair. »

²⁰ Traduction : « Notre travail dans la communauté montre de façon évidente que les enfants de la classe ouvrière sont des narrateurs plus efficaces et argumentent mieux que de nombreux intervenants de la classe moyenne qui temporisent et se perdent dans leur argumentation ainsi que dans une masse de détails non pertinents. »

Social Stratification of English in New York City »²¹. Ce genre de formulation condamne le locuteur à subir la stratification du langage et ne lui laisse aucune liberté.

Revenons maintenant à la question centrale de la démarcation étanche que Labov veut établir entre le discours scientifique et celui des militants. Il y a d'abord l'évolution de la pensée de Labov lui-même sur l'origine créole du VNA. Cette évolution est dictée par des questions tactiques. Ensuite, et de manière plus générale, pour pouvoir soutenir son argument, Labov s'appuie sur le principe largement répandu que le scientifique a un point de vue objectif, détaché de la réalité sociale. Les réflexions conduites dans le sillage des distinctions effectuées entre les paradigmes quantitatif et qualitatif ont montré qu'il est nécessaire de repenser le rapport entre les sciences humaines et la question de l'objectivité du chercheur. Pour aller vite, on peut affirmer que si l'on part du principe que la signification est indissociable de l'existence humaine et si toute signification est nécessairement liée au contexte, on peut alors dire que définir le chercheur à partir de ses seuls outils scientifiques le déshumanise. Le chercheur et l'acteur social qu'il est et qui opère avec des préjugés sont « les deux » impliqués dans un exercice intellectuel mêlé à une expérience existentielle (de Robillard : 2009). L'univers que construit le chercheur n'est pas déconnecté de sa vision du monde, de son interprétation de ce monde auquel il est confronté. Il n'y a pas besoin d'aller très loin pour illustrer ce raisonnement. Labov, dont je ne mets pas en question les bonnes intentions de l'engagement dans un combat social majeur, lui-même montre que la posture idéologique et la théorisation de la dialectalisation de l'anglais sont indissociables dans ses travaux. L'interprétation des phénomènes sociaux par les chercheurs ne peut être au-dessus de tout soupçon, car l'objectivité qu'il revendique n'existe pas : il n'y a pas une seule et unique interprétation des phénomènes sociaux.

Conclusion

Parler de théorie(s) et de théorisation(s) en opérant, conceptuellement, avec les oppositions de nombre entre le singulier et le pluriel, implique qu'il s'agit de phénomènes comptables que l'on peut identifier comme la matière tangible des sciences naturelles. On peut alors les repérer de manière nette et non ambiguë. Le matériau culturel dont fait partie l'outillage avec lequel le scientifique interprète les phénomènes sociaux, autre composante du matériau culturel, ne peut être confondu avec la matière tangible des sciences naturelles. Reconnaître la spécificité des sciences sociales, c'est questionner cette conception des outils théoriques. Le terme *outils* d'ailleurs ne dit pas suffisamment à quel point notre interprétation de notre univers social, conduite avec des « instruments » qui proviennent de la science, est liée à notre vécu et à nos expériences de la vie quotidienne.

Les difficultés que l'on éprouve pour établir une distinction nette entre les travaux de Bernstein et ceux de Labov s'expliquent, pour partie, par le caractère complexe des théorisations opérées sur un même phénomène social par des courants de recherche qui sont relativement proches. On peut être d'accord avec Labov que les examens que conduit Bernstein sur les productions d'enfants de la classe ouvrière sont marqués par une conceptualisation peu approfondie de la variation sociolinguistique. Toutefois, Labov établit aussi des catégories sociales, *middle-class children*, *working-class speakers* et, comme Bernstein, leur attribue des pratiques langagières : *effective narrators, reasoners, and debaters*. Ce n'est pas parce qu'il crée l'impression d'être plus généreux envers les enfants de la classe ouvrière (« *working class speakers are more effective narrators, reasoners, and debaters than many middle-class speakers* » (Labov, 1972 : 213-214)) qu'il faut nier qu'il

²¹ Traduction : « La stratification sociale de /r/ dans les grands magasins de New York » ou encore « La Stratification sociale de l'anglais à New York ».

théorise le rapport entre la classe sociale et la production langagière exactement de la même manière que Bernstein.

Toutefois, la question centrale de cet article demeure le statut de vérité générale que Labov veut attribuer au discours scientifique et, en particulier, à la théorisation. Tout dans l'article qu'il signe pour faire sa démonstration montre qu'on peut raisonnablement soutenir le contraire. L'évolution de sa pensée sur l'origine du VNA et le changement de point de vue qu'il effectue, pour des raisons strictement tactiques, parce qu'il est impliqué dans l'affaire Ann Arbor, sont deux arguments assez convaincants, me semble-t-il. Ainsi que je l'ai soutenu, il affirme au départ être sceptique sur les racines créoles du VNA avant de changer d'avis en raison du procès.

La théorisation est intrinsèquement liée au postulat ontologique du chercheur (quelle est sa conception du monde et, en particulier, de l'univers qu'il veut interpréter ?) et aux fondements épistémologiques de ses travaux : pour qui, pour quoi veut-il produire des connaissances ? Ces choix l'amènent à découper un aspect du phénomène social complexe, mouvant, jamais complètement perceptible à l'œil nu du chercheur. Les théorisations de phénomènes sociaux ne peuvent avoir une valeur de vérité générale car ils ne sont pas indissociables de la vision du monde du chercheur. C'est d'ailleurs exactement ce que démontre Labov dont le point de vue sur la dialectalisation de l'anglais est intimement lié à son combat pour le sort des Noirs. Dans cette perspective, parler d'*expert testimony*, c'est nier l'entrelacement entre les outils hérités de la science et la vision du monde qui résulte de notre immersion dans le social. Le discours scientifique n'est pas la seule application de la science au phénomène social : *expert testimony is also a partisan matter*, a-t-on envie d'ajouter.

Bibliographie

- BERNSTEIN B., 1972, « Social class, language and socialization », dans *Language in education*, Routledge and Keegan Paul Ltd, pp. 102-110.
- BERNSTEIN B., 1975, *Langage et classes sociales*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- BOLANDER B., & WATTS R. J., 2009, « Re-reading and rehabilitating Basil Bernstein », *Multilingua*, n° 28, pp. 143-173.
- BOUTET J., 1992, « La linguistique variationniste face l'expertise linguistique et au sens », *Langages*, n° 108, pp. 90-100.
- CALVET L.-J., 1993, *La sociolinguistique*, PUF, Paris.
- CAUSE L., 2010, « Bernstein's Code Theory and the Educational Researcher », *Asian Social Science*, Vol. 6, n° 5, pp. 3-9, <http://www.ccsenet.org/journal/index.php/ass/article/viewFile/5901/4686>.
- COOK-GUMPERZ J., 2009, « Re-examining Bernstein: Class, codes, and language in a multilingual/multicultural world », *Multilingua*, Volume 28, Issue 2-3, pp. 125-131.
- FRANDJI D., & VITALE P., 2012, « Introduction », *Knowledge, Pedagogy and Society*. dans Frandji D. & Vitale P. (ed.), *International perspectives on Basil Bernstein's sociology of education* Routledge, pp. 1-18.
- GRIGNON C., 2012, « Linguistic handicap, social handicap and intellectual handicap », dans Frandji D. & Vitale P. (ed.), *Knowledge, Pedagogy and Society. International perspectives on Basil Bernstein's sociology of education*, Routledge, pp. 97-107.
- GUMPERZ J., 1989, *Engager la conversation : introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- GUMPERZ J., & COOK-GUMPERZ J., 2008, « Studying language, culture, and society: Sociolinguistics or linguistic anthropology? », *Journal of Sociolinguistics* 12/4, pp. 532-545.

- GUMPERZ J., & COOK-GUMPERZ J., 1990, « Changing views of Language in Education and the Implications for Literacy Research: an Interactional sociological perspective », *Occasional Paper*, n° 23, University of California, Berkeley, <http://files.eric.ed.gov/fulltext/ED334586.pdf>.
- HANNERZ U., 1996, *Transnational Connections: Culture, People*, Routledge.
- HELLER M., 2014, « Gumperz and Social Justice », *Journal of Linguistic Anthropology*, Vol. 23, Issue 3, pp. 192-198.
- KAMINKER J.-P., 1998, « Whorf ou Sapir », dans *Covariations pour un Sociolinguiste, Hommage à Jean-Baptiste Marcellesi*, Publications de l'université de Rouen, pp. 111-120.
- KHIM A., 1992, « Créole ou dialecte : les tribulations du vernaculaire noir américain », *Langages*, n° 108, pp. 79-89.
- LABOV W., 2010, « Unendangered dialect, endangered people: the case of African American vernaculars », *Transforming Anthropology*, Vol. 18 n° 1, pp. 15-27.
- LABOV W., 2006[1966], *The Social Stratification of English in New York City*. Second edition: Cambridge/Cambridge U. Press.
- LABOV W., 1982, « Objectivity and commitment in linguistic science: The case of the Black English trial in Ann Arbor », *Language and Society*, Vol. 11 Issue No. 21, Cambridge University Press, pp. 165-201.
- LABOV W., 1972, *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, University of Pennsylvania Press.
- LABOV W., 1969, « The logic of non-standard English », dans J. Alatis (ed.), *Georgetown Monograph on Languages and Linguistics* 22, pp. 1-44.
- LAWTON D., 1974, « Classe sociale, langage et éducation : une revue critique des thèses de Basil Bernstein », dans *Sociologie de l'éducation : textes fondamentaux*, Larousse, Paris, pp. 67-82.
- PAINTER N. I., 2007, *Creating Black Americans: African-American History and Its Meanings, 1619 to the Present*, Oxford University Press.
- PIEROZAK I., 2003, « Le français « tchaté » : un objet à géométrie variable », dans *Langages et Société*, N° 104, pp. 123-144.
- RAISON-JOURDE F. & RANDRIANJA S. (Eds.), 2002, *La nation malgache au défi de l'ethnicité*, Karthala, Paris.
- ROBILLARD D. de, 2014a, « La magie des signes : Élémentaire mon cher Watson ! Réflexivité, « pratiques réelles », « corpus », « interactions » et autres « données-produites » », dans Gilles Forlot et Fanny Martin (dirs.), *Regards sociolinguistiques contemporains. Terrains, espaces et complexités de la recherche*, l'Harmattan, pp.40-55.
- ROBILLARD D. de, 2009, « Réflexivité : sémiotique ou herméneutique. Comprendre ou donner signification », *Cahiers de sociolinguistique* n° 14, Presses universitaires de Rennes, pp. 153-175.
- ROBILLARD D.de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I. & II, l'Harmattan.
- ROBILLARD D. de, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérenciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », dans Blanchet Ph., Calvet L.-J. & Robillard D. (éds.), *Un Siècle après Saussure : la linguistique en question*, l'Harmattan, pp. 81-228.
- SADOVNIK A. R., 2001, « Basil Bernstein (1924-2000) », *Prospects*, vol. XXXI, n°4, December, pp. 687-703, <http://www.ibe.unesco.org/publications/ThinkersPdf/bernsteine.pdf>

- STAHL R. W. & SHDAIMAH C. S., 2008, « Collaboration Between Community Advocates and Academic Researchers: Scientific Advocacy or Political Research? », *British Journal of Social Work*, n° 38, pp. 1610-1629.
- STUBBS M., 2012, *Language, Schools and Classrooms*, Routledge Library Editions.
- VAUGHAN M., 1998, « Slavery and Colonial Identity in Eighteenth-Century Mauritius » *Transactions of the Royal Historical Society* (Sixth Series), Cambridge University Press, pp. 189-214.
- WARDHAUGH R. & FULLER M. J., 2015, *An Introduction to Sociolinguistics*, Wiley Blackwell, 7th edition.

VERS UNE SOCIOLINGUISTIQUE HISTORIQUE

Clémentine Rubio

Université François-Rabelais de Tours, EA 4246 Prefics-Dynadiv

Éléments de contextualisation

Cet article propose une réflexion autour de la notion de sociolinguistique historique. Sans prétendre répondre à l'objectif, qui serait trop ambitieux, de définir ce domaine, la présente contribution participera à distinguer trois projets pouvant être associés à la sociolinguistique historique, et à interroger ce qui distingue ces projets. Plutôt qu'une définition, cet article entend problématiser les enjeux qu'implique cette dénomination de sociolinguistique historique.

Un sujet de sociolinguistique historique ?

Pour expliciter dans quel contexte les questionnements qui seront développés ici interviennent, je propose quelques éléments permettant d'éclaircir de quel point de vue je parle et dans quel(s) objectif(s). Les questionnements qui suivent sont liés à la thèse que je suis en train de réaliser. Le sujet que j'ai choisi de traiter mais surtout les méthodes pour l'aborder peuvent suggérer une inscription dans ce que l'on appelle la sociolinguistique historique. La thèse en question concerne l'enseignement du français en Palestine, plus particulièrement dans ses dimensions politiques. Pour aborder ce sujet qui touche aux politiques linguistiques, aux discours officiels sur les langues et sur les apprenants de ces langues, j'ai choisi une perspective historique. Cette perspective retrace l'histoire de l'enseignement du français en Palestine, tel qu'il est décrit et défendu dans les discours officiels français, depuis le milieu du XIX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui. Ce choix de la perspective historique pour penser la diffusion du français en Palestine, permet d'envisager les continuités et les ruptures dans les politiques d'enseignement et d'inscrire l'enseignement du français en Palestine dans une histoire politique, notamment celle des relations internationales et géopolitiques.

Consciente que je n'invente pas une démarche, je me suis interrogée sur mon inscription dans le domaine de la sociolinguistique, discipline au sein de laquelle la démarche historique n'est pas la plus répandue, comme je le développerai dans cet écrit.

Le terme de « sociolinguistique historique » (désormais SH) existe d'ores et déjà et il s'agira donc de répertorier les définitions existantes pour ce domaine et de réfléchir aux enjeux de ces définitions en les mettant en perspective d'une part avec leurs inscriptions disciplinaires et épistémologiques, et d'autre part avec les projets qu'elles supposent. On

proposera ensuite une orientation qui part d'un point de vue sociolinguistique visant à considérer l'intérêt d'approches historiques pour le domaine.

On verra ainsi par un rapide état des lieux que ce que la SH propose aujourd'hui consiste principalement en une adaptation des méthodes sociolinguistiques à des matériaux dits historiques, ce qui permettra de considérer une proposition en miroir, à savoir accorder davantage d'importance à la dimension historique dans la recherche en sociolinguistique.

État des lieux : recenser ou construire ?

Dans une première visée cherchant à appréhender ce qui relèverait d'ores et déjà du domaine de la sociolinguistique historique et permettrait de la définir, j'ai cherché à établir un état des lieux de ce qui appartiendrait au domaine. Pour ce faire, j'ai principalement cherché dans trois directions. D'une part, j'ai analysé les façons de définir le domaine SH dans les ouvrages proposant une réflexion explicite sur la sociolinguistique historique. Par ailleurs, j'ai consulté des ouvrages généraux de présentation de la sociolinguistique afin d'évaluer la place faite aux démarches historiques dans le domaine. Enfin, j'ai cherché des ouvrages pouvant être classés dans le domaine de la SH, qu'ils se réclament de la SH, de domaines proches (comme la sociolinguistique diachronique ou rétrospective) ou qui pourraient y être classés quand bien même ils ne s'en réclameraient pas.

Si l'on revient dans un premier temps sur les travaux se revendiquant explicitement de la sociolinguistique historique et/ou proposant une réflexion méthodologique ou épistémologique sur le domaine, on peut noter que la grande majorité des ouvrages rédigés sur ce sujet sont « anglo-saxons » (ils traitent de l'anglais et sont écrits par des auteurs anglophones, comme cela est souligné dans l'article « Historical sociolinguistics: the field and its future » d'Auer *et al.*, 2015 : 3). Ces travaux sont par ailleurs assez récents, Willemys et Vandebussche dans leur article « Historical Sociolinguistics : Coming of Age ? » font remonter le concept de SH aux années quatre-vingt (2006 : 46). On peut citer différentes références de ceux qui se réclament de la SH et ont utilisé les premiers ce terme de « sociolinguistique historique », (Auer *et al.*, 2015) avec dans le domaine de la romanistique des auteurs comme Romaine (1994), ou pour l'anglais et ses variations Nevalainen (2003) et Bergs (2005). Je reviendrai surtout dans cet écrit sur un article de Richter « Towards a Methodology of Historical Sociolinguistics » (1985) qui traite spécifiquement de questions méthodologiques.

Les articles et ouvrages proposant une réflexion sur une sociolinguistique historique sont très rares en français ou pour le domaine francophone. On peut trouver un ouvrage en particulier dirigé en 2009 par Aquino-Weber, Cotelli et Kristol, *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman enjeux et méthodologies*. C'est principalement sur cet ouvrage de 2009 que je reviendrai. On peut trouver également deux articles sur le sujet : « Sociolinguistique historique et analyse du discours du côté de l'histoire : un chantier commun ? » de Branca-Rosoff (2007) et « Réflexions épistémologiques autour de la sociolinguistique historique » d'Aquino-Weber et Cotelli, dans l'ouvrage coordonné par Boyer *Pour une épistémologie de la sociolinguistique* (2010). Il est important de noter que des réflexions ont par ailleurs été menées sur un domaine proche mais désigné autrement, à savoir la sociolinguistique rétrospective (appelée par la suite sociolinguistique diachronique) de Banniard (Cotelli, 2009 : 5).

J'ai consulté en outre des ouvrages qui pourraient relever de la SH mais qui n'en ont pas le nom – comme cela est fait dans les quelques articles qui ont proposé une conceptualisation de la SH. La liste est longue, allant des ouvrages qui s'intéressent à des stades passés de la

langue, à des politiques linguistiques, à la reconstruction de l'évolution de la langue¹... et en cherchant où mettre les limites de ce qui pourrait intégrer cette liste, j'ai pris conscience de la diversité des projets accompagnant la proposition de ce domaine de Sociolinguistique Historique.

Ces quelques références qui ont nourri l'horizon de rétrospection pour ce travail serviront pour éclairer les différents projets que j'ai distingués parmi les auteurs se réclamant de la sociolinguistique historique.

Définition, délimitation : des projets et enjeux différents

La définition du domaine passe nécessairement par la question de la délimitation de celui-ci. Il s'agit de savoir à quel domaine serait affiliée la SH, où l'on en place les limites ou encore où s'arrêterait la SH et où commenceraient les domaines qui lui sont proches.

Le projet dans lequel j'inscris la SH est lié à un de mes principaux domaines de rattachement en tant que doctorante, la sociolinguistique. C'est par ce prisme que j'ai commencé à envisager la SH. Je reviendrai par la suite (partie IV) sur les implications et enjeux de ce prisme. Pour l'heure, si je précise cela ici, c'est que le fait d'associer prioritairement la SH à la sociolinguistique ne va pas de soi et que ce n'est pas le projet défendu dans les ouvrages et articles se réclamant de la SH. La délimitation du domaine proposée par les auteurs mentionnés précédemment est établie par des liens de dépendance, de filiation ou de proximité avec les domaines de l'analyse du discours, de l'histoire et de la linguistique.

Ces affiliations en tant que sous domaines relèvent de projets différents et d'enjeux différents qui peuvent être organisés en trois grandes tendances correspondant à une accentuation sur chacun des trois termes composant « socio-linguistique-historique ». Je propose ainsi de distinguer d'un côté des chercheurs ayant pour projet une plus grande prise en compte de la langue dans le domaine de l'histoire (sociale), d'un autre côté, un second projet qui correspondrait au vœu d'historiens ou de linguistes pour que l'histoire de la langue soit étudiée davantage en prenant en compte ses dimensions sociales. Enfin, le dernier projet, dans lequel je m'inscris, serait d'introduire davantage la dimension historique à la recherche en sociolinguistique.

Pour le dire autrement, la sociolinguistique historique est une intention qui vise à répondre à trois différents projets selon la lacune que ceux qui se saisissent de la SH cherchent à combler. Ceci est à envisager bien sûr moins comme une trichotomie que comme des continuums entre trois pôles : d'un côté une histoire sociale qui prend peu en compte l'histoire de la/des langue(s) (une sociohistoire à laquelle on souhaite ajouter la dimension « linguistique ») ; d'un autre, une histoire de la langue peu sociale (une linguistique historique à laquelle, on souhaite ajouter la dimension « socio »), et enfin une sociolinguistique principalement synchronique, qui ne laisse que peu de place à l'histoire (une sociolinguistique à laquelle on souhaite ajouter la dimension « historique »).

En reprenant ces trois pôles, la sociolinguistique historique pourrait offrir de nouveaux éléments de compréhension selon trois processus différents mais non-contradictaires en réponse à trois questions si l'on décompose « sociolinguistique historique » : qu'est-ce que la dimension linguistique peut apporter à la socio-histoire ? Qu'est-ce que la sociolinguistique peut apporter à l'histoire des langues ? et enfin qu'est-ce que l'histoire peut apporter à la sociolinguistique ?

¹ Avec notamment les nombreux historiens et philologues (entre autres) qui ont écrit l'histoire (des histoires) du français ou des français et dont voici quelques noms : Calvet (1988), Chaudenson (1979), Balibar (1985), Lodge (1997), Baggioni (1997), Hagège (1998), Spaëth (1998), Certeau *et al.* (2002), Cerquiglini (2007)...

La SH, amener du *socio* à la linguistique historique

En s'intéressant au premier de ces projets, on peut mesurer le poids des affiliations et inscriptions disciplinaires des auteurs dans la façon qu'a chacun de définir la SH. Il est intéressant de noter qu'aucun des ouvrages de théorisations du domaine ne revendique une affiliation de la SH à la sociolinguistique. Les délimitations proposées ne sont ainsi pas simplement dialectiques, elles permettent de comprendre certains enjeux (disciplinaires, professionnels,...) et projets liés à la SH.

La SH : entre analyse du discours et linguistique ?

Aquino-Weber et Cotelli qui ont théorisé la SH pour le domaine gallo-roman, associent la discipline à l'analyse du discours. Les auteures affichent pour objectif de « *souligner les points de rencontre* » entre sociolinguistique et analyse du discours, et l'un de ses points d'intersection serait la prise en compte de « l'ancrage social (et donc historique) de tout événement discursif » (2010 : 67). L'article se conclut d'ailleurs sur une invitation à ne pas considérer la SH nécessairement comme une nouvelle sous-discipline, mais de l'envisager comme un rapprochement possible entre analyse du discours et sociolinguistique, comme une transversalité. Branca-Rosoff de son côté, auteure d'un article dont le titre est explicite sur ce point, « Sociolinguistique historique et analyse du discours du côté de l'histoire, un chantier commun ? » souligne ce que l'analyse du discours pourrait apporter à la SH (l'analyse systématique des corpus – l'analyse de la syntaxe, par exemple) et présente ce qui différencierait et rapprocherait l'analyse du discours de la SH. Les deux disciplines partagent selon l'auteure l'accent mis sur les opérations de construction des corpus ainsi qu'un intérêt pour les activités de langage situées (2007 : 167). La définition se fait bien par rapport à ce point de référence qu'est l'analyse du discours dans un rapport de proximité-distance².

Proposant un découpage disciplinaire différent, Willemyns et Bergs posent quant à eux comme synonymes *historical sociolinguistics* et *socio-historical linguistics* (Bergs, 2005 : 12) sans développer en quoi ces formulations peuvent changer : « *for all practical purposes, Romaine's Social-historical linguistics is the same as Historical Sociolinguistics as it was used afterwards*³ » (Willemyns, 2006 : 160).

On peut pourtant y voir une différence majeure : *socio-historical linguistics* laisse entendre que la discipline de rattachement principal serait cette fois la linguistique. Cette représentation permet de comprendre que beaucoup d'ouvrages cités comme relevant du domaine de la SH sont des études sur la syntaxe, la morphologie, l'orthographe d'une langue à une époque donnée. Bergs dans sa *section* « *object of investigation* » ne dit pas autre chose :

*Sociolinguistic investigations, in the broadest sense, past and present, may principally deal with all levels of language and linguistics analysis: phonology, morphology, syntax, lexicon, even pragmatic and discourses*⁴. (2005 : 13)

Se pose alors la question de savoir dans quelle mesure cette “socio”linguistique historique se distinguerait de la linguistique historique.

² On peut mettre en perspective ce découpage disciplinaire avec des travaux qui ont travaillé voire contesté la distinction entre analyse du discours et sociolinguistique. Voir notamment Boutet et Maingueneau (2005).

³ À toutes fins utiles, la linguistique socio-historique de Romaine est la même chose que la sociolinguistique historique telle qu'elle a été utilisée par la suite (*traduction de mon fait*).

⁴ Les recherches en sociolinguistique, au sens le plus large, passées et présentes, peuvent principalement faire référence à tous les niveaux d'analyse du langage et de la linguistique : phonologie, morphologie, syntaxe, lexicale, et même la pragmatique et les discours (*traduction de mon fait*).

Ce que l'étude socio-linguistique pourrait apporter à l'histoire de la langue

Cette inscription disciplinaire des personnes promouvant la SH permet de comprendre en partie le projet défendu par exemple dans l'ouvrage dirigé par Aquino-Weber, Cotelli et Kristol (2009).

Ce projet pour la SH part en effet du constat d'une absence de la dimension « sociale » dans l'histoire des langues. Il s'agirait par conséquent d'apporter de nouvelles façons d'analyser les processus liés à l'objet langue. Il est défendu par ces auteurs une plus grande prise en compte des rapports aux langues, ou des représentations des langues afin d'élargir des analyses se focalisant souvent à des « faits » ou des « pratiques de langue ». L'ouvrage de 2009 propose ainsi une complexification des recherches en histoire des langues jusque-là souvent focalisée sur la langue et un certain *bon usage*, en y intégrant les notions de variation. La SH, vue sous ce prisme, a par conséquent pour projet d'enrichir la recherche notamment en nuanciant la définition de ce qu'est une langue, et en s'attachant particulièrement à ne pas écarter l'idée qu'une langue est construite historiquement.

On trouve trace de ces questionnements déjà dans l'*Histoire de la langue française* de Brunot. L'exemple de l'œuvre de Brunot offre une perspective tout à fait intéressante par le glissement que l'on voit s'opérer sur sa période d'écriture de 32 ans, partant d'une analyse linguistique vers davantage de prise en compte du social. C'est pourquoi, je fais le choix ici de revenir sur cette œuvre en particulier plutôt que de dresser un état des lieux de tous les ouvrages que l'on pourrait classer dans ce premier projet de SH – état des lieux d'ores et déjà proposé par ailleurs dans l'ouvrage d'Aquino-Weber, Cotelli et Kristol (2009). Le retour proposé sur cette œuvre de Brunot permettra de revenir plus amplement sur la question des enjeux qui sont sous-jacents à la définition du domaine.

L'œuvre monumentale en question a vocation à retracer l'histoire de la langue française de ses origines à nos jours. Elle a été impulsée et largement écrite par Ferdinand Brunot pour la période allant « *des origines* » à 1815 (11 tomes) puis complétée par Charles Bruneau pour la période 1815-1885 (tomes XII et XIII), Gérard Antoine et Robert Martin de 1880 à 1914 (tome XIV) et enfin par Gérard Antoine et Bernard Cerquiglini pour la période jusqu'à 2000. Les premiers tomes rédigés par Brunot permettent non seulement de suivre l'évolution de la langue française, mais révèlent aussi l'évolution de la manière dont l'auteur travaille. Les préfaces et introductions mais aussi les tables des matières des différents tomes sont en effet des témoignages passionnants des limites que Brunot a perçues au fur et à mesure de l'entreprise colossale qu'il menait, des nouveaux éléments qu'il choisissait d'intégrer dans chaque nouveau tome ainsi que des nouvelles méthodes employées pour cela.

Ainsi, après les premiers tomes principalement organisés autour de l'évolution morphologique, syntaxique, phonétique ou lexicale de la langue, Brunot laisse progressivement une place plus importante aux questions politiques et sociales liées à la langue. Cette évolution reflète d'abord une stabilisation de la langue, conséquence de la normalisation et de l'institutionnalisation du français – ayant moins d'évolutions du français à décrire, l'auteur s'attache à d'autres aspects. Mais elle reflète également le processus de transformation du regard de l'auteur. Dans ses préfaces, ce mouvement est clairement exposé, puisque Brunot partage avec le lecteur ses incertitudes sur les méthodes employées et sur les éléments à inclure à son œuvre. C'est ce qu'exprime notamment l'introduction réflexive de la deuxième partie du tome IV dans laquelle Brunot exprime ses doutes sur les limites « des cadres traditionnels factices, impossibles à accommoder aux réalités » (1905). Et s'il continue pendant plusieurs tomes à « faire un effort sur [lui-même] pour se résigner à rester enfermé dans ces cadres », il se décidera néanmoins à partir du tome VII à changer de méthodologies, qu'il se verra « obligé de créer de toutes pièces [...] pour cette philologie sociologique ». Cette philologie sociologique (un courant précurseur de la SH ?) suppose à la fois un changement de méthodologie et une transformation dans la façon de considérer les

phénomènes qu'il s'attache à interpréter : « il m'apparaît aujourd'hui clairement que les divers faits de la vie des langues, même ceux de leur vie intérieure, s'expliquent par la vie des peuples, des groupes sociaux, des individus ».

Cette place chaque fois plus conséquente consacrée par Brunot à la description des événements et phénomènes sociaux et politiques qu'il relie à la « *vie des langues* » n'est pas réellement conservée par ses successeurs, dont les tomes reprennent une organisation plus classique autour des questions de syntaxe, lexicale, prononciation ; à l'exception des chapitres consacrés à la diffusion et aux variétés de français. Brunot avait pourtant commencé à opérer à sa manière une transition entre une linguistique historique, une philologie historique et une sociolinguistique historique. Se pose alors la question de ce qui définit la sociolinguistique historique dans ce premier projet visant à amener davantage de social à l'étude de la langue.

Un même domaine sur un « corpus » différent ?

L'élément commun aux auteurs défendant ce projet tient au fait de définir la sociolinguistique historique en fonction des matériaux employés pour la recherche. Aquino-Weber et Cotelli expliquent en effet qu'il existe un consensus selon lequel la SH serait une sociolinguistique s'intéressant à des documents historiques : « tous les auteurs en conviennent, pour faire de la sociolinguistique historique, il s'agirait d'appliquer à des sources historiques les concepts et la méthode de la sociolinguistique synchronique » (Aquino-Weber et Cotelli, 2010 : 66). Je m'attacherai à deux éléments en particulier qu'il me semble important d'interroger dans cette définition : la question de ce qui serait une source *historique* d'une part, et la différence faite entre sociolinguistique historique et sociolinguistique *synchronique* d'autre part.

À la première question soulevée de ce que serait une source historique, les auteurs proposent plusieurs réponses. Parmi les auteurs anglo-saxons auxquels se réfèrent Aquino-Weber et Cotelli, la définition de la spécificité « historique » de la SH se fait en effet en fonction des sources, comme par exemple dans l'article de Richter : « *the investigation of language in relation to society from times before the human voice is recorded is called here historical sociolinguistics*⁵ » (Richter, 1985 : 41). La recherche sur la langue /sur le langage en relation avec la société se rattachant au terme *sociolinguistique*, l'historique se définit par le fait d'avoir été réalisé avant que la voix humaine n'ait pu être enregistrée. La définition existe ainsi en référence au type de corpus, à une date (date des premiers enregistrements audio), ou encore à un « contexte non-contemporain » : « *sociolinguistic investigation in historical (non-contemporary) contexts* » (Campbell et Mixco dans Aquino-Weber et Cotelli, 2010 : 65). Branca-Rosoff place de son côté la différence entre sociolinguistique et SH sur l'aspect oral ou écrit : elle souligne en effet que la recherche en sociolinguistique s'est principalement définie autour de la relation orale entre le chercheur et les enquêtés, ce qui a interdit le travail sur le passé (Branca-Rosoff, 2007 : 163). La SH offrirait selon cette perspective l'ouverture à un travail sur des documents écrits. Or, cette distinction entre oral et écrit ne reflète pas nécessairement la sociolinguistique, dans le sens où de nombreux sociolinguistes travaillent d'ores et déjà sur des documents écrits (même contemporains), en particulier les auteurs qui travaillent sur les politiques linguistiques, l'aménagement linguistique, les idéologies (cf. *infra*, Quelle place faite à l'histoire en sociolinguistique ?).

Le point de focalisation des auteurs précités pour définir le domaine repose donc principalement sur des questions de modalité opposant un corpus oral à un corpus écrit, ou sur des questions de datation opposant un corpus audio enregistré à des sources antérieures à l'enregistrement sonore. Cette focalisation reflète une conception de la sociolinguistique

⁵ Les recherches sur la langue/sur le langage en relation avec la société remontant à des époques qui précèdent l'enregistrement de la voix humaine seront nommées ici sociolinguistique historique (*traduction de mon fait*).

comme étant une discipline fondamentalement empirique. C'est un point souligné par plusieurs des articles consultés. Branca-Rosoff reprend par exemple la définition de Blanchet d'une « linguistique de terrain » procédant par recueil de données (2007 : 163). Richter de son côté parle d'une discipline empirique « *based on field work, the collection of data which are subsequently analysed and explained with respect to their social relevance*⁶ » (1985 : 41).

Le second élément de définition de la SH sur lequel je reviendrai désormais concerne la référence à la « sociolinguistique synchronique » qui fait appel implicitement à la distinction entre synchronie et diachronie. Il me semble qu'il y a dans cette référence aux termes de « synchronique » et « diachronique » une contradiction importante.

Les différentes définitions de la SH décrivent un travail sur des faits de langue d'une époque donnée, que l'on étudierait de la même façon que pour des faits de langue contemporains puisqu'il s'agirait d'« appliquer à des sources historiques les concepts et la méthode de la sociolinguistique synchronique » (Aquino-Weber et Cotelli, 2010 : 66). Entendu ainsi, il ne s'agirait pas d'une étude diachronique qui s'intéresserait à l'évolution dans le temps mais d'une étude tout aussi synchronique si ce n'est qu'elle s'opèrerait sur des faits de langue passés. En ce sens, la SH vue ainsi supposerait que l'étude du changement ne peut se faire que par coupes synchroniques successives. La référence à la distinction saussurienne entre synchronie et diachronie, contestée par ailleurs en sociolinguistique⁷, semble être utilisée ici en fait pour distinguer « contemporain » de « passé » et c'est cette distinction qui permettrait de différencier la SH du reste de la sociolinguistique. Il est intéressant de noter que la référence est implicite et que seul le terme de « synchronie » est repris dans cette définition. À l'inverse, Banniard qui a d'abord utilisé l'expression de « sociolinguistique rétrospective » a préféré par la suite les termes de « sociolinguistique diachronique » en mobilisant ainsi le pendant à la sociolinguistique synchronique. Ce terme choisi par Banniard évoque un travail diachronique au sens où il s'intéresse à l'évolution sur la longue durée, et sociolinguistique de par son attachement à la fois à étudier la responsabilité des locuteurs dans les changements langagiers (et le poids des revendications identitaires et langagières par exemple), et à intégrer le « latin parlé » pour remédier aux lacunes des études ne portant que sur le latin classique (Banniard, 2004 et 2008).

Si combler ces lacunes reflète ce que ce projet permet, il peut être intéressant de se demander ce que ce découpage, ou cette intention empêche par ailleurs. Tout d'abord, on l'a vu, cette définition de la SH envisage l'historique comme l'élargissement à de nouveaux documents (par la prise en compte de documents datés). Le terme historique renverrait donc ainsi au « terrain » de recherche ou à son « corpus ». En passant de la sociolinguistique à la sociolinguistique historique, on changerait de corpus, sans changer de méthode ou de fondements épistémologiques. Richter dit d'ailleurs « *to deserve that name, historical sociolinguistics must bear some resemblance to modern research in the contemporary sociolinguistic scene*⁸ » (1985 : 41). Ce « must » n'envisage à aucun moment que la SH pourrait être une occasion de reconfigurer le domaine de la sociolinguistique, d'approfondir la réflexion épistémologique, d'élargir ces méthodes.

Ce domaine pose pourtant à mon sens des questions épistémologiques importantes autour de la manière de construire du sens, d'analyser, d'interpréter en sociolinguistique.

⁶ Basée sur un travail de terrain, la collecte de données qui sont analysées et expliquées par la suite en fonction de leur pertinence sociale (*traduction de mon fait*).

⁷ En particulier pour l'homogénéisation que suppose l'étude de langues-systèmes stables en synchronie. La simplification de cette distinction est également contestée par Jean-Louis Chiss notamment qui reproche une réduction des concepts saussuriens (Chiss, 1978).

⁸ Pour mériter ce nom, la sociolinguistique historique doit ressembler à la recherche moderne sur la scène sociolinguistique contemporaine (*traduction de mon fait*).

La SH, s'intéresser à la langue en histoire

Ce que l'étude de la langue peut apporter à l'histoire

Un deuxième projet associé à la SH vise à ouvrir un nouveau champ d'investigation dans la discipline historique : il s'agit de s'intéresser à la langue comme objet d'étude en histoire. La catégorie SH pose dans ce second projet la question de ce qu'un regard sociolinguiste/ des regards de sociolinguistes peu(ven)t apporter de plus ou de différent à celui des historiens – ou plus largement ce qu'ils peuvent apporter à la compréhension de l'histoire.

Pour prendre l'exemple du domaine de l'enseignement du français, l'ouvrage dirigé par Patrick Cabanel, *Une France en Méditerranée : écoles, langue et culture françaises, XIX^e-XX^e siècles* (Cabanel, 2006) utilise la langue comme un prisme d'analyse de questions plus larges dans l'espace méditerranéen. C'est un travail d'historien qui s'appuie sur des analyses sociolinguistiques pour apporter de nouveaux éléments de compréhension d'un espace donné à une époque donnée.

Cette conception avait là encore déjà fait l'objet d'un constat de Brunot au début du XIX^{ème} siècle. Parvenu au tome XI de son *Histoire de la langue française*, il indique l'évolution de sa conception de l'histoire d'une langue et de ses rapports avec l'histoire générale :

À mes débuts, l'histoire de la langue m'apparaissait telle qu'elle était apparue à mes maîtres, c'est-à-dire composée de l'histoire des sons, des mots, des formes et des tours, de leur formation, de leur évolution, de leur disparition. [...] puis un domaine nouveau, la matière linguistique était considérée dans l'emploi qu'en avaient fait les écrivains : l'histoire de la langue entraînait dans l'histoire de l'art. Mon rôle à moi a été de la faire entrer dans l'histoire tout court, de suivre époque par époque le mouvement que la vie de la nation imprimait par une correspondance nécessaire à la vie de l'idiome et inversement [...]. J'ai fait cette découverte trop tard [...] l'étude du langage peut apporter à l'histoire des documents partiels, mais innombrables et quelques fois de précieux éclaircissements. (Brunot : Tome XI, 349)

C'est ce que défend Richter lorsqu'il avance que la SH a une « grande valeur potentielle car elle permettra d'approfondir notre compréhension des sociétés dans le passé⁹ » et qui rappelle que cet angle n'a que très peu été exploité, au moins dans son domaine de spécialité :

Dans mon expérience peu d'historiens du Moyen Age ont montré qu'ils étaient conscients du potentiel de la langue/du langage comme facteur important dans l'évaluation du passé alors même que pratiquement tous étudient le passé à partir de matériaux écrits¹⁰. (1985 : 42)

Richter souligne ainsi non seulement l'intérêt de la langue comme objet d'étude mais soulève également des questionnements réflexifs sur ce que peut signifier l'emploi du langage ou de la langue, en particulier les matériaux écrits, pour étudier le passé. On peut rattacher cette réflexion aux questionnements qui ont animé la discipline historique autour du *linguistic turn* (Rorty, 1992) et cela pourrait être poursuivi en interrogeant cette discipline sur le poids non seulement du langage dans l'étude et dans la transmission de l'histoire, mais aussi le poids d'une langue – étudier dans une langue plutôt qu'une autre, écrire dans une langue plutôt qu'une autre – et ce que ces différences peuvent impliquer. Ce qui se dégage de ces

⁹ Traduction de mon fait, texte original : “great potential value because it will help to deepen our understanding of societies in the past”.

¹⁰ Traduction de mon fait, texte original : “in my experience few historians of the Middle Ages have shown an awareness of the potential of language as an important factor in the evaluation of the past although virtually all of them study the past on the basis of written materials”.

considérations, c'est que le fait de proposer une sociolinguistique historique est là encore à comprendre en partie selon les affiliations et les projets des personnes qui les défendent.

La SH : sous-domaine de l'histoire ?

Cette relation entre l'appartenance des auteurs et les délimitations proposées est revendiquée par Richter dans son article « Towards a methodology of historical sociolinguistics » :

It deserves emphasis that my work on the subject of HS is primarily that of a historian. As such, I see historical sociolinguistics as a new ancillary discipline of history. (1985 : 42)

Cet arrière-plan permet de comprendre pourquoi il s'attarde davantage à présenter ce que la SH présente comme intérêt pour l'histoire, et non ce que l'histoire présenterait comme intérêt pour la sociolinguistique. C'est donc cette fois dans un rapport de verticalité, de parenté que la SH est envisagée en relation avec le domaine d'affiliation qu'est l'histoire.

Alexander Bergs, auteur de l'ouvrage *Social networks and Historical Sociolinguistics* propose une modélisation de la SH en trois cercles (2003 : 8) représentant trois disciplines : l'histoire, les sciences sociales (regroupant anthropologie, sociologie, psychologie, gender studies, cultural studies, économie, géographie et politique) et la linguistique. Cette fois la SH ne serait pas un sous-domaine, mais une discipline à la croisée des chemins des trois autres dans l'espace central formé par la rencontre de ces trois cercles. Chaque discipline a un noyau bien distinct des autres, et également un espace de partage avec l'une mais aussi les deux autres disciplines.

Or, ce qui limite peut-être ce schéma c'est de considérer que l'histoire est de même nature que les autres disciplines. La proposition de Foucault dans *Les mots et les choses* (1966) offre une vision où l'histoire occupe une place particulière. Dans cette proposition, les sciences humaines font partie d'un même espace dans lesquels ils forment des nuages sans délimitations précises, ce qui permet de comprendre comment elles sont subdivisibles à l'infini, ou comment on peut les associer sans fin (socio-linguistique, psycho-sociologie, anthro-géographie, etc. ...). L'histoire a, elle, une place et une relation aux autres particulières : elle traverse toutes les disciplines. C'est l'histoire, l'historicité qui permet à la fois de donner une toile de fond à toutes les autres (on peut comprendre ce qui est en interrogeant ce qui a été), et de ruiner toute prétention à l'universalisme (ce qui a été ne sera pas nécessairement dans le futur).

Cette conception, selon laquelle les disciplines n'ont pas des limites précises, mais sont des sortes de nuages s'entrecroisant, pose des questions importantes sur le bien-fondé des disciplines. Qu'est-ce que le découpage en disciplines permet ? Mais aussi qu'est-ce que ce découpage empêche ? Chaque nouvelle discipline propose d'ouvrir un nouveau champ ou de répondre à un manque perçu. Pourtant, la sociolinguistique historique ne correspond pas tout à fait au même principe de création d'un sous-domaine que la sociolinguistique juridique par exemple. À la différence d'un sous-domaine considéré dans une relation verticale où le sous-domaine s'appliquerait à un champ ou un objet spécifique (comme le laisse entendre la définition « d'appliquer à des sources historiques les concepts et la méthode de la sociolinguistique synchronique », Aquino-Weber et Cotelli, 2010 : 66), le terme « historique » de sociolinguistique historique renverrait plutôt à une façon de procéder, à une manière de conceptualiser le domaine à travers une épaisseur historique. C'est ainsi une vision statique linéaire ou causaliste de l'histoire que je propose d'interroger à travers un troisième projet : donner une place à la dimension historique en sociolinguistique.

La SH : la dimension historique en sociolinguistique

Le troisième projet consiste ainsi à donner une place plus importante à l'histoire en sociolinguistique, afin de donner de la profondeur historique, de mettre en perspective les analyses que l'on propose, en s'appuyant sur l'histoire comme outil de compréhension. Ce projet part cette fois du présupposé que la sociolinguistique historique s'intéresse non pas à un objet différent mais à une approche différente, ou une problématisation différente.

Quelle place faite à l'histoire en sociolinguistique ?

Afin de donner à voir la place dédiée à la dimension historique dans la discipline, j'ai consulté des ouvrages généraux sur la sociolinguistique. Par cet état des lieux, il s'agit d'appréhender de quelle manière on inclut ou non l'histoire dans des ouvrages de présentation du domaine. Il peut être intéressant de noter que ce type de recensement n'était pas proposé dans les ouvrages sur la SH, ce qui nous éclaire là encore sur le fait que l'intention n'est pas de transformer une certaine conception en sociolinguistique, mais bien comme on a pu le voir ci-avant, de proposer une transposition de la sociolinguistique à des matériaux passés. Ici le projet est autre. Comment la notion est-elle investie, problématisée en sociolinguistique dans ces travaux généralistes ?

À cette fin, j'ai consulté les ouvrages suivants : *La sociolinguistique*, Que sais-je de Calvet (2011), l'ouvrage *Sociolinguistique, concepts de base* de Moreau (1997) ou encore *Introduction à la sociolinguistique* de Boyer (2001) et celle de Bulot et Blanchet (2013)¹¹. J'y ai cherché la prise en compte de la dimension historique que ce soit dans des mentions explicites ou de manière implicite dans les démarches proposées. J'ai pu dégager que la dimension historique y apparaissait principalement sous deux aspects :

Histoire et diachronie

D'une part, elle apparaît au sujet d'approches, à travers la distinction entre synchronie et diachronie généralement. Les ouvrages mentionnent rapidement ce que cette distinction recouvre chez Saussure, la diachronie étant entendue comme une approche des faits de langues dans leur évolution dans le temps, et mentionnent parfois l'approche différente de Labov avec l'idée de « variation diachronique ». On a vu à travers les articles de Cotelli et Aquino-Weber que cette distinction est reprise dans les ouvrages de conceptualisation de la SH, où est opposée SH à sociolinguistique synchronique et que cette distinction présente des limites. D'une part on l'a vu, on y confond « diachronique » et « passé ». D'autre part, la distinction entre synchronie et diachronie chez Saussure renvoyait à des « états » de la langue. Les méthodologies en découlant peuvent donc éventuellement s'adapter à une linguistique historique, mais pose à mon avis problème si l'on souhaite l'appliquer à la sociolinguistique. L'intérêt n'était en effet pas porté sur les représentations de la langue, les politiques linguistiques, etc. mais sur un objet artificiel qu'était la « langue » au sens saussurien, c'est-à-dire un ensemble délimité homogène (Boyer, 2001 : 10).

À noter qu'il n'existe pas d'entrée « histoire » ou même « diachronie » dans l'ouvrage coordonné par Moreau (1997), bien qu'apparaisse dans l'article sur le concept de « changement linguistique », rédigé par Pierrette Thibault, une explication sur l'héritage structuraliste du domaine qui a écarté le travail sur le changement. Dans la sous-section

¹¹ J'ai consulté également l'ouvrage de Marcellesi et Gardin (1974) que j'ai choisi de ne pas inclure dans l'analyse, du fait de l'objectif un peu différent visé par les auteurs. Les ouvrages utilisés ici proposent une présentation de la sociolinguistique et des définitions de la discipline alors que l'ouvrage de Marcellesi et Gardin tâche plutôt d'aborder les grandes questions posées à la sociolinguistique.

« méthodologie pour l'étude du changement en cours » est reprise la méthodologie labovienne d'étude à partir du *temps apparent* et *temps réel*¹².

Histoire des politiques linguistiques et conflits diglossiques

D'autre part, la dimension historique apparaît concernant des objets d'étude – à savoir les politiques linguistiques et les conflits diglossiques. Boyer en particulier liste une série de domaines de la sociolinguistique, en commençant par celui de « la sociolinguistique appliquée à la gestion des langues (traitement glottopolitique des plurilinguismes) » où il s'agirait d'« établir des typologies de politiques linguistiques en fonction d'un certain nombre de critères ou/et d'évaluer des expériences passées ou en cours de gestion institutionnelle des langues » (2001 : 18). Le second domaine qu'il propose est l'« analyse de la dynamique sociolinguistique des conflits diglossiques », domaine « proche du précédent mais qui requiert une perspective historique » (*ibidem*). Il est ainsi suggéré que, contrairement aux conflits diglossiques, l'étude des politiques linguistiques (passées ou actuelles) ne nécessite pas une perspective historique, ce qui pose la question de comment celles-ci sont évaluées mais cet aspect n'est pas développé.

Dans l'ouvrage de Bulot et Blanchet (2013), le chapitre consacré aux « *Politiques linguistiques et diffusion du français dans le monde* », est présenté en partie de façon historique, avec l'histoire de la diffusion et l'histoire des méthodes par exemple, sans que cela ne fasse l'objet d'une explicitation. On peut ajouter à ces objets que sont les politiques linguistiques et conflits diglossiques, les recherches sur les idéologies linguistiques qui ont cours dans le monde anglophone depuis les années 1980 et plus récemment chez les auteurs francophones¹³.

Il est intéressant de noter que le choix fait par Brunot de changer de méthodologie (évoqué plus haut) et de passer à une « philologie sociologique » apparaissait pour le tome consacré à *La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'Ancien Régime*. C'est donc également lorsqu'il aborde ce domaine plus spécifiquement à même de solliciter de l'historique, à savoir les politiques linguistiques (plus particulièrement de diffusion de la langue) que Brunot prend conscience de l'importance de réfléchir aux méthodes de recherche qu'il emploie. Cela peut se comprendre dans la mesure où les politiques linguistiques ne peuvent être représentées comme des objets extérieurs à l'action humaine. Elles sont des faits humains directs, tout comme le sont les langues, mais il est certainement plus difficile de les essentialiser et de les réifier comme l'ont été les langues.

Ce que l'histoire peut apporter à la sociolinguistique

Notons que les ouvrages utilisés sont des ouvrages de présentation de la sociolinguistique, et qu'à ce titre ils impliquent nécessairement une simplification (voire une vulgarisation ?) du domaine. Ils donnent cependant à voir comment on se représente la discipline et la dimension historique ne fait pas partie de cette représentation générale. Or, une prise en compte de la dimension historique peut présenter un réel intérêt en sociolinguistique.

Elle peut signifier un élargissement de la façon d'envisager le domaine et ses méthodologies. Cela peut en effet à la fois concerner les questions de politiques linguistiques, rares thématiques qui font déjà l'objet de perspectives historiques dans le domaine, mais aussi être élargi à d'autres recherches. Cette proposition élargie de ce que serait l'historicité est envisagée par Cotelli dans la conclusion de son article de 2010 : « tout fait de langue s'insère

¹² Qui présente un certain nombre de limites sur lesquelles on ne pourra s'attarder ici.

¹³ On peut penser notamment aux travaux en anthropologie linguistique de Gal et Woolard (voir par exemple, Gal & Woolard, 2001), ou de Kroskrity (voir par exemple 2000) mais aussi aux travaux de Duchêne, en particulier *Ideologies across nations* (2008).

[...] dans une histoire discursive en gardant un ancrage historique et social propre » (Cotelli, 2009 : 17). Autrement dit, la sociolinguistique historique n'est pas nécessairement cantonnée à des matériaux passés, dans la mesure où toute étude en sociolinguistique pourrait adopter une posture historicisante pour analyser des questions langagières, même contemporaines.

Aquino-Weber et Cotelli renvoient à la sociolinguistique critique de Monica Heller (2002), défendant qu'elle emploie une approche « qui considère la langue comme à la fois temporellement et socialement située [...] ; une réflexion sur des usages langagiers contemporains dans une perspective historicisante » (Aquino Weber et Cotelli, 2010 : 69). Il peut s'agir également de prendre en compte l'histoire (individuelle – collective et le tissu des deux) de façon plus approfondie dans l'analyse des phénomènes identitaires et linguistiques (comme cela a par exemple été réalisé et conceptualisé dans *Acts of identity* de Le Page et Tabouret-Keller en 1985 ou dans la thèse de Tending, 2014).

En définitive, il s'agirait de modifier, d'élargir les façons de comprendre. Un « éclairage historique », au sens de porter la lumière (son regard de chercheur ?) sur des aspects restés dans l'ombre jusque-là, pourrait permettre notamment une mise en perspective reliant le passé et le présent. Cette mise en perspective favorise l'inscription ou la réinscription de phénomènes dans une histoire et offre d'autres éléments de compréhension, qui complexifient les manières d'analyser les phénomènes au lieu de les simplifier dans une vision déterministe de l'historicité. C'est un des éléments qui mériterait clarification dans le texte d'Aquino-Weber et Cotelli qui défendent que « l'ancrage social (et donc historique) de tout événement discursif le déterminera et y laissera des traces ». Cette juxtaposition de la « détermination » et de la « trace » pose question, car les deux expressions portent des nuances importantes à mon sens. On peut argumenter à l'inverse qu'un des apports majeurs de la dimension historique est d'aller à l'encontre d'une forme de déterminisme. On peut ainsi prendre de la distance vis-à-vis de situations contemporaines en retraçant leurs processus de construction, ou en cherchant dans le passé des situations qui viennent contredire des phénomènes perçus de manière universaliste.

Comprendre les phénomènes sociolinguistiques dans une perspective historique et en rendre compte implique une certaine mise en récit ou une « mise en intrigue » pour reprendre le terme de Ricoeur (Dosse, 2006). Cette « opération historiographique » (Ricoeur dans Dosse, 2001), cette « fabrique » de l'histoire (de Certeau dans Dosse, 2006 : 30) est bien une (re)construction *a posteriori*. Elle peut certes se faire à partir de « preuves » – comme les archives par exemple, ce que Veyne nomme par le terme bien plus nuancé de « traces » (1996 : 26) mais l'appréhension de cette mise en récit, de cette narration historique impose d'en accepter la composante fictionnelle. Ces considérations sur le processus de reconstruction historique peuvent être élargies au processus de reconstruction inhérent à toute recherche et permet de problématiser la représentation de la sociolinguistique comme une discipline de terrain profondément empirique.

Pour conclure

La sociolinguistique historique est un terme investi de différentes manières selon les inscriptions et les projets des auteur(e)s qui la défendent. Si on la pense dans les apports qu'elle peut représenter pour la sociolinguistique, et si l'on déplace les délimitations des disciplines généralement retenues dans les définitions, la sociolinguistique historique permet d'interroger à la fois *ce à quoi* s'adresse la sociolinguistique (quels objets, quelles périodes) mais elle permet également d'interroger *comment* la sociolinguistique s'adresse à ces objets. En considérant la SH du point de vue de la sociolinguistique – et non du point de vue de l'histoire de la langue – nous sommes invités à repenser ce que signifie l'historicité et à

renoncer à une vision de l'histoire uniquement factuelle, linéaire ou causaliste en y opposant d'autres modèles et ce notamment à partir des réflexions épistémologiques proposées par des philosophes et historiens tels que Veyne, de Certeau, ou Foucault. Se pose alors la question de savoir par quel(s) procédé(s) on fait de la recherche en sociolinguistique, par quel(s) procédé(s) on interprète et on comprend.

En considérant l'historicité comme élément de constitution de tout phénomène lié aux langues, on peut opposer que rien ne distingue plus la sociolinguistique historique de la sociolinguistique, la première n'ayant alors plus de raison d'être sous ce nom à terme. Tout comme Blanchet et Calvet défendaient que la sociolinguistique pourrait tout aussi bien s'appeler la linguistique, si l'on postule qu'il y a du socio- dans toute question liée aux langues (Blanchet, 2007 et Calvet, 2011) – on pourrait défendre que la sociolinguistique n'a pas à être qualifiée d'historique si l'on postule qu'il y a de l'historique dans tout phénomène humain.

Or, ces interrogations sur le domaine ne sont pas simplement rhétoriques. Le terme de sociolinguistique historique peut avoir une valeur heuristique, en ce sens qu'il permet à ce jour de souligner de quelle manière la sociolinguistique pourrait s'enrichir de la dimension historique.

Bibliographie

- AQUINO-WEBER D., COTELLI S., 2010, « Réflexions épistémologiques autour de la sociolinguistique historique », dans *Pour une épistémologie de la sociolinguistique: actes du Colloque international de Montpellier, 10-12 décembre 2009*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 65-72.
- AQUINO-WEBER D., COTELLI S., KRISTOL A., 2009, *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman enjeux et méthodologies*, Bern-New York, Lang.
- AUER A., PEERSMAN C., PICKL S., RUTTEN G., VOSTERS R., 2015, « Historical sociolinguistics: the field and its future », *Journal of Historical Sociolinguistics*, n° 1, 1, pp. 1-12.
- BAGGIONI D., 1997, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot & Rivages.
- BALIBAR R., 1985, *L'institution du français : essai sur le colingisme des Carolingiens à la République*, Paris, Presses universitaires de France.
- BANNIARD M., 2004, « Le style, moteur et bénéficiaire du changement langagier », *Langage et société*, n° 109, 3, pp. 53-73.
- BANNIARD M., 2008, *Du latin aux langues romanes*, Paris, A. Colin.
- BERGS A., 2005, *Social networks and historical sociolinguistics studies in morphosyntactic variation in the Paston letters (1421-1503)*, Berlin; New York, Mouton de Gruyter.
- BLANCHET P., 2007, « Quels « linguistes » parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », dans *Un siècle après le « Cours » de Saussure : La Linguistique en question*, Paris, L'Harmattan, pp. 229-294.
- BLANCHET P., 2012, *La linguistique de terrain, méthode et théorie : une approche ethnosociolinguistique de la complexité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BOUTET J., MAINGUENEAU D., 2005, « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire », *Langage et société*, n° 114, 4, pp. 15-47.
- BOYER H., 2001, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod.
- BRANCA-ROSOFF S., 2007, « Sociolinguistique historique et analyse du discours du côté de l'histoire : un chantier commun ? », *Langage et société*, n° 121-122, 3, pp. 163-176.
- BRUNOT F., 1905, *Histoire de la langue française, des origines à 1900*, Paris.

- BULOT T., BLANCHET P., 2013, *Une introduction à la sociolinguistique : pour l'étude des dynamiques de la langue française dans le monde*, Paris, EAC, Éd. des Archives contemporaines.
- CABANEL P., 2006, *Une France en Méditerranée : écoles, langue et culture françaises, XIX^e-XX^e siècles*, Grâne (Drôme), Créaphis.
- CALVET L.-J., 1988 [1974], *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.
- CALVET L.-J., 2011, *La sociolinguistique*, Paris, Presses universitaires de France.
- CERQUIGLINI B., 2007, *Une langue orpheline*, Paris, Minuit.
- CERTEAU M. de, JULIA D.A., REVEL J.A., GREGOIRE H., 2002, *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*, Paris, France, Gallimard.
- CHAUDENSON R., 1979, *Les Créoles français*, Paris, Nathan.
- CHISS J.-L., 1978, « Synchronie/diachronie : méthodologie et théorie en linguistique », *Langages*, n° 12, 49, pp. 91-111.
- COHEN P., 2014, « Penser un empire de Babel. Langues et célébration du pouvoir royal dans le monde atlantique français XVI^{ème}-XVII^{ème} siècle », dans *Français ? la nation en débat entre colonies et métropole, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.
- COTELLI S., 2009, « Sociolinguistique historique : un tour d'horizon théorique et méthodologique », dans *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman. Enjeux et méthodologies*, Peter Lang, Berne, pp. 3-24.
- DUCHENE A., 2008, *Ideologies across Nations, The Construction of Linguistic Minorities at the United Nations*, Berlin, Boston, De Gruyter Mouton.
- FOUCAULT M., 1966, *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines...*, Paris, Gallimard (Mayenne, impr. Floch) (Bibliothèque des sciences humaines).
- GAL S., WOOLARD K.A. (dirs.), 2001, *Languages and publics: the making of authority*, Manchester, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, St. Jerome.
- HAGÈGE C., 1998, *Le français, histoire d'un combat*, Paris, Librairie générale française.
- HELLER M., 2002, *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, France, Didier.
- KROSKRITY P.V. (dir.), 2000, *Regimes of language: ideologies, politics, and identities*, Santa Fe, School of American Research Press.
- LODGE R.A., 1997, *Le français : histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard.
- LE PAGE R.B., TABOURET-KELLER A., 1985, *Acts of identity: Creole-based approaches to language and ethnicity*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- MARCELLESI J.B., GARDIN B., 1974, *Introduction à la sociolinguistique : la linguistique sociale*, Paris, Larousse.
- MOREAU M.-L., 1997, *Sociolinguistique : les concepts de base*, Liège, Mardaga.
- NEVALAINEN T., RAUMOLIN-BRUNBERG H., 2003, *Historical sociolinguistics: language change in Tudor and Stuart England*, London-New York, Longman.
- RICHTER M., 1985, « Towards a Methodology of Historical Sociolinguistics », *Folia Linguistica Historica*, n° 19, Historica vol. 6, 1, pp.41-61.
- ROBILLARD D. de, DEBONO M., RAZAFIMANDIMBIMANANA E., TENDING M.-L., 2012, « Le sociolinguiste est-il (sur) son terrain ? Problématisations d'une métaphore fondatrice », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n° 2, 1, pp. 29-36.
- ROMAINE S., 1994, *Language in society: an introduction to sociolinguistics*, Oxford; New York, Oxford University Press.
- RORTY R., 1992, *The Linguistic Turn: Essays in Philosophical Method*, University of Chicago Press.
- SPAËTH V., 1998, *Généalogie de la didactique du français langue étrangère : l'enjeu africain*, Paris, CIRELFA-Agence de la francophonie : diff. Didier érudition.

- TENDING M.-L., 2014, *Parcours migratoires et constructions identitaires en contextes francophones. Une lecture sociolinguistique du processus d'intégration de migrants africains en France et en Acadie du Nouveau-Brunswick*, Thèse de doctorat, Tours, France, Université François-Rabelais.
- WILLEMYS R., VANDENBUSSCHE W., 2006, « Historical sociolinguistics: Coming of age ? », *Sociolinguistica*, 20, pp. 146-165.

IDÉES SOCIOLINGUISTIQUES ET ORIENTATIONS DIDACTIQUES. HISTOIRES CROISÉES, PROJETS À REPENSER

Véronique Castellotti

Université François Rabelais, Tours, EA 4246 PREFics-DYNADIV

Depuis l'émergence puis l'instauration d'un domaine de recherche francophone (et plus particulièrement français) en didactologie-didactique des langues¹ (DDdL) soit, approximativement, depuis les années 1970, certaines « idées sociolinguistiques » occupent peu à peu une place grandissante dans la réflexion des chercheurs de ce domaine et dans la vulgate qui en découle. En revisitant brièvement cette période et en proposant une interprétation des principaux héritages et évolutions des deux secteurs², je choisirai un point de contraste / confrontation plus particulier sur les questions de langue(s), variation et plurilinguisme(s), pour tenter de réfléchir aux relations entre ces deux secteurs et d'interpréter les circulations qui les caractérisent.

Qu'est ce que les emprunts à la sociolinguistique ont apporté à la constitution et à l'évolution d'un domaine de recherche en DDdL ? Comment l'ont-elles « configuré » et comment, en retour, ces importations ont-elles contribué à transformer ces idées ou notions ? Parle-t-on de la même chose, par exemple, lorsqu'on parle de contacts de langues, de variation, de plurilinguisme, d'un point de vue sociolinguistique ou d'un point de vue didactique ? Qu'est-ce que ces « applications » ou « inspirations » apportent (ou non) en retour à la sociolinguistique ?

En conclusion, je m'interrogerai sur d'autres orientations susceptibles de permettre des rencontres / partages possibles pour ces deux domaines.

La sociolinguistique et la DDL francophone : des faux jumeaux ?

Les recherches en didactique des langues et en sociolinguistique partagent depuis plusieurs décennies un certain nombre d'aspects : des *notions*, qui circulent de part et d'autre sans qu'on sache toujours si elles ressortissent des mêmes présupposés, des *chercheurs*, qui naviguent entre les deux secteurs de façon plus ou moins explicite, des *terrains*, qui sont définis et investis de manière plus ou moins spécifique ou articulée selon l'approche

¹ Cette expression, dont la paternité revient à R. Galisson (1990), est employée pour suggérer l'idée que le domaine est à la fois et conjointement dédié à la théorisation et à l'implication dans des situations concrètes d'apprentissage et d'enseignement des langues.

² Je remercie D. de Robillard pour sa lecture attentive et (comme toujours !) stimulante d'une première version de ce texte ; je garde toute la responsabilité de sa rédaction définitive.

privilegiée. Dans un certain nombre de cas, ces recherches nourrissent aussi conjointement des formations universitaires, en constituant une sorte d'« axe objectif » transversal, sans pour autant que ce soit toujours explicité. La dimension francophone de l'inscription de ces recherches apparaît comme un facteur partagé, qui permet de mettre en relation des influences en partie communes, mais qui ne sont pas toujours mobilisées à partir des mêmes histoires, ni pour les mêmes projets.

En effet, si on peut identifier des sociolinguistiques et des didactiques d'inspiration francophone (c'est-à-dire portant sur des situations principalement francophones, ou d'enseignement du français et pensées-écrites / publiées en français), leurs francophonies ne sont pas positionnées de la même façon : les sociolinguistiques francophones s'intéressent largement autant, si ce n'est plus, à certaines périodes tout au moins, à des situations concernant des usages du français instaurés hors de France, en partant de ces situations, alors que la didactologie-didactique des langues francophone est, depuis ses origines, beaucoup plus franco-centrée : même lorsqu'elle s'intéresse à des régions du monde éloignées, c'est principalement la diffusion du français qui la motive, et dans la très grande majorité des cas d'un français « de France » essentiellement.

Ces « parcours différents » ont une histoire, dont j'essaie de retracer brièvement et schématiquement les grands traits, tels que je les perçois à travers ma propre expérience des deux secteurs et ma lecture de quelques-uns des auteurs les ayant « balisés ».

Genèses

Les premiers travaux francophones traitant explicitement de « sociolinguistique » ou de « sociologie du langage » paraissent en France au cours des années 1970, si on excepte le livre de M. Cohen, paru en 1952 mais mis quasi-immédiatement au pilon. Selon L.-J. Calvet, qui dresse une chronologie de l'apparition du terme « sociolinguistique » (en co-occurrence avec « sociologie du langage »), la sociolinguistique serait le « produit de trois courants, ceux de la dialectologie, de la linguistique historique et des études sur le plurilinguisme » (Calvet, 1999 : 26). En effet, bien avant que le terme apparaisse, un certain nombre de travaux témoignent d'une sensibilité aux phénomènes d'ordre linguistique en relation à leurs usages sociaux variables. C'est en particulier le cas de la longue tradition de la linguistique historique et de la dialectologie en Europe et en France, avec notamment dans la première moitié du XXe siècle l'influence importante d'A. Meillet ou encore les réflexions originales de H. Frei. C'est aussi la naissance, après la 2^e guerre mondiale, du fonctionnalisme (A. Martinet) et d'une première sociologie du langage (M. Cohen) qui pose des jalons pour les développements futurs d'une sociolinguistique en France.

Lorsque la dénomination « sociolinguistique » s'impose, ce « substrat francophone » est cependant complété par un phénomène de réaction plus général à la domination d'une linguistique structurale, puis générativiste et « formelle » :

la linguistique formelle, après avoir rendu compte d'un grand nombre de faits linguistiques, se trouvait incapable d'intégrer de manière satisfaisante la variation et en même temps ne répondait pas réellement à des questions qu'elle refusait de se poser mais que la vie lui posait, celles de la place et du rôle des phénomènes langagiers dans la société. (Marcellesi, 1980 : 4)

Mais ce « rôle » recouvre des tendances assez différentes, puisqu'elles se déploient d'une partie de la linguistique historique jusqu'à la glottopolitique marxiste, en passant par les travaux sur les plurilinguismes (notamment ceux liés à la créolistique et remettant en question la notion de diglossie, voir L. F. Prudent, 1981), ceux sur les « pratiques langagières » (Boutet, Fiala, Simonin 1976), l'analyse de discours (que J.B. Marcellesi interprète comme une particularité française) ou encore les conflits « régionalistes » (voir notamment Lafont,

1971)³. Même si le constat d'une réaction contre la domination de la linguistique structurale / formelle est partagé des deux côtés de l'Atlantique, les positionnements ne sont pas exactement identiques. J.B. Marcellesi note ainsi que du côté français :

les thèses présentent souvent des positions globales sur l'histoire, les rapports sociaux et les conflits de groupe. La définition de ceux-ci donne lieu à discussion. Nous sommes loin de l'empirisme anglo-américain. (Marcellesi, 1980 : 11)

Au cours des années 1980 et 1990, l'influence états-unienne se fait cependant de plus en plus sentir, avec la traduction en français des travaux de J. Gumperz notamment et la montée en puissance des orientations interactionnistes et de l'analyse conversationnelle. Les chercheurs canadiens francophones, qui travaillent souvent plus particulièrement sur les questions de minoration / minorisation et qui ont participé à la diffusion des travaux sur le code-switching ont aussi, parfois, joué un rôle de « passeurs » entre sociolinguistes anglophones et francophones. Comme le remarque L. J. Calvet (à propos des sociolinguistes américains) les sociolinguistes francophones n'ont pas non plus de « théorie unifiante », et ils constituent alors eux aussi un « réseau lâche, distendu, qui n'a pas de force institutionnelle » (Calvet, 1999 : 53).

En DDdL, la situation est assez notablement différente. La dimension francophone, tout d'abord, crée des caractéristiques tout à fait originales. Pour d'autres langues, comme l'anglais par exemple, l'accent est mis principalement, même si non exclusivement⁴, sur les aspects plus typiquement « éducatifs », ce que traduisent les termes généralement employés pour qualifier la plupart des travaux de recherche dans ce domaine : *Language Learning & Teaching*. Pour la francophonie, cette tendance existe (« didactique des langues »), mais elle se combine et se confronte la plupart du temps de façon beaucoup plus visible avec l'enjeu de diffusion du français, comme l'explicitait déjà D. Coste en 1986 et comme il le reprend plus récemment dans un article dont un paragraphe est intitulé « français langue étrangère et didactique des langues : même combat ? » (Coste, 2013 : 36).

De ce fait, la DDdL francophone se confond presque totalement, pendant une longue période, avec le secteur du « français langue étrangère » (FLE). Cela est dû à plusieurs facteurs, principalement d'ordre institutionnel. Tout d'abord, les promoteurs de ce domaine⁵, dans les années 1960 et 1970, sont dans leur grande majorité rattachés à / issus des centres spécialisés dans la diffusion du français, la production de matériels pédagogiques et la formation des enseignants de français à l'étranger, en particulier le CREDIF (Centre de recherche et d'étude pour la diffusion du français), le BELC (Bureau pour l'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger), le CLA (Centre de linguistique appliquée, Besançon)⁶. Ensuite, les cursus universitaires qui sont créés et se développent au cours des années 1980 sont aussi centrés autour du FLE, malgré les efforts de certaines figures marquantes du domaine (en particulier, même s'ils ont des positionnements en partie différents, R. Galisson et L. Dabène) pour élargir la réflexion à une didactique plus générale des langues, étrangères et maternelles. La « raison » première de l'existence d'un domaine

³ Je ne me limite donc pas ici au « champ français et aux travaux sur le français », comme le faisait B. Laks qui exclut « par exemple les études créoles qui constituent assurément un champ autonome ayant une structure et des lois de fonctionnement propres. » (Laks, 1984 : 105) et qui ne prend pas en compte non plus les travaux sur les situations plurilingues, notamment africaines.

⁴ Il existe aussi un pan de recherche consacré à la diversité des situations d'enseignement de l'anglais, à travers notamment l'association TESOL (Teachers of English to Speakers of Other Languages) et ses publications, mais qui (ce qui est cohérent avec la place internationale de l'anglais) est moins conçu que pour le français dans une perspective diffusionniste.

⁵ comme notamment D. Coste, M. Dabène, F. Debyser, R. Galisson, L. Porcher.

⁶ Pour plus de détails sur cette période et plus largement sur la constitution du « champ » du FLE et de la DDL, voir la thèse de D. Coste, 1987.

autour du FLE est donc d'abord de répondre à des besoins sociaux et institutionnels liés à la diffusion du français et au maintien d'une politique d'influence internationale (voir ci-dessous).

Ce recouvrement entre DDL et FLE crée un lien particulier entre sociolinguistique et DDL dans les environnements francophones beaucoup plus que dans les environnements anglophones par exemple, où la question de la diffusion et plus largement des politiques linguistiques se pose de façon différente et souvent beaucoup plus marginale, dans la mesure notamment où la question de la diffusion (de l'anglais) ne se pose pas... Ce lien est renforcé par la relative perméabilité de certain-e-s chercheur-e-s entre les deux secteurs et, de ce fait, des formes de brouillage sur ce qui relèverait de thématiques relevant plus particulièrement, *a priori*, de l'un ou de l'autre.

Ainsi, la DDdL inclut-elle parfois dans ses travaux, d'un point de vue macrosociolinguistique, des réflexions sur les questions de politiques linguistiques et d'un point de vue microsociolinguistique, celle d'aspects identitaires des processus d'appropriation / transmission liée à des caractéristiques associées au français ou aux situations de contacts de langues ; de l'autre côté, certains « terrains » scolaires ou plus largement éducatifs sont étudiés d'un point de vue sociolinguistique, en y incluant des aspects relevant plus directement de problématiques appropriationnelles. J.B. Marcellesi parlait ainsi de « sociolinguistique de l'éducation » (1980 : 14) et J. Boutet de « sociolinguistique de l'école » en tant que « linguistique appliquée » (2006). En soi, pas d'objection à cela. La question n'est pas de tracer des frontières ni de poser des barbelés (voir Porcher, 1997) pour circonscrire soigneusement chaque secteur ; elle est seulement d'explicitier et d'interroger des histoires et des positionnements permettant une meilleure compréhension des réflexions qui peuvent être menées et de leurs enjeux.

Un autre aspect qui renforce les recouvrements et intersections est que les deux secteurs se revendiquent comme ayant à la fois des finalités de théorisation « scientifique » (même si parfois de façon ténue) et d'intervention « pratique » et thématisent tous deux des questionnements sur des « contacts de langues », avec toutefois des positionnements assez largement différenciés sur ces deux points.

Un mouvement inverse

La sociolinguistique francophone contemporaine, dans ses univers parallèles⁷ mais néanmoins en intersections partielles, s'est d'abord et principalement constituée, à l'origine, en tant que domaine de recherche, de réflexion, en conceptualisant un certain nombre d'oppositions ou de décalages par rapport à la linguistique dominante. Même si la question du « terrain » ou des « situations » est pratiquement toujours présente sous une forme ou sous une autre (voir Blanchet, 2000) et constitue le plus souvent le centre du travail sociolinguistique, l'intervention sociale directe au sein d'institutions n'est que rarement à la source des recherches. La source de nombre de travaux sociolinguistiques est plus souvent le sentiment que de grands principes sont bafoués, ce qui leur donne une autre teneur. L'intervention sociale est plutôt une résultante, comme le concevait la linguistique appliquée : les recherches se mènent sur des « terrains », qui peuvent être les tribunaux, l'école, les situations de migration ou de minoration, différents milieux professionnels, etc., auxquels on destine, dans un certain nombre de cas, les *applications* concrètes des travaux menés. Même l'« héritage dialectologique » mentionné par J. Boutet (2009) a davantage des visées

⁷ Comme je l'ai évoqué plus haut, le « réseau » est relativement distendu et l'expression « sociolinguistique francophone » peut renvoyer à des travaux extrêmement divers ; elle n'est adoptée ici que par commodité, sans prétention à une quelconque définition. Peut-être serait-il plus approprié de parler de « sociolinguistique de langue française »...

descriptives, d'ordre ethnographique, que des préoccupations d'ordre interventionniste. Et certaines questions éminemment sociolinguistiques, comme la réforme de l'orthographe ou la loi relative à l'emploi de la langue française (dite « loi Toubon ») n'ont pas constitué des sources importantes de recherches dans ce domaine.

Aussi bien les travaux portant sur la variation du français hexagonal que ceux portant sur les situations africaines ou créoles font alterner prioritairement des aspects descriptifs et des formes de théorisations⁸, voire de modélisations, sans généralement prioriser des actions sociales directes et premières, sauf peut-être pour les travaux relevant de l'aménagement linguistique (voir par exemple Robillard 1987). Et, du point de vue de leur formation, les fondateurs de la sociolinguistique, dans leur très grande majorité, sont d'abord des linguistes ou des dialectologues.

Aux origines de la DDdL et du FLE, en revanche, comme je l'ai évoqué brièvement, il y a d'abord des préoccupations politiques et institutionnelles de diffusion du français, qui s'appuient pour développer des recherches sur un croisement entre linguistique appliquée, d'une part, destinée à apporter la « scientificité » nécessaire et pédagogie / méthodologie d'autre part, destinées à ancrer le travail du point de vue d'une action directe d'amélioration des conditions d'apprentissage et d'enseignement. La problématique est clairement et premièrement interventionniste, même si la légitimation est apportée par la « science » linguistique, au départ dans une optique très structurale et que, dans un deuxième temps, cela peut conduire à des interrogations d'ordre plus théorique.

L'élaboration du *Français fondamental*, qui est à l'origine de la création du CREDIF (et de ce qu'il a été convenu d'appeler ensuite le FLE), est un exemple éclairant à cet égard. Ont été associés dans cette entreprise, au départ, G. Gougenheim, spécialiste d'histoire de la langue française, R. Michea, germaniste et auteur de manuels de langue, P. Rivenc, professeur d'Ecole normale et méthodologue, A. Sauvageot, élève d'A. Meillet et spécialiste des langues finno-ougriennes. La finalité était très explicitement de produire, grâce à un inventaire simplifié de mots et d'indications grammaticales, un moyen de favoriser une approche « communicative » du français (« de base ») et donc d'améliorer les conditions de sa diffusion (voir Gougenheim *et al.*, 1964 [1956] ; Coste, 2006). Ce n'est qu'une fois ce travail en grande partie réalisé que se posent et se débattent des questions théoriques et politico-sociales (voir Chevalier, 2006), ou se greffent des réflexions didactiques, comme, pour ce cas, autour de la méthodologie structuro-globale audio-visuelle (SGAV).

Mon interprétation est donc, en résumant les choses de façon quelque peu schématique, qu'on a affaire à une sorte de mouvement inverse : les sociolinguistes francophones fondent leur discipline sur des choix théoriques, politiques, idéologiques, même s'ils ne sont pas toujours épistémologiquement explicités, et en proposent parfois, ensuite, des applications ou des justifications pratiques ; tandis que les didacticiens des langues construisent la leur à partir de problématiques « pratiques » et / ou institutionnelles (diffusion du français, efficacité de l'apprentissage des langues), en appliquant souvent des modèles venus d'ailleurs et en tirent parfois, ensuite, des réflexions sur les théories qui ont influencé ces choix.

Il n'empêche que les deux secteurs, au moment de leur création comme au cours de leur évolution, partagent un certain nombre de bases communes, la première étant constituée par une réaction à l'encontre de la linguistique structurale.

⁸ On peut citer tout d'abord l'ouvrage de L.-J. Calvet *Linguistique et colonialisme* (1974), ainsi que, notamment, les travaux de F. Gadet sur le « français ordinaire », ceux de G. Manessy sur la sémantaxe, de R. Chaudenson sur le « français zéro », de D. Baggioni sur les politiques linguistiques, de L.F. Prudent sur l'interlecte, etc.

Les contacts de langues et le plurilinguisme comme point de rapprochement

La sociolinguistique et la DDdL francophones contemporaines partagent des influences communes, dont elles se sont inspirées pour constituer et / ou faire évoluer leurs domaines, des années 1970 aux années 1990 principalement : pragmatique linguistique, ethnographie de la communication, sociolinguistique interactionnelle, analyses de discours et analyse conversationnelle, ethnométhodologie notamment. Plus transversalement, une préoccupation commune est l'intérêt partagé pour les « contacts de langues » au sens large mais, là encore, à partir d'une histoire sensiblement différente et en vue de projets diversifiés. Pour la sociolinguistique en effet, les contacts de langues sont un choix « constitutif » : le choix de considérer que cette question des contacts, de la variation, de la diversité constituent ses fondements mêmes, par rapport à la linguistique structurale puis générative. Pour la DDdL en revanche, les contacts de langues sont une conséquence : on apprend / enseigne des langues étrangères, il y a donc nécessairement contacts de langue (mais pas du même point de vue), ne serait-ce qu'entre la langue apprise et celle(s) déjà connue(s). Comme le montre H. Besse dans sa thèse, la question des rapports entre ces langues occupe depuis très longtemps les réflexions sur l'enseignement et l'apprentissage des langues (Besse, 2000), mais sans pour autant qu'on les conceptualise dans ces termes-là. Et, pour ce qui est de la variation, thème de prédilection de la sociolinguistique (H. Frei et *la grammaire des fautes*, les travaux de F. Gadet, etc.) elle demeure un sujet quasiment tabou en DDdL, malgré quelques rares tentatives d'aborder ce sujet, mais le plus souvent problématisé du point de vue de la norme (voir par exemple Bertrand et Schaffner, 2010). Cela procède d'une conviction profondément ancrée (mais rarement argumentée) selon laquelle on ne peut enseigner efficacement que des « langues », dont la fonction, principalement instrumentale, est centrée prioritairement, voire exclusivement sur la communication : elles doivent en conséquence être standardisées, grammatisées, normalisées, et donc homogénéisées.

Du point de vue de la sociolinguistique portant sur des situations françaises hexagonales, la réflexion sur les contacts de langues est cependant devenue plus marginale pendant toute une période (celle, grossièrement, allant de la fin des années 1970 à la fin des années 1980), au profit de travaux s'intéressant prioritairement à la « variation interne ». Les sociolinguistes travaillant sur le français, en France, n'ont en effet que peu pris en compte à cette époque la pluralité linguistique et les contacts de langues comme phénomènes à part entière des situations sociolinguistiques, à l'exception de ceux qui examinent les rapports entre les langues « minoritaires » et le français ou de ceux qui travaillent sur les pratiques linguistiques des populations migrantes comme J. Billiez ou C. Deprez⁹ ou encore, exception notable, la réflexion publiée dès 1978 sur *Les français face à la norme* et problématisant la question des contacts, en particulier du point de vue de l'insécurité linguistique qu'ils contribuent à provoquer (Gueunier, Genouvrier & Khomsi, 1978)¹⁰. Au mieux, la plupart d'entre eux constatent que se côtoient différentes langues ou variétés, mais sans examiner de façon approfondie les conséquences provoquées par les contacts et en se limitant le plus souvent à l'étude de la variation interne au français¹¹.

⁹ Comme je le précise ci-dessous, de nombreux travaux se développent cependant dans le même temps sur les situations de francophonie et en créolistique, mais ne sont pas pris en compte par la sociolinguistique « française ».

¹⁰ Il faut remarquer aussi que cet ouvrage est un des rares explicitant le rôle des représentations des enseignants vis-à-vis de leurs pratiques dans l'élaboration d'une problématique de recherche plus « centralement » sociolinguistique (*op. cit.* : 11).

¹¹ Suite à une remarque d'un-e de mes relecteur/trice-s, que je remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point, je préciserai que les raisons de ce désintérêt, qui sont sans doute multiples, peuvent probablement être reliées à la politique et l'idéologie monolingue particulièrement forte régnant en France à cette période.

La plupart des travaux s'intéressant à la pluralité des langues en France ont eu tendance, eux aussi, à présenter cette pluralité comme un ensemble d'éléments juxtaposés, ce qui peut sans doute s'expliquer par le fait que la notion de « communauté » linguistique, ou de « minorité », ayant souvent pour objectif la protection des groupes et des langues, conduit logiquement à les appréhender de manière isolée¹².

Le panorama de la situation en DDdL est au début, toutes caractéristiques spécifiques gardées, à peu près équivalent : jusqu'au colloque organisé au CREDIF en 1987 (voir Lehman, 1988), qui commence à se préoccuper des transversalités, les didactiques de chaque « langue » ne se confrontent que peu, et c'est surtout à travers des interrogations d'ordre psycholinguistique que le sujet des contacts est abordé, à travers d'abord les questions d'interférence et d'analyse contrastive, puis d'analyse d'erreurs, avant de problématiser la notion d'interlangue au cours des années 1970 et 1980.

Autour des années 1990 puis tout au long des années 2000, sont peu à peu activés de façon plus présente, en DDdL, les questionnements sur les contacts de langues avec, d'une part, les études sur les phénomènes d'alternances, de mélanges, de parlers bi- ou plurilingues et sur leurs représentations et usages dans les situations d'appropriation (Moore & Castellotti, 1999, Castellotti, 2001), le développement des réflexions à partir de la notion de compétence plurilingue (Coste, Moore, Zarate 1997) et, d'autre part, le développement des travaux autour des biographies langagières et des parcours d'appropriation (Deprez 1994, 2002), mettant davantage l'accent sur les aspects socio-identitaires des situations didactiques. Ces recherches s'inspirent fortement des orientations de la sociolinguistique interactionnelle et de l'ethnographie de la communication, tout en partant des caractéristiques particulières des situations didactiques.

C'est, à la fin des années 1990, la question des contacts de langues qui fédère différentes tendances, dans la rencontre entre ces orientations « plurilingues » en DDdL, des chercheurs issus des études créoles et les promoteurs d'une « ethnosociolinguistique » (Blanchet, 2000) pour imprimer une inflexion permettant de remettre cette question sur le devant de la scène sociolinguistique. L'organisation en 2000 du colloque international « France pays de contacts de langues », à Tours (voir Castellotti et Robillard, 2003), marque ce tournant qui débouchera sur la création du RFS, réseau français (puis francophone) de sociolinguistique. C'est principalement la rencontre entre des recherches en sociolinguistique « non hexagonale » (créoliste, linguistique africaniste, etc.) et les approches plurilingues en DDdL qui a été décisive dans cette évolution, témoin d'un rapprochement plus visible des deux secteurs (il était déjà en cours dans certaines formations universitaires, à Grenoble par exemple) et d'une intensification des influences mutuelles. Je propose ci-dessous une amorce de réflexion sur la façon dont ces deux secteurs, en partie liés depuis cette période, abordent quelques points nodaux sur lesquels ils se rencontrent, en essayant de mettre en évidence des points éventuellement communs, mais aussi des écarts et des désaccords.

Points de comparaison et de confrontation : « langue », « variation », « plurilinguisme »

Langue et variation en sociolinguistique et en DDdL

La sociolinguistique trouve en quelque sorte sa raison d'être dans la problématisation de la variation et les questionnements qui en découlent, quelle que soit la façon dont on la conçoit : Labov et le co-variationnisme, la sociolinguistique interactionnelle, les études liées à la

¹² Je reprends ici une interprétation qui m'a été proposée par Didier de Robillard lors d'une discussion portant sur cette question.

créolisation, etc. La question de la langue / des langues, de leur importance politique et de leur inscription sociale, des définitions qui peuvent en être proposées, de leur « existence » ou de leur « construction », des interprétations qui en sont données par les locuteurs « ordinaires » comme par les linguistes, est, en quelque sorte par « définition » au cœur des questionnements et débats de la sociolinguistique.

Dans ces débats, la place accordée à la variation, au sens large du terme (tout ce qui bouge, change, est instable, etc., y compris à travers les représentations que cela suscite et les attitudes de refus, de négation, d'occultation de ces phénomènes) est prépondérante. Mais le plus souvent, priment les tentatives pour *décrire* les langues, *organiser* la variation, rarement pour réfléchir sur leur hétérogénéité constitutive (et peut-être même fonctionnelle), et d'interroger le désordre dont témoignent les usages. Certaines recherches menées dans les aires créoles ou post-coloniales avaient problématisé auparavant ce type de questionnement, mais il faut attendre la deuxième moitié des années 2000 pour que cela soit abordé de manière plus transversale et frontale, avec les interventions de P. Blanchet, L.-J. Calvet et D. de Robillard au colloque du RFS de 2007, à Amiens, puis que cela donne lieu à des théorisations avec les publications de D. de Robillard depuis (voir en particulier Robillard 2008a, 2009, 2013 et dans ce numéro).

La DDdL, à l'inverse, s'est construite sur la standardisation et on imagine difficilement et très rarement de penser la question de l'apprentissage et de l'enseignement des langues, et de les organiser concrètement en y intégrant un travail explicite sur la variation. Il n'y a jamais eu, à ma connaissance, de véritable tentative approfondie et suffisamment générale¹³ de poser la question de la variation, dans tous ses états, du point de vue de l'appropriation. Les tentatives de didactisation de « variétés » ou de formes « non-standard » restent en effet le plus souvent anecdotiques et, surtout, procèdent de façon identique à la didactisation de la « norme », en travaillant avec /sur de la « variation typique ». Je prendrai pour exemple une entreprise relativement aboutie de diffusion, à des fins didactiques, d'un travail sur la variation phonético-phonologique du français contemporain, à partir du projet de recherche « Phonologie du français contemporain », connu sous l'acronyme PFC (<http://www.projet-pfc.net/>, Detey *et al.*, 2010). Une présentation synthétique de cette tentative, présentée par S. Detey (2010), de même que l'ouvrage plus développé paru à la suite des déclinaisons de ce projet liées à l'enseignement du français (Detey *et al.*, 2010), montre tout d'abord qu'on se situe toujours dans une perspective strictement applicative : il s'agit d'utiliser « la description des usages [qui] relève des travaux descriptifs des linguistes » pour *ensuite*, étudier le « versant didactique de la question » (Detey, 2010 : 155). Et ce travail, portant sur une sensibilisation à la variation, explicite le fait que celui-ci ne pourrait se faire qu'en fonction de « normes pédagogiques » (*ibidem*), selon quatre principes énoncés par A. Valdman en 1989 et ainsi traduits :

1. *Elles devraient refléter la parole réelle de locuteurs natifs dans des situations de communication authentiques.*
2. *Elles devraient se conformer à la vision idéalisée qu'ont les locuteurs natifs de leur propre utilisation de la langue.*
3. *Elles devraient se conformer aux attentes des locuteurs natifs et à celles des apprenants étrangers concernant le type de comportement linguistique approprié pour des apprenants étrangers.*
4. *Elles devraient prendre en compte les facteurs de traitement et d'apprentissage.* (*ibidem*)

¹³ Quelques expériences existent cependant, comme celle décrite par C. Molinari que j'évoquerai ci-dessous, ou encore les enseignements de corse basés sur une conception polynomique (Ottavi, 2010), mais elles restent trop fragmentaires ou isolées pour laisser une empreinte large et durable.

Le travail de didactisation consiste alors, notamment, à passer d'un « oral authentique » à un « oral pédagogique », au moyen des opérations suivantes : suppression des hésitations, suppression des répétitions [...], suppression des amorces, suppression des chevauchements, transformés en tours de parole, augmentation des sujets lexicaux)¹⁴. Autrement dit, il s'agit de dépouiller cet oral de ce qui, précisément, en constitue les principales caractéristiques ! En outre, il n'est envisagé de sensibiliser les apprenants qu'à des variétés bien définies et caractérisées *a priori* (« extrait e-final Aix Marseille / Paris / Roanne »). Cet exemple, représentant sans doute la tentative récente de plus grande ampleur de « didactiser » des formes de variation confirme mes observations plus informelles, relevant de mon expérience tout d'abord d'enseignante de FLE puis de chercheuse en DDdL. Il ne s'agit en effet en aucun cas de concevoir les phénomènes linguistiques / langagiers / discursifs à partir de leur diversité constitutive, mais bien de reproduire vis-à-vis de « variétés » la même représentation structuro-technolinguistique, fondée sur une vision uniciste et normative.

A contrario, une des rares expériences de réflexion didactique se fondant sur une prise en compte effective et non caricaturale de la variation, mais qui reste à ce jour, à ma connaissance, très isolée, a été mise en œuvre et décrite par C. Molinari (2008) avec des étudiants de français en Italie. Elle se fonde sur l'instauration progressive d'une attitude perceptive, patiemment travaillée en classe dans un premier temps à partir d'extraits oraux diversifiés, mis en regard ensuite d'explicitations culturelles (situant les arrière-plans sociolinguistiques et ethniques), avant de confronter les étudiants à des situations de rencontre directe avec des locuteurs diversement francophones. Une toute autre approche de la variation, même si elle n'est pas catégorisée comme telle par les chercheurs, pourrait être identifiée dans les tentatives de penser des « interlangues », j'y reviendrai brièvement ci-dessous.

Plus généralement, la DDdL n'a jamais explicitement tenté de théoriser ce que pourrait être une « langue », ni dans quelle mesure on peut comprendre une langue dite « étrangère », cela fait partie de ses impensés ; mais selon les époques, les situations et les choix d'orientation, on peut voir apparaître dans ce domaine, alternativement ou concurremment, et de façon plus ou moins prégnante, trois grands types de conception des « langues :

- Les langues comme moyen de nommer et d'exprimer (code - système) ; les langues étrangères (LE) seraient alors considérées comme des versions différentes d'une même réalité ; il n'y a donc, dans cette conception, pas lieu de s'interroger sur une éventuelle incompréhension ;
- Les langues comme moyen d'échanger des informations, d'agir et de communiquer (structure - interaction - action) ; il arrive que les LE « troublent » la communication (implicites, malentendus, etc.) mais si on coopère (Grice) et qu'on négocie (Gumperz) on finit par se comprendre ;
- Les langues comme mise en forme d'une expérience du monde (perception - interprétation - relation) ; les LE sont d'abord autres, opaques et c'est cette opacité qui déclenche l'interprétation, favorise la rencontre et permet la relation. Comme le formule le poète E. Jabès :

Le vrai dialogue ne peut naître qu'entre deux étrangers.

Chacun attend de l'autre ce qui l'éveillera à lui-même.

(cité par Besse, 2009 : 23)

Après une période fortement dominée par la linguistique structurale, c'est très nettement la deuxième conception qui s'est imposée, sans cependant expliciter ses arrière-plans théoriques,

¹⁴ <http://www.projet-pfc.net/ressources-didactiques/sequencespedago.html>, visité le 3 septembre 2015.

en imposant comme une évidence la primauté et la supériorité, jamais argumentées, d'approches « communicative » ou « actionnelle ».

Des contacts de langues au plurilinguisme

Du point de vue sociolinguistique, la question de la diversité et de la pluralité est travaillée d'abord, dans la période contemporaine, au moyen de la notion de « contact de langues », dans la suite du livre « fondateur » de U. Weinreich (1953). Dans l'interview rendue accessible par les Archives audiovisuelles de la recherche, J. Boutet (2006) considère que l'étude des contacts de langues et du plurilinguisme est « au cœur » de la sociolinguistique. Pendant longtemps cependant, comme je l'ai mentionné ci-dessus, cette question des contacts de langues et du plurilinguisme n'est étudiée quasiment que pour ce qui concerne les situations relevant de francophonies « périphériques » principalement dans les anciennes colonies françaises et dans les aires créoles.

Le centre d'études interethnique (CERIN) est ainsi créé en 1966 à l'université de Nice et s'y ouvre en 1968 une « section de linguistique interethnique » qui organise la même année un colloque international sur « Le français hors de France », auquel participaient de nombreuses institutions francophones et de diffusion du français, dont notamment le CREDIF (Boutet, 2012 : 25). Le CERIN deviendra ensuite l'IDERIC, qui évoluera vers la constitution d'une équipe de recherche qui publiera de 1974 à 1991 le *Bulletin du Centre d'études des plurilinguismes* (*ibidem*). J. Boutet remarque notamment que, dans les livraisons de ce bulletin, « une grande diversité de pays et d'aires linguistiques est abordée, mais avec une nette prépondérance de travaux sur l'Afrique francophone » (*ibidem*).

Parallèlement à la création de ce centre, on peut distinguer d'autres foyers portant sur les contacts de langues et le plurilinguisme en francophonie au cours de cette période ; en particulier avec les travaux de L.-J. Calvet qui publie en 1974 *Linguistique et colonialisme*, ceux de R. Lafont sur la linguistique occitane, la minoration et le « colonialisme interne », avec la publication en 1971 de *Décoloniser en France*, et avec le développement des études créoles : le Comité international des études créoles [CIEC] est fondé à Nice en 1976 et en 1978, R. Chaudenson dirige le n°37 de *Langue française* sur « les parlers créoles ». C'est aussi en 1978 que paraît un des premiers ouvrages qui problématise un questionnement sociolinguistique d'un point de vue contrastif à fois « français » et « francophone », celui de N. Gueunier, E. Genouvrier et A. Khomsi.

Mais comme je l'ai remarqué ci-dessus, les travaux portant sur la France hexagonale ont longtemps délaissé cet aspect. Il faut attendre 1989 pour que paraisse l'ouvrage en deux tomes dirigé par G. Vermès et J. Boutet sous le titre *France, pays multilingue*, puis celui dirigé par G. Vermès et intitulé *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*. Ces livres présentent le grand intérêt de rendre visible la diversité linguistique présente en France, encore très largement, à l'époque, considérée comme « monolingue » mais sans pour autant, à ce moment, l'envisager sous l'angle des contacts. Les travaux de F. Gadet, faisant autorité sur la variation en français, n'abordent pas non plus (sauf très récemment) la question des contacts et ne conçoivent pas la variation en fonction de ceux-ci.

Jusqu'à la fin des années 1980, ce sont donc quasi-uniquement les sociolinguistes « de la périphérie » (c'est-à-dire ceux travaillant dans des situations non hexagonales, et plus particulièrement dans les aires créoles et en Afrique)¹⁵ qui problématisent en francophonie la question des contacts de langues.

Plus tard, c'est surtout à travers l'ethnographie de la communication et la sociolinguistique interactionnelle nord-américaines et leurs transferts (souvent non explicités) en France à partir principalement des années 1990 qu'est réintroduite la question des contacts.

¹⁵ À l'exception, comme je l'ai mentionné plus haut, des travaux de R. Lafont.

C'est aussi à cette période que la thématique du plurilinguisme commence à faire surface en DDdL, en se déclinant tout d'abord du point de vue des politiques linguistiques et éducatives, en lien avec l'élargissement à l'est de l'Europe¹⁶. Il s'agit alors principalement, à travers cette orientation, de favoriser une diversification des langues apprises en Europe. Il n'est pas anodin qu'au sein du Conseil de l'Europe, qui se fait le porteur de cette politique, les chercheurs français soient particulièrement actifs, à un moment où le français est de plus en plus supplanté par d'autres langues (l'anglais bien sûr, mais aussi l'espagnol, ainsi que l'allemand dans les pays d'Europe centrale et orientale). Il faut remarquer à ce propos que cette politique est à l'opposé de celle menée jusque là par la France dans les anciennes colonies ainsi que de ce qui perdure dans l'hexagone, où ce qui est toujours réaffirmé comme prépondérant et quasi exclusif est la « maîtrise du français » et où le plurilinguisme des populations migrantes n'est jamais considéré concrètement comme un atout à développer, malgré les discours récurrents sur les bienfaits du plurilinguisme.

La question des contacts de langues, dans le secteur de la DDdL, est associée principalement à deux courants de recherche : le premier autour des travaux sur l'acquisition des langues qui, au cours des années 1980, s'est de plus en plus centré sur des approches interactionnistes et le deuxième autour d'approches sociolinguistiques empruntant notamment à la pragmatique linguistique et à l'ethnographie de la communication. C'est autour de cette rencontre que s'est constitué une sorte de « socle » associant une approche centrée sur la *communication* à une préoccupation pour la diversité des *contextes* de diffusion des langues, en particulier, pour ce qui m'intéresse ici, du français. Malgré le fait que les grandes institutions de diffusion du français avaient participé au colloque de 1968 sur le français hors de France aux côtés de chercheurs ayant développé, dans de nombreuses aires francophones, ce qu'on pourrait appeler une « sociolinguistique du plurilinguisme » (voir ci-dessus), les orientations plurilingues en DDdL ne se sont pas construites dans cette filiation. Elles ont pris pour référence principale les travaux canadiens et suisses sur le bilinguisme, en les important sans toutefois réfléchir de façon approfondie sur les conditions – historiques, sociales, politiques, économiques, etc. – de leur production et sur l'écart avec la diversité des situations européennes auxquelles ont les a – souvent (trop) rapidement – appliqués (voir aussi Castellotti, 2013).

S'attacher à diffuser et à promouvoir le plurilinguisme en Europe n'a ainsi conduit, dans la quasi totalité des cas, qu'à diffuser l'idée selon laquelle le fait de pratiquer plusieurs langues constituerait en soi une supériorité absolue à tous points de vue (cognitif, social, identitaire, etc.) sur le fait d'en pratiquer une seule. Cela provoque, notamment, une prolifération de discours (politiques, didactiques, scientifiques, voire médicaux) marqués par un excès d'optimisme, d'idéalisme et de tentation universaliste « à rebours », comme l'avaient été en leur temps et avec les mêmes types d'arguments les discours vantant la supériorité incontestée du monolinguisme. Les orientations plurilingues en DDdL, telles qu'elles sont actuellement promues et mises en œuvre et malgré le potentiel instabilisant que visaient ses initiateurs, ne ressortissent ainsi, dans la majorité des cas que d'un plurilinguisme de façade, essentiellement quantitatif, ne se posant quasiment pas / plus la question de la diversité des enjeux et des manifestations liés à la pluralité et à l'hétérogénéité linguistique. Le plurilinguisme n'y est conçu le plus souvent que comme une modalité parmi d'autres d'apprentissage des langues et de diversification.

Il semble donc qu'il y ait là, en didactique, le retour d'une forme de (socio)linguistique appliquée : en « exportant » l'idée plurilingue sans toujours interroger ses fondements ni ses

¹⁶ Voir le numéro du *Français dans le monde-Recherches et applications* de 1991, dirigé par D. Coste et J. Hébrard, et intitulé « Vers le plurilinguisme ».

mises en œuvre, on¹⁷ l'a dépouillée de la force heuristique et dé-rangeante qu'elle aurait pu avoir.

La vérité¹⁸ est ailleurs ?

Non pas aux frontières du réel, comme le proclamait une célèbre série américaine, mais peut-être à celles des « disciplines » :

Les « disciplines » ne sont qu'un découpage administratif du savoir, un système de rangement, qu'il convient impérativement de ne pas confondre avec un découpage épistémologique. (Porcher, 1997 : 13)

C'est au niveau épistémologique, précisément, que je pense important de faire porter la réflexion et, en tout premier lieu, en interrogeant les notions de *langue* et d'*appropriation*, qui sont au cœur des relations entre sociolinguistique et DDdL. Je ne reviendrai que brièvement sur la question des « langues », dans la mesure où, depuis 2007 en particulier, D. de Robillard a abondamment argumenté le choix de ne plus les considérer comme des « LSDH » (stables, décontextualisées, homogènes) mais comme des « LICHH » (instables, contextualisées, historicisées, hétérogènes), le « L » se rapportant non plus seulement à des « langues », précisément, mais à l'ensemble « langue-langage-discours ». Ce choix s'oppose au fait de concevoir les « langues » comme des objets, ce qui obéit à des objectifs d'ordre pratique ou « technologique », comme le rappelle S. Auroux (1994), dont, tout particulièrement, celui de les outiller pour pouvoir plus facilement les transmettre, notamment par l'enseignement. Il s'oppose aussi à leur conception « structuro-nationiste » qui accompagne et pérennise la construction des États-Nations. Il se différencie également, enfin, de la conception (probablement dominante actuellement en sociolinguistique) qui les considère sous l'angle de « pratiques langagières » (Boutet, Fiala et Simonin, 1976), ce qui ne suffit pas à prendre en compte leur historicité ni les imaginaires et idéologies qui leur sont liés ou les fonctions qu'elles occupent dans le paysage politique et économique mondialisé.

Le problème de ces conceptions, historiquement construites est que, sauf exception (en particulier Baggioni, 1997), elles ne sont que rarement explicitées par les sociolinguistes et quasiment jamais par les didacticiens, dans la mesure où cela risquerait d'ébranler l'orientation diffusionniste du domaine. Et les approches didactiques se réclamant du plurilinguisme (notamment les approches plurielles, voir Robillard 2008b) reposent sur les mêmes présupposés ; elles n'explicitent et ne remettent qu'exceptionnellement en question l'« existence » et la fétichisation de telles langues, contribuant à renforcer leur dimension principalement fonctionnelle, voire instrumentale.

En choisissant, en revanche, de considérer les langues (ou plutôt le « L ») non plus comme des objets, des pratiques ou des moyens de communication et d'action mais comme des *expériences* c'est à dire, au sens phénoménologique du terme, comme « présence perceptive du monde » (Merleau-Ponty 1964 : 48), c'est une toute autre vision de l'appropriation qui peut s'imaginer et être proposée, y compris dans une perspective didactique¹⁹. Ce qu'on appelle

¹⁷ Je m'inclus dans ce « on », dans la mesure où j'ai contribué à argumenter pour le développement d'orientations plurilingues en DDdL, même si j'ai tenté de le faire dans une autre perspective.

¹⁸ Il ne s'agit pas de « vérité » au sens absolu qu'il lui est habituellement accolé, mais plutôt de pertinence : comment aborder de façon pertinente et mutuellement fructueuse les relations entre sociolinguistique et DDdL ?

¹⁹ J'entends ici « didactique » non pas dans sa signification restreinte et utilitariste visant principalement à améliorer les conditions et les moyens d'enseignement et d'apprentissage (tout ce qui concerne le « comment ») mais au sens large du terme, mettant au premier plan les questionnements politiques et éthiques susceptibles de permettre une interrogation sur les histoires et les projets (le pourquoi / pour quoi) d'appropriation (voir Castellotti, 2015).

habituellement « apprendre une autre langue », ou plutôt *s'approprier*, se transforme alors : il ne s'agit plus de viser la « maîtrise » de formes de communication différentes, sans se changer soi-même. Il s'agit de faire l'expérience d'une autre façon d'être au monde, de percevoir, de faire sens, ou encore « d'être en langue autrement ». S'approprier, dans cette perspective, ne signifie pas posséder, être maître, « prendre possession », comme le propose F. Dastur dans son explicitation du terme *Ereignis*, chez Heidegger (souvent traduit par « appropriation » ou « appropriation ») :

S'approprier quelque chose ne veut pas dire le posséder, mais le porter à ce qu'il a de propre, le laisser advenir en propre. (Dastur, 2011 : 95)

Et comme l'explique aussi J. Derrida, c'est précisément parce qu'on ne possède pas la langue que cela pousse à des « mouvements d'appropriation »²⁰.

Le fait de se situer dans une dynamique appropriative de cet ordre revient à mettre au premier plan des préoccupations didactologiques les aspects diversitaires, altéritaires, sociaux, politiques (autrement dit, à « prendre la diversité au sérieux », Huver & Bel, 2015) aux dépens des questions pragmatiques, méthodologiques, techniques qui y sont alors subordonnées. Cela permet d'envisager de façon renouvelée les relations avec la sociolinguistique, plus précisément d'une « sociolinguistique de la réception » telle qu'elle se dessine dans les contributions à ce numéro de D. de Robillard, I. Pierozak, V. Feussi, M. Debono en particulier. D. de Robillard rappelle ainsi que :

certaines fonctions identitaires et ontologiques, indispensables à toute langue, ne peuvent être assurées que par des formes non standardisées, puisque ces fonctions, comme le montrent en abondance les travaux de G. Manessy en Afrique [...] ne peuvent être assurées que par « appropriation », donc transformation, des formes linguistiques, ce qui est contradictoire avec la standardisation. (Robillard, 2014 : 167)

Ces « formes non standardisées » m'invitent à repenser ce qui a été nommé dans les recherches en acquisition « l'interlangue », définie comme :

la langue qui se forme chez un apprenant d'une langue étrangère à mesure qu'il est confronté à des éléments de la langue-cible, sans pour autant qu'elle coïncide totalement avec cette langue cible. Dans la constitution de l'interlangue entrent la langue maternelle, éventuellement d'autres langues étrangères préalablement acquises, et la langue cible. (Vogel, 1995 : 19)

Cette formulation fait référence à un ensemble par définition évolutif donc mouvant, instable, hétérogène, qui pourrait la rapprocher de « l'usage vernaculaire » défini comme « une matière linguistique indécise » (Manessy, 1993 : 416). Mais les pré-supposés des « inventeurs » de l'interlangue (notamment Selinker, 1972) n'envisagent celle-ci que sous ses aspects de *système* linguistique (intermédiaire, certes, mais « système » tout de même) ou de construction *cognitive*. Ses dimensions possiblement sociolinguistiques ne sont que très peu interrogées, encore moins dans la perspective « identitaire et ontologique » évoquée ici.

Il faut cependant mentionner certains travaux de B. Py qui s'approchent de ces réflexions, en proposant l'expression de « tension acquisitionnelle » pour désigner le rapport toujours déséquilibré entretenu dans l'appropriation entre fusion et différenciation (Py, 1992). Il conçoit ainsi que les apprenants font des choix, y compris et peut-être surtout, n'en déplaise aux cognitivistes, d'ordre identitaire, pour s'engager de façon plus ou moins résolue et entière dans ce processus d'appropriation. S. Galligani a également évoqué dans sa thèse les

²⁰ Entretien « la langue n'appartient pas », *Paul Celan, Europe* n° 861-862, cité par M. Crépon (2001 : 185).

biographies de migrants ne modifiant pas leur accent d'origine « dans la mesure où cette coloration représente à leurs yeux un marqueur identitaire » (Galligani, 1998 : 195).

Dans la continuité de ces réflexions, et en les approfondissant, un nouveau rapprochement entre DDdl et sociolinguistique reste donc à imaginer, non pas dans une logique d'application ou d'influence, mais dans une dynamique phénoménologique-herméneutique qui inscrirait la question de la réception comme centrale dans les processus d'appropriation. Cela implique de considérer que ce qui est primordial dans le processus d'appropriation ce ne sont pas les « langues », ni la communication ou l'action (toujours conçue dans ses aspects essentiellement productifs), mais les *personnes*, avec leurs parcours, leurs expériences, leurs perceptions, inscrites socialement et la *rencontre* qu'elles instaurent, pour, nécessairement, (se) transformer :

Que serait, en effet, une rencontre, si elle ne mettait l'advenant en demeure de se comprendre lui-même autrement à partir de possibles reconfigurés ? Que serait une rencontre, si elle ne faisait chanceler nos certitudes, nos habitudes, si elle ne détruisait toute possibilité d'être habitué à quoi que ce soit en nous faisant douter de tout, y compris et d'abord de notre propre capacité à accueillir celui ou celle dont le destin n'a pas seulement croisé, mais altéré et bouleversé le nôtre ? (Romano, 1999 : 232).

Une telle orientation implique de ne plus travailler sur / avec la pluralité, qui induit quasi inévitablement l'idée d'une quantité, mais de réfléchir aux « rapports à », « expériences de » la pluralité et surtout de l'hétérogénéité, ce qui conduit à s'interroger avant tout non pas sur des pratiques mais sur des postures, des manières d'être. Ce choix entraîne aussi un nécessaire repositionnement du « comprendre », prioritairement par rapport au « produire ». Si l'on conçoit l'appropriation avant tout comme une confrontation expérientielle et une relation altéritaire, cela revient à se poser d'abord la question du sens perçu et interprété, et donc de l'in-compréhension : « comprendre, c'est toujours comprendre autrement » (Gadamer 1976, voir aussi Debono, dans ce numéro). Et comme l'explique J. Grondin se référant aux travaux de H.-G. Gadamer sur l'interprétation, « comprendre, c'est traduire un sens ou être capable de le traduire » (Grondin, 2011).

La question du traduire, au sens large du terme, se situe ainsi au cœur de la question de l'appropriation ; car, précisément, la traduction renvoie à une posture avant tout altéro-réflexive (Robillard, 2007, 2008a) qui se fonde sur la rencontre altéritaire et qui constitue une expérience à la fois de réception et d'appropriation. Il n'est pas question, bien sûr, de revenir aux approches didactiques dites traditionnelles ou « grammaire-traduction », qui n'utilisaient la traduction que comme technique instrumentale, mais de considérer la traduction dans son aspect profondément interculturel, au sens plein du terme, en mettant en œuvre ce que les romantiques allemands nommaient *Bildung* :

Bildung signifie généralement « culture » et peut être considéré comme le doublet germanique du mot Kultur, d'origine latine. Mais, par la famille lexicale à laquelle il appartient, ce terme signifie beaucoup plus, et s'applique à beaucoup plus de registres : ainsi peut-on parler de la Bildung d'une œuvre d'art, de son degré de « formation ». De même, Bildung a une très forte connotation pédagogique et éducative : le processus de formation. [...] Par la Bildung, un individu, un peuple, une nation, mais aussi une langue, une littérature, une œuvre d'art en général se forment et acquièrent ainsi une forme, une Bild [...] qui est une forme propre. (Berman, 1984 : 72-73)

En mettant en œuvre le *processus* de traduction (et non en visant un *résultat* « équivalent »), on compare, on interprète, on éprouve cette (in-)compréhension. Il s'agit ainsi, à travers la question du traduire, travaillé dans différentes situations, d'explorer les aspects diversitaires communs à la sociolinguistique et à la DDdL, en réfléchissant

prioritairement à partir d'un questionnement partagé : comment on comprend l'autre et comment on (se) le traduit.

Références bibliographiques

- AUROUX S., 1992, *Histoire des idées linguistiques*, Tome 2, Liège, Mardaga.
- AUROUX S., 1994, *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga.
- BAGGIONI D., 1997, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot.
- BERMAN A., 1984, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.
- BERTRAND O. & SCHAFFNER I., 2010, *Quel français enseigner ? La question de la norme dans l'enseignement / apprentissage*, Paris, Les éditions de l'Ecole Polytechnique.
- BESSE H., 2000, *Propositions pour une typologie des méthodes de langue*, Thèse de doctorat d'état sous la direction de J.-C. Chevalier, Université Paris 8.
- BESSE H., 2009, « Pourquoi apprend-on encore le français en tant que langue étrangère ? » *Revue japonaise de didactique du français*, Vol 4, n° 1, pp. 9-25.
- BLANCHET P., 2000, *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, PUR.
- BLANCHET P., CALVET L.J., ROBILLARD D. de, 2007, *Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question, Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n° 1, Paris, L'Harmattan.
- BOUTET J., 2006, « Développements de la sociolinguistique », *Archives audiovisuelles de la recherche*, http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/_video.asp?id=853&ress=2755&video=94544&format=68.
- BOUTET J., 2009, « Marcel Cohen, l'enquête et les faits linguistiques, de 1908 à 1928 », *Langage et société*, n° 128, pp. 31-54. <http://0-www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2009-2-page-31.htm>
- BOUTET J., 2012, « Paul Wald et l'Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles (IDERIC) de Nice », *Langage et société*, n° 142, pp. 23-31, www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-4-page-23.htm.
- BOUTET J., FIALA P., SIMONIN-GRUMBACH J., 1976, « Sociolinguistique ou sociologie du langage », *Critique* n° 344, pp. 68-85.
- CALVET L.J., 1999, *Aux origines de la sociolinguistique la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1964)*, *Langage et société* n° 88, pp. 25-57, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lsoc_0181-4095_1999_num_88_1_2867.
- CASTELLOTTI V. (dir.), 2001, *D'une langue à d'autres, pratiques et représentations*, Rouen, PUR, Collection DYALANG.
- CASTELLOTTI V., 2013, « L'articulation recherche-intervention en didactique des langues. Comment (ne pas) en sortir ? » dans J.C. Beacco (dir.), *Ethique et politique en didactique des langues. Autour de la notion de responsabilité*, Paris, Didier, Collection Langues et didactique.
- CASTELLOTTI V., 2015, « Diversité(s), histoire(s), compréhension. Vers des perspectives relationnelles et alterdidactiques pour l'appropriation des langues », dans D. Bel & E. Huver E. (dir.), *Recherches en didactique des langues / cultures. Les Cahiers de l'ACEDLE* Vol. 12, n° 1, *Prendre la diversité au sérieux en didactique / didactologie des langues. Contextualisation- universalisme : Des notions en face à face ?*, <http://acedle.org/spip.php?article4381>

- CASTELLOTTI V. & ROBILLARD D. de (dir.), 2003, *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, « France, pays de contacts de langues ? ».
- CHEVALIER J.C., 2006, « Le pamphlet : Français élémentaire ? Non. 1955. L'affrontement Georges Gougenheim – Marcel Cohen », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 36, mis en ligne le 24 août 2011, consulté le 22 septembre 2015, <http://dhfles.revues.org/1187>
- COSTE D. ET HEBRARD J., (dir) 1991, *Vers le plurilinguisme, Le français dans le monde - Recherches et applications*, février-mars 1991, pp. 5-17.
- COSTE D., 1986 « Didactique et diffusion du français langue étrangère. Questions de priorité », *Etudes de linguistique appliquée*, n° 64, pp. 17-30.
- COSTE D., 1987, *Institution du français langue étrangère et implications de la linguistique appliquée - Contribution à l'étude des relations entre linguistique et didactique des langues de 1945 à 1975*, Thèse de doctorat d'Etat sous la direction de Jean Claude Chevalier, Université Paris 8.
- COSTE D., 2006, « Français élémentaire, débats publics et représentations de la langue », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], n° 36, <http://dhfles.revues.org/1181>, consulté le 22 septembre 2015.
- COSTE D., 2013, « La didactique des langues entre pôles d'attraction et lignes de fractures » dans J.-C. Beacco (dir.), *Ethique et politique en didactique des langues. Autour de la notion de responsabilité*, Paris, Didier, Collection « langues et didactique », pp. 35-73.
- COSTE D., MOORE D., ZARATE G., 1997, *Compétence plurilingue et pluriculturelle*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.
- CREPON M., 2001, *Les promesses du langage. Benjamin, Rosenzweig, Heidegger*, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- DASTUR F., 2011, *Heidegger et la pensée à venir*, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- DEPREZ C., 1994, *Les enfants bilingues. Langues et famille*, Paris, Didier/CREDIF.
- DEPREZ C., 2002, « La langue comme « épreuve » dans les récits de migration », *Bulletin VALS-ASLA* n° 6, pp. 39-52.
- DETEY S. 2010, « Normes pédagogiques et corpus oraux en FLE : le curseur apprenabilité/acceptabilité et la variation phonético-phonologique dans l'espace francophone », dans Bertrand O. & Schaffner I., *Quel français enseigner ? La question de la norme dans l'enseignement / apprentissage*, Paris, Les éditions de l'Ecole Polytechnique, pp. 155-168.
- DETEY S., DURAND J., LAKS B., & LYCHE C. (eds.), 2010, *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone. Ressources pour l'enseignement*, Paris, Ophrys.
- GADAMER H.G., 1976 [1960], *Vérité et méthode*, Paris, Seuil.
- GALISSON R. (dir.), 1990, *De la linguistique appliquée à la didactologie des langues-cultures*, *Etudes de linguistique appliquée*, n° 79.
- GALLIGANI S., 1998, *Le français parlé par des migrants espagnols de longue date : biographie et pratiques langagières*, Thèse de doctorat sous la direction de L. Dabène, Université Stendhal-Grenoble 3.
- GOUGENHEIM G., MICHEA R., RIVENC P. & SAUVAGEOT A., 1964 [1956] *L'élaboration du français fondamental, 1^{er} degré : étude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base*, Paris, Didier.
- GRONDIN J., 2011, *Hans-Georg Gadamer. Une biographie*, Paris, Grasset.
- GUEUNIER N., GENOUVRIER E. & KHOMSI A., 1978, *Les Français devant la norme. Contribution à une étude de la norme du français parlé*, Paris, Champion.
- HUVER E. & BEL D., (dir.) 2015, *Prendre la diversité au sérieux en didactique/didactologie des langues*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces discursifs.
- LAFONT R., 1971, *Décoloniser en France*, Paris, Gallimard.

- LAKS B., 1984, « Le champ de la sociolinguistique française de 1968 à 1983, production et fonctionnement », *Langue française*, Volume 63, n° 1, pp. 103-128.
- LEHMANN D., 1988, *La didactique des langues en face à face*, Paris, Hatier / CREDIF.
- MANESSY G., 1993, « Vernacularité, vernacularisation », dans D. de Robillard & M. Beniamino, *Le français dans l'espace francophone*, tome 1, pp. 407-417.
- MARCELLESI J. B., 1980 « De la crise de la linguistique à la linguistique de la crise : la sociolinguistique », *La pensée*, n° 209, pp. 4-21.
- MERLEAU-PONTY M., 1964, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- MOLINARI C., 2008, « L'enseignement du FLE face au défi de la variation », dans G. Alao, E. Argaud, M. Derivry-Plard & H. Leclercq (éds), *Grandes et petites langues. Pour une didactique du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales, pp. 57-68.
- MOORE D. & CASTELLOTTI V. (dir.), 1999, *Alternances des langues et constructions de savoirs*, *Cahiers du français contemporain* n° 5.
- OTTAVI P., 2010, « Langue corse et polynomie . Retour sur un processus langagier dans l'enseignement secondaire », dans I. Pierozak, T. Bulot & P. Blanchet (dir.), *Cahiers de sociolinguistique* n° 15, pp. 87-96.
- PORCHER L., 1997, « Lever de rideau », *Notions en question*, n° 2, *Les représentations en didactique des langues et cultures*, pp. 11-27.
- PRUDENT L.F., 1981 « Diglossie et interlecte », *Langages*, n° 61, pp. 13-38.
- PY B., 1992, « Apprentissage d'une langue étrangère et altérité », *Cahiers de l'ILSLL*, n° 2, pp. 113-126.
- ROBILLARD D. de, 1989, « Aménagement linguistique, planification des langues et processus décisionnels », dans R. Chaudenson, D. de Robillard, *Langues, économie et développement* (Tome I), Marquis, Montmagny, pp. 67-79.
- ROBILLARD D. de, 2007 « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », dans p ; Blanchet, L.-J. Calvet & D. de Robillard, *Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question*, *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n° 1, L'Harmattan, pp. 81-228.
- ROBILLARD D. de, 2008a, *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces discursifs, 2 Vol.
- ROBILLARD D. de, 2013, « Décaper les contacts de langues par une vision interlectale », dans S. Kriegel & D.Véronique (éds), *Cahiers du CLAIX*, n° 24, *Contact de langues - langues en contact*, pp. 49-58.
- ROBILLARD D. de, 2014, « Monnaie de signe, monnaie de singe ? Comment comprendre des corpus électroniques ? Implications épistémologiques, éthiques et politiques », dans M. Debono (dir.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*, Bruxelles, Peter Lang, Collection GRAMM-R.
- ROBILLARD D.de, 2008b, « Langue(s) / systèmes / didactiques, diversité, identités », *Le français aujourd'hui*, *Descriptions de la langue et enseignement*, n° 162, pp. 11-19.
- ROMANO C., 1999, *L'événement et le temps*, Paris, PUF.
- SELINKER L., 1972, « Interlangage », *IRAL*, n° 10, pp. 219-231.
- VOGEL K., 1995, *L'interlangue. La langue de l'apprenant*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- WEINREICH U., 1953, *Languages in contact. Findings and Problems*, New York, Linguistic Circle of New York.

LA COMPARAISON SELON UNE APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE HERMÉNEUTIQUE QUALITATIVE : ÉBAUCHES DE RÉFLEXION

Dominique Pichard Doustin

Université de Tours, EA 4246 DYNADIV

Introduction

Engagée dans un travail de recherche¹ visant à comparer les politiques « linguistiques » éducatives mises en œuvre dans l'enseignement général et dans la formation professionnelle dans trois espaces géographiques européens : la France, l'Allemagne et la Catalogne, il me paraît pertinent d'explorer la question de la comparaison, dans la mesure où ces trois espaces diffèrent notablement sur plusieurs points. En effet, ils présentent des situations politiques différentes (héritage jacobin de l'Etat-Nation en France, fédéralisme pour l'Allemagne et communauté autonome pour la Catalogne) et les contextes dans lesquels les politiques linguistiques éducatives ciblées sont mises en œuvre divergent. En outre, si les mises en œuvre de la formation générale menant à l'enseignement supérieur après le baccalauréat, l'Abitur et le bachillerato² présentent peu de différences, en revanche les mises en œuvre de la formation professionnelle divergent notablement. En France, la formation professionnelle de niveau cinq³, voire quatre est peu valorisée dans les représentations sociales, l'orientation d'un élève en lycée professionnel étant souvent perçue comme la marque de l'échec scolaire. En revanche, en Allemagne, la formation professionnelle de base est valorisée, les élèves ayant le choix à l'issue de l'école primaire, d'intégrer une Realschule menant à une formation professionnelle plutôt que le Gymnasium conduisant vers des études universitaires. À partir de 2006, ce pays s'est lancé dans une nouvelle politique en faveur de la formation professionnelle, le *Bundesinstitut für Berufsbildung* (l'institut fédéral pour la formation professionnelle), mettant l'accent sur « une formation qui permettrait l'acquisition de qualifications internationales, comme par exemple les connaissances de langues étrangères... »⁴. En Espagne, la formation professionnelle se pratiquait traditionnellement plus volontiers sur le terrain, c'est-à-dire directement dans une entreprise et sans périodes d'enseignement dans un organisme de formation. Depuis 2008, *las programas de*

¹ Il s'agit d'un travail se faisant dans le cadre d'une recherche doctorale.

² Le baccalauréat est le diplôme validant les études secondaires en France, l'Abitur est celui validant les études secondaires en Allemagne et le bachillerato est le diplôme validant les études secondaires en Catalogne.

³ Le niveau V correspond aux diplômes de CAP (certificat d'aptitude professionnelle) et le niveau IV aux diplômes des différents baccalauréats (professionnel, technique et d'enseignement général) ainsi qu'aux diplômes de BP (brevet professionnel).

⁴ BIBB : <http://www.bibb.de> (consulté le 07/09/2013).

*cualificacion profesional inicial*⁵ ont été introduits dans le système éducatif afin de proposer des modules de compétences de base et de formation professionnelle aux jeunes de plus de seize ans qui n'ont pas mené à terme la scolarité obligatoire. En outre, quelques baccalauréats technologiques permettent aux élèves qui le souhaitent d'acquérir une formation professionnelle. Cette dernière est surtout proposée à partir du niveau trois, c'est-à-dire après la fin des études secondaires.

Ces divergences apparentes propres aux trois espaces géographiques européens étudiés m'amènent à me poser la question :

Comment comparer avec de l'hétérogène et du pluriel ?

Cette interrogation centre la question de la comparaison sur une perspective phénoménologique-herméneutique qui m'incite à prendre d'emblée mes distances envers les démarches objectivistes. Ces dernières postulent que l'objectivité doit être placée au cœur du travail comparatif. Pour garantir l'objectivité, le chercheur utilise les outils construits par des chercheurs expérimentés et reconnus, sans tenir compte des enjeux qui sous-tendaient la construction de ces outils comparatifs. Les démarches objectivistes garantissent également la neutralité et l'interchangeabilité du chercheur, dans la mesure où il doit présenter ses recherches et leurs résultats dans des textes « objectifs » postulant « l'objectivité textuelle fermée sur soi et indépendante de toute subjectivité d'auteur ou de lecteur » (Ricoeur, 1986 : 33). Or dans le cadre du travail comparatif que j'entreprends, il m'apparaît que la subjectivité⁶ est au cœur de ce travail. Aussi une méthode comparative, telle celle définie par Madeleine Grawitz (1999 : 76) en tant qu'analyse du donné concret par le biais de l'identification de ressemblances et de différences, d'éléments constants et l'élaboration de typologies me paraît peu appropriée à mon projet de recherche. En effet, cette méthode comparative s'inscrit dans une perspective unidimensionnelle et homogénéisante, donc simplificatrice. Or une méthode comparative essentiellement axée sur le rationnel et visant l'universalisme me paraît moins pertinente que celles construites selon un choix épistémologique postulant une conception du monde complexe⁷. D'autant moins pertinente, que du fait de la dimension éminemment culturelle de mes objets de recherche, l'histoire est particulièrement prégnante dans mon projet de recherche. Or l'histoire ne produisant pas que du rationnel, elle amène à prendre en compte la complexité, notamment celle d'un monde composite et pluriel en mouvement (Werner & Zimmermann, 2003 : 17).

De surcroît, les travaux au sein de l'équipe de recherche Dynadiv⁸, ainsi que de nombreuses lectures, notamment les écrits de Guy Jucquois (1989, 1998) explorant une conception herméneutique de la comparaison, m'ont amenée à privilégier la réflexivité et à prendre en compte la pluralité, l'hétérogénéité, la subjectivité et la complexité des situations, des représentations et des phénomènes. C'est l'une des raisons pour lesquelles il me paraît peu opportun de percevoir la comparaison en tant que recherche de différences et de similitudes. Il me paraît également pertinent de prendre des distances avec les enjeux des recherches

⁵ PCPI : <http://www.educaweb.com> (consulté le 13/09/2013).

⁶ Cette question est développée dans la partie « La reconnaissance de la subjectivité au cœur du travail comparatif ».

⁷ La conception du monde complexe prend en compte l'incertain, l'inattendu et le hasard dans la connaissance du réel, ainsi que la part de subjectivité et d'irréductible dans l'étude des phénomènes humains. En outre, dans ces phénomènes humains, elle reconnaît les interactions de multiples facteurs eux-mêmes interdépendants (Morin, 1990)

⁸ Dynadiv : équipe de recherche de l'université de Tours, spécialisée en sociolinguistique et didactique des langues et inscrivant ses travaux dans un paradigme qualitatif et dans des courants phénoménologiques herméneutiques.

s'inscrivant dans des démarches « objectivistes » car ils se révèlent souvent être la recherche de meilleures pratiques, l'objectif étant *in fine*, selon Michel Lallement et Jan Spurk (2003), « le transfert des “bonnes manières de faire” » vers les pays les moins efficaces. Cet objectif interventionniste, qui postule la supériorité d'un pays sur l'autre, me semble peu cohérent avec mon projet de recherche. En effet les objectifs du travail comparatif entrepris sont la recherche de l'altérité comme mode de connaissance et la volonté de comprendre les mécanismes, les rapports d'intérêts, ainsi que les représentations des formations professionnelle et générale qui sont au cœur de la conception et de la mise en œuvre des politiques éducatives explorées.

Afin de répondre à ces préoccupations et aux questions que je me pose plus particulièrement au sujet de la posture à adopter au long du travail de recherche, au sujet de l'entrée dans le travail comparatif et de sa mise en œuvre, ainsi qu'au sujet de la mise en scène de la recherche et de son écriture, il m'apparaît cohérent de me tourner vers des chercheurs ayant exploré la notion de comparaison selon une approche qualitative.

Une posture réflexive

Les spécialistes de la comparaison Guy Jucquois (1989, 1998), Michel Lallement (2003), Jan Spurk (2003) et Cécile Vigour (2005) proposent de privilégier la réflexivité dans le travail comparatif. La réflexivité est postulée dans de nombreux travaux inscrits dans une approche qualitative, dans la mesure où « “qualitatif” et “réflexif” sont inextricablement liés » (Robillard, 2009 : 154). Aussi il me paraît cohérent d'explorer les représentations que les chercheurs, qu'il m'est apparu pertinent « d'interroger »⁹, ont construites à son sujet.

L'acceptation du principe d'altérité

Pour Guy Jucquois, la posture réflexive est propre à favoriser la volonté et la capacité d'accueil à l'altérité et à l'inattendu. L'Autre est, dans la conception maximaliste, celui avec lequel on est en conflit car il nous dérange. Le chercheur doit donc s'efforcer de s'affranchir de ses préjugés, de ses représentations, pour appréhender celles de l'Autre. La posture réflexive favorise ainsi la pratique de l'ouverture, de la décentration, de la tolérance, ainsi que l'implication personnelle (Jucquois, 1989 : 13). La pratique de la décentration qui découle des pratiques de l'ouverture et de la tolérance se révèle dynamique, dans la mesure où elle amène le chercheur à explorer d'autres pistes de compréhension que celles construites par ses représentations. Ainsi, en faisant de l'altérité un opérateur de connaissances, le chercheur est amené à « la négation de Soi dans la confrontation avec l'Autre » (Dupré, Jacob, Lallement, Lefèvre, Spurk, 2003). Ces éléments amènent Guy Jucquois à souligner que « le comparatisme est à la fois [...] une épistémologie et une éthique » (1989, 1998 : 17).

Le travail comparatif est « une éthique » (Jucquois, 1989), dans la mesure où le chercheur problématise la construction du sens concernant les autres et où il accepte le principe d'altérité (Spurk, 2003 : 73)¹⁰. Le principe d'altérité implique notamment, pour le chercheur engagé dans des comparaisons internationales, de « tenter »¹¹ de ne pas céder à l'ethnocentrisme (Spurk, 2003). Ce dernier se révèle comme la tendance à se croire le centre du monde immatériel et matériel et à ériger en normes universelles des règles ou des

⁹ Il m'est apparu pertinent d'interroger ces chercheurs pour des raisons qui apparaîtront au fur et à mesure du déroulement du texte.

¹⁰ Jan Spurk, sociologue, a dirigé avec Michel Lallement un groupe de recherche du CNRS au sujet de la comparaison internationale.

¹¹ J'utilise à dessein ce verbe car je suis consciente que l'ethnocentrisme est la forme la plus naturelle et la plus spontanée de notre pensée quand nous comparons.

habitudes de sa conduite. Le risque d'ethnocentrisme est présent, plus particulièrement, dans la construction de typologies aux biais contestables qui se révèlent être plus spécifiquement des biais culturels. Michael Werner et Bénédicte Zimmermann rejoignent Jan Spurk, quand ils déplorent, lors de l'analyse d'études comparatives internationales, « le déficit de réflexivité » (Werner & Zimmermann, 2003 : 14) à propos notamment de concepts élaborés au sein de traditions disciplinaires nationales et de l'utilisation de « catégories dont l'historicité et la labilité sont mises entre parenthèses » (Werner & Zimmermann, 2003 : 14).

Le terrain que j'ai construit dans le cadre de cette recherche m'amène à me « confronter » à l'altérité de façon récurrente. En effet les situations et les idéologies politiques divergent d'un espace géographique à l'autre. En outre au sein d'un même espace géographique, les différents types de formation revêtent des différences importantes. Au long de ce travail comparatif, il me paraît pertinent de rester attentive à l'inattendu et à l'altérité grâce à une posture réflexive permanente facilitant l'exploration des observables, des analyses et des interprétations construits. La réflexivité¹² devrait permettre également de ne pas céder à la tentation d'ériger un modèle de formation « idéal » auquel les autres types de formation seraient comparés. Dans le cadre de mon travail doctoral motivé par un constat d'insatisfaction au sujet de la place accordée aux langues dans l'enseignement professionnel en France¹³, il apparaît peu probable que le modèle français soit perçu comme le modèle idéal. En revanche, le modèle allemand pourrait jouer ce rôle, dans la mesure où il me paraît plus efficace a priori. De plus, ma volonté de favoriser la « revalorisation » des représentations de l'enseignement professionnel en France pourrait influencer sur les analyses et les interprétations construites. Cependant, une posture réflexive permettant d'explorer d'autres pistes que celles construites par mes représentations me paraît propre à limiter les risques de réification ou de « militantisme » en faveur d'un objet à l'étude. Ces remarques conduisent à explorer le rôle de la subjectivité dans le travail comparatif.

La reconnaissance de la subjectivité au cœur du travail comparatif

L'individu est au cœur du travail comparatif, dans la mesure où les objets de la recherche, les choix d'analyse et les interprétations sont construits en fonction de ce qui fait sens pour le chercheur. Ils sont les produits de ses représentations construites par sa propre histoire et ses expériences de recherche antérieures. Aussi, Cécile Vigour¹⁴ (2005 : 227-231), enjoint le spécialiste de la comparaison à réfléchir à l'établissement et à l'interprétation des ressemblances et des différences, au contexte et à la dimension historique dans lesquelles s'inscrivent les travaux de recherche. Elle enjoint également le chercheur à réfléchir à son propre statut et à l'influence que ses expériences passées, sa propre histoire, les objectifs et les enjeux de son travail exercent sur la production de sens. Cécile Vigour invite donc le spécialiste de la comparaison à développer une réflexivité herméneutique. En effet dans une conception herméneutique, les observables et les interprétations sont perçus comme construits par le regard et le travail du chercheur. En outre ils sont inscrits dans une histoire, un ensemble d'expériences et un réseau de relations tissés par l'interprétant (Huver, 2014). La

¹² Je perçois la réflexivité en tant que posture fondamentale de recherche. Ancrée dans l'historicité, la pluralité, la diversité, l'hétérogénéité et la complexité, elle interdit de figer le sens, chacun étant amené à faire l'expérience de la construction des significations.

¹³ J'ai enseigné durant quinze années respectivement dans un lycée des métiers de la mécanique, de la carrosserie et de l'imprimerie, puis dans un lycée des métiers de l'électrotechnique et de la restauration de collectivité, enfin dans un lycée des métiers de l'industrie.

¹⁴ Cécile Vigour a pour objectif explicite dans l'un de ses ouvrages sur la comparaison de mieux faire connaître la démarche comparative proposée dans les pays anglo-saxons (à ce propos, je cite la chercheuse en étant consciente que la dénomination « Pays anglo-saxons » est généralisante et englobe des entités aux différences marquées).

prise de conscience de cette historicisation doit amener le chercheur à se savoir et se reconnaître profondément impliqué par sa recherche (Jucquois, 1989 : 13) afin de comprendre ses attitudes en fonction de sa situation culturelle et sociale et sa propre histoire personnelle (Jucquois, 1998 : 43).

Dans le travail comparatif que j'entreprends, je reste consciente que la construction de la problématique et du terrain de recherche ont subi l'influence de mes expériences à la fois biographiques et professionnelles et de ce qui faisait sens pour moi. En effet, enseignante dans un lycée professionnel français et peu satisfaite des politiques linguistiques éducatives mises en œuvre dans ce secteur de formation, j'ai pensé pertinent de leur consacrer mes travaux de recherche. De surcroît, de nombreux et longs séjours en Allemagne et en Catalogne, ainsi que le fait de maîtriser l'allemand et l'espagnol et de comprendre le catalan m'ont incitée à m'engager dans la comparaison des politiques linguistiques éducatives mises en œuvre dans ces trois espaces européens. Cette comparaison me paraît cohérente dans la mesure où les analyses des caractéristiques propres à ces trois espaces permettront de construire des connaissances. Cependant l'adoption d'une posture réflexive herméneutique au long du travail de recherche permettra de mettre en lumière les facteurs influant sur la production des connaissances. Ainsi une posture réflexive herméneutique permettra de reconnaître la subjectivité inhérente à la construction de ces connaissances.

En résumé, la réflexivité doit être au cœur de la comparaison. Elle implique l'interrogation sur les dynamiques à l'œuvre dans le travail comparatif. Ces dynamiques relèvent du choix des objets étudiés, de la construction et de l'interprétation des connaissances. Elles relèvent également des effets induits par la comparaison, ainsi que de la portée et des limites de l'étude. En outre, la posture réflexive permet de mettre en lumière le rapport à l'altérité. Ce rapport à l'altérité peut conduire le chercheur à construire des observables et des interprétations en fonction d'éléments culturels lui étant propres.

La réflexion sur la posture du chercheur amène à une réflexion sur la mise en œuvre de la comparaison qui prend diverses formes selon les chercheurs et leurs travaux.

La mise en œuvre du travail d'analyse

La mise en œuvre du travail de comparaison a alimenté la réflexion de nombreux chercheurs. Les travaux de Guy Jucquois et ceux de Michael Werner et Bénédicte Zimmermann attirent plus volontiers mon intérêt, dans la mesure où ils inscrivent leurs réflexions dans une perspective herméneutique¹⁵.

Le comparatisme

Attaché à constituer les fondements d'une théorie générale de la comparaison, Guy Jucquois (1989) a construit la notion de « comparatisme » permettant d'approcher davantage la complexité des réalités humaines (Jucquois, 1998 : 18). S'affranchissant des représentations traditionnelles de la comparaison visant à l'étude de séries et à l'établissement de lois, le comparatisme prévoit l'abandon d'une méthode, référence absolue, unique et intangible et l'élaboration de méthodologies prenant en compte le sens et les enjeux de la comparaison mise en œuvre. Par le fait de la prise de conscience de la complexité (Morin, 1990), le comparatisme instaure l'obligation d'une multiplicité de regards (Jucquois, 1998 : 18). Cette

¹⁵ Je suis consciente que dans cet article, je traite comme homogènes des travaux assez différents, insistant plutôt sur les ressemblances, dans la mesure où le format se prête difficilement à de longues présentations. J'envisage dans la suite de ma réflexion doctorale de les présenter dans les transversalités et les différences.

pluralité de regards découle de la volonté de se décentrer suffisamment par rapport à ses propres points de référence et de la volonté d'instaurer de la distance par rapport au connu. Elle implique de rompre avec les préjugés et de remettre en cause les valeurs établies afin d'« accepter de faire entrer l'Autre dans notre champ perceptif et cognitif » (Jucquois, 1989 : 11). En imposant la pluralité des regards, le comparatisme rend possible la pensée interprétative, dans la mesure où celle-ci ne peut intervenir qu'en présence d'une certaine latitude laissée à son action (Jucquois, 1989). Le comparatisme peut ainsi déboucher sur un pluralisme herméneutique qui amène le chercheur à procéder à une interprétation consciente, donc à expliciter et historiciser¹⁶ les interprétations construites en fonction des finalités des comparaisons entreprises.

Le croisement

Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (2003), historiens spécialistes de la comparaison, s'intéressent à une mise en œuvre comparative particulière : le croisement qui relève des mêmes logiques que le comparatisme. Dans leur étude de l'histoire croisée, ces chercheurs s'appuient sur l'étymologie du verbe « croiser¹⁷ » pour montrer que le croisement implique un point de rencontre des éléments étudiés. Ces derniers peuvent être amenés à évoluer, voire se modifier ou se transformer (Werner & Zimmermann, 2003 : 19) par le biais des regards portés sur eux et des points de vue adoptés par le chercheur. Michael Werner et Bénédicte Zimmermann pointent du doigt l'intérêt de l'intersection qui est au cœur des recherches croisées, car le concept d'intersection met l'accent sur une approche multidimensionnelle, donnant droit de cité à la pluralité et aux configurations complexes qui en découlent (Werner & Zimmermann, 2003 : 15). Cette approche active et dynamique prend en compte les conséquences du croisement, notamment les processus susceptibles d'en résulter et les éventuelles transformations affectant aussi bien les éléments en contact que leur environnement (Werner & Zimmermann, 2003 : 16).

Le croisement se donne ainsi comme une activité cognitive structurante qui, par diverses opérations de cadrage, construit un espace de compréhension. (Werner & Zimmermann, 2003 : 17)

Dans le cadre de mon travail de thèse, le croisement me paraît propre à répondre à mes préoccupations épistémologiques. En effet je perçois le croisement comme favorisant l'articulation entre les divers points de vue sur les politiques linguistiques éducatives des trois espaces à l'étude.

La question des catégories d'analyse

S'intéresser à l'entrée dans le travail comparatif et à sa mise en œuvre invite à explorer la notion de catégories. En effet, la question du choix des catégories d'analyse et de leur statut se pose (Labit & Thoemmes, 2003), dans la mesure où même si elles sont à remettre en question selon une conception herméneutique, les catégories permettent néanmoins d'entrer dans le travail de croisement.

Selon une optique objectiviste, les catégories construites par des chercheurs expérimentés et reconnus, recèlent leur propre signification qui doit être entendue et respectée par le chercheur qui les utilise. Elles sont réifiées et perçues comme des outils dits objectifs. Selon une optique herméneutique, les catégories sont construites par le chercheur et elles sont

¹⁶ Selon Michael Werner & Bénédicte Zimmermann (2003 : 30) historiciser signifie articuler la donnée fondamentale de la réflexivité et les temporalités multiples qui entrent dans la construction de l'objet dès qu'on l'envisage comme une production située dans le temps et dans l'espace.

¹⁷ Croiser signifie disposer deux choses l'une sur l'autre en forme de croix (*Trésor de la langue française*, 2015).

inscrites dans l'histoire¹⁸. En effet, elles sont perçues comme les produits situés dans le temps et dans l'espace d'un choix subjectif. En outre, elles subissent l'influence d'expériences de recherche et celle des enjeux du travail de recherche. En ce sens elles sont labiles et historicisées. En conséquence, seule une approche située permet de mettre en évidence les enjeux spécifiques des catégorisations qui ont permis d'entrer dans le travail comparatif.

Dans leur travail au sujet de l'histoire croisée, Michael Werner & Bénédicte Zimmermann (2003 : 20) se posent la question de la traduction des catégories différentes selon les entités géographiques. Ces deux scientifiques pointent du doigt la dissymétrie introduite par le chercheur dans le traitement des observables construits en raison des effets induits par la maîtrise des subtilités de la langue et des catégories qu'elle véhicule, plus généralement en raison de sa propre insertion dans la société française. Cette question de la traduction¹⁹ rejoint celle de la réception. Le fait que les langues soient étrangères au chercheur rendent saillante *a priori* la question de la traduction d'une langue dans une autre. Je suis consciente de cette question de la traduction au long de ce travail de recherche qui m'amène à interroger des personnes s'exprimant dans des langues autres que le français et à explorer des écrits rédigés dans diverses langues. Cependant, il convient de mentionner qu'à mes yeux la question de la traduction est toujours au cœur des propos, des écrits quels qu'ils soient, dans la mesure où leur réception par l'Autre conditionne leur compréhension. Ce phénomène place les questions de traduction, de réception et de compréhension au cœur des préoccupations des approches herméneutiques.

Ces dernières s'intéressent également à la mise en scène et à l'écriture de la recherche. En effet, contrairement aux approches positivistes, elles ne prévoient pas l'entrée dans le travail de recherche par le biais d'hypothèses, la catégorisation des phénomènes *a priori*, la critique terme à terme de la diversité juxtapositive et la conformité à un plan préétabli destiné à garantir la scientificité des connaissances construites.

La mise en scène et l'écriture de la recherche : une approche herméneutique qualitative

La thèse de la sociolinguiste Marie-Laure Tending (2014) est une magistrale mise en œuvre d'une approche comparative herméneutique, sous la forme de croisement d'expériences de migrants originaires d'Afrique Noire « francophone » en Acadie du Nouveau Brunswick et en France. L'objectif de ce travail est de chercher à comprendre l'inscription de migrants originaires d'Afrique Noire « francophone » dans les contextes d'intégration particuliers de l'Acadie du Nouveau Brunswick et de la France. Pour mener à bien son projet, la chercheuse a conçu et mis en œuvre une démarche de croisement, s'inscrivant dans une perspective herméneutique qualitative de la comparaison. La thèse est présentée par son auteure comme un tissu d'histoires croisées. Le concept de « tissu²⁰ » est révélateur de l'implication, de la présence de la chercheuse dans la construction de son travail de recherche. Ce dernier est présenté implicitement, comme construit fil après fil par la réflexion et les différentes interprétations issues de la construction et de la mise en regard de diverses expériences personnelles, éclairées à la lumière de l'historicité des processus et des phénomènes sociaux innervant ces expériences (Tending, 2014 : 5). Ces processus et ces

¹⁸ Hans-Georg Gadamer (1996) montre les liens unissant l'herméneutique et l'histoire.

¹⁹ Traduction est à entendre selon plusieurs sens, celui de passer d'une organisation symbolique à une autre ou celui de transposer un texte d'une langue dans une autre (*Trésor de la langue française*, 2015)

²⁰ Le premier acte de la thèse s'intitule *Tissu sociohistorique et sociolinguistique*, le second acte *Tissu méthodologique*, conceptuel et épistémologique, le troisième acte *Tissu interprétatif d'histoires croisées*.

phénomènes sociaux ont fait l'objet d'un choix assumé par la constructrice de la thèse. En effet, à l'image des chercheurs²¹ inscrivant leurs travaux dans une optique herméneutique et qualitative, Marie-Laure Tending reconnaît que le comparatisme est forcément constructif, dans la mesure où les objets comparés sont choisis par le chercheur dont le regard et l'activité transforment des éléments « lambdas » en objets de recherche. De surcroît, au cours de son travail de construction et d'interprétation, Marie-Laure Tending reconnaît la subjectivité qui est au cœur du processus comparatif. Elle reconnaît que les perceptions des éléments ou des phénomènes mis en regard, leur construction et leur comparaison sont particulièrement liés respectivement à l'ancrage de ses pratiques de chercheuse dans un paradigme de recherche spécifique²² : une approche comparative herméneutique qualitative et à l'approche philosophique gadamérienne²³ dont elle se revendique (Tending, 2014 : 229).

Marie-Laure Tending inscrivant ses travaux dans ces approches, a centré son travail sur l'écriture et l'interprétation. Cette sociolinguiste a fait comme choix d'écriture de recherche de mettre en scène son travail. Elle le structure comme une pièce de théâtre en ayant recours au lexique théâtral²⁴, ce qui met en lumière le positionnement épistémologique qui sous-tend son travail de thèse.

Ce choix épistémologique-éthique-politique révèle une façon de questionner les problématiques de la diversité linguistique et culturelle et de construire un travail comparatif dans lequel les problématiques des écritures et mise en forme de la recherche prennent le pas sur celles des résultats dits « scientifiques » car « objectifs ». Ces derniers révèlent pourtant la subjectivité du chercheur, dans la mesure où les hypothèses de travail, le plan et les catégories construits subissent l'influence des objectifs poursuivis par le chercheur objectiviste. La poétique sous-jacente au travail de recherche de Marie-Laure Tending est mise en valeur explicitement, le lecteur de la thèse est à même de constater qu'elle n'entrave en rien la construction des connaissances.

L'exemple de la thèse de Marie-Laure Tending montre que l'herméneutique valorise « l'imagination du chercheur »²⁵ (Huver, 2014 : 170).

Perspectives

Au terme de cette exploration dans les travaux de spécialistes de la comparaison se préoccupant du questionnement épistémologique au sujet de la construction, de la mise en œuvre de leurs recherches et de la posture à adopter dans leur recherche, je m'interroge sur mon travail et l'élaboration d'une méthodologie répondant à mes préoccupations épistémologiques et aux finalités de mon projet de recherche. Un constat d'insatisfaction et de dysfonctionnement au sujet de la place accordée aux langues dans les établissements d'enseignement professionnel industriel français dans lesquels j'ai enseigné m'a amenée à interroger la place qui est accordée aux langues dans les établissements scolaires ou de formation de trois espaces européens. Cependant mon travail n'a pas pour finalités de proposer des solutions à ce dysfonctionnement, mais plutôt de comprendre. Aussi, il m'apparaît pertinent d'inscrire, tout d'abord, mon travail comparatif dans le paradigme de la

²¹ Notamment Marcel Détienne (2000).

²² Guy Jucquois (1989) oppose dans ses travaux deux conceptions de la comparaison, respectivement formelle et herméneutique.

²³ Hans-Georg Gadamer est un philosophe ayant placé l'herméneutique au centre de ses réflexions et élevé le comprendre à une structure ontologique du mode d'être de l'être humain dans le monde et l'histoire.

²⁴ Les trois parties de sa thèse s'intitulent des actes.

²⁵ Hans-Georg Gadamer (1982 : 36) souligne : « C'est l'imagination qui est le don le plus important du chercheur ». Je pense que cette citation mérite d'être explorée, ce que j'envisage de faire au cours de mon travail doctoral.

complexité, puisqu'il offre la possibilité de passer de l'homogénéité à l'hétérogénéité et de la simplification à la complexification.

En outre, il me paraît cohérent de prendre en compte l'articulation des dimensions empirique et réflexive, aussi le croisement qui met l'accent sur « l'ensemble des opérations techniques d'entrecroisement, c'est-à-dire les manières de gérer l'articulation entre la pluralité des regards possibles ainsi que les liens nombreux entre ces points de vue dès que l'on considère qu'ils sont historiquement situés » (Werner & Zimmermann, 2003) me paraît a priori un outil pertinent. En effet, je perçois le croisement des échelles spatiales comme propre à de me détourner de l'homogénéisation qui fige, dans la mesure où je projette selon une conception herméneutique de me distancier d'une conception linéaire de la comparaison. En effet cette dernière réduit le traitement des observables à l'analyse de différences et de convergences, elle fige ces observables et nie la pluralité des formes et des interprétations, ainsi que ma présence dans leur construction. Reconnaisant la pluralité des formes et des interprétations, le caractère labile et évolutif des choses, des représentations et des situations, je n'envisage pas de construire un modèle analytique qui figerait les observables. Je projette plutôt de concevoir des outils qui permettraient d'articuler les observables et de les mettre en mouvement grâce à la prise en compte de la diversité des possibles. Aussi, il me semble pertinent d'entrer dans le travail de réflexion et d'analyse en privilégiant la diversité des points de vue et la reconnaissance de la subjectivité qui en découle. Ces deux derniers points me paraissent d'autant plus pertinents que je vais être amenée à analyser des représentations, celles construites par divers acteurs, aux nationalités et aux statuts différents, au sujet de la place à accorder aux langues dans les établissements de formation de leur pays ou région respective.

La reconnaissance de la subjectivité présente au cœur de tout travail de recherche ne peut que m'amener à percevoir comme pertinente l'adoption d'une posture réflexive et herméneutique au long de ce travail de comparaison. En effet, l'interprétation est au cœur du travail de comparaison, tant dans la construction des observables que dans la présentation des analyses puisque le discours construisant les connaissances est un discours interprétatif construit en fonction de la problématique définie et des objectifs visés par le chercheur (Legrand, 1996). Les choix d'écriture de restitution des connaissances construites par le travail de recherche sont également intimement liés à l'interprétation. Ces éléments m'amènent au projet de prolonger ma réflexion sur l'écriture de mon travail comparatif²⁶. À ce stade de la recherche, je perçois l'écriture comme une co-constructrice de mon texte favorisant la maïeutique des idées, des questionnements et des argumentations. L'expérience de l'écriture de trois mémoires de recherche²⁷ m'amène à souligner qu'elle participe à la construction du texte, dans la mesure où elle permet de révéler des questionnements et des interprétations pas forcément envisagés au début du processus d'écriture et émergeant au fil de la construction du texte. Ainsi dans le cadre de la construction de mes mémoires, un mot ou une expression posée sur la page blanche engageait l'écriture et ma réflexion²⁸ sur un chemin dont je n'avais a priori pas délimité les contours. Le départ de ce chemin était à peu près perçu mais le bout n'apparaissait pas clairement. En effet le trajet laissait la place à l'inconnu et aux différentes pistes qui pouvaient se présenter tissées par les différentes

²⁶ Je suis consciente que je ne peux percevoir la mise en œuvre du travail comparatif entrepris ainsi que son écriture comme des « objets » figés. Ils seront amenés à évoluer au cours du travail doctoral, en fonction de rencontres (notamment théoriques) ou d'expériences diverses.

²⁷ Un master 2 en sciences du sport et de la formation (Pichard Doustin, 2005) ; un master 1 en sociolinguistique et didactique des langues (Pichard Doustin, 2012) et un master 2 en sociolinguistique et didactique des langues (Pichard Doustin, 2013).

²⁸ L'une étant intimement liée à l'autre, sans que j'arrive à déterminer précisément laquelle permettait à l'autre de se construire.

interprétations des observables construits par des rencontres avec certains textes et certaines idées. La métaphore du chemin, apparue spontanément lors de la rédaction de ce texte, est à interroger. En effet, la thèse m'apparaît comme un « voyage version routard »²⁹, car je ne sais pas à l'avance quelles rencontres se feront au cours de ce trajet et quelles routes je choisirai de suivre parmi toutes celles qui se présenteront, construites par mes lectures et mes rencontres avec les personnes interrogées ou mes interprétations des situations ou des observables construits par mes soins. La métaphore du voyage est à mettre en relation avec ma sensibilité (Ghasarian, 2004) d'enseignante de lettres. En effet, « à travers toutes les littératures, le voyage symbolise une aventure et une recherche, qu'il s'agisse d'un trésor ou d'une simple connaissance, concrète ou spirituelle » (Chevalier & Gheerbrant, 1995 : 1029). Cette définition symbolique du voyage met l'accent sur le côté aventureux du voyage de la thésarde, engagée sur un parcours comparatif non balisé par un plan défini, dont les rencontres sont non connues et prévues à l'avance, la possibilité étant laissée à l'inattendu d'apparaître et de guider mes réflexions et mes interprétations vers des conclusions surprenantes³⁰.

Bibliographie :

- CHEVALIER J., GHEERBRANT A., 1995, *Dictionnaire des symboles. Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes, Figures, Couleurs, Nombres*, Paris : Robert Laffont éditeurs et éditions Jupiter.
- CNRTL, 2015, *Trésor de la langue française*, <http://www.atilf.fr>
- DETIENNE M., 2000, *Comparer l'incomparable*, Paris : Seuil.
- DUPRE M., JACOB A., LALLEMENT M., LEFEVRE G., SPURK J., 2003, « Les comparaisons internationales : intérêt et actualité d'une stratégie de recherche », dans Lallement, M., Spurk, J., *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris : CNRS éditions, pp. 7-18.
- GADAMER H.G., 1996, *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique*, Paris : Seuil.
- GHASARIAN C., 2004, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris : Armand Colin.
- GRAWITZ M., 1999, *Lexique des sciences sociales*, Paris : Dalloz.
- HUVER E., 2014, *De la subjectivité en évaluation à une didactique des langues diversitaire. Pluralité, altérité, relation, réflexivité*, HDR en Sciences du Langage, Tours : Université François Rabelais.
- JUCQUOIS G., VIELLE C., 1998, *Le comparatisme dans les sciences de l'homme. Approches pluridisciplinaires*, Bruxelles : De Boeck Université.
- JUCQUOIS G., 1989, *Le comparatisme : généalogie d'une méthode*, tome 1, Louvain-la-Neuve : Peeters.
- LABIT A., THOEMMES J., 2003, « Vingt ans de comparaison France-Allemagne : de l'effet sociétal à l'analyse de l'articulation des régulations globales et locales », dans Lallement M., Spurk J., *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris : CNRS éditions, pp. 23-38.

²⁹ La métaphore du « voyage version routard » est très révélatrice de ma personnalité. En effet, le voyage fait partie intégrante de ma vie. La version routard (à mes yeux s'entend) également puisque avec mon époux nous visitons régulièrement des pays « lointains » sans avoir déterminé au préalable le circuit. Cette métaphore me paraît également convenir à un travail de recherche s'inscrivant dans une des disciplines de l'anthropologie, science dont les travaux de recherche ont amené les chercheurs à la rencontre de peuples et de terres très diverses.

³⁰ Surprenantes entendues dans le sens de qui étonnent, frappant l'esprit en se présentant sans être attendues ou en étant autres que ce qu'on attendait (Rey, A., Rey-Debove, 2013 : 1897)

- LALLEMENT M., SPURK J., 2003, *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris : CNRS éditions.
- LEGRAND P., 1996, « Comparer », dans *Le droit comparé aujourd'hui et demain*, Actes du colloque du 1^{er} décembre 1995, Paris : Société de législation comparée, p. 21.
- REY A., REY-DEBOVE J., 2013, *Dictionnaire Le Petit Robert*, Paris : Le Petit Robert.
- RICOEUR P., 1986, *Du texte à l'action*, Paris : Seuil.
- ROBILLARD DE D., 2009, « Réflexivité : sémiotique ou herméneutique. Comprendre ou donner signification ? », dans Robillard de D., *Réflexivité, herméneutique. Vers un paradigme de recherche ?*, Cahiers de sociolinguistique n° 14, Rennes : PUR.
- TENDING M.-L., 2014, *Parcours migratoires et constructions identitaires en contextes francophones. Une lecture sociolinguistique du processus d'intégration de migrants africains en France et en Acadie du Nouveau Brunswick*, thèse de doctorat en Sciences du langage/sociolinguistique, Université de Tours, Université de Moncton.
- VIGOUR C., 2005, *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*, Paris : La Découverte.
- WERNER M., ZIMMERMANN B., 2003, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales : Histoire, Sciences sociales*, éditions de l'E.H.E.S.S, pp. 7-36, <http://www.cairn.info/revue-Annales-2003-1-page-7.htm>

LA NOTION DE LANGUE MATERNELLE EN DÉBAT AU CAMEROUN : FLOU TERMINOLOGIQUE, USAGES STRATÉGIQUES ET TERGIVERSATIONS CRITIQUES¹

Gilbert Daouaga Samari

Université de Ngaoundéré (Cameroun), Laboratoire LADYRUS – Langues, Dynamiques & Usages

La notion de langue maternelle commence heureusement, aujourd'hui, à être remise en question pour son inadéquation à s'adapter à la description des pratiques plurilingues dans les contextes de contacts de langues. Il reste, en effet, difficile, voire hasardeux, de réussir à identifier ou caractériser la langue maternelle des individus dans un contexte de plurilinguisme. (Moore, 2006 : 106)

Introduction

L'heureuse remarque faite par Moore dans l'extrait que nous avons mis en exergue à cet article corrobore l'opinion que Urbain a émise à peu près un quart de siècle plus tôt sur le caractère problématique de la notion de « langue maternelle » (LM), ce qui fonde la remise en question de celle-ci par plus d'un chercheur. En effet, dans un article datant de 1982, Urbain déclarait fort opportunément et sans ambages que « la langue maternelle, ensevelie au cours du temps sous un monceau de synonymes relatifs, est une notion dont l'unité et la valeur opératoire doivent être ici remises en question » (1982 : 8) ; une affirmation aux allures de requêtes adressées aux « linguistes [qui] ont essayé de contourner cette notion, finalement fort embarrassante » (*ibidem*). Ces invitations sont d'autant plus judicieuses qu'elles encouragent à interroger cette notion dans un contexte, d'une part, où plusieurs langues sont en contact à l'instar de celui du Cameroun où le sens conféré à cette notion est loin de faire l'unanimité. Ce qui fait que quand cette notion n'est pas problématisée lors de son emploi, elle peut

¹ Cette réflexion a pris corps grâce aux échanges au sein du laboratoire LADYRUS avec Mme Léonie Métangmo-Tatou, M. Mohamadou Ousmanou et M. Gilbert Willy Tio Babena, qui ont par ailleurs relu ce travail ; qu'ils en soient doublement remerciés. Je tiens aussi à remercier Mme Danièle Moore (Simon Fraser University, Canada) qui m'a orienté dès la proposition de l'article, et M. Valentin Feussi (Université de Tours, France), Mme Sophie Babault (Université Lille 3, France) et les deux relecteurs anonymes de *Glottopol*, qui m'ont fait bénéficier de leur relecture attentive et constructive ainsi que de leurs remarques stimulantes. Je garde cependant la pleine responsabilité des propos tenus dans ce travail, et donc des imperfections qui y restent.

exprimer un sens inattendu. D'autre part, dans un environnement international marqué par une volonté de questionner les « idées sociolinguistiques », et une tendance nationale, quelque peu paradoxale (et inquiétante ?), où l'on voit très peu de chercheurs s'engager dans des discussions touchant à l'épistémologie, du moins en ce qui concerne la « LM », cet article prend le risque de lancer le débat autour de cette notion que plus d'un utilise sans se soucier des implications éventuelles liées à l'usage qui en est fait.

Ce risque vaut d'ailleurs la peine d'être pris pour deux raisons. La première raison est que, tout comme Blanchet, nous pensons que la formation à la recherche passe par l'initiation « à une méthode scientifique (au sens d'E. Morin) : celle du doute, de la nuance et de la relativité de résultats en formes d'hypothèses toujours renouvelées, celle du renoncement à la Vérité unique et définitive, celle donc de l'hétérogénéité des théories, des méthodes, des configurations disciplinaires, celle de la modestie et de la contingence des connaissances, celle du refus de la simplifier et celle de la recherche complexifiante et humaniste de sens » (Blanchet, 2007 : 10-11). La deuxième est que la notion de langue maternelle est devenue tellement familière que l'on ne se rend compte des difficultés à la cerner que quand on commence à l'interroger : c'est d'ailleurs notre cas. Nous n'avons personnellement commencé à prendre du recul par rapport à cette notion qu'à partir du moment où nous nous sommes engagé à l'interroger. Cette manière de concevoir la LM basée sur des évidences et des « représentations non questionnées » (Narcy-Combes, 2014 : 29) était un « obstacle épistémologique » (Bachelard, cité par Demaizière et Narcy-Combes, 2007 : 4) dans la mesure où elle bloquait toute « rupture épistémologique » (*ibidem*), toute prise de distance avec ces « habitudes ». C'est par « un effort de vigilance » (Blanchet, 2011 : 11) que nous en sommes arrivé à « une compréhension qui s'appuie sur une théorie ou une approche scientifiques » (Demaizière et Narcy-Combes, *op. cit.*).

Si en Europe, et en France plus particulièrement, la « langue maternelle » a été employée à un moment de manière à créer un amalgame entre la langue parlée en famille, celle de la mère ainsi que la langue de la patrie (Rivière, 2014 ; Boutan, 2003), au Cameroun, la situation est beaucoup plus complexe du fait de la forte hétérogénéité linguistique ambiante. Pourtant, nombre de chercheurs continuent d'en faire usage comme s'il s'agissait d'une notion incontournable et dont le sens est évident. Feussi (2006) avait déjà commencé à mettre en exergue le paradoxe qu'entraîne son usage dans la typologie des locuteurs francophones bilingues que dresse Mendo Ze². Nous nous inscrivons dans cette perspective pour soutenir que l'expression « langue maternelle » que certains chercheurs emploient souvent avec un air d'évidence est source de malaise et d'interprétations problématiques, surtout quand la caractérisation que ces derniers en font repose sur des « catégories préconstruites » (Moore, *op. cit.* : 106) et non sur des conceptions des locuteurs ordinaires.

Cette réflexion, qui s'intéresse à une notion située entre la sociolinguistique et la didactique des langues et qui s'insère par ce fait dans la logique de la réflexion de Babault (2014), celle qui consiste à interroger la terminologie souvent source de malentendus autant en didactique des langues qu'en sociolinguistique, s'articule autour de quatre points principaux. En premier, elle renseigne sur le contexte dans lequel elle est menée, ce qui permet de donner un aperçu de la situation sociolinguistique du Cameroun et de préciser l'approche méthodologique adoptée. Ensuite, une présentation sommaire est faite de l'ambiguïté générale de la notion de « langue maternelle ». Cet éclairage aide à prendre la mesure des usages que des chercheurs en font au Cameroun. Enfin, l'article s'achève par le questionnement du cadre épistémologique de quelques travaux, donnant lieu à quelques propositions.

² Nous y reviendrons.

Mise en contexte de la recherche

Deux éléments permettront de circonscrire le contexte de cette réflexion : nous présenterons sommairement la situation sociolinguistique du Cameroun avant de faire une mise au point sur la méthodologie adoptée.

Aperçu de la situation sociolinguistique du Cameroun

Il n'y a pas l'ombre d'un doute au sujet de la complexité de la situation sociolinguistique du Cameroun (Tabi-Manga, 2000). Une vue panoramique des langues en présence laisse prendre acte non seulement de leur pluralité et de leur hétérogénéité, mais également de l'inégalité de leur poids dans la société.

En effet, en plus du français et de l'anglais, introduits au Cameroun à la faveur de la colonisation, le Cameroun compte entre 240 et 280 langues nationales³ (Grimes, 1996). Ces langues sont réparties en trois phylums (Nilo-Saharien, Afro-asiatique et Congo-Kordofan) sur les quatre⁴ que connaît l'Afrique. À ces langues, s'ajoutent le francanglais, « langue des jeunes, des salles de classe, des amphithéâtres et des salles de travaux dirigés, utilisée pour traduire une certaine convivialité, une intimité » (Feussi, 2006 : 60) et le pidgin-english, apparu dans le pays pendant la période précoloniale (*op. cit.*).

Ces langues n'assument pas les mêmes fonctions sociales. Le français et l'anglais sont les deux langues officielles (LO) et sont, à ce titre, utilisées dans tous les services publics : éducation, administration, médias, etc. ; alors que les langues nationales sont considérées comme les langues qui assurent la communication familiale (Tabi-Manga, 2000). Toutefois, les langues nationales sont utilisées, bien qu'à des degrés bien moindres, entre autres dans les médias (*ibidem*) et dans l'éducation, à la faveur de la promulgation de la loi d'orientation de l'éducation de 1998⁵. La communication inter-ethnique est assurée par des langues véhiculaires. Selon Métangmo-Tatou et Tourneux (2010), le Cameroun compte huit langues véhiculaires, dont quatre sont principales : le *fulfulde* dans le Nord, l'Extrême-Nord et l'Adamaoua ; le *mongo-ewondo* dans le Sud du pays ; le *pidgin-english* dans les régions du Littoral, de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Sud-Ouest ; et le français dans la partie méridionale du pays, surtout dans les grandes villes (Métangmo-Tatou et Tourneux, *op. cit.* ; Feussi, *op. cit.*). Les quatre autres langues véhiculaires sont l'*arabe* et le *wandala* à l'Extrême-Nord, et le *duala* et le *basaa* dans le Littoral (*ibidem*). Un locuteur peut alors se retrouver à pratiquer, à des niveaux de compétence différents, une langue familiale, une langue véhiculaire, une langue officielle⁶, etc. Nous convenons ainsi avec Leconte qu'au Cameroun comme

en Afrique noire, un individu est souvent conduit à apprendre cinq, six langues, ou même plus au cours de son existence. Bien que les situations soient très variables, on peut imaginer le scénario théorique suivant : un enfant africain pourra apprendre en premier lieu la langue de son père, qui deviendra sa langue ethnique et celle de sa mère si elle est différente de la précédente, puis les langues des coépouses éventuelles et des groupes voisins et alliés. Il apprendra aussi, par la suite, une ou plusieurs langue(s) véhiculaire(s)

³ La dénomination de ces langues change souvent en fonction des auteurs. Feussi fait remarquer par exemple que si Féral parle de « langues vernaculaires », Tabi-Manga utilise « langues camerounaises » et Essono utilise « langues nationales », « langues locales » et « langues vernaculaires » comme des synonymes, etc. (Feussi, 2006).

⁴ Le Khoisan, quatrième phylum, est absent au Cameroun (Métangmo-Tatou, 2001).

⁵ Cette loi considère l'éducation comme un cadre de promotion de ces langues. C'est ainsi que l'enseignement de ces langues est expérimenté officiellement depuis 2009 dans quelques lycées du pays. Cette initiative vient à la suite des expérimentations menées par le Programme opérationnel pour l'enseignement des langues au Cameroun (Propelca).

⁶ C'est notamment le cas si la langue familiale n'est pas à la fois la langue véhiculaire et une LO.

du pays ou de la région. Enfin, s'il est scolarisé, il apprendra la langue européenne médium d'enseignement (Leconte, 2001 : 82-83).

L'observation des rapports entre ces différentes langues en présence au Cameroun n'est pas sans relever des conflits linguistiques. De par leur position de LO, le français et l'anglais semblent tellement dominants qu'ils sont perçus comme responsables de l'extinction progressive des langues nationales (Bitjaa Kody, 2004). Dans la partie méridionale par exemple, le français est désormais la langue première de plusieurs enfants (Feussi, *op. cit.* ; Ndibnu Messina Ethé, 2013). Mais dans la partie septentrionale, « le fulfulde a pu efficacement concurrencer le français, lequel n'accède que difficilement au rôle de véhiculaire dans sa zone de diffusion » (Métangmo-Tatou, 2001 : 52). Dans le même temps, le pidgin-english gagne du terrain dans les régions anglophones, à savoir le Nord-Ouest et le Sud-Ouest (Feussi, *op. cit.*). La situation se complexifie davantage quand on s'intéresse à la relation entre le français et l'anglais. Bien que tous les deux soient des langues officielles, ils n'ont pas la même carrure. Pendant que le français bénéficie du poids démographique de ses locuteurs des huit régions francophones et s'y impose comme première LO, cette position est occupée par l'anglais en zones anglophones. À tous les niveaux (que ce soit entre LN ou entre les LO, ou encore entre LN et LO), on note des conflits.

Considérations méthodologiques

Notre source dans ce travail est de type documentaire. Dans le but d'interroger les significations que les chercheurs au Cameroun donnent à la notion de LM et de questionner le cadre épistémologique adopté pour catégoriser celle-ci, nous nous sommes intéressés à des documents scientifiques : à l'exclusion des mémoires de fin d'études (maîtrise, master, etc.), notre choix a porté, sans critères définis au préalable, sur quelques ouvrages, articles scientifiques et thèses de doctorat où cette notion est employée. Conscient de ce que, par l'observation indirecte de ces documents, le chercheur « doit sélectionner ce qui l'intéresse, interpréter ou comparer des matériaux pour les rendre utilisables » (Grawitz, 2001 : 573), nous avons focalisé notre attention sur des passages où la locution « langue maternelle » est actualisée. Ainsi, cette étude porte sur le discours métalinguistique des chercheurs, puisqu'elle s'intéresse aux réflexions menées sur cette notion dans leurs travaux. Dans le même temps, ce discours est indissociable de leur discours épilinguistique dans la mesure où « les comportements langagiers (discursifs ou paradiscursifs) des linguistes véhiculent des représentations ordinaires ou savantes » (Blanchet, 2007 : 52). Ces linguistes sont, dans ce travail, chercheurs ou enseignants-chercheurs en linguistique ou en didactique des langues.

Sans qu'il ait été nécessaire de chercher quelque représentativité que ce soit, nous avons mené la réflexion de manière à accorder plutôt la priorité à ce qui nous a semblé significatif pour l'interprétation. Dans ce cas, « la question n'est pas de déterminer comment et en quoi ce matériau partiel "reflète le réel" mais comment et en quoi il rend compte de certaines constructions interprétatives du monde social par certains de ses acteurs (y compris le chercheur qui en est un acteur en méta-position) » (Blanchet, 2011 : 19). Ce sont surtout les chercheurs et l'interprétation qu'ils font de la notion de LM qui nous intéressent dans ce travail.

De l'ambiguïté de la notion de langue maternelle

La langue maternelle est une notion ambiguë dans la mesure où elle peut être diversement reçue et interprétée.

En effet, cette notion est tellement complexe du point de vue sémantique que des chercheurs ont énoncé des critères pour la définir et la catégoriser. En premier, la langue

maternelle renvoie à la première langue acquise. Cette définition, fondée sur le critère de l'ordre d'acquisition, renvoie à la première langue acquise dans l'environnement parental (Thamin, 2007). Dans ce sens, « langue maternelle » est l'équivalent de « langue première ». Deuxièmement, c'est la langue dans laquelle la compétence du locuteur semble plus élevée. Troisièmement, la langue la plus utilisée dans les activités quotidiennes prend parfois le nom de langue maternelle. Quatrièmement, elle désigne la langue par laquelle une personne s'identifie ; et enfin, celle par laquelle les autres l'identifient en tant que natif⁷. Le tableau suivant que Moore emprunte à Skutnabb-Kangas résume ces critères de définitions de la notion de langue maternelle.

| Critère | Définition |
|----------------------|--|
| Origine ⁸ | La/les langue(s) apprise(s) en premier lieu. |
| Compétence | La/les langue(s) la/les mieux connue(s). |
| Fonction | La/les langue(s) qu'on utilise le plus. |
| Identification : | |
| a) interne | La/les langue(s) avec la/lesquelle(s) on s'identifie. |
| b) externe | La/les langue(s) qui ser(ven)t à d'autres pour identifier le locuteur en tant que natif. |

Tableau : Critères définitoires de la notion de langue maternelle, d'après Skutnabb-Kangas, cité par Moore (2006 : 108)

À Mackey de renchérir que cette notion « a été utilisé [e] pour signifier indifféremment, “la langue la mieux connue”, “le parler usuel”, “la première langue acquise”, “la langue du foyer” et “la langue ethnique” » (1997 : 184).

La complexité de cette notion réside non seulement dans le fait qu'elle présente plusieurs critères définitoires, mais également dans le fait que le sens de « LM » reste intimement lié à la dynamique sociolinguistique ainsi qu'au parcours de vie du locuteur considéré. C'est ce que résume Moore dans ces termes :

1. *la même personne peut avoir des langues maternelles différentes, en fonction de la définition choisie comme pertinente ;*
2. *la langue maternelle d'une personne peut changer durant sa vie, cela plusieurs fois, si l'on prend en compte n'importe laquelle des définitions avancées, à l'exception de celle liée à l'origine ;*
3. *les définitions peuvent s'organiser de manière hiérarchisée, en fonction du degré d'ouverture aux droits linguistiques d'une société donnée. (op. cit. : 108)*

Comme nous le verrons dans la suite de cette réflexion, la forte hétérogénéité linguistique du Cameroun impose que, selon le critère choisi pour définir « LM », le sens de cette notion change. Et comme les langues ne sont pas toujours les mêmes du fait du caractère plurilingue des répertoires linguistiques des locuteurs, l'interprétation que l'on peut faire de cette notion est sujette à des variations constantes et donne lieu parfois à une véritable opposition, surtout quand elle se fait indépendamment des locuteurs comme c'est habituellement le cas dans des travaux des chercheurs au Cameroun.

⁷ Il faut signaler que la notion de « locuteur natif » elle-même est contestée (Rivière, 2014 : 2).

⁸ Le mot « origine » pouvant avoir des empreintes ethniques, nous préférons le remplacer dans ce travail par « ordre d'acquisition » pour éviter toute confusion avec le critère « identification ».

Des usages de la notion de LM au Cameroun

Le sens de la notion de LM est essentiellement fluctuant. L'observation des usages de cette notion dans des travaux des auteurs au Cameroun conduit à comprendre que les modes d'emploi de l'expression « langue maternelle » sont de plusieurs ordres, tout comme les différentes significations qui lui sont attribuées.

Les modes d'emploi de la notion de LM par des chercheurs

Nous avons répertorié trois modes d'utilisation de cette notion dans des travaux scientifiques : usage sans définition, usage avec définition imprécise et usage avec définition précise⁹.

Usage sans définition

Malgré son caractère éminemment polysémique, la notion étudiée est parfois utilisée dans un travail par des auteurs sans que ceux-ci n'en donnent préalablement une piste de lecture. C'est dans cette optique que, proposant que les Langues et Cultures Nationales (LCN) soient intégrées dans les programmes des Écoles normales d'instituteurs (ENI), Bitjaa Kody déclare :

Pendant leurs deux années de formation à l'ENI, les élèves instituteurs recevront, en plus de toutes les matières inscrites jusqu'ici au programme, des cours de Langues Nationales et des cours de Cultures Nationales permettant à chacun d'enseigner d'une part la compréhension, l'élocution, la lecture, l'orthographe, la rédaction et la grammaire dans sa langue maternelle en sa langue maternelle et d'autre part, les pratiques culturelles du Cameroun. (2009 : 276)

Dans cet extrait où la première occurrence¹⁰ de la notion apparaît dans le texte de l'auteur, il faut remarquer que nulle part la signification n'a été esquissée. Il est juste dit que les LCN seront une occasion pour les instituteurs d'enseigner dans leur LM. Ce mode d'usage est également noté dans Nzesse (2005) et dans Mba (2011).

Pour ces auteurs, le sens de LM semble évident. Tout se passe comme si ce terme était si transparent qu'il ne serait plus nécessaire de déterminer son sens. En fait, son « contenu sémantique est implicitement considéré comme partagé par les interlocuteurs, à tel point que le simple énoncé du terme semble avoir valeur de définition pour le locuteur » (Babault, 2014 : 42). Pourtant, sans une précision de la part des auteurs, il est difficile de savoir quelle(s) langue(s) ils désignent effectivement sous ce vocable. Tout ce que l'on peut avoir comme information vague est qu'en opposant LM et LO, les auteurs se réfèrent à des langues d'origine camerounaise ; mais il s'avère impossible de savoir lesquelles, vu la pluralité des critères définitoires.

Usage avec définition imprécise

Il y a quand même des auteurs qui font l'effort de définir cette notion. Seulement, le sens qu'ils lui donnent dans leur texte est imprécis : il ne permet pas au lecteur de savoir ce qu'il en est réellement. Dans la définition suivante de Mendo Ze, la plupart des critères utilisés pour définir la LM sont présents :

[...] les linguistes appellent langue maternelle, celle qui est en usage dans le pays d'origine du locuteur ou qui a été acquise à la naissance au cours de l'acquisition du

⁹ Cette troisième catégorie étant développée dans la suite du travail, il n'est pas utile de la présenter à ce niveau.

¹⁰ Nous ne nous sommes pour autant pas limité à la première occurrence de l'expression « LM » dans ces travaux.

langage. C'est dans la plupart des cas, la langue des parents du locuteur. C'est aussi celle que, de bonne heure, un individu a apprise et qu'il maîtrise¹¹ le mieux. (2007 : 36)

Cette définition est très globale. La principale difficulté est qu'elle regroupe trop de critères au point où toute tentative pour le lecteur de décrypter le sens que l'auteur confère à cette notion se trouve brouillée. Car au Cameroun, autant ces critères peuvent chacun renvoyer chez un même individu à des langues différentes, tant les répertoires des locuteurs sont fortement plurilingues, autant l'auteur ne laisse pas entrevoir clairement ce qu'il entend par LM ; il se contente de cette définition englobante.

Des usages diversifiés et stratégiques

La LM revêt une diversité de sens que l'on peut classer comme suit, au regard des usages faits par des chercheurs : soit elle renvoie à la langue ethnique, soit à la langue première (L1), soit encore à la langue usuelle, soit tout simplement à la langue dans laquelle la compétence du locuteur semble plus élevée. Il convient de signaler d'entrée de jeu que les catégorisations qui seront présentées ont été faites par ces chercheurs eux-mêmes ; il n'y a que Feussi qui s'appuie sur l'expérience des locuteurs¹². Cette mise à l'écart des locuteurs par ces chercheurs est forcément lourde de conséquences sur le plan épistémologique.

La langue maternelle comme langue ethnique

L'une des significations attribuées à la notion de LM est fondée sur son opposition avec les LO, d'origine étrangère. Dans ce sens, cette notion est utilisée pour désigner les langues par lesquelles les Camerounais sont identifiés. Ainsi, « *véhicules de la culture des "ancêtres"*, elles [les langues ethniques] incarnent la tradition camerounaise en étant le symbole vivant de l'identité de tous ses locuteurs », reconnaît Feussi (2006 : 55). C'est exactement ce sens que Mboudjeke donne à « LM » quand il affirme :

Le Cameroun, par contre [comparativement au Canada], fait partie des pays du « outer circle », c'est-à-dire les pays dans lesquels les langues officielles, héritées de la colonisation, ont le statut de langues étrangères. À ce titre, elles se superposent aux langues maternelles des citoyens, c'est-à-dire aux langues qui leur permettent de se définir sur le plan culturel et identitaire. (Mboudjeke, 2005 : 152)

Le recours à la culture et à l'identité permet d'inférer qu'il est question dans ce cas de considérer la LM comme la langue ethnique. En se fondant sur l'hypothèse que « le terme ethnique a pris, en sociolinguistique, une extension beaucoup plus large, pour désigner toute communauté dont les membres partagent une même origine géographique et culturelle » (Tchitchi, 1997 : 142), la langue ethnique renvoie à la langue que les parents considèrent comme les rattachant intimement à une identité ; l'ethnie devient alors la variable identitaire qui permet autant de révéler le groupe auquel appartient le locuteur que de s'/l'identifier (Mufwene Salikoko, 1997).

L'appellation officielle¹³ des langues ethniques est « langues nationales » (LN), terme reconnu ambigu par Baggioni, mais qui renvoie, poursuit-il, dans les nouveaux pays

¹¹ Nous supposons que Mendo Ze, en utilisant, tout comme Biloa et Tankhu Yamo, l'expression « maîtrisent le mieux », voudrait se référer au niveau élevé de compétence. Nous n'utilisons pas le mot « maîtrise » et ses variantes parce que des études ont montré que prétendre maîtriser totalement une langue, c'est tout simplement un fantasme (Robillard, 2001).

¹² Nous y reviendrons plus bas.

¹³ C'est le terme de LN qu'on retrouve dans la loi fondamentale du pays, utilisé dans le sens que précise Baggioni (1997). Dans le même sens, Dumont (1983 : 319) ajoute que l'utilisation de cette notion dans les textes africains débarrasse l'adjectif « national » de toute empreinte politique et met en relief la dimension culturelle des langues ainsi désignées.

indépendants, à toute langue « dénuée des attributs de la langue officielle (...) et souvent réduite à des fonctions emblématiques » (Baggioni, 1997 : 192). Cette situation amène à placer sur un même axe paradigmatique langue ethnique, langue identitaire et LN, termes par ailleurs synonymes à LM, selon plusieurs auteurs. N'assumant pas de fonctions officielles, les langues identitaires ont aussi la particularité de n'assurer que la communication intra-ethnique et intrafamiliale (Baggioni, *op. cit.* ; Métangmo-Tatou, 2001 et 2005).

Les travaux qui considèrent la LN comme la LM sont nombreux. Depuis la mise en place du Programme opérationnel pour l'enseignement des langues au Cameroun (PROPELCA), cette signification s'est vu vulgariser dans les multiples réflexions que ce programme a suscitées. Pour les tenants de ce programme, la LM n'est rien d'autre que la langue identitaire, c'est-à-dire une langue nationale (ou langue ethnique) :

En 1978, une équipe de chercheurs de l'Université de Yaoundé, en collaboration avec les chercheurs de la SIL au Cameroun et de l'ISH (aujourd'hui dissout), prenant en compte l'ensemble de l'héritage linguistique du pays constitué de deux langues officielles (LO) et de plus de 250 langues maternelles (LM) s'engage dans la recherche et le développement des modèles généralisables d'enseignement formel des langues maternelles (nationales) dans le système éducatif camerounais au niveau du primaire et du secondaire, ainsi que celui des langues officielles, langues étrangères, à savoir le français et l'anglais, comme langues secondes. (Tadadjeu et al., 2004 : 4).

L'extrait laisse clairement transparaître que LM est employée en opposition aux LO qui continuent de garder le statut de langues étrangères, ce que démentiront *infra* les tenants du critère de l'ordre d'acquisition. Cette conception qui établit une relation de synonymie entre LN et LM est encore très prégnante dans les esprits de nos jours.

Habituellement, les deux aspects suivants sont présents dans les définitions données par des chercheurs à la LM : le caractère ethnique et l'usage dans la famille ou à l'intérieur du groupe ethnique. C'est en tout cas cette définition qui est notée sous la plume de Tabi-Manga : « Les langues maternelles constituent l'ensemble des langues parlées par les communautés ethno-culturelles camerounaises. Nous savons que le Cameroun compte 248 langues. » (Tabi-Manga, 2000 : 185). Dans le même sens, Ndibnu Messina Éthé pense que « la langue maternelle est celle que l'enfant acquiert et utilise en famille. Son statut se limite à la cellule familiale ou clanique. C'est par elle que l'éducation traditionnelle est transmise aussi bien dans les villages que dans les zones urbaines » (Ndibnu Messina Éthé, 2013 : 108). Il est tout de même à noter que, comme beaucoup de travaux le soutiennent déjà, il n'y a pas que les langues ethniques qui sont utilisées en famille (surtout dans les grandes villes), ce qui fait que l'on ne peut pas se baser uniquement sur ce critère pour définir une LM. C'est pour cela que la définition de Ndibnu Messina Éthé, contrairement à celle de Tabi-Manga par exemple, semble plus stratégique dans la mesure où elle n'inclut pas de paramètres ethniques et culturels qui limiteraient la notion aux langues d'origine camerounaise.

En réalité, cette conception ne date pas d'hier. Les premiers travaux de l'après indépendance portant sur les langues camerounaises faisaient déjà usage de cette notion dans le sens de langue identitaire. Nous en voulons pour preuve un commentaire que faisaient Dieu et Renaud de deux questions posées lors de l'enquête de 1978 pour la confection de l'Atlas Linguistique du Cameroun (ALCAM). Voulant faire une distinction entre LM et « langues bien parlées », ils donnent de la LM la définition suivante : « Il importe de distinguer entre la communauté à laquelle appartient originellement le locuteur – *sa langue maternelle* – et les langues bien parlées » (Dieu et Renaud, 1979 : 67 ; mise en exergue des auteurs).

Dans cette définition, la LM étant liée à la communauté d'origine, c'est la dimension ethnique qui est privilégiée. Selon Owono Zambo (2014), cette tendance tient au fait qu'au Cameroun, quelle que soit la langue parlée, chaque locuteur est d'abord considéré comme ayant un environnement culturel et linguistique qui détermine son identité.

Il faut signaler que cette définition de la LM comme langue ethnique, donc basée sur le critère « identification », pose deux problèmes importants. Le premier a trait à la difficulté à déterminer la langue ethnique quand on a affaire à une famille dont les deux parents appartiennent à deux ethnies différentes, ce qui est de plus en plus courant au Cameroun. Dès lors, il y a lieu de se demander si la langue ethnique de l'enfant correspond à celle du père ou à celle de la mère. Les positions sont divergentes.

En général, dans la société camerounaise, l'enfant considère la langue de son père comme sa langue ethnique. Cela est dû au fait que son appartenance ethnique dépend de celle du père, et non de celle de la mère, comme le reconnaît également Leconte pour ce qui concerne les Africains présents en France (citée par Moore, 2006 : 105). C'est un avis que partage Bitjaa Kody qui insiste sur le caractère patriarcal de la société camerounaise :

Dans les rares cas d'exogamie constatés, l'épouse étrangère se met à l'école de la langue locale, celle du mari, dès son arrivée dans le village, et c'est cette langue du mari qu'elle transmettra aux enfants qui naitront plus tard dans le foyer. L'organisation sociale traditionnelle camerounaise est majoritairement patriarcale et il y est pratiquement unimaginable qu'un enfant soit conditionné à parler une première langue autre que celle de son père. (Bitjaa Kody, 2004 : 203)

Pourtant, Bitjaa Kody continue en soutenant que ce n'est pas parce qu'une personne a acquis la langue de son père en premier que cette langue est forcément sa LM, car pour lui, aucune autre langue ne mérite l'appellation LM que celle qui a été transmise par la mère :

Que ce soit lors du premier ou du deuxième âge, l'enfant en milieu rural est dans un bain linguistique homogène local. Il boit passivement la langue locale, en acquiert la grammaire de base et en apprend quelques subtilités. La langue à ce niveau mérite bien son appellation de "langue maternelle" parce que transmise pour l'essentiel par la mère à travers ses conversations avec d'autres personnes, ses injonctions au bébé qui a mordu son sein, qui a fait pipi sur son dos ou qui a fait des selles dans ses habits, à travers les ballades qu'elle chante pour l'égayer et le faire danser, à travers les berceuses qu'elle chante à l'enfant pour l'attendrir et l'endormir, à travers les mots et les phrases qu'elle l'aide à bien articuler. (Bitjaa Kody, 2004 : 204)

Mais si, dans le cadre d'un mariage exogamique justement, la mère « se met à l'école de la langue » de son mari comme le dit cet auteur, n'est-ce pas elle qui transmet cette même langue aux enfants, bien que ce soit la langue du père de famille ? Peut-être l'auteur voudrait-il que cette langue que la mère transmet soit en même temps sa langue ethnique¹⁴. Parler de LM exclurait alors toute référence à la langue du père ; la mère devient une figure imposante intimement attachée à cette notion.

Cette construction du sens de LM basée sur l'étymologie participe sans doute de la mise en valeur du rôle de la mère dans la transmission des langues à la progéniture (Moore, 2006 ; Thamin, 2007). Calvet informe que ce rattachement de la langue non uniquement à la mère mais aussi au père remonte aux « technolinguistes » (terme de Robillard, 2007) qui ont répandu une vision romantique de la langue, selon laquelle une langue appartiendrait à une nation ou à un peuple. Il continue :

Elle était le garant d'une identité collective, transmise à la fois par la mère (d'où la « langue maternelle », « lingua materna », « muttersprache », « mother tongue », etc.) et par le père (la patrie, le patrimoine, qui lui sont étymologiquement liées). Et elle se devait donc d'être immuable, toute modification risquant de mettre en péril l'identité du groupe, de la nation. Tout ceci, bien sûr, est généralement considéré aujourd'hui comme un peu vieillot. (Calvet, 2007 : 44)

¹⁴ À condition que cette mère soit issue d'une famille endogamique, sinon la situation se complexifie davantage.

Comme le fait remarquer Calvet dans la dernière phrase de son extrait, le lien entre nation - père - mère est discutable de nos jours, surtout dans les types de société spécifiquement matriarcale ou patriarcale.

Pour Urbain (*op. cit.* : 9), l'image de la mère rattachée à la notion de LM remonte à Nicole d'Oresme qui, lors de la traduction de cette notion qui existait déjà en latin médiéval, a introduit en 1361 la locution « langue maternelle ». Cette désignation épouse le contexte social¹⁵ européen en général, et français en particulier, de l'époque qui l'a vu naître.

Le deuxième problème est relatif à celui qui identifie la langue du locuteur, puisque cette identification peut être interne ou externe. En clair, la langue que les autres attribuent à telle personne comme étant sa LM correspond-elle à celle que cette même personne considère personnellement comme étant sa LM ? La formidable histoire d'Oumkaltoum (que Moore emprunte à Chadhi), qui s'est vu « refuser », par son enseignant, le statut de langue maternelle au français qu'elle considérait pourtant comme tel, est la preuve que l'identification interne et celle dite externe peuvent être discordantes¹⁶. Et que, en réalité, il n'y a que le locuteur pour révéler sa/ses LM.

À ce stade de la réflexion, nous retenons que pour certaines personnes au Cameroun, la notion de LM renvoie globalement à la langue ethnique, langue identitaire ou LN. Cependant, les avis sont divergents dès que les parents ont des origines ethniques différentes. D'aucuns soutiennent que dans ces conditions, c'est la langue du père qui est considérée comme LM, alors que pour d'autres, l'on ne saurait parler de LM sans se référer à la mère qui est celle qui transmet cette langue à l'enfant. Bitjaa Kody fait partie de ces derniers ; il va jusqu'à soutenir que si jamais la langue que transmet cette mère à l'enfant est celle du père et non la sienne, « c'est [...] par abus de langage que l'on désigne[ra] par “langue maternelle” cette langue locale, première langue de l'enfant » (Bitjaa Kody, 2004 : 203). Pourtant est-il inconcevable qu'une personne prenne indistinctement les langues de ses parents comme ses LM ? De toute façon, la conception de Bitjaa Kody est totalement aux antipodes des travaux qui, remarquant la vernacularisation du français dans certaines villes, le considèrent comme LM.

Langue maternelle comme langue première

Au Cameroun, il est également d'usage de considérer la LM comme celle qui a été apprise en premier par l'enfant. Cette conception, qui a pour base de définition l'ordre d'acquisition, est généralement invoquée par les travaux qui soutiennent la thèse de la vernacularisation du français dans certaines grandes villes camerounaises. Pour ces études, le français, au départ langue étrangère, est désormais considéré comme la LM d'une certaine catégorie d'enfants, ceux qui vivent dans les grands centres urbains comme Yaoundé et Douala en l'occurrence. Selon elles, du fait de la forte hétérogénéité linguistique de ces villes, ayant entraîné une assimilation intergénérationnelle (Maurais, 1997), ces enfants n'ont pu apprendre comme première langue que le français. Bitjaa Kody (2004) faisait déjà remarquer que les langues camerounaises, dans leur contact avec le français, sont, à des degrés différents, menacés d'extinction¹⁷. Plus récemment, Ndibnu Messina Ethé (2013) confirme cette tendance. À partir d'une enquête qu'elle a menée à Yaoundé et à Douala, elle montre que la plupart des apprenants qu'elle a interrogés déclarent être très performants en français et, à l'inverse, « ces

¹⁵ Pour des détails sur ce contexte, son évolution et celle de « l'image maternelle de la langue », le lecteur voudra bien se référer à l'article de Urbain (1982).

¹⁶ La lecture de Moore (2006) aidera à prendre connaissance de cette histoire dans les détails.

¹⁷ Toutefois, pour Bitjaa Kody, comme nous l'avons fait remarquer dans l'analyse du critère précédent, le fait que le français soit L1 ne lui permet en aucune façon de se prévaloir du statut de LM. Pourtant, la convocation de l'ordre d'acquisition pour définir la LM par des chercheurs dont nous donnons la position dans ce paragraphe participe de l'intention d'investir pleinement du statut de LM des langues comme le français pour des enfants des métropoles.

mêmes apprenants déclarent [...] n'utiliser les langues nationales qu'en cas de force » majeure (Ndibnu Messina Ethé, 2013 : 171). Pire encore, ils avouent souvent qu'ils ne connaissent pas le nom de leurs langues identitaires (*ibidem*).

Dans les régions anglophones du pays, c'est le pidgin qui assume cette fonction de L1, et donc de LM, au même titre que le français dans la partie méridionale francophone (Essono, 2001 ; Feussi, 2006).

Le critère définitoire (ordre d'acquisition) se distingue du premier en ce sens qu'il élargit l'éventail des langues pouvant être qualifiées de « maternelles ». Si le critère « identification » limite ce statut aux langues d'origine camerounaise, ce critère permet de considérer légitimement des langues d'origine étrangère (le français par exemple) comme des LM des enfants dont elles sont la première langue acquise.

Mais qu'en est-il de ceux qui ont acquis plus d'une langue dès leur enfance ? Cette question ne saurait être valablement traitée que si l'on envisage qu'une personne puisse avoir plusieurs LM. Tenir compte de cette pluralité invite que l'on dépasse toute considération monolingue de la LM. En plus, cela implique que l'on se détache des démarches structuralistes, tendant à réduire des langues à « des systèmes linguistiques entiers » (Prudent, 1981 : 29) et séparés, et que l'on ne considère pas le contact de langues comme un fait banal. À Douala par exemple, il est désormais connu que des locuteurs peuvent utiliser des langues différentes, chacun pratiquant la langue, mieux le lecte dans lequel il se sent en sécurité, et qu'ils finissent malgré tout par se comprendre (Feussi, 2006 : 273). En fait leurs pratiques se situent dans la zone de contacts, la « zone interlectale » dont parle Prudent (*op. cit.*). Ainsi, le travail de Prudent sur l'interlecte (*op. cit.*) s'avère d'autant plus exploitable à ce point qu'il est possible qu'un locuteur ait plusieurs « morceaux » de langues qui, ensemble, constitueraient « la composante linguistique première » ou « le complexe linguistique premier » qu'il pourrait considérer comme LM. Cette composante linguistique peut tout aussi bien être celle qu'il utilise régulièrement ou celle dans laquelle il a l'air d'avoir un niveau de compétence élevé.

Langue maternelle comme langue usuelle ou langue dans laquelle le locuteur a un niveau de compétence plus élevé

L'une et/ou l'autre de ces deux définitions est/sont souvent attribuée(s) à la LM par des chercheurs au Cameroun : langue usuelle, c'est-à-dire celle qui est utilisée le plus dans des situations diverses, et langue dans laquelle le locuteur a une compétence élevée. C'est notamment le cas de Biloa et Tankhu Yamo qui, décrivant la situation du *fulfulde* dans la partie septentrionale du pays, soutiennent que cette langue est devenue LM de la plupart :

Le fulfulde, devenu langue maternelle pour la plupart des locuteurs, est la langue du repli identitaire, de l'expressivité et de la sécurité communicationnelle. Il est parlé spontanément en famille, dans les rues, dans les bureaux, à l'école, au marché, à la mosquée ou à l'église et ce par n'importe quel locuteur ; c'est en fait la langue que les locuteurs maîtrisent le mieux. (Bilola et Tankhu Yamo, 2007 : 155)

Il convient de relever que le recours à ces deux critères dans une même définition peut être source de difficulté. Car, si le *fulfulde* peut être la langue la plus en usage et en même temps la langue où des locuteurs déclarent avoir une compétence plus élevée dans le Nord-Cameroun, ce mélange de critères peut être inopérant dans d'autres parties du pays. Nous pensons que le fait qu'une langue soit utilisée de manière fréquente par une personne n'implique pas forcément que ce soit la langue où le niveau de compétence est plus élevé. En effet, la fréquence d'utilisation est largement tributaire de la situation de communication ainsi que du statut de la langue dans le cadre d'utilisation. On peut bien être contraint d'utiliser habituellement une langue parce qu'on habite dans une zone où tout le monde ne pratique que cette langue ou qu'on travaille dans un cadre qui exige l'utilisation de celle-ci. Cette situation

ne saurait automatiquement inférer que c'est dans cette langue qu'on a forcément un niveau de compétence élevé. Toutefois, au fil du temps, le contact avec une langue et l'utilisation de celle-ci de manière fréquente ou permanente sont des facteurs favorables au développement des compétences dans cette langue.

Les usages de la notion de LM sont donc diversifiés, de par les significations différentes que l'on rencontre ; ils sont également stratégiques, parce que chacun ne définit cette notion qu'en fonction de ses visées. On comprend dès lors pourquoi, au regard de certaines catégorisations faites par les auteurs, certaines définitions sont excluantes : c'est par exemple le cas de la première définition (LM = langue ethnique) qui exclut toute langue d'origine étrangère. Ainsi, si manquer de précision sur cette notion conduit à l'ambiguïté, trouver plusieurs critères dans une même définition basée uniquement sur des catégorisations de chercheurs conduit au paradoxe, à la confusion, à l'équivoque ou au flou. Bien au-delà, il se pose un véritable problème épistémologique dans la caractérisation de cette notion.

Du questionnement du cadre épistémologique vers quelques propositions

Comme signalé plus haut, tous les chercheurs cités, à l'exception de Feussi, définissent la notion de LM en s'appuyant sur leur propre conception. Certes beaucoup font allusion au terrain (Ndibnu Messina Ethé, Biloa et Tankhu Yamo, Bitjaa Kody, etc.), mais il ne s'est pas agi pour eux de définir cette notion en fonction de ce que les locuteurs déclarent être leurs LM ; bien au contraire, ils ont identifié les LM compte tenu des critères qu'ils supposent être pertinents selon eux, en tant que chercheurs. C'est pour cette raison que certains essais de définition semblent manifestement infructueux (Moore, *op. cit.* : 107). Nous voudrions l'illustrer à partir de deux exemples : le premier est l'usage qu'en fait Calaïna (2014).

Dans son article, l'auteur prend le soin de définir ce qu'il entend par LM :

Il s'agit de la première langue apprise par un sujet parlant (celle dont il est le locuteur natif) au contact de l'environnement familial immédiat. Autrement dit, c'est le système de communication linguistique dans lequel une personne a appris à parler. En effet, elle n'est pas nécessairement la première langue de la mère ou du père. (Calaïna, 2014 : 176)

Cette définition pose des difficultés à deux niveaux, se renforçant à la lecture de la suite de l'article de cet auteur.

En premier, l'auteur élabore sa définition autour d'un critère central : l'ordre d'acquisition » (« première langue acquise »). Et c'est à raison qu'il précise que cette langue ne renvoie pas forcément à celle des parents. Cependant, les choses se compliquent quand il ajoute que cette langue que le « sujet parlant » a acquise en premier est « celle dont il est le locuteur natif ». En effet, selon les critères de Skutnabb-Kangas rappelés ci-haut, la notion de « locuteur natif » est censée apparaître dans une définition fondée sur le critère « identification externe » et non sur l'ordre d'acquisition. Ainsi, comme le note si bien cette chercheuse, suivant l'identification externe, la LM est « la/les langue(s) qui ser(ven)t à d'autres pour identifier le locuteur en tant que natif » (citée par Moore, 2006 : 108). Et entre ces deux critères, des décalages sont énormes. En effet, il est très peu probable qu'un enfant qui a appris le *fulfulde* comme L1 (et si cette langue est différente de celle de ses parents) soit identifié par les autres Camerounais comme « locuteur natif » du *fulfulde*. On voit bien que tant que ce sont les autres qui essaient d'identifier la LM d'un locuteur dans un contexte plurilingue, la tâche devient difficile. En réalité, il n'est pas question de soutenir une définition monologique de la LM, basée forcément sur un critère unique comme l'ont fait plusieurs chercheurs (Bitjaa Kody, Tadadjeu, Sadembouo, etc.), mais de souligner que quand

le chercheur élabore sa définition au mépris des catégorisations des locuteurs, il est fort probable que celle-ci s'avère lacunaire.

Deuxièmement, dans sa classification des locuteurs du *fulfulde*, l'auteur procède à une catégorisation qui le mène à la contradiction : il distingue les natifs des non-natifs dans une zone où la langue en question est largement véhiculaire. Le problème est que, bien que l'auteur ait défini la LM comme « *la première langue apprise par un sujet parlant (celle dont il est le locuteur natif)* », il considère une page plus tard le *fulfulde* comme LM des locuteurs non-natifs, ce qui est sans aucun doute contradictoire :

La position du fulfulde dans la hiérarchie sociolinguistique de la communauté linguistique au Nord-Cameroun est prioritairement celle de langue maternelle. Cette fonction sociale relative conférée au fulfulde peut se justifier par la représentation démographique des locuteurs natifs de ladite langue. Il faut tout de même prendre en considération le poids démographique non négligeable des locuteurs non natifs pour qui le fulfulde a le même statut. (Calaïna, op. cit. : 177 ; nous soulignons)

Si pour avoir le *fulfulde* comme LM il faut avoir cette langue comme L1 et en être locuteur natif, comment concevoir que des « non-natifs » soient encore considérés comme locuteurs du *fulfulde* LM ? On voit bien comment une définition que l'auteur avait pris la peine d'élaborer au début du travail s'est vue embrouillée par une expression non pertinente (locuteur natif) qui l'amène finalement à se contredire. En fait, pour l'auteur, ces « non-natifs » auxquels il attribue par la suite le qualificatif d'« assimilés » (*op. cit.* : 177) auraient le *fulfulde* comme LM parce qu'« ils se réclament de la communauté foubé au grand dam de leur groupe ethnique d'origine » (*op. cit.* : 178). L'ajout de ce troisième critère définitoire (identification interne) n'est pas de nature à simplifier la situation, s'il est admis que la concordance entre ces critères est difficile. Par contre, si la définition même de cette notion de LM reposait sur ce critère d'identification interne, ces problèmes auraient pu être évités.

Nous voudrions emprunter un deuxième exemple, bien que d'un autre ordre¹⁸, à Feussi. Examinant la typologie des locuteurs du français au Cameroun telle que dressée par Mendo Ze, Feussi remarque que parmi les sept types de locuteurs que distingue Mendo Ze, il y a des bilingues « français – langue maternelle » (2006 : 338). Cette classification n'est pas claire effectivement. Comme le dit si bien Feussi,

Mendo Ze (1990) et (1999) comme Biloa (2004[2003]) traitent le français comme une langue camerounaise, la langue maternelle de plusieurs jeunes de familles urbains. Cette langue est-elle prise en compte dans cette architecture ? Nous ne le pensons pas car tout se passe comme si les langues évoquées ici ne sont que celles d'origine camerounaise. Pourtant si nous considérons la langue maternelle comme la langue première de l'individu, le français comme le pidgin-english tout comme les langues à caractères ethniques, pourraient, selon le cas, apparaître comme des langues maternelles. Cela serait fonction entre autres du contexte de naissance (rural ou citadin), de l'environnement familial. (op.cit. : 338)

Bien évidemment pour des enfants vivant en centres urbains comme Yaoundé et Douala, cette typologie ne désigne en rien un bilingue, d'autant que, comme l'ont montré beaucoup d'auteurs, au rang desquels Feussi et Ndibnu Messina Ethé, le français est LM pour eux. C'est cette même conception de la LM (celle qui réduit cette notion aux langues ethniques) que Feussi reproche à Tadadjeu quand il déclare : « Les langues maternelles pour lui [Tadadjeu]

¹⁸ Le problème dans ce deuxième exemple et dans celui qui va le suivre n'est pas lié au mélange de critères, mais à une conception parcellaire qui fait définir la notion de LM comme une langue ethnique, excluant automatiquement le français.

sont exclusivement des langues d'origine camerounaises, ce qui n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui avec les populations urbaines » (Feussi, 2004 : 22).

Définir la LM uniquement du point de vue du chercheur pose donc des problèmes. Soit la catégorisation semble partielle et inadaptée à la dynamique sociolinguistique locale (cas de Mendo Ze et Tadadjeu par exemple), soit elle produit de la contradiction (cas de Calaïna), les critères de définition étant le plus souvent considérés comme étanches par ces chercheurs. C'est eu égard à ces difficultés, résultant du flou de la notion de LM, que celle-ci est progressivement abandonnée ailleurs (Thamin, 2007 ; Moore, 2006). Au Cameroun, à défaut d'abandonner¹⁹ cette notion, mesure qui serait contraire à la proposition de Niyomugabo qui considère cette notion comme pertinente dans le contexte rwandais²⁰ « malgré de nombreux recoupements voire des ambiguïtés ou des confusions entre les notions » (Niyomugabo, 2014 : 152), nous pensons qu'il faut revoir le cadre épistémologique utilisé pour caractériser cette notion.

Au lieu d'aborder la LM avec des catégories préconstruites, il serait productif de laisser aux locuteurs le soin de désigner, voire de révéler leur(s) LM, car « les langues n'existent pas sans les gens qui les parlent » (Calvet, cité par Blanchet, 2003 : 300). Dans ce sens, nous soutenons avec Feussi que « Dans les pratiques de recherche, refuser d'accorder du crédit aux pratiques des locuteurs qui sont pourtant des acteurs sociaux au même titre que les chercheurs reviendrait à défier la science, ce qui suppose alors une *faitichisation* du corpus. Le scientifique apparaîtrait en ce sens comme un démiurge dont les catégories seraient supérieures au discours empirique. » (Feussi, 2010 : 19-20 ; la mise en relief est le fait de l'auteur de la citation). Envisager un cadre épistémologique qui accorde la place centrale aux locuteurs dans l'identification de leurs LM dans un contexte plurilingue comme celui du Cameroun pourrait contribuer à mettre en valeur le caractère dynamique et pluriel de la LM. Car il n'est pas exclu qu'une personne puisse s'identifier ou être identifiée par plusieurs langues, ou acquérir plusieurs langues à la fois dès l'enfance, ou encore avoir plusieurs langues usuelles ou enfin avoir un niveau de compétence élevé dans plusieurs langues.

Si un même locuteur peut avoir plusieurs LM et que ces LM peuvent changer en fonction des parcours de vie de ce locuteur (Moore, *op.cit.* ; Feussi, 2006), qui mieux que ce locuteur en personne pour caractériser sa/ses LM ? Et le chercheur plutôt que de chercher à « définir » la LM, ne gagnerait-il pas à problématiser cette notion ? D'autant plus que dans les sciences humaines en général, parler de « définition » « ferme » le sens (le « fines » latin à l'origine du terme étant une frontière politique claire) ; alors que la « problématisation » laisse ouvert le sens comme le propose Morin :

La conscience de l'inachèvement du savoir est certes bien répandue, mais nous n'en avons pas tiré les conséquences. Ainsi, nous construisons nos œuvres de connaissance comme des maisons avec leur toit, comme si la connaissance n'était pas à ciel ouvert ; nous continuons à faire des œuvres closes, fermées au futur qui fera surgir le nouveau et l'inconnu, et nos conclusions apportent la réponse assurée à l'interrogation initiale, avec

¹⁹ Cette piste que nous avons suggérée quand nous avons présenté, sous forme de communication orale, le projet de cet article au Séminaire de perfectionnement des départements de français, organisé par l'AUF et l'Université de Ngaoundéré en mars à l'occasion de la journée internationale de la Francophonie, a été considérée comme une solution radicale par les participants, car, nous disait-on, cette notion est d'une longue tradition scientifique dans ce pays et est au centre de certains grands projets d'enseignement des langues locales, et que, par ailleurs, elle est même utilisée par l'UNESCO. Mais l'UNESCO elle-même ne dit-elle pas, après en avoir reconnu le caractère ambigu, ne retenir cette notion dans son document que parce que le terme « est communément employé dans les déclarations de principes et dans l'ensemble des discours consacrés aux questions éducatives » (Unesco, 2003 : 15) et non pas parce qu'il est pertinent et incontournable ?

²⁰ Nous tenons quand même à signaler qu'entre le contexte sociolinguistique du Rwanda et celui du Cameroun, la différence est immense.

seulement in extremis, dans les œuvres universitaires, quelques interrogations nouvelles.
(Morin, 1986 : 30)²¹

Cette ouverture que permet la problématisation aiderait à ne pas considérer la LM comme une notion dont on peut « délimiter » aisément le sens sans se heurter à la pluralité et à la complexité des situations sociolinguistiques.

Conclusion

La présente étude a permis de comprendre que l'usage de la notion de LM est loin d'être évident au Cameroun. Cette notion a des usages qui conduisent souvent à entretenir un flou sur ses significations. Dans un pays plurilingue comme le Cameroun, en effet, chacun des cinq critères utilisés pour définir la « LM » peut renvoyer à une langue différente ; la correspondance entre tous ces critères est rare. Dans ces conditions, plutôt que de chercher à définir cette notion sans tenir compte de l'expérience du locuteur, de la vie de celui-ci avec les langues ainsi que de ses caractérisations personnelles, il serait intéressant d'opter pour une orientation épistémologique différente : celle qui met le locuteur au centre de la caractérisation de sa/ses LM et qui problématise la notion de LM au lieu de la « définir ». Ce n'est qu'ainsi qu'on pourrait réussir à mettre en valeur le caractère dynamique et pluriel de la LM sans entretenir une certaine contradiction et sans créer une « fermeture » du point de vue sémantique.

Les résultats que nous avons présentés sont le fruit d'une recherche qualitative : la réflexion n'a porté que sur les usages faits par un nombre restreint d'auteurs, lesquels ne peuvent être considérés comme représentant tous les chercheurs camerounais. Il est donc clair que la quantité, l'objectivité, encore moins la vérité n'ont en aucune façon été recherchées dans cette réflexion. Nous avons privilégié la pertinence et la signification des observables. Cela ouvre largement, à notre avis, la voie à la discussion.

Enfin, ce travail débouche sur des perspectives que des réflexions futures pourraient exploiter pour continuer d'interroger cette notion au Cameroun. Nous sommes tout à fait convaincu qu'il est « souhaitable que toute œuvre soit travaillée par la conscience de l'inachèvement. Que toute œuvre, non pas masque sa brèche, mais la marque. Il faut, non pas relâcher la discipline intellectuelle, mais en inverser le sens et le consacrer à l'inaccomplissement de l'inachèvement » (Morin, *ibidem*). Premièrement, il est logique, au regard de cette réflexion, de profiler en perspectives l'étude des catégorisations de la notion de LM par des locuteurs « ordinaires » dans l'optique de voir, éventuellement, comment ils mettent en exergue la dynamique identitaire en contexte plurilingue. Deuxièmement, l'on pourrait s'intéresser aux usages de cette notion en milieu éducatif, aux enjeux de ces usages et aux conséquences que cela pourrait avoir en termes de politique linguistique éducative. Troisièmement, une étude macrosociolinguistique, si nécessaire, pourrait s'avérer productive : elle aiderait notamment à prendre la mesure de la signification que donnent la plupart des chercheurs et des Camerounais en général à cette notion ; concrètement, il s'agirait de connaître le critère définitoire le plus actualisé. Enfin, une réflexion pourrait porter sur les malentendus que générerait l'usage de « LM » au cours d'une conversation. Dans une telle étude qui gagnerait à être menée dans une approche interactionnelle, le participant émetteur autant que le participant récepteur mériterait l'attention du chercheur, « chacun ayant ses propres clés d'interprétation » (Babault, *op. cit.* : 42). En tout état de cause, le débat est lancé.

²¹ Je suis très reconnaissant à M. Didier de Robillard qui, en plus de son commentaire constructif, entre autres, sur la possibilité de l'acquisition de plusieurs L1 par un locuteur dès l'enfance, m'a suggéré cette idée intéressante.

Bibliographie

- BABAULT S., 2014, « La terminologie de la didactique des langues est-elle universelle ? », dans Babault, S., Bento, M., Le Ferrec, L. et Spaeth, V., (coord.), *Actes du colloque international « Contexte global et contextes locaux : tensions, convergences et enjeux en didactique des langues »*, pp. 40-50.
- BAGGIONI D., 1997, « Langue nationale », dans M.-L. Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Paris, Mardaga.
- BILOA E. et TANKHU YAMO A., 2007, « L'insécurité linguistique au Nord du Cameroun : causes, manifestations et traitement », *Langues et communication*, n° 6, Yaoundé, Éditions CLÉ, pp. 147-174.
- BITJAA KODY Z. D., 2004, *La Dynamique des langues camerounaises en contact avec le français (approche macrosociolinguistique)*, Thèse de doctorat d'État, Université de Yaoundé I.
- BITJAA KODY Z. D., 2009, « Pour l'enseignement des langues et cultures nationales comme matières », *Revue internationale des arts, lettres et sciences sociales (RIALSS)*, vol. 1, n° 3, pp. 268-289.
- BLANCHET P., 2003, « Contacts, continuum, hétérogénéité, polynomie, organisation "chaotique", pratiques sociales, interventions... quels modèles ? : pour une (socio)linguistique de la "complexité" », *Cahiers de sociolinguistique*, vol. 1, n° 8, pp. 279-308.
- BLANCHET P., 2007, « Quels "linguistes" parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », dans BLANCHET P., CALVET L.-J. et ROBILLARD D. de, *Un siècle après le Cours de Saussure, la linguistique en question, Carnets de l'Atelier de Sociolinguistique*, n° 1, pp. 1-66.
- BLANCHET P., 2011, « Nécessité d'une réflexion épistémologique », dans Blanchet P. et Chardenet P. (dir.), *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures. Approches contextualisées*, AUF/EAC, pp. 9-19.
- BOUTAN P., 2003, « Langue(s) maternelle(s) : de la mère ou de la patrie ? », *Ela. Études de linguistique appliquée*, vol. 2, n° 130, pp. 137-151.
- CALAÏNA T., 2014, « Contacts de langues : l'hégémonie linguistique du fulfulde au Nord-Cameroun », dans G. Zouyané (dir.), *Identités, altérité et représentations*, Paris, L'Harmattan, pp. 173-184.
- CALVET L.-J., 2007, « Pour une linguistique du désordre et de la complexité », dans Blanchet P., Calvet L.-J. et Robillard D. de, *Un siècle après le Cours de Saussure, la linguistique en question, Carnets de l'Atelier de Sociolinguistique*, n° 1.
- DIEU M. et RENAUD P., 1979, « À propos d'une étude statistique du multilinguisme au Cameroun : quelques problèmes méthodologiques », dans Manessy G. et Wald P. (éd.), *Plurilinguisme : normes, situations ; stratégies*, Paris, L'Harmattan, pp. 61-99.
- DEMAIZIÈRE F. et NARCY-COMBES J.-P., 2007, « Du positionnement épistémologique aux données de terrain », *Les Cahiers de l'Acedle*, n° 4, pp. 1-20.
- DUMONT P., 1983, *Le français et les langues africaines au Sénégal*, Paris, Éditions Karthala-ACCT.
- ESSONO J.M., 2001, « Le Cameroun et ses langues », *Cameroun 2001 : Politique, Langues, Economie et Santé*, Paris, L'Harmattan, pp. 61-87.
- FEUSSI V., 2004, « Politique linguistique et développement durable au Cameroun : perspective émique ou perspective étique ? », Actes du colloque « Développement durable, leçons et perspectives », AUF/Université de Ouagadougou (Burkina Faso),

- Ouagadougou, tome 2, pp. 21-29, disponible sur www.auf.org/colloque-developpement-durable.
- FEUSSI V., 2006, *Une construction du français à Douala-Cameroun*, thèse de doctorat, Tours, Université François Rabelais.
- FEUSSI V., 2010, « Usages linguistiques et constructions identitaires au Cameroun- À la recherche de soi et/avec l'autre ? », *Cahiers de sociolinguistique*, vol. 1, n° 15, pp. 13-28.
- GRAWITZ M., 2001, *Méthodes des sciences sociales*, 11^e édition, Paris, Edition Dalloz.
- GRIMES B.F., (éd), 1996, *Ethnologue*, 13^e éd., SIL Inc. version web.
- LECONTE F., 2001, « Familles africaines en France entre volonté d'insertion et attachement au patrimoine langagier d'origine », *Langage et société*, vol. 4, n° 98, pp. 77-103.
- MACKAY W.F., 1997, « Langue maternelle, langue première, langue seconde, langue étrangère », dans M.L. Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Paris, Mardaga.
- MAURAS J., 1997, « Assimilation linguistique », dans Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Paris, Mardaga, pp. 51- 56.
- MBA G., 2011, « Langues de moindre diffusion et transmission intergénérationnelle en milieu plurilingue : enjeux et limites », dans Tsofack et Feussi (éds.), *Langues et discours en contextes urbains camerounais. Déconstruction – complexités*, Paris, L'Harmattan, coll. Espaces discursifs, pp. 139-154.
- MBOUDJEKE J. G., 2005, « Bilinguisme, politiques et attitudes linguistiques au Cameroun et au Canada », *Sudlangues*, n° 6, disponible sur <http://www.sudlangues.sn>.
- MENDO ZE G., 2007, « Considérations sur l'insécurité linguistique, la compétence et l'appropriation du français en milieu plurilingue : le cas du Cameroun », *Langues et communication*, n° 6, Yaoundé, Éditions CLÉ, pp. 19-98.
- METANGMO-TATOU L., 2001, « 1996 : Cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun », dans *Cameroun 2001 : Politique, Langues, Économie et Santé*, Paris, L'Harmattan, pp. 33-60.
- METANGMO-TATOU L., 2005, « Varying standpoints about language, “Mother tongue” and Power in Africa: the case of women from northern Cameroon », in Engelstad S. Gerrard, *Challenging Situatedness-Gender, Culture and the production of knowledge*, Tromsø (Norvège), Delft, Eburon, pp. 125-147.
- METANGMO-TATOU L. et TOURNEUX H., 2010 (rééd.), « Les Langues véhiculaires du Cameroun », (carte et notice), *Atlas du Cameroun*, Paris, Ed. du Jaguar.
- MOORE D., 2006, *Plurilinguismes et école*, Paris, Didier.
- MORIN E., 1986, *La méthode. 3. La Connaissance de la Connaissance*, Paris, Seuil.
- MUFWENE SALILOKO, 1997, « Identité », dans Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Paris, Mardaga, pp. 160-165.
- NARCY-COMBES J.-P., 2014, « Conflits éthiques et épistémologiques au niveau des interventions », dans Babault, S., Bento, M., Le Ferrec, L. et Spaeth, V., (coord.), *Actes du colloque international « Contexte global et contextes locaux : tensions, convergences et enjeux en didactique des langues »*, pp. 25-39.
- NDIBNU MESSINA ETHÉ J., 2013, « Le français et les langues nationales (LN) au Cameroun : quelques considérations pédagogiques », *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 2, pp. 167-179.
- NIYOMUGABO C., 2014, « La langue maternelle au Rwanda : un concept ambigu », *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, pp. 145-153.
- NZESSE L., 2005, « Politique linguistique et éducative au Cameroun et insécurité de la langue française », *Francofonía*, n° 14, España, Universidad de Cadiz, pp. 173-187.

- OWONO ZAMBO C. É., 2014, « Les imaginaires linguistiques : enjeu contextuel, sens et contact de langues/cultures », dans *Sens et identités en construction : dynamiques des représentations, Signes, Discours et Sociétés* [en ligne], 13, 2^{ème} volet. Disponible sur : <http://www.revue-signes.info/document.php?id=3411>.
- RIVIÈRE M., 2014, « De quelle “langue maternelle” parle-t-on quand on parle de lecture ? », *Quaderna*, n° 2, mis en ligne le 25 février 2014. URL: <http://quaderna.org/de-quelle-langue-maternelle-parle-t-on-quand-on-parle-de-lecture/>
- ROBILLARD D. de, 2001, « Peut-on construire des “faits linguistiques” comme chaotiques ? Éléments de réflexion pour amorcer le débat », *Marges linguistiques*, n° 1, pp. 163-204.
- ROBILLARD D. de, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », dans Blanchet P., Calvet L.-J., Robillard D. de, *Un siècle après le Cours de Saussure, la linguistique en question*, Revue *Carnets de l'Atelier de Sociolinguistique* n° 1, pp. 1-149.
- SADEMBOUO É., 2005, « Enseignement bi-vectoriel en contexte multilingue au Cameroun », in *Linguistic diversity and literacy in a global perspective : a comparative look at practice in Europe and Africa LDL*, European Center for Modern Languages, Graz, Nikolaisplatz 4.
- TABI MANGA J., 2000, *Les Politiques linguistiques du Cameroun. Essai d'aménagement linguistique*, Paris, Karthala.
- TADADJEU M., SADEMBOUO É. et MBA G., 2004, *Pédagogie des langues maternelles africaines*, Yaoundé, Collection PROPELCA.
- TCHITCHI Y.T., 1997, « Ethnie », dans Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Paris, Mardaga pp. 142-143.
- THAMIN N., 2007, *Dynamique des répertoires langagiers et identités plurilingues de sujets en situation de mobilité*, thèse de doctorat, Grenoble, Université Stendhal – Grenoble III.
- UNESCO, 2003, *L'éducation dans un monde multilingue*, Paris, Unesco.
- URBAIN Jean-Didier, 1982, « La langue maternelle, part maudite de la linguistique ? », *Langue française*, n° 54, pp. 7-28.

DE LA PENSÉE ÉCOLOGISÉE À LA SYSTÉMISATION DISSIPATIVE : QUELQUES PISTES ET ENJEUX ÉPISTEMOLOGIQUES- THÉORIQUES ÉMERGEANT D'UN REGARD RÉTRO- ANTICIPATEUR SUR LE BHOJPURI DE MAURICE

Shameem Oozeerally

Mauritius Institute of Education

Introduction

Cette présente contribution est issue de notre thèse de doctorat¹ et s'inscrit dans la continuité d'un article publié en 2013². L'objectif est d'apporter une réflexion autour de la situation du bhojpuri de Maurice en partant du postulat que le « domaine » des sciences du langage se trouve dans une période de reconfiguration épistémologique. Pour ce faire, nous avons recours à « l'emprunt de connaissances » (Kellert, 2008), notamment à travers l'application de théories alternatives, voire altéristes faisant traditionnellement partie des sciences dites dures. Nous proposons, à travers les loupes intrinsèquement multiples de ce que Morin (2008) appelle « la pensée écologisée », laquelle relève du moins en partie de l'écologie radicale (Robillard, 2008) et des théories de la complexité, d'aborder l'évolution historique du bhojpuri de Maurice avec une perspective rétro-anticipatrice. En effet, le choix de réinterpréter les faits s'apparente à ce que Robillard appelle la rétro-anticipation. Robillard explicite ce concept en faisant appel à l'analyse de P. Ricoeur à propos de la construction de l'identité :

[...] chacun construit en permanence son identité, à la fois en (re)construisant son passé pour faire une expérience, une histoire (dimension archéologique), et en interprétant ce passé en fonction de ce qu'on souhaite de l'avenir (dimension téléologique) ce que j'essaie de résumer par le terme rétro-anticipation (Robillard, 2007 : 17-18)

Ceci représente au moins partiellement une posture herméneutique et historico-constructiviste à laquelle nous adhérons pour aborder les questions relatives aux faits de langue. Pour ce qui est du « corpus », nous avons fait le choix de nous appuyer sur le travail de Stein (1982) afin de puiser notre matériel. Avant d'aller plus loin, il convient d'apporter

¹ Oozeerally S., 2015, *Vers une refonte des principes ontologiques et épistémologiques des études sur le plurilinguisme face à la révolution numérique et aux mutations socio-écologiques : le cas de Maurice*. Thèse de doctorat en sciences du langage, sous la direction de Louis Arnaud Carpooran, Maurice, Université de Maurice.

² Oozeerally S., 2013. Nous en reprenons notamment certains schémas et concepts.

certaines clarifications quant à notre approche. Le bhojpuri, dont il est question, a connu un certain mouvement ascensionnel dont le déclenchement coïncide avec l'essor du créole mauricien durant les cinq dernières années (Oozeerally, 2013). Il existe également une chaîne de télévision dédiée à cette langue, le *Bhojpuri Channel*, même si l'on peut arguer que les spécificités du bhojpuri de certaines émissions relèvent d'une version exogène. De surcroît, le *Bhojpuri Speaking Union*³ a été créé en 2012. Pour les besoins de cet article, nous nous limitons à une analyse sur le plan épistémique en partant de travaux « fondateurs ». Un autre point que nous souhaitons mettre en avant concerne le caractère hologrammatique⁴ de Maurice qui favorise les inter-rétroactions multiples entre les différentes langues-systèmes. Ainsi, le bhojpuri de Maurice est, à des degrés divers, traversé par les autres langues présentes dans l'écosystème local. Nous proposons, dans notre thèse, de conceptualiser ces pratiques linguistiques à travers la loupe de l'attracteur étrange chaotique (Oozeerally, 2015). Toutefois, les contraintes d'espace ne nous permettent pas d'en dire plus.

Une conception macroscopique-hologrammatique⁵ de Maurice en tant qu'espace

Notre ligne de raisonnement étant fondée sur l'application métaphorique de la pensée des systèmes dynamiques au niveau linguistique, il nous semble utile de proposer une forme d'instrumentalisation de ces mêmes idées pour conceptualiser la situation (socio)écologique de Maurice.

En tenant compte des effets « spatialement réducteurs » de la mondialisation, Maurice, comme de nombreux pays d'ailleurs, représente un espace hologrammatique, terme que nous empruntons à Morin (1992), dans la mesure où l'île peut être considérée comme un microcosme reflétant les structures du monde dans sa globalité. Selon la vision hologrammatique, laquelle représente un trait fondamental des systèmes complexes, « non seulement la partie est dans le tout ; le tout est à l'intérieur de la partie qui est à l'intérieur du tout ! » (Morin, 1992 : 117). De ce fait, Maurice peut être perçu comme une partie d'un tout, dans la mesure où le pays a une grande ouverture multidimensionnelle sur le monde⁶. Le tout, toutefois, peut aussi se retrouver dans la partie : Maurice jouit d'une grande diversité, que ce soit sur le plan culturel, politique, ou linguistique⁷.

³ Les *Speaking Unions* sont des organismes à but non-lucratif opérant sous l'égide du Ministère des Arts et de la Culture ; ils visent à promouvoir les langues, dans leurs formes écrite et orale, à entretenir l'amitié et l'entente entre les gens parlant ces langues dans le monde, à engager ces langues sur le plan académique, culturel et artistique. Par ailleurs, ils visent également à promouvoir les publications, les magazines, les journaux et les travaux littéraires dans les langues respectives, et à promouvoir l'entente interculturelle et interlinguistique.

⁴ Cf. *infra*.

⁵ L'adjectif serait plutôt « hologrammique ». Toutefois, nous restons fidèle à la forme graphique utilisée par Morin (2008).

⁶ Sur le plan démographique, culturel, diplomatique, politique, économique entre autres. Par exemple, Maurice est à la fois membre de la Francophonie, du Commonwealth, du COMESA (*Common Market for Eastern and South Africa*), de l'océan Indien et de l'Afrique. Sur le plan démographique, nous retrouvons des Mauriciens immigrés dans plusieurs continents (l'Europe, l'Amérique, l'Australie, etc.).

⁷ Sur le plan linguistique, par exemple, nous retrouvons la coexistence de plusieurs langues, dont l'anglais, le français, le créole mauricien, le bhojpuri, le hakka et le cantonais et, sur un plan plus institutionnel, le hindi, l'ourdou, le tamil, le telugu, le marathi et le mandarin, entre autres. Sur le plan gastronomique, la cuisine mauricienne est un reflet de la cuisine du monde. Même la population mauricienne est constituée de groupes originaires de différents pays du monde (les colons français, les esclaves africains, les travailleurs engagés d'Inde, les commerçants chinois entre autres).

Un regard panoramique et évolutif sur certains faits relatifs au bhojpuri de Maurice

Nous proposons d'exposer d'une manière liminaire certains faits sociohistoriques relatifs au bhojpuri mauricien afin d'établir des balises qui nous permettront de poursuivre notre réflexion avec une perspective rétro-anticipatrice.

Selon Stein, « la grande immigration indienne à Maurice – ou mieux : la grande importation des Indiens – commença en 1835, année de l'abolition de l'esclavage » (1982 : 83). Dans ce contexte, un fait sociohistorique majeur, à savoir l'abolition de l'esclavage, a engendré un besoin socioéconomique tout aussi conséquent. Afin de compenser le manque de main-d'œuvre dans l'industrie sucrière, les travailleurs engagés de l'Inde ont été sollicités. En une décennie, les Indiens représentaient un tiers des Mauriciens, et comme le note Stein, « en 1861, deux tiers des Mauriciens étaient d'origine indienne » (*ibidem*).

De 1835 à 1900, la majorité des Indiens (60,3 %) embarquèrent du port de Calcutta, les autres partant de Madras et Bombay. En ce qui concerne les pratiques linguistiques, les Indiens ayant embarqué à Calcutta utilisaient principalement le bhojpuri, et rarement le hindi ou l'ourdou (Stein, 1982). Depuis son introduction dans l'écosystème mauricien, le bhojpuri a connu des évolutions formelles importantes. Stein expose la situation des langues⁸ en tenant compte des paramètres liés à la connaissance et à l'emploi ; la situation du bhojpuri est traitée selon ce cadre méthodologique. Nous nous limiterons à trois aspects qui nous paraissent pertinents dans une perspective éco(socio)linguistique : les tendances adaptatives, les tendances vers l'abandon, et la question des représentations.

Les tendances adaptatives

Stein attribue un caractère proprement mauricien au bhojpuri et au créole. Ces propos nous paraissent utiles car ils apportent des détails non-négligeables quant à la nature de l'écosystème interne⁹ du bhojpuri qui s'est adapté¹⁰ de manière à correspondre à l'écosystème externe, avec notamment des changements motivés par des besoins socio-économiques et fonctionnels. Bien entendu, l'écosystème interne et externe ne sont nullement exclusifs puisque l'adaptation ainsi que l'itinérance (Cf. *infra* en ce qu'il s'agit des caractéristiques des systèmes dissipatifs) sont caractéristiques des langues vivantes. À leur arrivée, les travailleurs engagés utilisaient des formes dites dialectales du bhojpuri (*ibidem*). Toutefois, avec les multiples évolutions éco(socio)systemiques, les différences dialectales finirent par disparaître, « en donnant naissance à une forme unifiée du bhojpuri » (*op. cit.* : 124). Concomitamment, cette forme du bhojpuri connut (et connaît toujours) des mutations, avec d'une part l'apport du créole mauricien principalement, et d'autre part, les besoins d'adaptation aux conditions écosociologiques locales. Il est important de souligner que Stein, citant Bhuckory (1967), invoque le critère d'intercompréhensibilité, ou plutôt de son absence, pour différencier le bhojpuri mauricien du bhojpuri de Bihar (*op. cit.* : 124-125). L'effacement des différences dialectales du bhojpuri (B₁, B₂, B₃) dans un premier temps a donné lieu à une première forme unifiée (Bm1) qui, avec l'apport du créole mauricien (ici CM) et des conditions

⁸ Le terme « langue » nous est commode, notamment parce qu'il permet de conserver des repères sémantico-référentiels. Toutefois, nous tenons à préciser que notre utilisation de ce dénominateur se rapproche de ce que Robillard (2008) appelle (système) ICH, c'est-à-dire instable, contextualisé, historicisé et hétérogène. Cette posture est partagée par Blanchet (2012) qui met en avant l'importance des pratiques linguistiques.

⁹ Il s'agit d'une adaptation de ce que Mufwene (2001) appelle « écologie interne/écologie externe ». Nous estimons que le terme « écosystème » est mieux adapté à notre démarche descriptive.

¹⁰ Bien entendu, nous n'attribuons aucune valeur active, et encore moins autonome à la langue. Nous utilisons simplement une formulation qui nous paraît commode. Il s'agit des pratiques linguistiques contextualisées qui orientent le développement de la langue.

écosystémiques externes, a évolué davantage pour arriver à une forme de bhojpuri « proprement » mauricien (B_m). Ce bhojpuri mauricien, il convient de le rappeler, est dynamique, comme toute langue vivante¹¹, et s'adapte toujours à son écosystème, c'est-à-dire à sa réalité, avec l'apport d'autres langues.

Afin d'avoir une perspective un peu plus étendue sur le développement de cette langue, nous prenons comme point d'ancrage la réflexion de Morin (2008 : 620) autour de l'éco-organisation. Il est de ce fait possible d'établir le mappage de quatre principes : le principe d'inscription bio-thanatique, le principe d'éco-auto-organisation, le principe du développement mutuel et récursif de la complexité éco-auto-organisatrice ainsi que le principe de la dépendance de l'indépendance. Bien entendu, nous prenons les précautions d'usage que l'emprunt de connaissances implique (voir Kellert, 2008) ; ici, par exemple, les pratiques linguistiques ne sont pas *autos* dans la mesure où elles n'existent pas hors du locuteur.

– *Le principe d'inscription bio-thanatique*

D'abord, le principe d'inscription bio-thanatique, ou, plus spécifiquement, le principe d'inscription bio-(auto)¹²-thanatique se manifeste au moins partiellement puisque le bhojpuri, dès son introduction dans l'écosystème mauricien, s'est « inscrit dans des boucles éco-organisatrices où son existence se nourrit [...] de vie et de mort » (Morin, 2008 : 620). En d'autres termes, nous appliquons la méthode d'adaptation des connaissances par l'outil heuristique métaphorique pour avancer que le bhojpuri de Bihar a perdu ses traits « dialectaux » afin de converger vers une forme plus ou moins unifiée, du moins en ce qu'il s'agit de l'intercompréhensibilité, en se nourrissant de sa mort partielle afin de correspondre à son nouvel écosystème. Nous sommes dans un cas où la notion de « mort » est sémantiquement, voire conceptuellement différente, dans la mesure où il y a une forme de distanciation de la vision dualiste-binaire selon laquelle « mort » signifie « non-vivant ». Pour rester dans le domaine des études bio-écologiques, et au-delà des considérations philosophiques impliquées par cette « transgression du binaire », la notion d'apoptose est également utile pour conceptualiser les faits puisqu'elle est analogue au principe bio(auto)thanatique qui, dans cette forme, est applicable à la conceptualisation de l'évolution du bhojpuri de Maurice. En biologie, le terme apoptose renvoie à la mort cellulaire programmée, souvent par réponse à un stimulus/situation¹³. Les implications sont doubles. Dans un premier temps, le type de réponse – à un stimulus – est proche de celui qu'on retrouve dans les systèmes complexes, à savoir l'autorégulation par rétroaction négative, pour les systèmes proches de l'équilibre, ou la rétroaction positive pour les systèmes loin de l'équilibre (voir plus bas). Dans un deuxième temps, nous pouvons effectuer un mappage quasi-isomorphe par rapport à la situation du bhojpuri : la disparition des traits dialectaux relève d'une situation apoptotique déclenchée par le changement du *topos* écosystémique, où

¹¹ Même si aujourd'hui le bhojpuri de Maurice se trouve dans un état précaire.

¹² Il nous semble utile d'apporter des détails quant à ce petit ajustement de notre part. L'utilisation de morphème entre parenthèses souligne une double difficulté ontologique et épistémologique. En effet, la dimension ontique des pratiques linguistiques empêche une transposition directe d'une métaphore biologisante, pour reprendre les mots de Blanchet (2009). Il s'agit de mettre l'accent sur le bhojpuri tel qu'il s'est développé en tant que système, traversé par les éléments anthropo-sociaux.

¹³ L'apoptose est un processus fondamental pour les systèmes vivants. Par exemple, elle est cruciale dans la morphogenèse du corpus humain. Ici, nous voyons d'une manière assez claire que ce processus correspond directement au principe bio-thanatique : la mort (dans ce cas partielle et auto-générée, et c'est précisément dans cette dimension que nous pouvons faire le rapprochement avec la situation du bhojpuri) est un élément générateur.

le besoin d'une forme de communication unifiée a donné lieu à une adaptation qui est initialement passée par la phase bio(auto)thanatique.

– *Le principe d'éco-auto-organisation*

Ensuite, le principe d'éco-auto-organisation qui découle « naturellement » du processus d'adaptation bio(auto)thanatique, est observable dans le mode d'évolution du bhojpuri de Maurice. « L'éco-organisation peut et doit être conçue comme coorganisatrice, coopératrice coprogrammatrice des phénomènes d'auto-organisation, et cela à partir, non seulement de ses structures d'ordre mais aussi des désordres et aléas qu'elle comporte » (*ibidem*). Dans le cas spécifique du bhojpuri de Maurice, la perte des traits dialectaux s'est produite afin de rendre compte d'un besoin émergent des spécificités du nouveau *topos*¹⁴ écosystémique. Les travailleurs engagés ont d'une certaine manière été contraints de former un groupe communautaire cohésif, où une communication efficace était une *conditio sine qua non* pour la coopération et l'avancement communautaire. Ce qui peut d'abord être considéré comme une situation de forte entropie (désordre causé par la présence des traits dialectaux hétérogènes) s'est reconfiguré autour d'un état initial de stabilité dynamique.

– *Le principe du développement mutuel et récursif de la complexité éco → auto-organisatrice.*

Comme nous l'avons mentionné plus haut, nous pouvons également observer le principe du développement mutuel et récursif de la complexité éco → auto-organisatrice.



(a) l'éco-système produit de la complexité organisée, qui alimente les autoorganisations, lesquelles produisent de la complexité organisée qui alimentent les éco-systèmes (b) le développement de la complexité éco-organisationnelle et celui de la complexité auto-organisationnelle sont inséparables (Morin, 2008 : 621).

L'écosystème en question, à savoir le contexte socioécologique mauricien, produit de la complexité dans la mesure où il impose un certain nombre de contraintes liées aux fonctionnements socioéconomiques du *topos* (voir les contradictions de base plus bas). La praxis sociale étant intrinsèquement et fondamentalement complexe, les locuteurs doivent s'adapter, à la fois en tant qu'individus dans la société et en tant que membres des communautés. L'adaptation du bhojpuri à l'écosystème local s'est notamment manifestée à travers l'emprunt des termes du créole mauricien qui, d'ailleurs, se nourrit également des termes du bhojpuri¹⁵. Il y a donc codétermination, récursion, et inter-rétroaction entre ces deux langues (et l'écosystème en question), qui à la fois rendent compte de la complexité des faits de l'écosystème, et contribuent à cette complexité.

– *Le principe de dépendance de l'indépendance.*

Le dernier principe est celui de dépendance de l'indépendance.

L'indépendance croît en même temps que la dépendance. Plus l'être devient autonome, plus il est complexe, plus cette complexité dépend des complexités éco-organisatrices qui la nourrissent. Toute liberté dépend de ses conditions de formation et d'épanouissement, et, une fois émergée, elle demeure liberté en rétroagissant sur les conditions dont elle est servie. (ibidem)

¹⁴ Terme que nous empruntons à Bang et Døør (2007).

¹⁵ Il existe donc inter(rétroaction) mutuelle entre les deux systèmes.

Ce cas s'avère intéressant puisqu'il est analogue à la réflexion autour des notions d'*ausbau* et d'*abstand* pour ce qui est des langues créoles (Oozeerally, Nenduradu et Saddul-Hauzaree, 2014). Pour ce qui est du bhojpuri, par exemple, cette langue se complexifie lexicalement en prenant appui sur les systèmes qui sont dans l'écosystème au sens plus large. Conceptuellement, nous avons affaire à des notions/réalités propres au contexte mauricien, ce qui se traduit par un besoin de diversification interne, lequel est réalisable à travers les emprunts du créole. Il y a donc isomorphie avec le principe de dépendance de l'indépendance. La complexité interne (lexicale) du bhojpuri dépend conceptuellement de la réalité externe, et linguistiquement des langues coexistant dans l'écosystème, principalement le créole. Cette complexité interne rétroagit subséquemment sur l'écosystème d'une part, qui s'enrichit d'un système linguistique qui est complexe à son niveau et sur le système dont il s'est linguistiquement « nourri », c'est-à-dire le créole, lequel s'enrichit également – même si le degré est différent – du bhojpuri.

La tendance vers l'abandon

Le deuxième aspect que nous souhaitons traiter est la tendance vers l'abandon. Nous nous fondons toujours sur les connaissances relatives au modèle diglossique pour aborder notre description. Cet aspect est surtout lié à la dimension fonctionnelle, que nous allons traiter plus loin. Sur un plan historique, Stein (*ibidem*) note que le bhojpuri, malgré l'existence de textes littéraires remontant jusqu'au quinzième siècle, a évolué pour devenir une langue fondamentalement orale et « folklorisante ». À Maurice, l'auteur constate que le caractère intracommunautaire et rural limite le champ de fonctionnement du bhojpuri, dont la connaissance devient facultative. Mufwene (2005) explique l'abandon des langues dans les colonies par le besoin d'avoir une langue de travail, qui est souvent la langue des employeurs ; dans le cas mauricien, le créole donnait déjà, pendant la période de l'étude de Stein, plus ample accès au monde du travail, et permettait de communiquer avec les membres des autres communautés linguistiques (Domingue, 1971, cité par Stein, 1982 : 136) d'où l'importance de sa connaissance. L'urbanisation est aussi une raison pour laquelle cette langue était déjà menacée durant la période correspondant à l'enquête de Stein ; le bhojpuri, langue fondamentalement rurale, était abandonnée au profit du créole. Le bhojpuri n'offrait aucune perspective de promotion sociale, et, comme le souligne Stein, il était parlé principalement en contexte familial. Bien entendu, la complexité de la situation éco(socio)linguistique implique un nombre plus important de facteurs menant à l'abandon des langues. Nous en ferons toutefois l'économie ici.

La question des représentations

Aujourd'hui, le bhojpuri souffre doublement de la situation diglossique : il se retrouve, sur le plan intracommunautaire, en conflit avec le hindi, qui représente la variété haute. Toutefois, pour comprendre la position de cette langue, il convient une fois de plus de revenir en arrière.

Dans un premier temps, la situation intracommunautaire était analogue à la situation contemporaine : le bhojpuri était la langue basse, alors que le hindi (ou l'ourdou, selon la communauté) était la langue haute. Aucun prestige n'était attaché au bhojpuri, et il était même dévalorisé par ses propres locuteurs (*op. cit.* : 126). Dans une certaine mesure, cette situation était analogue voire même isomorphe à celle du créole mauricien par rapport au français ; le bhojpuri était considéré comme de l'hindi corrompu, et le créole a aussi longtemps été considéré comme du français corrompu. Par opposition, le hindi et l'ourdou avaient un fort prestige, surtout que ces langues représentaient les langues de religion. Ceci se traduit par exemple, par un déni de langue ancestrale, les Musulmans bhojpurisants revendiquant l'ourdou d'une part, et les Hindous bhojpurisants revendiquant le hindi d'autre part (*ibidem*). Sur le plan fonctionnel, le bhojpuri est surtout une langue orale, ignorée par les instances

officielles alors que le hindi et l'ourdou étaient (et sont toujours) des langues écrites. Cette diglossie est, d'une certaine manière, toujours d'actualité aujourd'hui et peut, du moins en partie, expliquer la faible demande du bhojpuri en tant que matière optionnelle à l'école, d'où son intégration aux classes de hindi.

Dans un deuxième temps, Stein (*ibidem*) met en avant la diglossie entre le bhojpuri et le créole. Dans la situation diglossique « classique » entre le français et le créole, ce dernier occupe la position de langue basse. Cependant, dans la diglossie créole-bhojpuri, le créole occupe la position de langue haute, avec le bhojpuri toujours assumant le rôle de langue basse. Ici, le créole a un plus fort prestige, surtout parce qu'il offre des perspectives instrumentales et des possibilités de promotion sociale.

Il est donc important, ici, de souligner que le bhojpuri, dans les deux cas, assume le rôle de langue basse, donnant ainsi lieu à une plus forte probabilité d'abandon. Comme le note Stein, le bhojpuri était déjà dans une situation précaire (*op. cit.* : 134).

Le quatrième et dernier point que nous souhaitons aborder porte sur le niveau communautaire et c'est l'un des rares points en faveur du bhojpuri. En effet, Stein note que le bhojpuri est la plus importante des langues communautaires. Cette dimension est fondamentale dans une logique de conservation des langues car la « conscience d'identité » peut aider à revitaliser une langue. Néanmoins, Stein note que les utilisateurs du bhojpuri appartiennent à la population qui n'auront « guère d'influence sur les évolutions futures de l'île Maurice : les vieux, le milieu rural, la catégorie sociale inférieure [...] » (*op. cit.* : 447).

Le modèle des contradictions de base : pour une relecture complexe de la situation polyglossique du bhojpuri de Maurice

Le modèle diglossique dont nous avons brièvement fait usage plus haut pour aborder notre description se révèle insuffisant et relativement limitatif puisqu'il ne correspond pas forcément à la complexité sociale, laquelle agit et rétroagit sur les pratiques ainsi que le statut linguistique. Nous proposons une réorientation de notre réflexion concernant la situation du bhojpuri de Maurice autour du modèle des contradictions de base (Bang et Døør, 2007), afin d'avoir une vision multidimensionnelle des faits que nous avons abordés. Selon Bang et Døør (2007), les contradictions de base sont des éléments constitutifs de la praxis sociale, et déterminent chaque activité sociale, y compris notre utilisation des langues. En d'autres mots, tous les phénomènes dans la praxis sociale sont déterminés par une conjoncture des contradictions de base. Le modèle en question permet donc d'avoir une vision multidimensionnelle des choses puisqu'il nous démontre l'ancrage des faits de langue dans la praxis sociale. Pour cette étape, il nous a semblé judicieux de résumer quelques données issues de l'étude de Stein, toujours dans notre souci de reconceptualiser les faits dans une perspective rétro-anticipatrice.

| Contradiction | Faits/données (Stein, 1982 ; nous soulignons) |
|------------------------------|--|
| Contradiction ville/village | p. 139 : caractère purement rural du bhojpuri « en parlant bhojpuri, on révèle <i>son origine rurale</i> , mais les aspirations des <i>jeunes</i> comme <i>partout dans le monde</i> vont vers la <i>ville</i> et les modes de vie <i>citadins</i> p. 282 : le bhojpuri est une langue rurale 80.3 % des Hindous qui le parlent bien = campagnes 72.2 % des Musulmans qui le parlent bien = campagnes Contradictions : ville/village ; âge ; praxis globale. |
| Contradiction de l'âge | p. 475 : Les personnes qui l'ont comme langue habituelle sont, comme il fallait s'y attendre d'après nos résultats précédents, surtout des <i>personnes plus âgées</i> . p. 526 : la régression du bhojpuri notée surtout par rapport à <i>la transmission</i> |
| Contradiction de l'idéologie | p. 277 : connaissance du bhojpuri (Hindous et Musulmans bhojpurisants) - loin d'être connu par tous ceux dont les ancêtres l'ont apporté à Maurice - Déclin chez les Musulmans, qui convergent vers une forme de mauricianisme 9.3 % des Hindous l'ignorent 38.6 % des Musulmans l'ignorent 65.8 % des Hindous connaissent encore bien 35.6 % des Musulmans connaissent encore bien p. 126 : bhojpuri considéré comme un dialecte du hindi/ourdou ; bhasaa, motia (grossier), patwa p. 287 : le bhojpuri était devenu à un moment donné une sorte de lingua franca pour tous les Indiens à Maurice |

Tableau 1 : contradictions relatives au bhojpuri

D'abord, d'une perspective globale, la contradiction de « race »¹⁶ est au centre des considérations ethno-identificatoires : le bhojpuri a été introduit dans l'écosystème local par des travailleurs engagés provenant de certaines régions de l'Inde et répondant à des critères phénotypiques et ethniques particuliers¹⁷ ; le lien avec la contradiction culture-nature, dans ce cas, est traversé par le travail. En d'autres termes, les immigrants sont indissociables de la « nature » dans la mesure où ils travaillent dans la culture cannière, et ce, avec l'objet de production (voir également la contradiction de classe). Ensuite, la contradiction de classe est particulièrement importante puisque les pratiques linguistiques, ainsi que les représentations, sont directement liées à cette dimension. Dans la terminologie de Bang et Døør, les travailleurs engagés représentent la classe-objet, c'est-à-dire ceux qui travaillent directement avec la matière première, en l'occurrence, la canne à sucre. Il existe donc une forme de subordination à la classe moyenne, c'est-à-dire la classe immédiatement superposée. Concomitamment, il existe des réticences au niveau de la transmission intergénérationnelle, ce qui peut s'expliquer du moins partiellement par la relative auto-dévaluation par rapport à l'aspect linguistique, et ce sur deux points qui rejoignent la contradiction d'idéologie et la contradiction de l'âge. Pour ce qui est de l'idéologie, nous sommes face à une conscience culturelle double. D'une part, le bhojpuri est important pour les membres intragroupes puisqu'il représente la langue d'identification ethno-communautaire. Néanmoins, et

¹⁶ Nous avons calqué le terme de l'anglais « race », tel qu'il a été utilisé par Bang et Døør (2007), avec une acception anglophone, signifiant « classe d'individus phénotypiquement semblables et partageant certains traits et habitudes ».

¹⁷ Ne l'oublions pas, les travailleurs engagés ont aussi remplacé les esclaves dont la majorité était d'origine africaine.

paradoxalement, l'ourdou et le hindi assument le rôle de langue d'identification religieuse, pour les Musulmans bhojpurisants et les Hindous bhojpurisants respectivement. Nous avons à la fois les idéologèmes identificatoires intra-groupes et une strate d'idéologèmes relative aux langues de religions revendiquées/fantasmées superposées à la couche intragroupe. Par extension, selon la ligne de pensée de Bang et Døør, cet état amène une forme de tension entre les identités conflictuelles : l'identité intragroupe et l'identité fantasmée.

Nous pouvons également faire le lien avec la contradiction public-privé, où le bhojpuri est confiné au domaine privé, avec les communications intragroupes. Par ailleurs, la dimension idéologique est aussi fortement ancrée dans la logique capitaliste et ceci se manifeste dans les contradictions de l'âge et celle des villes-villages. Pour illustrer notre raisonnement, nous tenons à prendre la citation suivante comme base de réflexion : « en parlant bhojpuri, on révèle son *origine rurale*, mais les aspirations des *jeunes* comme *partout dans le monde* vont vers la *ville* et les *modes de vie citadins* » (Stein, 1982 : 139 ; nous soulignons). Le bhojpuri est analogue à la ruralité (avec les implications représentationnelles que la ruralité produit), et les jeunes sont tendanciellement portés vers les pratiques linguistiques non rurales. La ville, dans la logique capitaliste, représente les opportunités professionnelles et constitue un facteur polarisant pour les jeunes. D'ailleurs, l'enquête de Stein démontre que « les personnes qui l'ont comme langue habituelle sont, comme il fallait s'y attendre [...], surtout des *personnes plus âgées* » (*ibidem*). Ainsi, nous remarquons que l'ensemble des contradictions nous permet d'avoir une vue d'ensemble sur la situation du bhojpuri, dans son ancrage historico-contextuel. Les faits confirment, avec une perspective alternative, que la langue en question est effectivement dans une posture relativement précaire. La représentation diagrammatique ci-dessous illustre notre ligne de raisonnement.

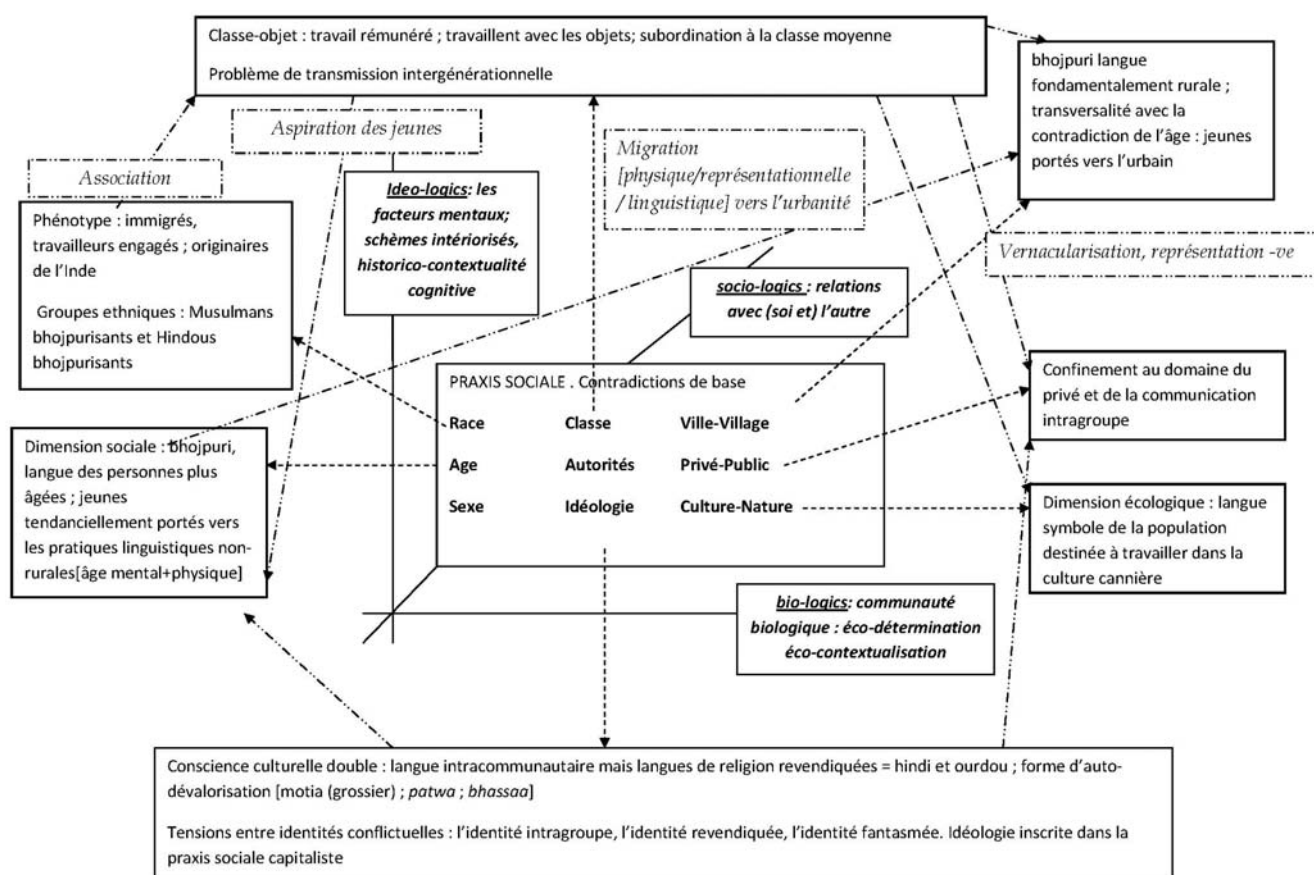


Schéma 1 : modèle des contradictions de base appliqué au bhojpuri

La réinterprétation des faits relatifs à l'évolution du bhojpuri, notamment par l'intermédiaire de théories et modèles relevant d'une forme d'altérité, dans son acception globale (Robillard, 2008) nous a amené à nous interroger sur la conceptualisation même de la langue, dans cet élan métaphorique-analogique. Par conséquent, nous nous sommes tourné vers le sentier des systèmes dissipatifs.

Les systèmes dissipatifs

Les systèmes dissipatifs qui représentent un type de système complexe adaptatif¹⁸, offrent une interface intéressante entre les principes de la pensée écologisée et ceux de la théorie du chaos et de la complexité. Cette notion trouve son application la plus répandue dans la thermodynamique. En somme, un système dissipatif est un système ouvert qui échange de l'énergie et de la matière avec l'environnement ; le système en question opère loin de l'équilibre thermodynamique.

Byrne (1998) souligne la différence qui existe entre les systèmes proches de l'équilibre (*near to equilibric systems*) et les systèmes dissipatifs, qui sont fondamentalement loin de l'équilibre (*far from equilibric systems*). Les systèmes proches de l'équilibre ne sont ni statiques ni complètement isolés de leur environnement, mais leur principe fondamental est l'homéostasie. Ils reviennent donc à leur état général par rétroaction négative qui étouffe les changements. Byrne avance que les systèmes dissipatifs sont soumis aux mécanismes de l'évolution d'une manière inhérente. De la même manière, Harvey et Reed (1996) expliquent cette propension à l'évolution par le caractère itinérant et transformationnel des systèmes dissipatifs. L'itinérance renvoie tout simplement au fait que les systèmes dissipatifs recherchent constamment de nouveaux états d'organisation. Le caractère transformationnel dénote la capacité du système à se transformer pour devenir plus complexe. Ces deux traits sont sources d'instabilité et peuvent engendrer des changements.

L'évolution des systèmes dissipatifs

Selon Harvey et Reed (*ibidem*), l'évolution des systèmes dissipatifs commence d'abord par des comportements « bifurcationnels », c'est-à-dire, des comportements de fluctuation qui envoient le système dans un mouvement oscillatoire entre deux ou plusieurs points d'équilibre possibles. Ce mouvement indique que le système est entré dans une phase chaotique¹⁹. À partir de cet instant, deux possibilités existent : soit le système demeure chaotique, oscille plus rapidement et se détruit, soit la fluctuation s'atténue pendant que le système entre dans une configuration différente. Dans le deuxième cas, le système évolue et se réorganise autour d'un nouveau point de référence, à partir duquel il va recommencer à manifester des caractéristiques itinérantes et transformationnelles.

Nous proposons un schéma pour condenser l'évolution des systèmes dissipatifs selon Harvey et Reed (*ibidem*).

¹⁸ Voir par exemple Harvey et Reed (1996) et Byrne (1998)

¹⁹ Un système chaotique obéit aux principes de la chaotité, à savoir, la non-linéarité (les causes et les effets ne sont pas proportionnels), la non-prédictibilité et la présence d'attracteurs étranges. Selon Robillard, « la caractéristique fondamentale des modèles chaotiques est constituée par l'hypothèse que les phénomènes dont on tente de rendre compte ne sont considérés ni totalement prédictibles, ni totalement aléatoires » (Robillard, 2008a : 264).

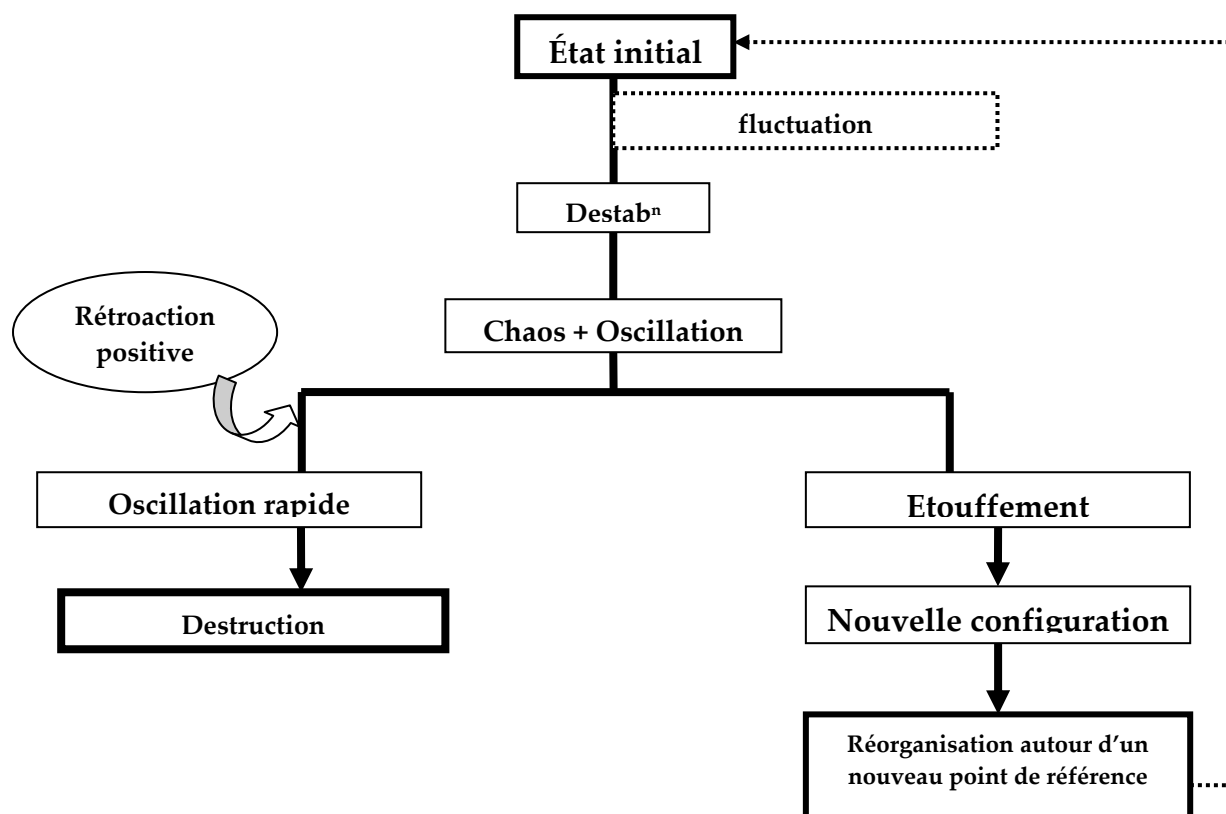


Schéma 2: évolution d'un système dissipatif dans la perspective de Harvey et Reed (1996)

L'évolution des systèmes dissipatifs est différente de l'évolution au sens darwinien puisque nous avons affaire à une perspective thermodynamique. De Greene (*ibidem*) rappelle que le rythme d'évolution varie sur l'axe temporel et dépend d'une part de l'instabilité interne du système, et d'autre part, des facteurs environnementaux. Le rythme d'évolution est donc une fonction de la stabilité interne du système et des facteurs environnementaux.

De Greene (*ibidem*) poursuit en expliquant l'évolution des systèmes dissipatifs par une série d'étapes que nous présenterons dans l'ordre numérique.

1. Le mouvement du système loin du point d'équilibre, associé à un processus interne irréversible, augmente le taux de dissipation, augmentant l'entropie ;

2. L'instabilité engendrée par les conditions environnementales « non-équilibrées » amène à plus de dissipation et plus d'entropie ;

3. L'étape 2 entraîne plus d'instabilité par rétroaction positive.

Nous retrouvons encore une différence importante entre un système proche de l'équilibre et un système qui est loin de l'équilibre. Le premier est caractérisé par la rétroaction négative alors que le second est sujet à la rétroaction positive.

De Greene (*ibidem*) signale que la théorie dissipative présente une complémentarité entre la stochasticité et le déterminisme (le hasard et la nécessité). Les fluctuations, comme les mutations génétiques par exemple, se manifestent d'une manière aléatoire. Quand le système est loin du point de bifurcation, le macro-système a tendance à manifester un comportement moyen. Par contre, lorsque le système est proche du point de bifurcation, les fluctuations peuvent s'amplifier à travers la rétroaction positive pour produire une nucléation²⁰.

²⁰ Au sens thermodynamique, la nucléation est la naissance d'une phase thermodynamique distincte.

L'environnement externe peut essayer d'étouffer la nucléation, mais parfois elle persiste et devient un nouveau système auto-organisé.

Les systèmes dissipatifs sociaux

Harvey et Reed (1996) avancent que les systèmes dissipatifs sociaux (SDS) partagent un grand nombre de caractéristiques avec les entités naturelles. Il est donc essentiel d'avoir une connaissance des composantes économiques et écologiques qui lient les sociétés et leur milieu naturel.

*It can be demonstrated, in fact, that cultural systems, as linguistically mediated, symbolic constellations, have many of the same dissipative traits as the human communities that produced them.*²¹ (Harvey et Reed, 1996 : 306)

Nous constatons donc l'importance accordée aux éléments culturels, linguistiques et symboliques, qui peuvent eux-mêmes suivre une dynamique dissipative. Toutefois, comme le précisent Harvey et Reed (*ibidem*), la société et ses activités institutionnelles sont construites par des humains qui définissent leurs actions, et se définissent subjectivement. Ceci rejoint la posture historico-constructiviste proposée par Robillard (2008).

Nous constatons donc que la théorie des structures dissipatives peut fournir un outil conceptuel pour analyser deux aspects essentiels : la structure socio-systémique et les mécanismes de l'évolution. Le premier renvoie à la manière dont nous pouvons conceptualiser les systèmes, que ce soit à un macro-niveau (le monde, une nation, une société) ou à un micro-niveau (sous-systèmes). Les SDS fournissent aussi une interface entre la TCC et l'écologie à travers l'usage des théories de la thermodynamique. En effet, dès que nous entrons dans le domaine des systèmes sociaux, il faut tenir compte d'un ensemble de facteurs liés à l'écologie et à l'humain : l'environnement, les langues, les cultures et les symboles, entre autres.

Métaphorisation et application des connaissances

À partir des éléments présentés plus haut, nous proposons d'appliquer les connaissances relatives aux systèmes dissipatifs aux sciences du langage. Par l'emprunt de connaissance métaphorique (Kellert, 2008 ; Robillard, 2008) nous considérons donc les langues, et de surcroît le bhojpuri comme des systèmes dissipatifs sociaux.

Rappelons-le, les systèmes dissipatifs sont des systèmes complexes qui interagissent avec l'environnement, et qui opèrent loin de l'équilibre thermodynamique. Les langues, d'un point de vue éco(socio)linguistique, peuvent être conceptualisées comme des systèmes dissipatifs. Plusieurs caractéristiques de ces derniers s'appliquent, d'une manière plus ou moins directe, à la façon dont les langues peuvent être pensées. D'abord, les systèmes dissipatifs manifestent une tendance forte vers l'évolution puisqu'ils sont fondamentalement itinérants, c'est-à-dire péripatétiques, du fait qu'ils cherchent constamment de nouveaux états d'organisation, et transformationnels²². Les pratiques linguistiques sont en flux permanent et leur état dépend de l'environnement, qui est lui-même en transformation perpétuelle, suivant la posture ICH, selon laquelle elles sont instables, contextualisées, hétérogènes et historicisées. Cette itinérance implique la transformation vers la complexité. Ici, la complexification lexicale peut être pensée comme une vitrine de cette dimension, dans la mesure où les « mots » renvoient à

²¹ Il peut être démontré, en effet, que les systèmes culturels, en tant que constellations symboliques linguistiquement arbitrées, partagent plusieurs traits dissipatifs avec les communautés humaines qui les ont produits (notre traduction).

²² La capacité à se transformer pour devenir plus complexe.

des fragments référentiels relevant des réalités sociales et écologiques, et peuvent avoir une extension considérable dans le rapport entre les humains et l'environnement. Nous pouvons aussi parler de complexification dans la mesure où les langues évoluent au sein d'un système éco(socio)linguistique, et « l'hétérogénéité complexificatoire » devient même implicite dans l'évolution d'une langue, que ce soit pour rendre compte de la réalité externe, ou pour rendre compte des complexités mutatoires de la réalité sociale. L'itinérance, ainsi que le caractère transformationnel sont donc des traits inhérents des langues, du moins vivantes. De plus, les systèmes dissipatifs évoluent loin de l'équilibre thermodynamique, dans la mesure où ils évoluent et se transforment en des entités plus complexes (Byrne, 1998).

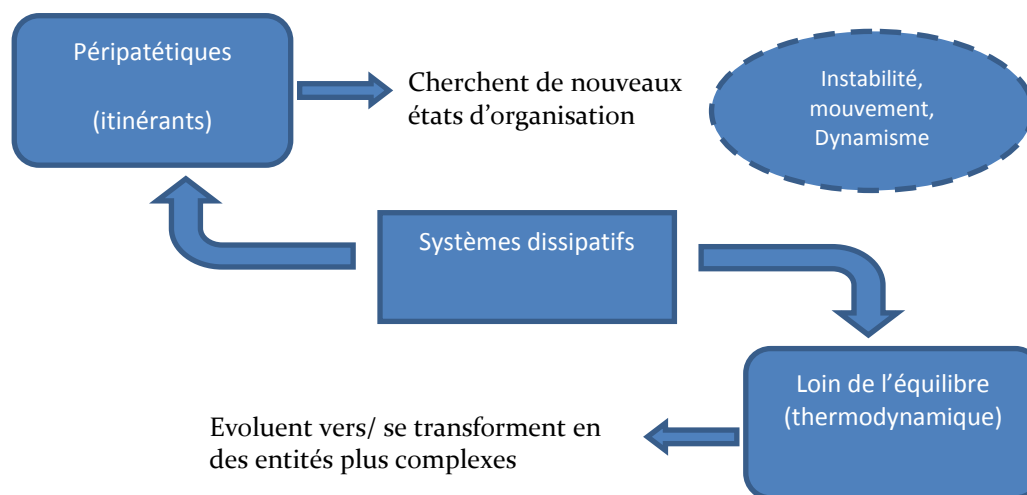


Schéma 3 : évolution des systèmes dissipatifs

En reprenant l'équation proposée plus haut, nous résumons notre cadre de pensée à travers la représentation schématique ci-dessous où nous tentons de démontrer l'influence de la dimension environnementale dans l'évolution des systèmes dissipatifs.

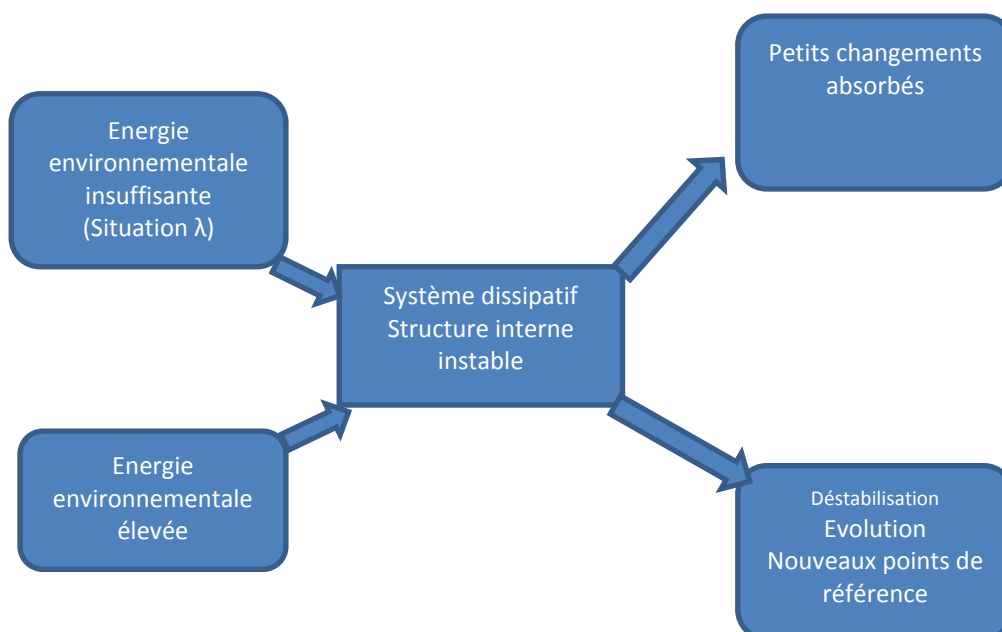


Schéma 4 : évolution des systèmes dissipatifs 2

Toujours selon la perspective ICH, les langues sont fondamentalement instables et les conditions environnementales, avec les faits éco(socio)linguistiques comme point de focalisation, sont dans un état de mouvement perpétuel. Conséquemment, les langues évoluent avec un rythme accéléré. La situation mauricienne est intéressante puisqu'elle répond à ces critères, et depuis 2009, l'écosystème local a connu des évolutions prononcées sur le plan (socio)linguistique, avec le mouvement socio-institutionnel du créole mauricien par exemple. Le tableau ci-dessous représente l'isomorphie entre les systèmes dissipatifs sociaux et les langues (phénomènes L).

| Caractéristiques | Langues | SDS |
|--------------------------------|----------------|------------|
| Péripatétiques | + | + |
| Evolutifs | + | + |
| Instables | + | + |
| Historicisés | + | + |
| Contextualisés (environnement) | + | + |
| Facteur humain | + | + |

Tableau 2 : isomorphie entre les systèmes dissipatifs sociaux et les langues

Nous proposons d'expliquer l'évolution du bhojpuri mauricien depuis son introduction sous l'angle des systèmes dissipatifs, à travers trois schémas. Nous avons repris les éléments discutés plus haut pour les réorienter sur les systèmes dissipatifs.

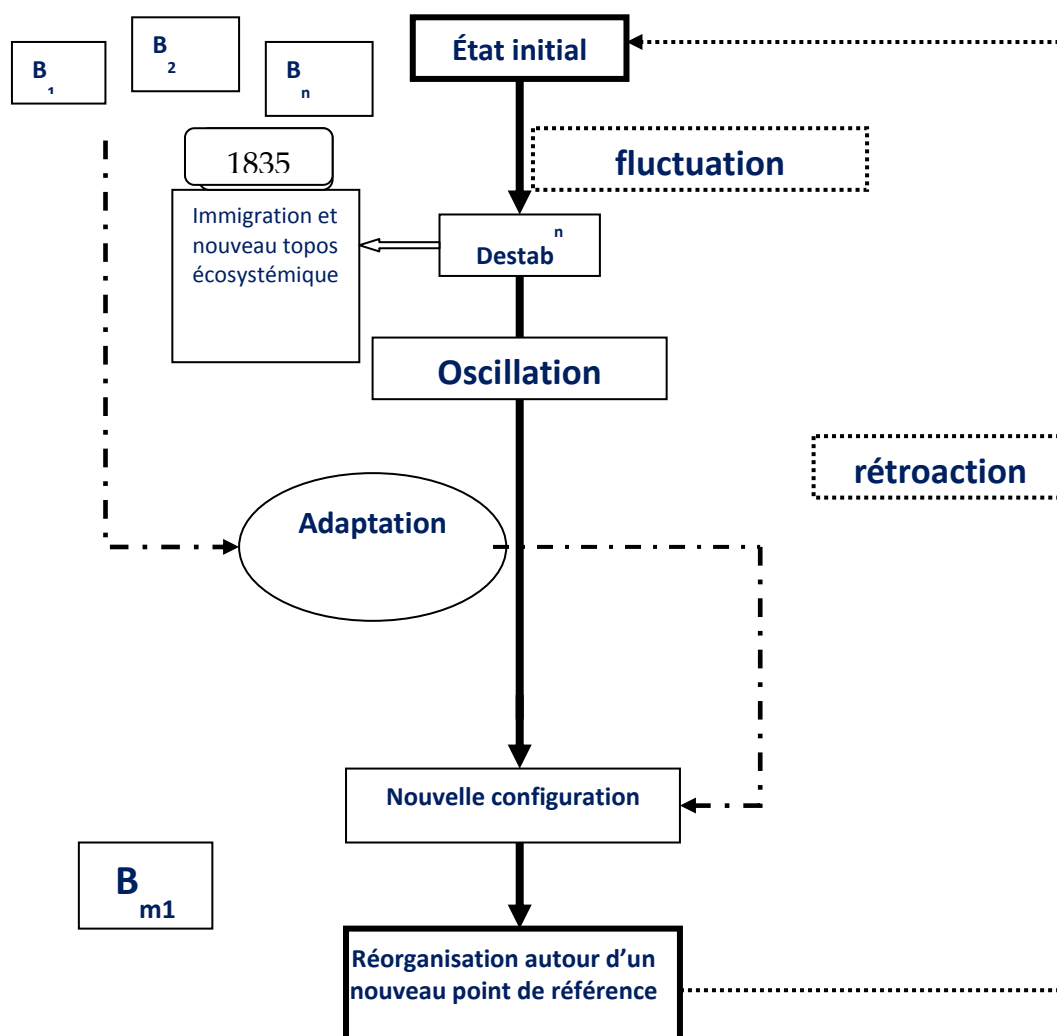


Schéma 5 : phase introductive, transition écologique et nucléation initiale

Le premier point à prendre en considération lorsque nous abordons l'évolution du bhojpuri à Maurice est la transition écologique, c'est-à-dire, l'introduction dans un nouvel écosystème. Dans le cas de cette langue, selon les spécificités géo(socio)linguistiques, plusieurs variétés de bhojpuri ont été introduites à Maurice. Toutefois, la transition et les spécificités éco(socio)linguistiques locales font office de déstabilisateur. Pour les besoins communicationnels, en fonction du nouvel écosystème, une première forme unifiée du bhojpuri (Bm1) a émergé. Cette première forme représente donc la nouvelle configuration, et les pratiques linguistiques, dans cette première itération, se sont réorganisées autour de Bm1 comme nouveau point de référence.

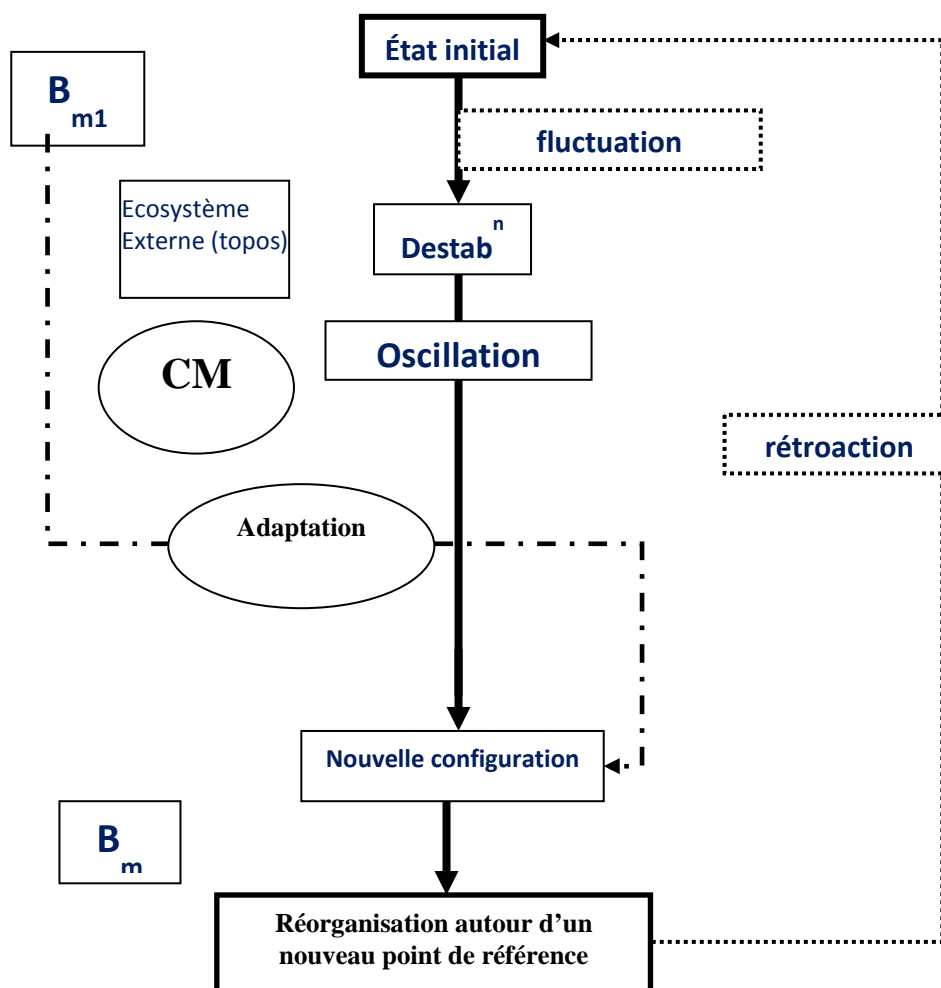


Schéma 6 : phase d'adaptation initiale et réorganisation autour du bhojpuri mauricien comme point de référence

Toutefois, le caractère dynamique des phénomènes L^{23} , ainsi que de l'environnement, ont donné lieu à une nouvelle série de perturbations, avec, cette fois-ci, B_{m1} comme état initial. Les spécificités dynamiques de l'écosystème externe représentent les fluctuations, qui apportent une déstabilisation, qui, à son tour, déclenche des processus d'adaptation pour déboucher sur une nouvelle forme de bhojpuri. Cette forme de bhojpuri représente le bhojpuri mauricien, qui s'est adapté à travers l'apport d'autres langues, comme le créole mauricien d'une part, et les spécificités éco(socio)linguistiques locales d'autre part.

²³ Terme que nous empruntons à D. de Robillard (Voir Robillard, 2008).

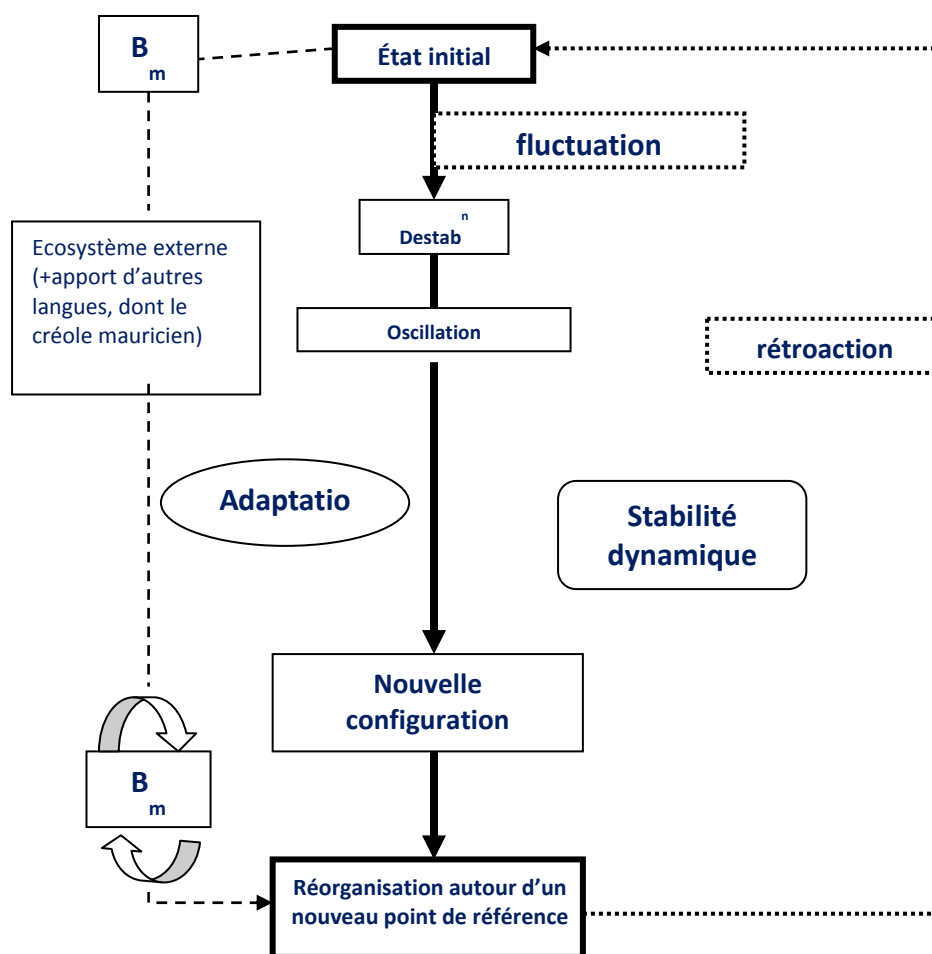


Schéma 7 : évolution perpétuelle de la langue

La réorganisation autour de la forme initiale du bhojpuri mauricien n'implique en aucun cas le confinement formel statico-fixiste. Le schéma 6 illustre notre réflexion ; le bhojpuri mauricien, en tant que langue vivante, s'adapte et s'enrichit en fonction de son écosystème externe. En d'autres mots, son écosystème interne se diversifie en fonction de l'environnement. Ce processus est perpétuel et rétroactif, avec de nouvelles configurations linguistiques qui émergent selon les changements externes.

L'un des traits les plus marquants de systèmes dissipatifs est la négentropie, laquelle représente la capacité du système (thermodynamique) à convertir de l'énergie environnementale en une forme de structuration interne plus élaborée afin de survivre dans la durée. Les implications de cette caractéristique sont importantes lorsque les langues sont conceptualisées comme des systèmes dissipatifs. D'abord, la dimension environnementale est mise en avant. Il ne s'agit plus d'un simple déterminisme mais d'une relation hologrammatique inter-réactive ; l'environnement fait partie intégrante du système, qui à son tour fait partie de l'environnement qui fait partie du système. Ensuite, et c'est encore plus pertinent pour le cas du bhojpuri de Maurice, les déphasages intentionnels avec l'environnement, souvent initiés par les instances responsables de l'aménagement linguistique, diminuent le potentiel négentropique du système, diminuant ainsi sa vitalité. La question du système (ortho)graphique du bhojpuri reste importante puisque celui-ci s'aligne sur le système devanagari, limitant la portée ainsi que la réception de la langue par rapport aux individus qui, d'une part, ne maîtrisent pas ce système d'écriture malgré une pratique orale, et d'autre part, ne s'identifient pas au système en question (Oozeerally, 2013). Il en est de même pour des considérations « puristes » visant à enlever des termes et constructions provenant d'autres langues, alors que c'est précisément ces autres langues coexistant dans

l'environnement, comme le créole mauricien, qui contribuent à augmenter le potentiel négentropique du bhojpuri (ID). Une prise en compte des tensions entre entropie et négentropie pourrait permettre une réorientation des décisions politiques en fonction des tendances évolutives de la langue en question.

Limites, obstacles et précautions

Comme tout processus d'emprunt de connaissances, l'approche que nous avons adoptée exige un nombre de précautions. D'abord, la modélisation²⁴, principale stratégie que nous avons empruntée par l'intermédiaire de métaphores (Bang et Døør, 2007) implique une réflexion en amont, que Kiel et Elliott (1996) tentent de condenser dans leur matrice ontologique. Les auteurs proposent en effet une grille d'applicabilité des méthodes de modélisation en fonction des éléments ontologiques relatifs au(x) terrain(s) propre(s) au chercheur. Le schéma suivant (adapté de Kiel et Elliott, 1996) illustre le raisonnement des auteurs.

| Complexité ontologique croissante | Hiérarchie de la complexité ontologique des systèmes sociaux | Stratégies de modélisation pour étudier les systèmes sociaux chaotiques : classification par présuppositions déterministes décroissantes (axe horizontal) et par niveaux de spécificité du système (axe vertical) | | | | | |
|---|--|---|-------|-------|-------|-------|--|
| | Processus II : évolution sociétale via les modes de production historiques | | | | | | |
| Processus I : les luttes de classe. Conflits autour de l'hégémonie culturelle | | | | | | | |
| Valeurs II : la culture hégémonique et les fondements sous-culturels de la résistance | | | | | | | |
| Valeurs I : la lutte des perspectives hégémoniques vs souterraines | | | | | | | |
| Normes II : allocation du pouvoir relatif entre les institutions sociales | | | | | | | |
| Normes I : la conformité personnelle aux normes hégémoniques générales | | | | | | | |
| Rôles II : allocation intra-organisationnelle de rôles et de ressources | | | | | | | |
| Rôles I : distribution de l'estime et des récompenses matérielles | | | | | | | |
| Facilités II : division du travail technique au sein de la sphère productive | | | | | | | |
| Facilités I : infrastructure sociotechnique de l'organisation | | | | | | | |
| L'organisation écologique du temps et de l'espace institutionnel | | | | | | | |
| L'organisation écologique des communautés biotiques locales | | | | | | | |
| L'évolution biologique en tant que séries de bifurcations assistées | | | | | | | |
| Les régularités déterminantes de l'univers physique | | | | | | | |
| | Mod 1 | Mod 2 | Mod 3 | Mod 4 | Mod 5 | Met 6 | |
| | Les niveaux d'abstraction de la modélisation | | | | | | |
| | Mnm | | | Mid | | | |

Tableau 3 : la matrice ontologique de Harvey et Reed (1996)

Symboles/abréviations

Mod 1 : Modélisation prédictive

Mod 2 : Modélisation statistique

Mod 3 : Modélisation iconologique

Mod 4 : Modélisation structurale

Mod 5 : Modélisation du type idéal

Met 6 : Méthode d'historicité narrative

Mnm : Méthodes nomothétiques

Mid : Méthodes idiographiques

²⁴ La notion de modèle, *per se*, est intrinsèquement complexe. Blanchet (2003) oppose modèle épistémologique et modèle reconstitutif et Robillard (2008) en fait une lecture critique, notamment en articulant la discussion autour des métaphores. Toutefois, nous nous alignons sur la définition large de Bang et Døør (1968 : 48, cités par Steffensen, 2007, notre traduction) : « Les modèles sont des instruments spécifiques et nécessaires au discours théorique, mais ils demeurent précisément des instruments. Leurs avantages et leurs déficits dépendent avant tout et surtout de la manière dont nous (et les autres) les utilisons ».

La matrice en question évite au chercheur de tomber dans ce que les auteurs appellent la réification et la mythopoièse respectivement. Les deux renvoient à un mauvais choix en ce qu'il s'agit du niveau d'applicabilité des stratégies de modélisation selon les spécificités ontologiques du terrain. La réification fait référence à l'erreur qui consiste à traiter les facteurs et systèmes créés par l'humain – conventions, institutions, événements historiquement complexes, etc. – comme des objets naturels qui sont régis par les lois universels. Le facteur humain, y compris l'intentionnalité, est ainsi relégué au second plan, ou simplement ignoré. Les risques de réification sont représentés dans le quadrant gauche supérieur de la matrice où les méthodes de modélisation sont incompatibles avec les niveaux ontologiques. Dans le même cadre de pensée, la mythopoièse consiste à percevoir tous les faits de la nature comme étant des constructions humaines intégralement dépendantes de l'intentionnalité et des activités interprétatives des communautés ou des populations. Ce cas est représenté par le quadrant inférieur droit.

Ainsi, même si une forme de séparation distincte entre les différents niveaux d'analyse n'est pas strictement envisageable dans notre approche, la matrice ontologique nous est tout de même utile pour circonscrire nos perspectives de modélisation, du moins en fonction de ce qui n'est pas possible. Notre réflexion est d'ailleurs analogue au fonctionnement de l'attracteur chaotique, lequel permet à l'observateur d'être conscient des états qu'un système ne peut prendre, à défaut de prédire les états qu'il peut prendre (Robillard, 2008).

De surcroît, les théories issues des sciences dures requièrent une forme d'adaptation avant afin qu'elles puissent être (ré)investies dans une « discipline » appartenant aux sciences sociales (Oozeerally, 2015).

Enfin, il convient de rappeler les difficultés relatives à la dimension réflexive de la recherche. La posture que nous avons adoptée est en rupture avec les conceptions traditionnelles de la science, laquelle a longtemps fonctionné par « disjonction, réduction et unidimensionnalisation » (Morin, 1992). Or, adopter une perspective mixocompatible, simultanément mixophile (Robillard, 2008) et « déformiste » est toujours une entreprise difficile, d'une part parce que les systèmes de « connaissance hermétique » sont remis en question dans une logique d'intégration, laquelle représente une autre série de difficultés liées aux perspectives d'applicabilité, et d'autre part implique le brouillage volontaire des repères du chercheur.

Conclusion

Nous avons tenté, en adoptant un point de vue rétro-anticipatif, d'aborder l'évolution du bhojpuri de Maurice en tenant compte des spécificités écologiques et en appliquant les connaissances relatives aux systèmes dissipatifs. Ainsi, nous remarquons que les faits de langue, considérés avec une perspective globale, peuvent nous orienter sur des pistes novatrices qui intègrent des connaissances hétérogènes provenant des systèmes scientifiques différents. Les principes de la pensée écologisée, ainsi que ceux des systèmes dissipatifs, bien qu'ils ne soient aucunement exclusifs, ouvrent des perspectives notamment sur la mort des langues. Ils permettent, entre autres choses, un détachement de la vision binaire-dualiste où la mort est perçue comme une fatalité. Le principe bio-(auto)-thanatique ainsi que l'apoptose, introduisent un certain « degré » de mort, souvent comme phase de transition, laquelle est parfois nécessaire à l'épanouissement d'une langue. D'ailleurs, les besoins des locuteurs ont une importance capitale et un tel éclairage théorique peut éventuellement être utile dans les considérations touchant à la politique ou à la planification linguistique, notamment sur le *modus operandi* des élans de conservation d'une langue, y compris sur le plan de la scolarisation. De surcroît, les systèmes dissipatifs sociaux nous permettent également de voir

émerger deux caractéristiques attribuables aux langues, et qui ouvrent d'autres perspectives de prospection théorique ou de modélisation. En effet, nous remarquons que les langues manifestent les traits de l'autocatalyse et de l'autopoïèse. L'autocatalyse se manifeste dans la capacité du système à s'adapter face aux conditions externes (voir aussi les rapprochements avec le modèle des contradictions de base). Quant au trait autopoïétique, il se cristallise dans l'auto production, à travers la conservation d'une identité possédant la stabilité dynamique. Dans cette perspective, les systèmes autopoïétiques représentent également des pistes théoriques fondamentalement éco-complexes (voir par exemple Varela et Maturana, 1974) qui seront sans doute utiles dans tout cet exercice de conceptualisation épistémologique, ontologique et théorique des sciences du langage d'une manière générale.

Références bibliographiques

- BANG J.C., 2007, « The Ecology of Communicative Competence », *In* : Fill A., et Penz H., (Eds.), *Sustaining Language, Essays in Applied Ecolinguistics*, Berlin : Lit Verlag, pp. 251-266.
- BANG J.C., DØØR J., STEFFENSEN S.V. (Ed.), et NASH J. (Ed), 2007, *Language, Ecology and Society, a Dialectical approach*, UK : Continuum.
- BANG J.C. et DØØR J., 1993, *Eco-linguistics: A Framework*, www.jcbang.dk/main/ecolinguistics/Ecoling_AFramework1993.pdf visitée le 10 novembre 2009.
- BOUDREAU A., DUBOIS L., MAURAS J., et O'CONNELL G. (Eds.), 2003, *Colloque international sur l'écologie des langues*, Paris : L'Harmattan.
- BOUKOUS A., 2009, « Aménagement de l'amazighe : pour une planification stratégique », *Asinag*, n°3, Ranat : IRCAM, pp. 13-40. Source : http://www.ircam.ma/doc/revueasing/ahmed_boukous_asinag03fr.pdf visitée le 12 septembre 2013.
- BYRNE D., 1998, *Complexity Theory and the Social Sciences, An Introduction*, Londres : Routledge.
- CARPOORAN A., 2003, *Ile Maurice : des langues et des lois*, Paris : l'Harmattan.
- DEWAELE J.M., 2001, « L'Apport de la théorie du chaos et de la complexité à la linguistique », *Revue La Chouette*, n° 32. *Le Chaos*. Source : http://www.bbk.ac.uk/la_chouette/chou32/Dewael32.pdf visitée le 14 mai 2010.
- DEWAELE J.M., 2002, *Variation, chaos et système en interlangue française*. Source : <https://pi.library.yorku.ca/dspace/bitstream/handle/.../CRLC00137.pdf> visitée le 14 mai 2010.
- DOLL Jr. Wm. E., 2008, « Chaos and Complexity Theories », *In* : Given L.M. (Ed.), *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*, Singapore : Sage, pp. 74-78.
- GLEICK J., 1987, *Chaos: The Amazing Science of the Unpredictable*, UK : Vintage.
- HARVEY D.L. et REED M., 1996, « Social Science as the Study of Complex Systems », *In* : Kiel D. et Elliott E. W. (Eds.), *Chaos Theory in The Social Sciences, Foundation and Applications*, USA: The University of Michigan Press, pp. 295-324.
- JACCARD J. et JACOBY J., 2010, *Theory Construction and Model-building Skills*, USA : The Guilford Press.
- KELLERT S.H., 2008, *Borrowed Knowledge, Chaos Theory and the Challenge of Learning Across Disciplines*, USA: University of Chicago Press.
- KIEL D., et ELLIOTT E. W. (Eds.), 1997, *Chaos Theory in The Social Sciences, Foundation and Applications*, USA: The University of Michigan Press.

- KIEL D., et ELLIOTT E., 1996, « Exploring Nonlinear Dynamics with a Spreadsheet: A Graphical View of Chaos for Beginners », *In: Kiel, D. et Elliott, E. W., (Eds.) Chaos Theory in The Social Sciences, Foundation and Applications*, USA: The University of Michigan Press, pp. 19-30.
- MORIN E., 1992, *Introduction à la pensée complexe*, Paris : Points.
- MORIN E., 2008, *La méthode, tomes 1-6*, Paris : Opus Seuil.
- MUFWENE S., 2001, *The Ecology of Language Evolution*, USA : Cambridge University Press.
- MUFWENE S., 2001, *The Ecology of Language Evolution*, USA, Cambridge University Press.
- MUFWENE S., 2005, *Créoles, écologie sociale, évolution Linguistique*, Paris : l'Harmattan.
- MUFWENE S., 2008, *Language Evolution: Contact, Competition and Change*, UK : Continuum.
- MÜHLHÄUSLER P., 2001, « Ecolinguistics, Linguistic Diversity, Ecological Diversity », *In: Maffi L., (Ed.), On Biocultural Diversity, Linking Language, Knowledge and The Environment*, USA : Smithsonian, pp. 133-144.
- MÜHLHÄUSLER P., 2001, « Talking about Environmental Issues », *In: Fill, A. et Mühlhäusler, P., (Eds.) The Ecolinguistics Reader*, UK : Continuum, pp. 31-42.
- MÜHLHÄUSLER P., 2003, *Language of Environment, Environment of Language: A Course in Ecolinguistics*, UK : Battlebridge.
- OOZEERALLY S., 2013, « The Contribution of Dynamic Systems Theories (DSTs) in rethinking language sciences : an overview », *In : Andrews I. et Mariaye H. (eds.), MA Education Research Conference Proceedings- From Research to Professional Practice : The Value of Reflexivity*, University of Brighton-Mauritius Institute of Education, pp. 29-43.
- OOZEERALLY S., 2013, « The Evolution of Mauritian Bhojpuri: an ecological analysis », *In : Angaje Explorations into the history, society and culture of indentured immigrants and their descendants in Mauritius*, Aapravasi Ghat Trust Fund, Vol. 3-Post Indenture Mauritius, pp. 159-176.
- OOZEERALLY S., NENDURADU R. et SADDUL-HAUZAREE S., 2014, « A reflection pm scientific and mathematical terms in Mauritian Kreol at primary level: an overview », *In : MIE Journal of Education, Vol 8, No 1*, Mauritius Institute of Education, pp. 77-99.
- OOZEERALLY S., 2015, *Vers une refonte des principes ontologiques et épistémologiques des études sur le plurilinguisme face à la révolution numérique et aux mutations socio-écologiques: le cas de Maurice*. Thèse de doctorat en sciences du langage, sous la direction de Louis Arnaud Carpooran, Maurice, Université de Maurice.
- ROBILLARD D. (de), 1998, « Langues, îles, simplicité, déterminisme, chaos "chaos" - quelques réflexions fragmentaires sur l'utilisation de l'insularité », *In : Plurilinguismes*, n° 15, pp. 48-66.
- ROBILLARD D. (de), 2003, « What we heedlessly and somewhat rashly call 'a language' : vers une approche fonctionnelle du (dés)ordre linguistique à partir des contacts de langues : une linguistique douce ? », *In : Blanchet P., Bothorel A., Robillard, D. (De), (eds.), Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Cahiers de sociolinguistique n°8, Presses de l'Université de Rennes, pp. 207-231.
- ROBILLARD D. (de), 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », *In : Blanchet P., Calvet L.-J., Robillard D. (de), Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question*, Carnets d'Atelier de Sociolinguistique, n° 1

Source : <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?article171> visitée le 13 aout 2012.

ROBILLARD D. (de), 2008a, *Perspectives Alterlinguistiques, Volume 1 : Démons*, Paris : L'Harmattan.

ROBILLARD D. (de), 2008b, *Perspectives Alterlinguistiques, Volume 2 : Ornithorynques*, Paris : L'Harmattan.

WALDROP M., 1992, *Complexity, The Emerging Science at the Edge of Order and Chaos*, Middlesex : Penguin.

Rapport

HOUSING AND POPULATION CENSUS Republic of Mauritius (2012, October, Volume II et III) : educational characteristics.

FENÊTRES SUR UNE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA RÉCEPTION¹ OU PHÉNOMÉNOLOGIQUE-HERMÉNEUTIQUE, OU SUR DES SHS QUALITATIVES² À PROGRAMME FORT

Didier de Robillard

EA 4246 PREFics-DYNADIV, Université François-Rabelais de Tours

[...] il n'est pas étonnant que, depuis l'« épuisement » de ce paradigme [structuraliste], les deux dangers qui menaçaient l'existence en soi et pour soi des sciences humaines soient réapparus. Depuis une trentaine d'années, il me semble qu'elles soient à nouveau prises dans ce dilemme : soit elles font amende honorable et abandonnent toute prétention à la scientificité en redonnant à leur objet une plasticité, une indétermination et une liberté qui les rendent plus modestes, plus descriptives, plus narratives, en somme phénoménologiques ; soit elles renoncent à l'autonomie qu'elles avaient conquise pour un temps et acceptent de se réinstaller dans les faubourgs des sciences formelles [...] ou dans les dépendances de la biologie [...]. (Wolff, 2010 : 84 ; je souligne)

¹ Merci à V. Castellotti, E. Huver, M. Debono de la lecture d'une version antérieure de ce texte. Toute la responsabilité des imperfections de cet article demeure mienne. Je remercie également les deux arbitres qui ont commenté mon texte en le prenant à bras-le-corps. Il me semble opportun de signaler la contribution, permanente quoique difficilement objectivable, des échanges au sein de l'équipe DYNADIV du PREFics, depuis maintenant plus de dix années de débats tour à tour vifs, passionnés, stimulants, savants. Enfin, je voudrais remercier Clara Mortamet pour son travail d'édition de la version définitive de ce texte, et qui a également veillé à une meilleure lisibilité de ce texte.

² Je voudrais ici reconnaître ma dette au long terme envers Véronique Castellotti : avant que nous ne travaillions ensemble dans un dialogue contradictoire stimulant et sans répit (« agonistique », comme on le verra) qui dure depuis bientôt 20 ans, j'étais déjà qualitatif convaincu, mais probablement plus « apologétique » que revendicatif. Notre rencontre et son qualitatifisme « décomplexé » m'ont incité à approfondir ces options, ce qui rendait donc indispensable le fait de chercher à conforter ces positions, au début fondées sur des intuitions, convictions et expérimentalités, par des arguments plus explicites. Une partie significative de ma motivation à suivre le long chemin qui mène à mon travail actuel lui est donc en un sens « dû ». Je dois aussi signaler ma dette envers Philippe Blanchet : son travail, au début des années 2000, à partir d'E. Morin, a ouvert des voies, et mon investissement croissant dans d'obscuras tâches épistémologiques part de cette rencontre, même si je diverge maintenant notablement des positions de ce dernier.

Préalables

Projet

Ce texte se donne comme projet de présenter les grandes lignes épistémologiques d'une sociolinguistique de la réception, en y ouvrant quelques fenêtres, sans pouvoir approfondir la question parce qu'une considérable littérature est disponible sur ce thème. Cette littérature est à peu près inconnue des sociolinguistes, et il sera donc difficile ici d'évoquer sans simplification un siècle d'exploration intellectuelle à travers de multiples débats. Ces aspects peuvent être glanés à travers la consultation de quelques ouvrages tels que Huneman et Kulich, 1997 ; Lyotard, 2004 ; Romano, 2010 ; Grondin, 2011 ; Babich, 2012.

Il faut sans doute, à ce stade, indiquer qu'on ne peut se lancer dans une telle réflexion, qui est très « altéritaire » par rapport aux routines intellectuelles prédominantes dans les SHS³ et en sociolinguistique, seulement si l'on accepte de mettre en cause en profondeur ce secteur de recherche quant à ses fondements et à sa « métaphysique » implicite comme cela est développé plus bas. Cela signifie que ce travail part de bases qui ne partagent pas deux implicites ou préjugés fréquents dans les SHS : 1) les SHS et la sociolinguistique ont fait leurs preuves et peuvent certes être améliorées, mais une réflexion approfondie et à nouveaux frais est inutile ; 2) il est impossible de parler des SHS, ou de la sociolinguistique globalement, ce sont des domaines trop diversifiés (de fait, cet argument les immuniserait donc contre toute critique, ce qui ne serait pas très sain intellectuellement et politiquement). En effet dans ce texte, je fais souvent référence aux SHS et / ou à la sociolinguistique globalement, en apparence homogénéisées malgré les différences disciplinaires et les débats à l'intérieur des disciplines. Ce qui permet cet usage c'est une appréhension des SHS sur le plan de transversalités *fondatrices* et très abstraites qui les traversent toutes, notamment le « cartésiano-positivisme » explicité plus bas.

Parcours

Cette présentation exige, en préalable, un rappel des principaux présupposés phénoménologiques-herméneutiques (désormais PH) sur lesquels ce type de sociolinguistique repose, et donc également de brefs rappels historiques.

Le lecteur pourra donc opter pour deux ou trois parcours de lecture, à sa guise. Il peut suivre le plan actuellement matérialisé dans l'écriture de cette contribution et qui tente d'argumenter 1) en quoi les courants actuellement hégémoniques en sociolinguistique ne sont pas exempts de lacunes et de contradictions, 2) pour ensuite exposer quelques généralités qui permettent 3) d'aborder le vif du sujet avec la question de l'antéprédicatif, pour terminer 4) par quelques conséquences majeures des choix d'une sociolinguistique de la réception. Mais on peut aussi opter pour un début de lecture à la partie intitulée « Quelques jalons généraux avec Michel de Certeau » ou aller droit aux problèmes du sens avec le titre « Sens et antéprédicatif », pour ensuite, si on en ressent le besoin, s'informer rétrospectivement des parties antérieures.

On pourra trouver ce texte quantitativement un peu copieux, impression qui ne peut que s'atténuer quand on considère le peu de place que les perspectives PH ont en sociolinguistique. De même, on pourra trouver qu'il plaide surtout en faveur de ces courants sans développer les objections qu'on peut entretenir à leur encontre (lacune que comble le texte d'A. Becetti). Dans la mesure où ces courants sont très minoritaires, il serait un peu paradoxal, quand ils s'expriment, d'exiger qu'ils fassent aussi leur autocritique, alors que les courants dominants ne prennent même pas la peine de discuter les options PH, considérant

³ Sciences humaines et sociales.

peut-être que leur minorité ne mérite pas tant d'égards (on attribue tantôt à P. Valéry, tantôt au Mahatma Gandhi le propos selon lequel une civilisation se juge à la façon dont elle traite ses minorités)⁴.

Un parti-pris d'explicitation

J'ai pris le parti, dans cet article, d'expliciter les termes, notions, qui ne font pas partie de la culture des sociolinguistes parce qu'il me semble normal, puisque je mobilise des références peu connues, de donner le minimum d'informations nécessaires à une lecture cursive. Cela « alourdit » certes le texte, ce qui me semble cependant préférable à son opacification. Comme je l'argumenterai plus bas, la pratique du travail épistémologique nécessite forcément un travail différent, et inaccoutumé par rapport aux habitudes d'une discipline quelconque des SHS. Je fais donc ici l'hypothèse que des sociolinguistes veulent participer à une entreprise consistant à aider la sociolinguistique à s'approfondir en entretenant des débats épistémologiques sans compter exclusivement sur les retombées de ceux ayant lieu dans les disciplines tutélaires qu'elle s'est unilatéralement donné (sociologie, anthropologie, linguistique...). Si tel est le projet, il faut donc être prêt à se donner le mal de s'approprier la culture sous-jacente au développement de ces débats, et je peux personnellement, et modestement, témoigner des difficultés que j'ai pu rencontrer pour faire ce travail sur une dizaine d'années, tâche pour laquelle je n'étais pas académiquement préparé. Cela seul permet de féconder les débats épistémologiques de la sociolinguistique (par ex. ceux exposés dans l'ouvrage dont H. Boyer⁵ est l'éditeur, ou les deux numéros de *Langage et société* consacrés à des auteurs considérés comme centraux en sociolinguistique) par des travaux plus fondamentalement épistémologiques, qui supposent que l'on s'approprie la fameuse « différence significative » évoqué par M. Foucault *et alii infra*, travail coûteux s'il en est.

Une composante constitutive : l'écriture

Parmi ces difficultés, il faut mentionner, peut-être de manière un peu particulière, celle de l'écriture, que j'ai personnellement éprouvée à la lecture de nombre des auteurs cités ici.

En effet, plus on se situe dans les épistémologies homogénéistes⁶ majoritaires en SHS et en sociolinguistique, plus on peut postuler que les modalités d'écriture peuvent être légitimement prescrites par des normes variablement formalisées (on est alors dans la mouvance des grands courants « mainstream » des SHS et de la sociolinguistique), l'écriture étant alors proche de la « rédaction », ce qui est le cas de la majorité des références de la sociolinguistique. Plus, en revanche, ce qui est mon cas dans une mouvance PH, on se situe dans des courants revendiquant une nécessaire singularité fondatrice pour faire l'expérimentation⁷ de la recherche (Robillard, 2008d, Tome I, chapitre 2), plus il serait problématique et assez contradictoire de s'aligner sur des normes ou usages imposés et homogénéisants, dès lors que la fonction de l'écriture est non seulement de transmettre des résultats (on parle dans ce cas

⁴ On se souviendra que la démocratie c'est, certes, l'alignement de tous sur l'avis majoritaire (composante quantitative), mais seulement après qu'un débat pluraliste et approfondi ait eu lieu (composante qualitative fondatrice).

⁵ Je fais le choix de toujours indiquer l'initiale du prénom (lorsque cela est possible), conformément aux options exposées ici, pour rappeler que les chercheur(e)s cité(e)s sont en continuité avec les hommes et femmes qu'ils sont dans la vie quotidienne.

⁶ Qui considèrent que l'ordre souhaitable, ou normal, ou inévitable, du monde, est d'être homogène. Il en est question plus bas dans ce texte.

⁷ Ce terme pour distinguer, au sein du générique « expérience », les expériences cherchant à contrôler leur déroulement (expérimentations), et celles qui reconnaissent que le contrôle intégral est impossible, et serait destructeur, dans les SHS, des altérités que l'on prétend connaître (expérimentations).

plus de « rédaction » que d'« écriture »), mais se conçoit comme le lieu et / ou le moment où se pense la recherche en même temps qu'elle se cherche des interlocuteurs (pratique de l'altéro-réflexivité, Robillard, 2008d). La dynamique même qui consiste à se mettre à écrire en imaginant des lecteurs provoque une « altérisation » qui fait mûrir la recherche, en enrichissant⁸ l'expérience de celui qui écrit de son point de vue à lui par rapport à celui / ceux qu'il imagine que d'autres pourraient avoir.

Une dernière remarque concernant l'écriture de ce texte : on pourrait la recevoir comme assez « affirmative », alors que mon choix spontané aurait été de pratiquer une écriture plus méditative et délibérative, qui aurait été mieux en harmonie avec mes propositions épistémologiques, et le fait que, pour l'essentiel, mon travail depuis une dizaine d'années relève d'une humble entreprise d'interface entre disciplines de recherche. Il m'a néanmoins paru préférable d'opter pour une certaine « affirmativité » de ton parce que ce texte prend place dans un champ où d'autres auteurs, tout en n'ayant strictement aucune raison d'être plus affirmatifs que moi, le sont sans vergogne, du seul fait de leur appui, pourtant fragile comme on le verra, sur ce que J.-L. Le Moigne appellera plus bas une « épistémologie institutionnelle », sans vraiment pouvoir argumenter jusqu'au bout leurs positions. Je m'en voudrais que les auteurs dont je me fais l'outil d'interface risquent de se voir desservis par une écriture trop effacée, ce qui me contraint à adopter, dans un rôle de pure composition, la même posture qu'eux : en somme, c'est le résultat d'un « effet de champ » dont je me dispenserais bien pour ma part⁹ : la dure règle veut que les minoritaires, pour se faire entendre, doivent parler aussi fort que les majoritaires.

Remerciements et intégration d'enrichissants débats arbitraux

Je voudrais chaleureusement remercier ici les arbitres qui ont formulé des avis fouillés et copieux concernant ce texte, bien qu'il ait pu manifestement choquer certaines de leurs convictions. Ils ont remarquablement joué le jeu de contribuer à m'aider à rendre ce texte plus lisible, dans les limites de ce que l'on peut demander à un auteur, comme cela vient d'être évoqué *supra*.

Je dois saluer leur *fair-play* : l'un(e)¹⁰ des deux, manifestement peu favorable aux idées que j'expose, reconnaît avec une grande honnêteté que, au fond, il ne peut guère légitimement « valider » ou « invalider » un texte intellectuellement si altéritaire par rapport à ses propres convictions, et décide plutôt de jouer le jeu de le rendre plus abordable aux lecteurs, ce qui me semble une posture pluraliste et démocratique, car favorisant les débats contradictoires, et de bon aloi. Pour cette raison, et en guise d'hommage à ce travail approfondi de leur part, j'ai fait le choix, sur les points principaux de désaccord persistant, de résumer leurs remarques et de poursuivre le débat ici, puisqu'il s'agit d'une riche controverse scientifique, dont le lecteur peut ainsi bénéficier. Cela a une conséquence qui est de complexifier cet écrit, mais il faut s'habituer à l'idée, somme toute banale, que des textes épistémologiques demandent plus d'efforts d'appropriation que la plupart des autres textes scientifiques.

⁸ La métaphore de l'« enrichissement » donne lieu à une interprétation spontanément quantitative qui est gênante pour un qualitatifiste. J'entends « enrichissement » comme un complexe de contradictions fortes qui donnent à penser (cf. l'explicitation du rôle de la conflictualité *infra*).

⁹ On ne peut que penser au célèbre aphorisme de F. Nietzsche mettant en garde contre le fait que, à trop lutter contre des adversaires, on risque de finir par leur ressembler.

¹⁰ Je ne pratiquerai pas systématiquement le signalement, lorsqu'il est pertinent, des formes masculines et féminines pour marquer l'égalité de principe des genres. Il me semble suffisant de marquer cela de manière sporadique, car le lecteur peut comprendre ma démarche sans qu'on doive systématiquement le matraquer de formes doubles.

L'affirmation et le travail d'une indispensable métaphysique fondatrice

On peut légitimement s'interroger sur le genre de ce texte : article scientifique ou essai ? Cela soulève des problèmes redoutables que j'aurais préféré taire ou traiter à la fin de ce texte pour ne pas le rallonger ou le complexifier dès le début, si ce n'est que les lecteurs de versions préliminaires de ce texte m'ont conseillé de traiter cette question en préambule parce qu'elle en clarifie la suite.

Si ne planaient au-dessus de moi des titres prestigieux contenant le mot « essai », j'acquiescerais sans doute à cette qualification, qui s'appliquerait d'autant mieux si on prenait le terme à la lettre : c'est une tentative, s'inscrivant dans un travail de longue haleine maintenant entrepris depuis plus d'une dizaine d'années. Mais il faut approfondir la réflexion avant de trancher dans un sens ou dans l'autre.

Ainsi, comme cela est argumenté plus bas, dès lors que l'on s'aventure dans le domaine des réflexions épistémologiques, qui fondent et rendent possibles les SHS, on se retrouve nécessairement dans un genre assimilable à l'essai puisqu'il n'est guère possible de « démontrer », d'« administrer la preuve » de quoi que ce soit en la matière. En effet, une science, quelle qu'elle soit, ne peut se fonder que dans ses propres termes, avec ses propres catégories, notions, instruments. Elle ne peut exister qu'en raison de ses bases. Celles-ci ne lui sont donc pas extérieures, mais en sont arrivées à être considérées comme telles parce que les SHS ont progressivement coupé les ponts avec l'épistémologie et la philosophie pour des raisons diverses dans lesquelles il n'est pas possible d'entrer ici¹¹. Une science doit donc nécessairement s'interroger sur ses fondements, qui lui sont constitutifs, tâche aussi indispensable que malaisée, parce que ces bases lui sont peu accessibles car tellement familières que personne n'en a plus conscience : nous ne devenons conscients de la gravité terrestre ou de l'air que nous respirons que lorsque nous faisons une chute, respirons de l'air pollué ou manquons d'air. S'il reste assez facile malgré tout de faire l'expérience de la gravité ou de l'air respiré, c'est bien moins le cas pour ce qui nous permet de voir le monde « tel qu'il est » parce qu'il s'agit de conditions abstraites qui nous constituent, et sur lesquelles nous ne pouvons pas prendre de « recul » sans faire des expériences assez radicales d'altérité qui nous « désintoxiquent de nous-mêmes » pour reprendre l'expression si juste de Gad Elmaleh dans son spectacle *L'autre c'est moi*. Pour prendre l'exemple d'une autre discipline, il ne peut exister de preuve mathématique de la légitimité ou de l'utilité des mathématiques : ce ne sont pas les mathématiques qui s'autofondent, mais une certaine façon rationaliste de voir le monde (notamment proposée par Aristote) qui fait que, dans ce monde, les mathématiques sont possibles, voire valorisées, ou considérées comme une des sciences paradigmatiques pour les autres, avec la physique.

Cela signifie que les sciences quelles que puissent être leurs exigences de rationalité et d'empirie, ne peuvent que partiellement tenir ce pari et seulement une fois acceptée une fondation qui leur permet d'exister, et / mais qui échappe par définition au rationnel et à l'empirie¹². Une conséquence intéressante en est donc que si ce travail n'est pas fait, les fondements des sciences sont donc *imposés* (par les générations précédentes, par les institutions...) sans possibilité de discussion, puisque le traitement de cet aspect est soustrait au débat dès lors que l'on considère qu'un chercheur doit se cantonner à sa spécialité *stricto*

¹¹ Une de ces raisons est que les SHS ne peuvent accepter que des arguments empiriques et / ou rationnels. Comme la fondation d'institutions relève toujours de motifs politiques et / ou éthiques, il a paru cohérent de les laisser à l'épistémologie. Le résultat est que, du coup, les SHS ne peuvent plus débattre de leurs « métaphysiques », et de leurs conséquences politiques et éthiques, ce qui est profondément regrettable.

¹² On pourrait évidemment penser à l'archéologie des savoirs de M. Foucault, si celui-ci ne posait que les traces permettent d'y accéder, alors que des épistémologues comme G. Gusdorf, ou M. de Certeau (et nombre de tenants de la PH), dont M. Foucault est parfois proche, tiennent qu'une partie seulement de ce socle est explicitable, et au moyen d'un travail difficile sur lequel on reviendra plus bas.

sensu, le reste relevant d'autres disciplines comme l'épistémologie et la philosophie. De ce point de vue, les attitudes qu'on pourrait appeler « disciplinaristes » peuvent déboucher sur des conséquences autoritaristes et inquiétantes, puisqu'elles consacrent des formes d'autorités en les rendant indiscutables, ce qui pourrait confiner à la religiosité. Une autre conséquence est l'autre versant de la même considération : on ne peut admettre les résultats ou conclusions d'une science, ou simplement les discuter en pleine connaissance de cause, que si l'on connaît ses fondements déjà, et que si on les reconnaît. Il ne s'agit pas de les « valider » au sens rationaliste du terme, puisqu'ils sont partiellement, et significativement, de nature éthique et politique, mais d'adhérer aux valeurs qui y sont sous-jacentes, et les légitimer. Par conséquent une science pratiquée sans que ses fondements soient connus et discutés devient plutôt une technique qu'une science : on met en œuvre des méthodologies sans les discuter, donc sans être capable de juger de la pertinence, des limites, des « résultats » produits, ce qui réduit le chercheur à un rôle mécanique d'« application » là où on considère habituellement qu'il doit être aussi créatif, critique, capable d'adapter sa réflexion, sa méthodologie, etc. Or, pour être critique, il faut être capable de thématiser ces fondements, ce qui suppose qu'on les connaît. Si

toute anthropologie se développe à l'intérieur d'un cadre métaphysique, elle projette selon la dimension du savoir un système de valeurs. (Gusdorf, 1974 : 135)

cela signifie donc que le fait de ne pas connaître les arrière-plans d'une science consiste à imposer implicitement (et c'est bien le pire : une imposition explicite favoriserait le débat) un système de valeurs à d'autres à travers son activité, sans le connaître soi-même souvent, ce qui est une façon assez discutable de pratiquer le travail de chercheur et / ou d'enseignant-chercheur, et une attitude citoyenne discutable, en tout cas dans les démocraties.

Si l'on change de braquet dans la réflexion, les « résultats » d'une recherche particulière obéissent à la même logique, et ne sont alors pleinement appréciables que si les conditions singulières de son élaboration sont rendues discutables, pour autant que cela soit intégralement possible. Dans la mesure où la transparence totale est impossible (et probablement pas souhaitable, pour des raisons éthiques, en tout cas pas sous la forme d'une exigence imposée de l'extérieur) cela signifie donc que le rapport d'autorité et que la croyance sont constitutives, et probablement inexpulsables dans leur totalité de l'activité scientifique (lire V. Feussi ici-même).

Les SHS et la sociolinguistique ne peuvent prendre forme que sur la base d'une conception nécessairement *a priori*, décidée en amont, et partiellement implicite de l'humain, et donc de la société, des langues, langages, discours, et de leurs rapports.

En somme les SHS reposent sur ce qu'on pourrait appeler une *métaphysique*¹³ sociologique, anthropologique, linguistique, sociolinguistique..., qui seule permet d'imaginer des SHS et de rendre possible par elles la production de « faits » (qui n'en sont que pour ceux qui ont reconnu au préalable les fondements de la fabrication de ce qu'on a décidé de considérer comme un fait). Ces *a priori* ne peuvent ni se prouver de manière exclusivement empirique, ni s'argumenter rationnellement seulement. Ils sont fondés sur des *choix*

¹³ Au sens de J. Grondin (2004) : ce sur quoi sont fondées des civilisations, institutions, sciences, mais qui ne peut être ni démontré empiriquement, ni argumenté exclusivement rationnellement et empiriquement. Pour des institutions se voulant explicites, rationnelles, il leur est difficile de reconnaître qu'elles reposent sur une métaphysique ou une dogmatique, puisque cela est contradictoire avec leurs bases explicites, les fragilise et leur inflige une blessure narcissique pour reprendre l'expression de S. Freud. Cela explique, notamment, le divorce entre SHS et philosophie, cette dernière rappelant constamment aux premières l'arbitraire, la fragilité et la prescriptivité de leurs fondements. L'axiomatique, proche parente de la métaphysique ou du dogme, se prétend uniquement rationnelle et donc « contrôlable » par une pensée analytique, alors qu'une métaphysique reconnaît sa part d'imaginaire, de sensibilité et d'affectif, qui échappe à la rationalité.

dogmatiques, terme que l'on peut mobiliser si l'on a des réserves face à « métaphysique », concernant l'homme, les langues, les langages (cependant « choix » a peut-être des résonances quelque peu rationalistes).

La distinction entre « essai » et « article scientifique » s'avère donc extrêmement épineuse et lourde d'enjeux, puisque, si on interdit toute écriture essayiste dans le domaine scientifique (paix à la mémoire de R. Jakobson), alors les sciences se condamnent à ne jamais pouvoir sortir des rails qui les ont fondées, alors que ces fondations ne sont que partiellement explicites et rationalisables, parce que liées à des dimensions historiques, et à des circonstances particulières, et qu'il faut donc en permanence réexaminer l'adéquation de nos « sciences » avec notre monde, au fur et à mesure de son évolution. C'est ainsi que, à la fin de *Les mots et les choses* M. Foucault évoque ce « visage de sable » qui s'efface, parce que l'*épistémè*¹⁴ qui en est sous-jacente s'effondre : une certaine vision de ce qu'est un être humain disparaît.

Je préfère cependant parler d'une *métaphysique*, ou d'une *dogmatique*, pour traduire un degré d'incertitude, d'arbitraire ou de croyance plus grand encore que celui sous-entendu par la fondation de sa démarche sur l'archéologie chez M. Foucault (comme on le verra plus bas avec M. de Certeau, qui s'oppose clairement à M. Foucault). De plus, alors que pour M. Foucault, l'*épistémè* concerne surtout les sciences, la métaphysique est transversale aux sciences et aux connaissances de la vie de tous les jours, et montre bien les transversalités entre les deux, ce qui, notamment en SHS, change les perspectives de manière très significative. La réflexivité du chercheur quant à son expérience de vie quotidienne et sa socio-bio-histoire devient alors une des conditions de possibilité des sciences, et l'homme ne peut plus se dissocier du savant sans se mutiler et se réduire. Dans des sociétés démocratiques, où l'on revendique la transparence des processus de pouvoir, il me semble alors nécessaire, au nom des principes démocratiques, d'exiger du savant qu'il travaille cette dimension de son travail, ou, autre option, qu'on reconnaisse que la sphère scientifique échappe partiellement à des principes démocratiques.

Pour illustrer cet aspect de la réflexion, cette composante métaphysique est présente avec une certaine évidence dans certains travaux fondateurs réputés scientifiques (donc échappant en principe à la métaphysique), comme dans le *Cours de linguistique générale*, lorsque l'idée selon laquelle le signifiant serait mécaniquement lié au signifié (en excluant le référent) est explicitée, sans justification aucune. Cette partie participe d'une veine essayiste (par ex. Saussure, 1995[1916], chapitre 3, § 2 : 23 sq., lorsqu'il explicite l'« association », qu'il prétend mécanique entre sons et signifiés), et il est dommageable que cette dimension essayiste n'ait pas été explicitée, puisque cela a eu pour résultat qu'une forme de métaphysique du signe a été soustraite à tout débat, sauf chez les lecteurs qui ont décelé cette veine métaphysique sous ces affirmations non étayées¹⁵. Cette métaphysique du signe est une métaphysique tout court, qui prend parti sur des questions essentielles comme « Qu'est-ce qu'un être humain ? Une société ? Une langue, le discours ... ? » puisque dès qu'on aborde ces questions, il est difficile d'esquiver la construction d'hypothèses anthropologiques, sociologiques et linguistiques, donc socio-linguistiques.

¹⁴ La différence entre d'une part « dogmes » et « métaphysique », de l'autre *épistémè*, si l'on va à l'essentiel, est que l'*épistémè* est jugée objectivable (notamment par les « discours »), alors que la métaphysique et les dogmes ne le sont que partiellement et avec difficulté. La métaphysique concerne l'ensemble du rapport au monde, l'*épistémè* les sciences.

¹⁵ J'entends bien les arguments des néo-saussuriens, qui tendent à argumenter que le saussurisme procède d'une lecture réductrice de Saussure ; on ne peut néanmoins contester l'ampleur des effets que cette lecture a durablement causés. De plus, plus on fait une lecture généreuse de F. de Saussure, plus il se confond avec son prédécesseur W. von Humboldt (que F. de Saussure connaissait certainement). Dès lors, on ne peut que s'interroger sur les raisons de fond de l'entreprise qui veut une interprétation de F. de Saussure qui soit malgré tout proche des travaux de W. von Humboldt mais néanmoins originale.

C'est pour cette raison que le travail de J. Derrida dans *De la grammatologie* commence par une discussion serrée des travaux de certains fondateurs de la linguistique moderne (F. de Saussure, L. Hjelmslev) pour montrer que ce qui est présenté comme un allant de soi ou une évidence chez F. de Saussure, à savoir le lien présenté comme non problématique entre signifiant et signifié, relève d'une hypothèse métaphysique, par définition indémontrable. Ces choix métaphysiques ne se font pas au hasard et sont éminemment tactiques car indispensables pour fonder et autoriser une linguistique « scientifique », et par contrecoup une société perméable aux influences des sciences, bien que ces choix ne relèvent pas eux-mêmes d'une démarche scientifique *stricto sensu*. Si l'on accepte la métaphysique saussurienne (qui décide ce qu'est un « fait » linguistique), alors, et seulement ensuite, les linguistes peuvent produire des « faits » de langues, les imposer comme tels à leurs sociétés de référence. Quand ils recueillent des signifiants, les signifiés viennent alors magiquement et mécaniquement avec, ce que déconstruit soigneusement et méticuleusement J. Derrida en postulant la fameuse *différance*, devant laquelle le « visage de sable » de la technolinguistique¹⁶ s'efface. On peut bien sûr décider d'ignorer cette critique perspicace. Beaucoup de chercheurs de la sphère découlant de la philosophie analytique et de la pragmatique, avec leurs prolongements dans les SHS mineurent, parfois jusqu'à l'absence totale, toute dimension d'explicitation métaphysique : cela est fondé sur une métaphysique de la physicalité (sensualisme, etc.) qui a innervé la tradition britannique puis celles qui s'en sont inspirées. Cette position, tant qu'elle s'assume comme « métaphysique », ou « dogmatique » est très estimable, puisqu'elle reconnaît l'arbitraire de ces choix, et leurs soubassements éthiques et politiques, ce qui laisse donc de la place à d'autres choix possibles et au débat. Ce n'est hélas pas une position largement partagée, comme le montre l'ouvrage de B. Babich (2012), qui présente, analyse et critique l'impérialisme de la philosophie analytique, qui se traduit par une certaine intolérance, non argumentée dans les SHS qui s'y adossent, à l'égard des autres options possibles. Dans ces courants, on considère donc l'empirie comme une forme d'évidence. Ainsi par exemple, M. Meyer peut-il constater :

Telle nous apparaît la philosophie évolutionniste de Mead : elle est un naturalisme social. [...] L'intention de Mead serait donc de « présenter l'esprit comme une évolution dans la nature dans laquelle culmine cette socialité qui est le principe et la forme de l'émergence (The Philosophy of The Present, p. 85). (Meyer, 1998 : 180)

Pour comprendre G.-H. Mead, dont les SHS se sont largement inspiré, à l'évidence, il faut donc aussi l'insérer dans ce type de débats épistémologiques, qui échappent partiellement et significativement aux arguments empiriques et rationnels : pour pratiquer les SHS en comprenant ce qu'on fait, il faut bien que certains spécialistes des disciplines fassent l'interface entre ces dernières et les travaux épistémologiques.

Je ne peux en conséquence ici pas m'interdire une veine « essayiste », puisque cela est une condition nécessaire de la re-politisation et de la re-éthicismation de certains aspects des SHS et de la sociolinguistique. Considérer les sociétés comme des évolutions naturelles comme G.-H. Mead est sans le moindre doute possible, respectable, mais tout sauf anodin, surtout dès lors que cette conception tend à passer pour la seule possible, imaginable. Il faut donc reconnaître que la dimension « essayiste » est constitutive des SHS et des sciences en général, puisque sans elle, ces dernières ne peuvent pas exister, ne peuvent pas être pleinement assumées dans la totalité de leurs tenants et aboutissants politiques et éthiques, et ne peuvent pas faire l'objet de critiques, d'aménagements, etc. La distinction même entre « essai » et

¹⁶ J'ai proposé d'appeler ainsi l'essentiel des démarches dites « linguistiques », parce que, au fond, elles ont métaphysiquement mis de côté toute question ontologique pour se focaliser sur des questions techniques, au sens de la réflexion de M. Heidegger (son texte de 1990 est sans doute le plus accessible sur ce thème).

« scientifique »¹⁷, si on l'acceptait trop facilement, aurait pour effet de rendre impossible, facultatif ou improbable un débat pourtant indispensable, tout comme la coupure artificielle entre « épistémologie » et / ou « philosophie » d'une part et disciplines des SHS de l'autre a pour effet de rendre impensables certains débats au sein des SHS, alors qu'il s'agit de questions fondamentales pour celles-ci¹⁸, avec de nombreuses conséquences politiques et éthiques.

J'espère donc que ce texte, ainsi que d'autres dans ce numéro, par leur veine partiellement « essayiste » motivera les sociolinguistes à mieux connaître les enjeux sous-jacents aux fondations des SHS et donc à ceux de la pratique quotidienne de leur discipline. Il suffirait qu'un petit nombre de sociolinguistes se mette sérieusement au travail, comme dans ce numéro et dans d'autres publications par le passé, pour animer ce débat, dont tous les autres pourraient bénéficier (car, s'il est indispensable qu'une discipline réfléchisse à son épistémologie et à sa métaphysique, il n'est évidemment pas envisageable que tout chercheur en relevant s'y consacre).

Sociolinguistique et ontologie des langues et sociétés

Revendiquer cette part métaphysique des sciences permet d'ailleurs d'arracher la sociolinguistique à son statut actuel de discipline à tîret, indéfiniment « entre » d'autres. Actuellement, elle est le plus souvent conçue comme discipline hybride sous tutelle intellectuelle de disciplines mieux installées comme la linguistique, la sociologie, l'anthropologie. Cette dépendance épistémologique a pour conséquence un cercle vicieux jamais problématisé, qui est celui de l'articulation entre langues, sociétés, traditions culturelles. Tout le monde s'accorde à considérer et que les langues constituent un ingrédient primordial des sociétés et des traditions culturelles y compris plurilingues, pluriculturelles, et, réciproquement, que les langues ne pourraient exister sans des sociétés, ce qui constitue un cercle vicieux. Ce type de parité insoluble signifie, en général, qu'un terme tiers, et généralement plus fondateur doit être mis en évidence. Pour le faire, une voie privilégiée consiste évidemment à aller explorer les soubassements des disciplines, ce qu'on ne peut faire sans mobiliser des dimensions philosophiques, épistémologiques et métaphysiques. On a vu plus haut l'exemple de la métaphysique du signe chez F. de Saussure, qui est implicitement entérinée par la plupart des sociolinguistes, puisqu'aucun sociolinguiste n'a jamais proposé une autre métaphysique du signe ou du sens : pourrait-on trouver d'autres métaphysiques des signes, du sens, qui permettent d'aborder autrement cette question ? Telle est l'une des entreprises de ce texte.

Une écriture reçue comme « polémique » ? Le cynisme foucauldien : une condition de la démocratie dans le domaine scientifique

Un des aspects de l'écriture de ce texte serait ce que l'un de mes lecteurs préliminaires a appelé son caractère « polémique ». Pour ne pas rallonger indument ces préalables, je renvoie à ce qui est exposé plus bas dans ce texte, et qui revendique une part de conflictualité comme étant constitutive des relations avec les autres, lorsqu'il y a pluralité et démocratie. Dans

¹⁷ L'usage de certaines distinctions pour faire obstacle à certains débats serait d'ailleurs intéressant sur un plan sociolinguistique, puisque cela a un effet sur les sociétés, le statut des sciences en leur sein, etc.

¹⁸ On trouve, à titre d'exemple, dans les statuts du réseau francophone de sociolinguistique : « Le Réseau a pour but de contribuer au développement de l'étude du langage et des langues, dans la prise en compte permanente, concrète et de principe de leurs réalités complexes, inséparablement cognitives et anthropologiques, sociales, politiques et historiques. [...] Cette perspective est désignée ici comme « sociolinguistique » ». (<http://rfs.socioling.org/statuts/>, 5 avril 2016). Il est frappant de constater l'absence de perspectives philosophiques, épistémologiques, littéraires. Pourquoi ces exclusions sélectives (alors que la dimension cognitive, en un sens assez paradoxale pour une discipline « sociale », est, elle, mentionnée en premier) ?

l'univers intellectuel très aseptisé et uniformisé dans lequel la marchandisation des universités et l'économie des connaissances technologiques nous conduit à vivre et travailler, les chercheurs sont sommés de jouer le rôle de pourvoyeurs d'innovations¹⁹ et il me semble cohérent et salutaire d'y injecter une petite dose de « cynisme » foucauldien²⁰. On se souvient que, pour M. Foucault (2009) le « cynisme »²¹ (qui n'est pas à confondre avec le sens habituel et très péjoratif du terme) est une condition (par définition informelle) de la démocratie, dans la mesure où lui seul permet de mettre en cause publiquement l'intégralité des principes sous-jacents aux pouvoirs formels²², et donc de rendre « tout » débattable par tous, non pas pour viser l'anarchie ou le nihilisme, soupçon fréquent, mais pour approfondir la pluralité et la démocratie, si celle-ci est véritablement la possibilité de participation par tous aux débats sur tout ce qui touche au pouvoir. Nul ni rien ne peut s'y soustraire, surtout pas les plus puissants, et surtout pas les institutions formelles, précisément en raison de leurs pouvoirs (et surtout pas les chercheurs, qui participent des pouvoirs et institutions). Le cynisme foucauldien est souvent informel et / ou disruptif²³ en cela que, puisqu'il s'agit de pouvoir discuter de tout, y compris des institutions, qui peuvent ne pas être très enclines à favoriser cela, ces débats se font soit dans l'espace institutionnel (et ne peuvent alors qu'être jugés nihilistes²⁴), soit hors institutions.

Comme arrière-plan à cela, on pense ici à C. Mouffe et ses critiques contre la conception exclusivement délibérative (donc rationaliste) de la démocratie, et à son effort pour rendre compte des démocraties comme espaces de conflictualité productive, dans lesquelles, pour C. Lefort, « le conflit n'est plus une attaque contre le "corps social", il figure une division interne, il est "une exploration de la chair du social" » (Thériault, 1994 : 139, la « chair »²⁵) ici étant celle problématisée par M. Merleau-Ponty et évoquée plus bas).

Mon travail ici consiste donc en une exploration de la chair de la sociolinguistique et des SHS à l'intérieur des institutions et corps sociaux auxquels elles se réfèrent, en faisant l'hypothèse que ces domaines relèvent du débat démocratique et pluraliste et donc sont nécessairement et salutairement pluralistes et sainement conflictuels comme C. Mouffe l'argumente. Les ressortissants de ces ensembles ne peuvent donc que bénéficier d'une

¹⁹ Les SHS se voient souvent attribuer plutôt le rôle de réparation des dégâts de cette conception du monde.

²⁰ Ce climat n'est pas indifférent au fait de l'influence grandissante de courants d'inspiration pragmatocybernétiques d'origine nord-américaine, pour lesquels l'état normal d'une société est le consensus, ce qui ne peut s'imaginer que sans pluralisme.

²¹ Le cynisme foucauldien (dans une certaine mesure assimilable aux modernes « lanceurs d'alerte ») consiste à mettre sur la table des débats publics les aspects obscurs d'une société qu'on a soustraits à la discussion publique jusque-là, ce qui ne peut que se laisser interpréter comme cynisme (au sens péjoratif) par ceux qui ont intérêt à ce que ces débats ne soient pas ouverts, ou par ceux qui ne voient pas d'autre solution que d'endurer les inconvénients d'une situation, ne croyant pas le changement possible, et qui vivent leur publicisation comme mise en danger de l'ordre établi.

²² Cf. l'anecdote où Alexandre le Grand rencontre Diogène et lui demande de formuler un souhait qu'il pourrait exaucer : le souhait du philosophe cynique est qu'Alexandre ne fasse plus obstacle au soleil pour Diogène.

²³ Ce terme, recensé dans certains dictionnaires français, est utilisé ici avec un sens différent : il s'agit de cas où des perturbations sont positives. J'utilise aussi parfois « instabilisants » (vs déstabilisant) dans un sens proche, mais lorsque le processus est plus continu.

²⁴ Évoquant l'herméneutique à un colloque, j'ai ainsi pu susciter une réaction assez violente de la part d'un(e) collègue, qui, pour tout argument, a dit sa détestation des philologues et herméneutes, sans doute parce que, pour lui, ces perspectives mettent en cause les institutions universitaires, telles qu'elles sont constituées actuellement, notamment quasi-exclusivement autour d'une épistémologie cartésiano-positiviste (cf. *infra*), qu'un simple souci pluraliste et démocratique me pousse à doter d'au moins une alternative. Dans le processus actuel de minoration des perspectives PH, entrent bien entendu des intérêts de domination dans le champ professionnel, défendus à travers leur marginalisation dans le champ, avec les conséquences matérielles et symboliques que cela peut entraîner pour des collègues.

²⁵ Pour M. Merleau-Ponty, l'opposition sujet / objet n'a pas lieu d'être parce que tout être humain fait organiquement partie du monde, est le monde, comme cela sera développé plus bas.

exploration de leur propre diversité, fut-elle conflictuelle, ce qui ne peut qu'être saluaire parce que garant de la pluralité et de la démocratie au sein des SHS et de la sociolinguistique. En ce sens, si ce texte peut être reçu comme polémique, c'est parce des institutions ne peuvent trouver d'arguments face à un certain type de critique, notamment celles en direction de leur métaphysique. À une ère où la réflexivité est fortement discréditée ou préconisée dans des versions très atténuées et éloignées de ce dont parle M. Foucault, ou assimilée facilement à un narcissisme qui éloignerait du concret et des « terrains » de recherche, il reste peu de moyens d'action pour stimuler un approfondissement de la démocratie scientifique et de la démocratie tout court. La provocation « cynique » est peut-être l'un des derniers moyens de susciter la réflexivité, en faisant surgir certaines contradictions, ou des problèmes éthiques considérés jusqu'ici comme réglés, ou soigneusement ensevelis, dans l'espoir de produire un sursaut saluaire de réflexion et de mise en cause d'allants-de-soi qu'on n'obtient manifestement pas autrement. En somme, si, pour reprendre une des problématiques majeures de C. Mouffe, une démocratie ne peut qu'être partiellement délibérative (débat explicites, rationnels), il faut bien, pour approfondir une démocratie, que la dimension sensible, affective des enjeux soit aussi traitée, et il me semble que la longue réflexion mûrie de M. Foucault sur le cynisme fait des propositions pertinentes en ce sens.

Epistémologie et corpus, terrain

Ce texte, on le comprend donc, risque de susciter des sentiments mêlés chez beaucoup de sociolinguistes circonspects devant des débats assez abstraits²⁶, la sociolinguistique s'étant identitairement fondée en partie sur l'idée stéréotypée selon laquelle la linguistique formelle était une sorte de linguistique « hors-sol », et qu'il fallait la ré-enraciner par la sociolinguistique, qui elle, serait vraiment empirique (or la ré-enraciner ne signifie pas pour autant renoncer aux autres ancrages, la réflexion ne s'opposant pas au terrain).

Il est bien clair qu'une composante nécessaire (mais pas suffisante) de la sociolinguistique consiste à se fonder sur des expériences de rencontres des autres, selon des modalités extrêmement variées, allant du « corpus » traditionnel, au recours au « terrain », et / ou à des formes d'expérialité diffuses et peu formalisées²⁷. Il faudrait cependant y rajouter la rencontre de soi-même parmi les possibilités de rencontre : la lecture de *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias, ou de *Composition française* de Mona Ozouf, par exemple, montre bien le parti que l'on peut en tirer dans les SHS. Les perspectives PH s'y prêtent particulièrement bien puisqu'elles ont été conçues pour combattre la distinction (cartésienne notamment) sujet / objet, et cela depuis plus d'un siècle. Une fois que l'on a reconnu que le chercheur ne peut pas se murer dans sa tour d'ivoire, la question est bien loin d'être réglée :

²⁶ Cela n'apparaît pas dans leurs écrits : je mobilise ici trente ans d'échanges informels écrits, oraux, de « participation observante » en sociolinguistique. S'il fallait des écrits, on pourrait rappeler certaines lectures hâtives des écrits, parfois un peu caricaturaux par ailleurs, de P. Bourdieu (1997) assimilant un peu rapidement les pratiques savantes aux classes sociales, puis plaçant l'épistémologie en aristocratie, et les disciplines des SHS en « peuple ». Ces écrits ont nourri des attitudes frisant parfois l'anti-intellectualisme dans les SHS et chez les sociolinguistes, dans des interprétations un peu simplificatrices que l'on ne peut pas imputer à P. Bourdieu lui-même comme l'explique J. Bouveresse (2006) (voir texte d'introduction à ce numéro). De même, la revendication des philosophes analytiques traitant du « langage ordinaire » peut paraître sympathique, et démocratique, et emporter l'adhésion à ce titre. Cette opinion mérite cependant de se frotter aux textes de la philosophie analytique, eux-mêmes fort peu rédigés en « langage ordinaire ».

²⁷ Ainsi, si, pour ma part, cela fait une dizaine d'années que je me consacre essentiellement à l'épistémologie de la discipline, cela se greffe sur une vingtaine d'années de travaux sociolinguistiques plus classiques, ancrés dans des expériences diverses (dont des « terrains » et même des « corpus » très pointilleux dans la forme (Robillard, 2001) dont j'ai fait part dans un certain nombre de publications, sans doute rendues plus difficiles d'accès par le fait qu'elles n'ont pas toutes été mises en ligne. Ces travaux sont bien entendu informés d'une trentaine d'années d'expérialité sociolinguistique antérieure (Robillard, 2008d, I, Chapitre 3 : 77-109).

les recueils de terrain et corpus constituent une matière première dont le sens est loin d'être évident.

En effet, quand on a rassemblé d'indispensables expériences, signes, indices, traces, on n'a fait qu'une partie du travail du sociolinguiste : que signifient ces éléments ? Pour qui ? Sur quels arrière-plans ? Comment prennent-ils sens ? Sommes-nous capables d'explicitier comment nous en faisons du sens « pour les autres », « comme les autres », sans ventriloquie excessive ? Rares sont les sociolinguistes qui se sont mesurés sérieusement à cet aspect du travail (voir Robillard, 2014a).

Pourtant il me semble que cela relève d'une exigence éthique et politique assez élémentaire que d'exiger de chercheurs en SHS, avant qu'ils prennent la responsabilité de dire comment les autres comprennent le monde, puisque, en dernière analyse c'est bien de cela qu'il s'agit en sociolinguistique et dans les SHS en général, qu'ils se posent la question de comprendre, et d'explicitier en allant aussi loin que possible, comment eux-mêmes, chercheurs, dans leur histoire socio-biographique et intellectuelle, et à partir de rencontres, ils comprennent les autres. Il est en effet surprenant que, alors que le sens dégagé des signes des « témoins », « informateurs », « observés », etc. peut faire l'objet d'un luxe de problématisation (transcriptions sourcilleuses, considérations micro-contextuelles, macro-contextuelles, historiques, philologiques, etc.), lorsque le chercheur lui-même donne sens à ce que « disent » ces corpus, ce processus est fort peu voire pas du tout problématisé, comme si, pour reprendre la métaphore popularisée par C. Geertz, le sociolinguiste était capable de « lire par-dessus l'épaule » des témoins, ce qui implicitement, et à défaut de précision autre, suppose « avec les mêmes yeux que le témoin, la même histoire... », et l'on pourrait allonger la liste à l'infini. Si ce prodige est possible (mais dans ce cas les SHS sont inutiles : il suffirait de s'introspecter, et on tient là peut-être une des causes des réticences des SHS envers la réflexivité et la PH (Wolff, 2010 : 96-97)), il est inutile de problématiser la compréhension, sinon, cela devient indispensable.

Le sociolinguiste, qui postule que les locuteurs sont « pris » dans des enjeux qui les dépassent (contexte, situation, historicité, traditions culturelles...) et met en œuvre ces catégories pour interpréter, ne peut pas, lui, prétendre s'affranchir de ces influences et ne pas les problématiser. Or il le fait implicitement lorsqu'il ne thématise jamais ces éléments quand lui-même prend la parole pour dire ce que disent les autres (ce qu'il pense que disent les autres).

Le remède le plus convaincant à cela serait qu'il problématiser tout cela pour son propre compte, dans ses propres travaux, et donc qu'il se livre au travail altéro-réflexif (Robillard, 2008, par exemple).

Une telle exigence épistémologique, à bien y réfléchir, aurait été extrêmement salutaire si elle avait été pratiquée plus tôt dans l'histoire, car elle aurait rendu improbable un certain nombre d'égarements, de malentendus et de compromissions des SHS (ethnocentrismes, suivisme des modes, soumission aux pouvoirs politiques dans diverses formes d'« expertises », etc.). Ainsi par exemple, différentes formes de SHS (post/ néo) « coloniales » auraient été rendues impossibles dans le passé. Plus près de nous on peut penser par exemple au phénomène récent qui voit des chercheurs peu au courant de diverses situations sociolinguistiques dans le monde aller y prôner différentes formes de plurilinguisme (parfois dans des pays qui ne les ont pas attendus pour être plurilingues !) ou de didactiques des langues et du français (il reste à argumenter que les « innovations » sont de meilleure qualité que ce qui se pratiquait auparavant). Il n'y aurait rien à y redire si ces « experts » avaient le soin éthique et le souci politique (il n'est pas trop tard pour le faire) d'explicitier de leur mieux leurs propres rapports et leur propre expérientiation avec ces sociétés et avec « le » plurilinguisme ou « la » didactique, ce qui contribuerait à mieux situer la pertinence de leurs contributions, et aideraient leurs heureux bénéficiaires à en juger de manière autonome.

Michel de Certeau met en cause ainsi les chercheurs qui finissent par épouser sans réserve critique le point de vue des institutions qui les mandatent, et qui tendent donc à considérer, dans une sorte de scientisme, que la science a un pouvoir considérable et à agir en conséquence de cela, en considérant des personnes et des cultures comme quantité négligeable :

Mais là où l'appareil scientifique (le nôtre) est porté à partager l'illusion des pouvoirs dont il est nécessairement solidaire, c'est-à-dire supposer les foules transformées par les conquêtes et les victoires d'une production expansionniste, il est toujours bon de se rappeler qu'il ne faut pas prendre les gens pour des idiots. (Certeau, 1990 : 255 ; il suffit de faire commuter « science universaliste » avec « production expansionniste »)

C'est par exemple ce qui s'est produit dans de nombreux pays où le rythme accéléré de différentes innovations didactiques en Français langue étrangère (FLE) provoquent des effets semblables à ceux que dans le domaine industriel on appelle « obsolescence programmée » (Castellotti, à paraître), et qui constituent donc des populations d'enseignants comme « captives » (comme les marchés du même nom²⁸), puisqu'elles ne sont jamais au fait des dernières innovations en date, qui viennent toujours de chercheurs d'universités du « Nord ».

Cette exigence aurait par ailleurs permis de faire l'économie de querelles inutiles, comme le souligne l'historien P. Veyne :

Car la seconde limite de l'objectivité [...] est la variété des expériences personnelles, qui sont malaisément transmissibles. Deux historiens des religions ne seront pas d'accord sur le « symbolisme funéraire romain », parce que l'un a l'expérience des inscriptions antiques, des pèlerinages bretons, de la dévotion napolitaine et qu'il a lu Le Bras, pendant que l'autre s'est fait une philosophie religieuse à partir des textes antiques, de sa propre foi et de sainte Thérèse ; la règle du jeu étant qu'on ne cherche jamais à expliciter le contenu des expériences qui sont le fondement de la rétrodiction, il ne leur restera plus qu'à s'accuser mutuellement de manquer de sensibilité religieuse, ce qui ne veut rien dire, mais se pardonne difficilement. (Veyne, 1971 : 212)

Nombre d'absurdes querelles de sociolinguistes pourraient ainsi se dissoudre dans ce que C. Romano appelle l'« idéalisme du bas » (voir, par exemple, mon dialogue contradictoire avec F. Gadet dans la revue *Langage et société*).

On admettra que, dans la très grande majorité des travaux sociolinguistiques, cette question n'est jamais évoquée, traitée, et est donc considérée comme un allant de soi que les perspectives PH interrogent et problématisent pourtant depuis plus d'un siècle. On pourrait dire pour les situer réciproquement, que, alors que les SHS, y compris postmodernes, se demandent comment on « construit » le monde, les perspectives PH se posent une question sous-jacente, en deçà, préalable : comment se fait-il, déjà, avant-même qu'il soit question de le construire, de le décrire ou de l'analyser, qu'il puisse y avoir un monde pour chacun(e) et pour des groupes ? Si la sociolinguistique fondée sur le saussurisme ne se pose que marginalement ces questions, compte tenu de la métaphysique saussurienne du signe qu'elle a épousée avec peu de réserves, ces interrogations deviennent un focus important d'une sociolinguistique de la réception, qui s'interroge tout autant sur ce que les personnes observées comprennent mutuellement que sur ce que le sociolinguiste lui-même y comprend, en considérant le sociolinguiste comme une personne, savante, certes, mais une personne néanmoins, inscrite socio-bio-historiquement, politiquement, culturellement, etc., ce qui, au

²⁸ Cela fonctionne, au fond, strictement sur le modèle des économies coloniales, puisque les pays du « Sud » fournissent au mieux des « données », « corpus », matière brute qui est valorisée dans les universités du « Nord » sous forme de théories révolutionnaires, ré-exportées vers les pays fournisseurs de matière première.

fond, n'est qu'une forme d'exigence d'approfondissement démocratique, ou, pour suivre P. Feyerabend, un approfondissement de la laïcisation de nos sociétés et donc de ses sciences.

Comment ? Quelles démarches ?

Le travail de « différences significatives »

Une réponse lapidaire à l'interrogation en titre se trouve dans la citation de M. Foucault, P. Veyne et F. Wahl lorsqu'ils décrivent le travail intellectuel comme « ce qui est susceptible d'introduire une différence significative dans le champ du savoir, au prix d'une certaine peine pour l'auteur et le lecteur²⁹ ». La « différence significative » réside dans le fait que ces courants prennent à rebrousse-poil un certain nombre d'évidences fondatrices partagées par les SHS et donc par la sociolinguistique, d'où le caractère à peu près inévitablement « cynique » au sens foucauldien du terme de mon travail : s'il ne l'est pas de mon point de vue, il peut facilement se lire ainsi. Il n'est pas indifférent de remarquer que, pour E. Morin, la vie n'est possible qu'au prix d'un maintien de différences, qui suscitent des échanges : vivre (physiologiquement, intellectuellement...) suppose donc que tout ne soit pas homogène, pour que des échanges soient possibles et nécessaires, ce qui sied bien à une sociolinguistique, cependant un peu oublieuse de cette exigence lorsqu'elle se laisse presque entièrement gagner par des épistémologies dominantes et consensualistes.

Je vais bien entendu aller plus loin que cela dans l'explicitation de quelques aspects du *comment* de ma démarche ici. Il ne faudra cependant à aucun moment sous-estimer la dimension indiquée ci-dessus, car, si *l'essentiel du sens ne peut pas se manifester matériellement* comme le postulent les courants que je vais évoquer, cela suggère que, dans leurs écrits, le même processus est susceptible de se rencontrer, l'essentiel demeurant à découvrir, « dévoiler », « désobstruer » comme on le verra : c'est le prix à payer pour le maintien de la différence qui sous-tend toute vie. Cela signifie donc que les perspectives phénoménologiques-herméneutiques s'acquièrent par imprégnation, dans un temps long (et cela vaut pour la lecture de ce texte, sans même parler de son écriture). Sans que cela signifie le moindrement négliger les signes, les corpus et le L^{30} , une démarche PH suppose, de la part de celui qui travaille la compréhension des autres, plus de travail peut-être, et surtout du travail autrement que dans les autres épistémologies, puisque la PH privilégie la compréhension de manière complexe et malgré les indispensables différences, tel qu'explicité plus bas.

Le lecteur peut donc s'attendre par anticipation à ce que je sois contraint à nombre d'omissions, de raccourcis, de simplifications, obligé que je serai d'homogénéiser artificiellement les perspectives PH, même si le dernier siècle d'activité de ces courants se montre extrêmement diversifié et contradictoire. On ne peut s'en étonner, puisque ces courants sont animés par nombre de personnalités saillantes et emblématiques, telles que W. Dilthey (1833 – 1911), E. Husserl (1859-1938), M. Heidegger (1889-1976), H.G. Gadamer (1900-2002), P. Ricoeur (1913-2005) M. Merleau-Ponty (1908-1961), Ch. Taylor (1931-), et, plus près de nous, C. Romano (1967-). Le fait même que leurs travaux ne soient que très rarement³¹ pris en compte par les sociolinguistes m'a semblé une motivation supplémentaire, plutôt qu'un facteur dissuasif. De ces débats riches et contradictoires, j'aurai tendance à privilégier ici les quelques éléments convergents, et / ou à

²⁹ La fin de cette citation importe : des altérités véritables supposent toujours changement, effort, qui sont définitoires des exigences de l'altérité : une altérité qui serait immédiatement accessible serait oxymorique.

³⁰ Forme abrégée de « langues, langages, discours, paroles » lorsqu'il serait dommageable de les dissocier.

³¹ Le seul qui fait un peu exception est E. Husserl, dont les travaux ont inspiré les ethnométhodologues, mais dans l'interprétation héritée d'A. Schütz, qui n'est pas celle qui est exposée ici.

gommer quelques différences pour rendre possible un exposé synthétique, en laissant le soin au lecteur de découvrir, par la suite, les différences, oppositions, et surtout les enjeux de celles-ci. Symétriquement, lorsqu'il me faudra rappeler au lecteur des éléments épistémologiques sous-jacents aux perspectives par rapport auxquelles les courants PH divergent³², pour faciliter la compréhension de l'originalité des deux types d'épistémologie, je ne pourrai que procéder de manière analogue, en simplifiant fortement. Comme en géographie les plans détaillés ne peuvent jamais se substituer aux mappemondes, je serai parfois obligé de négliger des détails, parce qu'ils risqueraient d'occulter l'essentiel. Fort heureusement, mon texte sera complété, enrichi, abondé, complexifié, par ceux d'Isabelle Pierozak, Marc Debono, Valentin Feussi et Abdelali Becetti, avec des résonances et prolongements dans quelques-uns des autres textes publiés ici.

Pour tout ce qui ne pourra pas être évoqué ici, je renvoie bien entendu aux travaux des fondateurs de ces courants, à leurs interprètes, et, pour ce qui touche plus précisément aux efforts d'interfaçage entre eux et la sociolinguistique, à divers travaux de l'équipe DYNADIV de l'Université François-Rabelais de Tours³³.

Ce texte commencera par évoquer les raisons pour lesquelles on peut légitimement diverger des courants majoritaires, pour ensuite présenter les arrière-plans des courants PH, en évoquer les éléments essentiels, et terminer par quelques conséquences, notamment en matière de « travail herméneutique » dans les SHS et donc en sociolinguistique.

(Mais) Pour quoi (donc) chercher ailleurs ?

On pourrait se demander : pourquoi explorer d'autres directions que celles qui sont majoritaires et se sont / ont été imposées jusqu'ici ?

Raisons transversales

Une première réponse est toute simplette, évidente en milieu de recherche, et correspond à ce qui me semble relever du travail de fond et de base d'une communauté de chercheurs professionnels (à qui l'institution fournit un certain nombre de moyens : temps rémunéré, accès à de la documentation...). On peut, face à cette question, très simplement argumenter que l'évolution des courants en sciences humaines se fait largement grâce à des stimulations épistémologiques (il suffit de se souvenir que G.-H. Mead (1863-1931), J.L. Austin (1911-1960), J. Searle (1932-), sont disciplinairement rattachés à la philosophie, et ont fortement influencé les sciences humaines et la sociolinguistique), et même probablement autant sinon plus par cette voie que par quelque effet que ce soit des « corpus », « terrains » et d'autres formes d'empirie (en tout cas, la démonstration est empiriquement infaisable, ce qui, déjà, devrait interroger, point développé plus bas). À partir de ce constat, la vie normale d'une communauté de chercheurs professionnels s'organise pour que l'ensemble des champs qui la concerne soit exploré, cela constitue leur travail dans sa plus grande banalité et quotidienneté³⁴. Dans la mesure où les courants phénoménologiques-herméneutiques publient des travaux depuis plus d'un siècle, il fallait bien que, un jour, des sociolinguistes s'y intéressent et entreprennent ce travail d'interface avec leur discipline. Certes, ces courants ne figurent pas parmi ceux qui sont d'un abord aisé, mais des chercheurs professionnels peuvent

³² Pour aller vite, tous les courants actuellement dominants dans la sociolinguistique ; J.-L. Le Moigne (1995) conforte ce point de vue en considérant que ces démarches sont toutes « cartésiano-positivistes ».

³³ <http://dynadiv.univ-tours.fr/>

³⁴ Le numéro 817-818 (2015) de la revue *Critique* fait ainsi le point sur la contribution de la PH à diverses disciplines : histoire, littérature, études sur le cinéma, sur les médias.

créer les conditions de ce travail, même s'il est, effectivement, un peu ardu, et, certes fastidieux, énergivore et chronophage³⁵.

La question doit donc bien sûr s'inverser : et pourquoi pas ? Et même peut-être : mais comment se fait-il donc que ce travail n'ait pas déjà été amorcé depuis longtemps, puisque ces courants publient leurs travaux depuis un siècle, avec les grandes signatures rappelées plus haut, qu'on ne peut donc considérer ni comme quantité ni comme qualité négligeable ? La question pertinente consisterait plutôt à tenter de comprendre cet évitement, tant il est difficile de croire qu'il s'agit d'une simple inadvertance³⁶. C'est certainement un phénomène qui mériterait qu'on s'y attarde, en tenant compte des divers facteurs plausibles : idéologiques, matériels, cultures disciplinaires et contenus des formations des sociolinguistes, hégémonies intellectuelles, modes, hiérarchie des valeurs, structures et incitations institutionnelles, etc.

Raisons spécifiques

Dans une version antérieure de ce texte, j'avais argumenté en détail ces raisons spécifiques dans une trentaine de pages faisant le tour des grandes épistémologies des SHS pour montrer en quoi elles ne correspondent pas aux courants PH, ce à quoi j'ai renoncé d'une part par souci de concision, de l'autre parce que Marc Debono s'y livre en partie dans ce même numéro, et enfin parce que je peux emprunter un raccourci offert par le premier chapitre de l'ouvrage de Jean-Louis Le Moigne intitulé *Les épistémologies constructivistes*, qui, sans entrer dans le détail, donne des éléments de réflexion qui me semble suffisants. Je dois préciser d'un mot que je n'emprunterai ici à J.-L. Le Moigne que la carte talentueusement et savamment condensée qu'il propose des épistémologies scientifiques, car je n'adhère que partiellement à l'essentiel de son ouvrage sur le constructivisme, qui, pour ne pas être positiviste, n'en demeure pas moins cartésien à cœur.

Dans cet ouvrage, il considère que l'essentiel des épistémologies scientifiques est de nature « cartésiano-positiviste ». Si l'on se cantonne aux SHS, il entend par là que la grande majorité des épistémologies par ailleurs dominantes dans ce secteur reposent sur deux présupposés, qui sont liés.

Le premier (présupposé cartésien) est celui selon lequel la rupture sujet-objet est le seul présupposé qui rende possible la connaissance. Dans cette perspective, qui est métaphysique au sens indiqué plus haut, on considère que le sujet est qualitativement d'une autre nature que l'objet, et que cette différence qualitative est ce qui permet la connaissance. Il est significatif que, dans les mots de R. Descartes, cela se dise « l'esprit » et l'« étendue » : on retrouve, sous une autre forme, la relation « chercheur » (esprit) vs « terrain » (métaphore spatiale de l'« étendue »), ou « terrain couché sur le papier ou à la surface d'un écran » (corpus). Ce qui fait l'essentiel de cet esprit, selon R. Descartes, qui ne fait là que reprendre un dogme aristotélicien ou qu'on attribue à Aristote³⁷ : un être humain est un « animal rationnel », et c'est sa spécificité.

Le second présupposé (positiviste) découle du premier : la réalité est accessible à l'homme. J.-L. Le Moigne condense ces deux présupposés de la manière suivante :

1°) **L'isomorphie de l'expérience et de l'essence du réel**, celui de « la réalité essentielle de la réalité existentielle³⁸ », qui signifie que l'expérience que les humains font du monde

³⁵ À titre d'indication, j'ai, pour ma part, largement investi une dizaine d'années d'activité professionnelle de recherche dans cette entreprise d'interface entre disciplines.

³⁶ Qu'il soit bien clair que je ne m'étonne pas ici que tous les sociolinguistes n'aient pas mené ce travail (tous les chercheurs ne peuvent pas tout faire à la fois) ; mais qu'aucun, pendant plusieurs dizaines d'années, ne l'ait fait.

³⁷ M. Heidegger fait en effet une interprétation différente d'Aristote, ce qui influencera les courants PH.

³⁸ Comme on peut s'en apercevoir à la présence du terme « réalité » ici, par souci de concision je traite d'un même coup l'hypothèse réaliste (autonomie de la réalité) et l'hypothèse de l'expérience fiable de la réalité.

correspond à la constitution du monde « objectif », donc en l'absence de perception humaine, ou en tout cas, qu'il peut y correspondre après un traitement censé le dépouiller des distorsions liées à l'observation, aux instruments, aux langues, cultures, etc. J.-L. Le Moigne assortit ce premier principe d'un commentaire important : « [cette hypothèse est] si familière aux cultures occidentales qu'elle n'est pas toujours perçue comme une hypothèse épistémologique » (Le Moigne, 1995 : 19). Autrement dit, dans les cultures occidentales, cette hypothèse métaphysique a été « naturalisée », et nous y croyons dur comme fer, cela nous est constitutif, et nous avons bien du mal à « voir » cela, parce que cela fonde tellement notre façon de voir le monde que nous ne pouvons pas nous en distancier : notre monde s'écroulerait si nous le faisons imprudemment. Cette réalité cartésiano-positiviste serait donc indépendante de l'observateur, dotée d'une certaine stabilité, et nous pourrions peu à peu la connaître en élaborant un *logos* : elle serait donc communicable (Le Moigne, 1995 : 20), discutable, améliorable, etc. Tout sociolinguiste appréciera la composante sociolinguistique de cette hypothèse concernant le *L*, et le fait qu'il s'agit d'une métaphysique indémontrable, dont la conséquence est une forme de collusion du scientifique et du politique qui est assez dommageable au débat, puisque non seulement nos SHS sont fondées sur ce postulat, mais également l'ensemble de nos institutions (démocraties parlementaires « délibératives », droit, justice, religions du livre, école...). Notamment, cette collusion signifie que le monde de la recherche soutient sans réserve cette métaphysique, et s'interdit, de ce fait, de discuter en profondeur les options fondant une société, ce qui réduit considérablement le champ des débats, et, implicitement, réduit la notion de « science » à la problématisation que chaque société en a conçu, les sciences reconduisant les œillères de leur société, ce qui ne peut que poser problème en cas de rencontre altéritaire. Or la rencontre altéritaire est la raison d'être même des SHS...

Un critère apparemment simple de progrès des connaissances est ainsi attaché à cette hypothèse fondatrice des épistémologies positivistes et réalistes, critère que les institutions scientifiques et politiques se sont approprié avec une impatience que l'on comprend, et souvent avec un manque de discernement dont le scientisme et le technocratisme sont aujourd'hui de cruels révélateurs. (Le Moigne, 1995 : 21)

Malgré cela, J.-L. Le Moigne signale que, de manière tactique, dans le paradigme cartésiano-positiviste, des restrictions sont cependant indiquées, et ce qu'il en dit fait étrangement écho à certaines pratiques ou débats de sociolinguistique. Ces épistémologies excluent « de la réalité connaissable quelques pans qu'elles considèrent par trop inaccessibles, ici l'homme ou l'esprit humain, ou le cœur humain ; ailleurs la ou les divinité(s) [...] elles pourront aussi postuler la réalité des représentations de la réalité et lui donner statut, établissant alors des connaissances de cette connaissance qui seront peut-être plus aisées à « vérifier » que les premières. » (Le Moigne, 1995 : 21).

Sont ainsi présentées sous le jour discutable de restrictions seulement mineures, par exemple celles concernant les représentations, ce que d'autres courants pourraient considérer comme des faiblesses majeures. Ainsi par exemple, si on ajoute foi à l'idée de M. Foucault que le cœur des sciences humaines est constitué par les représentations³⁹ et une forme de réflexivité, les restrictions de J.-L. Le Moigne deviennent des objections rédhitoires. On peut extrapoler cette remarque au-delà de ce qu'en fait J.-L. Le Moigne (qui ne va pas au-delà

³⁹ « D'une façon plus générale, l'homme pour les sciences humaines, ce n'est pas ce vivant qui a une forme bien particulière (une physiologie assez spéciale et une autonomie à peu près unique) ; c'est ce vivant qui de l'intérieur de la vie à laquelle il appartient de fond en comble et par laquelle il est traversé en tout son être, constitue des représentations grâce auxquelles il vit, et à partir desquelles il détient cette étrange capacité de pouvoir se représenter, justement, la vie. » (Foucault, 1966 : 363). On notera l'expression « de l'intérieur » de la vie, qui rappelle W. Dilthey et le *Lebenswelt*, évoqué plus bas.

de ce qu'exige le constructivisme) : si on estime qu'un être humain ne peut pas être humain sans métaphysique, alors des SHS qui marginalisent cette dimension ne sont plus « sciences de l'humain », mais d'un objet fictif qu'elles ont constitué.

2°) L'hypothèse déterministe :

Complémentaire de l'hypothèse ontologique, qui semble souvent indispensable à sa formulation, l'hypothèse déterministe postule qu'il existe quelque forme de détermination interne propre à la réalité connaissable, détermination elle-même susceptible d'être connue. (Le Moigne, 1995 : 22)

J.-L. Le Moigne ajoute une remarque importante :

La croyance en l'hypothèse causaliste et donc en la possibilité non seulement de décrire (hypothèse ontologique), mais aussi d'expliquer de façon unique et permanente la réalité dont on postule l'existence, a constitué une incitation si féconde au développement de la connaissance scientifique que l'on a pu considérer que cette hypothèse devenant durablement la condition sine qua non de la science [...]. (Le Moigne, 1995 : 22-23)

Les sociétés occidentales ont donc « naturalisé » comme certitude, comme allant de soi (et ensuite l'ont imposé généreusement autour d'elles), ce qui ne peut être qu'une hypothèse, puisqu'elle est indémontrable selon les règles admises de la science.

Le lecteur pourra lire avec profit la suite de l'ouvrage de J.-L. Le Moigne, puisqu'il y expose les principes méthodologiques des démarches cartésiano-positivistes, dans une excellente présentation condensée. Il ne me semble pas indispensable de poursuivre avec lui, en raison du fait que, si les démarches PH peuvent reconnaître son argumentaire contre les courants majoritaires cartésiano-positivistes, qui, répétons-le, regroupent les grands courants à l'œuvre en sociolinguistique (quantitativistes-expérimentaux, ethnologies de la communication, interactionnismes, ethnométhodologie...), les courants PH classeraient le constructivisme qu'il déploie parmi les courants sinon strictement cartésiens, du moins aristotéliens, ceux qui naturalisent sans réserve le rationnel comme fondement de l'humanité (avec les conséquences socio-linguistiques que cela entraîne), ce que font, avec beaucoup plus de nuance et de complexité, les courants PH.

Cette convergence dans les argumentaires qui fait que je peux sans mal mobiliser celui de J.-L. Le Moigne ne tient pas au hasard : ce chercheur milite, dans sa discipline, comme moi chez les sociolinguistes, pour plus de diversité épistémologique. Cette revendication a cependant plus de poids encore en sociolinguistique, et l'uniformité qui y règne est d'autant plus étonnante et déplorable que la sociolinguistique s'est détachée de la linguistique en raison de l'uniformisme qui y régnait, mais reproduit maintenant cet héritage. C'est la même tension initiale qui animait les premiers sociolinguistes qui anime mon travail : si la diversité est une caractéristique fondamentale de l'humain, alors elle doit constituer aussi une caractéristique des SHS (si elles sont pratiquées par des humains). Pourtant, elles sont actuellement majoritairement fondées sur un grand paradigme unique, uniformité que J.-L. Le Moigne a contribué à rompre avec le constructivisme, travail que, avec les démarches PH, qui sont encore plus diversitaires que le constructivisme, je poursuis, dans le droit-fil de la tension qui a initialement créé la sociolinguistique, insuffisamment encore, sous-tendue par la diversité.

Un seul exemple peut illustrer l'homogénéité qui caractérise maintenant la sociolinguistique : il est étonnant que des revues de sociolinguistique, et les arbitres qu'elles mobilisent, acceptent, apparemment sans réticences particulières, d'imposer des modalités d'évaluation des contributions qui sont à l'opposé des revendications de la sociolinguistique. En effet, comment peut-on évaluer (acte de pouvoir s'il en est, avec les conséquences que cela

comporte de nos jours sur les recrutements, carrières, pour commencer par les moins saillantes), équitablement, dans un double anonymat, des textes (donc en ignorant toute dimension historique, sociale, économique, statutaire, genrée, ethnique, tout facteur lié à l'âge etc.) ? Il n'est pas étonnant que, si les sociolinguistes peuvent reconnaître sans sourciller un tel déni de diversité, dans leur propre maison, ils acceptent sans trop de difficultés l'homogénéité des épistémologies. Mais alors, on peut se demander quelle est leur crédibilité lorsque, par ailleurs, ils se prétendent épistémologiquement capables de tenir des discours sur une chose à laquelle ils ne tiennent apparemment pas tant que cela, puisque cela est absent de leurs propres pratiques professionnelles ? Si les SHS sont homogénéistes dans leur façon d'organiser et de pratiquer la science, quelle crédibilité ont-elles alors lorsqu'elles se prétendent plurielles, et prétendent par ailleurs donner des leçons de démocratie (ou de méthodologie, ou de didactique des langues et cultures, etc.) à d'autres ?

Cette entreprise de sensibilisation à la diversité épistémologique est d'autant plus fondée que les paradigmes cartésiano-positivistes sont eux-mêmes rendus possibles par des hypothèses socio-linguistiques et une métaphysique homogéniste du *L* qui, une fois arrachées à la sphère des allant de soi et des notions naturalisées, peuvent maintenant plus facilement être discutées, critiquées, et salutairement mises face à face avec d'autres options comme cela sera fait plus bas, en commençant par le travail de M. de Certeau.

Quelques repères généraux avec Michel de Certeau⁴⁰

Il est sans aucun doute significatif, après les événements récents en France⁴¹, que M. de Certeau soit remis au goût du jour par une revue d'interface comme la revue *Sciences humaines* (n° 281, mai 2016), sous le titre symbolique « Penser l'altérité ». Peu de chercheurs en SHS ont, autant que lui (E. Saïd serait un bon concurrent), écrit pour essayer de placer les problèmes d'altérité au cœur de la conception même des sciences humaines et de leurs méthodologies, comme j'entreprends après lui de le faire pour la sociolinguistique (Robillard, 2014), domaine qu'a d'ailleurs touché M. de Certeau *et alii* ([1975] 2002) comme le savent les sociolinguistes.

D'une manière qui peut surprendre au premier abord, je vais mobiliser, dans cette partie, cet auteur, qui ne s'est pourtant pas réclamé explicitement des courants PH, qui est très préoccupé par la psychanalyse. La formation de M. de Certeau en tant que philosophe dans les années quarante et cinquante, et en tant que jésuite, laisse à penser que l'herméneutique ne pouvait pas lui être entièrement étrangère⁴². Seront donc présentées plus bas des citations qui éclairent les démarches PH, sans s'en réclamer explicitement. J'ai fait ce choix un peu paradoxal, parce que, au contraire des discours des philosophes et épistémologues adressés à leurs pairs, et qui tendent à être difficiles d'accès parce que reposant sur des implicites de lectures, M. de Certeau s'adresse à ses collègues historiens, ce qui est sans doute moins abrupt pour des sociolinguistes (en tout cas, cela a été ma propre expérience, M. de Certeau ayant constitué un utile maillon dans mon appropriation des perspectives PH).

Il faut, avant de continuer, évoquer un problème central, bien qu'il ne puisse être traité ici de manière satisfaisante pour des raisons de place. Comme on l'a compris, et comme on le comprendra je l'espère de mieux en mieux en poursuivant dans ce texte, les perspectives PH exigent que, à chaque emprunt intellectuel, celui-ci soit « approprié » au sens fort, c'est-à-dire

⁴⁰ Robillard (2014) complètera utilement cette partie.

⁴¹ Ceux symbolisés par l'attentat au Bataclan. Ce texte a été écrit en août 2015, donc avant ces événements, et rapidement revu en juin 2016.

⁴² Dans plusieurs de ses textes F. Dosse évoque l'herméneutique en la mettant en rapport avec M. de Certeau (par ex. : <http://elec.enc.sorbonne.fr/conferences/dosse>, consulté le 19 mai 2016).

pris en charge par l'emprunteur, dans un dialogue contradictoire avec la tradition antérieure de l'emprunteur, inséré dans sa projection et dans son avenir. Cela signifie donc que je devrais moi-même ici faire état de ce travail pour ma part, cela d'autant plus que, comme je l'ai évoqué déjà plus haut, un certain nombre de traits historiques et socio-biographiques particularisent mon parcours (mais ni plus, ni moins, que celui de tout(e) chercheur(e)). Dans une version antérieure de cette contribution je l'avais fait, tentative que j'ai cependant abandonnée sur les conseils de quelques-uns de mes lecteurs. En effet, raconter les méandres du parcours d'un intellectuel mêlant les influences française et britannique, sur arrière-plan de sensibilité créole, dans un pays pluri-ethnique / culturel / culturel / lingue à une période clé de l'histoire politique de son pays d'origine (indépendance) s'est avéré beaucoup trop coûteux en espace, si bien que j'ai fini par y renoncer. Je voudrais simplement sauvegarder de cette sévère amputation le paragraphe qui suit, qui résume ce que je développais (on en trouvera une partie significative dans Robillard, 2008d), afin à la fois de donner quelques éléments de parcours, et, surtout, de marquer l'absence assumée d'une exigence qui ne peut être satisfaite ici.

Il faut donc rappeler je suis un sociolinguiste originaire des aires (post)créoles (Ile Maurice), s'il faut les désigner d'un seul adjectif. Je fais donc partie des intellectuels qui, par défaut de culture savante⁴³ dans l'une de ses cultures de référence significatives, sont condamnés, sauf sursaut salutaire, à penser partiellement, significativement, paradoxalement, difficilement, asymétriquement surtout, à partir des autres sensibilités intellectuelles⁴⁴. Cela fait donc une dizaine ou une quinzaine d'années que je tente, à partir d'une expérience des mondes coloniaux, postcoloniaux et créoles⁴⁵, à la lumière de travaux créolistes, notamment ceux de R. Chaudenson et L.-F. Prudent réinterprétés dans la veine épistémologique PH, d'élaborer une épistémologie qui ne marginalise pas ces aspects. L'importance accordée à la diversité, à l'histoire, à la pluralité, aux métamorphoses du sens, dans les perspectives PH m'a paru en faire un bon point de départ pour ce travail (le paradigme des « studies », héritier du cartésiano-positivisme, me convainc très modérément). Je pense que ce parcours a joué un rôle non négligeable dans le peu d'intérêt que j'ai pu éprouver face à nombre de perspectives (celles linguistiques, dont je fais état dans mon ouvrage de 2008, d'autres, sociologiques (le marxisme et le bourdieusisme par exemple), anthropologiques (les courants nord-américains)), ce qui m'a poussé, pendant plusieurs dizaines d'années à explorer, me perdre, errer dans différents univers intellectuels, jusqu'à trouver un asile épistémologique dans les courants PH. Par leurs exigences fondamentales d'inscription dans des histoires en tension avec des projets particuliers (rétro-anticipation) et de recours au débat contradictoire (altéro-réflexivité), ils m'ont semblé proposer des démarches qui touchent à ce qui est fondamentalement « humain », et donc constituer une

⁴³ Je ne vais pas m'étendre ici sur cette question ardue : il y a bien sûr des intellectuels créoles, mais dépêtrer ce qui, chez eux, relève de la dynamique créole ou non relève d'une herméneutique complexe, lorsqu'on fait une petite liste de candidats : Saint-John Perse, A. Césaire, Malcolm de Chazal, F. Fanon, E. Glissant. Le dernier exemple illustre bien ce problème : E. Glissant a effectué beaucoup d'emprunts – jusqu'où ont-ils été réaménagés ? – à G. Deleuze. Dans l'Océan indien, Malcolm de Chazal a certainement subi des influences surréalistes, ce qui ne signifie pas qu'il n'était pas créole, mais la question mérite examen et débat... Idem de D. Walcott ou de V.S. Naipaul, dans les aires créoles anglophones, mais on pourrait certainement en dire autant de tous les intellectuels, qui, sauf exception, se placent au confluent d'influences diverses, qu'ils investissent à leur façon. Comme on le verra plus bas (déjà, avec M. de Certeau), si le sens ne se perçoit que dans ses métamorphoses ultérieures opérées par d'autres, ce qui est une proposition PH, peut-être une des principales, la question de la « pureté » est un paradigme qui n'est ni PH, ni créole, et cela complexifie singulièrement ces débats passionnants.

⁴⁴ Ce terme mérite une glose rapide. Si l'on est universaliste, il n'a aucun sens, puisque l'intellect est considéré comme constitué à base logique, « donc » universelle ; utiliser ce terme signifie postuler un rapport organique entre une société, ses héritages historiques, et ses modes de penser.

⁴⁵ Qui, en plus d'être coloniaux, rappelons-le, ont été esclavagistes et engagistes.

base adéquate pour penser les SHS d'une manière faisant écho à des sensibilités créoles qui ont sans doute un « effet-loupe » sur certains phénomènes plus généralement humains. Cette humanité n'est pas celle de l'humanisme, qui, comme le rappelle V. Castellotti (à paraître) est arc-boutée sur le rationnel, n'est évidemment pas celle des SHS franco-centrées qui sont, elles, héritières, à travers J.J. Rousseau, du christianisme et donc d'une confiance qui me semble épistémologiquement excessive dans la « compassion » et l'empathie. La mienne est certainement inspirée, d'une part, par la conception britannique de T. Hobbes (l'homme est un loup pour l'homme, et il convient de tout faire pour éviter les conséquences négatives de cette hypothèse, ce qui a permis la démocratie de style britannique), mais relue à la lumière des courants PH, héritiers du romantisme allemand, dont j'ai eu besoin pour me déprendre sans y renoncer pour autant, de mes cultures intellectuelles fondatrices, à savoir française et britannique. Je ne peux m'étendre ici sur le travail de C. Mouffe qui, par certains aspects développe une réflexion à bien des égards compatible avec ma démarche.

Il s'agit pour moi de tenter d'élaborer une épistémologie qui soit porteuse d'une exigence, pour chaque intellectuel, de mise en perspective de ses héritages afin que ceux-ci ne soient plus porteurs de déterminisme, mais d'une créativité visant à les adapter, recherchant sans cesse une meilleure pertinence à des projets. Cela suppose donc que tout être humain reconnaisse et prenne en charge dans sa sensibilité et son affectivité le fait qu'il ait été fondé par des traditions dont il hérite, initialement, sans le savoir et sans y pouvoir grand-chose, avant de s'en faire explicitement héritier par un travail herméneutique (il est possible que, plus le chercheur, ou l'être humain en général se sent héritier de plusieurs traditions contrastées, plus celles-ci, par contraste mutuel, deviennent « visibles »).

Chaque civilisation serait caractérisée par une sorte de décision anonyme – orientation commune et défi collectif. À un moindre degré, il en irait sans doute de même pour chaque organisation socioculturelle. Par exemple, à partir du XVII^{ème} siècle, la civilisation européenne occidentale aurait « choisi » de se définir par le risque de se fonder elle-même au lieu d'être organisée par l'architecture cosmique d'une intégration religieuse, et ce « choix » moderne serait dispersé à travers une série de phénomènes historiques – depuis le discours cartésien ou les naissances scientifiques de l'âge classique jusqu'à la Révolution française et à l'analyse marxiste elle-même, valable seulement pour les sociétés qui ont pris cette option. (Certeau, 1987 : 207)

Un des rôles du chercheur PH est de tenter d'élucider des choix et conflits entre choix (notamment dans des sociétés pluralistes) d'orientations en les interprétant à partir de sa / ses cultures pour s'en approprier pleinement (au sens du « travail herméneutique » *infra*). Il tente d'en expliciter des fragments significatifs, et, à partir de ce travail, d'élaborer des formes savantes de connaissance traduisant dans l'univers de la recherche cette sensibilité fondatrice variablement partagée. Comme on le verra, cette sensibilité échappe à l'opposition « rationnel » / « irrationnel », « sens sémiotique » / « sens expérientiel », et il doit donc travailler celles-ci en s'en laissant travailler par expérientiation, de manière à ce que la pertinence de sa recherche en soit progressivement améliorée. Cette « amélioration » ne concerne pas nécessairement, comme on pourrait l'anticiper à partir des attentes des épistémologies dominantes, une plus grande « efficacité », « exactitude » ou « netteté ». Il s'agit justement de tenter de penser « à côté » de ces impératifs à prétention universelle, mais qui font partie de l'héritage cartésien. Il s'agit également de ne pas les laisser prendre toute la place, en les équilibrant par d'autres impératifs. Ainsi par exemple, l'organicité de la pensée savante par rapport aux expériences quotidiennes est un critère saillant dans la réflexion PH, d'où le recours à ce que C. Romano appelle un « idéalisme du bas » (2010 : 730 ; cela est explicité quelques pages *infra*), qui n'a rien d'un idéalisme au sens classique (platonicien par exemple) et qui s'y oppose même assez résolument.

Ce travail est crucial, pour que soient maintenues en cohérence, en harmonie, en résonance, dans une relation de pertinence organique, l'expérimentation dans une société, donc les tensions fondamentales qui la constituent, et leur traitement dans le domaine intellectuel et savant, susceptible de proposer des formulations, solutions intéressantes pour que les SHS aient une utilité sociale. Par exemple, dans les années 1970, nombre d'analyses marxistes des sociétés créoles ont été publiées, qui voyaient bien sûr des conflits de classes partout, et avaient raison de les voir à mon sens, mais avaient le tort de totalement réduire leur dynamique sociale à ces conflits, sous-estimant gravement la dimension ethnico-culturelle⁴⁶ et religieuse en la faisant apparaître uniquement et caricaturalement comme une survivance honteuse d'un temps obscurantiste⁴⁷, donc en projetant une métaphysique rationalisante sur des sociétés qui n'étaient pas constituées entièrement sur un modèle occidental ou français. Il convient de souligner à ce stade que ces travaux se faisaient dans la meilleure conscience du monde, pour libérer des peuples opprimés, motivation qu'il convient de saluer comme estimable, et que, comme beaucoup d'intellectuels de ces années-là, j'ai épousée (avec, probablement, une petite harmonique dissonante qui s'est amplifiée avec le temps). Mais il faut aussi souligner que la discussion avec les tenants radicaux de ces positions pour tenter de complexifier cette perspective étaient très malaisée, parce que, n'ayant pas travaillé herméneutiquement leur propre histoire socio-biographique et intellectuelle, ils étaient peu capables de comprendre à quel point cette entreprise en principe altruiste visait autant à s'attaquer à des problématiques qui les concernaient, qui les constituaient (d'où leur acharnement et leur cécité dans le débat) dans leurs histoires et socio-biographies qu'à véritablement changer le sort des concernés. Le débat était difficile parce que, de manière induite, et pas directe, ce qui aurait simplifié les choses, mettre en cause ces analyses générales était ressenti par eux comme une attaque personnelle, ce qui aurait été probablement évité dans une perspective PH.

Cette tâche promet donc d'être difficile, car

Chaque innovation culturelle ou scientifique implique ce rapport – énigmatique mais inéliminable – entre une situation (ou un « choix » de civilisation) et une raison (qui la « vérifie »). Chaque science se réfère à un mouvement historique. Elle en explicite les possibilités, sur un mode discursif qui lui est propre. Elle implique un « autre » qu'elle-même : l'histoire qui l'a permise et reste l'a priori de toute rationalité. Tout langage cohérent fonctionne grâce à des préalables qu'il suppose sans les fonder. (Certeau, 1987 : 208)

La « vérité » du commencement ne se dévoile que par l'espace de possibilités qu'elle ouvre. (Certeau, 1987 : 212⁴⁸)

Ces « choix » initiaux constitutifs des sociétés, groupes et individus sont trop ancrés dans l'expérientiel (*cf.* l'antéprédicatif, plus bas) pour pouvoir facilement s'expliquer, et ne peuvent éventuellement que s'abstraire, s'évoquer, et alors seulement indirectement, par les projections que nous en faisons dans des adaptations aux circonstances infiniment variables de l'avenir. De manière pour le moins complexe, on ne comprend ce qu'on (a) fait à la lumière de nos héritages qu'en les faisant fructifier en se projetant avec eux, grâce à eux, dans l'avenir. Ainsi, pour un historien,

Dans cette perspective, « comprendre » [...] c'est chaque fois leur demander autre chose que ce qu'ils ont voulu dire ; [...] c'est entendre comme une représentation de la société ce qui, de leur point de vue, fondait la société. [...] Cela même qu'ils avaient à

⁴⁶ Je pourrais battre ma coulpe en signalant à ma critique Robillard (1993) qui n'y échappe pas complètement.

⁴⁷ C'est, *mutatis mutandis*, le débat entre Hugues Lagrange (2010) et beaucoup d'autres sociologues français.

⁴⁸ Echo frappant de M. Heidegger dans sa conception du sens, par exemple (Heidegger, 1976 : 384).

expliquer par une vérité (Dieu, la providence, etc.) est devenu ce qui nous rend intelligibles leurs explications. D'eux à nous, le signifiant et le signifié ont roqué. Nous postulons un codage qui inverse celui du temps que nous étudions. (Certeau, 1975 : 148)

Il faut donc, à partir de projections dans l'avenir qui permettent de projeter du sens, en s'adaptant à des conditions imprévues et changeantes, tenter de comprendre d'où elles procèdent : pour « reculer » vers les préalables qui permettent les SHS, on ne peut que se projeter vers le futur. La seule image qui me vient à l'esprit pour aider à comprendre ce processus est celle de l'ombre, projetée en avant, qui permet néanmoins de deviner d'où vient la lumière du soleil, que l'on ne peut regarder en face à l'œil nu. On ne peut comprendre le passé, car les expérientiations, expérimentations, corpus, observations... sur lesquels sont fondées les SHS appartiennent toujours au passé, qu'en leur donnant un sens pour le futur. Cela signifie que même la contextualisation, si chère aux sociolinguistes, ne peut être qu'un effort de contextualisation comportant une part d'imaginaire, projeté dans le futur, et ne peut être l'identique de la contextualisation de la situation par les acteurs : d'où mes doutes persistants quant à de nombreuses mises en œuvre simplistes de cette notion, question à laquelle je ne m'attarderai pas ici.

C'est pourquoi, selon M. de Certeau, la « vérité » de l'histoire, qu'on pourrait élargir aux SHS en général puisque pour lui la base du travail historique est la question de l'altérité, est dans le *rapport de l'historien aux autres*, et qu'il tente d'explicitier le plus souvent, littéralement en *hors-d'œuvre* (et pourquoi donc le rejeter en-dehors, à la marge de l'œuvre ?), dans des préfaces, avant-propos, « où l'historien raconte le parcours d'une recherche » (Certeau, 1975 : 50). Les SHS classiques marginalisent ainsi l'essentiel de ce qui en constitue le sens, et c'est ce contre quoi on peut mobiliser les perspectives PH, qui réfléchissent précisément à cela depuis un siècle. De la même manière, la vérité d'un discours sociolinguistique sur un « corpus » ou un « terrain » est dans le rapport aux autres du chercheur, qui donne un sens profond à ces corpus et terrains, indépendamment des méthodologies mises en œuvre, qui sont donc secondaires. Ainsi P. Ricoeur, dans une tentative de recherche de compromis avec les SHS, a pu défendre une option herméneutique revendiquant le détour par l'objectivation, dont les résultats seraient ensuite réinterprétés de manière herméneutique.

Des SH PH, qu'on pourrait appeler « humanités » pour les distinguer des SH orthodoxes, mettraient donc en perspective, réinterpréteraient, selon M. de Certeau, des SHS obnubilées par la matérialité des traces, le pragmatique, l'universel, les signes. Les signes que les SHS posent comme des réponses se verraient conférer le statut plus juste de déclencheurs d'interrogations qui taraudent les chercheurs, comme pour donner le change par rapport à leur difficulté à penser ce qu'elles font :

À cet égard, l'historiographie [on pourrait y substituer sans dommage « l'épistémologie de la sociolinguistique »] serait seulement un discours philosophique qui s'ignore ; elle occulterait les redoutables interrogations quelle porte, en les remplaçant par le travail indéfini de faire « comme si » elle y répondait. En fait, ce refoulé ne cesse de revenir dans son travail, et on peut l'y reconnaître, entre autres marques, dans ce qu'y inscrivent la référence à une « production » et/ou le questionnement placé sous le signe d'une « archéologie ». (Certeau, 1975 : 21)

Une remarque de J.-L. Le Moigne va dans le même sens, lorsqu'il observe que moins la dimension du pourquoi (pour quoi) des sciences est travaillée, plus le raffinement méthodologique byzantin se développe, comme si la seconde pouvait sinon compenser l'absence de la première, du moins la masquer.

l'attention portée à la formulation de l'hypothèse ontologique par telle ou telle école positiviste ou réaliste sera masquée par le soin avec lequel on argumentera les méthodes.

La confiance dans le procédé valide implicitement la confiance que l'on accorde au résultat de son usage. (Le Moigne, 1995 : 22)

La dernière phrase de cette citation est assez assassine, puisqu'elle fait l'hypothèse, dans les épistémologies pourtant en principe rationalistes, d'une sorte de pensée magique, qui ferait des méthodologies, et cela en dépit du fait qu'elles ont été constituées indépendamment de tout « pourquoi » ontologique, le garant de ce pourquoi non interrogé, ce qui serait un comble...

Cela signifie donc que des SH ne peuvent esquiver indéfiniment les questions épistémologiques de fond, puisque cette esquivance même, ce déni même, les remet en débat, mais en les laissant en jachère, inintelligibles, alors que leur traitement pourrait être enrichissant :

Cette lacune, marque du lieu dans le texte et mise en cause du lieu par le texte, renvoie finalement à ce que l'archéologie désigne sans pouvoir le dire⁴⁹ : le rapport du logos à une archè, « principe » ou « commencement » qui est son autre. Cet autre sur lequel elle s'appuie et qui la rend possible, l'historiographie peut le placer toujours « avant », ou bien le désigner par ce qui, du « réel », autorise la représentation, mais ne lui est pas identique. L'archè n'est rien de ce qui peut être dit. [...]⁵⁰

Aussi l'historien peut-il seulement écrire, en conjuguant dans cette pratique, l'« autre » qui le fait marcher et le réel qu'il ne représente qu'en fictions. Il est historiographe. » (Certeau, 1975 : 23, soulignement de l'auteur).

Les SHS procèdent donc toujours de ce qu'elles ne peuvent qu'esquisser⁵¹ en recourant à l'imaginaire et au sensible, en mobilisant une démarche qui est une métonymie ou une métaphore de ce qu'elles ne peuvent que suggérer par une écriture d'inspiration littéraire, cet aspect essentiel n'étant jamais donc « sémiotisé » au sens d'« écrit en toutes lettres et sans ambiguïté » (voir l'article d'I. Pierozak dans ce numéro concernant la citation). En effet cet « autre », par son altérité même, est difficilement « saisissable » par les pratiques exclusivement analytiques, dont fait partie le *L* à prétention rationnelle, et cela d'autant moins que, puisqu'il est situé dans le passé, toute rencontre « directe » et « im-médiate » est impossible, d'où ses affinités avec certaines problématiques historiques. Les autres s'imposent dans l'imaginaire et la sensibilité, certes à partir de traces (*cf.* ci-dessous, dans la partie consacrée à l'antéprédicatif), mais celles-ci sont constitutivement lacunaires⁵² et pire, comme on le verra : définitoirement trompeuses, occultantes. Les paradigmes dominants actuellement en sociolinguistique (influences marxistes, interactionisme symbolique, pragmatique, SHS classiques, voir diverses formes d'analyses du discours) se prétendent implicitement capables de faire autrement. Nul n'a l'imprudence de jamais l'affirmer, mais la seule façon de rendre compréhensibles beaucoup de textes issus de ces courants est de postuler cette croyance structurante (voir le texte de V. Feussi dans ce même numéro),

⁴⁹ M. de Certeau marque clairement sa différence dans cet ouvrage tant avec M. Foucault que P. Bourdieu, dont il montre les contradictions.

⁵⁰ Il ne faut pas en conclure trop hâtivement, comme on pourrait en être tenté, qu'il s'agit donc d'une impasse, parce que ce qui est compris ne dépend pas mécaniquement et exclusivement de ce qui est dit.

⁵¹ On pense évidemment à l'ouvrage de V. Debaene (2010), qui sera évoqué plus bas.

⁵² La fascination du romantisme pour les ruines, mouvement qui a fortement inspiré l'historiographie de tradition allemande, s'explique sans doute partiellement ainsi : ce sont des traces lacunaires, qui stimulent donc l'imaginaire à la créativité « reconstitutive ». Certains historiographes (P. Ricoeur, P. Veyne, M. de Certeau, mais on pourrait interpréter jusqu'à un certain point J. Derrida et sa « différance » dans cette mouvance) rappellent que, par définition, les traces sont toujours constitutivement lacunaires, puisque traces d'une altérité absente, et donc reposent partiellement sur le travail de l'imaginaire : toute trace, tout signe serait une ruine, un vestige, idée que défend ici-même I. Pierozak.

renforcée du fait que ces analystes n'explicitent jamais les choix qu'ils font, ou les traditions qui leur ont imposé un certain être-au-monde, d'où leur viennent leurs idées, intuitions, et par lequel on comprendrait mieux le sens de leurs travaux.

On pourrait user de la métaphore volumétrique suivante : les démarches orthodoxes des SHS (sémiotistes et rationalistes) postulent toujours le passage par le « haut », par l'abstraction censée permettre d'atteindre des universaux, transversalités ou généralités voulant subsumer les singularités de notre vie de tous les jours, que les SHS seraient susceptibles de voir à la place du simple quidam, qui en serait incapable pour sa part.

Les démarches PH postulent au contraire que c'est par la mise en contraste des « fondations », des « ancrages », que chacun peut comprendre les autres, en les travaillant : ce ne sont pas les rationalisations abstraites super-ordonnées qui le favorisent, mais l'écoute de nos résonances profondes en les comparant à celles des autres, ce qu'on appellera plus bas avec C. Romano (2010, 730) un « idéalisme du bas », qui mérite à ce stade un début d'éclairage.

Il ne faut pas en effet le confondre pas avec l'idéalisme platonicien souvent considéré comme seule forme d'idéalisme. « Idéalisme du bas » traduit l'hypothèse selon laquelle *il est superflu d'élaborer des concepts très abstraits pour rendre compte de l'expérientiation, car celle-ci est toujours déjà une saisie très abstraite⁵³ du sens du monde et des autres, ce que nous reconnaitrions si nous parvenions à la traduire intégralement dans les catégories du langage prédicatif qui, pour nous, est l'archétype du sens*. Il est donc possible de se fonder sur ces expérientiations pour élaborer des connaissances, mais selon des processus différents de ceux que les procédures rationnelles-sémiotistes ont imposés comme seule voie, et comme une évidence « naturalisée ».

La réponse de Heidegger [à la question « Comment éviter à la phénoménologie de tomber dans des « descriptions insipides »] est connue, même si l'on n'en mesure pas toujours l'hérésie ni la rigueur : ce qui doit faire l'objet d'une mise en lumière phénoménologique, c'est justement ce qui ne se montre pas, mais ce qui exige d'être porté à la phénoménalité parce qu'il constitue le sens et le fondement de tout ce qui se montre. Heidegger pensait ici au phénomène de l'être, car sa fulgurance impensée se trouve à la source de tous les phénomènes. Cet infléchissement ontologique de la phénoménologie, qui a provoqué une puissante réaction anti-ontologique de la phénoménologie chez Levinas, Derrida et Marion, s'est accompagnée d'un tournant herméneutique dont la cohérence a peut-être été moins discutée en France : c'est parce que les phénomènes essentiels sont recouverts ou perdus qu'il est besoin d'une destruction herméneutique. (Grondin, 2003 : 16)

La PH considère donc que le mieux que les signes et traces puissent proposer, c'est une sorte de brouillon, d'esquisse de l'empirie, traces trompeuses, polysémiques et lacunaires, qui pourrait être compris si seulement on s'autorisait à reconnaître que le sens des signes et traces est travaillé en profondeur par du sens non sémiotique, sans lequel on ne peut comprendre pleinement ces derniers. Les signes sont donc considérés dans une perspective PH comme des adjutants, et indispensables et trompeurs, en raison même de leur matérialité, qui laisse à penser que l'essentiel du sens serait dans les aspects matériels, alors qu'il est ailleurs.

Il faut donc « déconstruire » les adjutants et obstacles visibles, à commencer par les signes eux-mêmes, par exemple ceux hérités par les traditions culturelles, vers le sens non sémiotique, expérientiel, pour mieux comprendre globalement. Il faut surtout « déconstruire » (ce terme sera explicité plus bas) la croyance dans la matérialité des signes, qui devient vite par commodité de discours « la matérialité du langage », ou « la matérialité discursive », ce

⁵³ Dans ce cas, on dissocierait bien entendu l'abstraction de l'explicitation prédicative, faisant usage du *L*, comme dans différents arts par exemple, la peinture, la musique etc.

qui, sans être intégralement faux, privilégie indument et sans que cela soit argumenté, l'aspect matériel des signes au détriment des dimensions immatérielles, le sens lui-même étant immatériel, ce qu'on a tendance à occulter.

Cette « destruction » (pour rappeler le terme initialement utilisé par M. Heidegger, devenu « déconstruction » sous l'influence et la notoriété de J. Derrida) n'est pas négative, mais vise à dégager ce qui ne se montre pas (le « choix », la « décision » chez M. de Certeau ci-dessus), ne peut pas se montrer parce qu'il est essentiel, et se figerait s'il se montrait, à la manière de l'être, qui ne peut que se dissimuler pour ne pas être « saisi », ce qui lui enlèverait toute altérité, donc tout « être ». Son caractère d'expérience de sens extrêmement abstrait est organisé par une cohérence qui est partiellement, et néanmoins significativement, étrangère à l'opposition rationalité / irrationalité, ce qui le rend difficilement intelligible, traductible aux / dans les catégories analytiques et rationnelles du *L*.

L'essentiel du sens peut donc se *comprendre à partir des signes et traces*, mais à condition de s'émanciper de ceux-ci pour aller au-delà ou en deçà.

Si l'on prend l'exemple des hymnes nationaux en tant qu'expression de choses essentielles concernant des groupes humains, cela se comprend assez bien. On a souvent discuté de la pertinence de certains passages de la Marseillaise (par ex. l'étendard sanglant, le fameux sang impur qui abreuve nos sillons, etc.). Déshistoricisé (ou plus justement, implicitement compris dans nos conditions historiques à nous), ce chant est assez atroce. Si l'on désobstrue notre compréhension anachronique, et si on fait un effort d'historicisation, on peut mieux admettre que cet hymne essaie de dire *un être* (et peut-être un aspect seulement de cet être, jugé prioritaire à un moment donné) de la France à un moment particulièrement critique de son histoire, qui n'épuise pas son être.

La déconstruction du texte de cet hymne national consisterait à ne plus en faire une interprétation littérale et anachronique, et, en imaginant les conditions de son invention et de sa consécration pour le désacraliser, lui redonner de la vie et des horizons. Une fois que cet hymne figé redevient ainsi un choix humain, politique, éthique, parmi d'autres possibles (y compris l'absence d'hymne), celui qui le comprend s'émancipe de la fascination par les seuls signes, et de l'autorité de la tradition qui en a figé le sens, ce qui l'autorise alors lui-même à donner d'autres sens, éventuellement d'autres traductions, formulations, gloses. Tant que celui qui comprend en reste à une interprétation « évidente », figée, coupée de tout investissement humain, de toute dynamique, de toute particularité, historicité, il ne peut se sentir autorisé à lui donner d'autres sens, puisque ce sens, pour lui, est « naturalisé », rendu intouchable, opaque, énigmatique. Lorsque ce sens est redevenu humain par appropriation, investissement rationnel, sensible, affectif, imaginaire, alors il peut s'interpréter plus librement, et reprendre vie et sens. On pense évidemment au jeu entre l'*idem* (identité figée) et l'*ipse* (identité évolutive) chez P. Ricoeur (1990) : l'*idem* devient *ipse* par la déconstruction.

Lorsque des formulations sémiotisées existent, il faut donc sans cesse les « déconstruire » pour en défaire les sédimentations historiques qui empêchent d'imaginer d'autres sens, un peu comme, après plusieurs couches de peinture pour préserver un support, si on veut lui redonner un avenir, il faut le décaper pour poser une nouvelle couche⁵⁴, à défaut de quoi une simple couche supplémentaire surajoutée ne servirait à rien, ne faisant qu'accélérer les phénomènes d'usure, de pourrissement, d'oxydation et d'asphyxie sous les couches accumulées. De même, nous ne nous approprions une langue, même « la / les nôtre(s) » qu'en transformant sa part héritée de manière intangible, figée, en *ipse* : en l'habitant de notre imaginaire, de notre sensibilité propre.

⁵⁴ La limite de cette métaphore est que l'on peut atteindre le bois nu, mais jamais un texte dépourvu de toute interprétation. On ne peut, au mieux, que le dépouiller de certaines interprétations qui ont fait date, à condition déjà de pouvoir les comprendre pour les démanteler, les désobstruer (*cf. infra*).

On peut interpréter de même le fait que les devises nationales soient souvent formulées de manière assez énigmatique, sans doute pour mettre en garde contre, et ainsi éviter, toute interprétation littéraliste d'un « être ». Elles sont parfois pour cela libellées en langue étrangère (*Dieu et mon droit* pour le Royaume Uni), parfois en langue ancienne (*Stella clavisque maris indici* (« l'étoile et la clé de la mer des Indes », initialement référence à la position stratégique de l'île Maurice sur la route des Indes, mais qui peut s'interpréter en programmes variés sur différents registres), ces choix de langues inattendus constituant pour ainsi dire la métaphore de l'interprétation qui doit en être faite : à l'image de la langue, qui n'est pas celle qui est attendue, l'interprétation ne doit pas en être trop directe, mais « décalée ».

Ce détour par des langues inattendues doit être considéré comme une préconisation : le *L* des autres est toujours *a priori* une langue étrangère, une parole absconse, un discours opaque : dès lors qu'on essaie de comprendre ce qui est essentiel chez les autres, et même (et bien sûr, peut-être surtout) quand on partage leur(s) langue(s), on doit considérer celle(s)-ci comme portant du sens qui nous est étranger, et qui n'est pas immédiatement accessible sans un travail qui nous change.

Contrairement aux épistémologies cartésiano-positivistes, qui font l'hypothèse de la pervasivité du langage, socialement partagé jusque dans l'être même des individus⁵⁵, les épistémologies PH, on le verra lors de l'examen de la notion d'« antépédicatif » *infra*, postulent des problématisations originales du sens. Celles-ci imaginent que, initialement indépendant du *L*, le sens peut donc partiellement échapper aux « discours circulants » qui, selon les autres épistémologies font que tout être humain est « ville ouverte », habitant un panoptique⁵⁶ dont les gardiens sont les SHS, soumis sans réserve aux influences sociales et manipulations pragmatiques, et toujours compréhensibles à d'autres, donc toujours soumis au pouvoir des autres, et donc empêchés d'« être ». La conception complexe du sens que développent les courants PH leur permet de concevoir une recherche, certes difficile et semée d'obstacles, mais riche de nuances comme on le verra plus bas, qui essaierait d'imaginer des démarches compatibles avec chaque ensemble linguistique-culturel dans sa plus grande originalité, dans son empirie la plus forte :

Un Dasein⁵⁷, un être-là, est présent là, donc capable de voir par lui-même, sans s'en remettre aux opinions circulantes [...] à l'autorité avérée et omnipotente du bavardage (Gerede) [...] Le retour heideggerien aux choses mêmes s'élève contre cette hégémonie des discours qui n'ont d'autre créance que celle d'avoir été répétés ou communément acceptés (c'est l'une des limites de l'éthique de la discussion). (Grondin, 2003 : 26)

On pourrait illustrer cela par le commentaire de J. Grondin à propos de J. Derrida, qu'il dit juif algérien qui ne parle ni l'arabe ni l'hébreu, et qui parle une seule langue, le français, qui lui est en quelque sorte « étrangère », si on la replace dans le fil de ses traditions familiales. En raison de cette expérience singulière, J. Derrida en serait venu à ressentir toute langue,

⁵⁵ Dans les démarches réalistes, on fait depuis Aristote l'hypothèse qu'un être humain est initialement *tabula rasa*. Tout sens lui proviendrait donc de l'extérieur, des autres (par le langage) et de l'expérience du monde. On pourrait donc considérer qu'un « sens commun » unifie l'humanité et légitime les positions universalistes. C'est ce qui explique que des penseurs universalisants comme R. Descartes ou W.G. Leibniz se soient intéressés à l'élaboration de langues universelles, à l'image des mathématiques, dans le but de court-circuiter le risque de biais linguistiques-culturels.

⁵⁶ Bâtiment (prison, école, hôpital) dans lequel ceux qui sont surveillés ne peuvent jamais échapper au regard de leurs gardiens, dont M. Foucault a fait la métaphore des sociétés occidentales, et dont on pourrait faire le comparant des SHS, ce que je ne peux développer ici.

⁵⁷ Ce terme pourrait sommairement être glosé par « aspects essentiels de la condition humaine ».

toute culture, comme un impérialisme, une colonisation, parce qu'elle impose une grille arbitraire (quand on n'en comprend pas les origines historiques), indispensable à la socialité, mais oppressive malgré tout (Grondin, 2003 : 110 sq.), et faisant écho au « fascisme » de la langue de R. Barthes. Cette expérience particulière, singulière, pour se dire, a donné lieu à des travaux extrêmement originaux, visant à expliciter ce « choix » fondateur du parcours de J. Derrida, qui s'est ainsi opposé aux théories dominantes du sens qui en faisaient un simple « décodage ».

M. de Certeau évoque, dans une veine proche, l'approfondissement de sa propre culture béarnaise rurale par P. Bourdieu à la faveur de son séjour en Kabylie, ou la rencontre éclairante de M. Foucault avec la France d'Ancien Régime et celle du XIX^{ème} siècle, ou encore celles de J.P. Vernant ou de M. Detienne avec la Grèce antique (Certeau, 1990 : I, 82).

Cette problématique de l'indépendance de la problématisation expérientielle du monde par rapport au *L*, tout en ne parvenant à la conscience que par le *L*, demeure indéfiniment ouverte sur les autres et ne trouve son dynamisme que dans la rencontre de la diversité des autres, un peu comme si, pour chacun, l'oxygène c'est les autres, si bien qu'on ne se comprend que par le détour des autres, et qu'on ne comprend les autres (problématique des SHS ou « humanités ») qu'en faisant le détour par soi.

Ce processus, comme on le verra, requiert le *L* pour s'accomplir pleinement, puisque la caractéristique fondatrice du *Dasein* est l'ouverture aux autres⁵⁸ et au monde social, difficilement pensable jusqu'au bout sans les langues, langages, discours, paroles.

Cette caractéristique, qui particularise les courants PH par rapport à tous les autres, permet de concevoir comment comprendre l'originalité irréductible de tout être ou groupe humain, dans le sens expérientiel, sans jamais renoncer au dialogue contradictoire avec les autres, et même en le rendant obligatoire puisque le *Dasein* est toujours ouvert aux autres, ce qui ne signifie pas « soumis », et qui promet des lendemains conflictuels dans un sens particulier, (*cf. infra*) tout en expliquant en même temps comment cela peut et doit néanmoins se traduire en langues, langages, discours, paroles, et donc être partagé, proposé à la discussion contradictoire avec les autres...

Pour mieux appréhender ce processus, la notion d'antéprédicatif doit être approfondie.

Sens et antéprédicatif

Les perspectives PH, comme cela a été esquissé ci-dessus, mettent en cause la pré-éminence du signe et de la trace dans les affaires de sens et donc dans les affaires humaines en général, ce qui a des conséquences importantes : que l'on pense simplement à l'interprétation des textes juridiques. La (socio)linguistique revendique volontiers cette pré-éminence implicitement, sans doute en raison de la tradition empiriste qui la conduit à s'aligner sur les positions de ses disciplines tutélaires et donc à une tendance à négliger ce qui ressortit à la réflexion épistémologique ou théorique, mais aussi parce que cela lui permet de prétendre pouvoir interpréter les corpus et expériences de terrain, ce qui lui procure utilité sociale et pouvoir (Debono, Robillard, 2014).

J'insiste une dernière fois sur le fait qu'on ne saurait faire une théorie du sens sans que cela soit aussi une théorie de l'être humain, et une théorie de la société, d'où l'intérêt de ces questions pour une sociolinguistique qui, à la fois sert de caution aux autres SHS, et a besoin de cette réflexion pour son propre compte.

⁵⁸ Il s'agit cependant d'une ouverture constitutive, qui, en un sens peut être comprise comme subie, et en aucun cas choisie, au contraire de ce qui est le cas dans les idéologies interculturelles rationalistes qui postulent une ouverture choisie, délibérée, aux autres, et donc la possibilité d'une fermeture.

En effet, de manière assez surprenante voire peut-être un peu instabilisatrice⁵⁹ pour la plupart des (socio)linguistes⁶⁰, les démarches PH postulent que *le sens peut apparaître sans signifiant matériel qui y soit directement et mécaniquement lié*,

Qu'est-ce que la phénoménologie a à « faire voir » ? [...] Manifestement quelque chose qui, d'abord et le plus souvent, ne se montre justement pas, qui, à la différence de ce qui se montre d'abord et le plus souvent, est en retrait mais qui est, en même temps, quelque chose qui fait essentiellement corps avec ce qui se montre d'abord et le plus souvent de telle sorte qu'il en constitue le fond. (Heidegger, 1976, § 7C : 62 ; soulignement de l'auteur).

Cela semble donc attenter à ce qui a été reçu comme un dogme (saussurien) fondateur de la (socio)linguistique. Ce dogme fonde tout autant les SHS de manière plus générale, dogme sans lequel il ne pourrait censément y avoir de recherche concernant le *L* donc de recherche en SHS. Cela explique certains procès en nihilisme un peu vite instruits⁶¹ ainsi que la défiance excessive dans lesquelles peuvent être tenues les perspectives PH, qui se dissiperaient bien vite à la lecture de quelques ouvrages synthétiques sur le sujet⁶² (Huneman et Kulich, 1997, Lyotard, 2004, Grondin, 2011). La plupart des épistémologies des SHS tiennent pour un dogme intangible l'idée, le plus souvent implicite tant elle semble aller de soi dans nos traditions (cf. J.-L. Le Moigne *supra*), que les signes permettent de tout comprendre de tout ce qui est humain, d'où l'idée que toute science humaine pourrait légitimement s'ancrer prioritairement dans des collectes de corpus d'objets (ce qu'elles font, effectivement), puisque *tout* sens serait tributaire d'une matérialité : signifiants, ossements, documents, poteries... Les sciences humaines se sont construites sur des bases réalistes⁶³ et rationalistes héritées d'Aristote et de la tradition qui s'y réfère (même si on peut argumenter par ailleurs que cette tradition simplifie, fossilise, ossifie les propositions aristotéliennes, cf. *infra*). Sur cette base, il est tenu pour incontestable que le langage rationnel, à lui seul, permettrait d'épuiser la complexité du monde⁶⁴, y compris dans ses dimensions affectives, imaginaires, sensibles, qui seraient toujours réductibles au langage rationnel partageable et socialisé. La rationalité est donc considérée comme une sorte d'esperanto de l'humanité qui accrédirait les revendications de généralité et d'universalité des SHS, par-delà toutes les différences linguistiques, culturelles, politiques, historiques, etc. Ces positions sont des métaphysiques, on l'a vu plus haut, impossibles à argumenter de manière exclusivement rationnelle et / ou empirique⁶⁵.

Le point de vue PH part donc d'une métaphysique différente, qui explore les conséquences de l'idée que le sens n'est pas obligatoirement tributaire d'une matérialité, de signifiants, puisque, si l'on se donne une problématisation assez large du sens, on peut alors postuler aussi du *sens expérientiel*, hypothèse qui serait peut-être la seule qui soit transversale à l'ensemble des courants PH depuis plus d'un siècle (Romano, 2010 : 172) :

⁵⁹ L'instabilisation est positive, et incite à la réflexion et à la maturation critique, la déstabilisation est reçue comme négative et, poussée à l'extrême, nihiliste.

⁶⁰ Ce parenthésage pour marquer les cas où la sociolinguistique partage des horizons avec la linguistique.

⁶¹ En effet, ce procès repose sur l'hypothèse qu'il ne peut y avoir de sens sans signifiant objectivable, et donc que toute réflexion autre est nécessairement nihiliste, ce qui est bien entendu infondé, si l'on postule la possibilité du sens sans signifiant objectivable.

⁶² J'y inciterai d'ailleurs ici en mobilisant fortement l'ouvrage de C. Romano pour étayer mes propos, ce qui permettra d'éviter de citer directement des auteurs tels que M. Heidegger, ce qui est souvent peu économique tant chaque citation nécessite de contextualisation et d'historicisation.

⁶³ Au sens de « postulant l'existence autonome d'un monde face à un observateur ».

⁶⁴ Il s'agit clairement d'un autre genre de complexité que celle postulée par E. Morin, mais je ne peux m'y attarder ici.

⁶⁵ Cette idée est assez banale chez les spécialistes de F. de Saussure, voir par ex. l'article de S. Bouquet (1998).

nous avons ainsi atteint un concept de « sens » entièrement déréalisé⁶⁶, assez vaste pour embrasser à la fois le linguistique et le prélinguistique, permettant de mieux comprendre leur articulation. Car le langage n'est pas un empire dans un empire. Il est lui-même perçu comme recelant du sens, ou plutôt son sens réside dans le mode d'expérience même que nous faisons des sons ou des caractères sans qu'il y ait place ici pour une dichotomie tranchée entre sensibilité et entendement. » (Romano, 2010 : 828 ; soulignement de l'auteur)

Dans cette perspective, qui est celle du *Da-Sein* de M. Heidegger⁶⁷ (littéralement : « être là » ; (France-Lanord, 2013 : 303), le simple fait d'être dans le monde, notamment ancré physiquement, fait qu'on en a une expérience *fondatrice* par la compréhension, *qui fait sens im-médiatement*, et de manière peu compréhensible rationnellement, puisqu'il s'agit d'un sens qui fonde le rationnel, et donc ne peut que lui échapper. Le monde, les autres, ne peuvent donc jamais être totalement dépourvus de sens antéprédicatif.

La raison en est que, pour mobiliser cette fois M. Merleau-Ponty, nous sommes la « chair » du monde, nous en sommes constitutifs, il est en continuité avec nous et réciproquement, si bien qu'il ne peut pas ne pas faire sens expérimentiellement, puisque *nous sommes le monde*.

On peut penser, à l'aide d'une métaphore qui a des limites⁶⁸, aux poissons qui, largement constitués d'eau, et complètement immergés dans l'eau, ressentent dans leur chair le moindre mouvement autour d'eux par des variations de pression dans l'eau, et sont donc constamment « au courant » de ce qui se passe autour d'eux. En retour, leurs propres mouvements informent leur monde environnant de leurs agissements, qu'ils le veuillent ou non : ils sont en permanence en phase⁶⁹ avec le monde et réciproquement. Cela tranche fortement avec les épistémologies auxquelles a donné naissance une interprétation⁷⁰ de la tradition aristotélicienne, qui, d'une manière ou d'une autre, postulent que le sens vient toujours de l'« extérieur », par les signes au sens large⁷¹. Cette épistémologie est d'ailleurs fondée sur des ruptures notionnelles censées seules permettre la connaissance et qu'explicitera R. Descartes : esprit / corps, sujet / objet, alors que l'épistémologie PH postule que *c'est parce que nous sommes le monde qu'il ne peut jamais nous être expérimentiellement étranger, inintelligible* (mais il en va autrement de l'intelligibilité discursive, qui est partiellement « hors-sol » par rapport à l'empirie première de l'antéprédicatif, et qui, par ailleurs, influencée par des siècles

⁶⁶ Au sens de « réel » signalé plus haut. Quoique déréalisé, il n'en est pas moins empirique, comme on le verra plus bas, mais dans un sens particulier de « empirique ».

⁶⁷ Je n'ignore pas le débat concernant le nazisme et M. Heidegger et ses conséquences, et il me semble donc normal de l'évoquer ici. Comme cette question a tendance à devenir une spécialité à elle-seule, qui génère une abondante littérature, je ne peux pas la résumer ici. Je considère qu'il est difficile d'argumenter, comme le fait P. Bourdieu ou F. Rastier, que toute la pensée de M. Heidegger en est irrémédiablement contaminée : dans ce débat, la conception que l'on a de la compréhension joue un rôle clé : plus on majore le rôle des signes, plus on peut penser que les textes de M. Heidegger ne peuvent que s'interpréter d'une certaine manière, plus on en a une conception PH, plus on estime que le lecteur n'est pas téléguidé par les signes. On trouvera en bibliographie quelques éléments de ce débat aux noms de F. Fédier, E. Faye, H. Meschonnic.

⁶⁸ En effet, elle repose sur des signaux reçus, dont on peut montrer la matérialité, alors que l'aspect qui me semble pertinent de cette métaphore est que le poisson est immergé dans l'eau, qui le constitue par ailleurs aux trois-quarts : il est, pour ainsi dire, de l'eau en forme de poisson à l'aide de fort peu de poisson qui ne soit pas eau, pénétré qu'il est d'eau de partout, lui-même pénétrant l'eau dans ses déplacements. Il est à noter que les métaphores naturelles sont le plus souvent en adéquation seulement partielle avec les notions de la PH, précisément en raison du postulat de la possibilité de sens avec peu ou pas d'ancrage matériel.

⁶⁹ Cette métaphore fait clairement allusion à la notion de *Stimmung*, fondatrice des perspectives PH, impossible à expliciter ici.

⁷⁰ M. Heidegger conteste cette interprétation, devenue dominante, et en propose une autre.

⁷¹ Au sens peircien : tout élément du monde peut se voir pourvu de sens, et être érigé en signe, ce qui inclut donc les « contextes », qui sont des collections d'objets érigés en signes.

de réflexion grecque classique, relayée par la pensée chrétienne⁷², nous convainc de l'inverse).

Cela ne signifie cependant pas que cette expérience soit immédiatement « disponible », notamment discursivement, dans des formes et manifestations compatibles pour alimenter la réflexion et la communication.

Ce sens expérientiel a donc des caractéristiques inconcevables dans l'orthodoxie (socio)linguistique : échappant aux oppositions qui fondent la pensée occidentale – implicite / explicite, objectif / subjectif, rationnel / non-rationnel, synthétique / analytique –, il met en œuvre l'expérience, l'être-au-monde, l'imaginaire⁷³ de manière fondatrice. Cela en fait un processus qui n'est ni rationnel ni irrationnel, ni prédicatif, ni l'inverse, mais *anté*-rationnel / prédicatif, parce qu'il se manifeste dans une problématisation qui échappe aux distinctions telles que implicite / explicite, rationnel / irrationnel tout en les rendant possibles. Ces oppositions ne deviennent envisageables en effet qu'à partir du travail sensible et imaginaire de l'anté-prédicatif, qui constitue ainsi le premier sens humain, celui sur lequel embraye le rationnel, et celui sans lequel il ne peut y avoir de rationnel, d'explicite, de prédicatif, de discursif⁷⁴.

Il faut insister ici en un mot sur le fait que l'imaginaire⁷⁵ est l'activité qui permet, autrement que dans la saisie prédicative, rationnelle et analytique, une sensibilité au monde qui est synthétique, globale, syncrétique, implicite. Tous ces termes sont, faut-il le préciser, non pertinents dans la problématisation antéprédicative, puisqu'inconcevables dans cette sphère, et ne sont empruntés à la sphère rationaliste que dans un effort de métaphorisation et d'énonciation du point de vue dominant et rationaliste, et tenter de s'y rendre intelligible.

En effet, pour qu'une analyse (étymol. « décomposition ») rationnelle soit envisageable, il faut, par définition, qu'elle opère sur quelque chose de pré-existant et de non décomposé encore, à décomposer. Dans les courants autres que PH, ce pré-existant se voit « naturalisé »⁷⁶, considéré comme un donné incontestable. Les courants PH au contraire estiment que *ce quelque chose qui pré-existe à la perception rationalisée*, notamment par le *L*, et que les SHS orthodoxes prennent pour un « donné » naturel au-delà duquel on ne peut pas aller, *est le véritable terrain empirique* des SHS, ne peut être sans dommage ignoré d'elles, et doit donc être intégré à tout travail de recherche véritablement « empirique ».

Dans une perspective PH, se fier uniquement aux signes pour fonder l'empirique sous le prétexte qu'ils ont une face matérielle⁷⁷, *c'est se condamner à tourner indéfiniment en rond dans un univers sémiotique et prédicatif clos et partiellement « hors-sol », sans effleurer ce qui en constitue l'empirie* (en termes PH on dirait plutôt l'expérience) : collecter du corpus, et hanter les terrains n'y changera rien parce que le terrain de l'antéprédicatif est la relation avec les autres et le travail herméneutique (*cf. infra*). Du point de vue de ces courants, le monde, la « nature », les autres, puisque saisis dans l'emprise et à travers les catégories du *L*, ne sont pas

⁷² La rupture sujet / objet rappelle le mythe chrétien de la création, dans lequel le langage joue un rôle central. À cet égard, les SHS et la (socio)linguistique majoritaires perpétuent un héritage chrétien dans l'univers en principe agnostique de la science.

⁷³ Mais cela a peu en commun avec l'imaginaire linguistique d'A.M. Houdebine et de C. Canut.

⁷⁴ Les courants PH ne rejettent donc pas le rationnel pour préconiser l'irrationnel comme le prétendent certaines caricatures, ce qu'on a ensuite vite fait d'assimiler à la « sauvagerie », mais font une proposition critique des épistémologies qui subsument tout ce qui est humain par le rationnel, et parfois, qui plus est, en assimilant un peu facilement la rationalité à la logique logicienne, par exemple de type mathématique.

⁷⁵ Je dois à Marie-Laure Tending (2014) d'avoir aiguillé une partie de mon travail vers la composante imaginaire.

⁷⁶ « le monde naturel est un monde fétichisé où l'homme s'abandonne comme existant naturel et où il « objective » naïvement la signification des objets. » (Lyotard, 2004 : 39)

⁷⁷ Dans une conception de la scientificité reposant sur un autre élément métaphysique posant sans pouvoir le justifier, que la matérialité lui serait indispensable, y compris dans les SHS.

de nature empirique, *puisque le L est lui-même un « discours sur » autre-chose*, et pas sa révélation sans aucune transformation et dans une transparence parfaite. En effet une langue (des langues dans les univers plurilingues), par le découpage opéré par ses catégories, institue un monde, et rester dans ce monde sans aller chercher au-delà ou en-deçà équivaut à s'y enfermer, dans une bulle flottant à la surface de l'expérience, qui s'y reflète, mais dont les reflets irisés ne doivent pas être confondus avec l'expérience.

En s'arrêtant au *L*, les SHS restent dans une sphère où les signes, comme chez Ch.S. Peirce, s'interprètent par d'autres signes, dans un « bavardage », par définition sans fin pour reprendre le terme de M. Heidegger, sans jamais d'altérité, tant qu'on en reste au *L*. De manière très significative, la (socio)linguistique appelle cela les « discours circulants », ce qui leur confère une sorte de vie autonome dépourvue d'investissement humain qui traduit bien une partie de ce que M. Heidegger entend par « bavardage » : des paroles transmises sans prise en charge par qui que ce soit. Le dialogue avec le monde et les autres doit se faire avec « les choses mêmes » pour reprendre l'expression fétiche d'E. Husserl, c'est-à-dire à partir de notre expérientiation du monde échappant au *L*, permettant néanmoins le *L*, et permettant d'arracher « les choses mêmes » à leur univers muet par le *L* à certaines conditions.

Pour dire les choses autrement, et en forme de premier bilan d'étape à ce stade : les SHS « naturalisent », en considérant comme une donnée objective et ultime, ce que les courants PH « humanisent » à cœur, en en faisant quelque chose qui ne peut pas apparaître sans compréhension humaine (donc liée à une culture, une histoire) sous-jacente. Une « perception » est toujours-déjà « compréhension » humaine⁷⁸. Le monde n'est monde que pour un être humain, monde indissociable de sa propre imprégnation par la réception, par la compréhension expérientielle et toujours déjà « sensée » qu'il en a.

Ces deux types de postulats différents fonderaient la différence entre SHS orthodoxes et ce qu'on pourrait appeler « humanités » pour rappeler la différence entre elles. Du point de vue PH, les SHS, de par leurs fondamentaux matérialistes au sens habituel, sont encore trop sous influence des sciences dures, et manquent donc une spécificité fondatrice des humanités, en « naturalisant », donc en « objectivant » ce qui est toujours déjà humain, et relevant d'un autre type d'empirie.

Cette empirie PH devrait donc faire partie des préoccupations des SHS orthodoxes, et leur échappe de manière irréversible et fondamentalement dommageable.

Un dernier mot est utile à ce stade pour souligner que *ce débat concerne le point de vue socio / anthropo / linguistique* même s'il est encore inhabituel dans la socio / anthropo / linguistique dominante. Le problème de la délimitation de ce qui relève du sens humain par rapport aux « donnés » échappant à la problématisation humaine et *L* ne peut que concerner toute science humaine, mais plus encore une sociolinguistique ou une anthropologie linguistique⁷⁹, puisque, jusqu'à un certain point, ce sont elles les garantes des épistémologies des autres sciences humaines face aux problèmes du sens et face à celles du traitement des « traces » qu'elles manipulent.

La compréhension synthétique et imaginaire anté-prédicative évoquée ci-dessus se produit en permanence, mais nous est tellement familière, *constitutive*, que pour la faire entrer dans la sphère sous emprise prédicative, où on peut la travailler rationnellement, catégoriellement et

⁷⁸ D'un point de vue PH, la simple « perception » purement physique est donc impossible : un corpus, un terrain sont toujours déjà compris, pris en charge dans un univers de sens pré-existant à l'interprétation, quelles que soient les précautions méthodologiques dont on peut s'entourer, puisque celles-ci procèdent d'un univers de sens ou d'un imaginaire expérimentaliste et technique au sens de M. Heidegger, qui imagine qu'on peut comprendre sans imaginer (ce qui signifie bien la prise en compte, négative, de l'imaginaire, et l'influence de l'imaginaire dans cet univers).

⁷⁹ Ces questions, tout en concernant ces disciplines et spécialités au premier chef, les débordent cependant dans certains de leurs aspects, puisqu'il s'agit aussi de problèmes sémiologiques au sens large.

explicitement, dans des échanges, il faut au préalable un travail pour le désévidentialiser, défamiliariser⁸⁰, l'altérer au sens de P. Ricoeur (1990), en permettant de se voir « soi-même comme un autre », puisque c'est en comprenant ce « monde de la vie » que l'on touche à notre empirie, et donc, dans les SHS, aux autres, et à leur propre empirie, qui ne peut se manifester qu'à travers la compréhension de notre propre expérientiation de la leur.

Le monde de la vie est « ce monde avant la connaissance et dont la connaissance parle toujours » comme l'écrit Merleau-Ponty [...]. (Romano, 2010 : 912)

Pour un chercheur d'inspiration PH, s'il existe quelque chose comme une empirie, par exemple de la socialité, c'est donc nécessairement autant celle de l'expérience antéprédicative que toute autre⁸¹, celle qu'avant que M. Heidegger ne problématise le *Dasein* à sa façon, on appelait « monde de la vie » (*Lebenswelt*⁸², W. Dilthey, puis E. Husserl). On ne peut y accéder de manière « im-médiate » pour les raisons exposées ci-dessus : il nous est trop constitutif, *comme l'œil ne peut voir l'œil*⁸³. Il faut donc nécessairement passer par un long travail herméneutique⁸⁴, qui implique partiellement et nécessairement un travail sur soi, mais concernant un soi indissociablement en phase avec le social, les autres, y compris donc dans sa composante socio-historique et culturelle (tout ce qui est « moi » est loin de m'être spécifique⁸⁵). Ce travail a pour but, en faisant accéder au prédicatif des implicites qui sont sous-jacents à notre monde et le produisent, à la fois de le reconnaître, et donc de changer qualitativement la relation avec eux, ce qui en permet la revendication explicite. Du même mouvement, ce travail nous en émancipe dans le sens où ces implicites étaient plus efficaces lorsqu'ils nous constituaient et agissaient à notre insu, que lorsqu'ils ont connu un début d'explicitation, qui permet, si nécessaire, de les combattre. Lorsque nous comprenons, par exemple, que la grammaire d'Aristote n'est pas qu'un simple instrument de normalisation des langues, mais aussi une façon de faire passer l'idée que toute langue est d'abord et essentiellement rationnelle, nous en comprenons la portée métaphysique : cette grammaire comporte une part métaphysique, elle tente d'imposer une vision de l'homme, qui serait rationnel par essence. Le comprendre permet, à la fois, de mieux revendiquer notre histoire en tant qu'héritiers de l'Occident (qu'on s'estime « occidental » ou non), et de délibérer de notre degré d'adhésion à cette métaphysique. Avant cette compréhension, cette métaphysique nous agissait totalement : nous n'y adhérons pas ; nous étions cette métaphysique par nos actes. Il

⁸⁰ Une comparaison aide à comprendre cela : « La santé est la vie dans le silence des organes » disait René Leriche : quand tout va bien nous sommes peu conscients de nos organes, comme tant que nous ne sommes pas perturbés par d'autres façons de concevoir le sens du monde, nous ne pouvons pas être conscients de nos présupposés, préjugés, concernant celui-ci. Chez M. Heidegger on retrouve ainsi l'idée que notre monde familier ne nous apparaît que quand il dysfonctionne (on n'est conscient de l'air qu'on respire que quand on vient à en manquer), ce qu'on peut facilement extrapoler à la langue : l'organisation implicite du monde que toute langue suscite ne nous apparaît que quand elle devient inapte à dire le monde, donc quand nous en rencontrons un autre, qui instabilise le nôtre au moment même où notre monde nous apparaît dans ce que nous commençons à pouvoir imaginer comme son étrangeté, pour d'autres. C'est cette fissure, cet écaillage dans l'évidence d'une compréhension qui amorce une compréhension au sens PH.

⁸¹ M. Merleau-Ponty a écrit de belles pages sur cette question, considérant que le déni de sa propre expérience par le chercheur est un véritable « obscurantisme » (Merleau-Ponty, 1960 : 126).

⁸² Une référence utile sur ce point : la revue *Philosophie* y consacre son numéro 108 (2011) aux Editions de Minuit.

⁸³ Je regrette de ne pas avoir retrouvé la source de cette formule que je trouve particulièrement parlante.

⁸⁴ On perçoit ici en quoi le travail herméneutique n'entretient pas d'affinités avec l'interprétation au sens d'autres démarches sociolinguistiques, telle la sociolinguistique interprétiviste ou critique (par ex. le courant dont se réclame M. Heller (2002)). Celui-ci, d'inspiration pragmatocybernétique rejette d'avance et par principe toutes les résonances profondes des SHS, dans la mouvance des traditions nord-américaines et britanniques.

⁸⁵ Formulé autrement : il y a des aspects de moi qui, tout en m'étant propres sont néanmoins socialement, historiquement etc., hérités, partagés.

est évidemment impossible de combattre ce qui nous constitue, et l'objectif de la PH n'est pas d'instiller de la haine de soi. Bien au contraire, la conception du sens de la PH (sens ancré dans l'histoire et projeté dans l'avenir) permet d'élaborer un sens nouveau de l'héritage aristotélicien qui soit à la fois reconnaissance de son importance pour nous, et infléchissement dans un sens qui nous semble politiquement, éthiquement préférable, ce qui suppose, au préalable, que nous ayons explicité ce qui n'était qu'implicite. Il ne s'agit pas d'un compromis, où l'on essaierait de trouver une position médiane (logique quantitative), mais d'une transformation du sens, qui, sans renoncer à reconnaître ses héritages, poursuit un but que cet héritage ne « programait » pas.

Mais si nous pouvons le travailler avec le *L*, ce n'est qu'en laissant l'antéprédicatif travailler le *L* lui-même, pour en faire un allié malgré lui, puisque, par définition, le monde du *Dasein* est « autre » que le monde tel qu'organisé par le *L*. Pour le dire autrement, ce travail ne se fait ni *avec* (sous la dépendance totale des catégories du *L*), ni *contre* le *L*, mais *à travers* le *L* : il faut tricher, biaiser, ruser, s'approprier le *L* au sens de « le rendre propre à son propre projet⁸⁶ », à la façon dont opère la poésie, en rendant par le discours une langue apte à un projet autre. C'est ce que M. Merleau-Ponty, reprenant le mot à A. Malraux, appelle une « déformation cohérente », celle-là même qu'évoque longuement P. Ricoeur dans *La métaphore vive* :

je dis que je sais une idée lorsque s'est institué en moi le pouvoir d'organiser autour d'elle des discours qui font sens cohérent, et ce pouvoir même ne tient pas à ce que je la posséderais par devers moi et la contemplerai face à face, mais à ce que j'ai acquis un certain style de pensée. Je dis qu'une signification est acquise et désormais disponible lorsque j'ai réussi à la faire habiter dans un appareil de parole qui ne lui était pas d'abord destiné. (Merleau-Ponty, 1960 : 114 ; soulignement de l'auteur)

Le *L* est donc indispensable en cela qu'il est à la fois 1) suffisamment partagé par des êtres humains pour leur permettre des échanges (ou en tout cas nous le croyons), et 2) assez plastique pour permettre des « déformations cohérentes », ou plutôt peut-être des « restructurations » cohérentes. Enfin, si, en dépit de ces restructurations, les autres nous comprennent, c'est que 3) le travail essentiel du *L* se fait dans la variation, car sans « déformations », et compréhension permanente de celles-ci, nous ne pourrions rien comprendre. *C'est parce que le L est fondamentalement poésie, et que tout être humain pratique quotidiennement la poésie, ne serait-ce qu'en réception, pour comprendre un peu du monde des autres* que nous parvenons à communiquer (mais le discours métaphysique rationaliste nous apprend la dévalorisation de cette composante de soi, en poussant à ne se fier qu'au rationnel). Quand il est dit plus haut que le *L* est « suffisamment partagé », cela ne fait pas allusion à une éventuelle intercompréhension entre les langues, mais au fait que les humains sont, constitutivement, habitués à *comprendre* les jeux de transparence, d'opacités et de translucidité avec le *L* si bien que cela autorise le travail de compréhension, y compris à travers des langues différentes. Le terme « translucide » dépeint particulièrement bien l'attitude PH envers le *L* : la lucidité vient par une attitude qui consiste à travailler *à travers* le *L* (ni « dans », « par », « grâce à », ni « contre », « malgré », « en dépit de »...). Il faut insister d'un mot que *la base de la poésie⁸⁷ est dans une façon de comprendre* le monde (et pas dans la production de discours, qui n'est que second) : c'est parce que ce qui fonde un être humain

⁸⁶ Un parallèle intéressant pour les sociolinguistes est l'idée, présente chez les créolistes (R. Chaudenson, L.-F. Prudent) comme chez certains africanistes comme G. Manessy, que l'appropriation au sens fort d'une langue se fait souvent dans la dynamique de la prise de conscience concomitante et indissociable, par un groupe social, de ses particularités et de son « existence » face à d'autres, et par la modification de cette langue.

⁸⁷ Bien entendu, il ne s'agit ni d'alexandrins, ni de la poésie au sens du genre littéraire, mais de la faculté de comprendre expérimentiellement et sans initialement mettre en oeuvre des catégories rationnelles.

c'est une compréhension poétique (sensible, imaginaire, synthétique...) que la production poétique dans le *L* est envisageable, parce qu'elle ne fait que prolonger une faculté fondatrice de l'être humain.

Voilà les fondements que l'on peut considérer comme humboldtiens⁸⁸ d'une sociolinguistique différente d'autres qui seraient pragmato-cybernétiques, peirciennes, meadiennes, ethnométhodologiques, socio-constructivistes, moriniennes, etc., c'est-à-dire, si on en croit J.-L. Le Moigne, globalement cartésiano-positivistes⁸⁹.

Une sociolinguistique à partir de W. von Humboldt⁹⁰ pose que le monde en général, et donc celui du *L*, est tellement complexe, tellement *energeia* (dynamisme, évolutivité, instabilité y compris jusque dans les modes de compréhension, ce que récusent généralement les SHS et la (socio)linguistique cartésiano-positivistes), que nous ne pouvons qu'en faire une saisie globale, antéprédicative, synthétique, syncrétique, par la sensibilité, l'imaginaire, l'affectivité, la métaphorisation, en nous appropriant le sens d'abord de manière expérientielle.

Le travail rationnel, analytique, la transformation éventuelle en *ergon* (stabilité, sédimentation, discrimination, analyse, « digitalisation » dirait L.-J. Calvet⁹¹) n'en est que la conséquence, ne pouvant que se greffer sur l'antéprédicatif, s'en nourrissant comme le greffon de son support (qui le nourrit également⁹²). Ce travail herméneutique ne peut que se focaliser sur des bribes, des fragments pertinents et « adhérent » pour ainsi dire à telles ou telles circonstances, et ne peut jamais saisir intégralement tout l'antéprédicatif (ce serait se soulever par les cheveux), de manière globale, « totalitaire⁹³ ».

Cela place la variabilité, et non la stabilité, de manière originaire, au cœur de ce qui fait le *L* : sans la créativité, la plasticité de la compréhension poétique, pas d'expérience sensible et d'imaginaires partagés constitutifs du tissu premier des sociétés. Ces considérations n'entament en rien les autres formes de sociolinguistique dominantes sinon la légitimité de leur domination, et montrent comment elles sont construites sur un vide conceptuel que nous ne pouvons combler qu'à partir de W. von Humboldt⁹⁴ et de la tradition qu'il inaugure, notamment celle des élaborations PH successives.

Seule notre habitude, notre pratique permanente, banale, quotidienne, de la compréhension poétique du monde, du *L*, de la variation et de l'hétérogénéité du *L* nous permettent de nous approprier des fragments de notre empirie anté-prédicative, de devenir explicitement ceux que nous étions toujours déjà implicitement, sans le savoir avant d'avoir essayé de le dire à notre

⁸⁸ Selon une lecture différente de celles que font nombre d'auteurs tels que H. Meschonnic, J. Trabant, F. Rastier, etc., dans la mouvance de leur illustre prédécesseur, E. Cassirer.

⁸⁹ Une référence très utile : J. Voss (1974).

⁹⁰ Pour ce qui touche à la pensée de W. von Humboldt, que je ne peux expliciter ici, je renvoie à l'article de J. Trabant (2014) qui en expose une interprétation modérée que je ne reconnais pas totalement, mais qui permet une information rapide et efficace.

⁹¹ Une des étymologies de « raison » est liée au sens de « compter » ; « digit » en anglais signifie « chiffres », et se réfère aux doigts, dans leur fonction de support de comptage.

⁹² Comme toutes les métaphores à base de sciences, et pour des raisons qu'on commence à comprendre, celle-ci a des limites que je ne détaille pas.

⁹³ J'utilise ce terme à dessein, car la conception PH du sens est aussi une conception donnant de l'oxygène aux minorités, puisqu'elles peuvent échapper aux discours majoritaires par le biais de l'antéprédicatif tout en maintenant le débat avec les majorités, alors que dans les autres conceptions, la pervasivité attribuée au *L* oblige les minorités à ne se réaliser qu'à travers les institutions contrôlées par les majorités, parmi lesquelles les langues, dont les règles sont décidées par les majorités, ce qui peut conduire des minorités, paradoxalement, à en finir par se comporter en majorités quand elles le peuvent, avec autant d'intolérance à toute altérité que les majorités.

⁹⁴ Les sociolinguistes citent fréquemment E. Sapir et B.L Whorf à propos de ces questions, et ce n'est pas indifférent : ces auteurs ne font pas état du substrat présent chez W. von Humboldt, et sont donc mieux compatibles avec les perspectives pragmato-cybernétistes.

propre façon en l'explicitant pour d'autres, en nous appuyant sur notre expérience antéprédicative, sans laquelle nous demeurons dans l'opinion commune, les lieux communs de la langue, faits de plus petits dénominateurs communs, de moyennes, de compromis élaborés au fil des sélections historiques d'expériences individuelles et collectives, et au gré des sédimentations historiques des rapports de force. Ces compromis et moyennes ne correspondent donc, comme toutes les moyennes, à aucun groupe ou individu empirique⁹⁵ : pour comprendre mieux, il faut aller au-delà du brouillard des moyennes et des compromis.

De manière synthétique on pourrait dire que tant que nous ne nous investissons pas ontologiquement, donc en nous transformant à la faveur du processus de mise en œuvre du *L*, et en le transformant également, c'est la langue qui nous agit, c'est la langue qui nous parle⁹⁶, qui, telle une ventriloque, nous fait produire de la « parole circulante » ressassante, moyen de communication uniquement, outil, technologie, derrière lequel l'essentiel est caché⁹⁷. Le paradoxe pour un (socio)linguiste est alors que ce qu'il considèrerait comme son instrument privilégié, le *L*, se mue en indice et simultanément en obstacle insoupçonné voilant l'essentiel, sauf au prix du travail de cette difficulté. La véritable parole advient quand elle est investie, quand elle nous transforme, quand nous advenons à travers elle par la compréhension poétique. Il est impossible de développer ici cet aspect, mais on voit bien en quoi cette sociolinguistique de la réception organise différemment ses catégories « en dessous » de celles des autres sociolinguistiques, qui sans perdre de leur pertinence (celles-ci sont cependant relativisées, « déplacées », et elles changent de statut), y trouvent une autre cohérence, en sont bouleversées, et trouvent un autre sens.

Cette anthropologisation à la manière d'un W. von Humboldt, l'ontologisation du *L* qu'il a suggérée à M. Heidegger, qui explicite envers lui sa dette intellectuelle (Heidegger, 1990 : 34-35), considère donc que la dynamique poétique, ontologique (les deux versants d'un même avènement), est fondatrice du *L*. Le *L* est la manifestation, partiellement occultante, de l'être humain, *d'abord par la compréhension*, parce qu'il ne peut pas y avoir de production sans compréhension antérieure. La communication, les variations sociolinguistiques, les manipulations pragmatiques et logiciennes ne sont possibles que *parce que la compréhension antéprédicative, puis le L, ont antérieurement et poétiquement fait apparaître un monde*, qui peut, ensuite seulement être partagé, devenir l'objet de rationalisations, de découpages catégoriels qui organisent explicitement ce monde en tentant la digitalisation calvétienne par exemple. D'une certaine façon, le monde du *L* de chaque société est un poème « naturalisé », banalisé, imposé comme réalité unique : un poème qui a « gagné » acquiert le statut de réalité à travers une langue, comme une langue est un dialecte avec une armée et une marine⁹⁸. Et nous sommes en pleine problématisation d'une sociolinguistique qui serait humboldtienne plutôt que saussurienne (et c'est pourquoi ici j'enlève les parenthèses à « sociolinguistique »).

⁹⁵ Lorsqu'on fait une moyenne censée correspondre aux comportements d'un groupe, le chiffre auquel on parvient peut ne s'observer chez aucun individu empirique : si une population est constituée de trois individus mesurant 1m70, 2m02 et 1m55, la moyenne (1m76) ne correspond à aucun d'entre eux, si par exemple il s'agit de les habiller : ils seront tous mal habillés).

⁹⁶ Il s'agit d'un « parler » qui ne signifie pas « qui nous parle à nous », mais d'un parler factitif signifiant : « qui nous fait parler » : « La langue parle en nous et nous parle, plutôt que nous la parlons. » (Romano, 2010 : 871).

⁹⁷ Un sociolinguiste pense évidemment à la notion de « routine », fréquente dans certains courants, voire de « règle » dans la linguistique classique (voire les « jeux de langage » de L. Wittgenstein). Ces règles et routines ont pour fonction, légitime, mais jusqu'à un certain point seulement, de s'éviter de devoir sans cesse se poser des questions ontologiques. Ces règles et routines deviennent cependant un grave inconvénient quand elles prennent toute la place, et essaient de rendre illégitime toute réflexion sur quoi que ce soit d'autre dans les SHS.

⁹⁸ Cet aphorisme est significativement attribué à plusieurs personnages, dont (selon Wikipédia) Max Weinreich, spécialiste de yiddish, père d'Uriel Weinreich « inventeur » des contacts de langues, et dans une version un peu différente et selon D. Baggioni (1997 : 133), à R. J. Hall, linguiste qui s'est préoccupé, entre autres, des langues comme les pidgins et créoles. Dans les deux cas on trouve des linguistes de langues minoritaires.

Epistémologie et résonances éthiques et politiques

Des sciences « humaines » dignes de ce nom ne peuvent « naturaliser » ce monde toujours déjà humain, en raison des conséquences éthiques et politiques qui en découlent. En effet, on peut trouver légitime que des SHS n'aient aucune raison de mettre en évidence le caractère poétique de chaque conception du monde parce que cela risque de relativiser chaque façon de concevoir le monde, reproche fréquemment adressé aux cyniques, dont le plus célèbre est Diogène. En effet, questionner radicalement l'ordre social peut avoir pour effet sa fragilisation, avec un risque potentiellement délétère de relativisme généralisé. On n'a donc aucune raison, et je défendrais volontiers l'idée qu'on ne doit pas le faire, de mettre en question l'ordre social, surtout si la société est juste, équitable, homogène, uniforme.

Cela est rarement le cas : le plus souvent l'ordre établi, les conceptions du monde sont celles de ceux qui l'ont emporté dans l'histoire : une société n'est jamais uniforme, homogène (pour ne pas aller chatouiller les autres termes ci-dessus « juste », « équitable », cibles trop faciles).

Le rôle des SHS est donc, pour des raisons de prise en compte des altérités, de toujours maintenir sur le devant de la scène intellectuelle la question de la légitimité de l'ordre établi parce qu'il n'est jamais totalement, aux yeux de toutes et tous, et durablement, légitime. Si cette idée n'est pas neuve, et que nombreuses sont les idéologies qui ont influencé les sciences humaines, les influencent encore, et qui ont poussé des intellectuels à contester les institutions, la raison qui motive les courants PH à le faire sont assez différentes.

Il ne s'agit pas seulement de critiquer une société, des institutions sur tel ou tel point identifié, pour en espérer un mieux-vivre, comme on change une pièce défectueuse dans une machine, et donc sans discuter de la pertinence de la machine elle-même (exemple : la critique de la glottophagie par L.-J. Calvet, qui ne met nullement en cause la conception des « langues »).

On pourrait aller plus loin dans la critique, et, par exemple, rendre au débat politique la conception même de ce qu'est une société, une langue, en mettant en débat la prédominance de la problématisation prioritairement *technique* qu'on peut avoir tant de la langue que de la société, et qui a été « naturalisée » depuis longtemps en Occident et transformée en allant de soi indiscutable. Depuis les premiers grammairiens grecs, en tout cas dans l'interprétation majoritaire qui est faite de cette œuvre, la tradition occidentale estime qu'une langue est fondamentalement une technologie, que les grammaires ont pour mission de présenter (la poésie serait un des usages possibles de cette technologie). De ce point de vue, les considérations tenues par Aristote sur les langues sont loin d'être de simples réflexions en vue d'une codification du grec : c'est avant tout un travail de revendication épistémologique et politique affirmant le pouvoir des langues pour dire tout ce qui est humain de manière rationnelle, façon d'affirmer que l'homme serait essentiellement rationnel, puisque ses langues le seraient. La grammaire est un outil de politique linguistique et sociale, bref, un outil socio-linguistique qui fonde, comme ont été créés les créoles, d'un même mouvement, des langues et des sociétés. Reprendre la discussion de ce que c'est qu'une langue aboutit donc à une salubre re-politisation et à une re-éthicismation de ces questions, qui étaient devenues purement techniques, notamment dans ce que j'appelle la « technolinguistique » (Robillard, 2008d). L'ensemble de l'argumentaire des grammairiens peut se discuter : M. Heidegger discute l'interprétation majoritaire qui consiste à considérer qu'Aristote pose comme indiscutable que l'essentiel du rôle du *L* c'est de permettre le *jugement* (Ex. : « Cette maison est petite » = J'é mets un jugement qui dit que...). Or c'est cette base qui permet le reste du travail de technicisation de la langue : le jugement permet de poser les questions linguistiques en privilégiant la forme logique (ce qui conduit, par exemple au « calcul des propositions », et à la philosophie analytique contemporaine), et donc, *in fine*, permet de

techniciser cette question, en la dépolitisant. On sait que M. Heidegger repart d'Aristote pour en faire une autre interprétation, qui privilégie le poétique comme base de ce que c'est qu'une langue (à partir de W. von Humboldt) sur le jugement. Le résultat est que là où les grammairiens, puis les linguistes considèrent que le poétique est un usage possible de langues dont la fonction principale est le jugement et le raisonnement, la PH considère que la fonction majeure des langues est le poétique, qui permet le jugement et le raisonnement. Changement de hiérarchie qui est loin d'être sans conséquence.

Si on pense que l'être humain et les sociétés se métamorphosent en permanence, alors il faut, tout en reconnaissant que des ordres relativement stabilisés ont des raisons d'être à une période donnée, rappeler le caractère transitoire de tout ordre, en l'insérant dans un flux historique qui en donne une plus juste mesure. Sauf conversion bien improbable des SHS aux humanités et de la (socio)linguistique saussurienne dominante actuellement à la sociolinguistique humboldtienne, une répartition des rôles structure leurs relations. Les SHS sont conseillères du Prince, et rétribuées pour cela par le Prince (et en sont donc contrôlées)⁹⁹, et, à l'intérieur d'un monde considéré comme acceptable, donc en acceptant la définition du « fait » reconnue dans une société, avec ses règles, institutions.

Un des rôles implicites des SHS est donc de rappeler, par ses présupposés métaphysiques (réalisme, rationalisme, matérialisme...), que puisque le monde est rationalisable, ce qui est la fonction des SHS, l'exercice transparent et maîtrisé du pouvoir est possible, donc qu'il y a des raisons pour que des pouvoirs politiques (et des SHS) existent et perdurent. Les SHS ont certainement raison d'*argumenter* leur métaphysique, mais ont sans aucun doute tort de croire/ laisser croire qu'il s'agit d'autre chose qu'une métaphysique, c'est-à-dire de choix politiques et éthiques probablement transitoires sur le long terme, et en tout cas indémontrables. J.-L. Le Moigne (1995 : 22) souligne la propension des SHS, puisqu'elles se savent battues d'avance sur le terrain de l'argumentation de leur ontologie (indémontrable empiriquement et / ou rationnellement) à se focaliser sur le comment (la méthodologie) en essayant par cet écran de fumée, de masquer la faiblesse des fondements des SHS.

De ce point de vue, les SHS cartésiano-positivistes maintiennent en place sur le monde, en le naturalisant, une forme de carcan intellectuel, qui essaie de rendre impossible d'autres rapports au monde et aux autres que ceux que l'Occident, à une période donnée, a cru bon de s'imposer puis d'imposer aux autres. Tant que les SHS se maintiennent dans ce rôle, il est vital que des humanités PH continuent à argumenter pour éviter que se referme définitivement l'horizon, et en cela elles rappellent le cynisme foucauldien évoqué plus haut, ainsi que l'idée de C. Lefort selon lequel une démocratie est « indéterminée », ou encore C. Mouffe et l'agonistique indispensable aux démocraties. Les SHS PH constituent une condition indispensable à la démocratie en présentant une alternative aux SHS orthodoxes, qui leur rappelle sans cesse qu'elles sont liées à *un* certain ordre du monde à *une* période donnée, et qu'il faut sans cesse écouter ses entrailles, scruter l'horizon, parce que l'altérité véritable sourd toujours des endroits insoupçonnés et de manière inattendue, aux moments jugés inopportuns, parfois en plein cœur d'une société.

M. de Certeau rappelle ainsi le principe selon lequel toute autorité n'est politiquement saine que si elle est obligée de s'expliquer en permanence avec une autre (Certeau, 1987 :

⁹⁹ Selon M. de Certeau, depuis le XVI^e siècle (Machiavel et Guichardin) l'historiographie n'est plus comme avant « la représentation d'un temps providentiel », c.a.d. le déchiffrement d'une « histoire décidée par un Sujet inaccessible », pour adopter « la position du sujet de l'action – celle du Prince » (Certeau, 1975 : 14). « Aussi en reçoit-il, sous des formes plus ou moins explicites, les directives qui, dans tous les pays modernes, affectent à l'histoire – depuis les thèmes jusqu'aux manuels – la tâche d'éduquer et de mobiliser. » (Certeau, 1975 : 15). Le sociolinguiste saussurien en est-il si éloigné, puisque le saussurisme pose une métaphysique du signe qui fonde la société ?

122-123¹⁰⁰) et donc se relégitimer en permanence, ce qui n'est, en définitive, qu'un principe démocratique fondamental que les SHS ont tenté d'éviter, de contourner, d'affaiblir, en laissant sombrer dans l'oubli, ou en décrédibilisant les autres modes de connaissance. Cette explication permanente est indispensable pour que jamais aucun pouvoir ne puisse plus oublier qu'il ne représente qu'une forme d'altérité qui l'a temporairement emporté, mais qu'il n'est légitime que tant qu'il se souvient qu'il ne représente qu'une option d'humanité parmi d'autres, et qu'il n'est donc humain que tant qu'il agit en permanence en fonction de cela, donc dans le débat agonistique. Contrairement à ce que pose l'humanisme traditionnel, l'humanité ne réside ni dans une forme quelconque d'humanité singulière quelle qu'elle soit, ni dans toutes à la fois (hypothèse de J. Trabant (2014) à partir de W. von Humboldt), ni dans quelque forme d'empathie ou de compassion, mais dans le travail permettant de reconnaître à la fois que des différences fondées sur des enjeux sont pertinentes (ce qui est une façon de reconnaître que les autres ont des raisons d'être « autres », et que cela a du sens), et dans la volonté farouche d'en faire l'objet d'un débat contradictoire permanent entre les groupes et individus humains. C'est donc le maintien de ce débat agonistique qui permet le « vivre ensemble » dans le respect de tous¹⁰¹ qui est profondément humain : c'est donc une tension, un processus, un flux qui est universel, et en aucun cas un objet stabilisé et homogénéisé. En un mot, aucune forme stabilisée d'humanité ne peut prétendre être l'humanité, toutes ensemble ne le sont pas plus : *ce qui est humain, c'est le processus de construire des mondes, forcément agonistiques (cf. infra) puisque chaque individu, groupe, est unique s'il « est », ce qui est humain c'est donc d'accepter cette disruption permanente des autres, parce qu'elle permet aux autres d'être (autres, s'il le faut), donc d'être tout court ; une relation agonistique sous-tend nécessairement ce type d'« être ensemble ».*

Eléments de bilan

Un aspect mérite une certaine insistance en forme de bilan à cette nouvelle étape de l'exposé : contrairement aux épistémologies qui considèrent que le sens est maîtrisé, rationnel, « productible » (l'expression « produire du sens », rappelant le productivisme industriel caractéristique de nos sociétés, est fréquent chez les (socio)linguistes), la conception PH du sens insiste sur la dimension du phénomène *L* qui demeure difficilement et intégralement interprétable en termes uniquement rationnels. On ne peut pas savoir d'avance ni le sens qui va surgir, ni d'où, ni quand, parce que le sens du *L* est en permanence travaillé de l'intérieur par l'antéprédicatif de celui qui comprend, ainsi que par la variabilité des conditions environnantes et leur compréhension. Ce qui est dit sera ensuite traité par l'antéprédicatif de ceux qui le comprendront, et que celui qui a produit du *L* essaie lui-même d'anticiper, d'imaginer. C'est pour cette raison que dans la littérature PH on rencontre souvent l'idée que le monde, le sens, « se donne » dans la compréhension, tentative de traduction du *Es gibt* allemand¹⁰² qui véhicule mieux l'idée selon laquelle la compréhension demeure incontrôlable, notamment par la technicisation et l'analyse (par exemple, par les distinctions byzantines, et infiniment variables, entre « sens », « signifié », « signification », « référent », « référé », etc.).

Dit de manière lapidaire : la compréhension est toujours déjà poétique, en anticipation de toute autre forme plus rationnelle et sémiotique de sens, ce qui a une conséquence

¹⁰⁰ « une autorité se met à sa véritable place lorsqu'elle se reconnaît comme l'un des termes d'une combinaison plurielle »

¹⁰¹ L'empathie, la rationalité ou la compassion ont leur place, mais elle ne peuvent intervenir qu'après : pour être empathique ou compatissant, il faut déjà que les autres puissent être « connus » dans ce qui fait leur être, pour qu'il y ait objet d'empathie ou de compassion. Sinon, on est dans la compassion ou l'empathie automatiques, face à des altérités qui n'existent pas en tant que telles, l'automatisme ôtant toute consistance à toute altérité.

¹⁰² Cassin (éd.), 2004 : 387-389.

importante : on ne « sort » jamais, on ne se « dégage » jamais de la problématisation du sens comme composante sensible et imaginaire. Y parviendrait-on en réussissant à produire des énoncés rationnels (intégralement logiques, par exemple), qu'il faudrait déjà s'assurer que la logique ne constitue pas une forme d'imaginaire paradoxal¹⁰³, qui immanquablement rencontre des compréhensions antéprédicatives, qui vont faire « replonger » le logique, le mathématique, le digital.

Cela a une importante conséquence sociolinguistique : le savoir savant est toujours tributaire de notre sensibilité, de notre imaginaire, ce qui permet donc ici de fonder ma quête initiale de problématisation pour des savoirs ancrés expérimentalement, nourris socio-historiquement dans des langues-cultures particulières, comme indispensable contrepoint aux prétentions universalistes et généralistes des courants épistémologiques dominants dont on comprend comment leur universalisme a pu leur faire jouer, de manière impensée, un rôle actif dans l'extension mondialisée d'un capitalisme uniformisant (contre lequel ils prétendent cependant souvent se battre, en mettant, en œuvre, paradoxalement, les outils mêmes qui ont permis de produire ce monde...). C'est ainsi qu'un immense pan de travaux sociolinguistiques (les citer tous serait trop long, et le lecteur les repérera assez facilement, puisqu'il s'agit des démarches « cartésiano-positivistes ») se construit et se généralise dans un déni assez exemplaire de cette contradiction. En effet, ces recherches prétendent souvent combattre les maux socio-linguistiques de la terre entière (dominations, injustices sociales, marchandisation des langues...) tout en confortant, par les principes mêmes de leurs pratiques de la science, ce qu'ils critiquent, puisque, en pratiquant des sociolinguistiques « cartésiano-positivistes », ils produisent le terreau qui a rendu possibles ces dominations, injustices, marchandisations. En effet, ces différents phénomènes ne sont possibles que sur un arrière-plan considérant que ce qui est essentiel chez l'homme c'est ce qui est rationnel, « technique », puisque c'est la priorisation du rationnel (mode de penser technicisé, codifié, visant le contrôle) qui permet le technique, ce qui, en dernier lieu, aboutit à des formes d'injustice et de domination, fondées sur l'idée qu'en contrôlant un être humain on peut l'« utiliser » (le rendre « outil »). Une façon de les combattre (et c'est ce que font beaucoup de sociolinguistes) est certainement de ne pas contester la mécanique sociale, et de tenter d'en améliorer le fonctionnement. Une autre façon consiste à contester qu'une société puisse jamais être assimilée à une machine et tenter d'aborder le problème par cette critique. Cela permet en tout cas d'éviter le travers des SHS que dénonce M. de Certeau, lorsqu'il souligne que les SHS « trouve[nt leur] assurance dans l'aveu qu'[elles] tire[nt] d'un dominé (ainsi se constitue le savoir de / sur l'autre, ou science humaine) » pour reprendre l'expression citée plus haut. Pour dire les choses autrement, en jouant le jeu que se sont imposé et / ou se sont vu imposer les SHS, à savoir une certaine métaphysique du signe technicisé qui les fonde, ces sociolinguistes valident, dans leur pratique scientifique, les bases mêmes des mécanismes qui ont favorisé les phénomènes qu'ils dénoncent, et qu'ils contribuent donc à alimenter.

Mais avant de poursuivre, il faut peut-être insister une dernière fois sur l'idée qu'une sociolinguistique « de la réception » n'est absolument pas une sociolinguistique essayant de reconstituer « fidèlement » la réception des autres comme essaient parfois de le faire les SHS, mais une sociolinguistique qui intègre toutes les conséquences, dont un certain nombre déjà ont été exposées ci-dessus, du fait que la compréhension, notamment antéprédicative, inexpugnablement sensible et imaginaire et ancrée dans l'histoire et l'imagination de l'histoire, est au cœur de ce qui fait un être humain, et tout *L*.

Cela souligne donc la dimension sensible, poétique et imaginaire dans laquelle travaillent les SHS et humanités, et une sociolinguistique de la réception.

¹⁰³ Un monde imaginaire assez paradoxal, d'où serait imaginairement expulsé tout imaginaire.

Le travail herméneutique : ce que (se) comprendre veut dire

La raison pour laquelle je mobilise souvent « travail » comme dans le titre ci-dessus tient aux connotations de ce terme, qui implique, en se souvenant de son étymologie, labeur, pénibilité, et éventuellement un processus permanent, comme dans les emplois monovalents du verbe : « le bois travaille », évolue, se transforme (vieillesse), notamment parce qu'il participe de son environnement : hygrométrie, température, contraintes mécaniques, et en porte les traces. Évidemment, les significations obstétriques de « travail » sont mobilisées aussi, comme les glotto-socio-genèses humboldtiennes, dans la perspective d'accouchements d'êtres nouveaux.

Une des conditions du travail herméneutique implique, on l'a vu, 1) *le travail réciproque de l'antéprédicatif et du L*, 2) que cela se fasse *avec les autres, dans la socialité*, eux seuls pouvant nous aider à nous voir différents, et une troisième sans doute, 3) en *acceptant une certaine mesure de disruption voire de conflictualité*, parce que seuls les autres, en ce qu'ils sont différents, et assument ces différences face à nous (et nous les nôtres face à eux), peuvent nous permettre de nous comprendre « soi-même comme un autre » pour faire écho au titre de P. Ricoeur. Enfin, pour que ce travail soit possible, il faut évidemment 4) *que ces différences importent, comportent des enjeux « existentiels »¹⁰⁴, pour être motivantes et qu'elles puissent permettre d'amorcer ce processus complexe*, donc qu'elles soient liées à des composantes qui concernent, touchent, instabilisent ceux qui se livrent au travail herméneutique, parce qu'il est douloureux, pénible, fastidieux, obsédant, long, et que l'on ne parvient pas à des évolutions significatives sans motivation puissante, liée à des enjeux importants. Cela revient à dire, que, lorsque ce travail concerne des aspects essentiels d'un individu, de sa culture, cela entraîne, par définition, une certaine disruption voire conflictualité¹⁰⁵, qui constitue une condition nécessaire, dans un long processus. Ce processus peut bien entendu être, plutôt que « conflictuel », heureux, plein de félicités, comme dans les élans mystiques ou amoureux... en se souvenant cependant que ces élans passionnés connaissent aussi leurs tourments, convulsions et disruptions.

C'est bien entendu une option délicate, éthiquement, moralement, politiquement que de poser la conflictualité comme condition, éventuellement permanente, de ce travail et il convient donc d'explicitier ce point.

Il faut commencer par évoquer le caractère tabou de ce thème, qui fait qu'on ne l'aborde souvent pas du tout, ou peu, et avec précaution. Il convient de rappeler quelques éléments à ce propos.

De l'inévitable conflictualité, agonisme, disruption, instabilisation

Plus bas, j'utiliserai seulement le terme « conflictualité », pour ne pas répéter les autres facettes du phénomène thématique (agonisme, disruption, voire instabilisation).

Personne ne défendra la conflictualité comme souhaitable, pour des raisons évidentes. Une réflexion un tout petit peu critique ne manquera cependant pas de remarquer aussi que la conflictualité peut, de manière tout aussi évidente, être considérée comme omniprésente, se manifestant partout et en tout temps (sinon on ne la rejeterait pas avec autant de constance : son omniprésence et sa permanence stimulent ce rejet universel), *dès lors qu'il y a diversité, pluralité* (donc, dans toutes les sociétés humaines).

¹⁰⁴ Ce terme n'est pas très compatible, dans son sens habituel avec les perspectives PH, (l'existentialisme sartrien, qui est une interprétation très divergente de M. Heidegger), mais demeure très commode.

¹⁰⁵ La problématisation du sens de ce terme sera effectuée plus bas, une fois levées quelques hypothèses le concernant.

Cela est vrai de toutes les sociétés et cultures plurielles, démocratiques, si bien qu'un certain nombre de sociologies se sont développées largement à partir de l'idée que les sociétés et cultures se fondent prioritairement en lien avec un impératif de la vie collective qui est la prévention de la conflictualité. On se souvient évidemment de S. Freud dans *Totem et tabou*, on peut évoquer l'œuvre, superficiellement assez proche, quoique avec un argumentaire différent, de R. Girard, qui se consacre largement à ce problème. Sans chercher à être exhaustif, il faudrait néanmoins rappeler aussi que E. Goffman s'en préoccupe, les rituels d'interaction ayant pour fonction, parmi d'autres, de diminuer les risques de conflictualité, et que G. Simmel y consacre une part importante de ses réflexions, sans oublier par exemple la sociologie marxiste, qui place également une forme de conflictualité au cœur des évolutions historiques¹⁰⁶, ainsi que sa place dans la réflexion de l'École de Chicago concernant les processus d'intégration sociale, passant par une phase de rivalité et de concurrence au sein d'une société plurielle qui se conclut, chez eux, par le *happy end* obligé de la convergence.

On ne peut, avec ces éléments contradictoires en miroir les uns des autres, manquer d'interpréter leur cooccurrence symétrique comme une forme d'équilibre, de compensation : la conflictualité est si omniprésente, au moins dans les imaginaires et comme crainte, qu'elle ne peut manquer de susciter du déni, des discours compensatoires, etc., parce que la conflictualité est toujours, pour le moins, inconfortable. Ces déniers et discours compensatoires ne sont donc pas à interpréter littéralement, mais dans une perspective plus large : ils affirment moins un constat (les sociétés seraient, effectivement, paisibles) qu'une exigence, une prescription (il ne faudrait surtout pas qu'elles soient conflictuelles). Par ailleurs, et en écho avec une partie du contenu de la partie précédente, si les sociologies holistes¹⁰⁷ peuvent évoquer la conflictualité de manière globale et dans des problématisations à caractère symbolique qui leur donnent du sens, beaucoup de sociologies relevant de l'individualisme méthodologique se privent de cette possibilité, en ne pouvant plus guère les percevoir qu'au plan interindividuel, donc de manière seulement très « ponctuelle », en tant qu'exemples menant forcément vers un *happy end*. Cela participe probablement de la difficulté actuelle des sciences sociales à évoquer ces questions, avec l'importance prise par les courants d'inspiration pragmatocybernétiques.

Il faut enfin ajouter à cet ensemble déjà riche les travaux de C. Mouffe, dans la suite de ceux de C. Lefort, qui défendent l'idée que la conflictualité est inhérente et constitutive des démocraties, dans une perspective que C. Mouffe appelle « agonistique » pour les différencier des « antagoniques ». Les démocraties agonistiques, qui sont aussi des démocraties approfondies, vivent un conflit permanent fondé sur la reconnaissance de partenaires de débat jugés valables¹⁰⁸ notamment parce qu'assurant la diversité et la pluralité et évitant la mort des sociétés par leur homogénéisation¹⁰⁹. Cette idée me paraît particulièrement pertinente pour les sociétés pluri-lingues / culturelles / culturelles / etc.

¹⁰⁶ On trouverait également des références au rôle constitutif de la conflictualité dans les relations humaines chez M. Merleau-Ponty, E. Levinas.

¹⁰⁷ Celles qui considèrent que les comportements sociaux ne sont pas simple addition des comportements individuels, parce que des dimensions symboliques, mythiques, sacrées (E. Durkheim), interviennent aussi dans les processus sociaux. L'option holiste s'oppose à l'individualisme méthodologique, qui postule que la résultante globale qu'on appelle « société » se construit dans la multitude d'échanges interindividuels (les interactions) et s'y résume, à la façon dont les marchés, qui réunissent des acteurs pourtant concurrents, finiraient toujours, selon les économistes libéraux, par atteindre le « juste prix », celui qui ajuste au mieux l'offre et la demande, et suscite les investissements de ressources les plus judicieux.

¹⁰⁸ Sans connaître ces travaux, cela fait assez longtemps que je défends une idée proche, en considérant que la conflictualité est constitutive des sociétés, et productive, à condition que les intervenants dans le débat s'envisagent investis dans une relation durable (et ne visent donc pas l'élimination des « autres ») (Robillard, 2008d, 2009c, 2012a, 2014a et b).

¹⁰⁹ Pour C. Mouffe, la montée des extrêmes en Europe serait liée à l'érosion des différences entre gauche et droite, qui valorise les extrêmes pour que le débat démocratique puisse trouver du comburant.

Cette mise en perspective, me semble-t-il, autorise à poursuivre la réflexion sur la dimension de la conflictualité, maintenant que sont levées les préventions et *a priori* qui en faisaient un véritable tabou.

Examinons maintenant la notion de conflictualité elle-même. Si je choisis « conflictualité » plutôt que conflit, c'est bien entendu pour évoquer un climat, une ambiance dans les relations sociales, plutôt que le conflit lui-même, en tant qu'évènement, « brut de décoffrage ».

Si l'on part par commodité du terme « conflit », étymologiquement, « conflit » signifie « se battre » (lat. *fligere*¹¹⁰) « avec » (lat. *con*), et évoque, donc, au sens propre, le combat physique, armé ou non, visant à faire disparaître un adversaire. Au sens abstrait, et dans le pire des cas, le conflit signifie donc que les adversaires veulent imposer leur point de vue, discréditer celui de l'adversaire.

Ce sens ne me semble pas à écarter des dynamiques herméneutiques pour au moins trois raisons.

D'une part, parce que si la conflictualité fait partie intégrante de la socialité, il faut bien en tenir compte dans nos réflexions. Le fait de parler d'un phénomène jugé négatif ne signifie nullement le cautionner, et dans beaucoup de cas, cela est une condition nécessaire à la lutte contre lui (autrement, les médecins seraient suspects de vouloir nous infliger des maux physiques). La question, moins que celle consistant à se demander si on doit ou non en tenir compte (la réponse est bien évidemment « oui »), se métamorphose en interrogation sur le statut de la conflictualité, cela, bien entendu, pour la comprendre, la canaliser, lui donner du sens, s'y opposer, la prévenir si possible.

D'autre part parce qu'il me semble légitime de problématiser ces processus par leurs aspects intenses, parce que cela relève d'un style de compréhension légitime. Plutôt que de s'intéresser aux frontières entre problématisations, où tout risque de se ressembler comme on le sait¹¹¹, notamment dans les sciences humaines où la plasticité des notions les rend souvent indiscernables, il me semble heuristique de travailler plutôt sur les centres typiques, où les différences s'accusent. De ce point de vue, la question n'est donc pas, une fois de plus, de s'interroger sur la pertinence de la conflictualité, ce qui me semble facile à argumenter en tant que noyau d'un pôle, mais de l'équilibrer par d'autres pôles éventuels en se demandant quel serait le contraire de la conflictualité (la concorde, la paix, l'unité, l'amitié, l'amour, la compassion, l'empathie ?) et comment le problématiser dans ce cas de figure. Or s'il est assez facile d'observer des sociétés conflictuelles, il est plus rare d'en trouver qui correspondent à ces derniers termes, qui posent toujours un objectif, et ne partent pas d'expériences « empiriques¹¹² ».

Enfin, la dernière série d'arguments sera pragmatique : n'est-il pas sage d'envisager les issues parmi les pires, à la fois 1) parce que ce sont celles-là qui nécessitent le plus des interventions, donc des réflexions, 2) parce qu'elles constituent d'heuristiques mises à l'épreuve des réflexions plus théoriques, parce que ce sont celles-là qui argumentent le mieux de l'utilité d'une discipline (si la médecine se limitait à la « bobologie »...) 3) parce qu'il est prudent d'envisager toute la gamme des possibilités, des plus optimistes aux plus pessimistes, et dans ce cas il vaut mieux, sinon ériger en paradigme les plus ardues, du moins les garder

¹¹⁰ Ce mot produit aussi le champ lexical suivant : « flageller », « infliger », qui est assez explicite.

¹¹¹ La conséquence en est une forme de relativisme : toutes les démarches se vaudraient donc à peu près sans jamais être contradictoires. L'étape suivante aboutit au fait que soit / et on préconise un subtil dosage des paramètres, soit / et que cela dépend des contextes, etc. Dans ce cas, il faudrait aussi en conclure que la réflexion approfondie est assez inutile, puisqu'on en connaît d'avance l'issue, et qu'on doit donc se borner à établir des listes de paramètres à doser, et une typologie de contextes. Il me semble qu'une démarche qualitative part du présupposé qu'il y a des qualités, fondées sur des différences, liées à des enjeux, qui font que tout n'est pas équivalent à tout, et qu'il y a donc des choix, d'ordre politique, éthique, à arbitrer.

¹¹² Les guillemets pour rappeler que « empirique », dans la perspective exposée ici, n'a pas le même sens que dans les perspectives majoritaires.

dans l'horizon des préoccupations quotidiennes, ne serait-ce que pour les éviter, à défaut de pouvoir les empêcher.

En prenant en compte en permanence que c'est la question de la pertinence de la conflictualité qu'il me semble important d'examiner (et pas le conflit), on peut maintenant considérer un type de conflictualité qui me semble particulièrement pertinent.

Le sens auquel je me réfère ici est juridique et judiciaire¹¹³ : la conflictualité est alors nécessairement liée à des différends d'interprétation, de sens, avec des conséquences qui importent. Il s'agit d'argumenter, sur la base de signifiants, textes, traces, d'indices, bref de signes, de sens divergents, agonistiques, qui comportent des enjeux, et confèrent à l'ensemble de la relation une dimension conflictuelle qui motive, contraint les parties à expliciter comment elles parviennent à ce sens, vital pour eux, à partir de traces qui sont pourtant « les mêmes » en apparence (elles ne sont les mêmes qu'« objectivement », c'est-à-dire, on le comprend, hors humanité). Dans ce type de relation, le sens est, par définition, pluriel, différent, loin d'être univoque et évident, et l'essentiel du travail consiste à argumenter de la validité du sens qu'on veut donner à des ensembles de signes, la discussion pouvant aller jusqu'au débat sur le statut de signe, de signifiant, ainsi que l'argumentaire qui permet de leur donner un sens ou un autre, etc. Les signes n'y sont donc pas considérés comme recélant l'essentiel du sens : *à partir d'eux s'argumentent différents sens*. L'éventualité malheureuse du conflit doit donc être conservée dans l'horizon des possibles, parce que c'est en quelque sorte l'épouvantail qui motive le débat d'interprétation à aller le plus loin possible sous forme de *débat*.

La conflictualité est donc, dans sa phase juridique et judiciaire, une tentative d'appropriation, ensemble, et divergente, d'un problème dont on fait l'hypothèse, à propos duquel on croit qu'il est partagé. Il faut insister sur cet accord ou cette croyance dans un accord, qui seul permet la conflictualité, sur la base d'un arrière-plan considéré comme commun et fondateur de socialité, à savoir la / les langues dans laquelle/ lesquelles le droit est rédigé, les textes de droit, les traditions juridiques, l'interprétation, par les discours du droit (précédents, textes de doctrine)¹¹⁴. Cette conception a bien entendu beaucoup de mal à être acceptée en France, sans doute en raison d'horizons de références influencés par le rousseauisme (Hazareesingh, 2015 l'argumente bien), alors que, sur ce point, mon horizon s'ancre assez clairement dans la tradition intellectuelle de la démocratie britannique, avec des horizons de rétrospection hobbesiens (pour T. Hobbes l'homme peut être un loup pour l'homme), et il importe de ne jamais l'oublier pour éviter précisément cette issue tragique¹¹⁵. Cette attitude est d'ailleurs plus répandue qu'on ne le croit, et beaucoup de sociologies fondatrices partent du souci d'éviter le conflit comme on l'a vu plus haut.

Un dernier point mérite une insistance particulière : dans les conflits juridiques et judiciaires, ce qui y met fin, c'est une décision de la part d'une autorité, le juge, décision portant sur le sens. Cette décision se prend de manière herméneutique dans une certaine mesure (et H.-G. Gadamer en fait d'ailleurs un des exemples paradigmatiques de son herméneutique), et il existe des juristes s'inspirant de la PH (voir Debono, 2010), puisqu'elle vise, tout en préservant une tradition du droit qui constitue un pilier social fondateur, à lui donner un sens nouveau dans des circonstances historiques nouvelles, face à des problèmes et besoins nouveaux d'une société. La limite, par rapport aux SHS, est que cette herméneutique, officiellement, ne va pas jusqu'à prendre en compte les particularités du juge, son histoire sociale, personnelle, le caractère social de la juridiction (ville ou campagne...) etc., même si,

¹¹³ Cette idée me vient évidemment de H.-G. Gadamer.

¹¹⁴ La situation se corse quand il y a, aussi, risque de conflits de droits différents (et parfois dans des langues différentes), comme dans certains pays de droits mixtes (Canada, Ile Maurice), ou en droit international.

¹¹⁵ C'est le sens de la démarche de Thomas Hobbes (1588-1679), qui est l'un des fondateurs de la pensée politique britannique, et qui se voit souvent posée en contraste avec celle de J.-J. Rousseau.

par exemple, beaucoup de juges aux affaires familiales sont des femmes et que, le sachant, beaucoup de justiciables hommes prennent soin de se faire assister par des avocates dans les affaires conflictuelles de divorce, lorsque le conjoint et adversaire est une femme. Cette herméneutique empirique ne peut être officialisée, dans des pays dans lesquels une croyance fondatrice est l'homogénéité du droit et de la justice. Les SHS sont également tributaires de ce rôle prescriptif : dans une société fondée sur la prépondérance du rationnel, le chercheur ne peut mettre en jeu et débat la dimension socio-personnelle de son travail, puisque cela minerait les raisons pour lesquelles on pourrait vouloir lui demander un avis, une consultance, une expertise : les SHS interdisent donc, sous prétexte de relativisme entre autres motifs allégués, la présence des individus dans le discours scientifique (cf. l'ouvrage de V. Debaene, évoqué plus bas).

On touche là un point nodal : l'herméneutique, poussée jusqu'à un certain point dans la recherche de cohérence, met en lumière de manière crue et extrêmement salutaire, la prise de pouvoir trop peu thématifiée et mise en débat, le rôle régulateur et prescriptif des SHS, souvent plus ou moins soutenu par le politique (Robillard 2014, pour ce qui concerne le rôle de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, en France). Leur rôle le plus important (et *donc* caché) indépendamment de l'utilité de leur travaux empiriques¹¹⁶, est donc d'affirmer les dogmes de nos sociétés et ainsi de les perpétuer, de les stabiliser dans le temps. Ces dogmes sont implicitement affirmés par les SHS dans leur corps doctrinaire méthodologique : l'importance des signes, de la rationalité pour les interpréter, qui fondent nos sociétés dans une croyance partagée dans un monde régulable, éventuellement par le calcul. Le fait que ces dogmes soient affirmés seulement implicitement¹¹⁷ est crucial, et participe de leur efficacité. Ils échappent ainsi au débat public, demeurent donc impensés, sous les radars du débat démocratique, et donc d'autant plus redoutablement efficaces : dans ce cas aussi, les SHS participent, par dissimulation d'enjeux, de l'imposition fort peu démocratique d'une hégémonie sémiotiste, matérialiste et rationaliste qu'elles seraient bien en peine de fonder de manière sémiotiste, matérialiste et rationaliste, intéressante contradiction.

En cela, les enseignant-chercheurs en SHS sont, avec les juges, les enseignants en général, des « grands prêtres » d'un certain ordre social, le problème étant qu'il y a là une dimension démocratique à approfondir : en démocratie, tout, et surtout le plus significatif, doit en principe être débattu publiquement, et ce n'est pas le cas de ce corps doctrinaire occulté.

Il ne s'agit absolument pas, par cette mise à nu, de contester les fondements de l'ordre social, mais de les rendre au débat démocratique et public, d'en rendre discutables le statut épistémologique et les enjeux.

Voyons d'abord les conséquences de la soustraction de ces éléments à tout débat : les sociétés démocratiques, dans ce cas, faillissent à leurs propres exigences, demeurent beaucoup plus proches des sociétés théocratiques ou autocratiques, qu'elles prétendent remplacer avec avantage, puisque des éléments fondateurs du pouvoir demeurent cachés pour la majorité des citoyens, seule une élite y ayant accès.

En effet, dans des sociétés démocratiques, les dogmes sur lesquels reposent ces sociétés doivent être explicités en permanence, leur légitimité constamment discutée parce que le monde change sans cesse, et que ces sociétés sont loin d'être, dans leur état actuel, parfaites. Leur caractère dogmatique doit également être rappelé en permanence pour éviter toute sédimentation, et c'est sans aucun doute le rôle, sinon des SHS, puisqu'elles adhèrent trop aux

¹¹⁶ Qu'on peut par ailleurs relativiser un peu, quand on mesure qu'un grand nombre d'entre eux consiste en des paraphrases assez littérales d'éléments de corpus qui n'apprennent rien de nouveau, et cela de manière parfois assez répétitive dans le temps.

¹¹⁷ Si on cherchait un exemple de l'essentiel caché, en voilà un : les travaux empiriques servent donc, en feignant que l'essentiel est constitué de leurs corpus et résultats, à affirmer à travers cela l'intangibilité des dogmes des sociétés occidentales.

dogmes sociaux pour le faire, du moins celui des humanités PH, parce que la règle démocratique exige que tout ce qui est important soit débattu, et ces questions le sont, indubitablement. Les soustraire au débat public permanent est anti-démocratique, et si les SHS ne peuvent pas assurer l'animation de ce débat pour des motifs de conformisme, le rôle des humanités, dans un rôle d'alternative indispensable, étayées par des perspectives PH, devient donc crucial (l'alternative étant la transformation des SHS par intégration de la PH).

Cette exigence ne peut absolument pas être assimilée à un quelconque nihilisme, argument trop facilement et trop mécaniquement dégainé pour rester crédible, face aux perspectives PH. Reconnaître notre humanité avec l'évidence de sa finitude (donc celle de nos institutions), et tout ce que cela entraîne comme conséquences, notamment celle du fondement arbitraire, traditionnel, historique, des sociétés ne peut être considéré comme nihiliste que si l'on considère comme possible qu'une société humaine puisse être fondée sur quoi que ce soit d'indubitable.

Comme ce n'est ni argumentable rationnellement seulement, ni démontrable empiriquement, cette contradiction fondatrice, doit, de manière très salutaire, être mise en débat, ainsi que ses enjeux, et assumée en permanence par les sociétés et leurs institutions, ce qui rend indispensable des perspectives PH.

En d'autres mots, si les juges, enseignants et enseignants-chercheurs notamment jouent le rôle de grands prêtres assumant la cohésion sociale, il faut, à la fois, qu'ils jouent pleinement ce rôle fondateur, *et qu'ils l'assument comme tel s'ils sont démocrates*, sans le parer d'imaginaires vertus de rationalité et d'universalité qui leur permettraient de se soustraire au débat démocratique et à leurs responsabilités. Il faut aussi, dans ce cas, assumer le rôle fondamental des SHS, actuellement occulté : certes, elles servent secondairement à produire des études empiriques et autres « expertises », mais, avant tout, leur rôle est d'affirmer et de prescrire des valeurs permettant de fonder des sociétés, et de leur assurer une certaine stabilité : ce sont des religions modernes (voit V. Feussi dans ce numéro ; E. Durkheim n'affirmait-il pas qu'une société est toujours un peu religieuse, par exemple à travers la prohibition de l'inceste, qui produit une forme de sacré ?). Assurer une stabilité minimale n'est cependant pas assimilable au fait de soustraire une question centrale au débat : la stabilité n'est pas contraire à la démocratie, qui ne se nourrit que de pluralisme, donc de conflictualité organisée. Si les sociétés démocratiques (et les SHS) ne peuvent supporter le salutaire décapage de ces certitudes par les perspectives PH, alors il faut qu'elles assument un statut, autre, celui de « démocraties réduites » ou de « démocraties sectorielles », ou « démocraties élitaires », dans lesquelles les clercs soustraient certains éléments au débat public, en le conservant, dans le meilleur des cas, pour un débat entre initiés.

Les SHS rejettent la possibilité du questionnement de leurs dogmes partagés, et implicitement, en France par exemple, l'argument qui vient fréquemment dans le débat pour justifier cette occultation consiste à souligner que ces questions sont réminiscentes des questions religieuses, et qu'il serait malséant, par ce biais, de risquer de les conforter dans un état laïque. Cette position est très ambiguë, paradoxale même, et probablement contre-productive, puisqu'elle consiste, pour prévenir le retour de certains dogmes, à introduire une autre dogmatique, en la rendant indiscutable, au sein même des SHS. Il est inévitable, on l'a vu, de fonder des sociétés sur des dogmes ou métaphysiques, mais il est plus discutable de rendre ces dogmes *sacrés*, puisque le sacré consiste à considérer, imposer, que certaines choses soient maintenues hors d'atteinte (une des étymologies de « sacré » est « séparer », distinguer¹¹⁸).

¹¹⁸ Je dois à V. Castellotti et E. Huver de m'avoir suggéré cet argumentaire, à partir des travaux de G. Agamben.

PH et « origines du monde », originarité du sens

Les courants PH, on l'a vu, en particulier chez M. Heidegger, qui est sans doute le plus explicite à ce sujet, se demandent – question que ne se posent pas les SHS orthodoxes – « Comment se fait-il que nous puissions avoir un monde présent à nous ? » : soit la question de « l'origine du monde » (Lyotard, 2004 : 27), parce qu'elle fait l'hypothèse que la façon dont le monde s'origine pour nous participe de manière significative à son sens (cf. problématisation de la phénoménologie par M. Heidegger, ci-dessus).

la phénoménologie ne se pose pas le problème criticiste à proprement parler, elle se pose le problème de l'origine du monde, celui-là même que se posent les religions et les métaphysiques. Sans doute ce problème a-t-il été éliminé par le criticisme, parce qu'il était toujours posé et résolu en termes aporiques. Le criticisme l'a remplacé par celui des conditions de possibilité du monde pour moi. (Lyotard, 2004 : 27. soulignement de l'auteur)

On s'aperçoit également, en ce faisant, que *les SHS se sont interdit toute possibilité de revendication crédible d'universalité*, parce qu'elles se sont ainsi immunisées de tout dialogue contradictoire et paritaire avec les sociétés, nombreuses, pour lesquelles le religieux est explicitement fondateur, puisqu'elles ne peuvent plus s'en laisser interroger paritairement et contradictoirement, dans un « dialogue interculturel » qui sonne plein : un vrai dialogue interculturel ne soustrait rien au dialogue. Les SHS interrogent ces sociétés en leur demandant « Que faites-vous de la rationalité ? », question légitime qui leur permet de les problématiser de manière contradictoire, instabilisante et très pertinente. Cela suppose que, elles-mêmes, les SHS, si elles prétendent à l'universalité, puissent accepter, symétriquement, une interrogation tout aussi instabilisatrice quant à leurs propres fondements.

Or les SHS (et peut-être tout particulièrement en France) ne peuvent que considérer avec quelque condescendance (implicite, les explicites dénégations du contraire abondant dans les textes de recherche) la question que ces sociétés leur posent, à savoir : « Qu'avez-vous fait de vos dogmes ? ». *Les SHS se ferment, par principe constitutif et par anticipation, et par impossibilité d'aller jusqu'au bout d'un argumentaire rationnel dont elles professent pourtant le caractère indispensable, à la fécondité du dialogue universel et du travail herméneutique, en le remplaçant par l'objectualisation des autres et de leurs croyances*¹¹⁹. Comme on le verra plus bas, entre individus comme entre sociétés, *la seule forme envisageable d'universalité entre êtres humains est le dialogue contradictoire « existentiel » ou « ontologique », où l'on est prêt à prendre le risque de la mise en cause en profondeur à la faveur du débat, jusque dans ses sensibilités fondatrices, en s'y engageant pleinement et en s'y mettant « en jeu »*¹²⁰.

Cet arrière-plan, déjà, ne peut que susciter de la conflictualité : en effet, chaque ensemble de langues-cultures, chaque unité politique, repose sur ce qu'on peut ramener à une ou quelques façons (en cas de plurilinguisme, pluriculturalisme vivant) d'imaginer le monde (et

¹¹⁹ Ainsi G. Balandier peut-il préconiser (2006 : 31), pour l'anthropologie, que l'on décrive les autres, et donc leurs être-au-monde, sans vraiment faire l'expérience de leurs façons d'être-au-monde, ce qui, curieusement pour une science empirique, lui enlève toute « empirie » : comment peut-on dire quelque chose de l'expérimentation des autres, sans l'expérencier soi-même, puisque c'est cela même qui l'ancre dans l'empirique ?

¹²⁰ On mesure l'écart par rapport à l'humanité « humaniste », rousseauiste, où la compassion est le maître-mot. C'est ce qui fait des travaux tels ceux de M. de Certeau des tentatives tout à fait singulières, comme ceux des penseurs PH. Il n'est pas indifférent qu'il s'agisse de chercheurs ne rejetant pas d'emblée toute dimension religieuse (sans pour autant confondre le religieux et le laïque), parce qu'il s'agit de personnes pouvant plus facilement que d'autres mesurer la cécité des SHS occidentales, la religion étant le « grand autre » des SHS. Cela devient de plus en plus sensible en France depuis les événements du 13 novembre 2015.

non pas à une conception du monde¹²¹). Ce qui a l'air de n'être qu'une nuance constitue une différence saillante. Ce qui importe, ce n'est donc pas une vision du monde cadrée et fixée une fois pour toutes, mais une façon de le considérer, de l'intuitionner, qui laisse beaucoup de marge et de place à la créativité. On voit déjà une source de conflictualité dans cette situation, puisque chaque individu, s'il décide de s'émanciper de l'empire du « on » pour se prendre en responsabilité, doit donc se rebeller contre ce cadre, et, comme le fait remarquer M. Debono dans sa thèse, contre le « fascisme de la langue » de R. Barthes (Debono, 2010, § 1.1.).

Cette remarque est l'amorce de bien d'autres : la PH, et particulièrement en son sein, M. Heidegger, conteste la façon de raconter l'histoire intellectuelle de l'Occident. L'histoire communément admise fait remonter à Aristote la conception de la science fondée sur la raison, alors que M. Heidegger argumente que cette interprétation d'Aristote est discutable, et en propose une autre, en considérant donc, en somme, que c'est une forme fossilisée de la pensée d'Aristote, notamment par le travail de la pensée latine, puis chrétienne, qui a produit la science actuelle, alors que si on avait suivi l'« autre » Aristote, on aurait valorisé la fibre PH dans les sciences.

On comprend donc, avec cet exemple, que les perspectives PH impliquent un questionnement profond des fondements mêmes de nos sociétés, autre source de conflictualité probable¹²². Cette conflictualité est intensifiée par le fait qu'il ne s'agit pas, comme c'est le cas pour beaucoup de critiques sociales dans les SHS, par exemple d'inspiration marxiste, de s'exercer dans l'arène intellectuelle habituelle, puisqu'elle met en cause les usages habituels du débat intellectuel et donc les limites et règles de cette arène elle-même, notamment l'acceptation de l'obligation du débat selon des formes, en dernière analyse, exclusivement rationalistes. Cela touche bien évidemment les sciences humaines. Ainsi par exemple :

La sociologie, ou la « pensée sociologique » comme dit aussi Heidegger [...], est en définitive ce mode de pensée qui réfère tout ce qui est aux directives et aux plans qu'assigne la société. Mais la « société », précise Heidegger qui lui confère un sens très spécifique, « veut dire société industrielle », laquelle désigne l'égoïté, c'est-à-dire la subjectivité portée à son élévation extrême [...]. C'est à la planification ainsi réglementée de la société industrielle que concourt la sociologie, en commençant par la mise à disposition de l'homme déterminé comme « animal social ». (Nicolas, 2013 : 1231)

Par ailleurs, on l'aura compris, la (socio)linguistique est également touchée, puisque la philosophie du langage qui la légitime est frontalement mise en cause comme l'affirme J. Trabant : « Ce qui s'appelle « philosophie du langage » c'est avant tout une activité qui pense contre le langage » (Trabant, 2014 : 585), début qui lui permet ensuite de déployer l'idée humboldtienne de « langage » dans sa lecture de W. von Humboldt, tiède cependant en comparaison de ce que d'autres, notamment M. Heidegger, ont pu en dégager.

Comprendre avec l'inapparent

De quel ordre seraient les propositions faites par les courants PH, si on les traduisait en termes de SHS, ou, mieux, d'humanités ?

L'élément majeur en serait constitué par l'idée que le sens apparent ne se comprend que lorsqu'il est pris en compte avec ce qui est inapparent.

¹²¹ Je fais allusion ici à W. von Humboldt dont la réflexion est extrêmement riche, et pas à E. Sapir et B.L. Whorf, que les sociolinguistes invoquent trop souvent pour ces questions, sans référence à W. von Humboldt malgré son antériorité et la richesse de sa pensée.

¹²² On se référera, sur ce point que je ne peux développer ici, aux ouvrages tardifs de M. Foucault (2009 par exemple) sur les cyniques, dont la fonction sociale, selon lui, est d'assainir la socialité en posant les questions qui mettent à nu les présupposés cachés des sociétés.

[le phénomène est m]anifestement quelque chose qui, d'abord et le plus souvent, ne se montre justement pas, qui, à la différence de ce qui se montre d'abord et le plus souvent, est en retrait mais qui est, en même temps, quelque chose qui fait essentiellement corps avec ce qui se montre d'abord et le plus souvent de telle sorte qu'il en constitue le sens et le fond. (Heidegger, 1986, § 7 C : 62 ; soulignement de l'auteur)

Mais s'il est caché, comment faire ? N'est-il pas plus « raisonnable », ou « pragmatique », d'y renoncer, comme le font les SHS, fondées en cela par les arguments de L. Wittgenstein, et l'épistémologie pragmatiste de manière générale¹²³ ?

Sans entrer dans trop de détails, les présupposés qui permettent tant à L. Wittgenstein d'une part, que, d'autre part, à l'épistémologie pragmatiste, de privilégier les signes, en insistant sur la dimension matérielle des signifiants, prennent leurs sources dans une interprétation dominante de l'ontologie aristotélicienne, qui infuse la majorité des épistémologies postérieures. Le point central chez Aristote, selon ces interprétations, est sans doute la conception fondamentale du monde dans une consistance « réaliste » (qui serait donc indépendante des observateurs) et de l'homme comme « animal rationnel », deux présupposés qui l'ancrent prioritairement dans une forme de « physicalité » et de « contrôle », ce qui semble donc justifier la priorité accordée, dans les processus de sens, à la matérialité du monde, et, en son sein, à celle des signifiants au sein du signe, qui conduirait, par des processus compliqués mais sûrs, rendus possibles par la rationalité, au sens.

L'originalité des courants PH est de proposer une alternative à cela, en postulant que la perception physique¹²⁴ n'est intelligible que parce que chaque être humain est fondamentalement constitutif, nous l'avons vu, de la « chair » du monde, et que chaque perception est indissociable donc de la pulsion de sens qui anime chaque être humain, au sens fort : c'est l'essentiel de ce qui le constitue et le fait vivre. C'est cet élément fondamental qui permet de comprendre le sens de ce qui se voit, se touche, s'entend, se sent, et qui constituerait ce qui *a priori* se vit comme un élément mystérieux, voilé au sens où il est « recouvert » par un certain nombre d'évidences, et d'allants de soi, notamment de « discours circulants ». Nous ne voyons, touchons, entendons, etc. le monde que parce que ces allants de soi créent des horizons de perception (et en excluent d'autres), et la sensation physique ne se fait pas indépendamment de ces horizons, mais sont organisés par eux, et se font par leur truchement. Il ne s'agit donc pas de « représentations » du monde, qui « habilleraient » superficiellement nos sensations physiques, par ailleurs demeurées indépendantes de toute influence. Les courants PH considèrent que nos sens physiques ne peuvent donner du sens que parce que leurs sensations ne peuvent jamais être « purement » sensations physiques dépourvues de sens. Lorsque nos sens perçoivent quelque chose, le ver du sens est déjà dans le fruit, en raison du *Lebenswelt*, de la jction¹²⁵ dans le monde du *Dasein*, qui apparaît avec la vie humaine. Un être humain qui veut entamer le difficile travail de compréhension des autres qui dépasserait le superficiel, doit essayer de comprendre ce qui en permet la genèse chez lui parce que cela fait partie de tout sens pour lui. Si la compréhension des autres, que visent les humanités, en participe, alors, le travail des SHS ne peut se dispenser de ce travail sur soi, concomitamment à celui qui consiste à rencontrer les autres : les deux, conjoints, concomitants, constructifs dans leur opposition, sont indispensables à la désobstruction

¹²³ Dans cette veine, il faudrait inclure les lectures de chercheurs tels que F. Rastier, J. Trabant ou H. Meschonnic qui, tout en reconnaissant une forme de déficit herméneutique à la (socio)linguistique actuelle, ne vont pas aussi loin que nombre de penseurs PH.

¹²⁴ Je n'accepte ici l'idée que la perception peut n'être que physique que pour les besoins du raisonnement, comme on le verra plus bas.

¹²⁵ Ce terme est significatif des perspectives PH, qui considèrent qu'un être humain est jeté dans le monde, puis s'y jette à chaque instant dans la mesure où il n'en maîtrise pas tous les aspects, et doit donc en permanence y prendre des risques, faire des paris, qui engagent à chaque fois son existence.

réciroque du sens des participants, un peu comme l'on peut dire que le diamant seul peut entamer le diamant.

Cette métaphore même procède d'une logique de la conflictualité. Il s'agit maintenant de l'explicitier en argumentant comment et pourquoi cette « qualité » relationnelle est probablement nécessaire, mais pas suffisante ?

M. Heidegger insiste, par des choix de termes (en traduction : « désabritement », « clairière », « désobstruction », « destruction » (dé-struction)), sur l'effort indispensable pour remonter dans l'histoire du sens, en essayant d'aller le chercher à la source, malgré les obstacles. Il ne s'agit pas de tenter de trouver la source « pure » de toute influence, mais de la débarrasser des obstacles qui imposent des compréhensions par le jeu des traditions. Ces obstacles, il s'agit de les « démanteler » (Robillard, 2008a), donc de les comprendre (le démantèlement suppose la compréhension de la structure en démantèlement, pour la « démonter », et ne pas la « casser » ce faisant), de les penser avec sa façon unique d'être-au-monde, son imagination et son travail intellectuel. Mais ce travail est profondément « instabilisant », « dé-structeur » dans la mesure où il exige de prendre le risque de la modification de tous nos repères fondamentaux, et est donc générateur d'anxiété, voire d'angoisse et de conflictualité dans la mesure où seul ce travail permet le comprendre le sens sous-jacent en prenant la responsabilité de ce sens.

C'est par exemple le travail re-fondateur qu'effectue M. Heidegger, lorsqu'il entreprend, parce qu'Aristote est considéré comme « le » fondateur de la pensée occidentale, de comprendre d'abord pourquoi il a été interprété comme il l'a été par sa postérité latine et chrétienne (etc.), avant de l'interpréter autrement, en revendiquant la vérité¹²⁶ de son interprétation à lui, qui, notamment, conteste qu'Aristote ait jamais argumenté en faveur du caractère fondamentalement logique du langage et de ses catégories (Arjakovsky, 2013 : 107). Il argumente que l'on peut parvenir à une autre lecture d'Aristote, à condition que, au préalable, on ait désobstrué les textes d'Aristote des interprétations sédimentées qui en orientent l'interprétation pour tous les successeurs des philosophes latins et chrétiens, ce qui nécessite que l'on comprenne pourquoi ces interprétations ont pu être greffées sur ces textes, dans quel but, dans quelles circonstances, sous quelles influences.... Pour dire les choses autrement : si, assurément, on ne peut pas atteindre le texte « nu » (ce qui reviendrait à une sorte de recherche d'objectivité), on peut le débarrasser d'une partie des interprétations qui en donnent un sens qui est celui qui était pertinent pour d'autres, à d'autres époques, dans d'autres projets de sens, etc.

C'est la métaphore de la clairière, qui apparaît, plus lumineuse, quand on a franchi l'obstacle du bois alentour, qui est récurrente dans l'œuvre tardive de M. Heidegger. La clairière est, par définition, « vide », ce qui la définit c'est que la lumière y est abondante et permet à de jeunes pousses de prospérer, à partir du sol (de l'*humus*, étymon de « homme »), terme riche en connotations, que je ne peux expliciter ici en détail. On voit bien cependant l'analogie avec une « phénoménologie de l'invisible » : l'essentiel à comprendre est ce qui ne se voit pas, et qui permet à ce qui se voit (et ce qui se voit risque d'induire en erreur) d'être compris.

Ce travail du sens, M. Heidegger le mène face à / avec les autres penseurs auxquels il se mesure grâce à ce qu'il appelle un « combat », une « lutte » :

Dans le champ de la pensée essentielle toute réfutation est un non-sens. La lutte entre les penseurs [au sens de « penser » chez lui, ce qui implique la sensibilité, la créativité et la « méditation », et pas seulement le rationnel] est la « lutte amoureuse » qui est celle de la chose même. (Heidegger, 1983 : 91).

¹²⁶ Dans ce sens de « vérité », il ne s'agit évidemment pas d'une objectivité incontestable, mais de la recherche d'un sens en phase avec une histoire et une projection dans l'avenir, et donc « approprié ».

Ce qui est dit ici dans des inflexions heideggériennes est significatif de la pensée du sens PH¹²⁷.

Il s'agit, pour M. Heidegger, dans ce travail concernant l'histoire de la pensée dont il se sait héritier, de donner à cette histoire un sens qui soit compatible avec son temps et son propre projet sans pour autant rompre le fil d'une tradition¹²⁸, parce qu'elle est fondatrice, tout en en renouvelant le sens d'une manière qui éclaire les enjeux de son époque, ses propres enjeux.

Il faut ensuite essayer, avec sensibilité, imagination et raison, d'en comprendre, d'en investir, d'en habiter les raisons sous-jacentes, celles que parfois les acteurs mêmes ne se sont pas explicitées, pour que cette histoire ne soit plus dénuée de prise en charge par qui que ce soit, et de ce fait reste figée, opaque, inaccessible, imposée, en un sens « objectivée ». Au contraire c'est l'habiter, l'investir avec sensibilité, affectivité, rationalité qui lui fait retrouver du sens en la rattachant à des jectons dans le monde. Cette histoire est alors à nouveau investie par une histoire et un projet, elle retrouve son *humus*, ce qui lui redonne un caractère historique (pas au sens de l'histoire « objective ») et humain. Cela, alors, émancipe pour l'avenir, puisque la projection dans l'avenir que nous faisons est du même type que celles de nos prédécesseurs : nous inscrivons nos choix dans la suite de choix passés, là où, auparavant, nous ne pouvions que subir les effets de mécanismes incompréhensibles, et donc ressentis comme arbitraires, du passé, sans en comprendre les raisons, ce qui obligeait à se projeter vers l'avenir dans la même opacité. La « lutte » concerne la difficulté de ce travail de désopacification, de désévidentialisation, dé-cèlement, dévoilement, qui nous fait adopter un étrange régime de relation avec ce qui nous était / est obscurément constitutif, et donc nous « étrange » à nous-mêmes dans une certaine stupéfaction de cette ancienne familiarité. Celle-ci, perdure, mais autrement puisqu'elle a été explicitée, une fois appropriée. La dimension « amoureuse » est indispensable parce que, dans la mesure où cette étrange histoire que nous découvrons est bien la nôtre, ce n'est qu'en parvenant à l'investir en lui restituant la part de sensibilité et d'affectivité qui l'a habitée, et donc à *la prendre en charge humainement, avec raison, sensibilité et affectivité comme « nôtre »* (et pas seulement comme imposée par des faits chaotiques et insensés) que nous lui donnons du sens, ce qui seulement alors permet l'investissement vers un avenir. Une partie de ce travail de « lutte¹²⁹ » doit donc s'effectuer sur nos propres évidences fondatrices, pour et contre nous-mêmes.

Mais alors, faut-il considérer qu'il n'y a pas de sens possible sans cette « lutte amoureuse » ?

Dans cette problématisation le sens s'approche dans une perspective ontologique, lorsqu'un être prend personnellement la responsabilité du sens, se transforme, s'accomplit, dans un acte de compréhension poétique, qui réalise une *poiësis*, y compris de lui-même et des autres, dans une relation « engagée ». Les « significations », « signifiés », etc., font partie de ce processus, qui les dépasse cependant largement, et s'y cantonner s'apparenterait au sens

¹²⁷ Il faut dire un mot du début de cette citation (« Dans le champ de la pensée essentielle ») qui signifie que, en matière de métaphysique, toute réfutation est impossible, puisque la réfutation se fait sur le mode rationnel, alors que la métaphysique échappe partiellement à cet ordre de choses. Cette (apparente ?) restriction à la pensée essentielle n'en est peut-être pas une, puisque, dans des perspectives PH, toute pensée, toute vie touche toujours à l'essentiel.

¹²⁸ C'est ce qu'on fait si on rejette une tradition en bloc et si on l'occulte.

¹²⁹ L'équilibre entre « lutte » et « amoureuse » est crucial : la lutte doit s'effectuer dans une relation durable, ce sur quoi j'ai insisté plusieurs fois dans mes travaux antérieurs, et à partir d'une expérience pluriculturelle. Si je mets en vedette la dimension « lutte », c'est en raison de la difficulté actuelle à envisager la relation autrement qu'« humaniste », dans une problématisation de l'humain qui priorise la dimension « sentimentale », compassionnelle ou empathique par rapport à la dimension de l'être-au-monde. Il ne s'agit pas de dévaloriser ces affects, mais de reconnaître qu'ils ne peuvent se manifester qu'après que le poétique a fait surgir le monde, les autres, et que cette humanité compassionnelle n'est pas ce qui fait l'essentiel de l'être humain.

« technique », qu'on peut gloser par « anonyme », « hérité, sans transformation, mécaniquement », « routinier ».

Le sens, y compris *L*, part toujours de l'expérience de la compréhension d'un « antérieur », d'un héritage (des langues partiellement codifiées socialement, et transmettant des façons de sentir le monde, une histoire, etc.) auquel on ne peut donner un sens nouveau, réactivé, pertinent, une « vérité » à un moment donné, qu'en reconnaissant qu'il a été « vérité » vive pour d'autres dont nous sommes les héritiers et dont nous nous faisons héritiers, si étranges qu'ils puissent nous sembler, et si étranges que nous puissions nous apparaître une fois transformés. La seule façon de reconnaître pleinement cette valeur de « vérité » est de l'éprouver expérimentalement aussi, si une partie fondatrice du sens *L* prend ses racines dans l'expérimentation.

On pourrait donc être tenté de considérer que la compréhension intégrale du sens des autres étant impossible, il est, une fois encore, plus sage de s'en tenir à des options moins exigeantes le concernant, du type de celles ayant cours dans les épistémologies cartésiano-positivistes. La question de comprendre l'intégralité du sens investi par d'autres ne peut pas se poser, puisque, dans ces perspectives, cela n'a pas grande signification, aucun être humain ne pouvant être garant de cela, pas même celui qui s'investit, puisque le fait même de s'y investir ou de le comprendre l'altère, et suscite un nouveau sens¹³⁰ : empiriquement, cette conception du sens est inconcevable, inattestable, inobservable, et n'a aucune base « empirique ». En revanche, l'essentiel est dans la « lutte amoureuse », dans le fait pour les personnes engagées¹³¹ dans ce travail de s'y investir en prenant le risque d'en être changées : d'y risquer son être même, comme dans la relation amoureuse, en se « livrant » à d'autres, en reconnaissant ce qu'on doit aux autres du passé et de l'époque que l'on vit, et ce qu'on espère des autres après soi. Mais la « lutte », le travail difficile, partiellement dans la conflictualité, est indispensable ; on se doit, éthiquement, d'argumenter à partir de ce qu'on croit être sa différence parce que c'est seulement grâce à l'expérimentation de notre différence face aux autres que nous parvenons à comprendre (imaginer, ressentir...) leur différence par rapport à nous, et, une fois cela explicité, que les autres peuvent mieux, en comparaison, se comprendre, s'« éprouver », se rendre présents à eux-mêmes.

Il s'agit donc d'une socialité assez éloignée de celle des seules « interactions », qui ont envahi le champ sociolinguistique, où l'on ne se préoccupe pas de se poser des questions ontologiques, se contentant d'en enregistrer les résultats atomisés et successifs, sans investissement sensible explicité (l'investissement de ces démarches prend en compte les sentiments, les émotions, mais ces phénomènes ont par ailleurs infiniment moins d'empan et d'enracinement que ceux que j'essaie de rendre présents ici).

Ce qui importe donc, comme dans la relation amicale ou amoureuse, ce n'est pas de *parvenir* à comprendre l'autre, mais de s'y *engager*, de s'y risquer, de manière durable, dans une relation. Pourquoi alors la relation amicale ou amoureuse n'y suffirait-elle pas, et pourquoi postuler l'exigence de conflictualité ? Parce que la relation amoureuse (mais on pourrait aussi penser à l'amitié) se fait dans une dynamique où l'adhésion, voire la fusion, fait partie de l'horizon, qualité qui ne favorise guère la dé-struction, le dévoilement, la prise de responsabilité individuelle, etc., sur un mode qui permet la comparaison et le contraste. Au contraire, la conflictualité (au sens indiqué ci-dessus), en cela qu'elle apporte une légitimité

¹³⁰ Pour H.-G. Gadamer, comprendre, c'est en effet toujours comprendre autrement.

¹³¹ Informations glanées sur le site du Centre national de ressources textuelles et lexicales, consulté le 28 août 2015 : « Étymol. et Hist. A. 1. Ca 1150 « mettre en gage » [...] ; 2. 1595 « donner sa parole en caution, lier par une promesse » engager sa foy [...] ; 3. 1616-20 « enrôler » [...]. B. 1. 1559 « enfoncer dans » [...] ; 2. 1580 engagé « mêlé (à quelque chose) » [...] ; 3. av. 1630 « amener à » [...]. Dér. de gage* ; préf. en-* ; dés. -er ; cf. lat. médiév. *se ingnadiare* « s'engager (à fournir des preuves) » [...]. » Tous ces sens constituent autant de facettes de l'engagement dont il est question dans les démarches PH.

(par des enjeux) à diverger du sens investi par des autres, qui doivent l'argumenter pour d'autres qu'eux-mêmes, apporte dans la relation, pour tous ceux qui la partagent, l'exigence de l'effort de s'explicitier pour les autres, ce qui n'est pas toujours ni exigible, ni indispensable dans la relation amoureuse ou amicale¹³². Ou, pour dire les choses autrement : sans des enjeux, et de la conflictualité, il serait incompréhensible qu'on se lance dans le difficile, le perturbant, l'instabilisant travail herméneutique. On pourrait d'ailleurs rappeler ici l'idée de R. Kosellek (1997 voir *infra*) selon laquelle les historiens qui ont marqué l'épistémologie de l'histoire seraient ceux qui auraient eu le sentiment de faire partie d'un groupe de vaincus, et qui, pour survivre à ce risque d'annihilation symbolique, se sentent donc obligés de « comprendre » mieux ce qu'ils risquent, pour agir, et reconnaître expérimentiellement leur défaite, puisque c'est cela qui déclenche le sursaut. Ils partent donc d'une incompréhension en situation de conflictualité face au vainqueur, vers une compréhension qui a une fonction vitale, comme tout être humain reconnaît l'emprise de l'histoire sur lui, ce qui lui permet de s'autonomiser, de se responsabiliser.

Il est frappant de constater, avec V. Debaene (2010, évoqué plus longuement *infra*), que, dans les SHS, la « description » des autres selon des modalités techniques et anonymes, déshumanisantes pour le chercheur et pour ceux qu'il « décrit », est dissociée des modalités plus sensibles, qui n'apparaissent, dans l'ethnologie française, que dans un « second livre », à l'écriture plus « littéraire ». Cela tient à des exigences institutionnelles, les institutions exigeant, dans la mouvance d'un de leurs rôles évoqué ci-dessus, et pour que l'ordre établi ne soit pas troublé, un récit de la compréhension des autres qui exclue non pas la « lutte amoureuse » (ce qui exclurait toute compréhension), mais la reconnaissance explicite de son rôle dans le travail de recherche, puisque reconnaître le rôle central de la « lutte amoureuse » signifierait que toutes les institutions qui exigent la compréhension des autres (et laquelle ne l'exige pas, de l'école aux tribunaux, hôpitaux...) sont susceptibles de fonctionner selon cette modalité, ce qui n'est évidemment pas admissible, puisque ce n'est pas le « choix » de notre civilisation. Reconnaître la « lutte amoureuse » du sens est aussi reconnaître que tout sens doit être « désobstrué » de ses aspects implicites, ce qui n'est pas très compatible avec le fonctionnement de nos institutions, censément transparent et exclusivement rationnel.

Il est impossible ici d'entrer dans cette discussion de manière plus approfondie, mais il est bien clair que ce qui est en jeu ici, c'est une conception de l'humanité, qui n'est pas « humaniste » au moins dans deux des sens classiques. D'une part, il ne s'agit pas de l'humanisme de la Renaissance, qui a défini l'humanité prioritairement par rapport à la rationalité. De l'autre, il ne s'agit pas non plus de l'humanisme « sentimental » (qui insiste sur la compassion et / ou l'empathie), qui définit l'humain prioritairement par rapport à des émotions et sentiments « bénévoles » dans une sorte de rousseauisme qui s'ignore trop souvent, et qui « écrase » les particularités, les qualités particulières des individus et groupes, donc une partie significative de leur altérité, sous un torrent de bénévolence qui fait l'économie, par une sorte d'adhésion immédiate et automatique aux autres qui leur enlève toute altérité, du long cheminement de la « lutte amoureuse » évoquée ci-dessus, qui commence par reconnaître les différences avec les autres avant de tenter de les comprendre¹³³.

Dans le travail herméneutique, il s'agit, comme cela a été évoqué plus haut, de ne renoncer ni à la rationalité, ni aux sentiments, ni aux être-au-monde particuliers, en considérant néanmoins aussi ce qui les permet, et ce sans quoi ni rationalité, ni sentimentalité ne

¹³² Ou alors il s'agit d'une relation amicale ou amoureuse empreinte du souci de soi (Foucault, 2001, 2009 par exemple) qui est alors très proche des propositions PH.

¹³³ L'article « compassion » du *Dictionnaire des altérités et de l'interculturel* est très clair sur ce point voir (Ferréol, Jucquois (éds.), 2003 : 64-69).

pourraient apparaître, à savoir un socle sensible¹³⁴ constitué par la compréhension sensible, l'imaginaire¹³⁵.

Cet exercice de réflexivité au sens large est indispensable si l'on veut éviter la ré-édition de nouvelles formes de dominations par les sciences puisque cela consiste, dans les SHS ou humanités, à ce que l'on renonce à considérer qu'une formation technique suffit à la recherche en SHS, et, à exiger, de manière complémentaire, que *chaque chercheur exige de lui-même, au cours de son parcours, de travailler à se légitimer en tant qu'être humain prenant la parole pour parler des autres, ce qui constitue une lourde responsabilité*¹³⁶ et implique probablement un travail de la relation aux institutions, qui ne peuvent l'admettre. Pour ne pas développer trop longuement ce point, je renverrai simplement à l'ouvrage de V. Debaene (2010). Ce dernier montre comment des ethnologues parmi les plus illustres (M. Leiris, A. Métraux, Cl. Levi-Strauss, et on pourrait rajouter à cette liste le curieux journal de B. Malinowski (1985) dont ne parle pas V. Debaene, ainsi que le livre de S. Caratini (2004)) rédigent une première fois une recherche dans des formes « académiquement correctes » et donc en un sens autocensurées. Il montre aussi comment, ensuite, ils écrivent une seconde fois la même recherche, de manière moins censurée académiquement que dans leur « premier » ouvrage, pour raconter, dans une écriture bien plus « littéraire », comment ils ont effectué leurs recherches, et cela, argumente V. Debaene, pour se racheter face à la violence symbolique exercée à l'égard des populations qu'ils ont étudiées.

Il me semble important de rajouter à cette raison, celle, corolaire, qui consiste, pour le chercheur, à se réhabiliter, à ses propres yeux, en tant qu'être pleinement humain. En effet, la redoutable symétrie et récursivité des humanités et SHS a pour effet que le chercheur ne peut pas faire autrement que de se traiter en tant qu'humain comme il traite les humains qu'il « étudie ». Il est obligé, par souci de cohérence au moins, de le feindre dans ses écrits. Leur faire ainsi violence symboliquement (ou jouer publiquement ce rôle de composition) se paie par de la violence symbolique exercée à son propre égard car, si, en tant que chercheur, il réduit les autres à des traces à interpréter, il ne peut que se réduire lui-même au statut d'interpréteur de traces censément sinon objectif, du moins impartial, dénué de sensibilité, d'imaginaire, de sentiments, etc., bref à une sorte de limier des SHS. Sur ce plan, les SHS n'ont pas assez tenu compte de la troublante ressemblance entre leurs procédures et celles des enquêtes policières (lire Debono, 2014, sur la collaboration des experts linguistes devant les tribunaux). L'exigence réflexive renouerait le fil de la pratique très ancienne du « souci de soi » (dès l'Antiquité grecque) évoquée par M. Foucault dans quelques-uns de ses derniers ouvrages parus, et qu'il présente comme une indispensable préoccupation face à soi, dès lors qu'on se voue à travailler avec / pour les autres, dans ce que S. Freud a appelé les « métiers impossibles »¹³⁷, ce qui englobe sans aucun doute les humanités¹³⁸. En effet, cela consiste

¹³⁴ Affectivité, de ce point de vue, serait plus polyvalent, pouvant signifier à la fois un être-au-monde, « ce qui fait qu'on peut être affecté, changé », et la faculté d'éprouver des sentiments (d'être « affecté ») : on y retrouve d'une part la valeur constitutive, la forme dispositionnelle et durable de la sensibilité, et d'autre part l'émotivité. Les deux sont liées, de manière asymétrique : une sensibilité heurtée peut se manifester par des formes d'émotivité, mais l'émotivité ne peut fonder la sensibilité.

¹³⁵ On pourrait rappeler ici l'ouvrage de S. Caratini (2004) qui, à sa façon, traite de ces questions, en considérant le terrain comme un « traumatisme ». En utilisant ce terme, elle sur-valorise probablement les effets de la rencontre des sensibilités en insistant plus sur leur traduction émotionnelle, plus superficielle, mais qui a l'avantage de se traduire éventuellement en signes, ce qui est indispensable aux SHS cartésiano-positivistes.

¹³⁶ Je n'y insiste pas par crainte de manquer de place, mais cela est développé par M. Foucault (2001, 2009), qui montre bien que les pratiques du souci de soi caractérisaient souvent des milieux où se prenaient des responsabilités collectives.

¹³⁷ M. Cifali revient utilement sur cet emploi : <https://leportique.revues.org/271>, juin 2016.

¹³⁸ Dans l'histoire, et selon M. Foucault, cette exigence s'affaiblit à partir de l'essor du cartésianisme, qui met en place l'idée, qui correspond aux sciences « dures », que le travail de recherche n'affecte pas fondamentalement le chercheur. Cette idée est évidemment fautive pour les recherches en sciences humaines, dès lors qu'on

finalement à reconnaître, comme l'a fait G. Jucquois depuis fort longtemps (Jucquois, 1989), après les travaux fondateurs de G. Gusdorf (1974, 1988) que les sciences humaines sont, constitutivement herméneutiques, si elles veulent être « humaines » à cœur et jusque dans leurs méthodes¹³⁹, et donc, implicitement ou (de préférence) explicitement, comparatives, et donc aussi prescriptives.

En effet, le caractère inéluctablement comparatif des SHS (on compare, qu'on le veuille et s'en défende ou non, les expériences des autres aux nôtres pour en dégager du sens), place ce que nous disons des autres sous la dépendance de ce que nous sommes socio-biographiquement, y compris dans des aspects inexplicités. Cela nécessite donc que nous travaillions les deux composantes de la comparaison et de la métaphore : les autres (à travers des expérimentations, terrains, corpus...) bien sûr, sur lesquels se focalisent les SHS, mais aussi les chercheurs en tant que pôle implicitement prescriptif, tant qu'ils ne se sont pas mieux désopacifiés à eux-mêmes¹⁴⁰.

C'est la seule façon de minimiser des formes d'« autocentrisme » ou d'« égocentrisme » impensé qui ne seraient guère plus excusables que l'ethnocentrisme, et qui consisteraient, puisqu'on n'explique pas comment on comprend, à homogénéiser et aligner¹⁴¹ implicitement, et de manière très impérialiste et arrogante, l'humanité tout entière sur sa façon à soi de comprendre, ou sur celle d'un groupe implicitement considéré comme homogène, celui des chercheurs¹⁴², ou des lecteurs, avec lequel nous partageons beaucoup au moins professionnellement, et dont nous recherchons la validation de nos travaux, tout en validant les travaux des autres membres de cette communauté, dans un processus risquant de devenir vicieux.

Qu'est-ce qu'une compréhension alors, si on veut en évoquer le cœur ?

Une compréhension commence donc par la défaite, la prise de conscience, la reconnaissance d'une incompréhension (R. Kosseleck, 1997), liées à l'étrangeté du sens des autres, nécessairement à partir de son propre point de vue à soi, reconnu comme tout aussi étrange et arbitraire lorsqu'il est travaillé face à d'autres¹⁴³. Une compréhension commence donc par la création des conditions du dialogue qui doit être engagé et paritaire pour être

reconnaît les critères proposés par M. Foucault pour reconnaître celles-ci (« L'objet des sciences humaines, ce n'est donc pas le langage (parlé pourtant par les seuls hommes), c'est cet être qui, de l'intérieur du langage par lequel il est entouré, se représente, en parlant, le sens des mots ou des propositions qu'il énonce, et se donne finalement la représentation du langage lui-même. » (Foucault, 1966 : 364).

¹³⁹ Et donc ne pas se donner bonne conscience en rajoutant compensatoirement un « module » éthique et politique (notamment sous des formes de militantisme « rachetant » la violence de la méthode) à une démarche par ailleurs discutable éthiquement et politiquement.

¹⁴⁰ Je laisse délibérément de côté la question des modalités détaillées de ce travail.

¹⁴¹ Toutes les très fréquentes dénégations du contraire dans des préambules (du genre : « Bien entendu, ce qui suit / précède est une interprétation qui m'est personnelle... ») n'y changeront rien, et, par leur fréquence même, ne font que montrer que cette importante faille est bien perçue et ressentie, mais que des obstacles, notamment institutionnels s'opposent à d'autres démarches (voir une réflexion plus approfondie sur ces obstacles dans Robillard, 2014), sans que l'on y consacre de réflexion approfondie et sérieuse.

¹⁴² Une réserve cruciale mérite d'être signalée : bien entendu, ces remarques visent à responsabiliser des chercheurs en activité dans des sociétés à visée démocratique, la démocratie ayant diverses exigences telles que la transparence, l'égalité ou l'équité. Ces exigences prendraient une autre forme dans des sociétés visant d'autres modalités (dans une société théocratique, il serait normal, pour des « grands prêtres », de discourir sur les autres sans se légitimer autrement que de leur fonction et de leur statut). En revanche, il est incohérent que la société tolère que la recherche en sciences humaines conserve des modalités aristocratiques (aristocratie de mérite, par des études, non héréditaire) alors qu'elle exige l'égalité partout ailleurs (mais on remarque le même type d'incohérence, en France et donc largement, dans la francophonie, dans la gestion des normes du français, laissée avec peu de partage à une élite restreinte et imposée à des millions de personnes de par le monde).

¹⁴³ Cela consiste, au fond, à reconnaître la nature profondément arbitraire et historique de nos allant-de soi, dogmes, etc., donc à reconnaître la finitude humaine, et par conséquent, le bien fondé d'altérités, toutes un peu arbitraires tant qu'on n'en connaît pas la genèse, parmi lesquelles la nôtre.

efficacement contradictoire : c'est la rencontre de sensibilités, d'imaginaires différents, puisque autres, qui reconnaissent que, dans leurs dogmes hérités, et dans leurs sensibilités, ils sont incompatibles, et que sans la compréhension de ceux-ci, la compréhension des autres ne peut que demeurer superficielle. Il s'agit de s'engager dans un cheminement conduisant à désobstruer ce qui empêche la compréhension des autres, et leur compréhension des autres. Il faut donc commencer par se débarrasser du sentiment trompeur de comprendre, parce que cette première compréhension est la compréhension, que l'on peut penser achevée, et qui l'est, sauf qu'elle est compréhension non pas de ce qu'il y a à comprendre, mais compréhension vraie de ce qui cache ce qui est important : donc une compréhension vraie de ce qui est « faux ».

On pourrait jouer de la morpho-syntaxe du français pour le condenser : « se comprendre » a deux sens complémentaires, et, pour une problématique PH, indissociables, selon que le « se » est réfléchi (se comprendre soi-même) ou réciproque (comprendre les autres).

Il faut donc accepter la conflictualité des imaginaires, des sensibilités (qui sont ainsi avivés, rendus plus apparents), puis expliquer ce que cela « dit », au sens condensé plus haut : en quoi, dans cette étrangeté, nous avons été sensibles à une autre sensibilité, et en quoi cela a interrogé la nôtre.

Pour un sociolinguiste, par conséquent, le travail herméneutique vise, prioritairement, à se préoccuper de ce en quoi les autres, en mettant en œuvre du *L*, lui « confient », leur « jction », leur façon de se projeter dans le monde par le sens, et ce travail ne peut se faire sans « mise en cause » de celui qui écrit sur les autres.

Sur ce point, je ne puis être plus disert, mais on peut se référer aux textes de M. Heidegger sur ce qu'est une « chose¹⁴⁴ » dans les langues romanes ou une « thing » dans les germaniques, avec une nuance entre les deux, qu'il rattache à la « cause » au sens juridique, au sens de « ce dont il est question, ce qui constitue un enjeu pour une personne ou un groupe », « ce qui importe pour une personne ou un groupe », « ce qui concerne une personne ou un groupe ». Comprendre, c'est donc, par définition, passer au travers des signes dans ce qu'ils ont l'air de dire et auquel nous avons accès facilement (et qui est donc proche et (ré)confortant pour nous, donc peu pertinent), pour aller chercher, après désobstruction de ces signes, ce qu'ils donnent à comprendre de plus pertinent (et c'est souvent aussi plus déstabilisant).

C'est donc dans le fait de se sentir *concerné* (et pas de s'intéresser, librement, de son propre chef), et dans la coloration, la qualité de ce concernement, dans le partage, ou non, de ce concernement solidairement et conflictuellement avec d'autres que nous pouvons comprendre en quoi, pour quoi, la chose importe, et donc quel est son sens. En écrivant les autres, et en les « mettant en cause » pour en faire le centre de débats, le chercheur en SH et dans les humanités se « met donc lui-même en cause », met en scène son concernement, et se met au centre du débat, à parité avec les autres.

Tenter d'y échapper, de s'en déresponsabiliser, par des épistémologies réalistes ou sémiotistes par exemple, par la prétendue force de vérité des corpus, ou par l'adhésion à des méthodologies, constituent autant de formes de détours par rapport à l'éthique et la responsabilisation. Les anthropologues célèbres de V. Debaene (2010) après avoir provisoirement cru échapper à ces problèmes, se sentent tenus d'y « revenir », pour les « ré-écrire autrement », et se réhabiliter pleinement en tant qu'êtres humains et réhabiliter ceux qu'ils ont évoqués, pour montrer qu'ils sont toujours déjà concernés par les autres.

En dernière analyse, écrire de manière « scientifique », « institutionnelle », sur les autres constitue une manière de prétendre, par une écriture superficielle et de manière indirecte, que l'on n'est pas concerné par les autres autrement que par le truchement d'un rôle institutionnel,

¹⁴⁴ En rappelant que pour E. Husserl, le cœur de la phénoménologie, ce sont « les choses mêmes ».

d'une méthodologie, d'outils, et d'une volonté d'ouverture délibérée, contrôlée, qui ne peut qu'être un rôle de composition.

Une forme de compensation un peu légère de cela consiste fréquemment, à côté de travaux « scientifiques » à équilibrer cet anonymat en évoquant, en marge, les émotions et sentiments que les autres provoquent chez nous, notamment les sentiments et émotions esthétiques (l'art des autres est (toujours, et suspectement !) beau, leurs langues sont riches et belles, et harmonieuses) ce qui peut se lire comme une métonymie de ce qui nous (é)meut infiniment plus profondément, de ce en quoi les autres transforment notre sensibilité fondatrice, et de ce que les institutions nous interdisent d'évoquer explicitement.

Les SHS font le choix de s'y conformer, sans être capables d'explicitement pour quoi, puisqu'elles ne revendiquent pas leur métaphysique.

Les humanités PH doivent, tout aussi nécessairement, mais pas plus, refuser de s'y conformer pour créer les conditions de l'indispensable explication contradictoire qui éclaire les altérités, pour que les SHS ne puissent y échapper elles-mêmes, ce que, actuellement, elles réussissent malheureusement assez bien à faire, dans un déni de démocratie assez inquiétant. Les rapports de force font que cela cantonne donc les chercheurs PH dans un rôle de cynique foucaldien, contraint de montrer ce qui est caché pour le restituer au débat démocratique, rôle ingrat, mais indispensable.

Vers l'ouverture d'un débat trop longtemps occulté et esquivé

Il faut, en conclusion, souligner quelques conséquences non triviales qu'une sociolinguistique de la réception met en évidence.

Epistémologie et pratique

Je vais bien entendu enfoncer une porte ouverte pour beaucoup de lecteurs, mais les progrès d'une certaine doxa anti-intellectualiste en sociolinguistique fait qu'il vaut quand même mieux insister sur une évidence. Il est incontestable que des actions « de terrain », des interventions jouent un rôle important pour changer dans le monde dans lequel nous vivons. Mais il est tout aussi clair que la réflexion, notamment épistémologique, constitue un moyen efficace d'intervention et d'action, ce qu'illustrent un certain nombre de considérations ci-dessus, par exemple celles concernant les résonances éthiques et politiques de ce type de travail. Les effets en sont seulement peut-être¹⁴⁵ moins immédiats et objectivables.

Le statut épistémologique des signes, traces, corpus, contextes

J'y ai assez insisté plus haut, il me semble, pour simplement faire un bref rappel ici sur ce point, qui par ailleurs est une simple conséquence d'une certaine métaphysique de l'être humain et de la société dont il a largement été question plus haut. Autant il faut rappeler que la mobilisation de signes, traces, contextes, récits, etc. est une dimension indispensable du travail herméneutique, autant il faut aussi insister sur le caractère nécessaire mais insuffisant de cette composante. Non seulement les signes et traces sont loin d'épuiser le sens ou d'en constituer une composante primordiale comme dans la métaphysique saussuriste, mais, de plus, les signes et traces sont aussi le principal obstacle au sens en attirant l'attention sur une dimension secondaire du signe, qui est sa matérialité. Les aspects les plus pertinents du sens sont souvent articulés à la matérialité du signe, mais relèvent de l'« invisible », de l'« inaudible », bref de tout ce qui échappe à nos seuls sens, à notre rationalité et que nous

¹⁴⁵ On ne peut pas affirmer non plus que toutes les entreprises d'influence des sociétés par les SHS soient couronnées de succès.

investissons néanmoins dans le sens, et qui participe de la dimension antéprédicative, métaphysique, historique, imaginaire. Cela rend des composantes rationalistes, matérialistes, empiriques indispensables, mais rigoureusement insuffisantes si on en reste à ces aspects, qui doivent être complétés par les dimensions indiquées plus haut (antéprédicatif, histoire...).

Le statut épistémologique de la diversité

Une première évidence doit simplement être rappelée. Dans la tradition aristotélicienne de l'homme animal rationnel, on s'intéresse à la diversité en faisant le pari que l'on peut dire quelque chose de sensé de la diversité en la maintenant hors de la science et de ses méthodes et méthodologies. Une démarche unique et universelle, à base prioritairement rationaliste, permettrait de comprendre la diversité, la rationalité constituant une sorte d'esperanto humain assez puissant pour tout « comprendre » de l'homme. La démesure de ce projet rend indispensable des formes de compensation de cette contradiction : compensations politique et éthique notamment, comme celles mises en évidence par V. Debaene, ou d'autres formes telles que les procédures de « restitution » (c'est donc qu'il y a eu substitution, par les SHS ?), d'*empowerment* (il y a donc eu *dispowerment* antérieur par les SHS ?), ou les proclamations de bénévolence, de compassion et d'empathie. Dans la conception PH, dans la mesure où un être humain est considéré comme vivant de diversité, la diversité doit être placée au cœur de la démarche des SHS (*cf.* Robillard, nombreux textes à partir de 2007), le chercheur doit revendiquer et tenter de situer sa différence, son hétérogénéité et son étrangeté par rapport à ce dont il parle, puisque c'est cela qui alimente son « concernement », qui organise la façon dont il comprend les autres à travers son être-au-monde et son incompréhension qu'il peut faire évoluer, à force de travail herméneutique en compréhension.

La légitimité paritaire PH : rendre aux SHS leur *humus*

La plupart des démarches actuelles en SHS se heurtent au problème de leur légitimité à parler d'autres personnes, en principe égales, sans pour autant renoncer à l'utilité des SHS, qui supposent nécessairement qu'elles apportent un « surplus » de sens et / ou un sens d'une autre qualité que celui que ces personnes pourraient élaborer sans l'aide de chercheurs. F. Wolff (2010, 101-102) montre bien le problème posé aux SHS par les démarches réflexives au sens large : si l'on accepte l'idée que les gens sont capables de réflexivité, alors les SHS risquent bien de se vider de tout intérêt et contenu : qui, mieux que les personnes concernées elles-mêmes, pourraient prétendre parler d'elles ? On a vu comment V. Debaene raconte les solutions trouvées à cette question par plusieurs ethnologues français, en dissociant dans le temps la posture « scientifique » de celle de l'« homme » dans deux ouvrages successifs, et dans cet ordre (dans l'ordre inverse, le second ouvrage serait par avance discrédité par le premier). Cette solution est cependant un palliatif très insatisfaisant, puisqu'elle essaie de ménager la chèvre et le chou, le conformisme aux institutions exigé par ces dernières, et des exigences éthiques et politiques, en laissant intactes ces institutions et les problèmes qu'elles suscitent. Maintenant que ce problème est clairement posé, cela serait très inéthique et politiquement discutable d'ériger le palliatif en règle, et donc de considérer que la méthodologie des SHS consiste, dans une première étape, à commencer par exercer des formes de violence symbolique face aux autres et à soi-même, à inciter des jeunes chercheurs à le faire eux-mêmes, pour ensuite s'en racheter par des déclarations de bénévolence, d'empathie, de compassion, de militantisme, etc., problème que M. de Certeau avait perçu depuis fort longtemps, mais qu'on a sans doute pris quelque soin à oublier dans les SHS, avec une constance très instructive.

Une exclusion est toujours nécessaire à l'établissement d'une rigueur. (Certeau, 1975 : 48)

En Occident, le groupe (ou l'individu) s'autorise de ce qu'il exclut [...]. (op. cit : 10)

[L'autorité de la science] trouve son assurance dans l'aveu qu'il tire d'un dominé (ainsi se constitue le savoir de / sur l'autre, ou science humaine). (ibidem)

Les démarches PH semblent proposer une solution durable et originale à ce problème. D'une part, elles postulent une parité radicale et fondatrice entre chercheurs et autres humains, en considérant que tout sens s'enracine dans notre humus le plus fondamental et partagé sans être universel, puisque nos recherches ne seraient pas possibles sans cet enracinement commun. Cette parité est essentielle à l'instauration du dialogue contradictoire entre chercheurs et personnes concernant lesquelles on veut tenir un discours, sauf bien entendu si l'on considère que les humains sont inégaux et que l'on peut élaborer un discours pertinent dans des relations de domination.

Il s'agit de donner à la recherche un statut « humain », « modeste », « humble » au sens de « lui restituer son humus » («<< humain >>»), en un mot les « humilier » au sens mélioratif du terme : rendre aux SHS la richesse de leur humus, qu'elles n'auraient jamais dû perdre en tant que sciences « humaines », y compris dans leurs démarches. Le dialogue contradictoire à parité peut contribuer à l'apparition d'un discours légitimé par ces conditions relationnelles et sociales car le succès de la recherche ne dépend pas des compétences du seul chercheur, mais de sa capacité à susciter des relations dans lesquelles son interlocuteur aura toute sa place (et le transformer en objet n'en fait pas partie), *y compris et surtout comme contradicteur du chercheur*. Ce dialogue contradictoire postule que le sens, bien que se donnant à tout être humain, pour autant ne s'explicite pas facilement, nécessitant un véritable travail sur soi, avec / contre les autres.

Paradigme adéquatisme et paradigme de la *Stimmung*¹⁴⁶

Les SHS sont fondées sur une conception adéquatisme et mimétique de la recherche : leur objectif est de parvenir à la production d'un discours qui modéliserait quelque chose du monde et des autres, en le rendant accessible à tous, afin, notamment qu'il puisse, une fois « connu », faire l'objet d'interventions visant à son amélioration, en privilégiant la forme technique.

Les humanités PH recherchent sans doute aussi une forme d'adéquation, si on veut souligner les ressemblances entre SHS et humanités, mais il ne s'agit pas d'une adéquatisme mimétique, c'est une métaphore musicale qui met le mieux sur la piste de la *Stimmung*. Ce que recherche le sociolinguiste de la réception, c'est la compréhension de l'harmonie du monde de ceux avec qui il travaille, de la totalité de leur monde allant du plus vaste au plus insignifiant, ce qu'on a appelé une *Stimmung*. Ce terme est traduit par « rythme », « harmonie », « ambiance » pervasive qui organise un monde de la globalité sociale jusque dans les *Dasein*, sans que les unités en soient distinguables, et sans que cela les homogénéise. Une propriété intéressante des rythmes c'est qu'on peut être « en rythme » sans uniformité (les syncopes, anticipations et retards de notes ou de percussions en témoignent), et qu'un même morceau peut avoir plusieurs rythmes néanmoins accordés (rythme des notes, des percussions, des changements d'accords, des changements de tonalités, des silences, etc.). Par ailleurs, ce qui fait la qualité d'une voix (une étymologie possible de *Stimmung*) c'est la qualité de l'air, des cordes vocales et des tympanes qui la reçoivent, des objets de l'entourage, qui vibrent, réverbèrent le son, l'absorbent, en modulent le timbre : c'est cette ambiance

¹⁴⁶ Pour expliciter cette idée, il faudrait entrer dans le détail de la notion de *Stimmung*, ce qui est impossible ici. On se référera avec avantage à la notice consacrée à ce concept dans l'ouvrage de Arjakovsky *et alii*. Cela vaut pour celle d'*Aletheia*.

générale du monde, sans rupture avec ceux qui y participent, qui caractérise l'ensemble des humains, que les démarches PH essaient de traduire.

La notion d'*Aletheia* est sans doute ensuite celle qui complète la *Stimmung*, pour désigner l'objectif de l'entreprise qui cherche à comprendre au mieux les autres en harmonie avec leur monde, leur société en essayant de les aider à dévoiler dans la contradiction ce qui constitue le fondement de ce monde, et en essayant aussi, dans la participation à ce processus, de le rendre compréhensible pour d'autres aussi. L'*Aletheia*, dont l'étymologie est *Lethe* (l'oubli), juxtaposé au préfixe privatif *a* est donc le « désoubli » : il s'agit de travailler à la désobstruction de ce qui permet de mieux recevoir et comprendre les autres, et que les SHS ont choisi de ne pas travailler, de laisser dans l'oubli, parce que ce travail ne peut pas être technique et ne permet pas de la recherche dans une démarche de contrôle des autres, comme s'il fallait se « protéger » de leur altérité par le biais de techniques diverses : dérisoires boucliers de corpus, de signes, de méthodologies...

Au fond, cette orientation n'est pas contradictoire avec les SHS, qui ont parfois effleuré ces questions, si ce n'est que l'exigence PH va plus loin, en demandant aux SHS de s'expliquer à parité avec des pratiques de recherche de connaissance que les SHS peuvent juger indignes en tant que pratiques de recherche à parité avec elles, parce qu'elles ne seraient pas « scientifiques », et donc inférieures, ou d'une nature totalement différente. Si l'on suit les perspectives PH, cela signifierait que les SHS acceptent de mettre en cause leurs principes cardinaux liés à la rationalité et à l'empirie, en se confrontant, dans le type de relation paritaire esquissé plus haut, avec des entreprises de connaissance dont l'altérité même est gage d'enseignements précieux. On peut évidemment penser aux cultures éloignées des nôtres, rassurantes parce qu'elles ne nous concernent pas de près, mais il faudrait également songer aux débats herméneutiques contradictoires et paritaires entre sciences occidentales et religions, occidentales ou non d'ailleurs. Le différend entre eux est clos depuis trop longtemps par une sorte d'armistice et de choix d'ignorance réciproque organisée par la notion de laïcité et le clivage vie privée / vie publique, qui consacre un divorce là où la poursuite du débat, sur le mode contradictoire, donnerait beaucoup de grain à moudre. Il n'est évidemment pas question que les SHS s'alignent sur ces partenaires de discussion ou l'inverse, mais qu'elles s'en laissent travailler, interroger, réciproquement, et en profondeur : il faut au contraire que, dans ces échanges, on comprenne mieux pourquoi le dialogue est difficile, ce qui révélerait les SHS, comme les religions, à elles-mêmes. Dans ce processus, les SHS et les religions risquent de se découvrir d'ailleurs plus d'affinités qu'elles ne le souhaitent peut-être (voir V. Feussi dans ce numéro) et cela pourrait expliquer leurs réticences à se livrer à cet exercice. En effet, par exemple, les religions institutionnalisées prennent souvent le parti du rationnel et du technique comme les SHS. Les SHS ayant pignon sur rue ont comme repoussoir commode les démarches postmodernes et phénoménologiques, les religions ont les mysticismes et sur ce plan, les SHS entretiennent bien des analogies avec les religions institutionnalisées, leur empruntant jusqu'à leur vocabulaire et leur rhétorique pour stigmatiser des démarches de recherche autres comme « sectes¹⁴⁷ », ce qui, ironiquement, les assimile, elles-mêmes à des religions institutionnalisées ! Cela fait réapparaître dans le débat le fait que SHS et religions institutionnalisées ont des fondements partagés qui leur désignent comme adversaires communs les perspectives sur le sens qui rappellent qu'il est loin d'être évident que le sens soit contrôlable facilement par des techniques, même soutenues par de la coercition sociale.

¹⁴⁷ La « secte », dans le monde grec antique (*hairesis*, opinion, parti, qui produit « hérésie »), signifie simplement « groupe rassemblé autour d'une opinion », et ne se voit conférer des connotations négatives qu'avec le christianisme, qui, une fois qu'il est devenu religion d'état, marginalise les autres grâce à ce terme latin. A. Coulon rappelle ainsi que dans la charge de L. Coser contre l'ethnométhodologie, ce courant se voit traité de « secte » (Coulon, 1996 : 22).

Ce paradigme comprend donc, dans les harmonies, les dissonances, les rythmes, arythmies, syncopes. Il s'agit, en dernière analyse, pour un chercheur de raconter, lorsqu'il rend compte de sa recherche concernant d'autres et donc le concernant, comment une incompréhension fondatrice (une dysharmonie, une arythmie) lui a permis, à l'issue d'un travail complexe, et à partir de l'harmonie (de la cohérence) de son monde à /en lui, en dysharmonie avec celui des autres, d'atteindre la meilleure compréhension des raisons de cette dysharmonie initiale, qui marque que l'on a compris quelque chose d'essentiel à propos des autres face à nous. Cela permet de mieux comprendre l'harmonie d'autres êtres humains dans leur monde à eux, ce qui est sans doute ce qu'on pourrait appeler le programme fort des démarches qualitatives, une grande partie du programme faible étant exposé dans un ouvrage synthétique tel que celui d'A. Mucchielli (1996), qui comporte cependant quelques éléments de ce programme fort.

Une sociolinguistique de la réception : socialité et *L*

Il faut évoquer cette question en dernier lieu. Commençons par rappeler que la (socio)linguistique s'est largement fondée dans l'intervention sociale, et cela dès W. Labov, mais on pourrait aussi évoquer l'ouvrage L.-J. Calvet (1975). Cela lui a parfois permis de penser qu'elle pouvait s'épargner un investissement approfondi dans la réflexion théorique, l'action compensant, pour ainsi dire, la réflexion épistémologique sans poser de problèmes éthiques et politiques (qui seraient pour ainsi dire « réglés » par la bonne volonté de la discipline en tant que « justicière » défendant la veuve et l'orphelin). À l'évidence ce n'est pas le cas comme on l'a argumenté plus haut, la compassion étant strictement dans la même logique que la haine, en inversant simplement la polarité¹⁴⁸. Le résultat du conformisme aux institutions qui en résulte est que la (socio)linguistique, si elle peut assez superficiellement être critique de ce que font institutions, ne peut l'être des fondements des institutions et de leurs actions, puisqu'elles partagent les mêmes. Si cette perspective s'avère fort utile pour pallier les méfaits de différentes sociétés, elle se rend incapable de contribuer à la réflexion visant à accompagner l'évolution des institutions sociales devenue nécessaire du fait d'évolutions historiques, par exemple, pour la France contemporaine, du fait de rencontres interculturelles comme celle avec l'Islam, puisque ce thème conduirait à interroger en profondeur les institutions françaises quant à la conception française de la laïcité et de la science, héritées d'une histoire contrastée de relations avec le christianisme et le catholicisme qu'il serait douloureux de réveiller, et où la science est partie prenante dans l'affirmation de l'État (Hazareesingh, 2015). Pour le faire, il faudrait que les SHS reconnaissent qu'elles se sont fondées sur une métaphysique, et acceptent le débat sur ce plan.

La métaphysique des SHS consiste essentiellement à considérer que la société et les institutions existent de manière formelle, explicite (« Institution » dans Dortier, 2004¹⁴⁹), en reconnaissant parfois que ces institutions formelles ont des prolongements informels et implicites (« Institution » dans Mesure et Savidan, 2006). Pour les SHS et la sociolinguistique, le rôle du *L* consiste donc à « construire » les sociétés, en s'enfermant dans un paradoxe insoluble : les sociétés ne peuvent exister sans langues, et réciproquement. Cela ne signifie pas que l'intégralité des SHS se résume dans ces postulats ; il faut cependant reconnaître que les affirmations différentes de ce dogme n'occupent pas le centre des SHS, de ses enseignements, de ses recherches, etc., du financement de celles-ci, et que les contradicteurs de ces dogmes sont marginalisés.

¹⁴⁸ Dans les deux cas l'intérêt pour ce qui fait la singularité des autres passe au second plan ou est ignoré pour des motifs jugés supérieurs, et les autres ne sont pas jugés capables de nous apporter des enseignements fondamentaux.

¹⁴⁹ Cette définition va même plus loin, en suggérant que seules les institutions d'état en sont véritablement.

La métaphysique des démarches PH, quant à elle, considère que l'essentiel de l'expérience de la socialité consiste en des expériences antéprédicatives fondatrices de relations et donc de socialité, qui peuvent avoir des prolongements, dans les sociétés modernes, dans les institutions informelles bien sûr, puis formelles et explicites qui parviennent plus ou moins bien à correspondre à cette expérience antéprédicative.

Cette conception a pour avantage de fournir un socle commun tant à la socialité qu'à une de ses institutions, le *L*, qui se manifesterait sous des formes plus ou moins formalisées, institutionnalisées, codifiées : c'est le socle des expériences antéprédicatives. De ce socle commun de sens antéprédicatif, qui ne distingue pas individualité, socialité, sens, formes, esprit, matière, émergent des catégories qui en distinguent les différentes modalités sous forme analytique. On distingue alors, à partir de l'expérimentation, les relations sociales, les langues, etc. Comme dans le cas de la métaphysique des SHS, les « origines » se dissolvent dans du spéculatif, et cela est constitutif de l'idée même de métaphysique et transversal aux SHS et aux perspectives PH, avec cependant une différence qui fait toute la différence. Là où les SHS reconnaissent parfois du bout des lèvres qu'elles dépendent de formes de métaphysique, et s'empressent de ne pas en tirer de conséquences et d'enfouir ce problème sous des strates de méthodologies, les démarches PH ont décidé depuis un siècle d'en envisager courageusement les conséquences.

Le point de vue PH a donc l'avantage de laisser sourdre et « langues » et « sociétés » d'une même expérience originaire de sens traitée de manière centrale, ce qui évite le cercle vicieux de savoir si les langues permettent les sociétés ou l'inverse : le *L* et la socialité ont, à parité, des sources communes, ce qui explique leur indissociabilité, qui ne peut qu'intéresser des sociolinguistes.

Ce positionnement a une conséquence intéressante, qui est de placer la sociolinguistique et l'anthropologie linguistique en position centrale des SHS (plutôt que marginale) : compte tenu de la transversalité de la question du *L*, de l'usage que font les SHS des recueils et analyses de discours, en un sens, l'anthropologie linguistique et la sociolinguistique gagnent une valeur paradigmatique pour les SHS (ce que conforte le « linguistic turn » de plusieurs SHS, comme l'histoire).

Enfin, dans la perspective PH, la forme originaire du *L*, donc des langues, est une modalité de sens implicite, souple, expérimentielle : la conséquence en est que, dans une sociolinguistique PH et / ou de la réception, on l'a vu, *la compréhension expérimentielle est posée comme l'expérience fondatrice de l'être humain*, et les formes informelles de langues sont considérées comme le socle inexpugnable des formes formalisées, codifiées, standardisées.

Cela conduit à revaloriser, pour des raisons fondamentales et foncièrement épistémologiques plus que politiques, au sens restreint¹⁵⁰, ou « militantes », les objets linguistiques emblématiques de la sociolinguistique, à savoir les dialectes, patois, créoles, pidgins, interlangues, interlectes, etc., ainsi que le discours poétique, face aux formes codifiées, standardisées, normalisées, aseptisées, technologisées, sans nier l'utilité de ces dernières. Une sociolinguistique de la réception argumente que la codification, la standardisation, la technologisation ne s'oppose pas aux états habituellement jugés moins valorisants des langues, mais se greffe sur eux, et en demeure dépendante et tributaire. Les formes technologisées de langues ne peuvent pas exister sans les formes plus ontologiques sans risque social : le français standard déperirait s'il ne se fondait pas sur des formes plus « vernaculaires » qui assument des fonctions indispensables, ce qui a des conséquences considérables en termes de politiques linguistiques, ainsi que d'enseignement et de recherche

¹⁵⁰ Comme lorsqu'on se demande de manière un peu simpliste, si la sociolinguistique est « de gauche ou de droite », ou si militer en faveur de la diversité linguistique est de gauche ou de droite.

dans le domaine de la (socio)linguistique, du financement de ces activités, sur lesquelles je ne peux pas m'étendre ici (on peut en avoir une idée dans Robillard, 2014b).

Les courants PH argumentent en effet que mêmes les institutions implicites (et *a fortiori* les explicites et formelles) reposent elles-mêmes sur des fondements échappant à l'opposition formel-informel, que seul le travail herméneutique peut rendre partiellement explicites, ce qui est indispensable, on l'a vu, à leur compréhension, afin de faire tout simplement de la sociolinguistique.

Si on se fonde sur les enseignements de la PH, les formes matérielles qui manifestent les institutions, et cela concerne le *L* en tant qu'institution humaine, ainsi que les formes tant informelles que formalisées de *L*, sont des signes qui sont, constitutivement, à la fois indispensables et trompeurs, pour la recherche concernant le *L*. Là où le traitement effectué par la linguistique et la (socio)linguistique s'arrête à ces aspects trompeurs en fétichisant la substance et la forme rationnelle (signifiants, systèmes d'oppositions), des démarches PH se donnent les moyens de passer à travers ces aspects matériels qui montrent et cachent l'essentiel de ce qui fait le *L*, à savoir le sens, et, au cœur du sens, le sens non manifesté par des signes, dont les signes sont cependant l'indispensable écume.

On pourrait, une fois n'est pas coutume, terminer par un exemple pour illustrer cela : on a beaucoup critiqué l'école française, sa façon d'imposer le français au détriment des autres langues, ses pratiques telles celle du « symbole »¹⁵¹, exportées dans les écoles coloniales, et encore attestées parfois de nos jours. On peut donc être tenté d'élaborer des politiques linguistiques qui viseraient plus de plurilinguisme, et on l'a abondamment tenté, avec le succès que l'on sait.

Pour mieux faire, encore faudrait-il avoir bien évalué le phénomène auquel on se mesure. On aura beau multiplier les expérimentations, et les enquêtes au sein de la communauté linguistique française, on ne prendra la pleine mesure de la difficulté de la tâche que si l'on y intègre un travail de « désoccultation ». Ceux de B. Cerquiglini (2007) y contribuent, qui lient l'idéologie française monolingue au sentiment d'« impureté » qui a imprégné ses élites devant le fait que le français était ressenti comme la langue romane la plus éloignée du latin, donc la plus « indigne » pour des clercs (religieux, rappelons-le), et les modernes universitaires, qui en ont hérité. A. Chervel (2008) rappelle que la pratique coloniale du symbole s'hérite des écoles de la République (Pierre-Jakez Hélias le mentionne dans *Le Cheval d'orgueil*) et est elle-même héritée des collèges jésuites, où elle avait pour fonction de favoriser l'appropriation de la langue sacrée (le latin), considérée seule voie vers la révélation divine. Alors seulement on comprend que la sphère sociolinguistique française (et partiellement, francophone, compte tenu de l'influence passée et actuelle de la France en son sein) est travaillée de l'intérieur par un héritage impensé d'angoisses « métaphysiques » et religieuses : la hantise de l'impureté, du métissage, alliée à une sacralisation de la langue des clercs (B. Cerquiglini parle de « religion d'état »), encore imprégnée, même si rares sont ceux qui en comprennent encore les raisons, de religiosité. Ce rapport est si perversif qu'il imprègne toute la sphère des langues, de leur enseignement, de la recherche concernant les langues (donc les (socio)linguistes) y compris chez les adversaires les plus résolus du monolinguisme, comme ses partisans. Tous y investissent la même ferveur (de polarités parfois inverse) et la même foi héritée du christianisme dans l'importance des langues comme voie « sacrée », qui est réactivée de nos jours par des échanges avec une autre religion fortement fondée sur une langue sacrée.

Tant que les SHS ne seront pas capables d'explicitier la part occultée de leur savoir sur les autres, et quel est le statut épistémologique de ce savoir, donc tant que les chercheurs

¹⁵¹ L'enseignant affuble tout élève qui a parlé une langue autre que le français d'un insigne infamant (galet, vieil écrou, sabot), et celui-ci doit dénoncer un autre élève dans le même cas pour se débarrasser de son insigne.

n'accepteront pas de se « mettre en cause » (*cf. supra*) dans leurs travaux, ceux-ci demeureront contradictoires, inéthiques sur certains points, politiquement discutables, et souvent inefficaces. Les SHS ne seront pas totalement « humaines », puisqu'elles ne traiteront ni leurs objets ni leurs sujets de manière « humaine », c'est-à-dire notamment, en intégrant toute la finitude humaine dans les sciences, aussi bien du côté de ceux qui sont « étudiés », que de ceux qui se disent capables de les comprendre et de les étudier.

Dans ce débat, la sociolinguistique a un rôle clé à jouer, puisqu'elle fait partie des disciplines qui contribuent à arbitrer la question du *L* dans les sociétés par rapport à la légitimité des SHS à se fonder sur les signes. Les perspectives PH apportent une contribution substantielle à ce débat, jusqu'ici trop ignorée, injustement marginalisée, peut-être délibérément, pour des raisons politiques (Robillard, 2014a, 2014b) et métaphysiques.

Une sociolinguistique de la réception y contribue en apportant, à partir d'un point de vue humboldtien, une réflexion PH qui stimule le point de vue saussurien, peircien, ethnométhodologique, etc., à partir de leurs bases partiellement communes, à s'expliquer et s'explicitier enfin face à une altérité intellectuelle forte, dans un débat herméneutique¹⁵² qui les humanise à cœur, car ce ne sont pas les langues et cultures qui sont humaines « en soi », c'est le processus de débat qu'elles suscitent, et le courage de s'y engager et d'y persévérer.

Car, comme l'écrivait en 1937 Heidegger dans un texte consacré aux rapports franco-allemands « l'entente, dans son sens authentique, c'est, à partir d'une nécessité réciproque, le courage souverain de reconnaître ce que l'autre a à chaque fois en propre. » (Dastur, 2007 : 182, citant Heidegger, *Cahier de l'Erne*, p. 59)

Cela repose, pour F. Dastur, sur « la capacité d'endurer le différend que tout véritable rapport à l'autre révèle », ce qu'on pourrait résumer par le fait qu'une démarche qualitative permet de comprendre la qualité des autres à partir de la compréhension de sa propre qualité à soi, que l'on ne comprend que dans le débat disruptif avec les autres.

Rude, exigeante, exaltante tâche de longue haleine en perspective.

La fonction de cet article, on l'aura compris, est essentiellement de mettre chacun devant ses responsabilités : il n'y a aucune fatalité à ce que les démarches cartésiano-positivistes et réalistes occupent toute la place, l'horizon est ouvert à d'autres démarches, fondées sur un qualitatifisme à programme fort, que propose une sociolinguistique de la réception.

Envoi¹⁵³

Il ne me reste plus, pour conclure définitivement, qu'à remercier le lecteur / la lectrice d'avoir lu ces pages, non pas en mon nom propre (ce que j'ai à dire à moi tout seul ne mériterait pas ce travail), mais au nom de ceux / celles dont je me fais l'interprète, probablement maladroit, qui, eux, le méritent, ainsi qu'au nom des « témoins », « informateurs », « enquêtés », « sujets », « objets », qui seraient mieux reconnus comme des êtres humains à part entière, ce qui améliorerait la qualité des recherches, les ré-éthïciserait, les re-politiserait, si les SHS évoluaient dans le sens esquissé ci-dessus, vers des *humanités*.

Références bibliographiques

Le lieu de publication par défaut est Paris.

¹⁵² Une difficulté est bien sûr que, alors que, pour des chercheurs PH, le débat herméneutique est « normal », il ne l'est pas pour des chercheurs plus classiques des SHS.

¹⁵³ Pour rappel, l'envoi est une courte strophe ou un court paragraphe, sorte de dédicace, où on rend hommage à quelqu'un.

- ARJAKOVSKY P., 2013, Article « Aristote » dans Arjakovsky, P., Fédier, F., France-Lanord, H., éd. *Dictionnaire Martin Heidegger. Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Editions du Cerf, pp. 102-111.
- ARJAKOVSKY P., FEDIER F., FRANCE-LANORD H. (éd.), 2013, *Dictionnaire Martin Heidegger. Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Editions du Cerf.
- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, L'Harmattan.
- BAGGIONI D., 1997, *Langues et nations en Europe*, Payot.
- BALANDIER G., 2006, Article « Anthropologie », dans Mesure S., Savidan P. (éd.), *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF.
- BOUQUET S., 1998, « Les deux paradigmes éditoriaux de la linguistique générale de Ferdinand de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 51, pp. 187-202.
- BOURDIEU P. 1988, *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Minuit.
- BOURDIEU P., 1997, *Méditations pascaliennes*, Seuil.
- BOURDIEU P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir.
- BOUVERESSE J., 2006, « Bourdieu, Pascal, la philosophie et la critique de l'«illusion scolastique» », dans Fabrice Clément, Marta Roca i Escoda, Franz Schultheis & Michel Berclaz (dirs.), *L'Inconscient académique*, Zürich, Seismo Verlag. En ligne : <http://books.openedition.org/cdf/2040>, (pagination non indiquée sur le site). Consulté le 1^{er} juin 2016.
- CALVET L.-J., 1975, *Pour et contre Saussure ; vers une linguistique sociale*, Payot.
- CARATINI S. 2004, *Les non-dits de l'anthropologie*, PUF
- CASSIN B. (éd.), 2004, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Seuil / Le Robert.
- CASTELLOTTI V. (à par.) *Pour une didactique de l'appropriation. Diversité, compréhension, relation*, Paris, Ed. Didier, Collection "Langues et didactique".
- CERQUIGLINI B., 2007, *Une langue orpheline*, Minuit.
- CERTEAU M. de, 1975, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard.
- CERTEAU M. de, 1987, *La faiblesse de croire*, Seuil.
- CERTEAU M. de, 1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard.
- CERTEAU M. de, JULIA D., REVEL J., 2002 [1975], *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Gallimard.
- CHAUDENSON R., 1974, *Le parler créole de la Réunion*, Champion.
- CHAUDENSON R., 1992, *Des îles, des hommes, des langues : essai sur la créolisation linguistique et culturelle*, L'Harmattan.
- CHAUDENSON R., 1995, *Les créoles*, PUF.
- CHAUDENSON R., 2001, *Creolization of language and Culture*, Routledge.
- CHERVEL A., 2008, *L'orthographe en crise à l'école. Et si l'histoire montrait le chemin ?*, Retz.
- COULON A., 1996, *L'ethnométhodologie*, PUF.
- DASTUR F., 2007, *Heidegger*, Vrin.
- DEBAENE V., 2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard.
- DEBONO M., 2010, *Construire une didactique interculturelle du français juridique : approche sociolinguistique, épistémologique et historique*, Thèse de doctorat, Université François-Rabelais de Tours.
- DEBONO M., ROBILLARD, D. de, 2014, « Sens, savoir, langues et pouvoir. Perspectives sociolinguistiques et juridiques comparées », dans R. Colonna (éd.), *Les locuteurs et les langues : pouvoirs, non-pouvoirs et contre-pouvoirs*, Lambert-Lucas, pp. 43-51.
- DERRIDA J., 1967, *De la grammatologie*, Editions de Minuit.

- DORTIER J.-F., 2004, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Editions Sciences humaines.
- FARIAS V., 1987, *Heidegger et le nazisme*, Verdier.
- FAYE E., 2005, *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Albin Michel.
- FEDIER F., 1988, *Heidegger : anatomie d'un scandale*, Laffont.
- FEDIER F., 2013, article « Phénoménologie », dans Arjakovsky P., Fédier F., France-Lanord H. (éds.), pp. 1016-1023.
- FERREOL G., JUCQUOIS G. (eds.), 2004, *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Armand Colin.
- FOUCAULT M., 1966, *Les mots et les choses*, Gallimard.
- FOUCAULT M., 2001, *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Gallimard, Seuil.
- FOUCAULT M., 2009, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France. 1984*, Gallimard.
- FOUCAULT M., VEYNE P. et WAHL F., 1983, « Des travaux », dans Veyne, P., *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes*, Seuil, p. 9.
- FRANCE-LANORD H., 2013, article « Dasein », dans Arjakovsky P., Fédier F., France-Lanord H. (éds.), *Dictionnaire Martin Heidegger. Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Editions du Cerf, pp. 301-305.
- GADAMER H.-G., 1976 [1960], *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Seuil.
- GADET F., 2009, « Lecture critique de l'ouvrage de Didier de Robillard, *Perspectives alterlinguistiques* », *Langage et société*, n° 28, pp. 143-154.
- GRONDIN J., 2003, *Le tournant herméneutique*, PUF.
- GRONDIN J., 2011, *L'herméneutique*, PUF, Que sais-je ?
- GUSDORF G., 1974 [1960], *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Ophrys (1^{ière} édition : les belles lettres).
- GUSDORF G., 1988, *Les origines de l'herméneutique*, Payot.
- HAZAREESINGH S., 2015, *Ce pays qui aime les idées, histoire d'une passion française*, Flammarion.
- HEIDEGGER M., 1976, *Etre et temps*, Gallimard.
- HEIDEGGER M., 1983, *Lettre sur l'humanisme* Aubier.
- HEIDEGGER M., 1990, *Langue de tradition et langue technique*, Lebeer-Hossman.
- HELLER M., 2002, *Eléments d'une sociolinguistique critique*, Didier.
- HUNEMAN P., KULICH E., 1997, *Introduction à la phénoménologie*, Armand Colin.
- JAKEZ-HELIAS P., 1975, *Le Cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Plon, coll. « Terre humaine ».
- JUCQUOIS G., 1989, *La méthode comparative dans les sciences de l'homme*, = Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain n° 48, Peeters, Louvain-la-Neuve.
- KOSSELLEK R., 1997, *L'expérience de l'histoire*, Seuil.
- LAGRANGE H., 2010, *Le déni des cultures*, Seuil.
- LE MOIGNE J.-L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, PUF.
- LYOTARD J.F., 2004 [1954] *La phénoménologie*, PUF, Que sais je ?
- MALINOWSKI B., 1985 [1967], *Journal d'ethnologue*, Seuil.
- MERLEAU-PONTY M., 1960, *Signes*, Gallimard.
- MESCHONNIC, H., 2007, *Heidegger, ou le national-essentialisme*, Teper.
- MESURE S., SAVIDAN P. (ed.), 2006, *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF.
- MEYER M. (éd), 1998 [1987], *La philosophie anglo-saxonne*, PUF.
- MICHEL J., 2015, « “Voie longue” contre “voie courte” : l'herméneutique en débat », *Critique*, 6 / N°817-818, pp. 492-501.

- MOUFFE C., 2000, "Deliberative Democracy or Agonistic pluralism", *Reihe Politikwissenschaft / Political Science Series*, n° 72, Nuehold, C. (éd.) - Hafner G., (éd. ass.), pp. 1-17, https://www.ihs.ac.at/publications/pol/pw_72.pdf.
- MOUFFE C., 2004, « Le politique et la dynamique des passions », *Rue Descartes*, 3 / n°45-46, pp. 179-192.
- MOUFFE C., 2007, « Artistic agonism and agonistic spaces », *Art and Research*, Vol. 1, N° 2, pp. 1-5. <http://www.artandresearch.org.uk/v1n2/pdfs/mouffe.pdf>.
- MOUFFE C., 2010, « Politique et agonisme », *Rue Descartes*, 1 / n°76, pp. 18-24 <http://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2010-1-page-18.htm>.
- MUCCHIELLI A. (éd.), 1996, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Armand Colin.
- NICOLAS F., 2013, article « Sociologie », dans Arjakovsky, Fédier, France-Lanord (éds.), pp. 1230-1231.
- OZOUF M., 2009, *Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, Gallimard.
- PEIRCE Ch. S., 1998, *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*, Volume 2 (1893-1913), The Peirce Edition Project, Indiana University Press.
- PRUDENT L. F., 1981a, « Diglossie et interlecte », *Langages*, n° 61, Larousse, pp. 13-38.
- PRUDENT L. F., 1981b, « Continuités et discontinuités sociolinguistiques dans le champ créoliste francophone », *Études créoles*, IV, 1, pp. 5-16.
- PRUDENT L. F., 1993 *Pratiques langagières martiniquaises: genèse et fonctionnement d'un système créole. Thèse de doctorat d'Etat en Sciences du Langage. 3 tomes*. Université de Rouen.
- RICOEUR P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Seuil.
- RICOEUR R., 2005, « Durkheim et la réception du pragmatisme », *Durkheimian Studies*, vol. 11, 2005, pp. 86-102.
- ROBILLARD D. de, 1993, « L'expansion du français à l'île Maurice : dynamisme stratificatoire, inhibitions ethniques », dans D. de Robillard, M. Beniamino, C. Bavoux, (éds.), *Le français dans l'espace francophone*, Champion-Slatkine, pp. 131-150.
- ROBILLARD D. de, 2001, Corpus de créole mauricien (basilectal et acrolectal), traduit en français et annoté. Contribution à *Corpus créole. Textes oraux dominicains, guadeloupéens, guyanais, haïtiens, mauriciens et sychellois. Enregistrements, transcriptions et traductions*, dans R. Ludwig, S. Telchid, F. Bruneau-Telchid (éds.) Collab : S. Pfänder, D. de Robillard, Buske, Hambourg. 302 p., pp. 203-253.
- ROBILLARD D. de, 2007a, « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », dans Blanchet Ph, Calvet L.-J., Robillard D. de, *Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question = Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1, <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>, <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?article171> ou dans Blanchet Ph., Calvet L.-J., Robillard D. de, *Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question, Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1, L'Harmattan, pp. 81-228.
- ROBILLARD D. de, 2007b, « Lyophiliser ou interpréter l'ornithorynque : corpus, métonymie, métaphore ? », dans Auzanneau M. (éd.), 2007, *La mise en œuvre des langues dans l'interaction*, L'Harmattan, pp. 353-370.
- ROBILLARD D. de, 2008a, « Revendiquer une lexicographie francophone altéritaire constructiviste pour ne plus saler avec du sucre », dans Claudine Bavoux (éd.), *Le français des dictionnaires. L'autre versant de la lexicographie française*, De Boeck-Duculot, pp. 321-335.

- ROBILLARD D. de, 2008b, « Vers une linguistique francophone de l'ère de la mondialisation : diversaliste, altéritaire, historicisée, constructiviste ? », dans *Séminaire international sur la méthodologie d'observation de la langue française. Synthèse des ateliers et contributions écrites*, Agence universitaire de la francophonie, Organisation internationale de la francophonie, pp. 153-162.
- ROBILLARD D. de, 2008d, *Perspectives alterlinguistiques*. Volume 1 : *Démons*, 302 p. Volume 2 : *Ornithorynques*, 202 p., l'Harmattan.
- ROBILLARD D. de, 2008e, « Casser la baraque ou la démanteler ? Du puritanisme en linguistique », A. Moussirou-Mouyama (éd.), *Les boîtes noires de Louis-Jean Calvet*, pp. 282-288.
- ROBILLARD D. de (ed.), 2009a, *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ?*, *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, Presses de l'Université de Rennes.
- ROBILLARD D. de, 2009b, « Ce que « comprendre » pourrait bien vouloir dire ? » *Langage et société*, n° 130, pp. 125-136.
- ROBILLARD D. de, 2009c, « Réflexivité : sémiotique ou herméneutique, comprendre ou donner signification ? Une approche profondément anthropolinguistique », dans D. de Robillard (éd.), *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ?*, *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, pp. 153-175.
- ROBILLARD D. de, 2009d, « Sociolinguistique et réflexivité : vers un paradigme réflexif ou herméneutique ? », dans D. de Robillard, éd., *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ? = Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, pp. 7-12.
- ROBILLARD D. de, 2010a, « Les francophonies valent bien une posture herméneutique : la diversité en héritage », dans P. Blanchet, P. Martinez (éds.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme. Émergence et prise en compte des situations francophones*, Agence universitaire de la francophonie, Archives contemporaines, pp. 253- 261.
- ROBILLARD D. de, 2010b, « Vers des processus qualitatifs d'évaluation de la recherche ? Perspectives sociolinguistiques à travers l'évaluation à fins éditoriales », *Glottopol*, N° 18, pp. 221-227. http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_18/gpl18_15robillard.pdf.
- ROBILLARD D. de, 2011a, « Les vicissitudes et tribulations de “Comprendre” : un enjeu en didactique des langues et cultures ? », dans P. Blanchet, P. Chardenet (éds.), *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures. Approches contextualisées*, Agence universitaire de la francophonie, Archives contemporaines, pp. 21- 29.
- ROBILLARD D. de, 2011b, « Qui perd gagne : herméneutique de la (socio)linguistique et de la dialectologie comme travail de com -préhension / -paraison », dans D. Huck, T. Choremi (éds.), *Parole(s) et langue(s), espaces et temps, Mélanges offerts à Arlette Bothorel-Witz*, Université de Strasbourg, pp. 376-433.
- ROBILLARD D. de, 2012a, « Qui a peur du qualitatifisme ? Quelques hypothèses sous-jacentes aux démarches qualitatives et quelques conséquences qui en découlent », dans Goï C. (éd.), *Quelles recherches qualitatives en sciences humaines ? Approches interdisciplinaires de la diversité*, L'Harmattan, pp. 67-78.
- ROBILLARD D. de, 2012b, « Avons-nous les moyens de nous payer l'unilinguisme dans le domaine de la recherche ? L'exemple de la sociolinguistique », dans Robillard D. de, Blanchet P. (éds.), *Français et société*, n° 24, *L'implication des langues dans l'élaboration et la publication des recherches scientifiques. Le cas du français parmi d'autres langues*, pp. 25-33.
- ROBILLARD D. de, 2013a, « “Interlecte” : Outil ou point de vue épistémologique sur « la » linguistique et les langues ? Sémiotique ou herméneutique ? », dans J. Simonin et S.

- Wharton (éd.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, pp. 265-283.
- ROBILLARD D. de, 2013b, en collaboration avec I. Pierozak, M. Debono, E. Razafimandimbimanana, « Vers une sociolinguistique française qualitative ? Perspectives historiques critiques sur des processus historiques de reconnaissance », *Recherches Qualitatives*, Vol. 32(1), *La reconnaissance de la recherche qualitative dans les champs scientifiques*, pp. 107-131.
- ROBILLARD D. de, 2014a, « La magie des signes : *Elémentaire mon cher Watson !* Réflexivité, « pratiques réelles », « corpus », « interactions » et autres « données », dans G. Forlot, F. Martin (éd.), Actes des journées d'études de juin 2010 sur la réflexivité, Amiens, *Regards sociolinguistiques contemporains. Terrains, espaces et complexité de la recherche*, pp. 40-55.
- ROBILLARD D. de, 2014b, « Monnaie de signe, monnaie de singe », dans M. Debono (éd.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*, Peter Lang, pp. 145-214.
- ROBILLARD D. de, 2015, « Quelles « langues » sont les français régionaux ? Un point de vue phénoménologique-herméneutique », dans Bertucci M.M., (éd.), *Les français régionaux dans l'espace francophone*, Hamburg : Peter Lang, coll. Langue, Multilinguisme, changement social, pp. 46-57.
- ROBILLARD D. de, BLANCHET (éd.), 2012, *L'implication des langues dans l'élaboration et la publication des recherches scientifiques. Le cas du français parmi d'autres langues*, N°24 de la collection *Français et société*.
- ROMANO Cl., 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Gallimard.
- SAUSSURE F. de, 1995[1916], *Cours de linguistique générale*, Payot.
- STAROBINSKI J., 1971, *Les mots sous les mots ; les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard.
- TENDING M.-L., 2014, *Parcours migratoires et constructions identitaires en contextes francophones. Une lecture sociolinguistique du processus d'intégration de migrants africains en France et en Acadie du Nouveau-Brunswick*, thèse de doctorat en cotutelle, Université François-Rabelais de Tours et Université de Moncton.
- THERIAULT J.Y., 1994, « Sur les traces de la démocratie avec Claude Lefort », *Conjonctures*, n° 20-21, pp. 84-102.
- TIERCELIN C. 1993, *La pensée-signe. Études sur C.S. Peirce*, Editions Jacqueline Chambon.
- TRABANT J., 2014, « Pourquoi Humboldt ? », dans Sylvie Archaimbault, Jean-Marie Fournier, Valérie Raby (Hrsg.), *Penser l'histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Auroux*, Lyon : ENS Éditions, pp. 573-585.
- VEYNE P., 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil.
- VOSS J., 1974, « Aristote et la théorie énergétique du langage de Wilhem von Humboldt », *Revue Philosophique de Louvain*, 4^{ème} série, n° 15, pp. 482-508.
- WOLFF F., 2010, *Notre humanité, d'Aristote aux neurosciences*, Fayard.

DEUX GRANDES CONCEPTIONS DE LA RÉCEPTION (ET LEURS PLACES RESPECTIVES EN SOCIOLINGUISTIQUE FRANCOPHONE)¹

Marc Debono

Université François-Rabelais de Tours, EA 4246 Prefics-Dynadiv

Introduction

L'objet de ce texte est une proposition de comparaison entre *deux grandes conceptions de la réception* dans les courants pragmatistes/cybernétiques d'une part et phénoménologiques/herméneutiques d'autre part² ; son espoir étant que de ce contraste surgissent des éclairages pertinents pour notre discipline sociolinguistique, en particulier dans l'interrogation de certaines conceptions qui ont cours en son sein. Un des points de départ de cette réflexion réside dans le constat d'une sorte d'automatisme : quand on parle de « réception » en sciences du langage (désormais SDL), la référence historique qui vient quasiment immédiatement à l'esprit est celle de Jakobson. Or, au centre du célèbre schéma de ce dernier se trouve une « fonction », la fonction poétique, qui entre en forte résonance (et contraste), au moins dans les termes, avec une conception de la réception fondée sur l'idée que « l'essence du langage est la poésie » (Auroux, 1996, à propos de Heidegger : cf. *infra*). De la confrontation de ces deux points de vue sur le langage est née l'idée d'examiner ce que cela pouvait bien dire de/à la sociolinguistique actuelle.

Il s'agira dans un premier temps (1.) d'aller voir « Du côté de l'émission » en évoquant la place (mineure) de la réception dans le courant pragmatiste/cybernétique qui innerve la sociolinguistique (dans sa version francophone/d'expression française³) à travers deux influences majeures (même si pas toujours identifiées comme telles) : la théorie des actes de

¹ Ce texte étant issu d'un panel présenté au Congrès du *Réseau Francophone de Sociolinguistique* en juin 2015, je voudrais remercier ici les co-participants (Abdelali Becetti, Valentin Feussi, Isabelle Pierozak et Didier de Robillard) pour les échanges fructueux qui ont eu lieu à cette occasion, ainsi qu'Emmanuelle Huver pour la relecture de cet article qui m'a permis de l'améliorer. Je reste cependant seul responsable de son contenu.

² Les contours et orientations majeures de ces courants seront précisés plus bas.

³ Je me limiterai dans cette contribution à la sociolinguistique francophone/d'expression française, sans que 1) cette limitation soit absolue, 2) cette expression ne renvoie à un courant unifié (il serait certainement plus cohérent de parler des sociolinguistiques francophones/d'expression française : le singulier n'est donc ici qu'une facilité rédactionnelle). Je préférerai cette appellation (aujourd'hui relativement répandue, notamment au sein du *Réseau Francophone de Sociolinguistique*) à l'expression plus restrictive de « sociolinguistique française », que l'on trouve sous la plume de plusieurs auteurs (pour quelques exemples, cf. Pierozak, Razafi, Robillard et Debono, 2013).

langage et la formalisation jakobsonienne de la communication, deux influences bien sûr interprétées et ré-interprétées à de multiples reprises, en particulier par les courants de l'ethnographie de la communication et de l'analyse des interactions verbales.

Je contrasterai ensuite (2.) en allant chercher « Du côté de la réception » la vision herméneutique des « langues/langages/discours », radicalement différente en ce qu'elle donne au contraire une place primordiale à la réception (ou interprétation / compréhension : je considérerai ces termes comme équivalents ici).

La question étant, formulée rapidement : qu'est-ce que cela change de prendre les choses par un bout plutôt que par l'autre ? Quels enjeux/conséquences à se focaliser, en sociolinguistique, sur la production plutôt que sur la réception⁴ ? Nous verrons, pour conclure, que ces réflexions épistémologiques ne sont pas « neutres » et que la formalisation de la communication entre émission et réception pose aussi, et avant tout, une question éthico-politique.

Du côté de l'émission : de quelques sources (impensées ou au contraire revendiquées) de la sociolinguistique francophone informant une certaine conception de la réception

Dans un travail précédent (Debono, 2013b), je me suis intéressé aux liens entre la pragmatique linguistique (désormais PL) et la didactique des langues, liens qui sont également très forts en sociolinguistique : dit rapidement, les bases épistémologiques du « modèle de la communication » sont en fait relativement proches dans les deux disciplines. On peut dire que ce « modèle » se fonde essentiellement sur les deux constructions intellectuelles majeures que sont :

- la PL et la théorie des actes de langage plus particulièrement, d'une part,
- le schéma jakobsonien de la communication et ses ré-interprétations/adaptations, d'autre part.

Je soutiendrai ici que ces deux influences majeures orientent fortement la compréhension de ce qu'est la « communication » en sociolinguistique, en focalisant sur le « pôle » production. Je reviendrai rapidement sur la « théorie des actes de langage » de ce point de vue, mais m'intéresserai davantage au schéma jakobsonien.

La conception pragmatique de la communication (Austin/Searle) : les notions d'efficacité, d'intentionnalité, et le principe d'exprimabilité

La pragmatique philosophique — ou « pragmatisme », terme utilisé pour désigner un courant de pensée de la philosophie analytique dont Peirce est le chef de file —, a eu (et a toujours) une influence considérable sur l'ensemble des sciences humaines et sociales (cf. Cometti, 2010 : 318 ; Babich, 2012⁵), en particulier dans le domaine des SDL, et notamment en sociolinguistique (cf. par exemple la synthèse de Blanchet à ce sujet : 1995, et aussi : 2000). À travers l'apport décisif de la théorie des actes de langage (qui participe du « tournant linguistique » de la philosophie analytique), trois notions centrales viennent durablement imprégner la représentation de la communication en SDL :

- *l'efficacité* de la communication (qui ne s'évalue pas au regard d'une quelconque vérité, mais au regard de sa réussite ou échec),

⁴ La polarisation émission/réception est certainement excessive et n'a ici qu'une valeur argumentative pour pointer certains enjeux.

⁵ Cet ouvrage de Babich, intitulé *La fin de la pensée*, pointe un certain nombre de problèmes que pose la domination actuelle de la philosophie analytique, issue du pragmatisme, sur le monde intellectuel et scientifique.

- *l'intentionnalité* (tout acte de langage répond à une intention),
- et le principe *d'exprimabilité* (« tout ce que l'on peut vouloir signifier, peut être dit » ; Searle, 2009 [1972] : 54).

Sans s'étendre sur ce premier point, ces trois « idées linguistiques » orientent nettement la conception pragmatique de la communication vers le pôle *production/émission* des discours, et confère corolairement assez peu de place à la *réception/interprétation* de ceux-ci : ce qui est somme toute assez logique pour une théorie de l'action s'intéressant à ce qu'on « fait » avec le langage... avec une sorte de postulat implicite sous-jacent considérant la compréhension/réception comme « passive » (elle ne devient « active » que quand elle se fait elle-même production : c'est la rétroaction, le *feedback*, notion fondatrice de la cybernétique sur laquelle je reviendrai).

L'image proposée en couverture de l'édition française des *Actes de langage*, parue en 2009 chez Hermann, me semble très significative de ce point de vue : on y voit un humain-géant, la bouche ouverte, sa main gauche levée et l'index brandi, s'adressant à un autre humain de bien moindre taille, qu'il tient sur sa main droite ouverte, devant lui. L'ouvrage ne fait pas mention de l'auteur de cette illustration (ni même de qui émane son choix), mais elle illustre parfaitement ce déséquilibre entre expression et réception/compréhension dans la théorie de Searle. Sans vouloir trop exagérer l'importance d'une illustration de couverture, elle est tout de même significative du point de vue de la conception du rapport à l'autre qu'elle met en scène : la maîtrise des actes de langage permettrait de « contrôler » l'autre, de le maintenir en son pouvoir – l'humain-géant « tient », littéralement, l'autre dans sa main. Ceci est finalement assez cohérent avec les prémisses de la pragmatique : l'acte de langage, c'est une action *sur l'autre*, une forme de prise de pouvoir *intentionnelle* et qui tend à la plus grande *efficacité* possible.

Si la problématique de la réception/compréhension n'est donc que peu présente chez les théoriciens des actes de langage (alors qu'elle est, très significativement, centrale dans la philosophie herméneutique : cf. *infra*), il faut tout de même mentionner que Searle évoque cette question à propos de ce qu'il considère comme une erreur d'interprétation possible de son principe d'exprimabilité :

Deux erreurs d'interprétation de ce principe sont possibles [...]. D'autre part, le principe d'exprimabilité n'implique pas non plus que tout ce qui peut être dit puisse être compris par d'autres ; car cela exclurait la possibilité d'avoir un langage à soi, un langage qui soit logiquement incompréhensible pour tout autre que celui qui le parle. Il se peut fort bien que l'existence de tels langages soit impossible d'un point de vue logique, cependant je ne me hasarderai pas à trancher la question au cours de la présente recherche. (Searle, 2009 [1972] : 56 ; je souligne).

Le raisonnement produit ici pour énoncer une limite possible à la compréhension de l'acte de langage est étonnant si l'on se place dans une perspective interprétativiste : ce n'est pas parce que l'autre pourrait avoir une part « normale » de non-transparence, mais parce que l'on pourrait hypothétiquement imaginer un langage « anormal », « à soi », « logiquement incompréhensible pour tout autre » (hypothèse que Searle juge par ailleurs hautement improbable).

Il est inutile de rappeler ici l'immense influence qu'ont eues les idées d'Austin et Searle sur l'ensemble des SDL et sur la sociolinguistique : influence « directe » (la théorie des actes de langage a été largement citée/utilisée en sociolinguistique), ou plus ou moins « indirecte » : via l'ethnographie de la communication de Hymes et Gumperz (dont je reparlerai plus bas) qui se réclame explicitement de cette branche de la philosophie analytique⁶, mais également

⁶ Autant Gumperz (dans sa *Sociolinguistique interactionnelle* par exemple ; Gumperz, 1989) qu'Hymes se réclament explicitement d'Austin et de Searle (tout en nuancant leurs postulats, bien entendu). Cela est

via une autre « source » dont les sociolinguistes se réclament fréquemment : la sociologie bourdieusienne, influencée par ces travaux en pragmatique (cf. par exemple ce qu'en dit un compagnon de route de Bourdieu : Boltanski, 2011 : n.p.).

Continuons cette exploration « du côté de l'émission », en s'intéressant à la deuxième grande influence qui a contribué à installer le « modèle de la communication » en SDL.

Le schéma de la communication de Jakobson et sa focalisation sur l'émission : quelle influence sur la sociolinguistique francophone ?

Pour Rastier (2007), ce qu'il appelle le « paradigme de la communication » (en SDL) est déjà préparé par le « modèle positiviste du signe », mais c'est Jakobson qui lui donne la force de l'évidence avec son schéma inspiré de la cybernétique naissante :

Par son caractère mécaniste, le modèle positiviste du signe préparait la définition de la communication dérivée de la théorie de l'information qui allait devenir l'évidence dans les sciences du langage. Dès 1950, Norbert Wiener affirmait : "Il n'y a aucune opposition fondamentale entre les problèmes que rencontrent nos ingénieurs dans la mesure de la communication et les problèmes de nos philologues" (cité par Jakobson 1963 : 87). Jakobson allait lui donner sa forme canonique en mêlant l'inspiration de la cybernétique de Wiener à certains aspects de la sémiotique de Bühler. (Rastier, 2007 : n.p. ; je souligne).

Jakobson assure donc au « paradigme de la communication », inspiré de la théorie cybernétique⁷, une réelle domination en SDL, encore d'actualité, si bien que le rappel et la critique de son schéma sont devenus des poncifs, comme le mentionne ici Kerbrat-Orecchioni :

Il est de tradition d'inaugurer toute réflexion concernant ce problème de la communication verbale par le rappel de la façon dont Jakobson (1963, p. 214) envisage son fonctionnement à partir de l'énumération de ses différents ingrédients constitutifs. Il est également de mise de poursuivre, rançon de sa notoriété, par une critique plus ou moins radicale et fondée du schéma mentionné ci-dessus [...]. (Kerbrat-Orecchioni, 2009 [1980] : 13 ; je souligne).

L'objet de ce texte n'est pas d'entrer dans le débat sur la pertinence du schéma (entrer dans « une critique plus ou moins radicale et fondée »), mais plutôt de retracer des lignes historico-épistémologiques qui nous amènent à la sociolinguistique francophone actuelle (via, en particulier, l'ethnographie de la communication de Hymes). Mon propos sera donc de montrer en quoi cette influence a – pour ce qui m'intéresse ici – un effet similaire à celle de la pragmatique d'Austin / Searle : elle contribue à une focalisation de la discipline, jamais véritablement démentie, sur la production / émission des discours, et, finalement / corrélativement, à la faible problématisation de la question de la réception en sociolinguistique.

particulièrement net pour Hymes, qui écrit dans *Vers la compétence de communication* : « le point de départ le plus fréquent est à coup sûr la parole en tant qu'action. Partir de la langue, c'est courir le risque de retomber dans une conception de l'action comme simple exécution d'un code. Partir de la parole, c'est être à même de concevoir la langue comme moyen, comme un élément parmi d'autres » (Hymes, 1984 : 194-195).

⁷ Pour donner une définition synthétique de la cybernétique, on peut se référer à son fondateur, Wiener, qui la présente comme la science du contrôle et de la communication : *Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine*, 1948, Paris : Hermann (traduit pudiquement – et tardivement, en 2014 – en français sous le titre : *La Cybernétique. Information et régulation dans le vivant et la machine*, 2014, Paris : Seuil). C'est un « projet d'unification des connaissances autour de quelques concepts clés : entropie, information, rétroaction » qui constitue la véritable « matrice de la technoscience » (Lafontaine, 2004 : 22 et 27). Le lien de Jakobson avec ce courant de pensée sera approfondi plus bas.

Tout le monde – ou presque – connaît ce schéma de Jakobson et les « fonctions » qu'il met en scène, et pas seulement les spécialistes de SDL : Boutet en rappelle l'incroyable influence dans le système scolaire et dans la formation professionnelle en France :

Le schéma en six facteurs et six fonctions afférentes qu'il propose en 1960 va faire partie de toutes les bibliographies des étudiants en communication, en linguistique et en ethnologie ; il constitue souvent le premier chapitre de nombreuses grammaires scolaires des collèges, et sa connaissance est requise au baccalauréat de français ; mais plus encore, la formation professionnelle des adultes s'en emparera pour en faire pendant des décennies l'outil de références d'analyse des situations de travail. (Boutet, 2010 : 15).

De même, Rastier en remarque la présence à tous les niveaux de la « chaîne éducative » (française en l'occurrence) : « Le modèle des fonctions de Jakobson est largement enseigné, non seulement aux maîtres, mais aux élèves dès la sixième » (Rastier, 2007 : n.p.).

Mais, s'il est influent dans la sphère scolaire – et qu'il fait à ce titre partie des connaissances qui innervent notre société⁸ –, cela n'explique pas en quoi ce schéma, issu d'une des figures marquantes du structuralisme, concerne encore aujourd'hui une discipline, la sociolinguistique, dans sa version francophone. Pourquoi peut-on encore évoquer cette schématisation de la communication comme une ombre structurante (et peu considérée en tant que telle) de la sociolinguistique francophone ? Il me semble que, si le schéma a été critiqué et souvent amendé par les sociolinguistes, la conception profonde de la communication qu'il propose reste. De ce point de vue, je rejoins ces deux remarques, l'une de Gadet, l'autre de Rastier :

L'influence des idées du Cercle de Prague me semble en effet nette, bien que pas toujours reconnue ni affichée (ou du moins revendiquée à sa juste place), dans certaines théories actuelles. Nous nous centrerons ici autour d'un courant dont l'une des préoccupations essentielles est d'expliquer le changement, la sociolinguistique, soit dans une forme assez générale, soit dans sa forme dite variationniste (en particulier dans l'un des textes de W. Labov les plus élaborés du point de vue épistémologique, Weinreich et al., 1968, qui comporte plusieurs références à Jakobson, à plusieurs propos). (Gadet, 1997 : 87 ; je souligne).

J'emprunte à Gadet cette idée de « non-reconnaissance » et de « non-affichage » (sinon dans une discrétion « ritualisée »⁹) de l'influence jakobsonienne en sociolinguistique.

Rastier affirme quant à lui que :

Dans les sciences du langage, le paradigme de la communication a pris une telle place qu'il semble devenu une évidence insoupçonnable. Il est généralement opposé au paradigme de la cognition qui met l'accent sur les représentations mentales : on retrouve ici, transposée, l'opposition entre la sémantique et la pragmatique, telle qu'elle fut conçue par le positivisme logique : la première est devenue cognitive et la seconde a trouvé son objet privilégié dans les communications de masse. On peut penser que la linguistique va se diviser définitivement et ses dépouilles pourraient bientôt se trouver réparties entre les sciences cognitives et les sciences de l'information et de la communication. Cette étude entend rappeler des propositions qui échappent au faux dilemme communication/cognition, car elles sont informées par la problématique interprétative en sémantique et en sémiotique. (Rastier, 2007 : n.p. ; je souligne).

⁸ Si mon propos se limite ici à la société que je connais le mieux (française), il y a fort à parier que ce constat ne soit pas une exception.

⁹ « L'importance des travaux du Cercle de Prague n'est généralement pas ignorée dans les références, quoi qu'elle soit souvent affichée de façon discrète, qui pourrait apparaître comme purement rituelle » (Gadet, *ibidem*).

J'emprunte à Rastier l'idée d'une dominance en SDL du « paradigme de la communication » (aux côtés du cognitivisme), et celle d'un dépassement par le recours à la problématique « interprétative ». Néanmoins, ne nous y trompons pas : les arrières-plans sont très différents de ce que je conçois ici – avec d'autres contributeurs de ce numéro de *Glottopol* – comme perspective interprétative (cf. *infra* et les textes regroupés dans Debono, éd., 2014 pour une discussion de ce point de contraste¹⁰). Pourtant – et c'est ce qui m'intéresse ici – le fait même que Rastier pose le problème met en évidence le manque évident de ce « paradigme de la communication », à savoir l'interprétation, la réception, la compréhension. La critique du schéma va donc beaucoup plus loin que les traditionnels amendements et aménagements du schéma de Jakobson (j'en mentionnerai certains plus bas) qui ne remettent pas fondamentalement en cause sa pertinence pour appréhender les phénomènes langagiers.

L'influence sur la sociolinguistique francophone

L'influence du schéma de Jakobson sur la sociolinguistique francophone est assez évidente, et il est possible de l'illustrer par de multiples exemples : je me cantonnerai à trois citations directes :

Boutet tout d'abord, qui dans *Le pouvoir des mots* (2010) écrit ceci :

Le modèle de Jakobson sera par la suite discuté, amendé, critiqué [note 6 : Le sociolinguiste Philippe Blanchet a proposé une analyse critique de ce schéma dans La linguistique de terrain... 2000], mais demeurera une référence. L'important pour notre propos est de retenir que la transmission d'informations n'est qu'une des fonctionnalités que permet le langage humain, même si nos sociétés tendent à la pensée unique et fondamentale. Dans de nombreuses situations de communication, ce n'est pas (seulement) un usage référentiel du langage qui est fait, mais un usage de son pouvoir, de sa performativité. C'est ce que montre le linguiste Marcel Cohen dans son ouvrage de 1956, où il consacre une partie entière à ce qu'il nomme "puissance du langage". (Boutet, 2010 : 15-16 ; je souligne).

Il est donc très clair que, pour Boutet, malgré les critiques, Jakobson reste la référence « historique » pour une conception sociolinguistique de la communication et du langage humain comme essentiellement *fonctionnelle*¹¹, avec les compléments de la pragmatique linguistique (« performativité ») qui seraient déjà présents, dès 1956, dans la pensée linguistique de Cohen.

Sociolinguiste français évoqué ci-dessus par Boutet, Blanchet consacre quant à lui tout un paragraphe de son ouvrage *La linguistique de terrain* (2012 [2000]) à la notion de « communication » (p. 100 et suiv.), dans lequel le geste initial de Jakobson est bien sûr évoqué, en même temps que ses multiples amendements, renouvellements et autres approfondissements, pour terminer sur une proposition de nouvelle schématisation de la communication (cf. *infra*).

De même, Kerbrat-Orrechioni – référence importante pour la sociolinguistique interactionnelle francophone – propose sa propre schématisation et les raisons de sa reprise de

¹⁰ Trop rapidement : l'herméneutique de Rastier se veut avant tout « matérielle », fondée « en sémantique et en sémiotique », donc très différente d'une perspective herméneutique – appuyée sur une herméneutique philosophique, celle de Heidegger et de Gadamer en particulier – qui met en cause la focalisation « sémiotiste » dans la recherche de significations. Même si le constat de départ peut sembler similaire, les « déficits herméneutiques » des sciences du langage (2001 : 102 et suiv.) que Rastier relève ne sont donc nécessairement pas les « mêmes », ainsi que n'est pas comparable sa proposition de réintroduire « la problématique de l'interprétation au centre des sciences du langage » (*op. cit.* : 99).

¹¹ Cf. Gadet, 1997 sur le fonctionnalisme en sociolinguistique et la notion de « fonction », difficile à cerner.

la « base » jakobsonnienne¹² : « [...] on peut en revanche reprocher à Jakobson de ne pas envisager suffisamment d'ingrédients, et tenter de complexifier quelque peu son schéma afin que "la carte" rende mieux compte du "territoire" » (Kerbrat-Orrechioni, 2009 [1980] : 16).

On perçoit donc, à travers ces trois exemples de citations directes, que l'optique empruntée est celle de la complexification d'une « base » à conserver. Ajoutons à cela qu'un renforcement indirect de ce fond commun viendra de l'ethnographie de la communication de Hymes, dont le célèbre modèle « SPEAKING » est explicitement rattaché aux travaux du Cercle de Prague : dans les deux schématisations de la communication (Hymes et Jakobson), celle-ci est avant tout définie par l'émission du « message » comme « point de départ » (Delbreilh, 2012 : 87-88) : une orientation « du côté de l'émission » assez nette dans les deux cas (ce que le nom même du modèle de Hymes laissait d'ailleurs présager). Si l'on reconstitue à grands traits la chaîne : Hymes s'inspire de Jakobson¹³, qui s'inspire de la théorie de l'information de Wiener et de la conception cybernétique de la communication (sur le lien Jakobson / cybernétique, voir *infra* ainsi que les développements de Lafontaine, 2004, ainsi que Geoghegan, 2012) – et ce, assez directement et explicitement à chaque fois. De manière souvent moins explicitée, c'est cette filiation épistémologique qui arrive en sociolinguistique francophone, en particulier via l'influence de l'ethnographie de la communication hymesienne (influence détaillée, notamment, dans un dossier spécial de *Langage et société* de mars 2012 : « Dell Hymes : héritages et débats »).

Bien entendu, quand les ethnographes de la communication et les sociolinguistes reprennent le schéma de Jakobson, c'est toujours pour y apporter nuances, compléments, extensions, critiques (cf. citations *supra*). Le plus important de ces « ajouts critiques » est sans doute celui du « contexte social », si cher aux sociolinguistes. La principale innovation de Hymes par rapport à la formalisation jakobsonnienne réside en effet dans cet attachement aux « conditions/contexte social(es) » plus qu'aux unités linguistiques :

The real innovation in Hymes's expansion of Jakobson's model was thus not so much in the number and types of components, but in the nature of the unit of analysis. [...] With Hymes, the unit of analysis is no longer a linguistic unit as such, but a social unit which includes or is based on speech. (Duranti, 1997 : 289 ; je souligne).

Dans sa synthèse sur la notion de « communication » évoquée plus haut, Blanchet insiste sur l'importance de cet amendement / extension du schéma jakobsonien par Hymes : la perspective est « socio » avant d'être « linguistique », mettant « l'accent sur l'interaction en contexte » (Blanchet, 2000 : 100). Mais si l'on complexifie de plus en plus le schéma, en y ajoutant une perspective plus « socio », une certaine vision de la communication reste, sous-tendue en particulier par l'idée que la langue sert *prioritairement* à communiquer¹⁴. Et cette conception de la langue, que l'on peut qualifier d'utilitariste (on « utilise » toujours la langue pour quelque chose, pour « performer » ou « communiquer »), va s'installer durablement en

¹² Cf. *Les Interactions verbales*, T. 1 (1986 : 29 et suiv.) et *L'énonciation* (2009 [1980] : 16 et suiv.).

¹³ Il est intéressant de noter que cette influence est sans doute (en partie) réciproque : lors de la conférence qui a donné lieu à la publication de « Linguistique et poétique » (le chapitre des *Essais de linguistique générale* où le fameux schéma est présenté), Jakobson fait référence à la « stimulante communication » de Hymes (Jakobson, 1963 : 241).

¹⁴ Hassler évoque à ce titre l'hypothèse intéressante de Klemperer quant à la bonne fortune de cette conception (technique) de la langue comme outil de communication, la mettant en regard d'une autre, plus « politique » (et moins « scientifique »), celle de la langue comme « configuration de la pensée » : « [pour le philologue allemand] si la voie ouverte par la philosophie du langage, qui ne considère pas la langue comme un moyen de communication mais comme la configuration de la pensée, n'a pas été poursuivie, c'est parce que son idée centrale a été transformée, de manière non scientifique, en un instrument de la politique (Klemperer 1995, II, p. 507) » (Hassler, 2014 : 5).

sociolinguistique (en particulier via la « compétence de communication » telle que conceptualisée par Hymes, 1984).

L'autre idée qui n'est pas remise en cause dans la reprise sociolinguistique de la schématisation de la communication, c'est *l'autonomie du message par rapport à l'émetteur/récepteur/interprète* : le message (dont l'émission est considérée comme point de départ essentiel : cf. Delbreilh, *op. cit.*) ne serait pas « consubstantiel » à celui qui l'émet ou l'interprète, mais dans une « extériorité » par rapport à celui-ci. On retrouve ici l'influence cybernétique : les significations sont essentiellement dans une « extériorité »¹⁵ (que cette extériorité soit le message, le code, le contexte, les signes, etc.) et « extériorisable » (cf. aussi *supra* le « principe d'exprimabilité » de Searle, qui va également dans ce sens).

Conséquence : feedback, interaction et réception négligée

Enfin, tout cela aboutit au peu d'importance accordée à la réception. Toujours dans la conception cybernétique de la communication (et donc de l'homme, les deux étant consubstantiels dans ce paradigme), une notion importante apparaît dans l'histoire des idées (qui connaîtra une fortune certaine en SHS) : le feedback (ou rétroaction), un des « piliers » notionnels de la cybernétique (avec l'entropie et la notion d'information), désigne « le processus par lequel [l'information] est assimilée et utilisée afin d'orienter et de contrôler l'action » (Lafontaine, 2004). L'assimilation de l'information, ou la réception du message, passe donc par ce feedback qui n'est autre que la production d'un autre message, en réaction au premier : une « contre-émission » en somme (« une “réaction à une réaction” selon le mot du cybernéticien Gregory Bateson », Breton, 2000 : 74), marquant la réception du message initial. On connaît le succès de cette notion dans le paradigme interactionnel¹⁶, déjà en germe chez Jakobson qui conçoit la « réception » comme intimement liée au feedback :

Il y a sans aucun doute feedback entre la parole et l'écoute, mais la hiérarchie des deux processus s'inverse quand on passe de l'encodeur au decodeur. Ces deux aspects distincts du langage sont irréductibles l'un à l'autre ; tous deux sont également essentiels et doivent être regardés comme complémentaires [...]. (Jakobson, 1963 : 94).

Toute une frange de la sociolinguistique (dite « interactionnelle » ou « interactionniste ») va se développer activement autour de cette idée de rétroaction et de « circularité » dans la communication. Or, accorder au feedback une telle place dans la manifestation de la réception du message, de son sens, c'est réduire l'interprétation à ses manifestations objectivables : le sens ne peut que se *co-construire*¹⁷ dans l'interaction. Cette centralité du feedback interactionnel – notion aujourd'hui tout à fait banalisée dans la sociolinguistique francophone – donne pourtant une idée de la « réception » qui n'est pas banale (on pourrait presque poser l'équation : la réception = la rétroaction), et se rattache à un courant de pensée (la conception cybernétique de la communication, reprise par Jakobson¹⁸), idéologiquement très marqué. On

¹⁵ On peut ici utilement se référer à l'image employée par Breton – et calquée sur celle de Musil – pour décrire l'homme de la cybernétique comme un « homme sans intérieur » (cf. Breton, 2011).

¹⁶ « Ce sont les travaux de Norbert Wiener sur la “cybernétique” (1948) qui ont apporté à la compréhension de la communication la notion essentielle de “feedback” (traduite parfois par le terme de “rétroaction”) qui désigne *la réaction du récepteur au message émis et son retour vers l'émetteur*. L'introduction de cette notion a eu un retentissement immédiat auprès des chercheurs en sciences sociales (comme Lewin, Erikson, Bateson...). Elle leur a permis de franchir le premier pas qui va de la “communication” à l’“interaction”, en passant d'une vision linéaire à la conception d'un processus circulaire. [...] Une telle conception amène à considérer que la source et le destinataire sont en fait des « émetteurs-récepteurs » exerçant des fonctions différenciées, mais non clivées » (Picard, 1992 : 72 ; je souligne).

¹⁷ Autre notion assez centrale en sociolinguistique francophone, qu'il conviendrait également de ré-interroger.

¹⁸ Plusieurs travaux explicitent les liens entre Jakobson et Wiener (fondateur de la cybernétique), qui se matérialisent notamment à travers la participation du premier aux « conférences Macy » qui voient se mettre en

se réfèrera utilement sur ce dernier point aux analyses proposées par Breton (2000, 2011) et Lafontaine (2004), qui ont l'intérêt – pour une discipline sociolinguistique francophone aujourd'hui pétrie d'interactionnisme – de poser une question simple, mais néanmoins déroutante : et si, paradoxalement, l'idée du « tout interaction » (l'essentiel du sens passe *dans* et *par* l'interaction) recouvrait une dynamique beaucoup moins « humanisante »/« altéritaire » qu'il n'y paraît ? L'idée cybernétique selon laquelle l'essence même de l'homme est sa capacité à entrer en interaction, le positionne dans une extériorité ontologique totale : « Être vivant, c'est participer à un courant continu d'influences venant du monde extérieur, courant dans lequel nous ne sommes qu'un stade intermédiaire » affirme Wiener dans son magnum opus *Cybernétique et société* (1952 : 173). Si l'on rejoint Breton et Lafontaine, cette idée – qui a « infusé » les SHS, dont la sociolinguistique, cela est assez évident – serait profondément « anti-humaniste » au sens où elle produit un renversement complet du rapport intérieur-extériorité de l'humanisme classique :

Transposés au niveau sociétal, les concepts de la cybernétique induisent, comme on le verra avec Bateson, une représentation purement communicationnelle de la société. Devenue un immense système de communication, cette dernière n'existe qu'à travers les échanges entre ses membres. Constamment relié à son environnement social, le sujet est, dans cette logique, entièrement tourné vers l'extérieur. Il n'est plus considéré comme un être autonome, mais il devient, pour paraphraser Philippe Breton, un simple "réacteur" censé s'adapter à son environnement [...]. (Lafontaine, 2004 : 55 ; je souligne).

En adaptant et en complexifiant le schéma jakobsonien, puis hymesien, la sociolinguistique francophone conçoit (et néglige) la réception/ interprétation/ compréhension en l'inscrivant dans une optique (communicationnelle, interactionnelle) et une chaîne notionnelle (feedback, interaction, extériorité/extériorisation du sens) qui sont fort différentes de ce que proposent les courants herméneutiques que je vais maintenant évoquer. Ceux-ci conceptualisent en effet la réception en tant que telle (et non dans une logique de « contre-émission ») : il nous faut donc maintenant aller voir de ce côté-ci.

Du côté de la réception : la conception herméneutique du langage – ou une autre conception de la réception

Une autre vision de l'économie des échanges linguistiques interroge radicalement cette orientation d'une science du langage « du côté de l'émission » : accordant une place primordiale à la réception, l'approche herméneutique du langage/du « L »¹⁹ la place même en son cœur. Je me limiterai à deux courtes citations de deux des principaux représentants de ce courant philosophique (Heidegger, 1990 [1962]) et Gadamer, 1996 [1976]) pour exposer cette différence fondamentale :

[...] la dimension salvatrice qui s'abrite dans le secret de la langue, dans la mesure où c'est elle qui nous conduit toujours du même coup dans la proximité de l'informulé et

place le paradigme cybernétique (Lafontaine, 2004, Geoghegan, 2012). Lafontaine affirme que « même si la phonologie structurale précède l'apparition de la cybernétique, c'est néanmoins sous la poussée de cette dernière qu'elle acquiert ses lettres de noblesse scientifiques. Séduit par les postulats qu'offre la théorie de l'information, Jakobson entreprend d'aligner la phonologie sur ses postulats » (Lafontaine, 2004) ; et Jakobson lui-même, dans ses *Essais*, cite Wiener pour qui « il n'existe "aucune opposition fondamentale entre les problèmes que rencontrent nos ingénieurs dans la mesure de la communication et les problèmes de nos philologues" » (1963 : 87 ; cf. également citation *supra* de Rastier qui reprend ce passage des *Essais*).

¹⁹ Notation proposée par de Robillard « lorsqu'il [est] dommageable de distinguer "langue(s)", "langage(s)", "discours" » (Robillard, 2007 : 50).

de l'inexprimable » (Heidegger, *Langue de tradition et langue technique*, [conférence de 1962] 1990 : 44).

Essayons de lire cette citation en la replaçant dans la dichotomie classique du schéma de la communication (exercice certes difficile, et quelque peu altérant) : ce qui compte pour Heidegger dans les échanges linguistiques, ce n'est pas le message « émis », avec une intentionnalité pragmatique, mais ce que l'échange produit en terme de réception (ou : compréhension, interprétation), à savoir toute autre chose qu'un simple décodage, ou même qu'une simple interprétation contextualisée (dans les versions sociolinguistiques complexifiées du schéma de la communication) : l'ouverture vers « l'informulé » et « l'inexprimable » qui produit l'échange linguistique, est tout simplement l'idée d'une réception incontrôlée et nécessairement incontrôlable. Si l'ancrage cybernétique (science du *contrôle* et de la communication, Wiener, 1948) des théories de la communication, largement reprises (et amendées, certes : cf. *supra*) par les SDL aboutit à une focalisation sur l'émission dans l'appréhension des échanges linguistiques, on peut argumenter que cela est à relier à une ambition (scientiste) de contrôle du sens : le sens « émis » étant, croit-on, plus facilement *contrôlable* que le sens « reçu », puisque 1) passant nécessairement par des signes matérialisés (donc captables), et 2) étant dicté par une intentionnalité (voir l'importance de ce concept en pragmatique) que l'on postulera volontiers comme purement rationnelle.

À l'inverse, Gadamer, à la suite de Heidegger, réaffirme en ces termes l'incontrôlable altérité de toute réception/compréhension :

Il n'est peut-être pas exact de parler d'un "mieux comprendre" pour désigner cet élément productif de la compréhension. Comprendre, en vérité, ce n'est pas comprendre mieux, ni au sens où l'on aurait un savoir meilleur de la chose grâce à des concepts plus clairs, ni au sens de la supériorité fondamentale que le conscient aurait par rapport au caractère inconscient de la production. Il suffit de dire que, dès que l'on comprend, on comprend autrement. (Gadamer, 1996 [1976], 318 ; soulignement dans le texte original).

Si je traduis cela en termes de conséquences en SDL, déplacer la focale dans l'appréhension des échanges linguistiques du « pôle production » vers le « pôle réception » entraîne inévitablement une perte de contrôle de l'interprète (le chercheur-linguiste par exemple) sur le sens de la production discursive, sa réception comportant une part d'incertitude, de non-transparence, d'inatteignable altérité (la compréhension est toujours « autre », « autrement ») – ce qui est indubitablement plus difficilement compatible avec une visée scientifique objectiviste. D'où un accent mis plus volontairement (consciemment ou non) sur le pôle « production » dans les travaux sociolinguistiques.

Mentionnons tout de même les travaux en sociolinguistique ou en ethnographie de la communication visant explicitement un travail sur la réception : quand la réception est traitée, c'est toujours pour tenter de la contrôler. L'ethnographie de la lecture par exemple nous semble lire « par-dessus l'épaule du lecteur » – c'est-à-dire largement à *sa place* – avec l'ambition de décrypter cet acte de lecture éminemment... indécryptable. Ce que du reste, les théories de la lecture issues de l'herméneutique littéraire (Jauss, Eco, Barthes, etc.)²⁰ posent depuis longtemps, à l'instar de Barthes qui fait ici de la lecture le point d'achoppement de toute tentative d'appréhension scientifique du sens (et le fossoyeur d'une science structurale qu'il a par ailleurs défendue) :

[...] on ne peut raisonnablement espérer une Science de la lecture, une Sémiologie de la lecture, à moins de concevoir qu'un jour soit possible – contradiction dans les termes – une science de l'Inépuisement, du Déplacement infini : la lecture, c'est précisément

²⁰ Largement ignorées en sociolinguistique pour diverses raisons (d'oppositions disciplinaires en particulier) qu'il serait trop long d'explorer ici.

cette énergie, cette action qui va saisir dans ce texte, dans ce livre, cela même “qui ne se laisse pas épuiser par les catégories de la Poétique” ; la lecture, ce serait, en somme l’hémorragie permanente, par où la structure – patiemment et utilement décrite par l’Analyse structurale – s’écroulerait, s’ouvrirait, se perdrait, conforme en cela à tout système logique qu’en définitive rien ne peut fermer – laissant intact ce qu’il faut appeler le mouvement du sujet et de l’histoire : la lecture, ce serait là où la structure s’affole » (Barthes, 1993 [1975], « Sur la lecture » : 47-48 ; c’est l’auteur qui souligne).

« Là où la structure s’affole », mais aussi là où s’affolent les SDL, la pragmatique, la sociolinguistique, l’ethnographie de la communication/de la lecture, etc. Le problème étant que cet « affolement » salutaire et nécessaire, qui ne peut naître que d’une réflexion sérieuse sur la question de la réception (la lecture en étant une métonymie), met à terre beaucoup de préceptes réputés indéboulinables d’une sociolinguistique se voulant « science sérieuse » : ainsi s’explique pour partie la minoration de cette question, la quête de légitimité scientifique, justifiant les possibilités d’expertise, l’emportant bien souvent sur une humilité épistémologique « honnête » (Marrou, 1975 [1954] : 231).

Une bonne façon de montrer la différence fondamentale entre un point de vue scientifique accordant toute sa place à la question de la « réception » et un point de vue « production » (précisons à nouveau que cette schématisation, bien trop binarisante, n’a qu’une valeur explicative ici) est de contraster la « fonction poétique » (du schéma de Jakobson) et l’assertion de Heidegger selon laquelle l’essence du langage est la poésie²¹. Cette comparaison permet de toucher du doigt l’irréductible opposition des points de vue, significativement présentée comme telle par Auroux :

Lorsque Heidegger soutient que la poésie manifeste l’essence du langage, le linguiste peut s’opposer et présenter des objections fondées sur sa connaissance des phénomènes. On ne pourra pas fuir ces objections en prétendant que la science ne pense pas. Toutes les propositions sont ouvertes à la discussion. Aucun type de discours ne peut jouir du privilège d’échapper à la loi commune de l’argumentation. (Auroux et al., 1996 : 357).

Argumentons, donc, en nous pliant à cette « loi commune »²². Dans *Langue de tradition et langue technique* (1990 [1962]), Heidegger entame un débat avec l’une des sources d’inspiration de Jakobson que nous avons déjà croisée : Norbert Wiener. C’est une amorce de débat (Wiener et sa cybernétique – naissante à l’époque – n’étant cités qu’une ou deux fois dans le texte de la conférence) sur sa conception de la langue et de la communication : contrairement à Wiener qui fonde sa théorie de l’information et de la communication sur des modèles mathématiques et techniques essentiellement basés sur l’idée de transmission d’informations (Bühler en particulier), le philosophe allemand explique que la langue ne peut être réduite à un aspect « technique » – et il entend par là l’uniquement utile, le fonctionnel, communicatif en particulier. Mais communiquer n’est pas se comprendre, et beaucoup de choses passent « en dehors » et « au travers » de cette conception communicative et techniciste des échanges linguistiques. Pour Heidegger, l’essence de la langue est donc dans ce qui serait l’exact opposé de ce qu’il appelle la « technique » (dans la perspective heideggerienne, la technique est un « mode de rapport au monde » efficace, utile, fonctionnel) : la « poésie », entendue dans un sens également particulier, ne se limitant pas à l’activité créative du poète. Si l’essence du langage est la poésie, l’essence de la poésie est certainement le « jeu » qu’il peut y avoir dans la réception : « Mes vers ont le sens qu’on leur

²¹ Aparté anecdotique : quand on évoque cette position de Heidegger devant un cénacle de linguistes ou de sociolinguistes, le renvoi à Jakobson et la fonction poétique est quasiment instantané... réflexe assez curieux, mais néanmoins explicable (cf. *supra*).

²² Aparté questionnant : présenter l’argumentation comme « loi commune » ne constitue-t-il pas une forme de naturalisation et/ou de normativisation de la rationalité argumentative comme unique façon de faire ?

prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne », écrit Valéry (1975 [1954] : 1509). De ce point de vue, radicalisé ici par Valéry de manière volontairement polémique, la « poésie » est ce qui laisse la place à la réception, qui ne cherche pas du tout à la contrôler (ce serait « contraire à [s]a nature », *ibidem*), à contrôler efficacement/utilement/fonctionnellement le sens « transmis ». C'est, pour reprendre une autre formule de Heidegger, ce qui nous fait toucher à « l'informulé » et à « l'inexprimable » (cf. citation *supra*). Dans une interview à l'hebdomadaire allemand *Spiegel*, Heidegger a cette phrase, très significative de ce qu'il considère comme un rapport au monde « im-poétique » ou « technique » : « Tout fonctionne, c'est bien cela l'inquiétant » (Heidegger, interview donnée au *Spiegel* en 1966). On comprend aisément en quoi cette idée, qui va à contre-courant de l'idéologie dominante, est tout à fait irréconciliable avec la « fonctionnalisation » jakobsonienne : la fonction poétique de Jakobson est exposée en même temps que le schéma dans « Linguistique et poétique », le chapitre XI de ses *Essais de linguistique générale* (Jakobson, 1963 : 209-248) :

La visée (Einstellung) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction poétique du langage. [...] Toute tentative de réduire la sphère de la fonction poétique à la poésie, ou de confiner la poésie à la fonction poétique, n'aboutirait qu'à une simplification excessive et trompeuse. La fonction poétique n'est pas la seule fonction de l'art du langage, elle en est seulement la fonction dominante. (op.cit. : 218 ; je souligne).

Selon quel critère reconnaît-on empiriquement la fonction poétique ? En particulier, quel est l'élément dont la présence est indispensable dans toute œuvre poétique ? (op.cit. : 220 ; je souligne).

Si elle n'est pas la seule, la fonction poétique, définie comme « l'accent mis sur le message pour son propre compte », est donc la « fonction dominante de l'art du langage » – de la poésie donc – et serait reconnaissable empiriquement dans les structures linguistiques : la fonction poétique est donc essentiellement de nature sémiotique. Or, pour Heidegger, la parole poétique, inséparable de la pensée, est conçue de manière très différente, bien moins réductrice : la poésie ne peut être une « fonction » du langage, c'est au contraire ce qui « dé-fonctionnalise » le langage (ou le « dé-téléologise »), ce qui crée des interstices, ce qui fait dysfonctionner « la monotonie de l'unique langue où se nivelle – bientôt sans exception – tout Dire : la langue informatique du “computer” » (Heidegger, 1982 : 154) : cette « monotonie », c'est ce qu'il appelle ailleurs la « langue technique » (Heidegger, 1990 [1962]) – utile, efficace et fonctionnalisée – qu'il relie à l'apparition de la pensée cybernétique (dont on a vu l'influence sur Jakobson).

Et cette conception « technique », « fonctionnaliste » de la langue et de la communication ne laisse que peu de place à la réception : nous l'avons vu chez Jakobson ou dans la pragmatique linguistique, deux influences importantes en sociolinguistique. La perspective herméneutique (de Heidegger et de Gadamer, pour nous cantonner à ces deux références ici discutées), réintroduit le « jeu interprétatif » (aux deux sens du terme *jeu*) caractéristique de ce que nous²³ défendons comme « perspective de la réception ».

²³ Ce « nous » renvoie aux participants du panel organisé pour le Congrès du Réseau Francophone de Sociolinguistique (juin 2015) ayant présenté cette « perspective de la réception » : V. Feussi, I. Pierozak et D. de Robillard.

Conclusion : émission, réception, et la question éthico-politique du débat

Que conclure de tout cela, et quelles conséquences pour la sociolinguistique ?

Les influences épistémologiques mentionnées dans ce texte (pragmatique et conception jakobsonienne de la communication) – influences qui pèsent de tout leur poids sur la sociolinguistique telle qu'elle se conçoit et se pratique actuellement – gagneraient à être regardées en face (et non pas seulement avec une sorte de condescendance moderniste, comme de respectables « ancêtres » que l'on a su dépasser par amendements successifs), pour reposer à nouveau frais la question des choix d'orientation de la sociolinguistique française / francophone quant à la conception de la communication – et corolairement de la langue – qui la sous-tend.

Négliger la question de la réception, considérée comme largement passive ou ramenée à l'émission (la rétroaction : cf. *supra*), pour se focaliser plus efficacement sur une émission « contrôlable », car intentionnelle (le message serait le résultat de la « visée » de son auteur), constitue un *choix* qui n'est pas seulement épistémologique, mais aussi éthico-politique : le primat de l'émission sur la réception dans les recherches en SDL / sociolinguistique est en effet aussi lié à la question du « contrôle » du sens (par les experts linguistes), donc à une question que l'on peut qualifier de *politique* : dire que le sens est aussi/surtout du côté de la réception (pour parler dans les termes de la schématisation de Jakobson, ou de la compréhension / interprétation, pour parler en termes herméneutiques), c'est dire qu'il n'est pas totalement contrôlable, qu'il est nécessairement « fuyant », et, *in fine*, cela revient à réintroduire du débat, nécessité d'un bon fonctionnement démocratique. Or, c'est cette possibilité de débat qui tend justement à disparaître de certains secteurs, sous la pression d'une expertise scientifique conquérante, l'expertise linguistique / sociolinguistique n'étant pas en reste (cf. Debono, 2014, pour une réflexion exemplifiée sur cette tendance, à propos de l'expertise linguistique/sociolinguistique en cours de justice).

Partir de l'examen (parcellaire ici) de quelques bases théoriques de notre discipline, pour certaines peu interrogées²⁴, pour réintroduire du débat sous l'angle épistémologique doit pouvoir être une possibilité. Or, une certaine « naturalisation » des options épistémologiques actuellement dominantes en SDL laissent parfois penser que cette possibilité n'est pas ouverte, que les *choix* épistémologiques en sociolinguistique, qui ont donné lieu à d'importantes discussions par le passé (d'opposition principalement : contre la linguistique structurale, contre le générativisme, contre le béhaviorisme, etc.), n'en sont plus aujourd'hui, les enjeux n'étant plus là pense-t-on (mais bien plutôt dans l'intervention sociale en particulier, qui, aussi légitime soit-elle, semble justifier toute épistémologie... ce qui aboutit parfois à des paradoxes : cf. *infra*). Tirer quelques fils rouges de l'histoire des idées sociolinguistiques (ici : les fils reliant la sociolinguistique à la pragmatique et au paradigme de la communication) ne vise aucunement à proposer un contre-modèle à son tour conquérant (à « plier » d'avance le débat en quelque sorte), mais à reposer les termes d'un possible débat qui semble aujourd'hui largement hypothéqué en sociolinguistique, comme en SDL plus largement. Il n'est d'ailleurs pas anodin que, avec des prémisses pourtant totalement différentes et fortement opposées aux nôtres, d'autres chercheurs en SDL fassent le même constat de cette naturalisation des idées linguistiques dominantes (voir, entre autres : les réflexions de Scheer sur l'empirisme, ou de Rastier sur le « paradigme de la communication » en SDL) rendant l'interrogation épistémologique quelque peu difficile, ou superficielle, en SDL : une forme de « fin de la pensée » pour paraphraser Babich qui fait un constat similaire en philosophie à propos de l'influence écrasante des idées analytiques (qui, notons-le au

²⁴ Cf. *supra* le constat de Gadet (1997) concernant l'influence jakobsonienne en sociolinguistique.

passage, constituent l'univers de références des théories linguistiques évoquées dans ce texte, ce qui, là encore, n'est pas un hasard).

Penser autrement la réception en sociolinguistique, en la fondant sur les apports de la pensée herméneutique constitue donc une proposition soumise à discussion (et discutée depuis quelques années déjà en sociolinguistique : cf. par exemple : Robillard, 2009a et b ; Robillard et Debono, 2010). À cela s'ajoute le fait que les éléments d'humilité scientifique qu'une telle proposition porte (la réception comme ce que l'on ne peut contrôler, ce qui crée du « jeu », ce qui « affole la structure » pour reprendre le mot de Barthes) me semblent poser également les bases d'une réintroduction plus large d'un nécessaire débat démocratique, essentiel pour éviter ce à quoi aboutit souvent l'analyse scientifique « sûre d'elle-même » : la condescendance. Se trouve ici l'un des paradoxes d'une sociolinguistique qui se pense et se veut comme avant tout « d'intervention », « de terrain », ayant pour objectifs premiers la lutte contre les inégalités sociales et la défense des minorités : une épistémologie empiriste, réaliste et hyper-rationnaliste pousse en effet bien souvent à des formes de condescendance, décrites ici bien mieux que je ne saurais le faire par Baudrillard, discutant des positions réalistes :

Mais enfin, disent ces bons apôtres, vous n'allez quand même pas discréditer la réalité aux yeux de ceux qui ont déjà bien du mal à vivre, et qui ont bien droit au réel et au rationnel comme vous et moi. Même objection sournoise pour le Tiers Monde : vous n'allez quand même pas discréditer l'abondance aux yeux de ceux qui crèvent de faim. Ou bien : vous n'allez pas discréditer la lutte de classes aux yeux des peuples qui n'ont même pas eu droit à leur révolution bourgeoise. Ou bien : vous n'allez quand même pas discréditer la revendication féministe et égalitaire aux yeux de toutes celles qui n'ont même pas entendu parler des droits de la femme... Si vous n'aimez pas la réalité n'en dégoûtez pas les autres ! C'est une question de morale démocratique : il ne faut pas désespérer Billancourt. Il ne faut jamais désespérer personne.

Il y a un profond mépris derrière ces intentions charitables. D'abord dans le fait d'instituer la réalité comme sorte d'assurance-vie ou de concession perpétuelle, comme le dernier des droits de l'homme ou le premier des biens de consommation courante. Mais surtout en créditant les gens de ne mettre leur espoir que dans la réalité et dans les preuves visibles de leur existence, en leur imputant ce réalisme saint-sulpicien, on les prend pour des naïfs et des débiles. Ce mépris, il faut dire à leur décharge que les thuriféraires du réalisme l'exercent d'abord sur eux-mêmes, réduisant leur propre vie à une accumulation de faits et de preuves, de causes et d'effets. Ressentiment bien ordonné commence toujours par soi-même. (Baudrillard, 2000 : 6-7).

Une perspective de la réception en sociolinguistique aurait donc également l'avantage de lever ce paradoxe, qui s'est installé à la faveur d'un certain unanimité épistémologique (auquel vient parfois s'adjoindre une « ritualisation »²⁵ des renvois théoriques) qu'une histoire des idées sociolinguistiques (objet de ce présent numéro de *Glottopol*) est à même, espérons-le, de re-diversifier.

Bibliographie

- AUROUX S., DESCHAMPS J., KOULOUGHLI D., 1996, *La philosophie du langage*, Paris, PUF.
 AUSTIN J. L., 1991 [1970], *Quand dire c'est faire*, trad. et intr. G. Lane, Paris, Seuil.

²⁵ J'emprunte ce terme à Gadet, 1997, qui l'applique à la référence à Jakobson en sociolinguistique, mais cette idée d'une ritualisation, finalement occultante, me semble plus largement valable concernant les grandes influences discutées *supra*.

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, Paris, L'Harmattan.
- BARTHES R., 1993 [1975]), « Sur la lecture », dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, pp. 37-48.
- BAUDRILLARD J., 2000, *La pensée radicale*, Paris, Sens & Tonka.
- BLANCHET P., 1995, *La pragmatique*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- BLANCHET P., 2012 [2000], *La linguistique de terrain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BOLTANSKI L., 2011, « Le pouvoir est de plus en plus savant. Entretien avec Luc Boltanski », *La vie des idées*. Disponible en ligne : <http://www.laviedesidees.fr/Le-pouvoir-est-de-plus-en-plus.html> (consulté le 3 décembre 2012).
- BOUTET J., 2010, *Le pouvoir des mots*, Paris, La Dispute.
- BRETON P., 2000, *Le culte de l'Internet. Une menace pour le lien social ?*, Paris, La Découverte.
- BRETON P., 2011 [1992], *L'utopie de la communication. Le mythe du "village planétaire"*, Paris, La découverte.
- COMETTI J.-L., 2010, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard.
- DEBONO M., 2013a, *Langue et droit. Approche sociolinguistique, historique et épistémologique*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européennes dans la coll. Proximités – Sciences du langage (dirigée par P. Blanchet), URL : <https://www.eme-editions.be/fr/proximités-sciences-du-langage/47581-langue-et-droit-approche-sociolinguistique-historique-et-epistemologique-9782806607706.html>.
- DEBONO M., 2013b, « Pragmatique, théorie des actes de langages et didactique des langues-cultures. Histoire, arrière-plans philosophiques, conséquences et alternatives », In CASTELLOTTI V. (dir.), *Le(s) français dans la mondialisation*, Fernelmont : Éditions Modulaires Européennes, pp. 423-447.
- DEBONO M. (éd.), 2014, *Corpus numériques, langues et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, (avec les contributions de Lorenzo Bonoli, Marc Debono, Valentin Feussi, Isabelle Pierozak, Elatiana Razafi et Didier de Robillard), Bern, Peter Lang, coll. Gram-R – Etudes de linguistique française (dirigée par V. Van Raemdonck), n°25. URL : <http://www.peterlang.com/index.cfm?event=cmp.ccc.seitenstruktur.detailseiten&seite=ntyp=produkt&pk=85286&concordeid=574215>
- DEBONO M., 2014, « Réflexions sur l'expertise linguistique/sociolinguistique à partir de l'exemple de la linguistique légale : enjeux de pouvoir et opportunité », In COLONNA, R. (éd.), *Les locuteurs et les langues : pouvoirs, non-pouvoirs et contre-pouvoirs*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 31-42.
- DELBREILH F., 2012, « Les notions de *speech event* et *literacy event* dans l'ethnographie de la communication et les *Literacy Studies* », *Langage et société*, 2012/1 n° 139, pp. 83-101.
- DURANTI A., 1997, *Linguistics Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GADAMER H.-G., 1996 [1976], *Vérité et Méthode*, trad. P. Fruchon, Paris, Seuil.
- GADET F., 1997, « Fonctionnalisme et thérapeutique », *Cahiers de l'ILSL*, n° 9, pp. 87-103.
- GEOGHEGAN B., 2012, « La cybernétique "américaine" au sein du structuralisme "français". Jakobson, Lévi-Strauss et la Fondation Rockefeller », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2012/3, Vol. 6, n°3, pp. 585-601.
- GUMPERZ J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.
- HASSLER G., 2014, « La vision linguistique du monde : mythe et réalité de l'utilisation d'une notion humboldtienne au XX^e siècle », *Dossiers d'HEL, SHESL, Linguistiques*

- d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues*, pp. 10. Disponible en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01115175/document>.
- HEIDEGGER M., 1990 [1962], *Langue de tradition et langue technique*, Lebeer-Hossmann.
- HEIDEGGER M., 1982, « L'habitation de l'homme », in *Exercices de la patience*, n°3/4, Paris, Obsidiane.
- HYMES D. H., 1984, *Vers la compétence de communication*, préface et postface (1982) de D. H. Hymes, trad. de F. Mugler, note liminaire de D. Coste, Paris, Hatier CREDIF.
- JAKOBSON R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 2009 [1980], *L'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1986, *Les Interactions verbales*, T.1, Paris, Armand Colin.
- LAFONTAINE C., 2004, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine* de Céline Lafontaine, Paris, Seuil.
- MARROU 1975 [1954], *De la connaissance historique*, Paris, Seuil.
- MASQUELIER B. et TRIMAILLE C. (eds), 2012, dossier « Dell Hymes : héritages et débats », *Langage et société*, n° 139, mars 2012.
- NERLICH B. et CLARKE D. D. (1998), « La pragmatique avant Austin : fait ou fantasme? », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 20, fascicule 2, pp. 107-125.
- PICARD D. (1992), « De la communication à l'interaction : l'évolution des modèles », *Communication et langages ?*, n° 93, pp. 69-83.
- PIEROZAK I., RAZAFI E., ROBILLARD D. (de) et DEBONO M., 2013, « Vers une sociolinguistique française qualitative ? Perspectives historiques critiques sur des processus historiques de reconnaissance », *Recherches qualitatives* (revue en ligne), Université du Québec, Vol. 32(1), *La reconnaissance de la recherche qualitative dans les champs scientifiques*, pp. 107-131. URL : [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/edition_reguliere/volume32\(1\).html](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/edition_reguliere/volume32(1).html)
- RASTIER F., 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- RASTIER F., 2007, « Communication, interprétation, transmission », *Semen* [En ligne], n° 23, consulté le 11 février 2013. URL : <http://semen.revues.org/5341>
- ROBILLARD D. de, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n° 1, pp. 1-149. URL : http://www.upicardie.fr/LESCLAP/IMG/pdf/robillard_CAS_no1.pdf (consulté le 3 novembre 2008).
- ROBILLARD D. de (éd.), 2009a, *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ?*, *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, Rennes, Presses de l'Université de Rennes.
- ROBILLARD D. de, 2009b, « Ce que « comprendre » pourrait bien vouloir dire ? » *Langage et société*, n° 130, 2009-4, pp. 125-136.
- ROBILLARD D. (de) et DEBONO M., 2010, « L'interculturel au risque de l'herméneutique », In BLANCHET P. et COSTE D. (dirs.), *Regards critiques sur la notion d'« interculturalité »*. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle, L'Harmattan, collection « Espaces Discursifs », pp.173-190.
- SEARLE J. R., 2009 [1972], *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann.
- VALERY P., 1975 [1954], *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade.
- WIENER N., 1952, *Cybernétique et société*, Paris, Deux Rives.

POURQUOI UNE SOCIOLINGUISTIQUE (DE LA /) EN RÉCEPTION ? CITATION ET CONCEPTION DE LA RECHERCHE / PROFESSIONNALITÉ DU CHERCHEUR¹

Isabelle Pierozak

Université François Rabelais – Tours, EA 4246 Prefics - Dynadiv

Le présent texte est issu d'un travail mené en panel pour le Congrès 2015 du Réseau Francophone de Sociolinguistique qui s'est déroulé à Grenoble. Dès le stade préparatoire de ce travail, et après avis des organisateurs du Congrès, il a semblé opportun au petit groupe constitué à cet effet d'organiser une publication de ces réflexions. Le présent numéro de Glottopol, dont l'appel offre une vaste problématisation, inédite dans ses perspectives, se prête particulièrement à une exploration plus avancée de ce qui a été présenté et discuté lors du Congrès.

Mon propos consiste à interroger initialement ce qui est fait aux dires des autres (quelles places / statuts attribués ? quels traitements opérés ? quelles relations aux autres en esquisser ?) dans le cadre des activités scientifiques, menées en SDL et en sociolinguistique en particulier. Cela a comme intérêt de réfléchir à l'exercice scientifique, tout en questionnant également les prétentions de la recherche.

L'expression « sociolinguistique de *la* réception », choisie en intitulé, est donc à entendre de manière plurielle ici : elle engage certes *des* réceptions que le sociolinguiste étudie, de manière plus ou moins méthodologisée, mais elle engage surtout *aussi* la réception par le sociolinguiste lui-même de ce qu'il se donne à étudier². C'est en cela d'ailleurs qu'il est préférable, au vu de la réflexion visée au final par ce texte, de retenir plutôt l'expression « sociolinguistique *en* réception ». Cette conception de l'approche sociolinguistique est en

¹ Je remercie l'équipe PREfics-DYNADIV de ses relectures, de même que les arbitres du présent texte dont les retours ont été particulièrement adjuvants. Selon la formule consacrée, je reste seule responsable des défauts du présent texte.

² Comme ce panel y a insisté, diversement, la question de la réception n'est actuellement pas écartée des recherches, en SDL, mais elle est circonscrite à ce qui se passe, du point de vue de l'action (langagière entre autres) entre interactants, acteurs, etc. sur un terrain, ou dans une situation / contexte donné, conformément à la conception (post) jakobsonnienne de la communication (cf. Debono ici-même). La perspective est toute différente lorsque le chercheur, non pas s'inclut (seulement) dans ses observables pour également prendre en compte ses actes de langage, etc. – si l'on considère le travail type d'analyser interactionnellement un corpus par exemple – mais s'interroge, *y compris indépendamment de tout observable constitué*, sur ce qui lui a permis expérimentalement (donc notamment altéro-réflexivement) de comprendre comment il a compris, et ne minore pas cet élément (non assimilable à un biais méthodologique, qui serait à réduire), faisant partie de la recherche à part entière.

quelque sorte un autre versant d'une sociolinguistique qui prenait déjà sérieusement en compte la diversité et la réflexivité, c'est-à-dire en considérait les implications épistémologiques. Comment en effet étudier les réceptions d'autrui, sans s'interroger sur sa propre réception, comme si, en fait, le chercheur croyait en sa propre désobjectivation au profit d'une certaine objectivation scientifique³ ?

Plusieurs remarques, issues d'échanges que j'ai pu avoir, à propos de ce point de vue s'imposent, afin d'éclairer d'emblée ce dernier :

- Un tel propos pourra apparaître (*a priori / in fine*) prétentieux. Ma seule ambition vise pourtant à réintroduire de la modestie dans les visions du scientifique, en considérant autrement l'importance accordée à certaines pratiques.
- Celles-ci placent *en leur centre* les corpus, et particulièrement les corpus numériques, pour ce que j'étudie depuis plusieurs années. Ce statut central s'apprécie au fait qu'une recherche ne pourrait pas se penser sans corpus (qui ont certes leur utilité), mais ce faisant réduit considérablement les réceptions en jeu, par le fait que ce qui est reçu est considéré comme nécessairement objectivable – ou autrement inexistant, faisant par là même disparaître tout phénomène de réception. Ce type de recherche fait ainsi conséquemment une place de choix à la dimension technologique, qui contribuera à repousser les limites d'une objectivation, sans cesse affinée. L'un des débats en jeu concerne donc ici la conception que l'on a de la recherche, de la science, et de la place de l'instrumentation.
- Ce débat peut rarement être posé au grand jour des manifestations scientifiques, parce que ces pratiques sont en net développement et liés à des financements (cf. les argumentaires des appels d'offre, par exemple, les profilages des postes, etc.), parce qu'également la croyance en l'objectivation scientifique relève du sens commun, parce qu'enfin les conceptions du rôle et modalités du désaccord scientifique manifestent dès l'amont des antagonismes irréductibles.
- D'un point de vue objectiviste, la gageure scientifique que représente pour les SDL l'étude d'un « objet », diversement déclinable derrière ce « L », par le biais de ce même L, est bien connue. En cela, il me faut préciser que ce problème, de source scientifique (Thuillier, 1980), n'est pas ce qui motive ici la présente réflexion. Si les relations au « L »⁴ qu'ont les sociolinguistes sont à discuter, ce n'est donc pas sur ce plan, bon nombre de collègues déclarant d'ailleurs ne pas partager une conception scientifique de « la sociolinguistique », dans certaines de ses orientations particulièrement pragmatistes du moins⁵. La réflexion à avoir à partir de là me semble plutôt s'orienter d'une part sur la place faite à l'autre, considéré à partir de son L, certes, mais non exclusivement (et sans, pour autant, rechercher d'autres « objets »), et d'autre part sur le fait de savoir non seulement si tout serait objectivable (/ désobjectivable) mais surtout si tout est connaissable dans l'être humain (sans qu'il soit pour autant besoin ici de convoquer les débats au sein d'une science humaine telle que la psychologie).
- Se positionner dans ce débat en pensant que le L n'est qu'une *partie* d'une source de connaissance nécessairement *partielle* de l'être humain revient à ouvrir d'autres débats :

³ Ces termes font écho aux débats que les SDL partagent avec les SHS, où objet et sujet (ainsi que leurs dérivés) sont thématiques, épistémologiquement. L'on pourrait aussi, et peut-être de manière plus fructueuse, élargir ce débat en posant la question non pas d'une désobjectivation, mais ici d'une interchangeabilité, et donc surtout *in fine* du traitement de ce qui spécifie le chercheur en tant qu'« être humain » d'abord.

⁴ Cette dénomination, « L », se retrouve ainsi dans les travaux de Robillard (par exemple 2012) pour désigner la/les langue(s) / parole / discours / langage, sans activer – lorsqu'elles ne sont pas utiles – des distinctions agissantes dans le champ. À rapprocher aussi du « logos » de Steiner (2003), en littérature.

⁵ Comme les sociolinguistiques (d'inspiration historiquement) nord américaines, en particulier celles qui se focalisent sur les interactions.

un cloisonnement disciplinaire problématique et des prétentions scientifiques hors de propos en SHS – au détriment d’aspects éthiques et politiques, présents, toujours en creux pour le moins, mais en arrière-plan, bien souvent.

Cet angle de réflexion n’est sans doute que partiellement partagé – par exemple le fantôme du décloisonnement disciplinaire hante en effet, depuis ses origines, la sociolinguistique (vis-à-vis des SDL / linguistique mais aussi des autres sciences humaines), mais les raisons ne touchent guère à la centralité du L, mais plutôt aux limites ressenties dans ses diverses approches. Si ce qui suit n’engage donc nécessairement qu’un regard, pour autant celui-ci semble entrer en écho, dans des échanges moins formalisés que ceux qui se tissent de textes en textes, avec les préoccupations d’autres chercheurs, pour des raisons là aussi probablement différentes. Cette voie que je souhaite ici prendre au sérieux est celle d’une sociolinguistique en réception, considérée à partir d’une pratique professionnelle centrale – la citation – et qui touche en définitive à la conception même de la professionnalité de chercheur. Il faut souligner là que cette pratique est particulièrement centrale, au-delà des enjeux institutionnels trans-scientifiques (cf. *infra*), dans les manières d’envisager le travail en SHS.

1. Comment se travaille le L ?

Pour cela, il me faut partir de ce que l’on dit faire. En l’occurrence un sociolinguiste affirme tôt ou tard travailler sur / avec du L d’autres personnes, sans s’y limiter, puisqu’il prend aussi en compte toute sorte d’éléments susceptibles d’intéresser sa réflexion, obéissant à diverses finalités⁶. Ce travail suit généralement une méthodologie explicitable, mais celle-ci n’aura pas besoin d’explicitier le sens que ces éléments ont pour le chercheur, ni pourquoi tel travail, de telle manière, sur tel L. Cela n’empêche pas certains chercheurs de le faire, de façon plus ou moins volontairement limitée, au nom d’une cohérence épistémologique, d’un engagement social, d’un contexte éditorial particulier, etc.

D’une certaine façon, plus la méthodologie aurait force de raison d’être, serait centrale, plus il serait facile de prétendre faire le tour des pratiques professionnelles en sociolinguistique. Ce n’est (heureusement) pas le cas, passé les premières recommandations déontologiques (qu’on peut ou non, du reste, choisir d’inclure dans ce que l’on appelle classiquement la méthodologie⁷). Ces pratiques semblent demeurer diverses d’un chercheur à l’autre, d’une recherche à l’autre, et apparaissent finalement, dans leur unicité qui en fait la valeur, très peu formulées (à soi-même) ou discutées (avec d’autres). Elles ne sont donc ni quantitativement mais surtout ni qualitativement atteignables. J’essaie cependant ici de situer les interrogations que je souhaite explorer plus en avant, à partir d’une expérience professionnelle, fondée sur des échanges tant formels qu’informels, et forcément limitée, comme celle de tout chercheur.

Du comprendre au produire, ou le L vitrine

L’altéro-réflexivité (cf. Robillard ici même), qu’elle soit plus ou moins posée au cœur de l’activité du chercheur, implique des croisements ou confrontations entre trois sources /

⁶ Ainsi par exemple chez les interactionnistes, la notion de contexte sera diversement précisée. Dans une approche variationniste, et selon les hypothèses réalisées, telles variables, en lien avec une situation donnée, seront considérées, etc.

⁷ Ce « classiquement » renvoie ici à ce qui est enseigné en termes de « méthodologie de la recherche » dans les formations à la recherche.

moteurs de compréhensions : le chercheur lui-même, ses pairs et témoins⁸. La compréhension, plurielle, première, secrète, fugace, précède ainsi la production d'une réflexion, organisée, seconde, qui se veut formulable et formulée, donc arrêtée.

La seconde partie reviendra sur ce postulat, qui signale déjà de ce fait les limites que porte le L en soi. En l'état, la métaphore d'un L formulé, « scénique » versus une compréhension ambiante, habitant les « coulisses », permet ici de situer les enjeux. Ce qui se passe en arrière-plan déborde en quelque sorte ce qui est donné à voir, « spectacularisé », qui, en retour, n'est possible, dans un L académiquement formaté, que grâce à cet arrière-plan⁹.

Une diversité de L

La production, au sens professionnel, d'un chercheur met donc en scène du L, le sien propre en relation avec celui d'autres acteurs, et qui tente d'explicitier la/les compréhensions en jeu. Cette mise en scène répond à des normes, plus ou moins explicites, bien connues et sur lesquelles la littérature abonde (notamment : Lucas, 2005 ; Olivesi, 2007 ; Grossmann, 2010 ; Boch et Rinck, 2010 ; Razafimandimbimananana et Castellotti, 2014). Celles-ci déterminent un standard scientifique, qualifiable de genre en analyse de discours, et touchent en particulier à :

- une écriture académique codifiée,
- l'éventuelle constitution¹⁰ de corpus formatés en cohérence,
- des usages citationnels d'autant plus normés qu'ils sont au cœur d'enjeux professionnels, plus ou moins sensibles.

Divers travaux, considérant divers angles d'analyse (écriture, citations, etc.) et diverses disciplines (SDL, sociologie, droit, etc.), sont à mentionner. Au-delà des éléments mentionnés en bibliographie, l'analyse de discours, par exemple, s'est particulièrement intéressée à la présence des locuteurs dans leurs discours (cf. la notion de subjectivité, depuis Bakhtine), aux effets polyphoniques engendrés (avec Ducrot), aux typologies discursives formulables (dont Rosier resitue les enjeux), etc.

Les précédentes normes, considérées dans leurs effets et synergies, et qui jouent sur le format des productions, posent une question essentielle. Jusqu'à quel point la compréhension est-elle redevable d'une logique, organisation, hiérarchisation dans tous les éléments qui entrent en jeu ? La compréhension ne relève pas uniquement du rationnel, scientifique, justifiant par exemple l'effacement bien connu du « je » auteur du chercheur, le seul recours à une instrumentation lorsqu'il y a exploitation de corpus, ou la citation de tel auteur plutôt que tel autre. Mais elle n'est pas non plus inexplicable, et n'a pas à verser dans un psychologisme, sociologisme, cognitivisme, historicisme, etc. simpliste pour se formuler autrement / au-delà / en marge du seul standard scientifique, qui semble donner l'impression que tout chercheur est finalement interchangeable avec tout autre.

⁸ Ces derniers sont autrement qualifiés de « sujets », « enquêtés », etc. Le terme de « témoin » a l'avantage d'insister sur la dimension actrice de celui qui est au cœur du dispositif de l'enquête, avec le chercheur lui-même. La conception de la réflexivité qui est en jeu ici insiste sur le moteur que constitue (le point de vue de) l'autre, dans le processus d'élaboration d'une pensée, qui ne se conçoit pas dans l'introspection, mais dans des décalages de sens qu'il ne s'agit pas tant d'enregistrer, tel un collectionneur de diversités exprimées, mais qu'il s'agit de travailler à s'approprier, dans un travail demeurant de fait ouvert.

⁹ On retrouve cela sous l'angle du rôle joué par l'antéprédicatif (cf. panel, évoqué *infra* note 21). *A fortiori*, quoique sur un plan distinct, la production d'un récit de compréhension *a posteriori* ne traduit en rien une compréhension initiale.

¹⁰ Selon les choix / ambitions / objectifs / moyens en jeu.

Quels traitements réservés aux L ?

Les L en jeu et, ce faisant, les personnes qui en sont les auteurs, connaissent, au travers des modalités de travail et de l'écriture scientifique, des traitements sur lesquels l'attention ne me semble pas suffisamment attirée sur le plan éthique. D'autres avant moi ont traité, autrement, ce problème, qui fait passer de la déontologie professionnelle à l'éthique plus largement personnelle. Ainsi, parfois, les doubles choix d'écriture, pour une même expérience, en témoignent, comme en anthropologie en particulier où il arrive que soit publié un double livre, l'un dans sa version « scientifique », l'autre dans sa version « littéraire » (Debaene, 2010).

Pour continuer à se référer à l'abondante littérature précédemment mentionnée, et pour ce qui nous concerne ici, on pourra considérer en particulier les problèmes que posent :

- la réduction réificatrice du L (en provenance d'un) témoin par les protocoles standardificateurs des mises au corpus « métadonnées »¹¹ : ce L est un L objet, paramétré, manipulable, coupé et comme reconnecté artificiellement à sa source créatrice, contextualisée, paramétrée également. Cet aspect a largement été présenté au travers de publications antérieures, visant à questionner, à l'heure des facilités de numérisation, l'ère du tout corpus (Debono, 2014 ; Pierozak, 2011). Mais il faudrait là aussi insister sur la réduction éthique qui est opérée lorsqu'un témoin est considéré comme source de (méta)données.
- d'autre part l'instrumentalisation du L (en provenance d'un) pair : normes citationnelles et contraintes institutionnelles (*Impact Factor* et assimilés, le premier n'étant guère pertinent en SHS¹²), sociologie de la science (usages, réseaux, objectifs)¹³.
- sans compter l'occultation ou la minoration du L chercheur dans sa propre production : une présence impliquée n'est guère compatible avec le standard scientifique, même si elle reste heureusement possible dans certaines marges de la publication scientifique (cf. les hommages à telle personnalité scientifique par exemple).

D'une certaine façon la production scientifique, particulièrement en SDL, laisse donc apparaître un mauvais traitement, pour des raisons diverses, des deux principales sources altéro-réflexives, que sont celles des témoins et des pairs, et sans que pour autant la personne du chercheur-écrivain en soit mieux traitée. Ce qui suit en seconde partie approfondira en partie ce point de vue, en particulier en ce qui concerne le L pair¹⁴.

Mais si ces deux sources sont toutes deux problématiquement traitées et mises en scène, elles ne sont pas mises à parité dans le processus d'altéro-réflexivité, ce qui, à mon sens, est un autre problème, peut-être plus sérieux. En effet, et pour prendre une différenciation commode, les productions d'un témoin sont destinées prioritairement à *alimenter* un corpus tandis que celles d'un chercheur, lorsqu'elles ne servent pas d'alibis *a posteriori*, *nourriront*

¹¹ Corpus maximaux, qui sont pensés comme fiables, et appelés à faire banque, pour être mutualisés ; cf. Pierozak (2012, 2015), sur ces pratiques de recherche et la délocalisation de l'activité intellectuelle (avec sectorisation des tâches) qui semble s'en suivre. La production de ces (méta)données – si le jeu de mot est permis – a tout l'air de ressembler à un comportement addictif, « métheadonné ».

¹² En bref, l'« IF », a été créé par l'*Institute for scientific information* (ISI - Philadelphie) et donne lieu à un rapport annuel. Il est intrinsèquement lié, historiquement, à la forme privilégiée, quantitative, de l'évaluation de la recherche, qu'il s'agisse d'une revue (en étant fondé sur le nombre moyen de citations des articles publiés dans cette revue), ou d'un chercheur. Il est alors supposé refléter un degré de visibilité ou de productivité. Cf. les dérives que signalent Baudoin et *alii* (2004), ou Frydman (2014) qui montre par ailleurs les collusions qui adviennent à partir de là sur le plan des politiques institutionnelles en contexte universitaire.

¹³ Cf. Milard (2010, 2013), Lucas (2005).

¹⁴ Autre perspective, mais sur laquelle je ne reviendrai pas ici, et qui supposerait que l'intégralité du texte soit déjà lu, on peut penser que ces trois L se trouvent au final vidés de leur pouvoir de L « en propre », de ce qui fait leur dimension « vive » : qualitativement, ces L, dans leurs traitements, s'apparentent au « bavardage » heideggérien (cf. *infra*).

prioritairement une réflexion (l'inverse restant marginal : le témoin ne « nourrit » guère plus que le chercheur n'« alimente »). Cette différenciation engage des visions éthico-politiques et épistémologiques à mettre en débat, étant donné que les dynamiques relationnelles existantes, qui qualitativement ne sont pas isolables, ne sont guère explicitées au plan de leur valeur altéro-réflexive, par-delà le seul L. Une façon de les reconsidérer, dans leur valeur respective (ce qui n'empêche pas d'autres différenciations), est de les envisager sous l'angle de la citation, qui leur est commune dans l'acte du chercheur écrivant, et qui serait comprise non pas qu'en tant que simple produit.

2. La « réception » ou une autre approche, phénoménologico-herméneutique, du L et de l'« appropriation »

La citation permet non seulement d'interroger la place faite à l'autre – autres chercheurs ou témoins – mais également, lorsqu'on la considère sous l'angle processuel et non sous l'angle du seul produit normé, elle permet de questionner ce qui est en jeu, avant toute production, lors des divers vécus expérimentaux et des diverses expériences de réception. En d'autres termes, la présente réflexion tente d'envisager le *travail* de/en réception.

Place de la réception : une autre formulation, phénoménologico-herméneutique

Si je reprends ce qui a été énoncé en première partie en matière de pratique professionnelle, d'un point de vue phénoménologico-herméneutique, il apparaît que le chercheur – « produisant » professionnel¹⁵ – est, avant cela, *en posture de réception* et va s'appropriier du L.

L'approche phénoménologico-herméneutique présentée ici est d'inspiration heideggerienne car entre autres davantage tournée sur « le souci exclusif » du L plutôt que sur le texte (Hottois, 1979 : 65). Cette approche, également qualifiable de « démarche de compréhension-explicitation » (*op. cit.* : 64)¹⁶, et plus largement exposée dans les travaux du panel qu'elle ne peut l'être raisonnablement dans ce texte, postule plusieurs éléments essentiels, que je me contente de rappeler de manière très concise. Ainsi en particulier il y a :

- Une *antériorité ontologique* de la réception-compréhension. C'est par exemple ainsi, que selon Zarader, commentant *Être et temps* de Heidegger :

il n'y a pas d'abord le phénomène physique de l'audition, puis la compréhension. C'est parce que je comprends que je peux entendre. (2012 : 267)

- Plus précisément le comprendre, l'affection¹⁷ et le « Rede »¹⁸ sont *trois existentiels* et sont donc *ontologiquement co-originaux*. Cela revient notamment à bouleverser les relations habituellement pensées à partir d'un point de vue linguistique entre Rede et

¹⁵ Passons sur la problématique réduction du « rechercher » à un « produit », et consistant ici en la seule activité de production de publications de la part du professionnel qu'est l'enseignant-chercheur, dont les pratiques sont diversement encadrées. On peut parler en l'occurrence d'« une évaluation étriquée et réductrice des activités de recherche » (Berland et Brevet, 2012).

¹⁶ L'explicitation vaut ici pour « interprétation ».

¹⁷ Ou « disposition » ; à lire donc sous l'angle davantage de la capacité à être affecté par les autres plutôt que de l'émotion.

¹⁸ Le « Rede » allemand (vs « Sprache »), chez Heidegger, vaut ici pour la « capacité de parler » ; il est diversement traduit (ex. « parler », « discours », « parole », selon les éditeurs. En cela les emplois de « Rede » / « discours » (par exemple) ne sont pas à rapprocher des concepts linguistiques de « discours » chez Benveniste. Il en va de même pour « Sprache », tour à tour traduit par « parole », « langage », « langue » (Zarader, 2012 : 260).

Sprache, soit entre le « discours » et le « langage »¹⁹, ou entre la « parole » et la « langue »²⁰.

En effet :

- le « discours » / Rede devient le « fondement ontologico-existential [invisible] du langage » / Sprache (*op. cit.* : 261) ;
 - il « est antérieur à l'explicitation et plus encore à l'énonciation » (*op. cit.* : 263) ;
 - il a pour définition, sous l'angle de la réception, « l'articulation de ce qui peut être compris » (*op. cit.* : 266-67). Or : « ce qui est proprement articulé dans le discours, c'est le sens [d'abord, qui est ensuite] monnayé en significations, et les significations à leur tour se muent en paroles ». Et c'est donc ainsi que « L'être-exprimé-au-dehors (Hinausgesprochenheit) du discours est le langage » (*op. cit.* : 263).
- On comprend-explicite toujours autrement précise Gadamer, et surtout le L reçu est un point de départ, historiquement ouvert. Une conséquence intéressante parmi d'autres en est que ce dont il est question dans ce L, thématiquement, devient *secondaire* – cf. également le Heidegger tardif qui opère un passage du « au sujet du » L à un « à partir du » L (Hottois, 1979 : 66-67).

Les éléments qui viennent d'être énumérés, à partir de points de vue philosophiques, sont riches de perspectives. Il est entre autres possible d'en tirer pour la linguistique :

- Une autre problématisation des rapports (post) saussuriens entre l'une des oppositions fondatrices, telle que « langue » / « parole » (par exemple).
- Une autre problématisation des approches énonciatives. Zarader (2012 : 262) souligne ainsi que le « discours » de Heidegger s'écarte du « discours » de Benveniste.
- (et comme déjà évoqué *supra*) une approche insuffisante des compréhensions en jeu par le L, ou le matériellement manifesté, tandis que ces compréhensions demeurent tout aussi « agissantes » sur les « comportements », notamment linguistiques.

Et cette liste est sans doute à laisser ouverte.

Quelle « appropriation » ?

Le début du précédent paragraphe le précisait déjà : le chercheur *s'approprie du L*, c'est-à-dire d'une manière qui fait sens pour lui, et l'on peut alors aisément imaginer en quoi cet expérientiel, de l'ordre à la fois du personnel, du social et du professionnel, n'est ni assurément ni complètement méthodologisable. Ce que d'autres épistémologues ont déjà pu formuler mais avec d'autres arguments (cf. Morin, Mucchieli en particulier), visant entre autres à asseoir le qualitatif. Certes il est bien question ici aussi d'une démarche qualitative mais d'un qualitatif autre, non par choix méthodologique, mais répondant à une nécessité ontologique.

Le chercheur rencontre ainsi dans les divers L, côtoyés diversement, du L qui résonne en lui²¹ ; autrement dit, en termes phénoménologico-herméneutiques, une compréhension qui le

¹⁹ Si l'on suit la traduction de Greisch (que privilégie Zarader, ce dernier étant spécialiste des questions de langage).

²⁰ Selon la traduction de Vezin.

²¹ Délibérément, et en cohérence avec les pratiques professionnelles dont il est rendu compte en SDL, je me place ici sur le seul plan du L, bien que tout expérientiel ne puisse s'y réduire ou, même, n'y soit pas forcément lié. Le pan de l'antéprédicatif, son rôle, bien exposé dans le panel, ne sera donc pas repris ici et articulé à la présente réflexion, qui envisage plutôt, dans ce texte globalement, le problème de la centration excessive sur le prédicatif en SDL. Cela peut sembler, si l'on *croit* dans la puissance de l'empirisme, la seule chose, au contraire, qui doit retenir les SDL. Mais si les SDL se donnent pour objectif l'essence de ce phénomène « L » (et ses

« fait advenir à lui-même », qui le fait être ce qu'il a à être : cette compréhension particulière d'un L approprié est ainsi ce qui « nous fait advenir à notre être le plus propre » (Heidegger, 1976 : 188)²². C'est dès lors cette appropriation, dans ce sens bien particulier qui s'écarte nettement de celui utilisé en SDL (didactique et sociolinguistique en particulier), qui guide ici la compréhension-explicitation « professionnelle » du chercheur quant au L travaillé en particulier et au sens produit.

L'appropriation dont il est question n'est pas réduite à ses particularismes linguistiques, comme dans le cas d'une vernaculaire témoignant de marques propres quant à un L pris en repère initial, ou comme dans le cas d'une interlangue, approchée de manière contrastive. Pour autant elle n'est pas non plus celle qui laisserait nécessairement (quoique possiblement) intacts les éléments en jeu dans ce processus, à l'image de ce que l'on observe dans une économie numérique où la duplication n'altère en rien l'original et n'affecte en rien les utilisateurs.

Pour préciser mieux, à partir de ces éléments, ce qui est en jeu, l'appropriation dont il est question en termes phénoménologico-herméneutiques – ce que Heidegger a aussi nommé « Ereignis » / « advenue au propre » dans ses derniers écrits – serait plutôt altérisante. En effet l'autre – ici via du L en particulier, *mais sans s'y limiter* bien entendu, car c'est du sens plus largement dont il est question – et l'expérience (globalement donc) faite avec lui, nous « impacte », affecte, transforme, nous « altérise », tout en nous faisant voir, accéder à « notre être le plus propre » (cf. *supra*) : le faire sens, pour soi, a ainsi besoin du sens autre pour s'expérier. Le problème (sur le plan professionnel) est que le soi n'a que peu droit de cité scientifiquement, alors même que la démarche scientifique suppose d'explicitier (*vs* suggérer, comme dans le cadre d'une démarche artistique) les tenants et aboutissants du sens créé²³. À cet égard toute méthodologie (même dite qualitative, *a priori* plus encline à penser que le particulier peut être source de savoir) est donc nécessairement limitée (au regard de sa raison d'être), puisqu'une expérience n'est en rien ni explicitable ni reproductible de bout en bout... Cela n'empêche en rien d'y souscrire, à condition de ne pas en être dupe, car aucune pensée scientifique (au sens de rationnel) ne suffit seule à produire du savoir (Thuillier, 1997).

Les corollaires de l'appropriation en SDL, pour les domaines précédemment cités, seraient respectivement de l'ordre de l'identification – via une vernacularisation (au sens de Manessy) opérant de la différenciation, et constitutif d'une sociogenèse – et de l'ordre de l'adaptation, via une interlangue souple et évolutive. Ici le corollaire serait plutôt de l'ordre du « cheminement », de ses aléas, difficultés, exigences, et « éclaircies »²⁴. Il faudrait ajouter, pour faire écho aux réflexions menées par Robillard (cf. ici même), que cette appropriation qualifiée ici d'altérisante ne peut qu'être initialement instabilisatrice, dérangeante, pour avoir quelque chance de se réaliser.

On le voit bien, étant donné les risques de confusion théorique possibles avec les usages du terme « appropriation » en SDL, il serait préférable d'utiliser un autre terme, ce que je laisse pour l'instant de côté, les réflexions philosophiques sur ce point précis, bien qu'éclairantes, ne proposant pas de terme substitutif qui ne soit trop spécifique ou d'un emploi délicat²⁵.

divers investissements possibles : parole, langage, langue, discours, etc.), au-delà donc du faux débat méthodologique empirico-inductif *vs* hypothético-déductif, alors la prise en compte, sérieuse, de l'antéprédicatif s'impose, et ne peut être simplement balayée, en direction d'autres SHS dont l'aura scientifique est moindre historiquement (ex. la psychologie) ou, au contraire, vers des courants transversaux en plein essor ces dernières années (ex. le cognitivisme).

²² Ici est en jeu l'« Ereignis » chez le dernier Heidegger (Dastur, 2011 : 9).

²³ Voir par exemple « Les non-dits de l'anthropologie » de S. Caratini (2012).

²⁴ J'évoque ici, sans pouvoir m'y attarder, le livre *Acheminement vers la parole* (Heidegger, 1976 [1959]).

²⁵ Cf. « l'advenue au propre » déjà signalé *supra*, ou chez les commentateurs de Heidegger, par exemple chez Fédier, l'« appropriation » (pour « amener quelque chose à être ce qu'elle est », cf. *Acheminement vers la*

Désormais, j'utiliserai donc le terme avec des guillemets pour signaler cette limite dans la réflexion.

On a commencé à le voir dans ce présent paragraphe, les conséquences d'une telle conception de l'« appropriation » – une « appropriation », en l'occurrence, altérisante, via le « L de l'autre » (si on accepte provisoirement de se concentrer, problématiquement, sur ce seul L) – démythifie et démystifie la focale méthodologiquement positiviste braquée *sur* le L *de* l'autre. Pour reprendre Legrand (2006), qui oppose en droit comparé « l'autre droit » vs « l'autre *en* droit »²⁶, cette focale, qui peut certes s'intéresser à « l'autre L », se déplace alors et devient focale ontologique sur l'autre *en* L, et donc soi-même *en* L, pour faire écho au *Soi-même comme un autre* de Ricœur²⁷.

3. « Comment le chercheur est relationnellement travaillé par l'autre (dont l'autre pris en L) ? » : de la réception à la production scientifique

Préambule

Semble faire écho à ce questionnement, qui vient s'appuyer à ce qui a été précédemment formulé en deuxième partie, la citation suivante de Compagnon, extraite de son ouvrage clef *La seconde main ou le travail de la citation* (1979)²⁸, dont il sera plus largement question dans cette dernière partie :

Je travaille la citation comme une matière qui m'habite et, m'occupant, elle me travaille ; non que je sois gros de citations ni tourmenté par elles, mais elles m'ébranlent et me provoquent. (Compagnon, 1979 : 36)

C'est cet ébranlement qui m'intéresse ici, parce qu'il témoigne d'une réception toujours propre, sorte de premier pas de « l'appropriation », avant même toute « (re)production » dans un cadre scientifique. Pour l'illustrer autrement, dans d'autres mots que ceux-ci, la page qui suit, rare dans la littérature scientifique – même chez les historiens pour lesquelles le statut des sources, quelles qu'elles soient, est une problématique particulièrement centrale – mérite qu'on s'y arrête, et permettra de mieux situer encore l'entrée en matière de cette troisième partie²⁹. J'hésite à y opérer un soulignement (évoquant, selon Compagnon, le geste archaïquement « appropriant », chez l'enfant, du découper / coller, sans que pour autant le produit en résultant ne donne à comprendre « l'appropriation » qui est en jeu, cf. *infra*), mais celui-ci permettra de mieux situer mon propos par la suite :

parole traduction de Fédier, TEL Gallimard 1988 note 8 page 28), Fédier y revenant encore dans son ouvrage *Entendre Heidegger et autres exercices d'écoute* (2013) pour lui substituer l'« avenance ».

²⁶ Auteur dont il a été question au sein du panel.

²⁷ Prévenons tout de suite la lecture tentante d'une réflexivité nombriliste, introspective (vs altéro-réflexive), l'objectif de ce « soi-même en L » pourrait être par exemple de chercher à comprendre comment l'on comprend ; voir là aussi les réflexions antérieures de Robillard. Dans le présent contexte s'intéressant aux pratiques professionnelles en recherche, cette réflexion n'est donc pas anodine, bien que pour sa mise en œuvre effective, aucun cadre éditorial ne s'y prête vraiment pour ce domaine.

²⁸ Il est issu de sa thèse de doctorat, dirigée par Kristeva. Ce travail a ceci d'intéressant qu'il ne s'arrête pas au domaine de la littérature, dans lequel évolue son auteur, mais envisage de manière diversifiée la citation et son travail, lié à son appropriation. Les perspectives sont ainsi phénoménologiques, sémiologiques, généalogiques et même tératologiques.

²⁹ Merci à Emmanuelle Huver de me l'avoir indiquée.

«Les citations dans mon travail, écrivait Walter Benjamin, sont comme des brigands sur la route, qui surgissent tout armés et dépouillent le flâneur de sa conviction.» Dans ce livre, j'ai déjà beaucoup cité. Mais les citations que j'ai choisies étaient toujours commentées, insérées dans une démonstration qui les dépassait. L'analyse s'appuyait sur elles, c'est entendu. Mais, le plus souvent, leur valeur résidait dans leur capacité à témoigner de l'argument. Comme le suggère la métaphore de Benjamin, elles devaient emporter la conviction du lecteur.

Dans ce dernier moment du livre, je voudrais redonner toute leur place à leurs auteurs, faire mieux entendre leur voix, donner à éprouver leur style – en un mot, citer longuement, sans autre commentaire que celui qui, en quelques phrases courtes, replacera une fois encore ces hommes dans la société de leur temps, et les extraits de leurs textes dans l'ensemble de leurs œuvres. Ces extraits ont été regroupés de la même façon que les chapitres qui précèdent. Le lecteur qui le jugera bon pourra ainsi faire l'aller-retour entre les documents présentés et l'analyse que j'ai pu en faire auparavant. En les lisant dans de plus larges passages, il lui viendra peut-être aussi d'autres idées qu'à moi, imaginera de leur poser d'autres questions. J'espère surtout qu'il entendra l'écho suscité par la seule proximité de ces textes entre eux, et que cet écho lui dira quelque chose de la forme et de l'intensité de ces débats sur les origines nationales qui, pendant plus d'un siècle, mobilisèrent les meilleurs historiens du pays.

229

Sylvain Venayre, 2013, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Seuil, « L'Univers Historique ».

Cette réflexion, inhabituelle, intervient à la « fin » du livre, à ceci près que celui-ci se poursuit avec 136 pages de citations, généralement des textes de trois pages environ, puis se termine par 44 pages de notes (lieu essentiellement de courtes citations ou de références bibliographiques), qui précèdent une chronologie d'ouvrages historiques (vs une bibliographie, absente en tant qu'ensemble constitué). Les formats éditoriaux, liés aux pratiques au sein d'une discipline, jouent bien entendu, mais il n'en demeure pas moins que les 136 pages de citations restent inhabituelles, surtout *telles qu'elles sont présentées là*. Si, en effet, dans l'extrait qui précède, Venayre évoque, dans le premier paragraphe, une pratique scientifique argumentative, classique, des citations, le second paragraphe semble répondre à un autre souci qui ne relève en rien des codes de l'écriture scientifique :

- tenter de « faire mieux entendre [la] voix [des auteurs cités] »³⁰, en marge de tout argumentaire de sa part, et de sa pleine présence d'auteur ;
- tenter par de « plus larges passages » de susciter d'autres « idées » / dialogues, avec peut-être l'idée de faire partager l'ébranlement qu'il a initialement ressenti ;
- tenter enfin, par une juxtaposition possiblement intertextuelle, de faire revivre toute une activité intellectuelle, propre à une époque, quant au sujet des origines nationales.

³⁰ À noter que « l'entendre » relève, dans la perspective phénoménologico-herméneutique précédemment exposée, d'une ouverture à l'autre, sur un plan *existential* donc (et non physiologique).

La spécificité qui en résulte, au plan de l'écriture scientifique, est d'ailleurs clairement explicitée, dès l'introduction du livre, même si l'on peut imaginer qu'il s'agit là d'une précaution justement au regard des pratiques normalement attendues, non contestées. L'historien y précise en effet son choix d'écriture, en forme de récit, pour justement rendre hommage aux historiens, héros de ce livre dont certains d'entre eux maîtrisaient selon lui magnifiquement le genre. Mais par delà la précaution prise, en s'abritant derrière le motif de l'hommage (et qui est, sans doute, le moins codifié, au plan de l'écriture scientifique), il est également intéressant d'envisager que ce thème, celui des « origines », est celui qui se prête particulièrement à une perspective phénoménologique, lisible au travers des trois précédents points, précédemment soulignés.

Mon préambule s'achève là, en laissant pour l'instant en suspens le statut, problématique (cf. *infra*), du produit de ce geste archaïquement « appropriant » du découper/coller : en quoi, en effet, la citation produite (même longue comme ici, puisque sur trois pages) permettrait d'accéder mieux à cet « ébranlement » dont parle Compagnon ? Cela peut aussi trouver à se formuler méthodologiquement : en quoi du quantitatif, tangible et objectivable, permettrait d'atteindre ce qualitatif, lié à une « appropriation », qui pour se dire semble ne même pas pouvoir s'énoncer, en tant que telle, par celle/celui en faisant l'expérience, propre ?

Pistes de réflexion

Revenons à la réflexion, phénoménologiquement inspirée, de Compagnon en tant que spécialiste de la citation, qui m'intéresse tout particulièrement³¹. Cet intérêt réside dans le fait que :

- sa réflexion déborde la citation, et devrait intéresser le linguiste, en ce qu'elle considère le jeu du langage apparenté au travail de la citation.
- son approche phénoménologique est jusqu'à un certain point compatible avec ce qui intéresse ici une sociolinguistique de la réception, qui mettrait en lumière les personnes (citantes) et leurs projets. À condition toutefois de ne pas ramener l'acte de citer, pris comme phénomène chez lui³², au simple plan de l'énonciation (cet acte n'est donc pas pris ici comme acte de langage).
- sa réflexion sur la citation permet d'interroger en partie les relations entre réception et production, si tant est que l'on accepte de réduire (problématiquement, donc provisoirement) la réception à la lecture et la production à l'écriture³³. Le travail phénoménologique de la citation, vue comme origine et horizon, lecture et écriture, suffit du moins à se demander pourquoi la réception du chercheur de l'autre en L demeure un impensé, voire un impensable, en quelque sorte neutralisé par une dimension méthodologiquement organisée de la réception du L de l'autre.

³¹ Je ne mentionnerai donc pas ici les proximités que sa réflexion entretient avec Benveniste ou Peirce, proximités qu'il reconnaît partielles au demeurant, pour privilégier plutôt le rapprochement qu'il opère avec Heidegger, qui ne connaît pas ce même sort critique. De fait la pensée de celui-ci n'est guère articulable avec celles des deux premiers, dans la mesure où les présupposés diffèrent sensiblement (Robillard, 2012).

³² « L'amalgame dans la citation, de deux manipulations et de l'objet manipulé a pour effet de rendre naturel un procédé tout culturel. Il subsume les manipulations sous l'objet, il les masque derrière lui. Dans son emploi habituel, la citation n'est ni l'acte du prélèvement ni celui de la greffe, mais seulement la chose, comme si les manipulations n'étaient pas, comme si la citation ne supposait pas un passage à l'acte. Avec l'acte, c'est la personne du citateur qui est ignorée, le sujet de la citation comme démenageur, négociant, chirurgien ou boucher. » (1979 : 30-31).

³³ « La citation, grâce à la confusion métonymique à laquelle elle préside, est lecture et écriture ; elle conjoint l'acte de lecture et celui d'écriture. [...] Toute pratique du texte est toujours citation, et c'est pourquoi, de la citation, aucune définition n'est possible. Elle appartient à l'origine, elle est une souvenance de l'origine [...]. Mais le modèle de la citation, s'il est à l'origine [...] de l'écriture, et à cause de cela, est aussi son horizon. » (1979 : 34)

Ce serait probablement à relier pour partie au L du chercheur, académiquement contrôlé, au sein duquel il paraîtrait inapproprié de faire état de ce travail (j’y reviendrai *infra*) et qui justifie *a minima*, comme le choix de Venayre peut le laisser supposer, des formats autres, s’ils existent, pour se laisser approcher.

Voici en effet ce qui est en jeu dans la lecture de l’autre en L :

La lecture repose sur une opération initiale de déprédation et d’appropriation d’un objet qui le dispose au souvenir et à l’imitation, soit à la citation. (Compagnon, 1979 : 18)

Ce qui peut se comprendre à partir d’un travail, à multiples facettes, non nécessairement toutes présentes, mais organisables ainsi :

- une sollicitation (cf. l’« ébranlement total et indifférencié du lecteur », p. 24),
- puis une accommodation (« sur un lieu reconnu de complaisance »),
- puis un soulignement (« qui enclôt ce lieu »)
- puis une ablation (soit un « objet partiel prélevé » p.25).

Sous l’angle phénoménologique défendu par Compagnon, la citation, comme produit de cette ablation, apparaît donc au final comme un résidu sans valeur, dont le sens ne peut qu’être sémiologique et non expérientiel :

Bien antérieure à la citation, plus profonde et plus obscure, c’est la sollicitation : [...] un ébranlement total et indifférencié du lecteur, un ravissement qui précède, comprend et occulte son attribution à une cause. [...] l’ébranlement initial m’est inaccessible, parce qu’il est tout à la fois dans le texte et hors de lui, dans la configuration imaginaire de la lecture où, de tout mon corps, je suis une partie prenante et l’ultime référent [...]. (Compagnon, 1979 : 23-24)

La citation n’a pas de sens en soi, parce qu’elle n’est que dans un travail, qui la déplace et qui la fait jouer. (op. cit. : 38)

La sollicitation fait partie du sens, de la valeur dont j’investis le texte [...]. (op. cit. : 26)

[...] l’objet assignable que j’expulse du texte afin de le conserver en souvenir d’une passion (celle de la sollicitation), cet objet n’est lui-même qu’un déchet, un rejeton, un leurre, un fétiche et un simulacre qui s’adjoit à mon magasin de couleurs. (op. cit. : 24-25)

(Non-)Directions ?

Quelques conséquences, en termes de directions à explorer, sont à dégager étant donné ce qui précède. Plus exactement, il est déjà possible d’énumérer les fausses routes qui se dégagent :

- Cela paraît être une entreprise un peu désespérée de tenter de revivre la sollicitation originelle, et *a fortiori* de croire pouvoir en rendre compte avec les seuls signes cités. Le seul plan sémiologique ne peut suffire. Ce qui devrait se traduire par une certaine forme de modestie dans l’approche scientifique, qui, quelles que soient ses modalités et inscriptions épistémologiques, ne fait pas l’économie de cette sollicitation.

- Il paraît donc difficile de ne travailler qu'à traduire / réduire en corpus de signes l'expérience d'enquête, vécue en première ligne. Chosifier le L, et celui-ci ne dit guère l'important. Ainsi, en va-t-il des usages possibles des corpus : les signes organisés, du côté rationnel, sont tendanciellement complétés par un commentaire, qui apparaîtra comme « hors jeu », de l'ordre de l'irrationnel, au sens de Thuillier (1997), et cela même si l'on ouvre très grand la liste des possibles métadonnées.
- Cela semble en effet un substitut limité que de s'attacher à ce que signifient ces signes, au plan de leur signification puisque cela ne dira pas leur réception, le travail en jeu, pour le chercheur, dans son histoire biographique-sociale. Sans compter que la sollicitation fait sens aussi, comme on l'a vu.

Une autre approche linguistique est-elle envisageable à partir de là ? Compagnon semble penser que oui, à condition qu'elle soit « active » plutôt que « réactive ».

Contre la linguistique « réactive », qui se donne pour objet le langage dans son rapport au sens, à la fonction, et qui de ce fait ignore le phénomène, la force et le travail de la citation, la puissance du langage^[34], il convient, selon un programme « actif », [...] de rechercher le sens du phénomène dans les forces qui le produisent comme un travail. Voilà le but d'une linguistique qui se voudrait « active ». (1979 : 38-39)³⁵

En l'occurrence, il faudrait que le sociolinguiste considère ainsi son travail de sociolinguiste, « passé sous silence, comme s'il était idéalement transparent et idéologiquement neutre », pour dépasser « une réduction dont la linguistique a l'habitude » (Compagnon, 1979 : 55), celle-ci n'en ayant certainement pas l'apanage, sur le plan scientifique. C'est en cela qu'une sociolinguistique en réception peut être comprise.

Précisons qu'en la matière, l'altéro-réflexivité joue un rôle, certes – mais évidemment sans l'entendre simplement au sens, par exemple, du chercheur ayant une visée adjuvante auprès d'un témoin, mis en situation de produire un regard réflexif (sur son parcours, etc.), et plutôt alors au sens de ce qui sollicite la personne du chercheur dans telle expérience d'enquête, et qui *in fine* tentera de se donner à voir / ou se masquera (selon les épistémologies en jeu, impliquant ou niant la personne du chercheur) dans tel format de production d'un corpus scientifique, c'est-à-dire d'un corpus de citations. Cela dit, même entendue en ce sens, l'altéro-réflexivité ne suffit pas à circonscrire une sociolinguistique de la réception posant la compréhension comme *existential* (cf. *supra*), et non pas comme le pendant inverse de la production.

En effet, la sollicitation, pour reprendre là le terme de Compagnon, n'est pas en amont du travail scientifique, mais l'irrigue en permanence, organise son sens, et apparaît plus largement une voie d'accès à la manière dont le chercheur comprend, et s'autorise à le faire. Sans doute que cette dernière perspective trouverait facilement, et à bon compte, une traduction de type psychanalytique pour les SHS, de manière en fait réductrice par rapport à ce que représente, pour le plan scientifique, la « sollicitation », mais il en va autrement en philosophie, si l'on suit un Romano (2010) pour lequel, au cœur de la raison, se trouve précisément la phénoménologie et la saisie des phénomènes, ou un Thuillier (1997), dont le travail en histoire des sciences, montre que le savoir rationnel s'élabore justement en raison du croire irrationnel.

³⁴ Compagnon explique dans ce passage se référer à Nietzsche, en particulier sur l'opposition « active / réactive » empruntée.

³⁵ Il convient aussi « d'évaluer la relation du phénomène et du sens : le phénomène en tant qu'activité réelle et le sens en tant que, selon Deleuze, “un mot ne veut dire quelque chose que dans la mesure où celui qui le dit veut quelque chose en le disant” » (*op. cit.* : 38).

Ouverture conclusive en forme de prolongements

Ce texte tente d'articuler des éléments de réflexion, habituellement distingués ne serait-ce que disciplinairement, et ce faisant aborde des questions, qu'il ne peut complètement traiter à ce jour. Pour une fois ce ne sont donc pas seulement les fameuses limites quantitatives qu'impose le format de l'article qui sont en jeu, mais également l'ampleur du travail en cours.

Une première voie à préciser, dans l'immédiat, me semble être *la conception de la compréhension*, très différente selon les SHS dans leur orientation majoritaire et la philosophie continentale en particulier – qui ont chacune leurs approches propres de cette problématique, centrale (Robillard, 2009). Au regard de ma présente réflexion, la manière d'envisager la compréhension au travers de l'« entretien compréhensif », par exemple, serait donc à distinguer de celle qui est associée au « comprendre *existential* » (cf. *supra*).

La première expression relève d'un plan qui ne nie pas les personnes, et les rôles sociaux pris dans ce cadre, mais envisage que la méthodologie (en raison de certains éléments en jeu et vus comme méthodologisables), peut permettre de produire une compréhension, grâce à un travail d'éclaircissement, pour évoquer ici la visée de transparence que l'on retrouve parfois associée à ce cadre d'« enquête ». La seconde oppose plutôt l'opacité à la clarté, et ne fait pas de la compréhension un moyen mobilisable et organisable. Elle la pose comme *existential*, dans l'idée qu'il est impossible pour un être humain de ne pas chercher à comprendre, et de ne pas faire ainsi de l'in-compréhension un moteur d'« appropriation »³⁶. C'est en cela d'ailleurs que la critique heideggerienne de la linguistique a quelque portée intéressante, le problème de la linguistique étant dans cette perspective qu'elle ne remonte pas à la source du L³⁷.

Cette problématique de la source est centrale en phénoménologie et c'est là que la réflexion de Compagnon, qui m'intéresse au titre de la citation des pairs et des extraits de corpus, entretient un écho partiel avec ce qui a été précédemment exposé en deuxième partie :

La citation procède d'un double arbitraire : en premier, celui de la sollicitation ; le second, celui de l'incitation, me conduit à insérer dans mon propre discours le morceau déménagé. Sollicitation et incitation délient à jamais [...] le ground du signe, et lancent la série des valeurs qu'elle prendra en répétition, les valeurs et la répétition n'abolissant jamais le hasard à l'origine de la citation. (Compagnon, 1979 : 66-67, souligné par l'auteur)

La perte inévitable de ce *ground* (malgré toutes les précautions méthodologiques qui seraient prises) déracine métaphoriquement ce qui est ordinairement visé, « le sens originel exprimé » de celui qui est cité (une conception classique en SHS admet, partant de là, la pluralité de « sens »), voire – mais cela est moins couramment réfléchi – la propre réception *interprétative* qui en a d'abord été faite (par le chercheur citant). Et en réception, justement :

La citation en tant que signe [...] opère dans le discours un départ de sens que ni la reconnaissance [de la citation comme « signe interdiscursif »] ni la compréhension [de « sa valeur de signification »], séparées ou associées, ne suffisent à traiter, un départ de sens qui demande une interprétation. (op. cit. : 72, je souligne)

L'interprétation porte alors sur la répétition, en tant que « trace de l'incitation, soit la citation elle-même, comme acte dont le sens n'est pas donné » (*ibidem*). De fait,

³⁶ Il faut rappeler que cet *existential* intègre un trio, co-originaire d'une sensibilité et d'un L (qui n'est pas celui du plan énonciatif, organisé socialement, cf. *supra*).

³⁷ Seul le logos apophanticos (dimension énonciative) est privilégié chez les Grecs et se perpétue jusqu'à la linguistique, dont la base ontologique est donc déjà dérivée. Avec Heidegger, il s'agit de « libérer le langage de l'emprise de la seule logique » (Zarader, 2012 : 269), de renoncer à une philosophie du langage, tel que le développe également l'auteur dans ses écrits.

« L'interprétation laisse toujours un reste, une fuite, *quelque chose qui lui échappe* » (*op. cit.* : 73, je souligne).

Compagnon opère là une distinction classique entre « compréhension » et « interprétation ». La première porte sur la valeur de signification de ce qui est à comprendre, « un geste [...] qui [...] cerne et serre le sens, qui donne *consistance* au discours » (*op. cit.* : 74, souligné par l'auteur). C'est cette conception qui prédomine en SHS, et qui peut se méthodologiser au moins en partie³⁸, non seulement face à un corpus de signes, répondant à une standardification plus ou moins élaborée, mais aussi jusque dans le relationnel d'une enquête (dite « compréhensive »). Par contre, dans l'interprétation, « quelque chose toujours résiste – « ex-siste », d'après l'orthographe introduite par Heidegger » (*ibidem*). Les SHS traitent inégalement de cela, au travers des théorisations (autour) de l'interprétation, si l'on compare par exemple les champs psychanalytiques, littéraires ou linguistiques (Freud, Jauss, Benveniste, Peirce, etc.). Il importe ici de souligner que dans la citation, mais aussi le L, et plus largement encore, le relationnel à l'autre, il y a donc toujours un reste échappé (cf. *supra*), ne relevant pas du plan de la compréhension (au sens de Compagnon), et qui peut être, sur le plan qualitatif, infiniment important et significatif.

On vient de voir que la citation relève chez Compagnon non seulement de la reconnaissance en tant que telle (plan sémiotique), d'une compréhension (au sens sémantique) mais aussi d'une interprétation, portant sur l'acte de répétition, phénoménologiquement interrogé. Cette interprétation ne débouche pas chez l'auteur sur une herméneutique, notamment parce que celle-ci, traditionnellement, est un moyen de parvenir à la compréhension (non pas entendue seulement au plan sémantique), et en tant que moyen *précède* donc la compréhension. En raison de cela, il convient de revenir à la pensée de Heidegger, pour qui la compréhension, *existentielle*, se prolonge en explicitation³⁹, qui permet *in fine* l'énonciation. Dans la voie herméneutique qu'ouvre Heidegger, l'originalité tient donc à ce que l'interprétation / explicitation *succède* à la compréhension, et l'approfondit, et il faut y insister, la compréhension ainsi entendue n'est pas celle, de niveau sémantique, mise en avant par Compagnon.

Entre autres conséquences, cette compréhension peut s'appréhender qualitativement en dehors de l'habituelle opposition bonne / mauvaise (ou termes équivalents). Pour cela, il est pertinent de considérer la conception qu'a également Heidegger du « bavardage »⁴⁰, à savoir

³⁸ Je tiens ici compte de la pensée d'un socio-épistémologue, comme Morin (1986), qui conçoit, avec la distinction qu'il opère entre « méthodologie » et « méthode » une ouverture, prudente au regard des réflexions philosophiques, qui en l'occurrence répondent à son programme de travail, visant à dépasser une conception « classique » de l'épistémologie, mais qui, en définitive, permet chez lui de sauver l'idée même de « méthodologie ». Pour rappel ici :

L'épistémologie classique se voue à l'examen critique des conditions et méthodes de la connaissance scientifique ; elle examine la validité des formes d'explication, la pertinence des règles logiques d'inférence, les conditions d'utilisation des concepts et symboles. Bien que se refusant à examiner les résultats, c'est-à-dire les connaissances scientifiques en elles-mêmes, cette épistémologie se pose en tribunal extérieur / supérieur à la science, apte à l'assigner en cassation pour violation des règles. Une telle épistémologie dispose : d'un fondement indubitable (la consistance logique), d'un site privilégié, d'un contrôle non contrôlé sur le savoir. (1986 : 23)

Les méthodologies sont des guides a priori qui programment les recherches, alors que la méthode qui se dégage de notre cheminement sera une aide à la stratégie (laquelle comprendra, certes, des segments programmés, c'est-à-dire « méthodologiques », mais comportera nécessairement de la découverte et de l'innovation). Le but de la méthode, ici, est d'aider à penser par soi-même pour répondre au défi de la complexité des problèmes. (1986 : 27)

³⁹ « Auslegung » en allemand, traduisible également par « interprétation ».

⁴⁰ Selon une traduction possible de « gerede ».

« un parler qui est déraciné de son rapport aux choses, un dire en circuit fermé » (Zarader, 2012 : 272), et pour lequel :

les interlocuteurs peuvent s'entendre sans avoir à remonter jusqu'à la chose même dont il est parlé, et en acquérir une compréhension expresse. Ce qu'on comprend, au fond, ce sont les mots – et si à travers ces mots on saisit une même chose, c'est que cette chose est saisie de façon moyenne. (op. cit. : 273, je souligne) [...] et c'est ce partage qui devient la seule expérience. (op. cit. : 274)

Cette compréhension expresse, moyenne (qui n'est pas sans évoquer le sens statistique du terme), et qui consiste en une simple répétition pouvant intervenir aussi bien à l'oral qu'à l'écrit selon Heidegger, est alors expérimentiellement déracinée de sa source, comme évoqué précédemment. Pour autant, sa valeur peut justement résider en cela, en un consensus immédiat et fort permettant une même action (cf. par exemple les situations de « communication » où prime « l'efficacité » du « message »⁴¹). D'ailleurs au plan de la recherche, cela occupe tout un pan des réflexions si l'on en juge par ce qui fonde les courants pragmatistes, linguistiquement diversement représentés (cf. le présent panel). Mais il n'en demeure pas moins que, les SHS traitant de l'homme et donc aussi de ce reste échappé, il convient de se demander si leur ambition n'est pas aussi de parvenir à d'autres conceptions de la compréhension et ce faisant d'autres compréhensions des phénomènes qu'elles prétendent étudier. En anthropologie, la démarche de Piette en témoigne avec le projet d'une anthropologie qu'il souhaite *existentielle*. Cette anthropologie se concentre sur « les restes », et plus largement le « mode mineur de la réalité » (2012)⁴², tout en se « risqu[ant] [à] une critique des théories de l'action, de l'interaction et de la relation qui constituent aujourd'hui le centre et l'essentiel des sciences sociales » (op. cit. : 49).

Si l'on en revient au problème que poserait, selon cet autre cadrage de la réflexion, une compréhension moyenne, il se trouve que c'est toute « l'appropriation » qui est mise en péril. En effet une compréhension expresse (sans autre zone d'interrogations) et moyenne est, de surcroît, sans limite non plus, car elle ne rencontre rien qui lui fasse obstacle chez celui la produisant et ne l'instabilise pas davantage. Tout reste « appropriable », ou en d'autres termes rien n'est « approprié » :

Le règne du bavardage a donc deux effets : puisqu'on peut indéfiniment répéter les mots, d'une part on n'est pas obligé de comprendre (comprendre vraiment⁴³), d'autre part on se meut dans un niveau de compréhension qui est absolument sans limite : « une compréhensibilité indifférente à laquelle plus rien n'est fermé ([Heidegger, 1986], alinéa 5, p. 169). (Zarader, 2012 : 275)

Il ne s'agit pas de faire l'économie de ce type de compréhension – bien pratique et participant d'une régulation sociale. Heidegger en traite d'ailleurs comme le mode d'être au monde le plus « quotidien et tenace » (Heidegger, op. cit. : 170, alinéa 9), tout en le qualifiant aussi de « qualité basse » (idem). Ce dernier aspect implique qu'existe aussi une « qualité haute » (en relation avec l'explicitation / interprétation prolongeant la compréhension), sans doute quantitativement moins prégnante, et en relation avec le sens phénoménologico-

⁴¹ Les présents guillemets évoquent un champ sémantique, d'orientation instrumentale, diversement décliné : voir par exemple, en didactique (du distanciel entre autres), la notion de « dispositif », ou en sociolinguistique, la place importante (y compris historiquement) de « l'interaction ».

⁴² « Et si ces restes [issus des autres approches] étaient finalement plus importants que ce pour quoi ils sont mis de côté ! Ce sont ces détails très divers qui viennent infiltrer les enjeux pertinents à partir desquels l'être humain agit [...]. Plutôt que de faire comme s'il n'y avait pas ces restes, je fais comme s'il n'y avait que des restes. [...] Il y a dans la présence humaine un ensemble de signes non pertinents et tolérés, justement des restes. [...] mais leur existence [...] imprègne de façon nécessaire la situation d'un signe d'humanité. » (2012 : 53-54).

⁴³ à « expliciter » dans les termes traduits de Heidegger.

herméneutique, non pas objectivable et de ce fait négligé par la recherche. C'est là au final un paradoxe. La professionnalité de chercheur impliquerait, en tant que chercheur, d'essayer de se confronter à toutes les qualités de compréhension, ou à toutes les compréhensions diversement qualifiées / qualifiables si l'on préfère⁴⁴. Or si l'on en croit l'anthropologue Piette (2012), avec lequel je peux au moins partager le point de vue sur les SHS actuelles, le chemin à faire est encore long, et l'on peut en dire autant, avec les mêmes arguments, en sociolinguistique en particulier, transversalement imprégnée par les fondements philosophiques pragmatistes, avec conséquemment une mise à l'écart de la question de la réception du chercheur lui-même⁴⁵.

Ce n'est sans doute pas un hasard si dans les écrits de Heidegger lui-même, postérieurs à *Etre et temps*, deux figures émergent, en relation avec l'exploration de cette voie phénoménologico-herméneutique, à savoir les poètes et les penseurs, que l'auteur prend soin de distinguer des scientifiques. Cette distinction ne peut qu'interroger le projet, ici, de considérer la professionnalité du chercheur, en déplaçant la réflexion du terme « professionnalité » (pour laquelle des déontologies communes existent) vers celui de « chercheur », qui a en charge une éthique, personnelle, donc débordant le cadre professionnel. Une piste de réflexion, ramenée à ce texte, est d'envisager comment la citation, dans le présent contexte professionnel, pourrait évoluer ; que serait par exemple une citation « appropriée » ? Sans doute est-elle assez éloignée des codes en usage dans la recherche (qu'il s'agisse de corpus de témoignages ou d'écrits de pairs) qui visent surtout la « reproduction » en l'état dans un simulacre communément consenti.

Enfin une dernière préoccupation plus large, qui nous ramènera à l'introduction de ce texte, est celle de savoir la place que le chercheur (peut) se donne(r) dans sa recherche, particulièrement en sciences humaines, lettres / langues. Si la recherche retrouve une certaine modestie par rapport à ce que l'on peut observer dans les recherches gouvernées par des techniques méthodologiques (non pas qu'elle soit plus incertaine mais parce qu'elle tente de considérer autrement la dimension humaine), la place du chercheur semble au contraire prendre en importance, car celui-ci se doit d'assumer sa présence, au sens phénoménologico-herméneutique du terme. Là aussi une question se pose donc : jusqu'où est-ce compatible avec les évolutions actuelles de nos champs scientifiques, particulièrement en SDL ?

Bibliographie

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, L'Harmattan, Paris.
- BARTHES R., 1984, *Essais critiques IV. Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil.
- BAUDOIN L., HAEFFNER-CAVAILLON N., PINHAS N., MOUCHET S., KORDON C., 2004, « Indicateurs bibliométriques. Réalités, mythes et prospective », *M/S : médecine*

⁴⁴ On pourra objecter qu'il s'agit là d'une chimère, mais poser le problème en ces termes permettrait déjà d'éviter une forme d'immodestie scientifique, toute entière reposant sur la confiance en une « science augmentée », conséquemment technologisée.

⁴⁵ Comme ce panel y a déjà insisté, cette question de la réception n'est pas écartée des recherches, mais elle est circonscrite à ce qui se passe, du point de vue de l'action (langagière entre autres) entre interactants, acteurs, etc. sur un terrain, ou dans une situation / contexte donné. La perspective est toute différente lorsque le chercheur, non pas s'inclut (seulement) dans ses observables pour également prendre en compte ses actes de langage, etc. – si l'on considère le travail type d'analyser interactionnellement un corpus par exemple – mais s'interroge, indépendamment de tout observable constitué, sur ce qui lui a permis expérimentiellement (donc notamment altéro-réflexivement) de comprendre comment il a compris, et ne minore pas cet élément (non assimilable à un biais méthodologique, qui serait à réduire).

- / sciences, Volume 20, numéro 10, pp. 909-915 en ligne <http://www.erudit.org/revue/MS/2004/v20/n10/009339ar.html>.
- BERLAND N. et BREVETON B., 2012, « Mesurer la performance des chercheurs, au risque de la bureaucratie », *Economica, Comptabilité, société, Politique, Mélanges en l'honneur du Professeur Bernard Colasse*, pp. 287-303
- BOCH F. et RINCK F. (dirs.), 2010, *Énonciation et rhétorique dans l'écrit scientifique*, Lidil n°41.
- CARATINI S., 2012, *Les non-dits de l'anthropologie. Suivi de Dialogue avec Maurice Godelier*, Editions Thierry Marchaisse, coll. « Les non-dits ».
- CHAMBAT-HOUILLON M.-F. et Wall A., 2004, *Droit de citer*, Paris, éd. Bréal.
- COLLECTIF, 2012, « Les réseaux sociaux numériques de chercheurs en SHS » proposé par Elifsu Sabuncu et Antoine Blanchard, animé par Nicolas de Lavergne et Olivier Le Deuff, THATCamp Paris 2012, Non-acte de la non-conférence des humanités numériques, <http://books.openedition.org/editionsmsh/289>
- COMPAGNON A., 1979, *La seconde main. Ou le travail de la citation*, Paris, Seuil.
- COMPAGNON A., 1998, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil.
- CYNOBER L., 2002, « L'impact factor nouveau est arrivé : le pire système à l'exclusion de tous les autres pour juger la qualité de la recherche scientifique ? », *Annales de Biologie Clinique*, Volume 60, Numéro 3, pp. 255-259.
- DASTUR F., 2011, *Heidegger et la pensée à venir*, Vrin, Paris.
- DEBAENE V., 2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard, Paris.
- DEBONO M. (éd.), 2014, *Corpus numériques, langues et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, Peter Lang, coll. Gram-R, n°25, Bern.
- DURAND-BARTHEZ M., 2006, « L'évaluation des publications scientifiques : du facteur d'impact à l'indice de notoriété », @sic (Archive Ouverte en Sciences de l'Information et de la Communication), http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00083870/fr/
- FEDIER F., 2013, *Entendre Heidegger et autres exercices d'écoute*, Pocket, Paris.
- FRYDMAN B., 2014, « Prendre les standards et les indicateurs au sérieux », dans B. Frydman, A. Van Waeyenberge, *Gouverner par les standards et les indicateurs*, Bruylant, pp. 5-65.
- GADAMER H.-G., 1996 [1976], *Vérité et Méthode*, Seuil, Paris.
- GINGRAS Y., 2008, « La fièvre de l'évaluation de la recherche. Du mauvais usage de faux indicateurs », Note de recherche CIRST, pp. 1-22. http://www.cirst.uqam.ca/Portals/0/docs/note_rech/2008_05.pdf
- GREISCH J., 2001, « De la logique philosophique à l'essence du langage : la "révolution copernicienne" de Heidegger », *Philosophie* 2001/2 (n° 69), pp. 70-89.
- GRONDIN J., 2003, *Le tournant herméneutique*, PUF, Paris.
- GROSSMANN F. éd, 2010, « L'Auteur scientifique. Des rhétoriques aux épistémologies », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2010/3 (Vol 4, n° 3).
- HEIDEGGER M., 1976 [1959], *Acheminement vers la parole*, Gallimard, Paris.
- HEIDEGGER M., 1976 [1969], *Questions IV*, Gallimard, Paris.
- HEIDEGGER M., 1986, *Être et Temps*, Gallimard, Paris.
- HOTTOIS G., 1979, « L'insistance du langage dans la phénoménologie post-husserlienne », *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, Tome 77, N°33, pp. 51-70.
- LEGRAND P., 2006, *Le droit comparé*, PUF, Paris.
- LUCAS, N., 2005, « Le discours rapporté en SH et son ellipse en sciences exactes », dans J. M. Lopez Muñoz, S. Marnette, L. Rosier, *Dans la jungle des discours : genres de discours et discours rapporté*, Cadiz, U.C.A, pp. 205-216.

- MANESSY G., 1993, « Vernacularité, vernacularisation », dans D. de Robillard et M. Beniamino, *Le français dans l'espace francophone*, tome I, Paris : Champion, pp. 407-417.
- MAUREL-INDART H., 2008, « Le plagiat littéraire : une contradiction en soi ? », *L'information littéraire*, 2008/3 Vol. 60, pp. 55-61.
- MILARD B., 2013, « Quelles sociabilités derrière les références bibliographiques ? Citations et relations sociales », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, n°8 [En ligne : <http://socio-logos.revues.org/2802>]
- MILARD B., 2010, « Citations scientifiques, réseaux sociocognitifs et évolution des collectifs de recherche au travers d'articles de chimie », Journées d'études « Sciences, innovation technologique et société », Namur – 19-21 mai 2010 [<http://www.unamur.be/eco/schu/sts2010/documents/Milard.pdf>]
- OLIVESI S., 2007, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation*, Paris, L'Harmattan.
- PIEROZAK I., 2014, « Corpus et numérique en sciences du langage : enjeux épistémologiques », dans Marc Debono (dir.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*, pp. 95-118.
- PIEROZAK I., 2011, « Les corpus électroniques en sciences du langage : un eldorado ? », dans *L'internet, corpus sauvage. Nouvelles ressources, nouveaux problèmes ?*, *Le discours et la langue*, Revue de linguistique française et d'analyse du discours, n°2.1., pp. 15-31.
- PIETTE A., 2012, *De l'ontologie en anthropologie*, Paris, Berg International.
- POUDAT C., 2003, « Characterization of French linguistic research articles », dans K. Fløttum & F. Rastier, éd., *Académie Discourse. Multidisciplinary approaches*, Oslo, Novus Press, pp. 77-96.
- RAKOTONOELINA F., 2006, « Le signalement de l'auto-citation dans les discours scientifiques : le cas des SIC », *Travaux de linguistique*, n°52, pp. 101-113.
- RAZAFIMANDIMBIMANANA E. et CASTELLOTTI V. (éd.), 2014, *Chercheur(e)s et écriture(s) de la recherche*, Fernelmont, Editions E.M.E. & InterCommunications.
- RICOEUR P., 1996, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris.
- ROBILLARD D. de, 2012, « Diversité, sens : enjeux », dans Debono M. et Goï C. (éd.), *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européennes, pp. 195-216.
- ROBILLARD D. de, 2009, « Ce que « comprendre » pourrait bien vouloir dire ? » *Langage et société*, n° 130, pp. 125-136.
- ROBILLARD D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Volume 1 – Démons, Volume 2 – *Ornithorynques*, Paris : L'Harmattan.
- ROMANO C., 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- ROSEN E. et PORQUIER R., 2003, « Présentation. L'actualité des notions d'Interlangue et d'interaction exolingue », *Linx*, n° 49, <http://linx.revues.org/524>
- ROSIER L., 1999, *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Paris-Bruxelles, Duculot.
- STEINER G., 2003, *Les logocrates*, éd. de l'Herne, Paris.
- THUILLIER P., 1997, *La revanche des sorcières. L'irrationnel et la pensée scientifique*, Belin, Paris.
- THUILLIER P., 1980, *Le petit savant illustré*, Seuil, Paris.
- TUOMARLA U., 2005, « Écriture académique et identité culturelle », dans J. M. Lopez Muñoz, S. Marnette, L. Rosier, *Dans la jungle des discours : genres de discours et discours rapporté*, Cadiz, U.C.A., pp. 217-226.

- VENAYRE S., 2013, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Seuil, « L'Univers Historique », Paris.
- VINCENT D., 2010, « Mésinterprétation, plagiat, insulte et diffamation : objets de litiges et matériaux de linguistes », *Langage et société*, n° 132, pp. 35-50.
- ZARADER M., 2012, *Lire Être et Temps de Heidegger*, Vrin, Paris.

« CROYANCE ORIGINAIRE » ET ÉLABORATION DE SENS. QUELLES CONSÉQUENCES POUR LA SOCIOLINGUISTIQUE ?¹

Valentin Feussi

EA 4246 PREFics-DYNADIV, Université François-Rabelais de Tours

La réflexion présentée dans cet article est fondée sur l'idée que si la sociolinguistique s'intéresse aux langues, à la variation, à la (perception de la) diversité, aux fonctionnements linguistiques et à différents processus langagiers de signification, cela revient à considérer que le travail du sens est une problématique qui ne peut pas ne pas la concerner. Comme on le comprendra ci-dessous, cela pose de manière centrale la question du statut de la croyance, étant donné qu'elle est intrinsèquement liée à la notion de sens.

La convocation de la croyance dans le champ des sciences humaines (désormais SH), et notamment de la sociolinguistique peut, à première vue, étonner. Pourtant à bien réfléchir, cette notion traduit une posture, certes complexe, mais propre à l'homme dans sa manière d'élaborer du sens. Ainsi, par exemple, à partir de mes travaux des dernières années et de mon expérience de francophonies camerounaises et africaines (mais il s'agit de remarques qui peuvent être étendues à d'autres situations), le cas des néologismes m'est apparu comme un phénomène pertinent pour comprendre que la créativité caractéristique des pratiques plurilingues repose souvent sur des éléments non réductibles à du linguistique, antérieurs aux formes linguistiques affichées (cf. également *infra*). De ce point de vue, on peut considérer que les différentes pratiques langagières ont ainsi, toutes, un arrière-plan identifié comme « croyance originaire » (Fontaine, 2009)², que les recherches habituelles en sociolinguistique n'ont que rarement interrogé, convaincues que la prise en compte de l'empirie suffirait à légitimer l'étude des langues.

Que signifie alors *croire* ? Cette question peut paraître provocatrice ou inutile, tellement la croyance est souvent convoquée dans une posture qui relève soit du religieux (donc hors des SH), soit du langage ordinaire (elle n'a donc pas besoin de définition). Je choisirai ici d'adopter plus spécifiquement l'angle de la compréhension et donc de l'élaboration du sens, pour interroger la place de la croyance en sociolinguistique. Quelles différences avec les formes de croyance circulant dans les sciences humaines et ailleurs ? Quels rapports avec

¹ Cet article provient d'une version largement remaniée d'une communication au Colloque du RFS à Grenoble en juin 2015 dans le panel « Sociolinguistique de la réception », grâce aux discussions avec Didier de Robillard, aux relectures critiques d'Emmanuelle Huver et de relecteurs anonymes de *Glottopol*. Je les en remercie infiniment, tout en restant seul responsable des imperfections de ce texte.

² Qui peut s'appeler également : « croyance primordiale », « rapport fondamental au monde » (Romano, 2010) ou « croyance » tout simplement (da Silva-Charrak, 2013).

d'autres éléments comme langues, religions, science ? Voilà autant d'interrogations légitimes que soulèvera cette réflexion.

Je me propose de partir d'éléments de problématisation de la notion de croyance. Nous verrons alors que si les plus fréquents opposent foi et opinion, ils visent surtout à situer la croyance dans le champ de la connaissance « imparfaite » par rapport au *doute* cartésien (à la source de la certitude de la connaissance). Dans une deuxième articulation, je me tournerai vers une conception de la croyance dans les approches pragmatistes, parce qu'elles inspirent à des degrés divers de nombreuses conceptions des SH (voir Debono ici-même), pour argumenter qu'elle reste insuffisante pour la compréhension des « langues ». C'est pourquoi, dans un troisième temps, je consacrerai la plus grande partie de cet article à discuter d'une autre conception de la croyance, moins fréquente, la *croyance originare* qui en traduit une conception phénoménologique et herméneutique, dans le sillage des travaux de Merleau-Ponty (1945, 1964) et Romano (2010) en particulier. Cette croyance « d'un autre ordre » me paraît importante pour comprendre le renouvellement permanent des « langues » et pour proposer une approche originale de la recherche en sociolinguistique, par une conceptualisation différente de la notion de « langue ». Mais d'où m'est venue cette question ?

Pourquoi le « croire » en sociolinguistique ?

Pour commencer cette réflexion, je souhaite présenter un extrait d'entretien effectué à Douala au Cameroun il y a environ 12 ans. Je discute avec Samuel, ouvrier dans une entreprise (« Complexe Métallurgique du Cameroun »), qui accepte de partager avec moi ses rapports aux langues. Dans notre entretien, nous abordons la question de l'émergence de formes innovantes dans les usages langagiers de Doualais quand intervient le nom du comédien Tagne Condom (qui, par ses sketchs, a fortement contribué à diffuser la néologie comme procédé de dynamique du français et d'autres langues dans la ville) :

Samuel - Tagne Condom tout ça bon c'est les gars qui créent qui créent

E- il c'est encore qui là comme je ne regarde pas tout le temps

Samuel - ils sont nombreux ils sont nombreux

E- mm

Samuel - donc c'est les gars qui créent les mots comme ça en français ils utilisent les mots comme ça là pour se servir pour faire plaisir aux gens

E- et qu'est-ce que tu penses de tout ça ? ces gens qui créent des mots tu penses que c'est bon ou bien c'est pas bon ?

Samuel - à mon avis si leurs mots qu'ils créent sont juste explicables

E- mm

Samuel - c'est que c'est bon

E- ok

Samuel - si ce n'est pas explicable et c'est des mots comme ça que les enfants vont se mettre à voir et aller utiliser que ce n'est pas comme ça pour moi c'est pas bon

E- n'est-ce pas toi par exemple quand tu crées tes collègues peuvent utiliser

Samuel - oui pourvu que ça soit explicable si c'est explicable c'est bon

E- donc s'il peut donner un sens à ça

Samuel - oui s'il peut donner une explication à ça voilà

Ce que révèle cet extrait est que le fondement de la créativité langagière des comédiens (Tagne Condom, « les gars ») à Douala au début des années 2000 repose sur la question du sens (et notamment du sens compris par l'interprète). Les innovations peuvent ainsi « plaire aux gens » (ce qui revient à dire que ces pratiques font sens pour certains), ne pas être acceptées aux yeux d'un témoin (« si ce n'est pas explicable ... pour moi c'est pas bon ») voire valorisées ailleurs (« c'est des mots comme ça que les enfants vont se mettre à voir et aller utiliser »). Ce qui est mis en relief ici c'est le caractère subjectif de la réception des « langues » qui pose en même temps la question de la légitimation de leurs sources de fabrication. Sur quoi se fonde la pertinence des formes élaborées dans le discours ? L'expression « c'est les gars qui *créent les mots comme ça* » me semble centrale pour répondre à cette question. C'est une situation qui n'est pas isolée car dans tout contexte de diversité linguistique, l'expression « je sais que tu me comprends » est très ordinaire, et renvoie à la place centrale de l'interprétation, au non-dit, à l'implicite à partir duquel s'élabore le discours ainsi affiché.

Dans cet exemple qui va irriguer l'ensemble de cette réflexion, le terme « implicite³ » me semble primordial. Il permet de comprendre que le processus d'interprétation comporte une part de phénomènes difficilement « formulables » explicitement (d'où le recours à la locution adverbiale sémantiquement vide « comme ça » dans l'extrait d'entretien ci-dessus), parce que c'est un sens qui n'a pas été « codé », « ritualisé » par / pour la langue, sens qui ne correspond pas à des expérientiations que le collectif a pensé utile d'« encoder » dans la langue. Je veux dire que la dynamique des « langues » dépend aussi de ces aspects, de postures qui impliquent qu'on se fie (ou pas) à l'autre, qu'on lui fait (ou pas) crédit, ce qui permet de s'approprier (ou pas) ses propos jusqu'à des constructions jusque-là inconnues. Cette ouverture aux autres, qui peut équivaloir à de la confiance, est motivée par des aspects relationnels, des degrés d'appartenance ou non à des pôles sociaux, des histoires qui s'entrecroisent à travers des modalités diverses de connaissances qui articulent tensions, distances variées, bref des phénomènes qui font qu'on se sent concerné par les autres⁴. Voilà autant de phénomènes qui fondent ce croire et en légitime la pertinence sur le plan sociolinguistique. Pour clarifier davantage mon propos, un retour vers les éléments de problématisation de la notion de croyance me semble utile.

³ Dans ma réflexion, le terme « implicite » doit se comprendre dans un sens différent de ce qu'on peut découvrir dans les analyses interactionnistes / pragmatistes qui opposent *implicite* et *explicite* (correspondant respectivement au langage scientifique et au langage ordinaire ; Blanchet, 1995 : 15). Cette opposition conduit à considérer « que les contenus implicites (ces choses dites à mots *couverts*, ces *arrière-pensées sous-entendues entre les lignes*) pèsent *lourd* dans les énoncés, et qu'ils jouent un rôle crucial dans le fonctionnement de la machine interactionnelle, c'est certain » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 6 ; soulignement de l'auteur), tout en restant identifiables à partir de signes qui sont parfois non-verbaux. Comme nous allons le comprendre plus bas, cette opposition n'est pas pertinente dans la perspective PH. L'implicite renvoie ici à des choses qui ne sont pas au préalable mis en signes.

⁴ Ce rapport avec les autres équivaut à une incorporation de l'histoire (à la fois individuelle et collective) et d'une dimension non uniquement rationnelle qui se vivent sous le prisme de relations. Voilà pourquoi 1) ni les maximes conversationnelles de Grice ni le cadre interactionnel (Gumperz, 1989) ne peuvent suffire pour en rendre compte ; 2) on ne pourra assimiler la notion de croyance à celle de représentation (voir Debono, 2014).

Le « croire » rationaliste : éléments de problématisation

Définir le terme « croyance »⁵ peut sembler inutile, tellement ses usages laissent penser à des sens largement partagés. Suivre cette logique c'est considérer qu'il ne relève spécifiquement ni du langage de la philosophie ni de celui des SH.

Pour en savoir plus sur cette notion, partons des origines latines du terme. Da Silva-Charrak (2013) nous propose *credere*, *creditum* (pour « croire », « avoir confiance », « confier »). Royannais (2003) évoque *fides* (« foi ») ou bien *credere in* (« croire en »), quand Chrétien (cité par Fontaine, 2009) s'appuie sur *fides / fudicial* (« confiance en ») pour déboucher sur le sens religieux (la « foi »). On peut donc retenir que le terme « croyance » est polysémique. Toutefois, pour aller vite afin de me recentrer sur le propos de ma réflexion ici, deux formulations émergent du lot. Elles traduisent soit l'opinion (« croire que »)⁶ soit la foi (« croire en »), deux interprétations qui situent *de facto* la croyance entre les champs respectifs de l'épistémologie et de la religion. Si l'opinion est régulièrement rapportée au jugement, elle est aussi généralement envisagée comme une croyance positive, qui renvoie à un implicite partagé, à savoir qu'elle relève d'un rapport au savoir. Cela implique alors que la croyance-foi équivaut à un non-savoir, un « savoir faux », d'où la valeur négative qui lui est souvent rattachée. En attendant de montrer *infra* que sous le prisme d'une *adhésion* (qui n'est pas entièrement rationnelle comme nous le comprendrons *infra*), la notion de croyance peut prendre un tout autre sens, rappelons simplement que de ces deux interprétations naîtra l'opposition entre science (savoir) et religion (croire) avec en perspective une priorisation du savoir (élaboré selon un système de valeur que résume l'expression « tenir pour vrai »)⁷.

Si on s'en tient à l'angle épistémologique qui m'intéresse dans cette réflexion, c'est le registre cartésien du monde qui sera privilégié pour traduire le savoir⁸, pour fonder le sens et la connaissance sur des éléments de forme et sur un postulat matériel. Comme nous le comprendrons *infra*, cette optique se refuse à considérer la dimension *historiale* (voir plus bas) de l'élaboration du sens, dans laquelle la religion, comme tout autre phénomène, serait un élément d'expérience à convoquer. Le but de la démarche cartésienne est simple : fonder la science⁹ sur la base de démarches rationnelles et objectives (vidées de toute « croyance »). Selon Bouveresse (voir Santini, 2008 : 44), les approches pragmatistes se proposent de mettre fin à cette objectivité scientifique en fondant le sens sur une logique humaine, caractérisée par l'inconstance et la subjectivité. Comment procèdent-elles et par quelles formes de « croyance » ?

⁵ Du fait de l'actualité et des événements vécus en Occident depuis le 17 novembre 2011 et particulièrement avec les attentats du 14 janvier et du 13 novembre 2015 à Paris, la question de la croyance et de la religion est devenue très présente dans les débats en France, et soulèvent d'autres thématiques importantes que sont l'immigration, l'histoire et la laïcité, notamment. Cela peut s'observer à travers les médias et/ou des essais récents comme *Les traces de la croyance. Ce que les objets nous permettent* de Ilaria Brocchini (2015, L'Harmattan) ou bien, *Croyance* de Jean-Claude Carrière (2015, Paris, Odile Jacob).

⁶ Cette formulation postule que « je sais que » et « je crois que » sont des constructions synonymiques, ce que traduit déjà l'expression « je sais que tu me comprends » que j'utilise en introduction.

⁷ Je reviens *infra* sur la pertinence de notions comme « confiance », « adhésion au monde », pour traduire l'idée d'une croyance originaire qui invalide la séparation objective du sujet (qui croit) et de l'objet de la croyance, entre une disposition d'esprit (du sujet) et un contenu (l'objet), entre croire et savoir comme l'argumente Grondin (2006) dans l'effort de réconcilier les SH à la philosophie.

⁸ Le savoir repose sur la notion de « vérité » et sur des arguments rationnels ; en ce sens, elle s'oppose à la croyance-foi considérée comme « connaissance imparfaite » (Da Silva-Charrak, 2013 : 174).

⁹ Comme le montre Lyotard (1979), cette posture se construit pourtant sur une croyance aux allures religieuses, puisqu'elle suppose un consensus à partir de théories auxquelles les différentes communautés adhèrent. On peut d'ailleurs établir un parallèle avec le pouvoir donné au scientifique (en tant que figure importante pour ses pairs, il a un rôle qui n'est pas très différent de celui du prêtre à l'église : dire la bonne parole et s'assurer que les autres y adhèrent en entretenant les règles d'adhésion).

Le « croire » pragmatiste

Ce qui légitime la place du pragmatisme dans ce travail est qu'il constitue une référence importante pour la linguistique classique, dès lors qu'on s'intéresse à la signification. Les principales références de cette approche sont notamment Charles Sanders Peirce, William James, George-Herbert Mead. Le fait que Peirce (considéré avec James comme un des fondateurs du courant pragmatiste) soit contemporain à Edmund Husserl (présenté comme le fondateur de la phénoménologie) peut-il expliquer l'orientation des démarches pragmatistes qui se proposent de dépasser les démarches cartésiennes pour faire reposer le sens sur la croyance, comme on le verra en lisant Santini (2008) ? Cela peut sembler paradoxal puisque cette forme de croyance est fondée sur la possibilité d'action sur le réel, seul critère de vérité / validité d'une idée. L'espace de cet article ne peut suffire pour revenir sur les éléments de contextualisation de ce courant¹⁰. Je propose de m'attarder rapidement sur deux éléments qui me semblent pertinents pour mon propos, vu qu'ils sont explicitement reliés au croire. Ce sont les notions d'inférence et de consensus, qui me permettent, à partir d'une lecture de Ribeiro (2014), de souligner quelques insuffisances du pragmatisme.

La première de ces notions est présentée dans cette approche comme le fondement de toute connaissance. C'est l'**inférence**, définie comme une *habitude d'esprit*. Elle est de ce fait constituée par un ensemble d'arrière-plans culturels partagés et organisés par des principes directeurs. Cette habitude qui fonde la croyance permet ainsi d'échapper au doute¹¹ (état de malaise et de mécontentement dont l'irritation¹² conduit à *la vérité*). Le fait de prendre appui sur l'inférence aide à *fixer* des croyances¹³ (pour reprendre une formulation de Peirce, 1878), à stabiliser du sens pour tous. Nous comprenons que ce projet ne peut être possible que par une neutralisation des différences et de tous les phénomènes de variation (donc de l'altérité et de la diversité). Cette démarche conduit ainsi à postuler *une seule approche du sens, celle qui consiste à procéder par les signes* (extérieurs, matériels, etc.).

L'autre objection qu'on pourrait opposer au pragmatisme (toujours en s'inspirant de Ribeiro (2014) porte sur la notion du **consensus**. Il s'agit d'un accord entre membres d'un groupe, sur lequel aboutit le processus d'irritation du doute. Problématisée par Habermas (1981), cette notion traduit des modalités de validation des significations¹⁴ à partir d'une socialisation par l'interaction. Dans cette logique, la conformité d'un énoncé dépendra de sa

¹⁰ Pour en savoir plus, on peut aussi se contenter de Ribeiro (2014) qui effectue une présentation actualisée et récente du pragmatisme ; et / ou Debono (dans ce volume) voire Babich (2012) pour des interprétations critiques de cette approche analytique, en comparaison avec des perspectives phénoménologiques et herméneutiques.

¹¹ Pour Peirce (1878), la croyance est comprise comme « état de calme et de satisfaction qu'on ne veut pas abandonner » (Peirce cité par Ribeiro, 2014 : 30). Mais en quoi ce doute serait différent du cartésianisme ? Peirce rejette en fait le dogmatisme pour se rapprocher du « doute sceptique » qui repose sur une égalité des raisons de croire (Simha, 2013 : 226).

¹² Cela correspond à l'« effort d'atteindre l'état de croyance [que Peirce] nomme recherche. Le but de la recherche est celui d'établir une croyance, et dans ce sens peu importe qu'il s'agisse d'une vérité ou fausseté, puisque la croyance elle-même déjà nous satisfait ; et si nous arrivons à une croyance, c'est parce que nous la pensons vraie » (Ribeiro, 2014 : 30).

¹³ On peut se demander légitimement en quoi le doute pragmatiste ne reposerait pas, comme le doute cartésien, sur des éléments rationnels. Ils sont tous déterminés par des systèmes partagés, qu'il s'agisse d'habitudes pour l'un ou de la vérité pour l'autre. Comme le précise Boltanski (2008), le sens pragmatiste est fondé sur un préalable, la communauté de croyances. J'y reviens *infra* mais le croire conduit sous cette perspective à légitimer le sens, prioritairement, par une rationalisation de l'expérience.

¹⁴ Cette posture rappelle le croisement de croyances collectives chez les psychologues, qui sont partagées par tous et sans possibilité d'être remises en cause. Or elles dérivent en croyances d'autorités (sachant que l'autorité ici peut être une personne ou un groupe de référence). Il s'agit en tout cas de lier les croyances à des systèmes de valeurs qui régissent un collectif.

capacité à déboucher sur une entente idéale (façonnée par la discussion et l'argumentation). Il s'agit alors d'un processus similaire à celui de Peirce, puisqu'il évacue la variation.

Deux conséquences possibles peuvent alors émerger de cette forme de croyance : 1) la communication est nécessairement rationnelle ; 2) l'énoncé valide (et donc le sens proposé) repose sur le même horizon de référence (inférence ou consensus) pour tous. On peut dès lors en conclure que le croire pragmatiste repose sur une approche sémiotique et harmonieuse du sens. La communication se déroule en effet selon le modèle de l'intercompréhension et la signification prend la forme d'une certitude à laquelle adhèrent la majorité des interlocuteurs : langue ou langage correspondent alors à des outils et la place de l'altérité y est, au fond et en fin de processus, très faible.

Pour une épistémologie de la sociolinguistique, il convient de noter que l'orientation pragmatiste du croire débouche sur une situation paradoxale : bien que le projet de départ consiste à prendre des distances par rapport à la rationalité et ses conséquences (la déshumanisation de l'homme), on se rend compte, à bien y réfléchir, que le processus proposé en constitue, d'une certaine manière, un prolongement. En fondant le sens sur le consensus, en mobilisant l'inférence pour désambiguïser le doute, le projet pragmatiste cherche à évacuer les malentendus et toutes les incertitudes grâce au recours au principe de vérité, à des règles maîtrisables, traduites par des formes sémiotiques. Ribeiro (2014) considère alors que cette approche induit une représentation *technique* de la science et de l'homme, une *technologie de la compréhension* (Gadamer, 1976) qui n'accorde pas de place à la sensibilité humaine, ce qui implique une *conception déshumanisante des SH*, soumises au dieu « signe ».

La croyance qui me semble pertinente dans le présent article relève d'un autre régime, celui de la compréhension. Elle ne vise ni le « tenir pour vrai » ni un quelconque résultat ; mais relève d'une perspective phénoménologique et herméneutique (désormais PH) grâce au lien qu'elle permet d'établir entre le monde et le sens. Elle ne repose ni sur le doute, ni sur le consensus, mais sur une relation qui ne se focalise pas en priorité sur les signes. Elle n'est ni exclusivement religieuse ni uniquement rationnelle. Essayons d'en savoir plus et de voir en quoi cette réflexion interpelle, particulièrement, la sociolinguistique.

Le « croire » PH ou « croyance originaire » : fondement de toute connaissance

À la différence de la croyance pragmatiste qui fonde le sens sur l'inférence, le consensus et le sémiotique, le prérequis qui fonde la signification dans la perspective PH, c'est l'indistinction / la continuité avec le monde. Husserl (cité par Fontaine, 2009) l'appelle « habituelité » (sans se référer à la permanence des « habitudes »), présentée comme *disposition* en vertu de laquelle au quotidien, les expériences passées sont transformées, filtrées, hiérarchisées, sédimentées, puis revivifiées et réinvesties dans l'élaboration du sens. Il faut par exemple s'y référer pour comprendre la locution adverbiale « comme ça » (« créer les mots comme ça ») qui, dans l'extrait de Samuel ci-dessus, signifie « sortir de nulle part » ou « on ne sait pas très bien comment » (pour toute personne qui adopterait le point de vue pragmatiste pour comprendre la créativité sociolinguistique). Cette perspective consiste en fait à réfléchir aux sources du sens, ce qui me semble fondamental pour ne pas exempter la sociolinguistique d'une réflexion sur les conditions de possibilité de la description elle-même, réflexion qui a déjà été menée dans d'autres domaines de recherche, avec des entrées très différentes¹⁵. Pour plus d'explicitation, allons plus loin avec Merleau-Ponty (1945, 1964) qui

¹⁵ Voir en anthropologie par exemple Kilani (1995), ou sur un autre plan, Michel Leiris (1946[1939]).

conceptualise ce rapport au monde comme expérience de la *sensibilité*, et Romano (2010) qui le traduit par le terme *antéprédicatif* (qu'il emprunterait à Husserl).

« Entendre des yeux », « voir des oreilles », « voir avec la langue », etc. ou comprendre par la sensibilité

Lors de certains rituels d'initiation au Cameroun (et probablement dans d'autres situations en Afrique et ailleurs), il est ordinaire d'entendre, dans des discours, des expressions comme « entendre des yeux », « voir des oreilles », « parler des mains ». Il ne s'agit pourtant ni de synesthésie¹⁶, ni d'une situation de handicap. Le fait de « voir avec la langue » s'inscrit dans un ensemble de phénomènes qui mettent en relief une posture de compréhension pour laquelle on est invité non pas à se concentrer sur des éléments formels utilisés pour élaborer du sens par rapport à la situation, mais à se focaliser plutôt sur l'expérience qu'on a du monde. Bien que cela ne relève pas d'une posture PH, ce qui peut être pertinent à relever ici c'est la façon de voir le monde, qui invite l'interprète à élaborer du sens à partir de son système à lui, de la réception qu'il a de la situation.

Si on passe sous silence l'aspect rituel, cela ressemblerait à la façon dont Merleau-Ponty (1945, 1964) problématise la croyance sous l'angle de la sensibilité¹⁷, à travers la question de la *charnalité*. Pour lui, la *chair* permet la mise en lien des différents éléments de sensorialité de sorte qu'on peut postuler une (con)fusion entre tous les *sens* et le *corps*. Pour lui, la sensibilité est liée à l'épaisseur de notre sentir qui dévoile les choses, mais un sentir implicite, qui est déjà du sens. C'est parce qu'ils se mêlent que les différents sensibles permettent les interprétations, ce qui correspond à leur réception rationnelle, c'est-à-dire au développement d'une pensée. Sentir devient donc « penser ». Toutefois, ce « penser » embraye sur un matériau de base qui, s'il est absent, rend impossible la pensée (voir le texte de Didier de Robillard dans ce volume).

Pour mieux expliquer ce processus, prenons un exemple : le rapport visible/invisible, tel que problématise par Merleau-Ponty (1964). Il montre que par la chair, le corps fait partie des choses visibles. Il peut être ainsi manifeste et objectivement déployé. Mais il n'est qu'un des éléments de l'être charnel. Comme toutes les réalités visibles, il comporte une deuxième dimension qui lui est *indissociable*, c'est l'invisible. Le rapport du couple visible/invisible est similaire à celui qui existe entre lumière/obscurité, puisqu'aucun de ces phénomènes ne peut exister sans l'autre ; on dirait même que c'est l'un qui fait l'autre. Ils sont intrinsèquement liés, de la même façon que nous sommes le monde : nous en sommes la *chair*, et ne le percevons donc pas à travers des catégories puisque le monde c'est nous. Je reviens sur cette indistinction avec le monde *infra* mais je voudrais conclure sur ce point en disant que la dimension de l'invisible me semble pertinente au regard de ses potentialités inconnues, et peut

¹⁶ Ce trouble de la perception sensorielle entraîne l'association de domaines sensoriels différents, ce que traduit par exemple l'énoncé suivant tiré de *l'Être et le Néant* de Jean-Paul Sartre, qui associe goût et couleur : « Si je mange un gâteau rose, le goût est en rose ; le léger parfum sucré et l'onctuosité de la crème au beurre sont le rose. Ainsi je mange rose comme je vois sucré ».

¹⁷ Le terme utilisé par Merleau-Ponty est « perception ». Il ne me convient pas car il peut induire une réception du monde sous l'angle de l'objet perçu et du sujet percevant. À rebours de cette interprétation, la réception qui me semble pertinente de la perception chez Merleau-Ponty, c'est la conception phénoménologique qu'il a du lien corps-chair. Il en est de même pour le terme « corps » qui peut laisser croire que la pensée de Merleau-Ponty aurait un arrière-plan cartésien (qui induit une causalité mécanique) ou bien physiologique (l'unité du corps renvoie à une intégration de toutes les parties) – cf. par exemple son usage dans la théorie neurophénoménologique de Francisco Varela (1993), qui développe une explication naturalisée de l'expérience en s'appuyant à la fois sur la phénoménologie et la neuroscience cognitive (j'ai eu connaissance de cette approche grâce à une présentation de E. Huver en séminaire de recherche à Tours le 21 janvier 2016). Dans ce cadre, tout sens est fondé sur un ensemble de phénomènes reçus grâce à la sensibilité, terme que je préfère car il réfère à la fois au physique, à l'intellectuel, à l'affectif, à l'imaginaire.

ainsi être mobilisée pour appréhender des phénomènes inattendus dans les interprétations. On dira donc plus simplement que l'invisible permet de traduire des phénomènes non nécessairement captivables, des éléments qui constituent l'espace de surgissement du nouveau, que cette dimension ouvre au monde des perspectives illimitées. Le monde a donc nécessairement du sens, mais nous peinons à le reconnaître parce que la catégorie « sens » suppose, dans la culture occidentale, des manifestations objectivables, alors que le sens que le « nous-monde » a est en quelque sorte « invisible », puisqu'il n'est pas porté par des signes « extérieurs » donc objectivables (comme certaines sensations « font sens » pour celui qui les ressent, sans symptômes apparents).

Le rapport visible/invisible peut être mis en parallèle avec les processus d'analyse sociolinguistique actuellement dominants. Dans cette discipline, les signes constituent des éléments importants dans la compréhension des langues. Mais ils sont tellement placés en situation centrale qu'on oublie le plus souvent qu'ils n'en sont qu'un aspect. Dans l'élaboration de sens, on gagnerait à les considérer comme des prélèvements, des métaphorisations qui ne doivent en aucun cas occulter des dimensions non matérielles du sens. Parlant des SH, Gusdorf montre que toute élaboration de sens est fondée sur une articulation d'éléments à la fois connus et inconnus, grâce à une convocation d'événements passés rendus pertinents par le projet par rapport auquel on se situe. Il affirme ainsi que le présent est plus ouvert qu'on ne le pense souvent¹⁸, ce qui lui permet de recentrer les différentes interprétations sur une dynamique historique (et pas seulement historique). Il s'agit de remonter « jusqu'aux origines de notre existence » (Gusdorf, 1948 : 287) en comprenant que tout phénomène relève d'une histoire plus globale dont seuls certains épisodes, marquants et pertinents, sont convoqués, mis en relief et donc affichés / mis en signes. Or cette posture est contraire aux pratiques actuellement dominantes en SH.

Sous la traduction de la sensibilité, la croyance met en évidence des phénomènes¹⁹ prioritairement globaux. Il faut également ajouter, et c'est important, que cette expérience s'élabore grâce au *mouvement* dont la pertinence dans la découverte du monde est ignorée dans les conceptions rationalistes de la science. Tel que conceptualisé par les approches PH et par Heidegger en particulier, il renvoie aux agissements et comportements qui orientent la façon par laquelle le monde se manifeste à moi, ce qui laisse comprendre que l'élaboration du sens dépend de moi, de ce que je fais. Pour un linguiste, cette dimension à la fois subjective et historique ne peut être envisageable que s'il va au-delà du binarisme saussurien²⁰ caractéristique des sciences du langage. J'y reviens *infra* mais pour l'instant, comprenons que la sensibilité apparait comme une croyance, immanente à la perception. C'est elle qui rend

¹⁸ Le présent « se transcende vers un avenir et un passé » (Gusdorf, 1948 : 291).

¹⁹ Comment comprendre le terme *phénomène* ici ? Sous l'angle de la perception, le phénomène peut être considéré comme un événement qui clignote entre son apparition et sa disparition. Il ne s'agit pas, ici, de reproduire la conception de Husserl (voir Romano, 2010 : 506-507) qui définit le phénomène en convoquant deux éléments en particulier : l'élément qui apparait (objet intentionnel) et/ou l'apparaître (vécus subjectifs, actes intentionnels et contenus de sensation). Il privilégie l'apparaître (le phénomène c'est ce qui se phénoménalise), ce qui peut induire que c'est le vécu sous la forme de l'expérience empirique (et donc causale) qui fait émerger le phénomène. Sous l'angle herméneutique, il paraît plus cohérent de considérer que le phénomène c'est « l'interface entre le monde et moi » (Romano, 2010 : 585). En ce sens, il équivaut au monde tel qu'il m'apparaît en fonction de la projection que j'effectue (grâce au cheminement, au mouvement voire à l'immobilité notamment). Cette perspective conduit à considérer que la perception est relationnelle. Pour Romano (2010 : 588) en effet, ce que nous percevons en fait « c'est la chose phénoménale, c'est-à-dire la chose considérée dans sa relation à nous-mêmes et ressaisie au niveau » du « monde de la vie ». Ce monde phénoménal possède une indétermination constitutive qui n'est pas une propriété de la chose elle-même. Mais elle « est [toujours] pour quelqu'un ».

²⁰ Si le sens se situe au-delà du binarisme saussurien, c'est parce qu'il s'élabore à partir d'un langage qui dépasse le niveau des opérations linguistiques, c'est-à-dire du logos. Il relève du discours comme mode d'*habitation d'une langue* (voir ce qu'en dit France-Lanord, 2013 *infra*).

tout possible et donc éclaire le statut ontologique de l'être : elle équivaut, en fait, au rapport fondamental au monde, comme en parle également Romano (2010).

La croyance comme rapport fondamental au monde : l'antéprédicatif

Le sens expérientiel constitue donc une forme de croyance implicite dans notre relation au monde, mais une croyance d'un type particulier, puisque le sentiment d'indistinction avec le monde n'est jamais explicité, parce qu'il semble évident, partagé. C'est une croyance implicite, qui ne suscite pas de sentiment de croyance, puisqu'elle va de soi, de la même façon que nous n'avons pas de sentiment d'appartenance particulier face aux divers membres de notre corps : on ne s'étonne pas chaque matin de retrouver ses jambes, ses mains notamment. Dans cette perspective donc, le monde et nous sommes dans un prolongement sans discontinuité.

L'interprète prend toujours appui sur une histoire (y compris des souvenirs expérientiels « muets »), des relations avec d'autres humains, bref des expériences qui « sont » le monde pour lui. En ce sens, tout effort de compréhension équivaut à une écoute/réception d'un monde qui est antérieur à toute conceptualisation. Voilà pourquoi Romano (2010) affirme que le monde est « là » avant tout savoir :

Nous adhérons au monde avant de nous poser la moindre question sur son existence – question qui n'apparaît qu'avec le langage – nous sommes en prise avec notre entourage avant d'y croire, et c'est pourquoi la question de l'existence du monde ne se pose tout simplement pas pour nous. (Romano, 2010 : 567)

Dans cette logique, nous ne pouvons que faire confiance à d'autres. Dans l'extrait d'entretien que je cite *supra*, Samuel laisse entendre que face à des néologismes, les « enfants » (ou bien d'autres personnes) peuvent reprendre la forme nouvellement inventée. La réaction première face à ces termes inconnus ne consiste donc pas à les délégitimer au préalable, mais à les expérencier chacun à son tour ; et c'est cette expérenciation qui légitimera ou non les néologismes (selon qu'ils font sens ou non pour chacun). Cela suppose en tout cas une confiance en l'autre parlant social qui vit le monde, une croyance en ses capacités à agir et à se positionner, bref à produire / recevoir le monde, comme moi. Cette attitude d'ouverture de l'homme à l'homme permet à Lyotard (1967[1954] : 79-80) de postuler un « social originaire » comme fondement de toute compréhension. Dans le même sens, Fontaine (2009 : 12) reconnaît « une “*confiance universelle en l'être*”, préalable à tout acte de conscience en général, et constituant le sol sur lequel s'accompliront les “biffages” ou “ratures” de l'expérience »²¹. Pour lui, tout jugement repose sur une « croyance passive » en l'être. Voilà pourquoi poser la question de cette croyance devient donc fondamentale car sur le plan épistémologique, elle constitue la condition primordiale du savoir : *on ne peut savoir que si on croit*.

L'angle PH, par le biais de la sensibilité et de l'antéprédicatif, permet de fonder l'idée qu'en sociolinguistique, et dans les sciences humaines plus généralement, il y a un préalable avant tout jugement, qui est la condition de possibilité de toute pensée. Dire par exemple « il fait jour » / « il fait nuit » suppose qu'on est préalablement ouvert au sens du visible. De la même façon, dire « il fait chaud » c'est être ouvert au sens du toucher. Voilà pourquoi les perspectives PH postulent l'antéprédicatif (Romano, 2010) comme le fondement de la connaissance. En fait l'homme est toujours ouvert au monde, qu'il le veuille ou non, qu'il l'expérencie comme un prolongement de lui-même, ce qui me fait dire que le sens se dévoile à nous par l'expérence du sensible, doublé d'un préconçu invisible qui équivaut à une

²¹ Ces « biffages » et « ratures » constituent des procédés de visibilisation d'expériences.

ouverture première. Nous ne le créons pas, ne l'élaborons pas, mais nous le recevons du monde, au filtre de notre expérience et de notre histoire. C'est en cela qu'on peut affirmer que le sens émerge de la relation pré-linguistique avec le monde (qui nourrit ce sens par effet réflexif). Nous le comprenons ainsi toujours de l'intérieur sans avoir à passer par des procédés (comme ceux décrits par la linguistique pragmatique) : son existence n'a donc pas à être démontrée et ne peut d'ailleurs probablement pas l'être explicitement (étant donné que nous sommes monde). Il faut surtout en prendre conscience, grâce à une posture altéroréflexive (Robillard, 2008), démarche dont même le chercheur ne peut être exempté. Cette posture permet ainsi de rendre compte des « significations muettes » (Romano, 2010 : 619) par la valorisation de phénomènes que sont les sensations voire le charme, sorte d'enchantement inexplicable *a priori* qui peut être lié à la situation (humeur, ambiance, des détails infimes) tout en brillant par sa fugacité. Fonder le sens sur la croyance originare revient donc à légitimer la pertinence de l'imprévisible dans les interprétations et de la non-contrôlabilité totale des phénomènes de réception du monde.

Quelles traductions épistémologiques ?

Tentative d'articulation des différentes formes de croyances

L'expérience de la sensibilité présente suffisamment d'arguments pour affirmer que

L'ouverture première au monde est ainsi ce qui rend possible tout le reste, et seule une croyance originare, foi perceptive primordiale, encore indéterminée, peut se monnayer ensuite en systèmes de significations et en croyances constituées. (Fontaine, 2009 : 15)

Par un raisonnement similaire à celui de Merleau-Ponty (1946, 1964) sur l'expérience de la sensibilité ou de Romano (2010) sur l'antéprédicatif, Fontaine (2009) laisse entendre par cette affirmation deux façons de recevoir le monde, qui équivalent en fait à deux types de croyances. D'une part A) la croyance implicite qui équivaut au rapport fondamental au monde. Elle s'élabore et reste productive par la sensibilité, grâce à l'expérimentation. Elle est pertinente parce que préalable à toute compréhension : c'est la condition de toutes les formes de connaissance. De cette première croyance émergeront, d'autre part, deux autres formes de croyance qui relèvent, elles, de la conceptualisation de notre expérience du monde. Ce sont B) une croyance religieuse (l'adhésion à une vérité présentée comme absolue grâce à des dogmes – mais irrationnels, ce qui suscite la méfiance de la rationalité scientifique et philosophique – da Silva-Charrak, 2013 : 175) ; C) une approche dite rationnelle et scientifique, qui élabore le savoir à partir d'indices matériels (présentés comme incontestables), qui considère que le monde agit causalement sur les sens et fonctionne par marquage à l'aide de signes comme quand on imprime une marque sur un support, ce qui la stabilise pour longtemps (et peut-être pour toujours ?). Ce sont des pratiques similaires, présentées comme « idéalizations » (Romano, 2010 : 776), qui fondent la rationalité scientifique. Elles caractérisent les projets sémiotiques (voir la croyance pragmatiste dont j'ai parlé *supra*) élaborés en partie sur l'hypothèse d'un contrôle maximal des interprétations, orientations qui rappellent très fortement les croyances religieuses.

Science et religion : une origine commune

Contrairement aux discours scientifiques rationnels et pragmatistes qui valorisent la science en stigmatisant la religion (ou en tout cas en les disjoignant)²², il ressort de cette réflexion que la science et la religion connaissent probablement la même origine, et qu'il serait alors plus pertinent de réfléchir aux statuts qu'on accorde à ces deux modalités de la croyance. On pourrait par exemple aborder la religion dans le sens laïc du terme, en interrogeant spécifiquement la relation avec la philosophie non pas pour la nier, mais pour en expliciter les influences dans la réflexion. Prenons comme exemple une interprétation que fait Dastur (1994) de la vie de Heidegger. Elle reprend le lien établi par Heidegger entre sa réflexion et sa vie quand il énonce que c'est son expérience de la religion et de la théologie qui lui permet d'arriver au chemin de la pensée²³. De la religion, il propose en effet une perception philosophique²⁴ qui laisse entendre que sur le plan ontologique, il convient de réhabiliter toutes les expériences de l'histoire de vie, dans le processus de sens ; si le religieux fait partie de cette histoire, pourquoi rejeter cet élément de façon aussi radicale comme on le remarque dans les SH actuellement ? Le religieux en fait partie, comme les autres expériences, et le rejeter au lieu de le banaliser, privilégie au contraire ce domaine en lui réservant un traitement particulier, comme s'il était à craindre plus que les autres. Est-ce parce que cette rupture serait trop forte ? Une perspective PH rend en tout cas moins clivante cette posture qui consiste à laïciser les apports du religieux²⁵, en lui conférant une place similaire à celle de tous les phénomènes de l'expérience. En ce sens il est surtout question de convoquer tous les moments de la vie, sans restriction, dès lors qu'on en perçoit la pertinence dans l'élaboration du sens. Cela équivaut à une appropriation de l'intérieur, choix qui consolide la place de l'héritage comme un aspect éclairant des réflexions ordinaires / scientifiques²⁶. Cela concerne bien entendu l'ensemble des perspectives PH qui, compte tenu de leur démarche historique, plutôt que d'occulter certains épisodes de l'histoire intellectuelle qui nous « fait », opte plutôt pour une reconnaissance de tous ses aspects, plaisants ou déplaisants de notre point de vue à nous, tout en réinterprétant et en transformant ces héritages pour les rendre pertinents face à des conditions historiques, sociologiques, institutionnelles, etc. nouvelles.

²² Cette orientation s'inspire d'une idée que soutient Bergson, quand il affirme que la croyance n'appartient qu'à l'homme justement parce que celui-ci possède l'intelligence : en clair, l'animal n'est donc pas capable de religiosité et ne possède pas l'idée générale de la mort. Mais il s'agit, pour l'homme, d'opposer la croyance (immortalité) à la mort.

²³ Heidegger devient protestant par opposition aux dogmes du catholicisme. Dans son commentaire de la *Lettre de Saint Paul aux Thessaloniens*, l'idée du jugement dernier l'amène à considérer le temps sous le prisme de l'attente, de l'éveil face à une incertitude.

²⁴ Même quand on considère le rapport de l'homme à une divinité, la perspective ontologique le postule sous une perspective relationnelle : « Je vis une dépendance absolue à l'égard de Dieu. Dans la mesure où je participe moi-même à cette relation vécue, l'état de choses ne se tient pas devant moi, mais moi-même je m'éprouve au sein de cette relation qui, dans ce cas, ne peut naturellement pas m'être objectivement présente. » (Heidegger, 2012[1921] : 370).

²⁵ Il s'agit d'une question très délicate qui a refait surface en France dans le contexte des attentats post-14 janvier et 13 novembre 2015. À travers les médias, on peut ainsi découvrir des titres assez évocateurs « L'enseignement de la laïcité doit maintenir la supériorité de la science sur la croyance » (dans *Le Monde* du 27.10.2015, article de André Grjebine et Laurent Bouvet) ; « Non, le « livret laïcité » ne revient pas sur la distinction entre “croire et savoir” » (de Frantz Durupt sur *Libération* du 22 octobre 2015) qui met en évidence un passage jugé polémique sur l'enseignement de faits religieux : « Il faut pouvoir [pour les enseignants] éviter la confrontation ou la comparaison du discours religieux et du savoir scientifique. Dans les disciplines scientifiques (SVT, physique-chimie, etc.), il est essentiel de refuser d'établir une supériorité de l'un sur l'autre comme de les mettre à égalité ». Voir aussi *Le monde diplomatique* n° 145, « L'emprise des religions » (février-mars 2016).

²⁶ Nous nous trouvons dès lors à des années lumières du discours de Bergson qui conduit à penser la croyance comme un moyen de lutter contre la mort par la religiosité qui confère l'immortalité. Dans une perspective PH, c'est la mort et la conscience de la finitude qui permet la croyance originaire, en ce sens qu'elle ouvre des perspectives comme l'imaginaire (on ne peut qu'imaginer la mort) notamment.

Et la sociolinguistique alors ?

Si nous admettons que la croyance originaire équivaut ainsi à une position première à laquelle se réfèrent de manière secondaire toutes les modalités d'objectivation de sens, cela revient à poser, comme Fontaine (2009), que tout jugement découle d'une « proto-doxa », idée qui peut avoir un impact considérable sur la conception de la sociolinguistique (et des SH plus généralement). Il n'y a qu'à écouter Romano une fois de plus :

Le sens que je veux expliciter, formuler linguistiquement, suppose un arrière-plan de sens tacite qui peut être lui aussi explicité, mais seulement jusqu'à un certain point, sans quoi il cesserait d'être un arrière-plan pour se convertir en thème. Toute explicitation d'un horizon suppose un horizon d'explicitation. [...]. Le « rapport » au monde n'est pas instauré par les actes intentionnels » d'un ego, il doit s'entendre comme ouverture au et du monde précédant absolument toute visée, toute anticipation, toute donation de sens – positivement inconstituable. (Romano, 2010 : 636-637)

Cet extrait rend visible le statut de ce croire, qui repose sur l'idée que le monde n'est pas un réceptacle d'objets. Il induit qu'on ne peut pas le comprendre en se situant « hors de », ou bien en se contentant uniquement de traces matérielles. En fait on est toujours au monde (puisque'on en est la chair) et c'est par la suite qu'on peut le mettre en langage en ayant conscience, donc, en un sens, en s'en « extrayant » pour le contempler, à partir des catégorisations sociolinguistiques. Ce rapport au monde est résumé par Heidegger (2012[1921]) par le terme *Dasein* (de l'allemand), dont la traduction en français peut correspondre à « être-le-là ». Il permet de mettre l'accent sur « être » et donc de comprendre l'être comme possibilité d'être, celui qui se questionne parce qu'il est sans cesse en devenir, mais toujours concerné par les autres qui font irruption et comptent dans le monde, qu'on le veuille ou non. Comme dans la réception de néologismes par mon témoin ou bien « les enfants » dans l'extrait *supra*, on n'a pas le choix ; on ne peut que recevoir le monde des autres (vu qu'on est toujours avec / cerné par eux), ce qui nous permet, par la suite, de le conceptualiser / transformer. La notion du *Dasein* laisse comprendre que l'homme n'a pas d'essence qui le détermine, car il est pouvoir être. C'est cette possibilité qui donne au monde son ambiance, la façon d'être, la *Stimmung* (autre terme du vocabulaire heideggérien) qu'Arjakovsky (2013) explique en convoquant la notion de tonalité. Or comme nous allons le comprendre ci-dessous, cette perception aura des conséquences importantes pour une épistémologie de la sociolinguistique, puisqu'elle interroge une notion centrale dans ce champ, celle de « langue ».

Tout n'est pas dans le L

En attendant de traduire ce « L », ce serait pertinent de se demander si par rapport aux pratiques actuellement dominantes qui adossent la « langue » à des perspectives sémiotiques, il ne faudrait pas réfléchir à ce concept puisque nous affirmons que :

- tout jugement part nécessairement d'un élément antérieur qui est le rapport au monde ;
- les signes font partie d'aspects visibles alors que le plus important, sous l'angle de la compréhension, c'est la dimension invisible ;
- nous comprenons partiellement le monde comme une ambiance ; les signes ne viennent que plus tard, pour rendre compte de cette compréhension.

En repartant une fois de plus de Merleau-Ponty, nous devons comprendre que la compréhension ne peut se limiter à :

un lexique, elle ne s'intéresse pas aux « significations des mots », elle ne cherche pas un substitut verbal du monde que nous voyons, elle ne le transforme pas en chose dite,

elle ne s'installe pas dans l'ordre du dit ou de l'écrit, comme le logicien dans l'énoncé, le poète dans la parole ou le musicien dans la musique. Ce sont les choses mêmes, du fond de leur silence, qu'elle veut conduire à l'expression. (Merleau-Ponty, 1964 : 388)

Voilà la position défendue notamment par les perspectives PH, qui permet de dégager trois phénomènes de compréhension :

- Le sens est projeté à partir d'un langage qui, sans la nier, sous-tend la raison. Il mêle à la fois la matérialité des mots signifiants et l'idéalité du sens, réunit en un seul la pluralité des modes de la pensée.
- Elle se traduit ainsi dans des signes nécessairement elliptiques / métaphoriques étant donné qu'ils articulent invisible et visible, absence et présence, chaque phénomène affiché dans le discours ne constituant qu'une parcelle qui, à elle seule, ne peut suffire pour révéler le sens. Ce dernier est toujours en relation avec d'autres expériences implicites : le langage est donc porteur de significations muettes, informulées difficilement formulables sans travail, notamment de type poétique.
- Signifier c'est différencier, c'est transformer sur la base de l'implicite : chaque élément visible renvoie à un autre phénomène et au silence qui l'accompagne en même temps, à des expériences parfois difficiles à mettre en mots.

On peut donc en conclure que la langue à elle seule ne peut suffire pour rendre compte des rapports au monde. À cette notion sont également associées *langage*, *discours* et *parole* (Fédier, 2013) ou simplement *parole* (Gusdorf, 1948). Robillard (2009 et dans ce volume) quant à lui résume ce quadryptique par « L » tout en argumentant qu'il ne comporte pas tous les phénomènes de sens. Sans être un reflet total du monde, le « L » (langues-langages-discours-paroles) en constitue un aspect, cette partie de l'expérience qu'on peut mettre en signes (mais qui ne peut suffire pour traduire tous les sens) : tout n'est pas dans le L, et / mais le L est indispensable au comprendre explicite, partagé, discutable. Par rapport aux approches pragmatistes qui fondaient le sens sur des signes matériels, visibles, nous comprenons que le point de vue PH peut sembler original, puisqu'il reconsidère les bases mêmes des sciences humaines et des sciences du langage plus particulièrement. Le signe saussurien (qui a fondé une longue période de réflexions en linguistique) se trouve ainsi remis en perspective. Malgré la prétention à l'objectivité ou bien la recherche de la vérité / du consensus, ces « signes qui se présentent chez l'historien [comme chez le sociolinguiste] sont déjà investis de sens de passé et ne sont pas transparents » (Lyotard, 1967[1954] : 103). Chaque signe renvoie ainsi à une métaphore, un aspect partiel d'une totalité, d'une ambiance, d'une tonalité. Valoriser le régime de la croyance originaire permet en effet de considérer que le monde est fait de tonalités variées qu'on comprendrait si on accepte de le resituer par rapport à des expériences, à des histoires diverses et croisées.

Une sociolinguistique fondée sur les histoires-expériences

Sous un point de vue PH, cela conduit à postuler une sociolinguistique de la réception, qui réintègre donc des dimensions que Saussure avait rejetées : la compréhension (voir Debono ici même) et l'histoire, dimensions que la sociolinguistique avait emportées avec elle (sans s'en rendre compte). Cela conduit à postuler une sociolinguistique saussurienne qui ne peut que s'enrichir d'un dialogue contradictoire avec une sociolinguistique humboldtienne (voir Debono, 2010 et Robillard ici-même).

Sous ce prisme et pour répondre à une question que je me pose en début de cette réflexion, à quoi renverrait donc le terme « langue » ? Une « palette presque infinie de nuances » qu'il convient de redécouvrir à chaque fois, dira France-Lanord (2013 : 743). Parler une langue (comme le français, le ghomala' ou le francanglais voire l'ikwere) c'est alors « habiter » la manière dont l'ont parlé et dont la parlent ceux qui se revendiquent comme parlants cette

langue, sans se référer à des formes en priorité, mais plutôt à des expériences. C'est vivre l'ambiance qui règne au sein d'une société, qu'on ne peut interpréter qu'en s'y situant / se mettant en relation avec elle (sinon cela en exclurait les « étrangers » ; or il me semble qu'être « étranger » est une posture riche !).

Cette posture conduirait à un renouvellement de ressources de théorisation sociolinguistique qui centrerait ses problématiques sur la question des origines du sens et du monde, sur les conditions de possibilité des descriptions / interprétations également. Le chercheur ne se limitera plus uniquement à des approches programmatiques continuellement affinées depuis Aristote, mais valoriserait les vécus des acteurs, leurs expériences (dont les siennes), leurs façons d'élaborer du sens, leurs « L », leurs transformations du monde. Pour faire court, cela revient à redonner une place à la croyance originaire, c'est-à-dire le rapport primordial au monde, à ouvrir la voie à une posture de la réception.

En attendant la suite...

En définitive, réfléchir à la pertinence de la croyance dans l'élaboration du sens en sociolinguistique conduit vers des pistes de réflexion qui consistent à aller à contre-courant des perspectives sémiotiques / pragmatistes habituelles, qui élaborent le sens à partir d'indices matériels. Il s'agit de valoriser un autre régime de sens, celui de la réception, qui stipule que le sens part du global, c'est-à-dire de la saisie d'un tout, le monde, qui éclaire dès lors toutes les différentes formes de conceptualisation. C'est ce que défend la perspective PH centrale dans cette réflexion, ce qui laisse comprendre que dans les sciences du langage en général, s'il faut situer les deux phases du discours dans l'axe du temps : la réception précède la production tout en lui étant intimement liée, malgré tout.

Mettre en évidence la réception c'est adosser le processus d'élaboration du sens sur une compréhension qui s'élabore grâce à la sensibilité (ce que proposent Merleau-Ponty et Romano à travers l'expérience de la chair et le concept d'antéprédicatif). Sous cet angle, seule la croyance originaire/primordiale au monde devient pertinente dans l'élaboration du sens, à travers des phénomènes qui, il faut le reconnaître, sont toujours chargés d'histoires. Science et religion deviennent donc des interprétations subjectives d'un *croire primordial* qui considère le religieux comme un élément aussi banal que toutes les expériences du monde qui sont convoquées dans les processus d'élaboration du sens. Sur un plan épistémologique, cela conduit dès lors à un dépassement de l'opposition rationnel/non-rationnel, pour une fondation du sens sur un pré-rationnel qui relève d'un rapport au monde. Cette posture ne postule donc pas l'évacuation du rationnel, mais la prise en compte d'une dimension antérieure qui fonde toutes les modalités d'interprétation et les oppositions souvent abordées dans les SH.

Ce choix permettrait un renouvellement de réflexions en sociolinguistique, qui traduirait dès lors la notion de « langue » sous le prisme de l'auto-hétéro-poïesis : des histoires de l'interprète et d'autres humains, dans une temporalité plus subjective. Il s'agit alors de poser le sens comme un « déjà-là » qu'il faut recevoir à sa façon. Sous cet angle de la réception, effectuer des interprétations sociolinguistiques reviendrait alors à laisser comprendre que dans l'activité d'élaboration du sens, l'interprète (dont le sociolinguiste) exploite des phénomènes de sens toujours partiels (des L) en se situant, à chaque fois, dans un mouvement qui le met en rapport avec le travail de l'histoire.

Indications bibliographiques

ARJAKOVSKY Ph., 2013, « Stimmung (die) », dans Ph. Arjakovsky, F. Fédier et H. France-Lanord, *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Cerf, pp. 1258-1263.

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, Paris, L'Harmattan.
- BLANCHET Ph., 1995, *La Pragmatique. D'Austin à Goffman*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- BOLTANSKI L., 2008, « Institutions et critique sociale. Une approche pragmatique de la domination », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 20 mai 2015. <http://traces.revues.org/2333>.
- DASTUR F., 1994, « Heidegger et la théologie », *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, Tome 92, n° 2-3, pp. 226-245.
- DEBONO M., 2010, *Construire une didactique interculturelle du français juridique : approche sociolinguistique, historique et épistémologique*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage / Didactique des langues-cultures, Université François-Rabelais de Tours.
- DEBONO M., 2014, « Représentations et traitement des corpus numériques linguistiques : quid des représentations du chercheur ? », dans M. Debono (dir.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*, coll. « GRAMM-R. Études de linguistique française », Peter Lang, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, pp. 23-44.
- FÉDIER F., 2013, « Sprache (die) », dans Ph. Arjakovsky, F. Fédier et H. France-Lanord, *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Cerf, pp. 1246-1251.
- FONTAINE P., 2009, « La croyance », <http://lyc-sevres.ac-versailles.fr/dictionnaire/dic.croyance.PhF.pdf>.
- FRANCE-LANORD H., 2013, « Langue française », dans Ph. Arjakovsky, F. Fédier et H. France-Lanord, *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Cerf, pp. 742-743.
- GADAMER H.-G., 1976 [1960], *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, trad. P. Fruchon, Paris, Seuil.
- GRONDIN J., 2006, *L'Herméneutique*, PUF, Paris.
- GUMPERZ J. J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan.
- GUSDORF G., 1948, « Le sens du présent », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 53e Année, No. 3, pp. 265-293, <http://www.jstor.org/stable/40899346>, consulté le 30/11/2015.
- HABERMAS J., 1981 (traduction 1987 J. M. Ferry t.1, J. L. Schlegel t. 2), *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard.
- HEIDEGGER M., 2012[1921], *Phénoménologie de la vie religieuse*, Paris, Gallimard
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1986, *L'implicite*, Paris, A. Colin.
- KILANI M., 1995, « Les anthropologues et leur savoir : du terrain au texte », dans J.-M. Adam, M.-J. Borel, C. Calame, M. Kilani, *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, pp. 70-109.
- LEIRIS M., 1946[1939], *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard.
- LYOTARD J.-F., 1967 [1954], *La phénoménologie*, PUF, QSJ.
- LYOTARD J.-F., 1979, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minit.
- MERLEAU-PONTY M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY M., 1979[1964], *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard.
- PEIRCE C.-S., 1878, « Comment se fixe la croyance », *la Revue philosophique de la France et de l'étranger*, troisième année, tome VI, pages 553-569, Texte numérisé par Alain Blachair (2002) et téléchargé en septembre 2004 à partir de http://www.ac-nancy-metz.fr/enseign/philo/textesph/Peirce_la_logique_de_la_science.rtf.
- RIBEIRO E., 2014, *La théorie pragmatique de l'action*, Paris, L'Harmattan.
- ROBILLARD (de) D. (éd.), 2009, *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ?*, *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, Presses de l'Université de Rennes.

- ROBILLARD (de) D., 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Volume 1 : *Démons* - Volume 2 : *Ornithorynques*, Paris, L'Harmattan.
- ROMANO C., 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard
- ROYANNAIS P., 2003, « Michel de Certeau : l'anthropologie du croire et la théologie de la faiblesse de croire », *Recherches de Science Religieuse*, 4 Tome 91, pp. 499-533.
- SANTINI S., 2008, « Bouveresse, l'incroyant inquiet. Essai sur la croyance à l'ère postmoderne, Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi de Jacques Bouveresse. Agone, « Banc d'essais », 286 p. », *Spirale, arts, lettres et sciences*, pp. 44-45. URL <http://id.erudit.org/iderudit/16925ac>. Consulté le 02/05/2015.
- SILVA-CHARRAK C. da, 2013, « Croyance », dans M. Blay (dir.), *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Larousse, CNRS Editions, pp. 174-175.
- SILVA-CHARRAK C. da, 2005, *Merleau-Ponty. Le corps et le sens*, Paris, PUF
- SIMHA S., 2013, « Doute », dans M. Blay (dir.), *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Larousse, CNRS Editions, pp. 225-226.
- VARELA F. J., THOMPSON E. et ROSCH, E., 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil.
- WITTGENSTEIN L., 2004, *Recherches philosophiques*, trad. de F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Paris, Gallimard.

QUELQUES RÉFLEXIONS CRITIQUES AUTOUR DES ORIENTATIONS PHÉNOMENOLOGIQUES-HERMÉNEUTIQUES EN SOCIOLINGUISTIQUE : ÉPISTEMOLOGIES, DIFFÉRENCE, COMPRÉHENSION. RELECTURES ÉTHIQUES

Ali Becetti

**Ecole Normale Supérieure, Bouzaréah
EA 4246 Prefics-Dynadiv, Université François-Rabelais, Tours.**

*(...) l'homme montre ce qu'il est par la façon dont il comprend.
(Jaspers, 1950 : 26).*

Le lecteur de l'appel à contribution du numéro 28 de *Glottopol* peut bien se demander s'il n'est pas en train d'assister à une sorte de « crise » épistémologique au sein de la sociolinguistique, qui ferait penser à celle vécue par la linguistique dans les années 60 (Marcellesi, 1980). En effet, cette crise s'annonce dans les différents axes, suggérés à titre d'orientations possibles de recherche, et qui thématisent et problématisent « les épistémologies de la/les sociolinguistique(s) et l'histoire des idées sociolinguistiques » selon un angle *autrement* critique car portant *explicitement* sur la dimension épistémologique et réflexive, peu abordée en elle-même par les sociolinguistes.

Ce texte est issu d'une discussion dans un panel¹, tenu à l'occasion du 2^{ème} Congrès international du Réseau Francophone de Sociolinguistique (RFS) à Grenoble 2015, portant sur *l'hétérogénéité et changement : perspectives sociolinguistiques*. Il tente, d'abord, de lever quelques obstacles qui hypothèquent le dialogue possible entre la sociolinguistique et la philosophie (section I). Il vise ensuite d'une part, à rendre compte, de façon synthétique, de certains apports et implications des orientations phénoménologiques-herméneutiques (PH) pour la sociolinguistique en s'appuyant sur des exemples précis pris, à la fois, aux travaux de quelques collègues participants au panel et à ma propre expérience (section II). D'autre part, il interroge quelques-unes des limites de ces orientations en ciblant des points aveugles qu'il

¹ Ce panel était constitué de quatre intervenants de l'université François-Rabelais (Tours) : Debono, Feussi, Pierozak et Robillard. Il portait sur le thème « *Sociolinguistique, hétérogénéité, changement, réception, compréhension* ». L'idée de départ est qu'en tant que discutant, non encore rattaché à DYNADIV à la date de ce panel, je devais réagir à des versions de textes envoyés bien avant la tenue du Congrès par les quatre panélistes. C'est donc à partir de ces échanges avec les quatre « dynadiviens » – que je remercie d'ailleurs – que les réflexions ici présentées trouvent leur origine, mais sans s'y réduire, mes dettes étant loin de s'y limiter.

tente d'éclairer (section III) avant d'esquisser quelques pistes éthiques, à titre de défis épistémologiques qui se posent à la sociolinguistique aujourd'hui (section IV).

Si la sociolinguistique savait, si la philosophie pouvait. De quelques possibilités de dialogue.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il me semble capital de commencer par pointer quelques critiques² qui sont brandies, à tout propos, à l'encontre de quiconque souhaitant aborder/questionner la sociolinguistique sous un angle philosophique.

La 1^{ère} objection est celle qui consiste à accuser le hiatus indépassable entre la sociolinguistique et la philosophie, considérant la première comme une discipline des sciences humaines et sociales, qui s'intéresse aux phénomènes factuels, entre autres la variation des langues et (les discours sur) leurs diversités alors que la seconde, une non-science, plutôt un discours théorétique sur l'être, une métaphysique.

Ce à quoi on peut rétorquer³ en disant que l'évolution et l'essor des sciences humaines ou sciences de l'esprit sont le fait de réflexions de philosophes (Dilthey, Schleiermacher, etc.) qui, au cours du XVIII^e et XIX^e siècles, ont tenté de fonder une épistémologie propre à ces sciences, à l'instar des sciences naturelles, en pensant à des cadres normatifs spécifiques pouvant les subsumer et dont la *compréhension* serait la caractérisation idéal-typique. Cela voudrait donc dire que la construction de la sociolinguistique aurait des liens avec des courants philosophiques, tels que ceux affichés par l'herméneutique philosophique⁴, si l'on intégrait ses prolongements historiques et donc son affiliation aux sciences humaines et sociales.

L'autre objection est celle de l'intérêt à introduire de la philosophie dans une discipline qui s'est affichée, dès le départ, comme intéressée par les phénomènes de langues et leurs usages contextualisés et qui donc considère comme pure spéculation voire contre-productif tout discours visant à interpréter la réalité des faits sociolinguistiques en ayant recours aux apports philosophiques, comme ceux qui concernent les approches phénoménologiques et herméneutiques, dont quelques tendances sont présentées ici même (voir Robillard et Debono dans ce numéro).

On ne peut qu'être étonné de cet argument puisque l'on peut le laisser, par effet *boomerang*, se retourner contre lui-même, en se demandant pourquoi la sociolinguistique a assimilé alors des conceptions philosophiques, sans les reconnaître en tant que telles, issues du pragmatisme et de la philosophie analytique (Austin, Searle, Peirce, etc.) sous la forme de principes, devenus bien ancrés dans les pratiques sociolinguistiques, tels la compétence de communication (Hymes). Si la sociolinguistique s'est dirigée massivement, dès ses débuts, vers le pôle pragmatiste, influencée en cela par les travaux des chercheurs nord-américains, on ne voit pas pourquoi celle d'expression francophone a suivi la tendance, sans se soucier d'interroger cette orientation, sans doute un choix parmi tant d'autres, mais qui a, par la suite,

² Qu'il demeure entendu que ces objections recensées ici à titre indicatif n'ont pas été formulées explicitement en tant que telles par des sociolinguistes ou critiques mais sont reconstruites, à partir de débats, conversations, échanges oraux, sur la validité et le pour()quoi de mêler les « affaires sociolinguistiques » de philosophie. Ainsi, dans le cadre d'un Magister en sciences du langage, je me suis vu refuser un thème de recherche que j'ai soumis au comité scientifique, portant sur la polémique qui a opposé Derrida à Searle sur le « sens, contexte et référence » et la seule réponse qui m'ait été donnée à l'époque était : « votre thème, c'est de la philosophie et si vous voulez le garder, vous ne trouverez personne pour vous encadrer. »

³ Le texte de Robillard ici même répond de façon plus détaillée à cette objection.

⁴ On verra plus bas que, plus proche de nous dans le temps, la philosophie pragmatique a aussi innervé la sociolinguistique de façon si profonde que cette influence est demeurée inavouée, puisque incrustée dans les pratiques des sociolinguistes, sans que cela soit problématisé.

pris la forme d'une évidence « dogmatoïde⁵ ». On peut penser que cette direction de recherche s'est trouvée légitimée par les nombreux travaux sociolinguistiques qui, tout en prônant une vision diversitaire et hétérogénéisante inhérente aux faits de langues (Encrevé, 1977 : 5), ont eu l'avantage, maintes fois évoqués, de récuser nombre de postulats structuralistes, lesquels fondent la langue sur une conception homogénéisante, a-contextuelle, anhistorique, etc.

Toutefois, vouloir à tout prix ériger une direction de recherche, fût-elle majoritairement légitimée, en une doxa scientifique hégémonique qui laisse peu de place à sa mise en question, en débat, en concurrence, en conflit, etc. avec d'autres voies possibles d'interprétation des phénomènes de variation, semble bien un procédé, stratégique ou rhétorique, de mauvais aloi, qui, toutes proportions gardées, ressemble fort à ces stratégies politiques anti-démocratique et anti-éthique, basées sur le monopole de la parole et l'exclusion de l'autre. Ainsi, on peut relever que, par exemple, sous prétexte que les orientations phénoménologiques-herméneutiques (désormais PH), pourtant intellectuellement justifiées, sont centrées sur des socles métaphysiques qui dévient ou détournent la sociolinguistique (orthodoxe) de ses véritables terrains et objets de prédilection, l'épistémologie dominante au sein de la sociolinguistique, que Robillard ici même qualifie de « épistémophage », leur refuse droit de cité pour des raisons peu avouées mais qui sont loin de rester inconnues, étant trempées dans des colorations démagogiques qui, à défaut de faire abjurer aux orientations PH leurs présupposés philosophiques, tentent de leur ôter jusqu'à leur caractère de recherches sociolinguistiques en préférant les marginaliser, soit en leur accolant l'étiquette de réflexions para-sociolinguistiques soit, action plus courtoise, en les qualifiant d'aventures sociolinguistiques, donc en quête d'audience ou de légitimation.

Or, un petit regard rétrospectif dans l'histoire de la linguistique pré-moderne peut révéler des éléments qui contredisent les objections susmentionnées. En effet, à en croire Coseriu (1967), même la linguistique naissante au début du XIX^e siècle, fondée sur un rejet pur et simple de toute conquête métaphysique, se serait bâtie sur des influences philosophiques peu avouées par Saussure et donc très peu évoquées par les successeurs. C'est que, pour le romaniste de l'école de Tübingen, le fait de prendre le CLG comme point de départ d'une nouvelle ère d'études du langage a contribué à faire oublier que Saussure n'est qu'une phase de continuité avec une linguistique antérieure, caractérisée par la circulation d'idées philosophiques sur le langage dont le linguiste suisse a su faire la synthèse :

L'influence que Whitney et Durkheim ont exercée sur Saussure est assez bien connue ; l'influence particulièrement importante de Gabelentz vient d'être prouvée. D'autres idées utilisées par Saussure dans sa synthèse proviennent des Stoïciens, de Locke et de la philosophie écossaise (probablement par l'intermédiaire de Jouffroy), de Humboldt, de Hegel, de Madvig, de Fortunatov (ou bien directement ou bien par l'intermédiaire de Porzeziński), de Baudouin de Courtenay. (Coseriu, 1967 : 100)

Cela permet de montrer à quel point le projet de fondation de la linguistique structurale n'est pas exempt d'enjeux métaphysiques puisque cette même linguistique, fût-elle éloignée de tout débat avec des idées philosophiques, n'en demeure pas moins hantée par le spectre de la tradition métaphysique antérieure⁶.

En parallèle, il semble que la réticence d'une certaine communauté de chercheurs en sociolinguistique à admettre les influences des orientations PH soit justifiée en partie par une conceptualisation bien déterminée de la réalité sociale. Si l'on part du principe que la sociolinguistique a emprunté à l'épistémologie des sciences humaines et sociales et, à leur tête, la sociologie et l'ethnométhodologie, on peut gager que ses efforts de théorisation et de

⁵ Je risque ici un néologisme pour faire référence à ces concepts tellement ancrés dans l'imaginaire savant qu'ils deviennent naturels, bien établis, jusqu'à pouvoir épouser la forme d'un dogme indétrônable.

⁶ On peut penser ici à l'arbitraire du signe.

problématisation s'articulent autour de deux positions qui, rappelant, toutes proportions gardées, la métaphore platonicienne de la Caverne, peuvent être envisagées par le sociolinguiste de deux manières

la plus classique consiste à prendre de la distance, c'est-à-dire à se placer à l'extérieur de la caverne, dans la lumière du soleil, pour constater l'état d'ignorance des êtres humains, restés à l'intérieur, leur méconnaissance de leur propre condition et du monde qui les entoure, puisqu'ils prennent leurs illusions pour la réalité. La seconde se situe au plus près des hommes et des femmes, et donc dans la caverne, afin de les comprendre mais aussi de reconnaître pour ce qu'ils sont les savoirs qu'ils cultivent et les combats qu'ils mènent. (Fassin, 2012 : 266-267)

Les deux positions ont également été soulignées par Coulon qui en explicite mieux la différence épistémologique en renvoyant la première à la sociologie de Durkheim, la seconde à l'interactionnisme symbolique, plus concrètement il explique que

Durkheim, s'il reconnaît la capacité qu'a l'acteur de décrire les faits sociaux qui l'entourent, considère que ces descriptions sont trop vagues, trop ambiguës pour que le chercheur puisse en faire un usage scientifique, ces manifestations subjectives ne relevant d'ailleurs pas du domaine de la sociologie. À l'inverse, l'interactionnisme symbolique soutient que la conception que les acteurs se font du monde social constitue, en dernière analyse, l'objet essentiel de la recherche sociologique. (Coulon, 2007 : 10)

Ces deux orientations ont, *mutatis mutandis*, caractérisé (et continuent de le faire) les pratiques de recherche en sociolinguistique. On peut ainsi considérer que l'analyse labovienne se rapproche plus de l'épistémologie de Durkheim puisqu'elle essaie de placer le chercheur en position de surplomb, qui lui confère des atouts, rêvés, de pouvoir tout observer, décrire, etc. et cela, sans pour autant se laisser « contaminer » ou biaiser par la présence de l'observé, laquelle présence, vigilante, est supposée altérer le recueil des données naturelles et plus tard, dévier leur interprétation. Cela peut donc avoir pour effet immédiat de mettre le chercheur dans l'inconfort voire dans un paradoxe (le fameux « paradoxe de l'observateur ») en tentant, à tout prix, d'éliminer les biais de l'enquête, quitte à recourir à tous types de subterfuges, astuces, etc. pour détourner ou distraire l'attention de l'acteur social et ainsi obtenir ses propres pratiques, discours, etc. libérés de son contrôle autocensurant.

En revanche, les recherches conduites dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler la sociolinguistique interactionnelle (Gumperz, 1989a, 1989b) ou interactionniste (Auer, 1999 ; Mondada, 2001) sont plutôt proches de la seconde épistémologie. Celle-ci semble aujourd'hui occuper le devant de la scène et cela, d'autant plus elle a pu/su rassembler un large consensus sur l'utilité pragmatique de ses outils théoriques et de son orientation critique centrée sur l'acteur social et sur sa propre vision des faits tels qu'ils sont perçus par lui (vision émique), au-delà de toute intrusion objectivante du chercheur (vision étique) (voir Debono, ici même).

Toutefois, il est assez paradoxal de constater que les partisans de cette orientation reconnaissent voire revendiquent le caractère doublement interprétatif, autrement dit, « l'interprétation au second degré », du monde social : d'abord principalement construit et interprété par l'acteur social, ensuite reconstruit et réinterprété par le chercheur, tout en refusant, en même temps, d'admettre « une herméneutique de l'acteur social » pour paraphraser un titre de Foucault. Si les travaux des sociolinguistes de cette obédience sont des interprétations d'interprétations, à vrai dire, des interprétations de corpus reconstitués à partir de situations d'entretien, leur cas ressemble bien à une expérience herméneutique où le sociolinguiste interprète un texte, reçu, qu'il essaie de comprendre en intégrant le contexte, l'histoire, y compris la sienne propre, la culture, etc.

Tout cela amène à se poser la question, double, de savoir (*i*) en (de) quoi certaines théories de l'interprétation, entre autres, phénoménologie, herméneutique, éthique, etc. qui se discutent

depuis longtemps, dans d'autres espaces de construction de la connaissance, sont trop manquantes pour ne pas fournir des éléments sinon nouveaux du moins alternatifs (voir ici même Robillard pour les épistémologies alternatives), qui permettent de comprendre la réalité humaine et (ii) à quel motif on peut justifier la crainte de donner une chance (d'abord d'écoute, ensuite de débat, de discussion, etc.) à ces théories afin de leur permettre de défendre leur vision et d'argumenter leurs choix épistémologiques.

Il me semble que cela fait partie du jeu scientifique, sain, que des conceptions ou interprétations différentes voire contradictoires soient en lice et se confrontent ; qu'il est tout à fait légitime qu'on admette, si ce n'est à titre d'hypothèses de recherche, du moins, par respect des principes de tolérance et d'interdisciplinarité, que d'autres altérités puissent exister, pouvant contribuer à élargir les horizons de débat et l'alimenter.

Quelques apports et implications des orientations PH pour la sociolinguistique

C'est donc à ce titre que les orientations PH peuvent se présenter comme des candidates potentielles qui participent à accentuer « les ancrages épistémologiques contrastés⁷ », lesquels, malgré leur diversité apparente, sont dominés au fond par une vision affinitaire⁸ qui a conduit à ce que la sociolinguistique francophone soit largement préoccupée par les questions de diversité linguistique et les méthodes de son appréhension, en laissant dans l'ombre des questions capitales, telles que celles se rapportant à la pertinence de ses choix épistémologiques, à la place de la construction du sens et au statut de celui qui y accède.

Ces questions sont prises au sérieux par les perspectives PH, qui débattent depuis plus d'un siècle, sur la logique et la fondation des sciences humaines, avec des éléments de réflexion qui problématisent l'être humain en tant qu'être-au-monde, ouvert aux attentes et horizons de sens, réfractaire à toute velléité de totalisation réductrice et donc perçu dans son extrême altérité.

Rationalité, technicité, modernité : de l'*homo sapiens* à l'*homo interpretans*

En effet, ces courants critiquent la conception rationalisante traditionnelle, héritée des Grecs (Aristote, Platon) et promue en un crédo des Temps modernes par les philosophies de la subjectivité, de la conscience (Descartes, Kant, Hegel) qui a conduit, à travers des accidents historiques, assez connus pour être résumés ici, à la construction des remparts de la modernité, caractérisée entre autres par le culte de la raison instrumentale, calculante qui règle la société, par la technicisation de la vie, le progrès technologique réalisé par les avancées scientifiques, l'automatisation du quotidien, l'individualisme, la production et la consommation de masse etc. (Touraine, 1992 ; Feenberg, 2004). Et ils lui substituent une conception ontologisante qui pense l'être humain en tant qu'être jeté dans le monde, qu'il tente de pré-comprendre à partir d'une relation plus originnaire que celle qui en dérive, associant sujet/objet, et qui permet leur rencontre sur un terrain commun, en l'occurrence le monde, pensé ici comme une matrice de significativité à partir de laquelle peuvent s'engendrer les actes intentionnels de l'être humain (Dastur, 2007 : 106-107)

En d'autres termes, la question qui s'impose aux philosophes PH n'est pas celle (des philosophies « dominantes ») de savoir comment nous produisons le sens du monde, laquelle contient en germe la réponse implicite suivante : le clivage sujet/objet permet de fonder une

⁷ Phrase extraite de l'argumentaire du 2^{ème} Congrès international organisé par le Réseau Francophone de Sociolinguistique (RFS), Grenoble 2015. Voir sur : <http://rfs2015.u-grenoble3.fr/> (consulté le 06/03/2016).

⁸ Cf. ici même, dans le texte de Robillard, les caractéristiques saillantes de ces visions.

relation de signification en vertu de laquelle le sujet projette sur le monde du dehors ses propres catégories du dedans, mais celle-ci : comment recevons-nous du monde le sens ? ou encore comment sommes-nous affectés par le monde dans lequel nous nous trouvons jetés ? Et cette interversion du mode de questionnement change toute la donne puisque ce qui va donc primer, ce sont nos capacités de compréhension du monde, d'où la focalisation sur nos expériences d'appréhension, nos intuitions, nos préjugés, etc. médiatisés par le langage, et qui ne sont plus considérées comme des questions marginales à évacuer, des croyances faussant notre accès au monde mais plutôt comme des composantes fondamentales à intégrer au processus d'interprétation.

Il semble ainsi que le champ du savoir occidental, et donc sa théorie de la connaissance, soient bâtis sur une interprétation de l'héritage grec, notamment à partir de Socrate, Platon et Aristote puis des penseurs chrétiens, en faisant de la rationalité – et son truchement l'empirisme –, la caractéristique principale de l'homme. Le choix du rationalisme ne découle, de ce fait, pas d'une nécessité de nature mais est vraisemblablement une voie empruntée par la postérité, qui a fini par s'imposer en épousant la forme de l'évidence.

Or, le projet des courants PH est de remettre en question cette prééminence initiale en en faisant plutôt un accident historique en se basant sur certaines facultés et dispositions naturelles qui caractérisent l'humain au premier chef : l'interprétation. Ce projet n'est sans doute pas la première tentative de contestation de la tradition puisque Nietzsche, bien avant, est déjà connu pour être l'un des pionniers du mouvement critique contre l'emprise du sens, inaugurant « l'ère du soupçon », époque où « il n'existe plus de faits, mais seulement des interprétations », où l'unité du sens est brisée, laissant la place à une scène mondiale désenchantée dans laquelle il n'est plus question d'aspirer (atteindre) à un quelconque idéal de certitude, la croyance dans les grands métarécits ayant été déjà annoncée (Lyotard, 1979) et la « fin de l'histoire » bien consommée (Fukuyama, 1992).

Violence, métaphysique, unité : une utopie peut en cacher une autre

Mais cette fin de l'histoire ne peut être vraisemblablement que la conséquence d'une certaine utopie d'une métaphysique qui a fait de la rationalité de l'homme un principe d'unité qui en définit l'identité. L'histoire de la métaphysique occidentale est jalonnée d'exemples illustrant les efforts inlassables des philosophes (les Présocratiques, Socrate, Aristote et Platon) à vouloir ériger l'unité en une évidence, voire une nécessité à partir de laquelle peuvent être envisagées les autres questions philosophiques. Selon la thèse de Vattimo (2005), cette conception métaphysique n'est, en fin de compte qu'une interprétation, qui donc se justifie par le fait que penser l'être dans l'harmonie, comme étant originellement Un permet à l'homme d'établir sa domination et son autorité sur la réalité extérieure par le truchement d'une logique et d'une grammaire unifiée servant son projet d'asservissement du réel dans sa totalité. On peut rappeler, à cet égard, les propos de Nietzsche qui disait que tant que nous ne serons pas libérés de la grammaire, nous ne pourrons pas nous libérer de Dieu, paroles qui font écho à ce qui est énoncé dans la *Métaphysique* d'Aristote où l'appropriation des premiers principes équivaut à un contrôle des conséquences (Vattimo, *ibid.* : 21).

Autant d'éléments qui ont donc conduit la pensée occidentale à privilégier tout ce qui fait référence à l'Un (raison universelle, grammaire universelle, valeurs universelles, etc.) afin de permettre le contrôle du monde par l'homme. On connaît trop bien les avatars de cette politique et les conséquences qu'elle eues pour les rappeler ici en détails : la croyance positiviste en une objectivité dominante, le contrôle technique du monde par une raison calculante, le mythe du progrès porté par l'avancée d'une science, etc.

Étant une interprétation parmi tant d'autres, on ne peut admettre – même si on le comprend bien – que la conception métaphysique homogénéisante, unifiance, totalitaire, soit la seule à sous-tendre tout projet éthico-politique, économique, social, culturel, etc. pour la simple

raison que ses présupposés épistémologiques et éthiques sont discutables. L'exemple des entreprises PH conduites dans ce sens par des penseurs tels que Dilthey, Schleiermacher, Nietzsche, puis Gadamer, Derrida, Lévinas et Ricœur en passant par Heidegger mérite en effet notre attention.

Le projet de ces philosophes de la différence⁹ est de partir du fait que l'homme se trouve déjà (jeté) dans un monde ayant au préalable un sens. Le fait qu'il se rende compte de cette situation l'angoisse, installe en lui un souci (de soi) et le met sur la voie de la recherche d'un sens toujours provisoire, partiel car mû par un projet. Cette recherche prend la forme d'une expérience du monde dans laquelle il n'y a pas la division autoritaire traditionnelle sujet/objet mais une relation intentionnelle, où les choses se donnent à la conscience comme étant ceci ou cela, prenant ainsi une signification qui s'exprime dans un certain horizon et dans un certain langage cadré par l'altérité et l'historicité de celui à qui cela arrive.

Découle de cette considération le fait qu'à l'origine, ce n'est pas le rationnel, le réflexif, le logique qui commande la construction du sens dans un langage rationnel, mais qu'il y a au fond une couche antéprédicative, pré-linguistique dans laquelle s'exprime l'expérience du monde, en tant que première par rapport à l'ordre de la raison. Cela revient à dire donc que la pensée n'est pas indépendante de l'expression, que la langue n'est pas seulement l'habit ou l'instrument de la raison ; plutôt que la pensée se constitue dans une langue, que celle-ci ne se borne pas à véhiculer les émotions, les sentiments, les messages, etc. d'une conscience à une autre, mais qu'elle est ce en quoi et par quoi un ensemble d'impressions et de pensées peuvent apparaître pour la première fois (Romano, 2012 : 13).

On voit bien comment cette conception expressive se rapproche des idées de Humboldt pour qui l'homme ne possède pas uniquement une langue mais se constitue en tant que tel dans et par la langue, et prend, du même coup, le contre-pied de l'approche instrumentale, assez hégémonique dans la linguistique moderne et dans ce qui est donné à lire dans certaines théories sociolinguistiques en vertu desquelles les locuteurs expriment leurs identités par des stratégies linguistiques spécifiques. Cela étant, on peut dire que le contrôle du sens et l'autorité que suppose la domination du rationnel et du réflexif sur le monde est contrebalancé par le présupposé PH selon lequel l'expérience du monde de la vie, préalable à toute rationalité, n'est pas donnée immédiatement à la pensée mais qu'elle s'exprime déjà, par des détours, dans un langage antéprédicatif, pré-linguistique qui n'est pas nécessairement logique. D'où la tendance des approches PH à revendiquer une posture qui privilégie une conception antéprédicative car fondamentalement pré-logique – pré/rationnelle (qui a des sources dans le mytique, le symbolique, etc.) – et qui permet d'instaurer une diversité d'interprétations là où le prédicatif semble n'en circonscrire qu'une en circonvenant les tenants et les aboutissants.

Une autre conséquence qui peut en découler consiste à ne pas imaginer le sens comme l'œuvre d'un dévoilement ou d'un déchiffrement de signes mais en tant qu'une herméneutique, une compréhension, un accueil, un événement. En vertu de ce travail de réception, le sens jaillit en permanence du conflit entre antéprédicatif et prédicatif, celui-là donnant matière à réfléchir, que celui-ci formalise, thématise à chaque fois différemment en

⁹ Différence dans la mesure où ils pensent l'identité de l'être comme étant originellement constituée non point par l'unité mais par la multiplicité, l'hétérogénéité, l'éclatement des points de vue, l'absence de fondation, etc. bref une différence où « Je suis placé une fois pour toutes dans l'après-coup de mon mode d'accès, et je dois faire le deuil de la question de la genèse, ou pour le dire mieux de tout espoir d'un discours qui décrirait le chemin jusqu'à la configuration où je puis être rationnel. Deleuze et Derrida entendent reconstituer en revanche une fresque génétique universelle : seulement leurs mécanismes générateurs sont aussi étrangers l'un à l'autre que possible, l'inter-résonance du multiple s'opposant à la chute de l'Un dénié, grossièrement dit. » (Salanskis : 2008 : 19).

fonction de l'expérience du monde singulière de chacun, de son historicité, de ses horizons de projection et d'attente, de son altérité, etc.

On s'aperçoit donc assez clairement du tournant décisif qu'ont pu imprimer les orientations PH à la philosophie occidentale, et plus particulièrement à l'ensemble des sciences humaines et sociales SHS (Depraz, 1993), grâce à leur focalisation sur les dimensions expérientielle, antéprédicative, pré-linguistique que présuppose tout acte de conscience, de connaissance et de rationalisation. On montrera plus bas que ces dimensions sont loin de demeurer dans la seule orbite des SHS mais qu'elle peuvent tout aussi bien entrer en résonance et concerner les recherches en sociolinguistique, étant plongées au cœur de l'expérience du monde de l'acteur social, et par conséquent, proches des problématiques de la rencontre de l'autre, sa connaissance, son altérité, sa compréhension, etc.

Conséquences épistémologiques et éthiques des approches PH pour la sociolinguistique : illustrations à partir d'expériences

Les quelques orientations des courants PH abordées plus haut ont partiellement répondu à la question qu'il nous reste à poser. En effet, il s'agit de mettre en évidence, d'une part, en quoi ces orientations peuvent concerner la sociolinguistique et, d'autre part, comment elles peuvent induire des conséquences éthiques et épistémologiques. Pour ce faire, et en guise d'illustration, je partirai d'abord de ma propre expérience de sociolinguiste algérien, nourri à la culture nord-africaine arabo-berbère et maghrébine, mêlée à tout un brassage méditerranéen. Sans doute, des références sporadiques et épisodiques seront faites à certains textes à tendance PH ici même.

Depuis tout petit, c'est-à-dire depuis l'école fondamentale, la représentation que je m'étais faite de la langue arabe¹⁰ était celle d'une langue parfaite, car identifiée à la langue du Coran. Cette représentation était, en effet, renforcée par les discours des enseignants eux-mêmes et aussi les discours ambiants, ceux charriés par les politiques, qui faisaient (et font encore) la défense et l'illustration de la langue arabe en en faisant le symbole idéal de l'identité algérienne. Si l'on peut admettre que cette situation n'est pas spécifique à l'Algérie, puisque, comme a pu le démontrer Baggioni (1997) pour les pays de l'Europe, cela participe d'un projet politique de fondation de l'Etat-nation, il est assez étrange que cela prenne la forme d'une évidence non discutée, voire une espèce de zone interdite qui peut faire encourir à quiconque y attente imprécation ou excommunication ou, à tout le moins, une mise en question de son patriotisme.

L'une des raisons qui pourrait expliquer ce culte est que la langue arabe est entourée d'un halo de sainteté qui a été fortement accentué par l'attachement des Algériens à la religion musulmane censée préserver leur identité, face à une colonisation française destructrice¹¹. L'attachement quasi ombilical à l'arabe s'était donc cristallisé autour d'une croyance qui a fini, avec le temps, par imprégner tous les imaginaires en prenant la forme d'un acquis divin que plus personne ne peut contester. Cette croyance est fondée sur une identification qui vaut équivalence entre la langue arabe du Coran et la langue arabe utilisée par les locuteurs algériens. Elle s'est trouvée, d'un côté, transmise, à l'époque coloniale, grâce aux médersas, écoles coraniques répandues partout en Algérie, qui dispensaient un enseignement élémentaire basé sur la mémorisation et la récitation de versets coraniques et de l'autre, à l'ère de l'indépendance, relayée par l'école publique où les élèves ne devaient pas recevoir leur scolarisation dans une langue autre que celle qu'ils pratiquaient avant le primaire.

Et l'on peut également supposer que cette identification de la langue arabe à langue de la révélation, celle du Coran a été l'un des motifs majeurs ayant conduit, entre autres, à la

¹⁰ Entendue ici comme la langue *fusha*, la plus soutenue parmi les autres langues/dialectes arabes.

¹¹ Il s'agit de la colonisation française de l'Algérie qui a duré de 1830 à 1962.

constitutionnalisation de la langue arabe de l'Etat algérien au lendemain de l'indépendance par un pouvoir en place fortement endoctriné, à cette époque, par les thèses du panarabisme et de la fondation d'une Nation arabe unie. Un pouvoir tellement idéologisé qu'il s'est mis rapidement, sans vision claire ni projet argumenté, à utiliser tous ses appareils (école, instances officielles, médias, etc.) afin d'imposer l'usage de la langue arabe, entendue comme la seule langue officielle au pays. Je ne me paierai pas le luxe d'étaler ici en détails les tenants et les aboutissants de la politique d'arabisation conduite en Algérie depuis la fin des années 60 jusqu'à une date assez récente (Moatassim, 1992 ; Sebaa, 1992)

Or, ce qui me semble contestable voire risqué dans la logique de considération des faits pour ceux qui identifient la langue arabe à la langue du Coran, est ce préjugé de pureté – peu interrogé – dont on enveloppe la langue arabe, étant amalgamée à la langue de la révélation divine dont elle est assez souvent tenue pour synonyme et cela, eu égard à une certaine confusion entre *fusha* et pure.

En effet, un petit exercice d'étymologie permet de montrer que *fusha* vient de *fasuha* (parler de manière claire) et signifie donc l'expression, à la fois, la plus intelligible et littéraire qui soit¹², alors que « pure » signifie préservée de tout mélange (en l'occurrence de langues). Sans doute, l'amalgame en question trouve-t-il également son origine, me semble-t-il, dans le Coran lui-même, puisque il est dit, dans le chapitre 26 (As-Shu'araa, les Poètes), versets 192-195¹³ que « ce (Coran)-ci, c'est le Seigneur de l'univers qui l'a fait descendre, et l'Esprit fidèle est descendu avec cela, sur ton cœur, pour que tu sois du nombre des avertisseurs, en une langue arabe très claire¹⁴. »

De là, par glissement sémantique, l'adjectif *fusha* en est venu à signifier « classique », que d'aucuns, à tort, assimilent à la langue coranique en versant dans des dérives « idéolinguistiques » (Larcher, 2008). Si nombre d'exégètes s'ingénient à montrer que la langue du Coran est *in extenso* arabe pure, en s'autorisant un discours théologique fondé sur la révélation, comment peut-on expliquer alors la présence, dans le texte sacré lui-même, de termes tels que « *salsabil* », « *qirtas* », « *qaswara*¹⁵ », etc., dont on ne peut nier, sauf par aveuglement volontaire, le caractère d'emprunt à d'autres langues, comme le perse ?

Si l'on glose ce verset coranique de façon à y intégrer une approche qui fait la part belle à la situation sociolinguistique des Koraïchites de l'époque, on peut fournir d'autres éléments de réponse. En effet, l'exégète égyptien El-Sha'araoui¹⁶ a défendu l'idée que, si Dieu dit avoir révélé le Coran dans une langue arabe explicitement pure, c'est que les termes « étrangers » en question n'étaient pas (plus) perçus comme tels par les locuteurs Koraïchites, mais étaient plutôt considérés comme des mots bien intégrés, ayant une valeur d'intercompréhension élevée, raison pour laquelle Dieu les a repris dans sa Parole. Cette voie d'interprétation met en évidence le fait que la langue *fusha* peut avoir recours à des termes ayant une valence d'intelligibilité forte, indépendamment de leur origine, ce qui disqualifie du coup les thèses puristes des défenseurs de la langue arabe.

Cet exemple peut illustrer, entre autres, la force du préjugé dont Gadamer (1976) a pu dire qu'il s'inscrit, au fil de l'histoire, comme un fait incontestable, rationnel, évident, faisant corps avec la tradition à laquelle on appartient au point d'agir sur nous, à notre insu. Ainsi, le

¹² On retrouve, en effet, le même sens dans le Coran (Chap.28, verset. 34) : *wa-'akhî Hârûnu 'afsahu minnî lisânan* (Mais Aaron, mon frère, est plus éloquent que moi) ; on relève ici un dérivé du verbe *fasuha*, en l'occurrence *afsah*, un comparatif, pour désigner la façon la plus claire qu'a un locuteur de s'exprimer. Cela veut dire donc que la *fasaha* se rapporte plutôt au locuteur et non pas à la langue.

¹³ Traduction disponible sur <http://www.centreislamique.be/coran> (consulté le 30/09/2015).

¹⁴ Le soulignement est de mon fait.

¹⁵ Ces mots signifient respectivement : *une fontaine fraîche et abondante dans le paradis ; un parchemin ; un lion*.

¹⁶ Cette glose est donnée dans un cycle de conférences télévisée sur des chaînes TV musulmanes (El Ressalah Tv, par exemple).

préjugé de la langue *fusha* décrit plus haut, est inscrit comme une évidence indiscutable dans l'imaginaire de la majorité des arabophones, notamment ceux ayant tendance à s'identifier à cette langue de la manière dont je viens de décrire ici, sans doute de façon succincte et conduit à de (graves) dérives interprétatives. L'une d'entre elles serait l'idéologisation de la langue, qui devient un instrument de taille entre les mains du pouvoir en place pour imposer sa domination, sur fond d'interprétation théologisantes ou ethnicisantes¹⁷, comme c'est le cas pour l'Algérie à travers la mise en place de la politique d'arabisation.

Le second cas d'illustration est puisé dans mon expérience de locuteur d'arabe dialectal algérien, ancré dans une réalité sociolinguistique particulière, celle de la ville de Ténès¹⁸.

Je ne peux, bien évidemment, décrire toutes les situations sociolinguistiques dans lesquelles je me suis trouvé inséré, mais je sélectionnerai celles qui, de mémoire, permettent de mettre en valeur le point de vue soutenu. En effet, mes pratiques langagières, à l'instar de la plupart des jeunes enfants algériens, sont reçues, co-construites dans un environnement familial et social plurilingue. Les langues arabe dialectale et française (et berbère pour les familles berbérophones) sont les plus utilisées au quotidien et cela, dans un tel mélange que la question de l'identification de telle ou telle langue ne se posait pas aux usagers. Ainsi, je ne me suis jamais imaginé que les formes « *ndawach* », « *gazouz* », « *zingua*¹⁹ », etc. parmi tant d'autres formes que j'utilisais naturellement, comme étant des mots qui constituent ma langue ordinaire, celle que je partage avec ma communauté, pourraient un jour – lorsque j'aurais, en qualité de scientifique, connaissance de travaux savants – avoir manifesté une autre appartenance que celle à laquelle je m'étais identifiée.

L'appréhension de ces mêmes formes ou d'autres similaires, selon une approche technolinguistique consistant à y opérer des découpages morphosyntaxiques et sémantiques, en distinguant les unités composées d'arabe dialectal de celles (t)issues de plusieurs langues (arabe dialectal/français), suivant des protocoles techniques sophistiqués, m'a fait prendre conscience de la distance non seulement interlinguistique entre la première identification (en tant que locuteur ordinaire) et la seconde (en qualité de chercheur) mais aussi prédicative dans la mesure où mes attributs scientifiques de sociolinguiste font que je perçois les langues au filtre de théories taxonomiques qui tentent d'ordonner la matérialité langagière dans des paradigmes spécifiques (types d'alternances codiques, d'insertions, de mélanges, etc.), alors qu'en tant qu'usager ordinaire, les disjonctions et autres processus de catégorisations sont englobées dans une strate antéprédicative où de temps à autre ils sont mobilisés à des fins/besoins d'expressivité (Frei, 1929).

Cette nouvelle expérience scientifique qui s'est greffée sur la première, pré-scientifique, m'a rendu attentif à certains enjeux sous-jacents aux rapports aux langues dans le sens où l'objectivation des faits de langues, saisis en tant que matérialités signifiantes, sans prendre en compte l'expérimentation du sujet qui présuppose cette action, laisse de côté voire occulte toute une partie de la signification que cherche à faire sourdre le sociolinguiste. Ainsi, pour moi, « *ndawach* » n'est pas simplement une addition de deux langues en une seule unité équivalente à une autre, qui serait « prendre sa douche », mais elle transporte tout un pan de mon expérience du sensible, du monde vécu par lequel je suis affecté et que je ne saurais exprimer que par une parole vive constituée dans un fond anté-prédicatif.

La manifestation de cette unité n'est pas une simple opération consistant à savoir-mélanger des langues mais une disposition à exprimer un vécu sous la forme d'une énergie créative. Je

¹⁷ Cela se trouve marqué par des formules lapidaires que reprend un nombre considérables d'Algériens à Ibn Badis, un savant musulman algérien, et cela notamment quand ils se lancent dans la défense de la langue arabe : « le peuple algérien est musulman et c'est à l'arabité qu'il appartient ».

¹⁸ Ville côtière, à quelques 200 km à l'ouest de la capitale, Alger.

¹⁹ Mots qui peuvent être traduits respectivement en français par : *prendre sa douche*, *eau gazeuse*, *plaque de zinc*.

peux aussi argumenter cela en citant l'exemple de quelques « néologismes » mis au jour lors de mes enquêtes de terrain (Becetti, 2012) auprès de jeunes sujets urbains algérois. En effet, certaines formes innovantes telles que « *papichou* » (fils à papa), « *papicha* » (fille à papa) ont été perçues par les jeunes filles/garçons comme telles et interprétées alors comme une créativité lexicale, qui manifeste un mouvement, dynamique, vers la fusion des langues (arabe dialectal/français) avec lesquelles les deux formes en questions étaient (supposées) constituées.

Toutefois, la rencontre d'autres formes créatives, inattendues, voire insoupçonnées, à l'instar des formes verbale « *y'ppayyich* » (se faire fils à papa) et une autre nominale « *t'ppyach* » (action de se comporter comme fils/filles à papa) chez les productions langagières de jeunes filles, et qui ont été considérées, *in situ*, comme instrument de contre-pouvoir utilisé par la gent féminine afin de contrebalancer un certain pouvoir masculin (Becetti, 2015 : 62), me fait incliner aujourd'hui du côté d'une hypothèse PH en pensant, en revanche, que ces innovations langagières ne sont pas (uniquement) une des réalisations possibles des potentialités du système ni le produit (*ergon*) d'une quelconque volonté de jouer avec les langues en les mélangeant ; mais bien plutôt une *energia*, une possibilité de l'antéprédicatif qui n'avait pas été informé à un moment donné par les jeunes sujets, en attendant que certaines expériences du sensible les affectant s'exprime dans et par une forme langagière particulière.

C'est dire que le locuteur se constitue dans une langue, déjà socialement construite, dans et par laquelle il exprime ses sentiments, opinions, etc. Ces éléments trouvent également écho dans l'expérience créole de Robillard (2005), qui montre, à partir de son ancrage dans une communauté créolophone, comment le Mauricien est habitué à voir une langue là où les (socio)linguistes distinguent deux, trois, quatre, etc. Expérience qui le pousse à chercher des approches compatibles (Robillard, 2013), où le mélange est une façon d'être et non pas nécessairement une stratégie langagière. Robillard justifie ici même cette convergence vers des approches PH à travers le partage de convictions intellectuelles, avec d'autres sociolinguistes créoles (Prudent) qui défendent l'idée que le sens n'est pas uniquement l'apanage d'une théorie du langage qui s'appuie sur le sémiotique (matérialité langagière) qu'elle tente d'objectiver au moyen de protocoles expérimentaux préétablis mais plutôt une aptitude à rendre compte du divers en accueillant l'autre comme étant un « soi-même comme un autre » pour reprendre la formule de P. Ricœur maintenant fameuse.

Le troisième cas qui me servira d'exemple et d'étayage me vient du texte de Debono, ici même. En effet, l'auteur engage un débat profond au sein du champ des sciences du langage autour d'un impensé épistémologique qui s'est tellement « évidentialisé » qu'il est tenu par les (socio)linguistes pour un principe allant de soi. Il s'agit, en l'occurrence de la focalisation orientée radicalement vers le pôle « émission » dans le schéma de communication canonique (Jakobson), y compris dans les versions ultérieures qui, tout en cherchant à le critiquer, sont demeurées hantées par le spectre de l'émission, la fameux « *feed back* » ou « réception » n'étant, en vérité, qu'une émission/production en retour.

Debono pointe du doigt cette polarisation excessive en y relevant l'empreinte des théories pragmatiques et cybernétiques, fondées sur des épistémologies sémiotiques, lesquelles s'assurent du contrôle du sens en le pensant toujours construit par l'émetteur, ce qui laisse peu de place au jeu interprétatif et à la liberté qu'autorise la réception. L'approche PH intègre au contraire une dimension poétique dans la mesure où le sens entre les protagonistes est affaire de création qui se déroule dans des horizons ouverts par le cercle herméneutique. Cette ouverture est constitutive même de l'acte de compréhension puisque, en permanence, le processus d'interprétation n'est arrêté qu'une fois la fusion des horizons opérée, avant de se relancer de plus belle.

On comprend donc bien, de ce fait, pourquoi la posture de la réception est dérangeante pour les tenants du pragmatisme puisqu'elle récuse le contrôle autoritaire de l'autre et pose, en parallèle, un rapport de mise en débat du sens, en le pensant toujours altéritairement et indéfiniment recréé car reçu toujours autrement, travaillé par l'histoire du chercheur-interprète (entre autres) et la tradition qu'il vise à comprendre.

Sans trop s'appesantir sur ces éléments, les cas exposés plus haut en raccourci ayant valeur d'illustration, on s'aperçoit bien donc que, mis au jour et reconnus en tant que tels, le réexamen et la mise à nu de nos préjugés et de nos catégorisations scientifiques permet de jeter d'autres éclairages et de fournir d'autres chemins d'intelligibilité des faits de langues. Cela ne peut se concrétiser que par un retour explicite et assumé à l'histoire de la langue et à l'épistémologie de façon à y intégrer sa propre expérience du monde, afin de permettre que soient possibles d'autres manières de faire de la sociolinguistique que celles qui sont actuellement hégémoniques.

En revenant maintenant aux questions posées au départ, il me semble avoir montré plus haut comment les orientations PH peuvent concerner la sociolinguistique. Mais la deuxième partie de la question, celle des conséquences éthico-épistémologiques, demeure en suspens.

Si le sociolinguiste se sent concerné, intéressé, impliqué par les courants PH, un travail laborieux sur soi reste à accomplir. En effet, l'épistémologie actuellement dominante au sein de la sociolinguistique est celle qui est fondée sur les principes de l'objectivation, dans la mesure où l'autre est toujours tenu en otage, sommé de dire ce qu'il fait, de dire ce qu'il pense de ce qu'il dit, etc. tout cela se passant sous le contrôle prudent du sociolinguiste. L'entreprise du chercheur est alors de saisir ce qui est dit sous forme de matérialité langagière signifiante, laquelle sera soumise à un autre exercice de contrôle mais cette fois-ci autoritaire dans la mesure où l'autre, absent, sera compris selon la grille préfabriquée par l'expert et cela, à travers les traces qu'a laissées le locuteur.

Cette disjonction entre le (monde du) sociolinguiste et (celui de) l'autre (locuteur) est rendue critiquable par les approches PH, qui lui reprochent justement son ancrage dans un positivisme décadent concevant l'autre comme un objet techniquement accessible, les voies qui y mènent sont connues dès le départ puisque les mêmes causes produisent les mêmes effets. Toutefois, les courants PH recommandent un retour au monde (vécu), à l'expérience du sujet, à sa singularité, à son histoire personnelle par laquelle l'autre est saisi ontologiquement, c'est-à-dire qu'il est pré-compris dans un horizon de sens co-défini par l'expérience du sociolinguiste et celle du locuteur, tous les deux engagés dans un projet.

En effet, les questions que se pose le sociolinguiste PH ne seraient pas très différentes de celles posées par les autres sociolinguistes : quelle(s) est (sont) *la (les) langue(s)* que parle tel ou tel locuteur, groupe de locuteurs, organisme, etc. ? Comment et pourquoi *la (les) langues* varie(nt) ?, etc. Bref, toutes sortes de questions qui portent sur la langue et sa variation. En revanche, la manière de (se) les poser par le sociolinguiste PH est *radicalement* divergente car il investit son expérience du sensible, en concevant le monde de la vie, l'autre, comme une affection, une sensibilité qui fait advenir des sens antéprédicativement, à la fois, parce que ce qui est reçu n'est qu'une partie de ce que l'autre aurait pu dire, penser, imaginer, sentir, etc. le reste étant toujours inaccessible au sociolinguiste et aussi parce que celui-ci ne peut pas tout saisir, étant ancré dans une histoire particulière, une culture propre, un contexte, etc. qui font qu'il interprète, rationnellement certes, ce qui a été donné comme étant ceci ou cela, en étant conscient du fait que cela n'est qu'une possibilité de sens, une forme de variation parmi tant d'autres, l'hétérogénéité étant originellement inscrite dans la zone antéprédicative que le sociolinguiste PH et l'autre s'approprient différemment.

Cette conception expérientielle et ontologique du rapport à l'autre est aussi ce qui caractérise au premier chef la manière dont le sociolinguiste PH se représente la langue. En lieu et place d'une vision instrumentale et purement communicative (voir Debono ici même)

de la langue et de ses multiples variations, véhiculée par les courants de la sociolinguistique dominante, l'approche PH la conçoit comme étant une expression créatrice en donnant au mot « expression » son plein sens phénoménologique : c'est-à-dire non pas une forme d'extériorisation seconde d'un contenu déjà existant avant ou sans la langue, mais bien, au contraire, la manifestation *primaire* qui permet à des pensées, sentiments, etc. de se constituer. Autrement dit, nous ne calquons pas un répertoire de signes sur des contenus déjà existants que ces signes sont justement censés représenter ; au contraire certains contenus de pensée, de sentiments, d'impressions, etc. se constituent en s'exprimant dans et par une langue et deviennent manifestes d'abord à nous-mêmes avant de l'être pour les autres. Cela voudrait donc dire, pour aller vite, que nous sommes originellement et avant tout des êtres de langue(s), nés en langue(s) qui s'exprime(nt) en nous avant que nous puissions l(es)'utiliser pour s'exprimer à travers elle(s). On voit donc bien comment cette approche PH

insiste sur le fait que certaines pensées, mais tout autant certains sentiments ou émotions, ne seraient pas ce qu'ils sont sans la langue où ils prennent naissance et qui les porte comme un sol nourricier, de sorte que nous ne pourrions posséder ce répertoire d'émotions, de sentiments et de pensées si nous n'étions pas des créatures de langage. Nul ne peut éprouver de la honte ou de la pudeur sans posséder les concepts de « honte » ou de « pudeur » et tout un ensemble de notions associées, par exemple celles de manquement à un idéal, de dignité et d'indignité, etc. (Romano, 2012 : 12)

Si la sociolinguistique se sent donc concernée – et elle l'est dans un certain sens, que j'ai montré plus haut – par cette conception PH, elle devrait faire l'effort (minimal) de *comprendre* cette vision ontologique de la langue et, de surcroît, tenter d'entrer en résonance avec elle car l'approche expressive et expérientielle a besoin d'une qualité esthétique pour s'incarner et prendre sens. En effet, le fait qu'on soit né dans une langue donnée nous amène à percevoir des significations (impressions, sentiments, émotions, etc.) particulières voire intraduisibles, d'où peut-être ces idiotismes dont les dictionnaires nous enseignent qu'ils sont propres à une langue donnée et ne possèdent pas de correspondant dans une autre langue (Larousse²⁰).

Romano (*ibid.*), pour abonder dans le même sens, donne l'exemple du terme japonais *Iki* (grâce, attirance, mais aussi courage et sentiment de résignation devant l'impermanence des choses) qui exprime toute la valeur esthétiquement particulière liée à ce terme. On peut également comprendre les particularités lexicales recensées un peu partout dans le monde, et notamment dans le monde francophone²¹, pour l'aire qui m'est le plus proche, comme étant l'expression de ces qualités esthétiques particulières que les altérités du monde créent en permanence : canadianismes, helvétismes, africanismes, germanismes, belgicismes, algérianismes, etc. (voir Robillard ici même qui en donne quelques exemples pour le cas mauricien).

En dernière analyse, et en guise de clôture de cette partie, on s'aperçoit bien que la sociolinguistique pourrait gagner à prendre au sérieux certaines implications PH qui la concernent et pour lesquelles elle ne peut rester indifférente tant il y va, pour elle, d'un certain (renouvellement du) questionnement épistémologique de la *compréhension* de l'autre, des langues et leurs variabilités, etc. que les sociolinguistes se refusent à engager pour des raisons que j'ai tenté d'explicitier au début de ce texte. Toutefois, les approches PH ne devraient pas trop se réjouir d'avoir ouvert la voie à une approche alternative certes originale, mais qui

²⁰ Voir référence sur ce lien : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/idiotisme/41453> (22/02/2016)

²¹ Plusieurs ouvrages ont été rédigés dans le cadre du projet de description des variétés lexicales du français rassemblées en inventaires de particularités lexicales dans plusieurs zones du monde francophone. Plusieurs travaux ont paru, citons entre autres : Robillard (1993), Beniamino (1996), Queffelec et al. (2002), etc.

demeure foncièrement marquée par un certain déficit à la fois critique mais surtout éthique que je me propose d'aborder dans la section suivante.

Nihilisme, relativisme, déficits : retour sur certaines limites des courants PH

Les courants PH ont bien montré plus haut comment ils traitent la question du sens et sa compréhension de manière assez différente de celle qui a cours, par exemple, dans la sociolinguistique dominante. Cependant, il est assez curieux de relever que ces approches n'argumentent pas suffisamment la façon dont ils donnent à penser la compréhension de l'autre, en se fondant parfois sur des aprioris épistémologiques et éthiques peu interrogés et qui, du coup, laissent une certaine béance, pour ne pas dire déficit, dans leurs thèses.

Je ne vais pas me livrer à l'exercice exhaustif de recenser tous les reproches faits aux approches PH, à la fois, par manque de place ici et aussi puisque cela a été signalé ailleurs²². Je soulignerai au contraire les deux déficits, l'un critique et l'autre plutôt éthique, de nature différente mais solidaires qui me semblent saillants dans ces courants.

Le déficit critique : ou pourquoi ne pas discerner le bon grain de l'ivraie ?

L'un des aspects qui frappe le plus le lecteur avisé (ici peut-être un sociolinguiste avisé) dans certains courants des approches PH, notamment du côté de leur versant herméneutique²³, serait leur manque de valeur critique. Si la prolifération (la dissémination) des interprétations est rendue, d'une certaine manière, possibles par le privilège accordé au calcul interprétatif, à la réception, à l'ouverture au monde de la subjectivité du chercheur, etc. on peut bien se poser la question de savoir si cela ne conduirait pas le sociolinguiste à admettre des significations arbitraires. Ce qui oblige, de ce fait, à se demander s'il n'aurait pas une certaine prudence ou une mission critique qui discerne le bon grain de l'ivraie, les bons préjugés des (moins bons), les interprétations adéquates, plausibles de celles qui le sont moins, etc. dans le sens où, dans certains cas, mais assez nombreux d'ailleurs, les critères scientifiques posés étant mobiles, au gré des temps, des histoires individuelles, des contextes, etc. le sociolinguiste aurait du mal, nonobstant sa bonne volonté, à accréditer l'idée qu'il y aurait autant d'interprétations que de points de vue, d'expériences du monde, etc. en ne se rendant peut-être pas compte du fait qu'

il n'y a aucune place pour la question 'critique' de la distinction des 'bons' et des 'mauvais' préjugés, ceux qui rendent possible la compréhension et ceux qui l'empêchent d'avoir lieu. [...] L'herméneutique de Gadamer conquiert sa dimension universelle au prix du renoncement à l'exigence normative, de sorte que les questions 'critiques', familières au praticien de l'interprétation, ne relèvent pas de la compétence de l'herméneutique philosophique. (Aguirre Oraa, 1993 : 422)

Son argument qui, quoique tentant de rendre compte de la diversité linguistique, culturelle, humaine, etc. (Feyerabend, 1989 : 27), n'en demeure pas moins marqué d'un certain relativisme radical auquel sont hostiles nombre d'anthropologues et historiens des sciences (Coste *et al.*, 2007) car on pourrait bien ici s'interroger : *quid* si toutes les interprétations sociolinguistiques, même données à titre contingent, se valent ? Ces interprétations ne

²²Ainsi, je n'aborderai pas dans ce texte la question, traitée ailleurs par nombres de critiques et philosophes (entre autres : Ricoeur, 1986 et Greisch, 2000) et qui concerne la pertinence d'associer un syntagme solidaire mais oxymorique, en l'occurrence « phénoménologie-herméneutique » et cela, sans que cette liaison ne soit suffisamment réfléchie, questionnée, mise en débat, etc., puisque les deux approches reposent sur des présupposés épistémologiques peu compatibles.

²³ Cela peut concerner, par exemple, mais peut-être de façon plus saillante, l'approche herméneutique développée par Gadamer.

s'annihileraient-elles pas d'elles-mêmes en se disqualifiant sous l'effet de leur nihilisme même ? C'est d'ailleurs cette prétention au nihilisme que relève Vattimo dans les perspectives herméneutiques tout en se demandant :

si nous admettons que la vérité est interprétation, c'est-à-dire que toute vérification ou infirmation de proposition ne peut advenir que dans l'horizon d'une ouverture prévue, non transcendantale, mais héritée, devons-nous 'logiquement' poursuivre jusqu'au nihilisme ? (Vattimo, 1987 : 22)

En revenant maintenant au champ des sciences du langage, dont un exemple éloquent est fourni ici même autour du schéma de Jakobson, on voit bien que si Debono a certain bon sens de penser que sa configuration par défaut sur le pôle émission a certes occulté le rôle du calcul ou jeu interprétatif qui s'opère entre les protagonistes de la communication et mis donc hors-jeu les effets de sens résultant de l'acte de réception, il a par contre peu problématisé la place qu'occupe la compréhension, notion éminemment (mais pas exclusivement) clé dans toute logique de communication. De surcroît, on ne voit pas trop comment les interlocuteurs arrivent à s'inter-comprendre à supposer que l'interprétation, soit ouverte, selon le crédo herméneutique et l'on peut à raison se poser la question de savoir si « la différance²⁴ » du sens ne peut pas aller jusqu'à suspendre l'acte de comprendre, les interprétations se succédant à l'infini dans le jeu de la réception réciproque²⁵.

Il semble ainsi légitime de porter une attention particulière au fait qu'on peut bien admettre le jeu des interprétations et leur conflit mais qu'il est, à un moment donné, légitime de savoir à quoi peut rimer tout ce faisceau de significations multiples, aussi plausibles et justifiées soient-elles qui ne font qu'accentuer la crise du sens de « l'homme global » (Appadurai, 2013), lesquelles ne mèneraient nulle part en l'absence d'un repère qui les oriente vers une certaine finalité qui, sans être une fondation, serait ce qui leur donne sinon un sens, du moins un certain critère de sensé leur épargnant cette

[...] absurdité [qui] consiste non pas dans le non-sens, mais dans l'isolement des significations innombrables, dans l'absence d'un sens qui les oriente. Ce qui manque, c'est le sens des sens, la Rome où mènent tous les chemins, la symphonie où tous les sens deviennent chantants, le cantique des cantiques. L'absurdité tient à la multiplicité dans l'indifférence pure. Les significations culturelles posées comme l'ultime, sont l'éclatement d'une unité. (Lévinas, 1978 : 40)

Le déficit éthique : ou comment ne pas réduire l'autre à soi-même ?

On s'aperçoit bien qu'à partir des réflexions menées plus haut sur le problème critique dans les approches PH, une autre problématique éthique se profile à l'horizon et qui touche aux conditions de possibilité de la compréhension de l'autre dans le strict respect de son altérité.

En effet, un bref retour à l'argument pluraliste des approches PH exposé *supra* me donne à penser que si l'on peut admettre que, dans les faits, il y a certes plusieurs interprétations de l'autre, il demeure tout à fait compréhensible d'envisager un espace où le jeu des points de

²⁴ Concept dû à Derrida (1968 : 53) pour faire référence au fait que « le mouvement de la signification n'est possible que si chaque élément dit « présent » [...] se rapporte à autre chose qu'à lui-même, gardant en lui la marque de l'élément passé et se laissant déjà creuser par la marque de son rapport à l'élément futur ». Autrement, il ne peut y avoir de sens, de vérité finis, mais seulement des ouvertures car le signe est fait de rapports différentiels qui non seulement sont différents (les uns des autres) mais sont inscrits dans un rapport au temps qui diffère toujours la présence d'un sens.

²⁵ On peut citer l'exemple d'une relation conjugale ou encore une relation interculturelle. Il peut tout à fait s'y trouver des moments ou épisodes où la compréhension est mise en difficulté par un processus de réception ne se réglant pas sur quelque chose de commun, les acteurs pouvant même suspendre la communication.

vue peut, à un moment donné, s'identifier à une possibilité de sens, probablement induite par l'expérience du sociolinguiste de certains phénomènes (de variation sociolinguistique, de représentations, de discours, etc.) qui se donnent à lui, il y aurait toujours matière à contester « le coup de force » infligé à l'autre en essayant de le comprendre de manière à ne refléter de lui, à ne le présenter que sous le seul angle par lequel le chercheur le regarde, sans se préoccuper justement de savoir si cela correspond bien, à un certain sens, à l'image que cet autre veut donner de lui-même.

Ce qui peut, bien évidemment, constituer une certaine violence (Molino, 1985 : 296) envers l'autre puisque, à celui-ci, sont arrachées des significations qui ne sont pas forcément celles (et les seules !) qui sont données à lire dans ce que le sociolinguiste présente dans son corpus. Ce qui justement me semble être une forme de violence à l'altérité de l'autre, un attentat à son identité, un manque de responsabilité voire un problème éthique.

Tout cela me conduit à défendre l'idée que ce problème éthique est perçu comme ayant peu d'importance eu égard à une certaine conception de l'éthique réduite, en un sens général, à des questions de déontologie morale qui concernent tout ce qui a trait au respect de la vie privée, l'interdit, la transparence, etc. dont même des comités d'éthique *ad hoc*, constituées et validées dans des conseils spécifiques, s'occupent en établissant des codes de bonnes conduites. L'extrême sophistication et technicisation du monde d'aujourd'hui et les passions débridées pour le pouvoir, les richesses, les nouveautés technologiques, médicales, etc. ont imposé le recours à des règles d'éthique entendues comme des garde-fous, des balises de prudence, un regard extérieur sur l'objet, qui garantissent une certaine conformité du progrès et des œuvres scientifiques en général à l'idéal d'humanité et au respect des droits universels.

C'est d'ailleurs sous cette acception qu'on trouve exprimées les précautions d'usage recommandés par certains sociolinguistes éthiques qui conseillent parfois de ne pas enregistrer les locuteurs à leur insu, de leur révéler l'objet de l'enquête, sa finalité, ses retombées, etc. Alors qu'on oublie que les questions d'éthique sont fondamentalement un affaire de sens, liée à des interrogations profondes engageant la posture de celui qui donne sens, à la façon dont on comprend l'autre, la possibilité de traduire le sens que nous recevons de lui de la même façon que lui a reçu de son environnement et de la situation d'enquête, des jeux de représentations qui s'emmêlent entre le chercheur et le locuteur, etc.

Pour en revenir au problème éthique soulevé plus haut, il me semble qu'il y a un aspect assez caractéristique des approches PH qui concerne leur respect de l'altérité de l'autre en essayant de le comprendre sous plusieurs angles différents qui se traduisent par de multiples précautions pour ne pas le réduire à un objet soumis au contrôle du chercheur. Toutefois, et c'est là que je me sens finalement plus sceptique à l'égard de certaines orientations PH, la démarche épistémologique de ces courants basée sur le travail interprétatif me paraît parfois aboutir une forme de déresponsabilisation dans la mesure où le sociolinguiste PH peut bien proposer de multiples interprétations de la réalité et n'en assumer aucune, son rôle se limitant à faire sourdre des horizons de sens et les conséquences de leur prise en compte, à mettre au jour des préjugés impensés, etc. Cette dérive éthique a l'air d'occuper certes une portion congrue dans ces orientations mais ses conséquences n'en sont pas moins graves quant à l'appel qu'adresse l'autre de répondre de lui en essayant de comprendre ce qu'il nous dit dans les termes qui ne sont ni les siens ni les nôtres, mais ceux de la relation éthique.

Ouverture d'horizons, appel, responsabilité : relectures de l'autre à partir du projet éthique de Lévinas

Si les approches PH conçoivent donc le rapport à l'autre comme ouverture au monde, un projet de compréhension en permanence travaillé par l'expérimentation et la réflexivité, elles

sont, au demeurant, marquées par une conception de l'autre qui n'est pas radicalement orientée vers le respect de son altérité irréductible dans le sens où, comme je l'ai montré plus haut, un certain déficit éthique se niche dans des aspects de présentation de l'autre qui lui font violence. Le projet éthique de Lévinas auquel je vais m'intéresser plus bas tente justement de pointer cet assaut contre l'autre en proposant des pistes originales de préserver la relation éthique de la domination du Même et de l'Un, lesquelles seraient des perspectives nouvelles d'approche de l'altérité intéressantes à explorer pour la sociolinguistique.

On peut commencer par rappeler le fait que la tradition philosophique occidentale semble trop attachée à une lecture prédicative de l'histoire de l'humanité en questionnant ce par quoi se caractérise ou pas l'homme (être rationnel, social, etc.) en laissant de côté, à un plan secondaire, ce qu'*être* homme veut dire²⁶. Heidegger a, dans ce sens, consacré plusieurs réflexions à la destruction de la métaphysique grecque en l'accusant d'avoir sacrifié *tacitement* la conception authentique de l'être sur l'autel de la présence permanente, en *oubliant* que l'être est temps, qui ne peut donc pas être saisi en termes de présence passée, future, etc., mais en termes de projet, le *Dasein* (être-là), une formulation synonyme de l'homme situé quelque part, est animé par le souci de son être qui le pousse à sortir de la présence à soi pour se projeter ailleurs, vers les possibilités de son existence.

Tout cela oblige à s'interroger (de nouveau) et en permanence sur le sens à donner à cette tradition qui nous fonde comme un sol puisque nous y appartenons mais soulève en même temps des questions à propos des apports (influences, horizons, échos, dialogues, etc.) des autres traditions contemporaines ou postérieures à la philosophie grecque (orientale, hébraïque, islamique, etc.). L'une des entreprises audacieuses de ré-interrogation de cette tradition peut se lire à travers le projet de Lévinas, qui rediscute l'héritage grec en le confrontant, par un travail exégétique intégrant les textes de révélation (*Talmud*), à la tradition hébraïque afin de montrer que la métaphysique grecque ne s'est pas uniquement fondée sur « l'oubli de l'être » (Heidegger) mais qu'elle est une violence du Même sur l'Autre, une éternelle odyssee où le Même, faisant l'expérience de l'Autre, retourne chez lui, tel Ulysse, apaisé, coïncidant avec lui-même.

En effet, à la base du projet de Lévinas, se trouve une réaction contre l'intellectualisme husserlien et l'ontologisme heideggerien, qui tous deux consacrent, à des degrés variables, une certaine hégémonie ou violence qui caractérise la pensée occidentale en général, en vertu de laquelle la philosophie, discours raisonnable,

est ainsi compréhension de l'être, ou ontologie, ou phénoménologie. Elle embrasse et situe dans l'ordre de son discours, même ce qui semblait, d'abord, contenir ce discours ou le déborder, mais qui, présent, c'est-à-dire, découvert, s'insère dans ce logos, s'y ordonne, jusqu'à y faire entrer ce qui du passé et de l'avenir se repère dans le présent. L'être et le discours ont le même temps, sont contemporains. (Lévinas, 1965 : 1128)

Ce que conteste donc Lévinas est la recherche systématique de la philosophie occidentale à penser la Totalité, le Tout à partir de l'être, de l'essence, en définissant le rapport entre la subjectivité et le monde comme une relation de savoir, de connaissance, où le Moi cherche à posséder les objets du monde, à les contenir, à se les rendre intelligibles sous la modalité intentionnelle.

Or, la relation du Moi avec l'autre ne peut se réduire à un simple rapport de conscience, de représentation, d'adéquation à l'objet puisque l'Autre déborde toute idée de totalisation ; car si le Moi pouvait embrasser l'Autre, l'englober, il en annulerait l'altérité irréductible, pourtant bien consacrée par les principes phénoménologiques.

²⁶ On peut, à cet égard, citer Heidegger qui a, entre autres, montré comment cette tradition est dominée par l'oubli de l'être, ou encore Derrida pour qui la conception de l'être est fondée sur la présence à soi, la transparence.

Respecter l'altérité irréductible de l'Autre, ce n'est donc point le ramener à Soi mais le laisser advenir en tant qu'accueil, hospitalité, Autrui. Cet accueil d'Autrui ne peut se produire, selon Lévinas (1978) « qu'autrement qu'être », à l'abri de la philosophie de l'essence qui, justement, essentialise les objets et les sujets en les rendant familiers par catégorisation appropriante.

Sous la forme la plus générale que l'Altérité a revêtue dans l'histoire de la pensée, elle apparaît, en effet, comme un mouvement partant d'un monde qui nous est familier quelles que soient les terres encore inconnues qui le bordent ou qu'il cache d'un « chez soi » que nous habitons, vers un hors-de-soi étranger, vers un là-bas.

Du coup, le langage à utiliser pour parler de la relation éthique, du Même et de l'Autre, ne devrait pas s'accommoder du langage de la violence, celui où le Même dispose de l'Autre à sa guise, en le soumettant à ses propres grilles de lecture et d'interprétations, souvent élaborées dans une prédication ethnocentriste : mais plutôt un langage non-violent qui

dans le sens de Levinas, serait un langage qui se priverait du verbe être, c'est-à-dire de toute prédication. La prédication est la première violence. Le verbe être et l'acte prédicatif étant impliqués dans tout autre verbe et dans tout nom commun, le langage non-violent serait à la limite un langage de pure invocation, de pure adoration, ne proférant que des noms propres pour appeler l'autre au loin. (Derrida, 1967: 218)

J'ai eu déjà l'occasion de montrer ici même comment les approches PH peuvent constituer d'intéressantes alternatives à l'emprise du prédicatif et du rationnel en intégrant une dimension antéprédicative qui permet une créativité, d'où une variation, une hétérogénéité, etc.

Réhabiliter l'antéprédicatif voire l'au-delà du prédicatif et lui donner son plein sens (au-delà de...) serait, pour Levinas, penser la relation éthique comme exception, une énigme puisque l'on ne peut jamais arriver à l'immanence de l'Autre car, transcendant, il demeure absolument Autre sinon il ne serait pas Autre. La transcendance de l'absolument Autre s'oppose donc à toute réduction de l'Autre à un *étant*, puisqu'ainsi conçu, l'*étant* serait totalisable par un moi justement par le truchement du prédicatif, du conceptuel, etc.

Si l'on ne peut atteindre l'Autre du moment qu'il est irréductible, comment alors pourrait-on y accéder ? Pour Lévinas, Autre comme Autrui ne se laisse pas saisir complètement par voie phénoménologique qui met en lumière son être et du coup en altère l'altérité ; l'Autre en tant que Autrui, donc être humain est, en revanche, Infini, son idée déborde l'idée que je m'en fais, sa pensée ne peut pas être assimilée dans une conscience de dé-voilement. La rencontre avec Autrui s'effectue alors hors les cadres de l'ontologie, domination de l'être, pensée de la Totalité, mais au sein d'un horizon de sens qui fait la part belle à son irréductibilité, à sa différence infinie.

Ce qui amène, ultérieurement, le philosophe lithuanien à ne pas considérer la relation ontologique comme première mais comme seconde par rapport à la relation éthique puisque, pour lui,

la relation avec un être infiniment distant c'est-à-dire débordant son idée est telle que son autorité d'étant est déjà invoquée dans toute question que nous puissions nous poser sur la signification de son être. On ne s'interroge pas sur lui, on l'interroge. Il fait toujours face. Si l'ontologie compréhension, embrassement de l'être est impossible, ce n'est pas parce que toute définition de l'être suppose déjà la connaissance de l'être, comme l'avait dit Pascal que Heidegger réfute dans les premières pages de Sein und Zeit; c'est parce que la compréhension de l'être en général ne peut pas dominer la relation avec Autrui. Celle-ci commande celle-là. Je ne peux m'arracher à la société avec Autrui, même quand je considère l'être de l'étant qu'il est. La compréhension de l'être déjà se dit à l'étant qui ressurgit derrière le thème où il s'offre. Ce « dire à Autrui » cette

relation avec Autrui comme interlocuteur, cette relation avec un étant précède toute ontologie. Elle est la relation ultime dans l'être. L'ontologie suppose la métaphysique.
(Lévinas, 1971 : 39)

Que peut-on tirer de ces quelques considérations furtives ou « évatives » de la pensée lévinassienne par rapport à la sociolinguistique francophone ?

D'abord, ceci que l'éthique est au cœur de la démarche scientifique dans le sens où le sociolinguiste peut explicitement aborder de front le problème rencontré aussi ailleurs dans d'autres disciplines comme l'anthropologie (Bonte, 1991 : 74) qui consiste à dire que l'autre, la différence culturelle, la diversité linguistique, etc. sont des phénomènes traduisibles dans un langage scientifique. Mais toute la problématique éthique se centre autour de comment traduire l'autre de façon à ne pas le réduire à une conception positiviste, assez hégémonique, qui le dilue dans l'universalité, ni à le présenter sous des traits singuliers, intraduisibles dans d'autres cultures.

Si l'anthropologie a navigué entre ces deux pôles, positiviste d'un côté et relativisme de l'autre, la sociolinguistique persiste à ne pas se poser ce genre de questions quoique fondamentales pour elle. Une illustration de cela peut émaner du fait que, dans beaucoup de travaux, on passe de la phase d'entretiens, observation (participante, directive, etc.) à la phase de transcription avant de s'atteler à l'interprétation d'un corpus constitué de textes. Le problème éthique me paraît être le fait que le sociolinguiste rend compte de l'autre (de ses langues, représentations, variations, etc.) en pensant le comprendre mieux que celui-ci ne s'est compris ou peut se comprendre lui-même, en s'entourant de toutes les précautions méthodologiques, éthiques, etc. Ce qui donne le change au sociolinguiste est, me semble-t-il, qu'il croit au pouvoir révélateur de la méthode, de l'objectivation, en oubliant le fait que l'autre est avant tout un être humain qui a une expérience, qui s'ouvre à un monde, à des horizons de sens qui ne correspondent pas forcément aux siens et qui demandent donc à être respectés d'abord.

Le projet éthique de Lévinas peut, à mon avis, rendre service à la sociolinguistique dans la mesure où il pense l'autre comme responsabilité, comme appel à prendre en compte son altérité comme ce qui échappe à l'emprise du sens, à ce qui demeure loin de l'appréhension. Car son entreprise repose sur le fait que la relation intersubjective ne peut être appréhendée sur la base de la relation du Même et l'Autre puisqu'ainsi considérée, l'Autre se fait objet, donc sera thématiqué, catégorisé sous le pouvoir du Même, et de ce fait, approprié. Or, filons ici une métaphore mystique : pour éviter que le papillon, attiré par le feu, ne se consume dans le feu, Lévinas appelle à considérer l'Autre comme Infini, avec tout ce que cela implique de résistance à la prise, d'énigme, etc. Cet Infini est, pour le philosophe, Autrui, mon prochain, mon interlocuteur que je ne peux connaître que dans la relation qui me lie à lui sans que je puisse en même temps en intégrer l'altérité dans mon univers.

C'est cette « résistance éthique » qui me semble par exemple caractériser au premier chef la situation d'entretien, laquelle devrait être comprise par le sociolinguiste comme un préalable inconditionnel qui épargne justement au sociolinguiste l'illusion positiviste de se prévaloir de son savoir, de son « surplomb », pour prétendre parler de ses « informateurs » sans expliciter son expérience, en tant qu'être humain, et donc en rendant compte de ses influences, enjeux, intérêts, éléments biographiques, socioculturels, etc. qui font qu'il s'intéresse à cet autre (locuteur) et en donne cette image plutôt qu'une autre.

Cette explicitation de soi devrait alors être convoquée par le sociolinguiste non plus seulement comme une modalité de bienséance scientifique ou soumission à des convenances de présentation de soi, mais plus profondément comme une posture de recherche qui, comme le montre Robillard ici même, est au cœur des perspectives PH puisque la compréhension de l'autre passe par considérer d'abord « soi-même comme un autre », mon expérience du sensible et du monde étant en soi une interprétation primaire de ce que je suis ou peux être et

ma relation avec l'autre n'est, en fin de compte, qu'une autre occasion de me comprendre autrement en comprenant ses autres en tant que ceci ou cela. La dimension éthique de Lévinas accentue encore ces problèmes en les radicalisant à travers le rejet de toute tentative, mystifiante, totalitaire, etc. qui vise à comprendre l'autre en le comprenant²⁷ dans le langage du Même, en le forçant à être compris comme je l'entends et non pas comme il se donne ou se laisse entendre.

Il me semble, pour finir cette partie sans l'enfermer, que la voie éthique ouverte par Lévinas s'accorde bien avec les orientations PH examinées ici, quoique les radicalisant dans certain sens, et se profile comme une perspective intéressante pour la sociolinguistique puisqu'elle tente de montrer que la compréhension de l'autre n'est pas uniquement une question de méthode qui se l'approprie mais relève plus prioritairement et originellement d'une responsabilité non réciproque, asymétrique en vertu de laquelle l'autre est toujours loin de l'idée que je m'en fais, radicalement au-delà de toute qualification que je peux lui donner, étant en permanence une énigme qui m'interpelle et à laquelle je suis tenu de donner une interprétation, qui est « une réponse, en son principe, désappropriante, découverte de l'inédit, de l'inespéré » (Grondin, 1999 : 15-16).

Conclusion

Au terme de ce parcours, que je ne saurais prolonger ici, ni non plus conclure, le texte se voulant et se concevant au départ comme discussion ouverte, je préfère plutôt faire un bilan qui demeure bien entendu provisoire et partiel. Cette contribution est donc partie de quelques difficultés ou écueils qui obèrent le dialogue entre la sociolinguistique et certaines approches phénoménologiques-herméneutiques (PH) en montrant qu'elles sont assez souvent plus articulées (au fond) qu'il n'y paraît (à la surface). Leurs rapports ont donc pu être mieux explicités en montrant comment le sociolinguiste peut être concerné, intéressé, impliqué même par les courants PH en faisant un travail laborieux sur soi, qui commence par retourner à sa propre expérience en la prenant en compte, en la concevant comme le sol originaire à partir duquel l'ouverture au monde et donc à l'autre est possible.

En découlent des conséquences épistémologiques et éthiques importantes qui invitent à revoir et à réinterroger l'épistémologie dominante en sociolinguistique en la faisant contraster avec certaines dimensions qu'elle a sinon répudiées, du moins reléguées à un plan secondaire, que je ne ferai ici que rappeler brièvement.

Premièrement, les courants PH recommandent une attitude naturelle par laquelle l'autre est saisi ontologiquement, c'est-à-dire qu'il est précompris dans un horizon de sens co-défini par l'expérience du sociolinguiste et celle du locuteur, tous les deux engagés dans un projet.

Deuxièmement, la prise en compte de la dimension antéprédicative et expérientielle fait que le sociolinguiste PH se pose les questions de langues et leurs variations, de manière *radicalement* divergente car il investit son expérience du sensible, en concevant le monde de la vie, l'autre, comme une affection, une sensibilité qui fait advenir des sens pré-linguistiquement, à la fois, parce que ce qui est reçu n'est qu'une partie de ce que l'autre aurait pu dire, penser, imaginer, sentir, etc. le reste étant toujours inaccessible au sociolinguiste et aussi parce que celui-ci ne peut pas tout saisir, étant ancré dans une histoire particulière, une culture propre, un contexte, etc. qui font qu'il interprète, rationnellement

²⁷ Dans le sens aussi entendu par Derrida quand « il identifie la compréhension à une forme de violence infligée à l'autre : la volonté de comprendre ne contraint-elle pas l'autre à se plier, à se conformer aux schèmes de pensée que je lui impose et qui passent, par le fait même, à côté de sa spécificité ? Autrement demandé : l'ouverture à l'autre relève-t-elle nécessairement d'un effort de « compréhension » ? On peut exprimer ce soupçon sous la forme d'un paradoxe : est-ce que je comprends l'autre quand je le comprends ? » (Grondin, 2011 : 241-242)

certes, ce qui a été donné comme étant ceci ou cela, en étant conscient du fait que cela n'est qu'une possibilité de sens, une forme de variation parmi tant d'autres, l'hétérogénéité étant originairement inscrite dans la zone antéprédicative que le sociolinguiste PH et l'autre s'approprient différemment.

Cependant, la prétention des courants PH à se constituer ou à se présenter en approches alternatives n'est pas allée sans poser de problèmes. Leur admission d'interprétations multiples, en dissémination, en conflit, etc. pâtit d'un déficit critique qui pèse sur la reconnaissance et la validation des points de vue légitimes et déresponsabilise même l'interprète, alors que leur façon de présenter l'accès à l'autre est rendue coupable de vouloir trop l'enfermer dans ce que le sociolinguiste donne à lire de lui.

Et c'est justement à titre de pistes d'ouverture et d'approfondissement des approches PH que je me suis tourné vers le projet éthique de Lévinas, en y percevant la promesse de réponse à l'appel de l'autre, à respecter son altérité en invitant le sociolinguiste à ne pas le prendre en otage à travers sa réduction à des schémas qui conviennent, mais plutôt à apprendre à l'écouter dans sa différence radicale qui ne peut se concevoir que dans des processus qui adviennent. Autant de défis qui se posent à la sociolinguistique et que je ne saurais relever seul, ce texte voulant juste en suggérer l'intérêt dans ce numéro.

Références bibliographiques

- AGUIRRE ORAA J-M, 1993, « Raison critique ou raison herméneutique », *Revue Philosophique de Louvain*, n° 91, pp. 409-440.
- AUER P., 1999, « From codeswitching via language mixing to fused lects : Toward a dynamic typology of bilingual speech », *International Journal of Bilingualism*, Vol.3, pp. 309-332.
- BAGGIONI, D., 1997, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot & Rivage.
- BECETTI A., 2015, « Langues, jeunes, pouvoirs, idéologies : quelques fenêtres sociolinguistiques sur les relations genrées en Algérie », *Cahiers de Linguistique*, n° 41/2, pp. 51-72.
- BECETTI A., 2014, « Approcher les pratiques langagières en Algérie : quel usage faire du concept de “diglossie” ? », dans COLONNA (éd.), *Les locuteurs et les langues : pouvoirs, non-pouvoirs, contre-pouvoirs*, Limoges, éditions Lambert-Lucas, pp.107-120.
- BECETTI A., 2012, *Approches sociolinguistiques des répertoires verbaux des jeunes Algériens : pratiques et représentations*, Thèse de doctorat inédite, École Normale Supérieure, Bouzaréah, Alger.
- BENIAMINO M., 1996, *Le français de La Réunion. Inventaire des particularités lexicales*. EDICEF/AUPELF. Coll. Actualités linguistiques francophones.
- BONTE P., 1991, « Questions d'éthique en anthropologie », *Sociétés contemporaines*, n° 7, pp. 73-85.
- COSERIU E., 1967, « Georg von der Gabelentz et la linguistique synchronique », *Word*, n° 23 (= *Linguistic Studies Presented to André Martinet*, I), pp. 74-100.
- COSTE F., COSTEY P & MONNET E., 2007, « Qui a peur du relativisme ? », *revue Tracés*, n° 12, pp. 5-22.
- COULON A., 2007, *L'Ethnométhodologie*, Que sais-je ?, PUF, Paris.
- DASTUR F., 2007, *Heidegger et la question du logos*, Vrin.
- DEPRAZ N., 1993, « L'ethnologue, un phénoménologue qui s'ignore ? L'apport de la phénoménologie aux sciences sociales », *Genèses*, n° 10, pp. 108-123.
- DERRIDA J., 1967, *L'Écriture et la Différence*, Editions du Seuil.

- DERRIDA J., 1968, *La différance*, Théories d'ensemble, Seuil.
- ENCREVE P., 1977, « Linguistique et sociolinguistique », *Langue française*, Vol. 34, n° 1, pp. 3-16.
- FASSIN D., 2012, « Sur le seuil de la caverne. L'anthropologie comme pratique critique », dans HAAG, P., & LEMIEUX, C (dir.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*, Editions EHESS, pp. 263-287.
- FEENBERG A., 2004, *Repenser la technique*, La Découverte.
- FEYERABEND P., 1989, *Contre la méthode, esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Le Seuil.
- FUKUYAMA F., 1992, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion.
- GADAMER H-G., 1976, *Vérité et Méthode*, Paris, Seuil.
- GREISCH J., 2000, *Le cogito herméneutique*, Vrin.
- GRONDIN J., 2001, « La rencontre de la déconstruction et de l'herméneutique », dans MATTEI J-F (dir.), *Philosopher en français*, Presses Universitaires de France « Quadrige », pp. 235-246.
- GRONDIN J., 1999, « La définition derridienne de la déconstruction. Contribution au rapprochement de l'herméneutique et de la déconstruction », *Archives de philosophie*, n° 62, pp. 5-16.
- GUMPERZ J. J., 1989a, *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Editions de Minuit.
- GUMPERZ J. J., 1989b, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.
- JASPERS K., 1950, *Nietzsche. Introduction à sa philosophie*, Gallimard, Paris.
- LARCHER P., 2008, « *Al-lugha Al-fusha* : archéologie d'un concept "idéolinguistique" », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 124, pp. 263-278.
- LEVINAS E., 1965, « Enigme et phénomène », *Esprit*, n° 339, pp. 1128-1142.
- LEVINAS E., 1971, *Totalité et infini*, Biblio Essais.
- LEVINAS E., 1978, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. Biblio Essais.
- LYOTARD J-F., 1979, *La condition postmoderne*, Les Editions de Minuit.
- MARCELLESI J-B, 1980, « De la crise de la linguistique à la linguistique de la crise : la sociolinguistique », *La Pensée*, n° 209, pp. 4-21.
- MOATASSIME A., 1992, *Arabisation et langue française au Maghreb*, Paris, P.U.F.
- MOLINO J., 1986, Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique (suite) », *Philosophiques*, Vol.12, n° 2, pp. 281-314.
- MONDADA L., 2001, « Pour une linguistique interactionnelle », *Marges Linguistiques*, n° 1, Revue en ligne, http://www.revue-texto.net/Parutions/Marges/Marges_sommaire.html
- QUEFFELEC A., DERRADJI Y., DEBOV V., SMAALI D., CHERRAD-BENCHEFFRA Y., 2002, *Le français en Algérie. Lexique et dynamique des langues*, Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot-AUF.
- RICOEUR P., 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, Seuil.
- ROBILLARD D. (de), 1993, *Contribution à un inventaire des particularités lexicales du français de l'île Maurice*, EDICEF/AUPELF, EDICEF/AUPELF. Coll. Actualités linguistiques francophones.
- ROBILLARD D. (de), 2005, « Quand les langues font le mur lorsque les murs font peut-être peut-être les langues : *Mobilis in mobile*, ou la linguistique de Nemo », *Revue de Moncton*, Vol. 36, n° 1, pp.129-156.
- ROBILLARD D. (de), 2013, « "Interlecte" : outil ou point de vue épistémologique sur « la » linguistique et les langues ? Sémiotique ou herméneutique ? », dans Simonin J. & Wharton S., *Sociolinguistique des langues en contact, modèles, théories. Dictionnaire encyclopédique des termes et concepts*, Lyon, ENS Éditions, pp. 265-283.

- ROMANO C., 2012, « Les repères éblouissants. Sur l'antéprédicativité et la phénoménologie du langage », *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 52-53 (*Linguistique et phénoménologie du langage*), pp. 5-29.
- SALANSKIS J-M., 2008, « La philosophie de Jacques Derrida et la spécificité de la déconstruction au sein des philosophies du *linguistic turn* », dans Charles Ramond, *Derrida. La déconstruction*, Presses Universitaires de France, pp. 13-51.
- SEBAA R., 1996, *L'arabisation dans les sciences sociales*, Paris, L'Harmattan.
- TOURAINÉ A. 1992, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard.
- VATTIMO G., 2005, « L'utopie dispersée », *Diogène*, n° 209, pp. 18-23.
- VATTIMO G., 1987, *La fin de la modernité. Nihilisme et herméneutique dans la culture postmoderne*, Paris, Editions du Seuil.

COMPTE RENDU

William Marx, 2015, *La haine de la littérature*, éditions de Minuit, 224 pages, ISBN : 9782707329165.

par Joanna Lorilleux

Université François Rabelais, Tours. EA 4246 PREFics-Dynadiv

Publié aux éditions de Minuit, fer de lance de la littérature résistante, puis d'avant-garde, de la littérature comme contre-pouvoir, la plaidoirie de William Marx est un objet littéraire tout aussi captivant que difficilement synthétisable. Sous le titre *La haine de la littérature* se déroulent quatre procès, au cours desquels Marx recense les griefs adressés de tous temps aux arts littéraires. Ce recensement offre à l'auteur l'occasion d'une brillante défense des lettres, qui pourrait, de prime abord, sembler ne pas concerner la sociolinguistique.

Certes, Claude Caitucoli nous invitait en 2004 dans les colonnes de cette revue à considérer « la littérature comme force glottopolitique » (*Glottopol* n°3, janvier 2004) en envisageant une approche sociolinguistique des littératures (francophones en l'occurrence) « qui se donne pour objet d'examiner les rapports entre les œuvres littéraires et les réalités sociolangagières : l'œuvre littéraire [y était] envisagée comme produit d'une situation sociolinguistique, comme révélateur de cette réalité et comme élément susceptible de la modifier » (*op. cit.* : 2). Cette seule citation suffirait à justifier le compte rendu de lecture présenté ici. Pourtant, l'ouvrage de William Marx ne se borne pas à entretenir une relation d'extériorité à la sociolinguistique, en lui proposant la littérature – indirectement – comme objet d'étude. Cet ouvrage nous concerne également parce qu'il offre un point d'appui épistémologique, en ce sens qu'il peut nourrir notre réflexion sur l'écriture même de la recherche. Le travail littéraire d'écriture de la recherche pourrait se profiler comme une aspiration glottopolitique des sciences humaines qualitatives, une revendication d'humanités.

Avant l'introduction, une citation de Flaubert, mise en exergue, nous indique la question à laquelle l'ouvrage répondra avec tant d'érudition, de verve et de malice : « D'où vient donc cette haine de la littérature ? » De l'antilittérature ! C'est-à-dire de « tout discours qui s'oppose à la littérature et la définit en s'y opposant. [sachant que l'] On nomme littérature tout discours auquel s'oppose l'antilittérature ». William Marx nous invite à faire avec lui « le tour de ce cercle ».

Entamer cette promenade en compagnie de l'auteur, c'est être emporté d'emblée, d'une écriture preste, au cœur de l'Iliade, puis aux abords de nombreux textes : ceux des antilittérateurs comme ceux qui jalonnent l'histoire de la littérature. Le prologue « Une parole venue d'ailleurs » invite à penser ce qu'est la littérature, consubstantielle du langage, qui

seule peut nous rendre accessible un monde absent. La littérature permet – à ceux qui la fréquentent – de percevoir un ailleurs inaccessible sans la médiation du discours.

Les paroles de Teucros viennent elles-mêmes de cet autre monde, tombées d'une bouche fictive qui nous renvoie à un ailleurs inaccessible sinon par le seul langage. (p. 19)

Voici une fonction du langage, du discours littéraire qui rejoint un des objectifs des écrits en sciences humaines : faire comprendre, rendre accessible un ailleurs auquel le lecteur n'avait jusqu'alors pas eu accès (l'expérience de recherche, l'interprétation qu'en donne le chercheur, son expérience propre). Là ne s'arrête pas la réflexion de l'auteur : cet ailleurs, rendu accessible par le biais du discours – on pourra penser, même s'il n'est pas mentionné dans le livre, à celui que produit le chercheur, dans le cas des sciences humaines – ne se confond pas avec l'entité à laquelle elle se réfère. Autrement dit, « Ceci n'est pas une pipe » et si les mots convoquent – comme la pipe de Magritte qui n'en est pas une –, ce qu'ils convoquent ne se réduit pas à eux. Selon ce qui est exprimé dans le prologue, le langage est un médium qui, seul, peut renvoyer à un ailleurs sans lui inaccessible. La littérature est ainsi dotée d'un pouvoir important qui lui vaudra précisément qu'on s'oppose à elle.

Premier procès – Autorité

L'idée principale développée dans ce premier chapitre, est celle selon laquelle face à l'unité d'un système, le poète constitue une menace en introduisant l'hétérogène. Pour qu'un système (politique, de pensée, scientifique...) s'impose, l'autorité du poète doit donc être remise en cause. Première phase de l'histoire de l'antilittérature, la philosophie platonicienne vise à instaurer face à l'autorité du poète, l'autorité de la raison.

Dans la cité grecque, c'est toujours discours contre discours : pas de victoire politique qui ne soit celle d'un discours particulier. Inversement, pas de discours qui ne soit politique. La mise au ban de la poésie par les philosophes n'est pas simple affrontement de chiffonniers trop bavards : c'est une lutte pour le pouvoir – ou pour l'influence sur le pouvoir. (pp. 33-34)

Cette lutte se déroule notamment sur le terrain de l'autorité : là où la poésie tirait autorité de son inspiration divine, la philosophie la ferait désormais reposer sur le *logos*.

Ce que peut la Sybille grâce au dieu Apollon, Héraclite s'en proclame capable grâce à l'intelligence et au logos, sans fard et sans ornement [...] la littérature est le sommeil de la raison. (p. 39)

L'argument vaut aussi pour le discours scientifique qui se veut neutre, restituant « une connaissance objective, c'est-à-dire qui existerait indépendamment des subjectivités des scientifiques qui la produisent » (Schmoll, 2006 : 8).

Ce que nous pourrions postuler pourtant, c'est que, précisément par son pouvoir évocateur, la littérature fait comprendre hors de la raison. Cela ne signifie pas qu'il faille nier le rôle de la raison dans la compréhension, mais plutôt refuser l'amputation à laquelle le discours scientifique canonique procède en son nom. Raison n'est pas seule mère de compréhension.

Selon Socrate, le poète est un « dangereux charmeur », et n'a pas le droit de cité. Son pouvoir est reconnu, tantôt nocif, tantôt – s'il est contrôlé – utile, notamment à l'éducation. La poésie autorisée ne perd pas de son pouvoir, elle peut au contraire bénéficier à ses pourfendeurs, « les mensonges de la poésie sont dangereux non parce que tout mensonge le serait, mais parce que tout mensonge l'est quand il n'a pas l'État pour auteur » (p. 41).

Le procès fait à la littérature, sur le terrain de l'autorité repose sur l'idée-force selon laquelle face à l'unité du système (cité idéale de Platon, discours cohérent du *logos*, système objectif de la science moderne), le poète constitue une menace en introduisant de l'hétérogène.

L'autorité de la littérature est ainsi mise en questions relativement à :

- la responsabilité de ses auteurs : les poètes « ne sont pas autorisés à mentir, dans l'incapacité qu'ils sont de se porter garants des conséquences de leurs fables » (p. 41) ;
- leur maîtrise du discours et de soi : le poète, inspiré par un dieu, est dépouillé « de sa maîtrise ainsi que de son identité » (p. 42). D'inspiration divine, il ne contrôle pas ses dires.
- la constance ou la stabilité du discours, la cohérence et l'unité : « capable de parler au nom de plusieurs successivement, d'incarner de nombreux personnages, et littéralement de “devenir toutes sortes de choses”, le poète échappe de manière inquiétante à l'unité et à la cohérence. [...] il est le divers, l'ondoyant, le transformiste insaisissable, étranger toujours à autrui comme à lui-même » (p. 42) .

Resituant son interprétation dans le contexte de la Grèce antique, Marx note que « Faute d'une parole révélée unique et l'emportant sur les autres, tout texte poétique était apte à dire non pas la vérité, mais une vérité sur les dieux » (p. 47), générant ainsi une « polyphonie généralisée » (p. 48). « Il n'y avait pas de discours unificateur et fiable », ce qui pourrait aussi être le procès fait à des approches ultra-qualitatives en SHS.

L'autorité acquise par la philosophie se déploie au sein d'« un monde sans révélation divine ». En raison de cette absence, « le magistère des choses divines » est confié aux « philosophes dont la fonction revendiquée haut et fort consistait précisément à dire la vérité sur les hommes et sur les dieux » (p. 48). À cela aussi, on trouvera un écho dans nos sociétés modernes où le sacré, le religieux viennent brutalement s'opposer à leur éviction par les sciences. La littérature serait-elle, par retour, un élément de la compréhension de ces dimensions spirituelles qui semblent échapper à nos cadres de pensée ?

De l'autorité divine à l'autorité de la raison, le bannissement des poètes correspond selon W. Marx, à un bouleversement du régime du vrai. Le rapport à la littérature aurait donc à voir, depuis ses origines, avec l'attribution du pouvoir de dire le vrai. Le *logos* philosophique étant menacé par le régime du vrai sous-tendant la poésie, la littérature, il s'applique à l'évincer, à la délégitimer. La vérité plurielle énoncée par l'aède d'une part, le devin et enfin le roi d'autre part, est remplacé chez Platon par une vérité que seul le philosophe peut énoncer.

La question du régime du vrai est une question centrale de la science se faisant ; ainsi proposer un travail au sein des Humanités plutôt que des sciences humaines présuppose sans doute – si ce n'est un bouleversement, du moins une réflexion sur le régime du vrai. Et l'ouvrage de W. Marx peut nous accompagner à évoquer la possibilité de revendiquer une autorité qui soit propre à une autre écriture des humanités.

Notons encore, avant de passer au procès suivant, que le procès de la littérature en abus d'autorité n'a pas lieu quand celle-ci ne prétend à aucune puissance, à aucun exercice du pouvoir.

Deuxième procès – Vérité

Si le réquisitoire contre la littérature au nom de l'autorité lui accordait encore quelque bienfait dans le domaine de l'éducation, à condition qu'elle émane de l'État, la littérature perd dans ce deuxième procès tout pouvoir de dire le vrai. L'« [...] antagonisme de la science et de la littérature » est un « lieu commun de l'antilittérature ». La littérature y est « dépossédée de la vérité par la science, elle n'a plus le droit de cité, dans l'éducation ou dans la société en

général » (p. 84). Après la philosophie, c'est donc au tour de la science de s'opposer au(x) pouvoir(s) de la littérature, en intentant un procès non plus à son autorité, mais en mettant en doute son pouvoir à faire émerger une vérité.

Marx relate de manière détaillée les conditions de réception du discours de Charles Percy Snow, proclamé en 1959 à Cambridge, « un discours opposant radicalement le principe littéraire au principe scientifique et valorisant le second au dépens du premier » (p. 75).

« Porteuse d'une vérité et d'une efficacité dont la littérature était dépourvue, la science avait vaincu, définitivement [...] » (p. 77). Pour Snow, une nouvelle littérature devait advenir, « qui intègre les vertus de la science et se subordonne à celle-ci » (p. 75).

Pour la défense de la littérature, Marx convoque le critique littéraire Franck Raymond Leavis qui, en 1962 entreprend de combattre le credo que Snow diffusait avec grand succès :

Que la science rende plus efficace l'action humaine, nul n'en saurait disconvenir. Mais, interroge le critique, quelles seront les fins de cette action ? Le savant dans son laboratoire n'a pas plus qu'un autre la capacité d'en décider. Or, voilà justement à quoi réfléchit la littérature : aux finalités ultimes. (pp. 79-80)

L'argument de la défense reconnaît à la littérature, faute d'une capacité directe d'agir, le pouvoir moral de réfléchir aux finalités de la connaissance et de l'action. Ce que fait la littérature ne relève pas directement de l'action, mais de la réflexion sur l'action. La compréhension que la littérature offre de l'humanité est une compréhension éthique. En ce sens, la littérature ne saurait se subordonner à la science, comme le préconisait Snow, mais sa capacité à interroger notre existence embrasse aussi les dimensions les plus pragmatiques de l'existence, et donc de la science. « [...] il y a une dimension réflexive propre à la littérature, dont ni l'université ni l'humanité en général ne sauraient faire l'économie[...] » (p. 80).

Pour Leavis,

il existe avant cela [la création de la science] une réalisation humaine créée en commun, une œuvre plus fondamentale encore de l'esprit humain (et pas seulement de l'esprit), sans laquelle l'érection triomphante de l'édifice scientifique n'aurait pas été possible : il s'agit de la création du monde humain, incluant le langage. C'est une création sur laquelle nous ne pouvons nous appuyer comme sur un acquis du passé. Elle vit dans la vivante réaction créative aux changements du présent. (p. 80)

Et Leavis de poursuivre sur l'expérience de la littérature :

Vous ne pouvez pas montrer du doigt le poème, il n'est « là » que dans la réaction re-créative d'esprits individuels aux signes noirs disposés sur la page. Cependant – voici une nécessité de foi – c'est quelque chose où les esprits peuvent se rencontrer. (p. 80)

La littérature offre donc, comme l'expérience de l'œuvre d'art, une occasion de re-création, d'appropriation. Et la compréhension revêt alors une dimension phénoménologique-herméneutique : la compréhension du poème ne réside pas dans les signes, mais dans la « réaction re-créative » du lecteur, dans son appropriation. Elle peut rendre « sensible un ordre de réalités qui [...] serait propre [à la littérature] : celui d'un « troisième royaume » selon les mots de Leavis repris par W. Marx, « intermédiaire, intercalé entre le for intérieur et le monde extérieur, entre la subjectivité pure et l'objectivité dure » (pp. 80-81).

Snow rétorqua que l'étude d'un monde partagé se fait mieux par les sciences sociales que par la littérature, mais le « troisième royaume » de Leavis ne correspond pas à cette troisième culture évoquée par Snow : « [...] l'expérience littéraire déborde largement cette seule description d'un monde partagé » (p. 82) ce débordement est triple, et ses deux premiers aspects concernent des questions au cœur de la sociolinguistique : « une expérience de langage contribuant à la fondation d'une langue commune ; une expérience esthétique

permettant l'instauration d'un canon et d'une tradition de référence ; une expérience morale visant [...] la critique de la vie » (p. 82). Ce dernier aspect s'étend quant à lui à l'ensemble des chercheurs en sciences humaines. La défense de Leavis amène W. Marx à s'interroger :

La science pourra-t-elle jamais rendre obsolète la littérature, s'il est admis que la question morale et l'expérience esthétique doivent demeurer au centre de toute éducation et de toute existence civique ? (p. 82)

On perçoit désormais clairement l'intérêt que l'ouvrage offre à une réflexion sociolinguistique, tant du point de vue des relations pouvoir/contre-pouvoir, que de celui de la constitution des normes. Mais le livre de W. Marx s'ouvre ici sur un autre aspect qui pourra nourrir la recherche en didactique : du point de vue de l'appropriation, la littérature comme expérience présente bien des pistes d'intervention, à condition qu'on ne se limite pas à l'étude ordonnée de ses signes. Une autre direction, qui n'est pas abordée dans le texte, est celle qui proposerait à l'étude la littérature comme expérience pratique – une praxis –, expérience du langage, comme médium de la connaissance du monde, du commun, autant que d'une expression subjective.

Contre l'« [...] abandon forcé de la vérité au pouvoir de la science » (p. 82), Matthew Arnold, en 1882, envisageait la littérature comme un élément qui « [...] fait appel à tout ce qui nous constitue comme des êtres humains, elle englobe la science, elle la présuppose ! Tandis que l'inverse n'est pas vrai » (p. 84).

Troisième procès – Moralité

Non seulement menaçante, trompeuse et inutile (ce qui aurait presque suffi à un procès en immoralité) la littérature subit ici les plus basses attaques, qu'on en juge plutôt : elle est accusée de faire risquer de nombreuses atteintes telles que le bovarysme, la mollesse, l'affaiblissement, la féminité, etc. « La lecture des poètes est une école du vice, ni plus ni moins [...] » (p. 117) et c'est au nom d'un combat « contre une activité jugée inutile, asociale, contre-productive et antifamiliale » (p.117) qu'il faut lui faire front. La littérature et la recherche formelle afférentes sont vues par leurs accusateurs comme une dépense somptuaire.

La recherche formelle induit l'écart moral parce qu'elle comporte elle-même une dimension d'amoralité : il n'est pas moral de consacrer du temps à une activité aussi futile et aussi inutilement sophistiquée que la poésie. Le renversement de l'échelle des fins et des priorités impliqué par le travail poétique, mettant au plus haut ce qui devrait rester tout en bas, ne peut qu'aller de pair avec une inversion de l'échelle des valeurs dans le comportement général. Pas d'ordre esthétique sans confusion éthique. (p. 120)

Cette dimension est d'autant plus pernicieuse, insistent les contempteurs de la littérature, que ses principales victimes en sont les femmes et les enfants ; mais quel qu'en soit le lecteur, la littérature le manipule et l'affaiblit.

Le jugement éthique que l'individu est censé pouvoir exercer dans une situation réelle, face à des personnes de chair et d'os, on l'en estime dépourvu devant un texte littéraire : la littérature priverait le lecteur de son autonomie morale, et c'est pour cette raison qu'il faudrait à celui-ci s'émanciper de la tutelle littéraire. (p. 132)

La défense reconnaît que « l'enfance est donc le grand sujet [du procès en immoralité] et [que] les adversaires de la littérature n'ont pas tort de faire porter l'essentiel de leurs critiques sur sa valeur éducative » (p.135). Mais refuser une valeur morale à la littérature revient à dénier au lecteur la possibilité de porter un jugement autonome. « L'apprentissage exige l'obstacle ou il n'y a plus à apprendre » (p. 134). C'est finalement l'accusation qui se voit

ainsi renvoyée à sa propre immoralité : liée au fait de ne considérer le lecteur que comme un esprit mineur, manipulable, non émancipé et incapable de jugement. « [...] la possibilité existe bel et bien pour chaque lecteur [...] d'investir la fiction d'une façon singulière et de s'y projeter différemment selon l'humeur et les circonstances » (p. 135).

Ignorant la catharsis d'Aristote, les accusateurs de la littérature estiment encore que « Les poètes ont tort de montrer des héros et *a fortiori* des dieux riant ou pleurant, intempérants ou avides : il faut les représenter impassibles comme des sages ; c'est le seul exemple à donner » (p. 144).

La défense de la littérature ne s'attarde pas ici à relever un à un les griefs qui lui sont faits, elle prend de la hauteur et se construit plus globalement.

On souligne qu'en accusant la littérature de tromperie, de mensonge, de séduction factice, en l'accusant d'être maîtresse de vice et d'erreur, on lui accorde un pouvoir et une autorité que par ailleurs on lui dénie. Si on l'accusait d'insignifiance, si on la passait sous silence, si on l'ignorait ; on lui retirerait toute possibilité d'être.

La littérature, par ailleurs, est une permanence qui se métamorphose : « [...] attaquer les poètes, c'est vouloir assassiner les antiques instituteurs de l'humanité, les défendre c'est maintenir le lien avec la langue originelle et la tradition, et perpétuer le fil qui unit chaque génération à la suivante comme à la précédente » (p. 131).

Quatrième procès - Société

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré aux relations qu'entretiennent littérature et société. « Ce qui est mis au débat, c'est la capacité des écrivains à exprimer les aspirations, les besoins, les idéaux de la société dont ils sont issus, à prendre la parole pour elle, ainsi qu'à la représenter fidèlement, dans sa complexité et sa diversité [...] » (p. 154). Le discours littéraire a-t-il la capacité de refléter, comme le supposait Caitucoli en 2003, la société dont il est issu ? Par ailleurs, cette capacité à refléter une société (dont ils sont issus et/ou qu'ils étudient) n'est-elle pas aussi une ambition des chercheurs en SHS ? Sans doute oui. Si le procès finit par montrer que la littérature possède cette capacité, ne devrait-on pas alors réfléchir à ce qu'elle peut apporter à la recherche en SHS ?

À travers le conte de la princesse (de Clèves) et du ministre (de l'intérieur), ce chapitre aborde aussi la question de la constitution de la légitimité des discours, de la minoration de certains d'entre eux et de la forme que revêt cette minoration, indiquant au passage que « le conflit de légitimité politique et sociale est l'un des plus anciens auxquels la littérature se soit confrontée » (p. 163). Rappelant les sorties de N. Sarkozy sur *la Princesse de Clèves*, W. Marx invite à penser le rôle que la littérature peut jouer en contribuant au « substrat culturel permettant de faire société, [...] un ensemble de références communes autorisant le dialogue et la compréhension réciproque. » (p. 158). Il s'interroge : « [...] peut-on de ce cadre commun de références extraire la littérature en tant que telle ? » (p. 158).

Les politiques en ont fait un épouvantail et cherchent à attirer à eux ceux que la littérature effraierait. Ce faisant ils soulèvent un tollé qui met en lumière l'attachement de la nation à sa littérature. Cela souligne la portée sociale de la littérature « le moyen d'expression privilégié de la nation française, celui par lequel elle prend conscience de son destin » (p. 163) ainsi que l'aveuglement des politiques en question qui auraient pris pour argent comptant « [...] un déplacement de légitimité ou [...] un déclassement de l'activité littéraire dans l'échelle des valeurs [...] » (p. 163).

Un autre pan de ce conflit de légitimité est illustré par la réception en France de l'ouvrage d'Hoggart, *The uses of Literacy*, curieusement traduit par Bourdieu et Passeron sous le titre *La culture du pauvre*.

L'émergence des *cultural studies*, avec l'ouvrage de Hoggart comme jalon initial, aurait contribué, selon l'auteur, à noyer la littérature dans un ensemble de facteurs, laissant ainsi, contre la volonté des initiateurs de ce courant (Hoggart et Williams), un champ plus libre aux antilittéraires (défenseurs de la culture scientifique face à la culture littéraire, dont Snow constitue dans l'ouvrage un des porte-étendards).

Pour qu'il y ait antilittérature, nul besoin qu'un sujet en porte explicitement le discours : il suffit d'un mouvement social de fond, dont les causes multiples sont à rechercher partout, y compris parfois dans la littérature elle-même. (p. 173)

Mais plus encore que l'intégration de la littérature au sein des *cultural studies*, « comme simple élément d'un ensemble plus vaste, au même titre que le cinéma, la télévision ou la chanson » (p. 172) le discours de la sociologie française fut un coup porté à la littérature, qui la réduisait au rang d'« outil de distinction entre les classes sociales, [...] d'instrument d'une ségrégation culturelle, preuve la plus manifeste de l'hypocrisie ou de l'échec des ambitions démocratiques de l'école républicaine [...] » (p. 174).

Hoggart et Williams, eux-mêmes professeurs de littérature, lui attribuaient une valeur propre, et cherchaient à mieux transmettre « la connaissance et le goût des grandes œuvres du canon à tous les étudiants, quelle que fût leur origine sociale » (p. 172). Bourdieu et Passeron au contraire n'y voient qu'un « instrument de pouvoir entre les mains des classes dominantes. » (p. 174), Pour eux,

Elle n'a pas de valeur en soi (ou du moins cette valeur est sans incidence dans le processus décrit) ; elle ne sert pas à former d'une manière ou d'une autre le sens esthétique ou moral des élèves ; elle ne permet pas d'enrichir humainement leur existence ; elle ne vise pas à donner un sens au monde où ils vivent ; elle ne sert pas à leur donner le langage et les références communes grâce auxquels ils s'intégreront dans la société. (ibidem).

En outre, W. Marx qualifie de littéraire « la méthode suivie par le sociologue anglais [Hoggart], subjective, empathique, intuitive, – littéraire, si l'on peut dire- [...] » (p. 175) et l'oppose à celle revendiquée par Bourdieu et Passeron, où dominant l'« objectivité et scientificité sans compromis par l'emploi d'une rhétorique universitaire, d'un vocabulaire spécifique et de tableaux et de statistiques appuyés sur des enquêtes d'allure exhaustive » (p. 175).

À l'accusation de Bourdieu qui considère la « vie littéraire » comme un jeu sans enjeu autre que celui qui en fait une valeur distinctive, W. Marx oppose l'argument suivant :

Certes, mais encore faut-il qu'il ne s'agisse que d'un jeu, qu'il n'engage pas une vision du monde, une célébration particulière des dieux, des hommes, de l'existence, que sais-je ? – ou leur dénonciation – qu'il n'assume pas une fonction hygiénique ou médicale. S'il s'avérait que la littérature a une fonction autre que purement esthétique, une bonne part de l'argument à son encontre s'effondrerait, et les sociologues s'y intéresseraient, en tant que signes de distinction, aussi peu qu'à l'économétrie ou à l'informatique. (p. 176)

De Rousseau à Sarkozy en passant par Bourdieu et Passeron, la littérature se révèle n'être jamais « une expression adéquate de la société » (p. 177), tantôt pas assez aristocratique tantôt trop élitiste. N'étant jamais adéquate, elle est toujours marginalisée, et constitue aussi de ce fait un contre-poids (faute de lui accorder du pouvoir) à la norme instituée.

Deux mille cinq cents ans [après Platon], la voici pourtant toujours là, différente bien sûr et dotée de formes et fonctions incomparables, mais présente, vivante, actuelle, et l'antilittérature est là également, dans une symbiose parfaite, pour en limiter les pouvoirs

et les usages, en définir les contours, en suggérer les dangers, en regretter les échecs. Le procès fait à la littérature au nom de la société est moins souvent celui d'une force que d'une faiblesse et d'une impuissance : une bonne raison de continuer à en lire et en écrire – différemment. (p. 178)

W. Marx nous soumet ici l'idée d'une transformation du littéraire qui suit aussi celles des groupes humains, comme une consubstantialité de la littérature et de l'humanité, conférant ainsi à la littérature toute légitimité – au moins pour la sociolinguistique et la didactique des langues ; qu'on la considère comme un objet d'étude pertinent, ou comme la possibilité d'une expérience contribuant l'appropriation du monde (Lorilleux, 2015).

Conclusion : la face cachée de la littérature

Les quatre procès faits à la littérature se répètent à l'infini, mais les accusations dominantes varient en fonction de phases idéologiques au sein desquelles se déroulent ces procès, et qui en modulent les enjeux. Ainsi, dans un contexte où le *logos*, la raison, cherchent à s'imposer, c'est le caractère transcendant de l'autorité de la littérature qui constitue la menace principale ; dans un monde où priment pragmatisme et positivisme, c'est sa capacité à produire un double du réel menaçant d'en prendre la place qui est mise en avant ; la littérature se fait action aux périodes de « développement de la rhétorique ou réforme religieuse » (p. 181) ; elle est expression individuelle ou collective et permet l'affirmation de la subjectivité quand l'objectivité se veut toute-puissante. Rien d'étonnant donc à ce que la littérature intéresse la recherche (au sens où elle la concerne) cette dernière pouvant se définir tout à la fois comme autorité, vision, action et expression notamment dans les approches les plus qualitatives.

Selon Hérodote, « hors de la poésie, il y a [...] le territoire des connaissances précises, des événements réels ; à l'intérieur, eh bien, il y a seulement ce qui reste, et qui est indéfinissable » écrit Marx, (p. 184). La littérature serait donc potentiellement un moyen d'atteindre cet indéfinissable sur lequel la sociolinguistique et la didactique jettent pour l'heure un voile pudique, faute d'outils jugés adéquats pour en discuter. Les œuvres littéraires, quant à elles, « [...] le font comme elles l'ont toujours fait, c'est-à-dire sans légitimité, sans méthode, sans façon. La littérature est le discours illégitime par excellence. » (p. 185) ; c'est pourquoi, non seulement comme objet d'étude, mais comme moyen de création, elle devrait intéresser la sociolinguistique.

Bibliographie

- CAITUCOLI C. 2004, « Présentation », *Glottopol*, n° 3, janvier 2004, *La littérature comme force glottopolitique, le cas des littératures francophones*, pp. 2-5.
- LORILLEUX J. 2015, « Ecritures transformatives. Quand des élèves allophones deviennent auteurs, ou : de l'appropriation à l'émancipation », Thèse de doctorat soutenue le 5 décembre 2015 à l'université François Rabelais de Tours.
- RAZAFIMANDIMBIMANAN E ; CASTELLOTTI V. (dirs), 2014, *Chercheur-e-s et écriture qualitative de la recherche*. Bruxelles, EME.
- SCHMOLL P. 2006, « L'écriture, point aveugle de l'épistémologie ? », *Revue des sciences sociales*, n° 36, pp. 8-11.

LE PLURILINGUISME EST-IL RESPONSABLE DE TOUS LES MAUX DE LA (RECHERCHE EN) SOCIOLINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE DES LANGUES ?

COMPTE RENDU de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.

par **Véronique Castellotti**

Université François Rabelais de Tours, EA 4246 PREFics-DYNADIV

Cet ouvrage coordonné par H. Adami et V. André de l'université de Lorraine comporte, outre celles de ses coordinateurs, des contributions de P. Riley (Université de Lorraine), J.-L. Amselle (EHESS, Paris), W. B. Michaels (Université de l'Illinois, Chicago), A. Gohard-Radenkovic, D. Jakavonyte-Staskuviene & A. Skakova (Université de Fribourg, Suisse), B. Maurer (Université de Montpellier 3), Y. Lefranc (Université de Strasbourg). La dimension « pluridisciplinaire » annoncée dans le titre est représentée par J.-L. Amselle, anthropologue et W.B. Michaels, professeur de littérature et auteur de *The Trouble with Diversity* mais, comme l'explique l'introduction, c'est principalement sur les secteurs de la sociolinguistique et de la didactique des langues, majoritairement représentés, que porte l'essentiel des réflexions réunies, que les coordinateurs ont souhaité rassembler autour d'une certaine cohérence de point de vue qui devrait, selon eux, susciter le débat. C'est donc quelques éléments d'amorce de ce débat que je souhaite proposer ici, à partir de ma lecture, nécessairement partielle¹ et située à partir de mon propre positionnement sur ces questions² et de son évolution au cours des dernières années.

¹ Je ne peux pas en effet, compte tenu de la forme « compte-rendu », expliciter tous les points de vue représentés par les huit chapitres de cet ouvrage, qui pourraient chacun faire l'objet d'une analyse.

² J'ai en effet contribué au cours des années 2000 à explorer la notion de compétence plurilingue et à réfléchir sur une « compétence d'appropriation plurilingue » (Moore & Castellotti, 2008) et suis revenue à plusieurs reprises sur le traitement du plurilinguisme par la didactologie-didactique des langues (voir ci-dessous).

Remarques liminaires

Dans leur introduction, les éditeurs de ce volume s'appuient sur un « constat de l'enlèvement de la réflexion en sociolinguistique et en didactique des langues [...] » (p. 1) qu'ils rapprochent de la critique effectuée par L.J. Calvet et L. Varela à propos du « discours politico-linguistiquement correct » (Calvet et Varela 2000) ; et ils attribuent la responsabilité unique de cet enlèvement à la domination d'une « doxa plurilingue », affirmée sans nuance ni argumentation en ouverture de cette introduction : « L'idéologie dominante du moment en sociolinguistique et en didactique des langues est le plurilinguisme » (p. 1).

Je voudrais commencer par une première série de brèves remarques à propos du titre du volume et de ce positionnement introductif, avant de proposer quelques réflexions rapides à partir de ma lecture des différents chapitres de l'ouvrage.

Tout d'abord, je partage l'idée qu'une certaine forme de conception du plurilinguisme, vidée de ses enjeux potentiellement critiques et instabilisants, s'est cristallisée en doxa : j'avais moi-même souligné dès 2006 « qu'il y a plurilinguisme et plurilinguisme » et, en 2010, critiqué « une pluralité / diversité "volontariste" que l'on érige en doxa : celle des institutions européennes par exemple, avec des visées à la fois politiques, économiques et culturelles » (Castellotti, 2010 : 185), ou encore que « dans les institutions internationales, le discours prônant le plurilinguisme relève principalement d'un xylolecte lénifiant, de discours "politiquement corrects" sur la "diversité" ». (*Ibid.* : 192). Mais cela ne suffit pas pour affirmer que le plurilinguisme constituerait « l'idéologie dominante » en sociolinguistique et en didactique des langues, ce qu'affirmait déjà B. Maurer (2011) sans pour autant l'argumenter de façon solide, comme l'a montré G. Forlot (2012).

Cet ouvrage, qui critique abondamment les options plurilingues à divers titres, n'apporte pas non plus d'arguments étayés qui permettraient de convaincre que le plurilinguisme s'est bien substitué à la domination de l'idéologie monolingue, ce que laisse entendre le titre. Plusieurs affirmations reviennent en effet sur ce point, mais en le présentant comme une évidence : outre la phrase d'introduction citée plus haut, on peut ainsi lire par exemple que « une position scientifique et idéologique minoritaire est devenue largement majoritaire dans son champ scientifique d'exercice » (p. 44), mais sans pour autant s'appuyer sur des exemples argumentés. Or, si les aspects plurilingues occupent effectivement (au moins en surface) une partie non négligeable des publications récentes dans les secteurs concernés ou qu'ils animent de façon influente les réflexions et positions du Conseil de l'Europe, cela ne signifie pas pour autant que ces idées aient pénétré de façon dominante les orientations des recherches qui, pour la DDdL tout au moins, sont largement autant (et probablement plus) influencées par les courants actionnel et cognitiviste, ou encore par les aspects s'appuyant sur les TICE et sur l'idéologie de l'innovation.

Rien n'indique non plus, en outre, que ce soit précisément la dimension plurilingue qui ait principalement contribué à ce que les éditeurs de l'ouvrage nomment « l'enlèvement de la réflexion » (p. 1), que je constate et déplore tout autant qu'eux³. Il est aussi difficile, à mon avis, de mettre sur le même plan ce qui relève des aspects sociolinguistiques et des dimensions didactiques, les deux secteurs ayant avec la pluralité linguistique des histoires en partie au moins différentes et n'y projetant pas les mêmes enjeux (voir ma contribution à ce numéro).

Enfin, pour terminer avec les points introductifs, les éditeurs déplorent que « la force et la pertinence de ces critiques [n'aient pas suscité] un débat franc et ouvert qui aurait sans doute été utile et stimulant pour notre champ scientifique : au contraire de cela, la confrontation

³ Je considère pour ma part que, pour ce qui concerne la DDdL, cet enlèvement est principalement lié à la domination sans partage de la perspective communicativo-actionnelle associée au Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) ; (voir Castellotti, 2015).

directe a été savamment évitée [...] » (p. 3). Ce n'est pas tout à fait vrai, puisque le livre de B. Maurer (2011), notamment, qui inspire une partie des idées de ce livre, a donné lieu à plusieurs compte-rendus plus ou moins critiques (voir par exemple Forlot 2012, Frath 2012, Tabouret-Keller, 2014). Rien, en outre, n'empêchait les auteurs d'organiser ce débat et d'y convier leurs contradicteurs et / ou opposants.

Une cohérence générale...

La plupart des contributions se réclament de considérations sociolinguistiques critiques générales, déjà abondamment formulées auparavant de façon assez appuyée par différents auteurs (Calvet, de Swaan, Mufwene, Duchêne, etc.) à l'encontre de formes de sentimentalisme linguistique déplorant la mort des langues, insistant sur la comparaison entre diversité linguistique et biodiversité, ou encore s'abstenant de problématiser les relations entre dimensions linguistiques et culturelles, etc. (Riley).

Mais au-delà de ces aspects généraux, la cohérence annoncée en introduction entre les différentes contributions se fonde plus précisément sur une base épistémologique et sur un positionnement politique, plus ou moins explicitement formulés selon les chapitres, mais qui se caractérisent, pour le résumer rapidement, par les postulats suivants :

- en prenant en compte de façon conséquente, dans les recherches, les aspects liés à la diversité et à la pluralité linguistique et culturelle, on gommerait, voire on nierait les dimensions sociales des langues et de leurs usages ;
- en s'intéressant aux personnes, à leurs histoires, à leurs manières d'être au monde et aux langues, on mettrait l'accent sur qui *sont* ces personnes et non sur ce qu'elles *font*, ce qui reviendrait à ethniciser la diversité.

La principale critique formulée est ainsi que les recherches s'intéressant à la diversité substitueraient l'« être » au « penser » (Michaels) et au faire, le culturel au social, l'ethnique à l'idéologique (Amselle). L'argument massivement repris par la plupart des auteurs à l'encontre de ce que H. Adami nomme les « études plurilingues » est celui de l'ethnicisation et de la culturalisation des questions sociales (Adami), qui aboutirait à un renforcement de la domination du néolibéralisme et de la mondialisation capitaliste. Ce positionnement conduit aussi, dans certaines contributions, à une forme d'apologie de la centralisation et de l'unification linguistique, réhabilitant ainsi, pour la France, les actions de Grégoire et Barère (Amselle, Adami) et visant à minoriser et délégitimer les oppositions à cette politique : « Les seules réactions contre la politique linguistique de l'Etat ont émané d'intellectuels régionalistes, nostalgiques des provinces féodales d'antan et souvent antirépublicains » (Adami, p. 66).

Et quelques nuances dans les positionnements

Au-delà de cette cohérence globale, les positionnements revendiqués dans les différents chapitres se différencient cependant sur certains points. J'en retiendrai deux plus particulièrement.

Le premier concerne l'orientation universaliste-égalitariste-jacobine évoquée ci-dessus, qui ne semble pas totalement partagée par l'ensemble des contributeurs. A. Gohard-Radenkovic, notamment, qui examine les mises en œuvre d'approches plurielles et les critique pour leur conception essentialisante, « naïve et iréniste » (p. 177) et qui incrimine le fait qu'elles « produisent et masquent des réalités sociopolitiques et socio-économiques qui ne veulent pas dire leur nom » (p. 213), ne s'aligne pas pour autant sur les options centralisatrices, voire assimilatrices défendues. Elle semble plutôt appeler de ses vœux des formes d'éducation à /

par la pluralité qui prennent en compte les enjeux sociaux des situations et qui bénéficient de conditions pertinentes pour leur réalisation. Les critiques formulées par V. André, pour leur part, concernent quasi uniquement l'imposition de l'anglais en situation de travail et des formes de domination économique-sociolinguistique auxquelles pourraient souscrire bien des tenants des « études plurilingues »... Quant Y. Lefranc, qui brocarde une « vulgate plurilingue démagogique » (p. 287), il ne plaide pas pour autant pour l'uniformisation ni pour la « prétendue égalité des langues » (p. 271), à l'inverse de H. Adami affirmant que « toutes les langues possèdent toute la même valeur d'un point de vue strictement linguistique » (p. 50).

Cette affirmation conduit au deuxième axe de différenciation repéré entre les chapitres, qui concerne les bases épistémologiques plus ou moins explicitement revendiquées par les contributeurs. Si tous les textes reposent sur une vision prioritairement pragmatique des langues (qui, dans un éloge du « faire », sont d'abord envisagées comme des outils de communication), tous ne relèvent pas au même degré d'une épistémologie scientiste, principalement relayée par H. Adami. En revendiquant le point de vue « strictement linguistique » évoqué ci-dessus, celui-ci se situe dans un positionnement où les langues sont réifiées, pensées comme des systèmes formels, indépendamment de leur inscription idéologique et sociale, précisément. En outre, il se fonde sur la distinction entre ce qui serait de l'ordre d'une « réalité objective » (p. 45) plurilingue et les formes idéologiques menant à une « doxa » plurilingue... Ce type de positionnement est en partie partagé par B. Maurer, dans le prolongement de son livre de 2011. À partir d'une analyse de discours précise de l'*Autobiographie de rencontres interculturelles* (ARI) proposée par le Conseil de l'Europe (CoE), qui problématise certains questionnements qu'on est en droit de se poser sur le rôle de cet organisme dans le champ de la DDdL⁴, il ne vise cependant qu'à démontrer la nature idéologique (i.e. non scientifique) des textes du CoE, en dissociant ainsi science et idéologie, social et culturel, « réalité » et interprétation.

Pour continuer le débat

En opposant diversité et justice sociale (Michaels), langues minoritaires et langues de classes (Amselle), cet ouvrage prétend majoritairement que la hiérarchisation sociale et la négation de la diversité linguistique et culturelle ne relèvent pas, au fond, d'un même positionnement philosophique, politique, scientifique, humain. On ne fait donc que renverser ce qu'on dénonce : sous prétexte d'insister sur le social, on contribue à nier les enjeux liés à la diversité linguistique et culturelle, ce qui a déjà été développé notamment contre les travaux de H. Lagrange en sociologie.

Or, c'est pourtant une des raisons d'être majeure de la sociolinguistique⁵ que de tenter de penser *conjointement* ces deux aspects. Comme je l'explique aussi dans ma contribution à ce numéro de *Glottopol*, la sociolinguistique contemporaine s'est constituée autour de la question du plurilinguisme et des contacts de langues (y incluant leurs dimensions historiques, sociales, coloniales), tout en prenant en compte la question de la variation sociale, en se distinguant de la linguistique structurale puis générative. Elle se développe aussi, notamment, à travers l'idée que la science n'est pas neutre et qu'elle ne peut reposer, dans ce domaine, sur des orientations « technolinguistiques » (Robillard, 2008 et dans ce numéro). Vouloir séparer, voire opposer les deux dimensions revient à adopter une logique précisément a-sociolinguistique, qui valoriserait l'essentialisation des langues.

⁴ En particulier le fait que les enjeux européens, fondamentalement divers, y soient masqués.

⁵ Et aussi d'une partie de la recherche en DDL, dont je me réclame, qui insiste sur les aspects à la fois identitaires et sociaux des orientations plurilingues.

Comme je l'ai explicité au début de ce compte-rendu, je partage le point de vue consistant à critiquer un positionnement doxique de nombreux travaux sur le plurilinguisme, s'appuyant sur le même type de (non) arguments que ceux encensant auparavant la supériorité du monolinguisme⁶. Je ne peux donc que souligner l'intérêt de rappeler un certain nombre de critiques utiles et fondées sur l'irénisme et « l'insoutenable innocence » (Giordano, 2008) d'options plurilingues masquant nombre d'enjeux politiques, historiques et sociaux. Je considère aussi comme bienvenu de souhaiter ne pas « substituer une vérité à une autre mais de questionner, encore et encore, les positions établies, y compris par un style qui ne cherche pas forcément le consensus » (p. 4). Encore faudrait-il questionner aussi d'autres « positions établies » comme celle d'une forme d'« universalisme républicain » sous-jacent à plusieurs des contributions à ce volume, ou encore les positionnements scientistes et uniformisants qui considèrent les langues comme des objets égaux entre eux et qui valorisent leur dimension uniquement fonctionnelle.

En effet, sous la bannière d'une opposition à ce qui relèverait d'une « idéologie plurilingue dominante », qui reste très largement à argumenter comme je l'ai noté, c'est une autre idéologie qui s'affirme à travers plusieurs des contributions à ce volume : celle qui soutient un positionnement linguistique étroitement déterministe, qui croit à l'« innovation » (p. 3) et au « progrès » (p. 80) et qui repose sur une épistémologie pragmatico-centrée qui, en particulier en DdL, est rarement argumentée (Castellotti, 2015) et écarte sans même les imaginer d'autres orientations épistémologiques.

Si doxa il y a, dans les recherches en didactique des langues tout au moins, c'est principalement et d'abord celle-là, qu'il conviendrait prioritairement d'interroger, et qui amène à poser des questions que personne, au fond, n'aborde dans ce volume : qu'est-ce qu'une langue, pour la sociolinguistique, pour la DDL ? Pourquoi / pour quoi s'approprie-t-on des « langues » ? Quelles expériences de la socialité, de la diversité, de l'altérité cela implique-t-il et, en tant que chercheur-e-s situant nos choix et nos positionnements, que peut-on en percevoir, en interpréter, en dire ?

Bibliographie

- CALVET L.J. & VARELA L., 2000, « XXI^e siècle : le crépuscule des langues ? Critique du discours politico-linguistiquement correct », *Estudios des Sociolingüística* 1 (2), pp. 47-64.
- CASTELLOTTI V., 2015, « La didactique du FLE/S entre 1995 et 2015. La consécration d'une didactique pragmatico-centrée au service de la diffusion du français », dans Defays J.-M. et al., *Transversalités. 20 ans de FLES. Faits et gestes de la didactique du français langue étrangère et seconde de 1995 à 2015*, Vol. 1, pp. 63-78.
- CASTELLOTTI V., 2011, « Centrer, innover, diversifier ? Quelques paradoxes pour une éducation à / par la décentration », *Les Cahiers de l'ACEDLE*, vol. 8 n° 1, pp. 115-134, <http://acedle.org/spip.php?article3229>
- CASTELLOTTI V., 2006, « Une conception plurielle et intégrée de l'enseignement des langues : principes, modalités, perspectives », dans Macaire D. (dir.) *Cahiers de l'ACEDLE* n° 2, Actes du colloque ACEDLE 2005 « Recherches en didactique des langues », pp. 319-331, <http://acedle.org/spip.php?article438>
- FORLOT G. 2012, « Critique de l'éducation plurilingue et interculturelle, ou comment ne pas se tromper de cible », *Langage et société*, n° 140, p. 105-114.

⁶ Comme ceux tendant à faire croire que le plurilinguisme serait *en soi* un atout, et le monolinguisme un handicap, voire une malédiction ; que les plurilingues seraient plus intelligents que les autres, ou encore que le bilinguisme protégerait de la maladie d'Alzheimer, etc.

- FRATH P., 2012, « Compte rendu de *Enseignement des langues et construction européenne. Le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, de Bruno Maurer », *Les langues modernes*, n° 1/2012.
- GIORDANO C., 2008, « L'insoutenable innocence de l'interculturel », dans Gohard-Radenkovic A. & Akkari A. J., *Coopération internationale : entre accommodements interculturels et utopies du changement*, pp. 161-170.
- MAURER B., 2011, *Enseignement des langues et construction européenne. Le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, Paris, Editions des Archives contemporaines.
- ROBILLARD D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces discursifs.
- TABOURET-KELLER A., 2014, « Un ouvrage controversé », *Les Cahiers du GEPE*, n° 6/2014. *Politiques linguistiques en Europe*, <http://www.cahiersdugepe.fr/index2716.php>.

COMPTE RENDU

Michel Arrivé, 2015 [1993], *Réformer l'orthographe ?*, Lambert-Lucas, Limoges, ISBN : 978-2-35935-162-0, 240 pages.

***par* Clara Mortamet
Université de Rouen**

Rééditer en 2015 un ouvrage sur la réforme de l'orthographe, paru seulement quelques années après la parution au Journal Officiel des Rectifications de l'orthographe du français (1990) peut paraître un peu comme réchauffer un vieux bouillon : 26 ans ont passé (23 depuis la première parution de cet ouvrage), une génération, l'on pourrait penser que les enfants nés avec la Réforme, aujourd'hui adultes, ont tourné la page des querelles de leurs aînés, regardant les usages anciens comme des vieilleries du siècle dernier, ou même regardant déjà les prochains points d'orthographe à modifier. Et ce d'autant que cette génération est celle de la révolution numérique, celle de la *Petite poucette* décrite par Serres (2012).

Il n'en est rien. Aujourd'hui comme hier ces rectifications restent bien peu connues, défendues, diffusées – ce qui ne veut pas dire, au passage, qu'on n'en applique pas certaines sans même le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose ; ni même que la situation n'a pas bougé d'un pouce. Mais plus remarquable encore, les résistances au changement de notre orthographe ont depuis 1990 régulièrement resurgi, et les discours que l'on entend aujourd'hui, alimentés plus ou moins de crispations identitaires, laissent penser qu'elles ont encore de beaux jours : « L'antan, et les mécontents, sont à la mode » (Enthoven, 2016). Et l'orthographe, depuis plusieurs siècles déjà, cristallise ces mécontentements.

Le seul texte ajouté à l'édition originale, les « Remerciements » liminaires, en apporte une nouvelle preuve. Il commence ainsi :

Ce sont des remerciements émus que j'adresse à Mme Najat-Valaud-Belkacem, Ministre de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche. Car elle m'a donné l'idée de rééditer mon ouvrage Réformer l'orthographe ? (p. 3)

Et l'auteur de réaffirmer, dans les paragraphes qui suivent, l'intérêt qu'il y a à répéter ce qu'il a écrit il y a plus de 20 ans, tant ce discours, tout comme de nombreux travaux parus auparavant et depuis, ont si peu fait évoluer les débats sur ce qu'est l'orthographe d'une langue, sur ce qu'est l'orthographe du français, et sur l'évidence qu'il y a à continuer à l'ajuster régulièrement.

On pourrait seulement noter, avec l'auteur, une nouveauté dans ce débat : le retour d'une pédagogie « à l'ancienne » de l'orthographe, avec comme activité reine la dictée traditionnelle

– comme si elle avait jamais disparu des classes¹. En particulier, la défense de l'orthographe est non seulement nourrie d'un éternel « c'était mieux avant », mais elle s'accompagne d'une critique explicite des activités de description et d'explication de la langue en classe. Arrivé souligne en effet dans ses remerciements cet argument récent, que notre Ministre reprend à son compte : le travail de « description du système linguistique » serait « déplorable » pour l'enseignement de l'orthographe. Cet argument, on s'en doute, ne peut qu'interpeler l'auteur d'un ouvrage qui a tenté, lors de sa première parution, de mettre justement à plat les différentes dimensions de la langue convoquées dans les débats autour de la Réforme de l'orthographe en 1990 pour circonscrire et définir ce qu'est l'orthographe du français, condition préalable à tout débat sur cette question.

Cet ouvrage est donc d'abord une répétition, 23 ans après, d'un discours qui n'est jamais vraiment sorti du cercle des linguistes, alors même que l'objectif de ce texte était de le rendre accessible à des non linguistes. Car il s'agit bien d'un ouvrage qui se veut « grand public », à commencer par le ton adopté : un ton léger, vivant, dialogique. Comme l'a écrit Caitucoli dans un compte-rendu, « Le texte se présente comme un discours didactique écrit à la première personne pour un Candide non-linguiste » (1993 : 111). À chaque page ou presque l'auteur interpelle son lecteur, et soumet à son examen divers textes et anecdotes, augmentant même son propos d'un grand nombre de documents en annexes. On y trouve ainsi une chanson de Maxime le Forestier, de la pataphysique, des projets de Réforme divers et variés. On peut s'amuser de tout, même de l'orthographe. Comme l'écrivait Détrie lors de la première parution, « les choses graves sont dites de manière enlevée » (1994 : 190). Le lecteur, d'aujourd'hui comme d'hier, ne rira sans doute pas de chaque bon mot, mais il reconnaîtra ce mérite au texte, celui de s'emparer de la question de l'orthographe à l'abri des dramatisations, des culpabilisations et des regrets qui ressurgissent régulièrement dans les médias². Et à les entendre, comme l'écrivait déjà Détrie, non seulement on *peut* en rire, mais on *doit* le faire : « Ce ton si alerte n'est-il pas la seule façon actuellement de traiter de l'orthographe : en rire, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire momentanément » (*ibidem*).

Ainsi, malgré le temps passé, la lecture de cet ouvrage reste fertile en 2016 : parce que les idéologies n'ont pas bougé (ou même se sont crispées), parce que les rectifications restent ignorées, voire mal connues, et enfin parce comme l'a écrit Catach elle-même, ce livre est « de bon aloi, bien documenté et agréablement écrit » (1995 : 48).

Qu'est-ce qu'une orthographe ?

L'orthographe du français fait l'objet de très nombreuses publications, dans le domaine scolaire, didactique, mais aussi dans le contexte français d'un nombre incalculable de recueils de règles, de série de jeux, de quizz, de tests, etc. On peut y ajouter les différents concours et championnats, qui bien loin de s'essouffler ont d'ailleurs vu leurs formes renouvelées ces dernières années (dictée des cités, dictées contre l'illettrisme, etc.), et les très nombreux sites et forums sur internet, qui témoignent également de la grande énergie déployée par les Français pour leur orthographe. Bien peu de français ou de francophones, pourtant, pourraient définir ce qu'est l'orthographe d'une langue, et ce qui caractérise la nôtre.

¹ Activité qui a d'ailleurs fait l'objet d'un récent numéro de *Glottopol* (2015).

² La dernière poussée de cette fièvre date d'à peine quelques mois, lorsque le presse relayait le fait que les manuels scolaires avaient adopté les Rectifications de 1990.

Dans le grand public, la confusion est souvent faite entre orthographe et langue³ (le *x* de *chevaux*, l'accent circonflexe, *c'est* le français). En linguistique, le débat se concentre sur un aspect plus serré, et plus technique peut-être, mais qui rejoint le débat public : l'orthographe, est-ce la transcription de l'oral, ou bien un système entièrement autonome de la langue orale ?

Après avoir opposé ce qu'il présente comme des « camps », celui des « phonocentristes » et celui des « autonomistes », Arrivé refuse de prendre parti, défend une conception plus mixte dans un passage qui illustre bien, d'ailleurs, le ton de l'ouvrage :

Mais peut-être une question vous monte-t-elle aux lèvres ? Vous brûlez, n'est-ce pas, de me demander dans quel camp je me range ? Suis-je un fougueux phonocentriste ? Ou un sanguinaire autonomiste ? Vous avez raison de poser cette question : le choix théorique déterminera nécessairement la forme de la description. Mais réponse est simple : comme Saussure, j'oscillerai entre les deux points de vue. (p. 40)

Notons qu'il s'agit d'ailleurs là de l'une des rares critiques formulées par Catach dans le compte-rendu qu'elle a fait de cet ouvrage : elle adhère bien plus à cette conception mixte qu'à la conception « phonocentriste » de l'écriture que lui prête Arrivé (Catach, 1995 : 49). Nombreux sont les spécialistes⁴ qui depuis, ont répété cette double conception de l'orthographe, qui n'est ni *la* langue, ni le vêtement de la langue, ni un système entièrement distinct.

En d'autres termes, cet ouvrage conserve jusqu'à ce jour cet intérêt de présenter de façon assez claire et vivante, ce qu'est l'orthographe d'une langue, préalable nécessaire à sa description, à son évolution, et même à son enseignement.

Réformer l'orthographe

Le chapitre 4 de l'ouvrage est sans doute le plus savoureux : « Spéculations sereines et intemporelles sur quelques réformes possibles ou impossibles ». L'auteur s'interroge sur ce que l'on peut ou doit changer de l'orthographe d'une langue, et examine l'une après l'autre les trois réponses possibles : *tout* réformer (pp.63-68), *rien* réformer (pp. 69-75), *réformer quelque chose* (pp. 75-83).

La première réponse implique un tour d'horizon des autres langues du monde, parmi lesquelles on trouve plus d'un exemple de réforme totale d'une orthographe, passant d'ailleurs souvent par des changements d'alphabets (le roumain ou le turc). Mais elle implique aussi de tenir compte de conditions sociopolitiques qui sont loin d'être réunies pour la France depuis plus d'un siècle.

La seconde réponse est sans doute celle qui offre les exemples les plus croustillants d'une idéologie puriste, qui ne bouge guère depuis le XIX^{ème} siècle. Il y a certes de quoi s'amuser de ces discours passionnés, enflammés, ridicules parfois, de la mauvaise foi des uns, du mépris des autres pour ceux qui ne feraient pas l'effort de la dominer, de la violence voire de la grossièreté des autres. Mais on peut aussi, en sociolinguiste, continuer à se demander pourquoi de tels propos, une telle virulence persiste jusqu'à aujourd'hui, chaque fois que resurgit dans la presse la question de la réforme, ou même seulement celle des rectifications de 1990. Pourquoi ne parvient-on pas, depuis Saussure au moins, à laisser au purisme la seule place qui lui revient : celle d'une idéologie, portée par des enjeux sociaux et des rapports de

³ En témoignent, là encore, les propos de notre Ministre repris par l'auteur dans son introduction, qui dit de la dictée qu'elle favorise l'écriture, la lecture, et même le « langage oral » (mais ne cite jamais « l'orthographe »).

⁴ À titre d'exemple, Jaffré et Pellat écrivent par exemple que « Toutes les orthographe sont mixtes, ce qui est la condition *sine qua non* de leur existence » (2008 : 11). Voir aussi parmi d'autres Angoujard (1994 : 18-19), Jaffré et Fayol (1997 : 7), Sautot (2006 : 128), Luzzati (2010), Jaffré (2011 : 77).

forces au sein de la société, mais certainement pas par une approche scientifique où le débat peut être mené à l'appui de faits observés, y compris historiques. Car il est bien clair, à relire aujourd'hui Arrivé, que cette idéologie, même si elle change sans doute, persiste comme une lame de fond, un « serpent de mer » comme l'écrivait Gandon (1994 : 107) dans son compte-rendu de ce même ouvrage – ou une vieille rengaine : en dépit des apparences, elle change bien moins vite que nous le pensons.

Encore qu'il faudrait ici distinguer les auteurs de ces propos. Si les conservateurs, les opposants à la réforme sont assez visibles dans les médias, c'est aussi qu'ils y mettent bien plus d'énergie que les indécis, ou même que les partisans. Il faudrait en outre distinguer les lieux : si en France il a par exemple fallu attendre 2008 pour que les Rectifications soient recommandées dans les programmes officiels (et encore, bien timidement), ces rectifications ont été bien plus rapidement diffusées en Belgique, en Suisse ou au Québec (Lenoble-Pinson, 2006 ; Béatrix-Köhler, 2006 ; Lajoie, 2006). Il faut rappeler aussi le travail du groupe Ro sur ce point, animé par Marie-Louise Moreau, qui a mené une enquête auprès des enseignants quant à leur disposition à changer ou pas l'orthographe qu'ils enseignent au quotidien (Moreau, 2013).

La réforme

Enfin, cet ouvrage permet de connaître les Rectifications elles-mêmes, pour ceux qui seraient passés à côté, même si depuis un quart de siècle elles ont été de plus en plus adoptées : dans les correcteurs orthographiques des traitements de texte depuis 2005 (Honvault-Ducrocq, 2006 : 243), dans les programmes officiels (2008), dans des sites internet (en particulier <http://www.orthographe-recommandee.info/>), dans certaines formations d'enseignants, dans les dictionnaires⁵, et en 2015 dans les manuels scolaires – on en a encore les oreilles qui sifflent.

L'auteur commence par rappeler à grands traits l'histoire de l'orthographe officielle, les Rectifications n'étant que les dernières en date d'une longue série, et les débats l'ayant précédée poursuivant des discussions entamées il y a plusieurs siècles. Il termine avec quelques recommandations en matière de réforme, à la fois sur la nécessité constante de faire évoluer l'orthographe du français, et sur les précautions à adopter pour cela. Il convient plus que jamais de tenir compte des rapports de force qui se jouent *sur* et *dans* la langue, des pouvoirs symboliques des uns, et des pratiques de tous. Ces éléments de conclusion rappellent que l'orthographe, c'est aussi, et d'abord, une norme sociale (Wynants, 1997), qui mérite d'être abordée depuis la sociologie – ou la sociolinguistique. Et c'est justement ce caractère social qui explique, nous dit Klinkenberg⁶, dans la préface de l'ouvrage de Wynants (*op. cit.* : 6), que le linguiste seul ne peut réussir à la faire évoluer.

En conclusion, cet ouvrage garde une certaine actualité. Bien sûr, il ne serait pas juste de dire que rien n'a été écrit sur la question depuis, mais ce discours reste malgré tout audible, et pas tellement dépassé, surtout, comme on l'a dit au début, étant donné la surdité de beaucoup d'intellectuels et de politiques français – et francophones, mais on l'a dit ce sont quand même les Français qui se montrent les plus rigides. Sa réédition remplit en ce qui me concerne un

⁵ À titre d'exemple, le dictionnaire *Hachette* s'est montré précurseur, en intégrant ces Rectifications en 2002, par contre *Le Robert* n'avait intégré 66 % des recommandations en 2009 (non sans susciter un certain émoi dans la presse à l'époque), *Le petit Larousse illustré* les a toutes intégrés en 2012 (source : http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=3275#RDictionnaires).

⁶ Klinkenberg a d'ailleurs poursuivi sa réflexion depuis dans un ouvrage où il défend une politique de la langue au service de la cité et des citoyens, et où il revient pour cela sur cette « guerre du nénufar » (2015 : 17-19).

dernier avantage : je pourrai continuer à y envoyer mes étudiants sans craindre qu'ils s'arrachent le seul exemplaire de la bibliothèque, ni avoir à photocopier pour mes étudiants à distance des chapitres complets. Il faut ici saluer l'éditeur, Lambert-Lucas, qui a réédité cet ouvrage à un coût raisonnable, en comparaison du coût prohibitif de la première édition (Détrie, 1994 ; Gandon, 1994).

Bibliographie

- ANGOUIARD André (coord.), 1994, *Savoir orthographier*, Hachette, Paris.
- BETRIX-KÖHLER Dominique, 2006, « La politique concernant les *Rectifications* orthographiques en Suisse romande, avec un exemple dans le canton de Vaud, dans Renée Honvault-Ducrocq (dir.), *L'orthographe en questions*, Publications des Université de Rouen et du Havre, pp. 265-270.
- BRISSAUD Catherine, MORTAMET Clara (dirs.), 2015, *La dictée, une pratique sociale emblématique*, *Glottopol*, n° 26, Université de Rouen, http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_26.html
- CAITUCOLI Claude, 1993, « Compte rendu de : Arrivé Michel, 1993, *Réformer l'orthographe*, PUF, Paris », *Cahiers de linguistique sociale*, n° 23, Rouen, pp. 111-114.
- CATACH Nina, 1995, « Compte rendu de : Arrivé Michel, 1993, *Réformer l'orthographe*, PUF, Paris », *L'information grammaticale*, n° 67, pp.48-50.
- DETRIE Catherine, 1994, « Michel Arrivé (1993), *Réformer l'orthographe ?* », *Cahiers de praxématique*, n° 22, pp. 188-191, <http://praxematique.revues.org/2289>
- ENTHOVEN Raphaël, 2016, « "C'était mieux avant..." », l'utopie à l'envers », *Qu'est-ce que la philosophie ?*, *Philosophie magazine*, n°100, juin 2016.
- GANDON Francis-Marie, 1994, « Compte-rendu de : Michel Arrivé - *Réformer l'orthographe ?* », *Langage et société*, n° 69, pp. 107-110, http://www.persee.fr/doc/lsoc_0181-4095_1994_num_69_1_2671
- HONVAULT-DUCROCQ Renée, 2006, « Les *rectifications de l'orthographe* et la situation dans les dictionnaires », dans Renée Honvault-Ducrocq (dir.), *L'orthographe en questions*, Publications des Université de Rouen et du Havre, pp. 225-245.
- JAFFRE Jean-Pierre et FAYOL Michel, 1997, *Orthographe, des systèmes aux usages*, Flammarion, Paris.
- JAFFRE Jean-Pierre, 2011, « L'écriture, une invention humaine et dynamique », dans Catherine Brissaud, Danièle Cogis, *Comment enseigner l'orthographe aujourd'hui*, Hatier, Paris, pp.76-85.
- KLINKENBERG Jean-Marie, 2015, *La langue dans la cité, vivre et penser l'équité culturelle*, Les impressions nouvelles.
- LAJOIE Yvan, 2006, « L'évolution de la *question des Rectifications de l'orthographe du français au Québec : 1999-2004* », dans Renée Honvault-Ducrocq (dir.), *L'orthographe en questions*, Publications des Université de Rouen et du Havre, pp. 271-274.
- LENOBLE-PINSON Michèle, 2006, « Je vous invite à *diner* à Bruxelles ou les Belges appliquent-ils les recommandations orthographiques ? », dans Renée Honvault-Ducrocq (dir.), *L'orthographe en questions*, Publications des Université de Rouen et du Havre, pp. 257-264.
- LUZZATI Daniel, 2010, *Le français et son orthographe*, Didier, Paris.

- MOREAU Marie Louise, DISTER Anne (dirs.), 2012, *Réforme de l'orthographe française - Craintes, attentes et réactions des citoyens*, *Glottopol*, n° 19, Université de Rouen, http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_19.html
- SAUTOT Jean-Pierre, 2006, « Orthographe et construction du sens », dans Renée Honvault (dir.), *L'orthographe en questions*, Publications des Université de Rouen et du Havre, pp. 125-142.
- SERRES Michel, 2012, *Petite poucette*, Ed Le Pommier.
- WYNANTS Bernadette, 1997, *L'orthographe, une norme sociale*, Mardaga, Bruxelles.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Laura Abou-Haïdar, Henri Besse, Annette Boudreau, Josiane Boutet, Aude Bretegnier, Romanu Colonna, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, Michel Francard, Médéric Gasquet-Cyrus, Laurent Gosselin, Vinesh Hookoomsing, Emmanuelle Huver, Guy Jucquois, Mylène Lebon-Eyquem, Fabienne Leconte, Véronique Miguel-Addisu, Danièle Moore, Marielle Rispaïl, Cyril Trimaille, Jean-Benoît Tsofack, Cécile Van den Avenne, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425